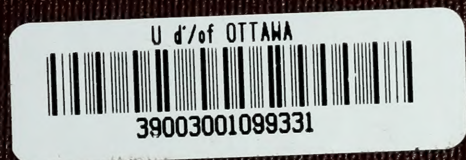


7

Les

Oblats de Marie Immaculée

durant le premier siècle de leur existence

DU MÊME AUTEUR

Librairie Beauchesne, 117, rue de Rennes, Paris.

Astronomie et Théologie, ou l'Erreur géocentrique, la Pluralité des Mondes habités et le Dogme de l'Incarnation, in-8°. Ouvrage couronné par l'Institut catholique de Paris.

Savants et Chrétiens, Études sur l'origine et la filiation des Sciences, in-8°.

Librairie Bloud et Cie, 7, place Saint-Sulpice, Paris.

Diplomate et Soldat, Mgr Casanelli d'Istria, évêque d'Ajaccio (1794-1869), 2 in-8°.

De la Collection Science et Religion,
(Études pour le temps présent) :

La Pluralité des Mondes habités et le Dogme de l'Incarnation, 3 in-12, 10e édition.

I. L'épanouissement de la vie organique à travers les plaines de l'Infini.
II. Soleils et Terres célestes.
III. Les Humanités astrales et l'Incarnation de Dieu sur la terre.

Vie et Matière, ou Matérialisme et Spiritualisme en présence de la Cristallogénie, in-12, 5e édition.

La Fausse Science contemporaine et les Mystères d'Outre-Tombe, in-12. 4e édition.

Le Levier d'Archimède, ou la Mécanique céleste et le céleste Mécanicien, 2 in-12, 4e édition.

Matérialistes et Musiciens, in-12, 3e édition.

Rivalités scientifiques, ou la Science catholique et la Prétendue Impartialité des historiens, 3 in-12, 4e édition.

I. La manie du dénigrement.
II. Fausses réputations.
III. Les Oubliés.

Librairie Massel, Cours Napoléon, Ajaccio.

Vie et Martyre de sainte Dévote, patronne de la Corse, in-8° (plaquette).

Librairie Letouzey et Ané, 87, boulevard Raspail, Paris.

Dictionnaire de Théologie catholique *(collaboration)*, en cours de publication, 5 vol. in-4° parus, A-G.

Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques *(collaboration)*, en cours de publication, 2 vol. in-4° parus, A.

Cent ans d'Apostolat dans les deux Hémisphères

Les

Oblats de Marie Immaculée

durant le premier siècle de leur existence

PAR LE

R. P. Th. ORTOLAN, O. M. I.

Docteur en Théologie et en Droit canonique,
Lauréat de l'Institut catholique de Paris,
Membre de l'Académie pontificale des *Nuovi Lincei*, à Rome,
pour l'avancement des Sciences physiques et naturelles, etc.

avec nombreuses illustrations : portraits, vues, cartes et plans.

TOME I

EN EUROPE

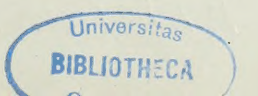
1816-1861

PARIS

Librairie Saint-Paul.
6, Rue Cassette, 6.

—

1914



DÉCLARATION

Si, dans le cours de ce récit, il nous est arrivé de donner à quelqu'un le qualificatif de saint, nous n'entendons nullement devancer les décisions de l'Église, au jugement de laquelle nous soumettons humblement notre personne et nos écrits.

IMPRIMATUR

Die 25a januarii 1914,

Anniversarium 98um Inceptionis Congregationis.

† AUG. DONTENWILL, O. M. I.

Archiep. Ptolemaïdensis,

Sup. gen.



Murillo pxt.

MARIÆ IMMACULATÆ

PIGNUS AMORIS ET GRATITUDINIS

A Monseigneur DONTENWILL,

Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur général.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Dans son Journal intime, notre vénéré Fondateur disait, le 14 décembre 1838 :

« J'ai fouillé dans mes papiers. J'ai brûlé plus de deux cents lettres. Je conserve celles qui peuvent servir à l'Histoire de la Congrégation. On y découvrira des souvenirs émouvants qui se perdraient, sans cela;... des traits précieux;... des sentiments souvent admirables qui édifieront ceux qui viendront après nous.

« Mais il faudra un homme dévoué, patient, zélé et capable, pour coordonner toutes ces choses.

« Qu'il soit assuré qu'il aura bien employé son temps, quand, de son travail, résultera l'Histoire intéressante des commencements et des progrès de la Congrégation ; la relation des missions principales et des divers établissements ; un aperçu de la vie exemplaire des nôtres qui ont sacrifié leur existence à la gloire de Dieu et au salut du prochain.

« Si je trouvais cet homme de bonne volonté, je n'hésiterais pas à le dispenser de tout autre ministère, pour le laisser, fût-ce deux années entières, à cette unique occupation.

« Je le consigne ici, afin qu'on n'ait aucun scrupule pour exécuter ce plan, lorsque, plus tard, on songera à faire ce que je regrette qu'on n'ait pas fait encore. »

Depuis soixante-quinze ans, ces lignes sont tracées. Durant ces trois quarts de siècle, parmi les fils de Mgr de Mazenod, il n'a pas manqué certainement d'hommes « dévoués, patients, zélés et capables ». Par leurs soins, des monographies, soit de nos Évêques, soit de quelques-uns de nos Pères, ont vu le jour. Nul, cependant, n'avait tenté encore un travail d'ensemble.

Le Chapitre général de 1908 jugea que cette Histoire devait, enfin, être rédigée et paraître à l'occasion du centenaire de nos origines (1916).

Pour la réalisation de ce dessein, Monseigneur, vous avez jeté les yeux sur moi. Cette bienveillance m'honore. Elle m'impose également l'obligation de répondre, dans la mesure du possible, à la confiance dont j'ai été l'objet.

Mais comment oserai-je me flatter de posséder ces qualités nécessaires à l'historien que notre vénéré Fondateur appelait de ses vœux?

Il en est une, du moins, que je crois avoir : la « bonne volonté ». Pour suppléer à mon insuffisance, j'ai apporté à cette œuvre le dévouement, la patience et le zèle qu'il réclamait. J'ai fatigué mes yeux à la lecture de milliers de lettres, écrites en plusieurs langues, et provenant de toutes les contrées de l'univers.

Deux années entières ne lui semblaient pas de trop, en 1838, pour la coordination et la mise en place de tant de matériaux. Notre Société, pourtant, n'existait, alors, que depuis vingt-deux ans ! Elle ne s'était pas encore développée au delà des limites de la France !

Qu'eût-il dit, maintenant qu'elle compte un siècle de vie féconde, et qu'on la rencontre sous tous les climats, jusqu'aux plus lointaines frontières du monde habité ? Quel chiffre d'années eût-il fixé pour la complète exécution d'un projet qui lui resta si cher?

Le temps que j'y ai consacré déjà, m'a permis de conduire cette Histoire générale, non seulement jusqu'en 1838, mais jusqu'en 1861. C'était, de beaucoup, la partie la plus ardue. N'exigeait-elle pas le plus de recherches pénibles dans ces vastes régions inexplorées des Archives?

Les livres, ou brochures, auxquelles tantôt je faisais allusion, et nos Annales *dont la publication débute en 1861, concernent presque exclusivement les périodes suivantes. Quant aux biographes de Mgr de Mazenod, ils s'occupent surtout de lui : c'est naturel. Ils ne parlent que d'une manière très succincte, et comme incidemment, soit des autres membres de notre Institut et de leur action, soit des nombreux établissements, nés successivement, et qui méritent autre chose que de simples et courtes mentions, disséminées çà et là, au hasard des circonstances.*

Selon le désir de notre vénéré Fondateur, j'ai tâché de rendre « intéressante » cette « Histoire des commencements et des progrès de la Congrégation ». Aurai-je réussi? Je le souhaite. Dans le cas contraire, je confesse sincèrement que ce serait ma faute, car, en elle-même, cette Histoire est des plus attachantes.

Personnellement il m'a été doux de vivre en contact immédiat, par

mon labeur quotidien, avec tant d'âmes de vaillants apôtres, qui furent, à la fois, de si saints religieux. L'étude assidue de leur correspondance n'aura pas été, non plus, je l'espère, sans profit spirituel pour moi. N'eussé-je obtenu que ces résultats, mes longues veilles ne seraient pas stériles.

Si, par la bonté divine, ces volumes procurent aux lecteurs les mêmes avantages, la reconnaissance jaillira de mon cœur d'autant plus fervente, pour monter vers Celui de qui procède tout don parfait.

En vous offrant aujourd'hui ces premiers fruits de mon travail, je vous prie, Monseigneur, de bénir l'œuvre et l'ouvrier.

Daignez agréer aussi l'expression des sentiments de vénération profonde et de respectueuse affection avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monseigneur et bien-aimé Père,

De votre Grandeur,

Le fils très humble et très soumis.

Th. Ortolan, O. M. I.



MONSEIGNEUR DONTENWILL A L'AUTEUR

Mon Révérend et bien cher Père,

Au commencement de la lettre par laquelle vous me faites hommage du premier volume de l'Histoire de notre Congrégation, vous évoquez le souvenir aimé de notre vénéré Fondateur. C'est une pensée des plus heureuses. Elle nous montre sa noble et sainte figure planant sur votre travail. Son cœur en conçut le projet ; sa main en traça le programme : son autorité, qui est pour nous d'un si grand poids, approuva pleinement, par avance, le décret du Chapitre général de 1908 qui en ordonna l'exécution.

Je constate avec bonheur que nous ne nous sommes pas écartés de ses indications : ni nous qui avions à choisir l'écrivain, ni vous que nous avons choisi.

Nous estimions précisément qu'il fallait, d'abord, trouver un homme « capable », selon l'expression de son Journal intime : c'est-à-dire un homme qui, habile dans le maniement de la plume, allierait à la promptitude et à la sagacité de l'esprit, un jugement droit, une critique éclairée, un sens exact des convenances qui le pousserait à placer en relief les événements les plus importants, et à grouper les autres autour de ceux-ci en un tout harmonieux.

Au risque de blesser votre modestie, je dois témoigner que nous reconnûmes en vous ces qualités et d'autres non moins précieuses. Votre amour pour la famille nous garantissait, en outre, le soin que vous mettriez à la réalisation de l'œuvre.

Pour ces raisons, le choix de votre personne s'imposait.

Suivant nos prévisions, vous avez répondu généreusement à notre appel, en fouillant patiemment nos Archives ; en recueillant un peu partout d'innombrables matériaux ; en vérifiant une foule de dates ; en réunissant dans un ensemble régulier et agréable tant d'éléments divers.

Dans ce volume, prémices de votre inlassable labeur, après nous avoir tracé le portrait vivant de l'homme aux vertus éminentes que le Ciel nous donna pour Père, vous nous racontez les merveilles accomplies par ses prédications apostoliques et par celles de ses compagnons; puis, vous nous décrivez la croissance vigoureuse, l'extension rapide et la multiplicité des établissements de notre Société, en France, en Angleterre, en Écosse et en Irlande.

En lisant ces pages si attrayantes, on voit avec satisfaction qu'une documentation des plus rigoureuses ne nuit aucunement à la beauté de la forme et à l'intérêt captivant du récit. Tous les Oblats, j'en suis fermement convaincu, seront heureux de posséder ce livre. Ils y puiseront des motifs nouveaux de reconnaissance envers Dieu qui s'est montré si magnifique par les grâces insignes qu'il a prodiguées à notre famille religieuse; envers la Vierge Immaculée dont elle est si fière de porter le nom et par qui nous vinrent tant de faveurs; envers le Saint-Siège, qui, par son approbation solennelle, lui marqua officiellement un rang dans l'Église immortelle.

Au nom de tous les Oblats, et en mon nom personnel, je vous félicite de l'excellence de votre travail: je vous remercie du dévouement avec lequel vous vous êtes consacré sans réserve à la tâche immense des longues et pénibles recherches qu'il nécessitait: je m'applaudis du charme dont vous avez su revêtir la narration.

A la demande que vous m'adressez de vous bénir, je réponds par une prière ardente à l'Auteur de tout bien, pour qu'il répande sur vous ses dons les plus abondants.

Daigne le Seigneur vous conserver la santé, vous soutenir dans vos fatigues, et vous accorder la consolation de terminer une œuvre de cette importance, déjà si heureusement commencée. Ce sera une grande joie pour nous de pouvoir présenter à la Congrégation son Histoire complète, entreprise à l'occasion du centenaire de ses origines.

Recevez, mon bien cher Père, l'assurance de mon paternel dévouement en N. S. et M. I.

+ AUG. DONTENWILL, O. M. I.
Archev. de Ptolémaïs,
Sup. gén.

Préface

Il y a deux façons d'écrire l'histoire. Chacune d'elles a ses avantages et ses inconvénients.

Pour la disposition des matières, en effet, on peut s'astreindre de préférence à l'ordre purement chronologique, ou à l'ordre logique.

Dans le premier cas, si l'on s'en tient avec trop de rigueur à la succession des temps, et si l'on veut épuiser complètement une année, avant de passer à la suivante, on risque de rédiger simplement des chroniques ou des annales. Un tel procédé est assurément plus facile pour l'écrivain ; mais, pour le lecteur, il manque d'agrément et de clarté.

Ce que l'on désire dans la biographie d'un homme illustre, ou dans l'histoire d'un Institut, ce n'est pas un enchevêtrement de récits coupés en lambeaux à chaque instant. La juxtaposition de tableaux représentant des scènes disparates, rapprochées uniquement par les exigences capricieuses du synchronisme, ménage peu de charme à l'esprit. Elle réserve moins encore de lumière à l'intelligence.

On voudrait surtout apercevoir la liaison naturelle des faits, et découvrir leur enchaînement psychologique, ou moral, afin d'en tirer un enseignement.

N'est-il pas fastidieux pour le lecteur d'être contraint, sans cesse, d'interrompre brusquement l'étude d'une affaire qui l'intéresse, et dont il ne trouvera la continuation morcelée que beaucoup plus loin ?

En outre, par cette méthode, une foule d'incidents latéraux se greffent malencontreusement sur la trame principale, et tendent à en dissimuler les grandes lignes sous une multitude de minuties.

Les chroniques et les annales sont une mine ; mais, à elles seules, elles ne constituent pas l'histoire. Celle-ci exige impérieusement une refonte générale, de laquelle résultent des classements, des groupements et des séparations. Sans cette précaution, impossible de mettre en évidence ce qui le mérite, et de laisser dans une ombre discrète ce qui est moins important.

L'ordre logique a bien aussi ses imperfections, nous n'en disconvenons pas.

Après s'être avancé jusqu'à un point déterminé de la période dont on s'occupe, il faut, parfois, pour commencer la narration d'une autre série d'événements, revenir sur une ou plusieurs années antérieures. C'est un inconvénient ; mais combien petit, comparé à ceux du procédé contraire, avec lequel toute vue d'ensemble est à peu près sacrifiée !

Entre deux maux la sagesse conseille de choisir le moindre, surtout lorsque celui-ci est compensé par des avantages immenses qu'on chercherait vainement ailleurs.

Ces réflexions donnent la raison du plan adopté dans cet ouvrage.

*
* *

Un mot, à présent, sur notre manière d'employer les éléments nombreux dont nous disposions.

La tâche de l'historien n'est pas simplement d'explorer dans tous les sens, en vue d'une publication future, les vastes dépôts où sont entassés, les uns sur les autres, les monuments d'un passé déjà lointain. Ce n'est pas assez d'exhumer de leur poussière vénérable ces manuscrits jaunis par le temps. De plus, il faut les étudier, les analyser avec soin, les confronter, les compléter mutuellement, en dégager la pensée maîtresse.

Les documents étant recueillis, triés, examinés, l'auteur devra, dans son récit, s'en inspirer, à chaque instant.

Quel travail de bénédictin nécessitent ces préliminaires obligatoires ! Le lecteur s'en rend très rarement compte. En parcourant des yeux rapidement certaines pages, on ne s'imagine pas ce qu'elles ont coûté !

Cette remarque ne vise pas la rédaction : elle est plutôt un délassement pour les habitués de la plume, comme la causerie est une jouissance pour les personnes douées de la facilité d'élocution. Mais cette documentation préparatoire ! Que de recherches elle impose !... recherches si longues, si répétées, et, parfois, hélas ! si stériles !... Avant de rencontrer une perle, que de lourdes masses à soulever ! Quel déblaiement à poursuivre avec courage et persévérance !...

Doit-on, après, selon la méthode chère à quelques-uns, se contenter d'enfiler, les unes après les autres, d'interminables citations ?

Non, assurément.

L'historien aurait tort de se renfermer dans le rôle de compilateur. Pour être architecte, suffit-il d'accumuler pierres sur pierres ? ou, pour être peintre, d'étaler bonnement des couleurs, les unes à côté des autres ?

Il y a évidemment autre chose à faire.

Tous les matériaux ne sont pas également importants. A l'homme avisé de les utiliser suivant leur valeur respective et d'en tirer le meilleur parti.

Les publier sans discernement, c'est causer au lecteur une ingrate fatigue, et l'exposer à s'égarer. Ne prendra-t-il pas l'accessoire pour le principal, et réciproquement, à moins qu'il n'ait garde, à chaque pas, de tout peser au poids du sanctuaire ?

Non seulement les documents, seraient-ils contemporains, n'ont pas tous une valeur identique, mais ceux qui émanent de la même source, ou sont de la même main, ne nous instruisent pas avec une égale précision. Trop souvent, ils trahissent surtout la préoccupation de l'heure à laquelle ils furent écrits. Il n'est pas rare de constater que cette impression s'est, plus tard, sensiblement modifiée au gré des circonstances, ou à la suite de réflexions ultérieures.

Si l'on s'attache à contrôler sérieusement ces documents, on voit que plusieurs se neutralisent, ou, du moins, se corrigent, les uns les autres, en bien des points.

Pourquoi forcer le lecteur à passer par toutes ces fluctuations de pensées, auxquelles furent sujets les témoins qu'on invoque ? Quelquefois, il peut y avoir avantage, et, dans ce cas, nous n'avons pas hésité. D'autres fois, au contraire, il en résulte de multiples détours, dont le moindre défaut est une perte de temps.

D'ailleurs, si nous nous étions arrêté au parti de publier à peu près *in extenso* les documents dont nous nous sommes servi, ce n'est pas deux volumes qu'il nous aurait fallu pour chaque période, mais six ou sept. Nous avons préféré, après avoir élagué ce qui était superflu, fondre les divers éléments dans la narration. Mais, soucieux de la plus scrupuleuse exactitude, nous n'avons rien avancé que sous la foi de la multitude de pièces que nous avions sous les yeux.

Scruter nos Archives et celles des municipalités où nous espérions trouver quelques détails concernant notre famille religieuse, ne nous a pas suffi. De nombreux voyages, non seulement en France et en Italie, mais en Angleterre, en Écosse et en Irlande ; au Canada, de l'Atlantique au Pacifique, de l'est à l'ouest ; et, au nord, jusqu'à Prince-Rupert, à l'Athabaska et au lac des Esclaves ; aux États-Unis,

jusqu'au Texas ; au Mexique, jusqu'à la capitale de ce beau pays, etc.. nous ont permis de recueillir une abondante moisson de renseignements sur les personnes et sur les choses.

Nous croyons donc pouvoir l'affirmer : rien n'a été négligé pour donner à cet ouvrage les plus grandes garanties de véracité historique.

En terminant cette Préface, nous tenons à remercier ceux de nos Pères ou de nos amis, qui, au cours de nos voyages en Europe et par delà les mers, ont bien voulu nous communiquer des documents utiles, ou nous fournir de précieuses indications. Les nommer tous serait trop long ; mais, c'est, pour notre cœur, un devoir bien doux de leur exprimer ici notre fraternelle et affectueuse reconnaissance.



PREMIÈRE PÉRIODE

Des Origines

à la

Mort du vénéré Fondateur

1816-1861



Avant-Propos

On ne saurait s'entretenir de la famille sans parler du Père. L'histoire de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée serait incomplète sans celle de l'homme choisi de Dieu, pour susciter dans l'Église cette Société religieuse, si promptement répandue dans le monde entier.

Un aperçu de sa vie, durant les années qui précédèrent son entrée en communauté, est donc un préambule indispensable.

A grands traits, nous exposerons cette phase de sa noble existence, plaçant de préférence en relief les événements les plus saillants, ou les plus caractéristiques. Pour les détails, nous renverrons aux biographies déjà publiées.

Néanmoins, nous ne nous contenterons pas de résumer les travaux de nos devanciers. Nous y ajouterons le fruit de nos études et de nos recherches personnelles.

Le lecteur se convaincra vite que, même sous ce rapport, nous lui présentons une œuvre nouvelle, en majeure partie.



Eug. de Mazenod à 24 ans.

LIVRE PREMIER

LE FONDATEUR

1782 - 1815

CHAPITRE PREMIER

Le Milieu Familial

1782

§ 1

Les Mazenod.

Charles-Joseph-Eugène de Mazenod naquit à Aix-en-Provence, le 1er août 1782. Il était fils de Charles-Antoine de Mazenod, seigneur de Saint-Laurent, et de Marie-Rose-Eugénie, née de Joannis.

Par son origine, il appartenait ainsi à deux des familles les plus anciennes et les plus fortunées du midi de la France.

Son père, Charles-Antoine de Mazenod, seigneur de Saint-Laurent-du-Verdon, exerça, de bonne heure, les charges les plus honorables. Un décret royal l'avait nommé, à vingt-six ans et avec dispense d'âge, président de chambre à la cour des comptes, aides et finances de Provence (1). Cette cour, souveraine dans ses attributions, connaissait de toutes les affaires relatives au fisc, aux fiefs, aux titres nobiliaires, etc. Elle avait pour antagoniste le parlement, cour également maîtresse dans son domaine, et chargée de juger les causes se rapportant à la propriété et à la criminalité (2).

Quelques mois après, un édit de Louis XV, œuvre du chancelier Maupeou, supprima le parlement d'Aix, exila ses membres, et en créa un nouveau dans lequel il incorpora les magistrats de la cour des comptes.

(1) Selon le R. P. Rambert, *Vie de Mgr de Mazenod*, 2 vol. in-8°, Tours, 1883, t. I, p. 1, Charles-Antoine n'aurait eu que vingt ans, quand il fut nommé président de chambre ; mais il était né le 24 janvier 1745, et la nomination est du 10 janvier *1771*. Cf. *Archives des Bouches-du-Rhône*, reg. Maupeou, fol. 80.

(2) Cf. Expilly, *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, 6 in-fol., Paris, 1762-1769, t. I, p. 60-80.

La sentence fut exécutée le 1er octobre 1771.

A partir de cette date, Charles-Antoine de Mazenod siégea au parlement comme président à mortier, en même temps que son père, et cela encore, vu leur parenté, en vertu d'une dispense du roi.

Dans des circonstances aussi délicates, ils surent, l'un et l'autre, garder la sympathie de ceux que l'ordonnance si dure du chancelier avait froissés dans leur amour-propre et lésés dans leurs intérêts.

Quand, à la mort de Louis XV, cessa l'exil de l'ancien parlement, Charles-Antoine de Mazenod et son père reprirent leurs fonctions de présidents de chambre à la cour des comptes (1).

Malgré sa jeunesse, Charles-Antoine de Mazenod s'était vite acquis, parmi les hommes de loi, une brillante réputation, basée sur un incontestable mérite professionnel. Il s'était fait une spécialité de l'étude approfondie des chartes. Ses persévérantes méditations sur ces matières ardues l'amenèrent à composer, en sept volumes in-folio, un important ouvrage intitulé : *Histoire des contestations entre le Parlement et la Cour des comptes*. Plusieurs autres écrits sur des sujets analogues sortirent de sa plume féconde.

L'illustre Portalis, plus tard ministre de l'Intérieur sous Napoléon Ier et principal rédacteur du Code civil, eut occasion de l'apprécier, ayant, vers cette époque, débuté comme avocat au barreau d'Aix, et souvent plaidé devant lui. Il se plaisait à le citer comme l'un des magistrats les plus érudits.

Mais Charles-Antoine de Mazenod était aussi remarquable par sa culture littéraire et la finesse de son esprit, que par l'étendue de sa science juridique. Au-dessus de tout, cependant, resplendissaient en lui la vivacité de sa foi et son attachement inaltérable à la monarchie.

Par ces qualités variées, se complétant mutuellement, il était vraiment digne de son père, Charles-Alexandre de Mazenod. Celui-ci porta quelque temps l'épée d'officier parmi les mousquetaires du roi. Ses talents attirèrent sur lui l'attention du Dauphin, fils de Louis XV, et, comme le président d'Aiguilles, son parent, il fut admis dans l'intimité de l'héritier de la couronne de France (2).

(1) Cf. Achard, *Description historique, géographique et topographique de la Provence et du Comtat-Venaissin*, in-4°, Aix, 1787, t. I, p. 185 sq., 191 sq. — Flammermont, *Le Chancelier Maupeou et les Parlements*, in-8°, Paris, 1883, p. 552 sq.

(2) Le R. P. Rambert, *op. cit.*, t. I, p. 2, assigne au grand-père de Mgr de Mazenod, comme à son père, les prénoms de Charles-Antoine ; mais tous les documents, actes notariés et titres indiquent ceux de Charles-Alexandre. De son côté, le R. P. Cooke commet un évident anachronisme en attribuant au père, et non au grand-père, l'intimité avec le Dauphin : *Sketches of the life of Mgr de Mazenod*, 2 in-8, Londres, 1879, t. I, p. 1. Cf. Albanès, *Armorial et sigillographie des évêques de Marseille*, ch. LXXXI, in-fol., Marseille, 1884, p. 180.

Contraint, dans la suite, par raison de santé, de quitter le service militaire, il entra dans la magistrature. Le 6 mars 1741, il était président de chambre à la cour des comptes, aides et finances de Provence. Pour ce motif il s'établit à Aix, laissant la ville de Marseille, où sa famille résidait depuis deux cents ans.

Son influence était grande dans le sanctuaire de la justice, et sa voix toujours écoutée. Aussi fut-il souvent choisi par ses collègues pour aller soutenir à Paris les intérêts de la cour des comptes, si fréquemment en conflit avec le parlement.

Le crédit dont il jouissait en dehors des tribunaux n'était pas moindre. On avait en lui une telle confiance, qu'il réussit, alors que tous les autres se déclaraient impuissants, à calmer une émeute populaire provoquée par la cherté du pain.

Tandis que les parlementaires de cette époque penchaient trop généralement vers le jansénisme, et affichaient leur hostilité opiniâtre contre l'Église romaine, Charles-Alexandre de Mazenod présenta le perpétuel exemple de l'orthodoxie la plus entière et de la piété la plus éclairée. Il voulut que sa famille fût élevée dans ces principes, et il y veilla.

C'est à son père et à son grand-père que Mgr de Mazenod dut son inviolable fidélité à la chaire de saint Pierre.

Après la naissance de son petit-fils, Charles-Alexandre de Mazenod vécut encore quatorze ans. L'enfant privilégié qui allait, plus que tous ses ancêtres, glorifier son nom, eut donc bien le temps de recevoir de lui une de ces impressions de premier âge qui ne s'effacent plus.

> Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
> Testa diù (1).

Depuis le commencement du XVI[e] siècle, on trouvait des Mazenod à Marseille (2). A leur nom patronymique ils ajoutèrent successivement les titres de seigneurs de Gibes, de Beaupré et de Saint-Laurent-du-Verdon (3). Alliés par des mariages aux principales familles nobles du pays : celles des Grimaldi, des Sabran, des Montauroux, etc., ils se distinguèrent tous dans la magistrature, les finances ou l'armée.

Leurs richesses étaient considérables, puisque l'un d'eux, Charles de Mazenod, eut l'honneur, assurément très dispendieux, de loger chez

(1) Horace, *Epîtres*, l. I, II, 69-70.

(2) Cf. *Archives des Bouches-du-Rhône*, fonds Gaspard Boyer, *passim*.

(3) Le fief de Saint-Laurent était à Quinson, une des communes du canton de Riez, Basses-Alpes, au-dessus des superbes gorges du Verdon, affluent de la Durance. Le château consistait en un vaste corps de bâtisse, solidement construit en pierres de taille, et flanqué de quatre tours d'angle, avec des dépendances nombreuses. Cf. Poplimont, *La France héraldique*, 8 in-8°, Paris, 1874, t. VI, p. 101.

lui le duc d'Orléans, frère de Louis XIV, pendant le séjour de la cour à Marseille, en 1660. Sept ans auparavant, il avait été anobli par lettres patentes du mois de mars 1653, dûment enregistrées. Elles furent confirmées par d'autres lettres royales du 22 juin 1667 (1).

A la même époque, une autre branche de la famille de Mazenod possédait, à Lyon, le domaine princier de la Part-Dieu, qui englobait presque tout le faubourg actuel de la Guillotière.

Les armes des Mazenod de Provence étaient d'azur à trois molettes d'éperon d'or, au chef d'or chargé de trois bandes de gueules. Celles des Mazenod restés dans le Lyonnais, étaient également d'azur à trois molettes d'éperon d'or, mais au chef de gueules chargé de trois bandes d'or (2).

Dans le milieu familial où la Providence le plaça, le futur fondateur rencontra, en outre, deux frères cadets de son père, dont l'affection lui fut des plus utiles.

L'un était l'abbé Charles-Fortuné de Mazenod, né le 27 avril 1749. Disciple de Saint-Sulpice et licencié en Sorbonne, ordonné prêtre par Mgr de la Rochefoucauld, l'un des martyrs du 2 septembre, il était chanoine de la métropole d'Aix et grand vicaire de Mgr de Boisgelin. En lui brillaient les plus belles vertus. Nous le verrons, en 1823, sur le siège de Marseille, couvrir de son autorité la Société des Missionnaires de Provence, prémices de celle des Oblats.

L'autre était le chevalier Charles-Louis-Eugène de Mazenod. Dans la marine royale, il parvint au grade de vice-amiral. Quand son neveu fut obligé de prendre le chemin de l'exil, c'est lui qui guida ses pas sur la terre étrangère.

La présence d'un prêtre parmi les Mazenod n'était ni une exception, ni une nouveauté. Cette famille était trop profondément chrétienne, pour qu'elle n'eût pas consacré plusieurs de ses membres au service de Dieu.

Le grand-oncle de notre vénéré Fondateur, Charles-Auguste-André de Mazenod, frère de son grand-père, entra, lui aussi, dans les ordres. Docteur en théologie et vicaire général de Mgr de Belsunce, il fut, à la

(1) Cf. Robert de Briançon, *État de la Provence dans sa noblesse*, 3 in-12, Paris, 1693, t. II, p. 374. Artefeuil, seigneur de Touloubre, *Histoire héroïque et universelle de la noblesse de Provence*, 4 in-4°, Avignon 1776-1786, t. II, p. 129. Papon, *Histoire générale de la Provence*, 4 in-4°, Paris, 1777-1786, t. IV, p. 549. De la Chenaye-Desbois et Badier, *Dictionnaire de la noblesse*, 19 in-4°, Paris, 1863-1876, v° Mazenod, t. XIII, p. 557.

(2) Cf. Bibliothèque nationale de Paris, Département des manuscrits, Cabinet des Titres, X°. Poplimont, *loc. cit.* L. de la Roque, *Armorial du Languedoc*, in-4°, Paris, 1860, I, 453. Artefeuil, t. II, p. 125. D'Hozier, *Armorial général de la France*, 13 in-fol., Paris, 1872-1874, R. V., p. 309. Albanès, p. 192.

mort de celui-ci (1755), vicaire capitulaire du diocèse de Marseille : puis, chanoine de la métropole d'Aix et supérieur des Carmélites de cette ville, dont le couvent, après la tourmente révolutionnaire, était destiné, dans la pensée de Dieu, à servir de berceau à notre Congrégation. Son mérite et ses talents le désignaient pour l'épiscopat. Sa modestie l'empêcha d'accepter les offres réitérées de son ami l'évêque d'Orléans, qui tenait la feuille des bénéfices.

Il imita Mgr de Belsunce dans son zèle contre le jansénisme et son ardeur à propager le culte du Sacré-Cœur de Jésus. Dès lors, cette dévotion devint comme un trésor de famille. Eugène s'en pénétra au foyer paternel.

La sœur de son grand-oncle, Anne-Blanche de Mazenod, prit le voile dans l'abbaye des Dames bénédictines de Soyons, diocèse de Valence. Une autre de ses parentes, Louise de Mazenod, l'avait précédée dans le don complet d'elle-même. Elle était professe au monastère de la Présentation, à Marseille.

Ainsi, en ouvrant les yeux à la lumière, il aperçut dans son entourage, non seulement des modèles de probité sans tache, mais aussi des exemples frappants de toutes les vertus chrétiennes, religieuses et sacerdotales.

Dieu avait merveilleusement préparé le milieu où devait naître et s'épanouir cet enfant, dont il voulait faire le père d'une famille d'apôtres. *Gloria filiorum, patres eorum* (1) !

§ 2

Les Joannis.

La fortune des Joannis n'était pas moins considérable que celle des Mazenod, ni leurs vertus moins éclatantes.

Ils possédaient un château à Grans, à quatre kilomètres de Salon, et un autre à Saint-Julien, près les Martigues. L'exercice de la médecine à laquelle ils s'adonnèrent avec un très grand succès, n'entraînait aucune infériorité sociale, pas plus que la charge de juge ou d'avocat (2).

Dans l'art de guérir, ils excellèrent. Leur opulence s'accrut avec leur célébrité, à la suite de cures retentissantes parmi les malades de haute classe qui s'adressaient à eux.

On s'est demandé s'ils avaient droit à la particule nobiliaire, car ils ne l'employèrent pas, durant un certain temps.

Vers la fin du XVIII[e] siècle, un impôt de plus de six mille livres fut

(1) Prov., XVII, 6.

(2) Cf. Ménière et Brouchoud, *De la noblesse des médecins en France jusqu'au* XVIII[e] *siècle*, in-8°, Paris, 1860. D'Hozier, t. II, p. 130.

établi non seulement sur la concession des lettres de noblesse, mais même sur celles de confirmation des titres (1). A ce taux exorbitant, beaucoup renoncèrent momentanément à la particule, dont la disparition ne les écartait pas du rang, auquel chacun, alors, savait qu'ils appartenaient. Ils inclinaient d'autant plus à la supprimer que les signes avant-coureurs de la Révolution se manifestaient déjà.

Pour cette cause, plus encore que pour une question d'ordre financier, vu leur richesse, les Joannis la supprimèrent transitoirement. Cet acte de prudence leur valut d'être moins inquiétés que d'autres pendant les jours de trouble. Emprisonnés à Lyon, ils furent relâchés bientôt, sans qu'on eût attenté ni à leurs personnes ni à leurs propriétés.

La particule se trouve, pourtant, dans plusieurs documents qui les concernent. On la lit, entre autres, dans l'acte de baptême de Mgr de Mazenod (2). Divers auteurs qui font autorité en ces matières la leur concèdent (3).

Le père de M[me] de Mazenod, Joseph-Thomas de Joannis, « conseiller du roi en ses conseils », portait des armoiries en tout semblables à celles de la famille du même nom d'Aix, d'une noblesse reconnue depuis trois siècles, et apparentée aux seigneurs de Châteauneuf, de la Brillane, etc. (4).

Elles étaient d'or, au lion de sable, armé et lampassé d'argent, au chef d'azur, chargé de trois étoiles d'or.

Sa seconde fille épousa le marquis Hyacinthe de Pierrefeu.

(1) Édits royaux du 2 mai 1730 et 26 juillet 1771. Cf. Chérin, *Abrégé chronologique des édits, déclarations, arrêts, etc., des rois de France sur le fait de la noblesse,* in-4°, Paris, 1861, p. 1024, 1035, etc.

(2) *Archives,* Extrait authentique des registres de la paroisse Sainte-Madeleine, à Aix.

(3) Cf. D'Hozier, t. I, p. 198, 562, etc. Albanès, p. 183.

(4) Cf. Robert de Briançon, t. II, p. 237 sq. Artefeuil, t. II, p. 38. De la Chenaye-Desbois et Badier, t. XI, p. 79 sq ; t. XIII, p. 557 sq. Lalanne, *Dictionnaire historique de la France,* in-4°, Paris, 1877, p. 1042.



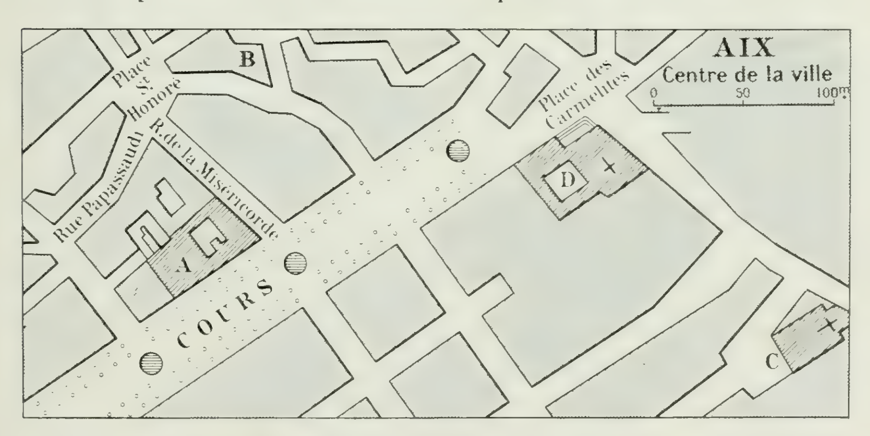
CHAPITRE II

L'Enfance
1782-1791

§ 1
Dons de la Nature et de la Grâce.

Après son riche mariage avec M[lle] Eugénie de Joannis, 3 février 1778, le président Charles-Antoine de Mazenod, seigneur de Saint-Laurent, organisa sa maison sur un grand pied. Une douzaine de domestiques y furent attachés, soit pour le service des maîtres, soit pour celui des nombreux amis qu'ils invitaient souvent à leur table, et retenaient sous leur toit, largement hospitalier.

L'hôtel de Mazenod, situé sur le Cours, ne le cédait à aucun autre, ni pour la magnificence, ni pour le bon goût qui s'y révélait en toutes choses, ni pour la distinction aristocratique de ses habitants.



A. Hôtel de Mazenod. — B. Emplacement de l'ancienne Madeleine. — C. Église paroissiale de Saint-Jean-de-Malte. — D. Ancien couvent des Carmélites, première maison des Oblats et chapelle de la Mission.

On ne saurait donc s'étonner qu'il devint le rendez-vous de ce que la société d'Aix et des environs renfermait de meilleur : noblesse, magistrature, finance, armée (1).

(1) Le R. P. Rambert, *op. cit.*, p. 2, place l'hôtel de Mazenod à la rue Papassaudi : mais cet hôtel était incontestablement situé sur le Cours, aujourd'hui cours Mirabeau. Bâti au commencement du XVII[e] siècle, il avait eu précédemment une entrée

Les pauvres aussi en connurent vite le chemin, car si, pour les hautes classes d'alors, le président et sa jeune femme étaient des modèles d'inflexible orthodoxie et de piété profonde, ils étaient également pour les malheureux de la terre une source d'inépuisables charités.

La famille de Mazenod, après son alliance à celle de Joannis, semblait avoir atteint le comble de la prospérité. Les vertus qui resplendissaient en elle et la sainte manière dont elle usait de sa fortune, lui méritèrent du ciel une nouvelle et plus précieuse faveur.

A ce moment, Dieu jeta sur elle un regard de complaisance et lui donna plus qu'un héritier de son nom et de ses richesses, comme elle le désirait. L'enfant qu'il accorda à ses prières la ferait connaître et bénir, non seulement en Provence, mais dans la France entière et jusqu'aux extrémités du monde, par les œuvres innombrables d'apostolat et d'héroïque dévouement que la Congrégation religieuse issue de lui établirait, en moins d'un siècle, dans tous les pays et sous tous les climats.

Le 1er août 1782, Charles-Joseph-Eugène de Mazenod venait au monde. Le bonheur fut immense dans ce foyer chrétien déjà réjoui par la naissance d'une fille, Charlotte-Elisabeth.

Heureux parents ! leurs vœux étaient satisfaits.

Sans tarder, ils procurèrent à leur enfant bien-aimé le bienfait de la régénération spirituelle. Dès le lendemain, ils le présentaient aux fonts baptismaux de l'église paroissiale de Sainte-Madeleine (1).

sur la rue de la Miséricorde. (Voir le plan ci-joint.) L'édifice se prolongeait dans l'îlot compris entre cette rue et le Cours, par un jardin qui lui était attenant, et sur lequel furent élevées, dans la suite, diverses constructions. Acquis, vers 1730, par Antoine de Laugier, chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel, et subdélégué général de l'intendance de Provence, il passa à la famille de Mazenod par le mariage de la fille unique de celui-ci, Félicité-Ursule de Laugier de Saint-André, avec le président Charles-Alexandre de Mazenod, aïeul de notre vénéré Fondateur. Cf. Roux Alphéran, *Les Rues d'Aix*, 2 in-4° Aix, 1846-1848, t. II, p. 155 sq. Moulin, *La vente des biens nationaux dans les Bouches-du-Rhône pendant la Révolution*, ouvrage publié par les soins du ministre de l'Instruction publique, 3 in-8°, Marseille, 1908-1910, t. I, p. 568. — L'immeuble de la rue Papassaudi, n° 21, près de la place Saint-Honoré *(isle 56)*, était la maison des Joannis. C'est là qu'à son retour de l'exil, Eugène de Mazenod, adolescent, vint résider avec sa mère, l'hôtel de ses ancêtres ayant été confisqué pendant la Révolution, et vendu comme bien d'émigré.

(1) Malgré notre respect pour le R. P. Rambert, nous sommes encore obligé de nous éloigner de son sentiment. Il affirme, *op. cit.*, t. I, p. 2, que le baptême fut conféré à Eugène dans l'église de Saint-Jean-de-Malte. Nul doute cependant que ce fut dans celle de la Madeleine, comme le démontre, entre autres preuves irréfutables, l'extrait authentique des registres paroissiaux, contresigné par Mgr de Boisgelin, alors archevêque d'Aix, et conservé aux Archives. Cet extrait de l'acte du baptême est daté du 19 octobre 1790. Il fut délivré à la famille, à l'occasion du départ pour l'émigration. La Madeleine, église paroissiale des Mazenod, était bâtie à l'endroit déterminé par la rue et la place dites de l'Ancienne Madeleine. (Voir le plan.) Elle fut renversée pendant la Révolution. Mais celle de Saint-Jean-de-Malte, antique commanderie de l'Ordre des religieux militaires de ce nom, beau monument gothique du XIIIe siècle, fut épargnée, ainsi que le couvent adjacent, transformé, depuis, en musée. Après la destruction de la Madeleine, la paroisse de Saint-Jean-de-Malte s'étendit jusqu'au cours Mirabeau et à la rue Papassaudi inclusivement. Ce changement des limites paroissiales a probablement donné lieu à la confusion faite par le R. P. Rambert, méprise d'autant plus singulière que l'auteur avait habité, plusieurs années, la ville d'Aix.

Son éveil à la raison fut rapide. Ses proches constatèrent avec ravissement que Dieu lui avait prodigué, d'une façon peu commune, les dons de la nature et ceux de la grâce.

Bientôt, en effet, se manifestèrent en lui les premières lueurs de



Eug. de Mazenod à l'âge de cinq ans.

cette intelligence, qui, dans la suite, lança de si lumineux éclats. En même temps s'accusait de plus en plus en lui une fermeté de volonté extraordinaire. Puis, à mesure qu'il croissait, se dessinait davantage son caractère ardent et franc, ennemi de tout détour hypocrite, mélange harmonieux de droiture et de vivacité.

Par ces traits, il reproduisait, au moral, l'image de son père. De sa

mère, il avait reçu, en outre, une sensibilité extrême, une inépuisable bonté, une rare délicatesse de cœur.

Et quelle compassion pour les malheureux !

L'opulence au sein de laquelle il grandissait, loin de développer l'égoïsme dans son âme comme trop souvent chez les fortunés de la terre, l'en avait absolument banni. Elle le rendait plus secourable aux misères d'autrui. Les gâteries dont le comblait, plus que tout autre, son parrain et aïeul maternel, M. de Joannis, lui fournissaient les moyens d'être généreux à son tour. Que de fois, il partageait avec des enfants pauvres son déjeuner, ses friandises et les petites sommes d'argent mises à sa disposition ! Une fois même, en hiver, il se dépouilla d'une partie de ses beaux vêtements, pour en couvrir le fils d'un charbonnier tremblant de froid.

A l'âge, où, d'habitude, on ne songe qu'aux jeux futiles ou aux amusements bruyants, il se plaisait déjà aux entretiens graves. N'ayant encore que cinq ou six ans, il allait fréquemment chez l'un des plus intimes amis de son père, M. de Revest, procureur au parlement du roi. Dans les salons de ce magistrat célèbre, se réunissaient les hommes les plus distingués appartenant au barreau de la capitale de la Provence. Eugène ne se trouvait pas dépaysé au milieu de ces juristes, dont les préoccupations quotidiennes et les sujets de conversation étaient si au-dessus de la portée de son âge. Il écoutait avec soin, avide de s'instruire.

D'autres fois, il se précipitait dans l'étude, où M. de Revest travaillait, entouré de ses clercs, qui l'interrogeaient, à chaque instant, sur le détail des affaires pendantes, ou sur les multiples arcanes de la procédure. Eugène sautait sur ses genoux ; M. de Revest le prenait dans ses bras, et continuait à répondre, n'ayant pas d'auditeur plus attentif que son petit ami.

Citons ici, en témoignage de sa franchise et de sa loyauté, un trait encore inédit, échappé aux recherches de ses premiers historiens.

Un de ses jeunes compagnons lui ayant fait un cadeau insignifiant, Eugène, ému, malgré le peu d'importance de la chose, s'empressa de lui en exprimer sa reconnaissance. N'ayant rien, en ce moment, sur sa personne, qui lui parût digne d'être offert, il courut dans les appartements de sa mère, découvrit, près de la table de toilette, un riche éventail, et se crut en droit d'en disposer, en faveur de celui par lequel il ne voulait pas se laisser vaincre en gentillesse !

Le présent fut accepté avec joie, et le bénéficiaire revint radieux chez ses parents.

Ceux-ci, très étonnés de voir en sa possession un objet de cette

valeur, craignirent qu'il ne l'eût volé, et le questionnèrent sur sa provenance. Ayant su à qui était cet éventail, ils allèrent, à l'instant même, chez Mme de Mazenod pour le lui rendre, et se confondre en excuses.

— Pardonnez à notre fils, lui dirent-ils : c'est un étourdi ; mais il ne recommencera plus. Nous saurons bien le corriger d'un si vilain défaut que nous ne lui connaissions pas.

Dans sa droiture et sa franchise, Eugène ne put supporter que son camarade fût soupçonné et puni à cause de lui.

— Ne l'accusez pas, s'écria-t-il, il est innocent ; c'est moi qui le lui ai donné.

— Ah ! c'est toi qui es le coupable ! répartit sa mère d'un ton d'affectueux reproche. C'est toi qui prends le bien d'autrui ! car cet éventail était à moi !... Avant de t'en emparer, tu aurais dû me consulter et obtenir mon assentiment. Vas-tu, désormais, pour être agréable à tes amis, fouiller mes tiroirs, vider mes armoires et dévaliser ma maison ?...

Le trop généreux enfant baissait la tête sous l'algarade maternelle. Les visiteurs souffraient visiblement de l'orage que, sans le prévoir, ils avaient attiré sur lui.

Mais Mme de Mazenod, se tournant vers eux souriante, ajouta avec cette extrême délicatesse qui constituait le fond de sa nature :

— Gardez cet éventail, en souvenir d'Eugène.

Sa piété était encore plus remarquable. Il la reçut avec la vie. Même avant de pouvoir balbutier, il fut pieux. Encore dans les langes, s'il lui arrivait de pleurer, le moyen le plus sûr d'arrêter ses larmes était de le porter à l'église. Aussitôt le calme revenait en lui. L'autel, le luminaire, les statues : tout lui parlait au cœur. Il y aurait passé des heures, tant elles lui semblaient courtes. Son contentement intérieur se traduisait au dehors par des battements de mains et un épanouissement général du visage.

Les prédicateurs eux-mêmes le charmaient. Il prêtait l'oreille à leurs discours, comme s'il les eût compris. Son bonheur était ensuite de reproduire leurs gestes.

Ces tendances à la piété s'affermirent et se fortifièrent avec le temps. Orner une chapelle que ses parents avaient disposée dans une salle de leur hôtel pour satisfaire ses désirs, était son amusement favori. Non seulement il l'embellissait de ce qu'il avait de plus joli et de plus précieux, mais il y remplissait à sa manière les fonctions du culte divin. Dans ce sanctuaire chéri, il officiait avec une solennité recueillie, prélude

de celle qu'il mit plus tard dans les cérémonies liturgiques, et qui impressionnait tant les fidèles et le clergé.

La flamme du zèle pour le salut des âmes s'allumait déjà en lui. Il s'essayait à prêcher, non plus simplement par des signes, comme précédemment, mais avec la voix, répétant de son mieux les sermons qu'il avait entendus. A ces prédications, préparation lointaine de sa vie de missionnaire, il convoquait les domestiques et les membres de sa famille. Impossible de résister à ses invitations pressantes. Si, ensuite, parmi les assistants, quelqu'un se permettait de sourire ou de l'interrompre, il s'en indignait, tant il prenait son rôle au sérieux.

§ 2

Les premières leçons.

Le moment arrivait pour Eugène de commencer un cours régulier d'études classiques. Ses parents le placèrent au collège Bourbon, d'Aix, alors dirigé par les Pères de la Doctrine chrétienne. Il y apprit les éléments du latin jusqu'à la sixième. Son application constante et ses succès lui méritèrent une couronne dont il était fier. On jugeait, non sans motif, qu'il se maintiendrait toujours à la tête de sa classe.

Mais, après ces débuts si pleins de promesses, les études entreprises furent brusquement interrompues par les événements politiques dont la France était le théâtre. Malgré sa jeunesse, il en subit le terrible contre-coup.

A cet enfant né dans l'opulence et prévenu des dons les plus signalés de la nature et de la grâce, il fallait aussi les austères enseignements du malheur. Rien ne forme davantage le caractère et ne le trempe plus solidement pour les luttes de l'existence. L'épreuve, d'ailleurs, n'est-elle pas le cachet des œuvres de Dieu ? Sur cet enfant le Ciel avait de trop grands desseins, pour qu'elle lui fût épargnée.

L'or s'épure dans le creuset. Le feu de la tribulation assouplit les âmes et les transfigure, en les rendant plus dociles aux inspirations d'en-haut. Elles sont ainsi plus accessibles à l'action de l'artiste divin qui les travaille par la souffrance et les perfectionne par son amour.

De toutes parts, la France s'agitait. Quelques éclairs déjà laissaient pressentir un épouvantable orage.



CHAPITRE III

Le Départ pour l'Exil
1791

§ 1

Menaces de mort contre le président Charles-Antoine de Mazenod.

La Provence s'était préparée avec une fiévreuse effervescence à choisir ses représentants aux États généraux de 1789.

Cédant à la pression montée des bas-fonds de la société, le ministre Necker avait soumis à l'approbation royale une mesure autorisant le tiers état à nommer, à lui seul, autant de députés que la noblesse et le clergé ensemble. Ce dispositif contenait en germe toute la révolution, car c'était assurer par avance la majorité au parti de la violence.

Fatale imprudence ! Elle coûta cher à la monarchie.

Les hommes sages, voyant les passions de la multitude s'enflammer de plus en plus à la lecture des pamphlets incendiaires répandus à profusion, craignaient que la France, loin de marcher vers la liberté, ne fût entraînée vers les pires abîmes, où s'engloutiraient sa fortune et son honneur. Dans les clubs populaires, en effet, retentissaient les discours les plus subversifs.

Non content de cette première concession à l'esprit nouveau, le ministre régla que les votes auraient lieu, non pas conformément aux anciennes coutumes propres à chaque province, suivant le désir des parlements et de la noblesse, mais d'une manière identique dans toute la France, par bailliages ou sénéchaussées, c'est-à-dire par circonscriptions électorales, comme le réclamaient les démocrates (1).

Un décret subséquent avait fixé à six pour la Provence les circonscriptions, ou arrondissements électoraux : c'étaient les bailliages ou sénéchaussées d'Aix, Arles, Marseille, Draguignan, Forcalquier,

(1) Cf. Armand Brettes, *Documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789*, ouvrage publié par les soins du ministre de l'Instruction publique, 3 vol. in-4°, Paris, 1904, t. I, p. 239-246.

Toulon. Chacun de ces arrondissements avait huit députés à élire, excepté Arles qui n'en avait que sept (1).

Les notables de Provence protestèrent contre ces décisions. Elles leur paraissaient, à la fois, un péril imminent pour la patrie et une atteinte aux droits séculaires de la province, dont les privilèges étaient garantis par le pacte solennel de son annexion à la couronne sous Louis XI (2).

Ils ne voulurent donc pas acquiescer à ces innovations.

Ayant réuni, d'après les constitutions de Provence, les États provinciaux à Aix, dans la salle de l'hôtel de ville, ils y élurent, les 12 et 13 mars 1789, députés aux États généraux, huit des personnages les plus marquants. Parmi eux se trouvaient le président Charles-Antoine de Mazenod et le duc de Bourbon, arrière-petit-fils du grand Condé, père du duc d'Enghien que Napoléon I[er] devait faire si injustement fusiller, en 1804, dans les fossés de Vincennes (3).

Quelques semaines plus tard, les 6 et 7 avril 1789, avaient lieu les élections par bailliages, selon la teneur du décret ministériel. Par ce mode de scrutin, l'arrondissement d'Aix nomma huit autres députés : deux pour le clergé, deux pour la noblesse, quatre pour le tiers état. Parmi ces quatre primait le comte de Mirabeau, transfuge de la noblesse, qu'il haïssait jusqu'à la fureur.

Porte-parole du tiers, il se déchaîna avec une fougue de tribun contre les élus des États de Provence. Il attaqua leur élection, comme invalide, et en poursuivit l'annulation par tous les moyens.

Le président Charles-Antoine de Mazenod fut alors envoyé à Paris par ses collègues, afin de plaider leur cause. Ses études spéciales sur les chartes relatives au droit coutumier, l'avaient désigné pour cette délicate mission. Le mémoire qu'il publia fut considéré comme un chef-d'œuvre : c'était un résumé lucide et concluant de la Constitution du pays de Provence (4).

Le ministre et le roi en furent tellement impressionnés qu'ils résolurent d'admettre aux États généraux les membres des deux députations : les élus d'après les anciennes coutumes et ceux en vertu du décret sur les bailliages.

(1) Cf. Armand Brettes, *op. cit.*, t. II, p. 432, 529-532, 543.

(2) Sur ces privilèges, voir Achard, *Description historique, géographique et topographique de la Provence et du Comtat-Venaissin*, 4 vol. in-4°, Aix, 1787, t. I, p. 68.

(3) *Archives départementales des Bouches-du-Rhône*, Procès-verbaux des élections, cote C, III, fol. 312 sq.

(4) Cette pièce de si haute valeur est conservée aux Archives nationales, C. 30, sous la date du 1[er] juillet 1789.

Excités par Mirabeau et soutenus par les passions populaires, toujours plus exigeantes, ceux-ci refusèrent tout accommodement. D'autre part, les députés élus suivant le droit traditionnel n'acceptèrent pas de siéger en même temps que leurs rivaux, dont, par cette sorte de compromis, ils auraient paru reconnaître les prétentions (1).

Dans ce débat, le dernier mot fut à la force. N'ayant rien obtenu, malgré sa science juridique et le bien fondé de ses revendications, le président de Mazenod revint à Aix. Mais son rôle prépondérant dans ce conflit l'avait signalé directement à la haine de Mirabeau et au ressentiment de la populace en colère.

A son retour, une émeute éclata. Une bande de forcenés entoura son hôtel, hurlant et réclamant sa mort. Très difficilement il réussit à tromper leur surveillance et à s'échapper. Contraint de quitter la France, il alla se réfugier à Nice, cité la plus voisine de la frontière.

§ 2
La vie d'Eugène en danger.

Cependant les scènes de désordre se multipliaient, de plus en plus affreuses : pillages, incendies, assassinats... Aix était ensanglanté par la démagogie triomphante : l'avocat Pascalis, le marquis de la Roquette, le chevalier de Guéraman furent des premières victimes. La terreur gagnait de proche en proche. Les factieux, affirmait-on, avaient juré d'égorger tous les fils de race noble. La confiscation de leurs domaines en serait par là rendue plus facile (2).

Malgré son jeune âge, Eugène de Mazenod n'était donc plus en sûreté dans sa ville natale. On le visait même plus que tous les autres enfants de sa condition. Les soi-disant patriotes avaient hâte de se dédommager, sur lui, de la sauvage déception qu'ils avaient éprouvée, en constatant que son père s'était mis à l'abri de leurs coups. Il importait donc de le soustraire, au plus tôt, à leurs mauvais desseins. Son départ fut décidé, mais s'effectua dans le secret le plus absolu. Eugène, conduit à Nice par son oncle, le chevalier Louis de Mazenod, y arriva le samedi saint, 3 avril 1791.

Avant d'avoir achevé ses neuf ans, il était ainsi jeté hors de sa patrie par la tourmente révolutionnaire. Son adolescence s'écoulerait sur la terre d'exil. Il n'en reviendrait que dans sa vingt et unième année, grandi et mûri par le malheur.

(1) Cf. Jules Viguier, *La Convocation des États généraux en Provence*, in-8°, Paris, 1896, p. 33 sq., 76-78, 92 sq., 333-346.

(2) Cf. Boursin et Challamel, *Dictionnaire de la Révolution française, Institutions, hommes et faits*, in-4°, Paris, 1893, p. 14, 662, etc. ; Jules Viguier, *Les Débuts de la Révolution en Provence*, in-8°, Paris, 1897.

CHAPITRE IV

Onze ans sur la terre étrangère

1791-1802

§ 1

Nice. Première étape sur le chemin de l'exil (avril-septembre 1791).

Très différente de ce qu'elle est à notre époque, Nice ne dépassait pas, alors, les limites actuelles de la « vieille ville ». C'était un ensemble de rues étroites et tortueuses, s'étendant entre la rive gauche du Paillon, torrent souvent à sec, et les pentes occidentales de la colline du Château, au sommet de laquelle se dressaient quelques ruines de l'ancien fort, détruit sous Louis XIV.

L'endroit le plus agréable était ce que l'on nomme encore la *Terrasse*, sorte de boulevard sur le bord de la mer. Le président de Mazenod se logea dans une habitation en façade sur cette belle promenade : la maison Sauvaigue.

Eugène fut placé comme externe dans un collège situé tout près. Les cours s'y faisaient en italien. Ce fut pour lui l'occasion d'apprendre rapidement cette langue dans laquelle il excella, et dont la connaissance parfaite lui fut, plus tard, si utile, dans ses relations d'évêque et de fondateur, avec la cour romaine.

Chaque soir, on le voyait assis sur le seuil de la demeure de son père, absorbé dans la lecture des auteurs italiens. Si quelque mot l'arrêtait, il se levait et courait en demander gentiment le sens à l'un des nombreux passants qui venaient, à la tombée du jour, respirer la vivifiante brise du large. Son aimable simplicité lui gagnait la sympathie universelle, et bien volontiers on lui rendait ce petit service dont il se montrait toujours très reconnaissant.

Après cinq mois ainsi écoulés, arrivèrent Mme de Mazenod, Mme de Joannis, sa mère, et la marquise de Pierrefeu, sa sœur. Les nouvelles apportées de France ne permettaient pas de conserver plus longtemps l'espérance d'un prompt retour dans la patrie. Le président de Mazenod se préoccupa donc de procurer à son fils, durant cet exil dont on ne pouvait prévoir la fin, une éducation en rapport avec son rang social.

§ 2

Turin. Au Collège des Nobles (1791-1794).

Le roi Victor-Amédée de Sardaigne avait récemment institué à Turin, sa capitale, le Collège des Nobles pour les jeunes gens auxquels leur naissance conférait le droit d'aspirer aux postes les plus enviés de l'État. Il en fit un établissement de premier ordre, dont il confia la direction aux Barnabites.

A la rentrée du mois de septembre 1791, Eugène y fut conduit par sa mère, M[me] de Mazenod qui avait à peine trente ans, et sa grand'mère, M[me] de Joannis qui n'en comptait pas encore cinquante (1).

Le recteur, le P. Scatti, d'une des meilleures familles du royaume, était un homme d'incontestable talent, de science profonde et d'éminente vertu. Promu, dans la suite, au généralat de son Ordre, il refusa l'épiscopat, et mourut au moment où il allait être créé cardinal.

Du premier coup d'œil, il devina les ressources intellectuelles et morales latentes dans l'enfant qu'on lui amenait. Pressentant les hautes destinées de son nouvel élève, il conçut à son égard une affection paternelle, et veilla sur lui avec un soin particulier.

Constamment à la tête de sa classe, Eugène prouva par ses progrès qu'il était digne de cette prédilection. Son attrait si précoce et si vif pour la piété se développa d'une façon extraordinaire dans ce milieu sanctifiant. Heureux de favoriser de si touchantes dispositions, le P. Recteur l'autorisa à se lever, chaque matin, un peu avant ses condisciples, pour vaquer aux pratiques de dévotion qu'il s'était imposées.

Sa candeur lui mérita d'être admis, avant la fin de sa dixième année, à la grâce de la première Communion. Il la reçut avec une angélique ferveur, le jeudi saint, 5 avril 1792. La céleste impression qu'il en ressentit ne s'effaça plus de son âme. Pendant le cours de sa longue carrière, il n'omit jamais d'en célébrer le doux anniversaire. Le souvenir en était si intimement gravé dans son cœur, que, plus d'une fois, quand il officiait pontificalement en cette solennité, il ne put contenir son émotion, et versa d'abondantes larmes à la pensée de ce jour inoubliable. Il remerciait Dieu, avec effusion, d'avoir daigné se donner à lui dans un âge si tendre.

(1) On s'étonne que le R. P. Rambert ait écrit cette phrase, *op. cit.*, p. 7 : « Les Mazenod étaient *depuis trois ans* à Nice sans que personne songeât à faire continuer un cours d'études sérieuses au jeune émigré. » Or, le président de Mazenod était arrivé à Nice dans la seconde quinzaine du mois de décembre 1790 ; sa femme l'y rejoignit durant l'été de 1791, et, quelques semaines après, son fils était au Collège des Nobles. Il y a loin de quelques semaines à trois ans. Les Mazenod, d'ailleurs, ne restèrent pas trois ans à Nice. Dans les derniers jours de septembre 1792, le général Anselme s'empara de cette ville au nom de la Convention nationale. Bien avant cette date, les exilés, ne s'y trouvant plus en sûreté, portèrent leurs pas vers Turin, pour se rapprocher d'Eugène, objet de tant de sollicitude et d'amour.

Peu de temps après, Eugène fournit une preuve remarquable de la délicatesse de ses sentiments et de la fermeté de son caractère.

Une opération chirurgicale qu'on avait toujours retardée pour ménager ses forces, fut jugée indispensable : c'était l'extraction d'une loupe congénitale dans l'angle de l'œil gauche. A une époque où la science ne connaissait pas encore les procédés antiseptiques si usités actuellement, une intervention de ce genre était beaucoup plus dangereuse qu'elle ne le serait de nos jours.

Justement inquiète, M[me] de Mazenod avait demandé à être présente. Mais Eugène, voulant éviter à sa mère la peine de le voir souffrir, insista pour que l'opération fût devancée. On accéda à un désir si touchant. Les apprêts furent faits aussitôt dans la chambre même du Recteur.

A l'aspect des instruments de torture étalés sur la table : ciseaux, bistouri, lancettes, crochets, pinces, etc., l'enfant de dix ans eut un moment d'épouvante, bien excusable à son âge. Mais, ayant adressé à Dieu une ardente prière, il se ressaisit et se laissa taillader, sans proférer un cri ni laisser échapper une plainte.

L'opération fut cependant longue et douloureuse. Le chirurgien dut couper profondément et à plusieurs reprises dans la chair vive, pour extraire la loupe et en enlever jusqu'à la dernière racine. Le sang jaillissait à flots, et le visage de l'héroïque patient en était inondé.

Le soir, en arrivant, M[me] de Mazenod fut très étonnée d'apprendre que l'opération était déjà terminée. Quand on lui en eut dit le motif, elle fut émue jusqu'aux larmes, et serra son enfant sur son cœur, avec une légitime fierté.

Au Collège des Nobles, Eugène se lia d'une étroite amitié avec le duc d'Angoulême et le duc de Berry, neveux de Louis XVI et fils du comte d'Artois, le futur Charles X. Ces jeunes princes s'étaient réfugiés à Turin, près du roi, leur grand-père maternel.

§ 3

Venise. L'appel de Dieu à la vie religieuse et à l'apostolat des pauvres.

(1794-1797)

Depuis trois ans, Eugène étudiait au Collège des Nobles, édifiant ses condisciples et faisant la consolation de ses professeurs. L'exil lui pesait moins, depuis que sa famille avait fixé sa demeure à ses côtés.

Mais les événements se précipitaient au dehors. Après le meurtre de Louis XVI (21 janvier 1793), les puissances de l'Europe se liguèrent contre la France. Malgré cette coalition générale, les troupes de la

République, victorieuses sur tous les points, franchirent la frontière, chassant les Austro-Sardes des hauteurs du Saint-Bernard, et s'emparant du Mont-Cenis, d'où elles menaçaient Turin. Ces soldats, pour la plupart imbus des mauvaises doctrines et ennemis des aristocrates, ne voyaient dans les émigrés que des traîtres à la patrie.

Devant cette invasion, les Mazenod étaient contraints de fuir une troisième fois.

Le président fréta une barque afin de gagner Venise, en suivant le cours du Pô. Il y monta, le 2 mai 1794, avec sa femme, son fils Eugène et sa fille Eugénie, plus tard marquise de Boisgelin (1). Les deux chanoines de Mazenod, qui, ayant refusé de prêter le serment schismatique imposé par la Constitution civile du clergé, avaient dû quitter la France ; le chevalier ; la sœur de M[me] de Mazenod, marquise de Pierrefeu, et son jeune fils, complétaient la caravane. Au total, neuf personnes, plus trois domestiques.

D'autres émigrés s'unirent à eux, entre autres plusieurs prêtres, la famille du marquis de Colonia, celle du marquis de Pontevès, etc. De cette agglomération résultait pour tous une diminution de prix. Cette considération avait son importance pour des gens jouissant auparavant d'une grande fortune, mais dont les ressources baissaient de plus en plus. Habitués à vivre autrefois largement, ils étaient désormais obligés de compter avec la dépense.

Le départ fut triste.

Maintenant que le goût des voyages s'est développé sans mesure, le mot « exil » a perdu beaucoup de sa lugubre signification. Avec les moyens de locomotion ultra-rapides dont on dispose, il n'y a presque plus de distances. Serait-on en Allemagne, en Russie ou en Amérique, la France n'est pas loin. Il est si facile d'y retourner, et si vite !

Qu'est, surtout, un voyage de Turin à Venise ? Une très agréable promenade de huit à dix heures, en chemin de fer. Les Mazenod et leurs nobles compagnons de souffrances y employèrent douze jours. Ce temps parut long. Leur modeste barque ne ressemblait aucunement à nos luxueux transatlantiques ou à nos modernes sleeping-cars. Quelle incommodité pour tant de personnes entassées dans un espace si restreint !

En outre, que de sujets d'inquiétude pour les proscrits, dans ce présent si tragique ! Que d'incertitudes pour l'avenir si sombre !

On avait confisqué leurs biens, et on en voulait à leur existence. On les poursuivait sans trêve ni merci. Leurs noms figuraient sur les listes

(1) Charlotte-Élisabeth était morte en bas âge.

fatales. Le parti révolutionnaire cherchait à exterminer par la famine ceux qu'il ne pouvait atteindre !... Sous peine de la guillotine, défense formelle à leurs amis et à leurs proches de leur envoyer le moindre subside.

Fuir, c'était la misère ; demeurer, c'était la mort.

Non ! malgré les charmes du paysage et les splendeurs du ciel d'Italie, cet exode forcé n'avait rien qui rappelât un voyage d'agrément !

Chaque soir, on s'arrêtait dans une ville ou dans un bourg, pour passer la nuit. L'accueil variait, suivant les endroits.

En général, ces populations, au sein desquelles se conservaient encore les mœurs antiques, prenaient en pitié les fugitifs et s'empressaient de leur montrer leur sympathie en leur rendant toutes sortes de bons offices.

Quelquefois, pourtant, il n'en était pas ainsi.

A Ostiglia, par exemple, cité riveraine du Pô, à une dizaine de kilomètres de Mantoue, non seulement les voyageurs furent traités en suspects, mais reçus comme des malfaiteurs, dont la prudence commandait de se défier. Le maire posta des sentinelles sur le bateau pour les surveiller. Il n'en autorisa qu'un très petit nombre à descendre à terre, et uniquement pour acheter des provisions de bouche. Cette concession si mesquine lui parut sans doute de nature à compromettre la tranquillité publique, car il eut soin d'encadrer constamment ces privilégiés d'un peloton de gardes municipaux en armes.

Sur ce sol inclément, les proscrits ne pouvaient pas même se reposer une minute. Ils étaient emprisonnés dans le frêle esquif qui les soutenait sur les flots.

Heureusement ce fut là une rare exception. Ailleurs, on leur témoignait les sentiments de respect et de commisération qu'inspiraient leurs malheurs.

Parfois, de cette pitié naissait pour eux une peine cachée, mais profonde. A Crémone, une dame, émue à la vue de tant d'infortune, glissa discrètement dans la main de la marquise de Colonia un rouleau de pièces d'or. Celle-ci s'en aperçut, rougit et refusa. On n'était pas encore dans la nécessité de mendier, quoique l'on fût déjà dans la gêne.

Cet incident, raconté et commenté par les émigrés, impressionna Eugène douloureusement.

Il avait, alors, onze ans et demi. Son intelligence prompte, sa délicatesse extrême, la noblesse de son caractère lui faisaient apprécier les choses avec une perspicacité bien au-dessus de son âge.

Son cœur se serra. Tout son être frémissait à la pensée que ses

parents seraient peut-être bientôt obligés, pour le nourrir et subsister eux-mêmes, de tendre la main ou d'accepter les dons offerts spontanément par la charité. Il en souffrait atrocement, et pour eux, et pour lui.

Assurément la pauvreté n'est pas un crime, encore moins un déshonneur, surtout quand elle est le résultat de la persécution supportée vaillamment pour la cause sacrée de la religion et de la justice. Mais la générosité, nous dirons même la sainteté avec laquelle on acquiesce à un sacrifice, n'enlève rien à son amertume. Au contraire, on la sent davantage, plus on est saint et plus on est délicat.

La sainteté n'est pas l'insensibilité affectée et orgueilleuse des stoïciens.

Notre divin Modèle, en prononçant son *fiat* à Gethsémani, n'a-t-il pas permis qu'une angoisse mortelle envahît son âme, et que sur tout son corps ruisselât une sueur de sang ?

Le Seigneur n'appelait pas encore Eugène à participer aux affres de l'agonie du Jardin des Olives ; mais, pour commencer à imprimer en lui l'image de l'adorable Victime, il voulait que, dès ses premiers pas dans la vie, chassé de sa patrie par les puissants de la terre, cet enfant prît, comme Jésus, le chemin de l'exil et en subît les privations.

Aurait-il, du moins, un toit pour l'abriter, à Venise ?

Le bruit courait que cette cité, antique reine des eaux, fermait ses portes aux émigrés.

Aussi, à mesure qu'on s'éloignait de Turin, les compagnons de route devenaient moins nombreux. Ils se fixaient, les uns après les autres, dans les villes qui leur semblaient hospitalières.

A l'entrée des lagunes, on dut prendre une nacelle plus étroite et moins profonde, suffisante cependant pour la famille de Mazenod et un étranger que le président admit par pure bonté.

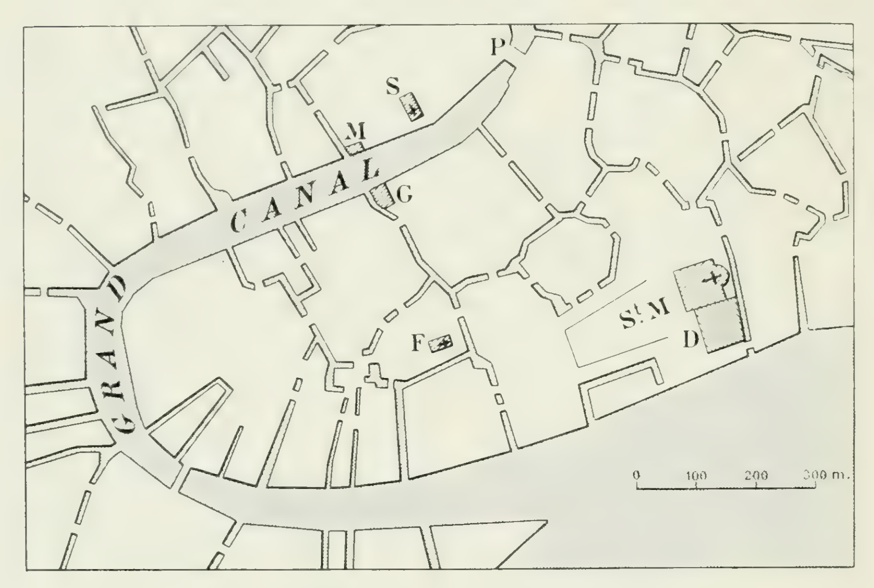
Cet inconnu se présenta comme officier autrichien, quoiqu'il ne fût, en réalité, qu'un chanteur de rues, nommé Montecatini, accourant à Venise dans l'espoir de remplir un peu son escarcelle vide.

On arrivait, en effet, à la veille de l'Ascension, jour choisi pour la célébration du mariage symbolique du Doge avec la mer. Ce spectacle attirait une multitude d'étrangers qui séjournaient plusieurs semaines, car les réjouissances publiques duraient un mois entier, suite ininterrompue de fêtes et de jeux variés : régates ou courses de bateaux et de gondoles couvertes de fleurs, sérénades nocturnes, illuminations, banquets, amusements de tout genre.

L'affluence était si considérable qu'il fut impossible, malgré les plus actives recherches, de se procurer un logement. Pendant deux

jours et deux nuits, la famille de Mazenod n'eut d'autre demeure que la petite barque.

Un bienfait n'est jamais perdu. Montecatini, tout en chantant en plein air, s'informait si quelque appartement était libre. Il finit par découvrir deux chambres, près de l'église Saint-Fantin, non loin de la place Saint-Marc. Heureux de prouver par là sa reconnaissance, il les indiqua au président, qui accepta, faute de mieux



VENISE. Centre de la ville.

F. Église Saint-Fantin. — G. Palais Grimani. — M. Maison habitée par les Mazenod. — S. Église Saint-Sylvestre. — P. Pont du Rialto. — St M. Place et Église Saint-Marc. — D. Palais Ducal.

Espace bien resserré pour douze personnes !

On resta ainsi plus d'un mois.

Quand les fêtes furent terminées et les étrangers partis, la famille de Mazenod trouva une habitation plus convenable, maison d'assez belle apparence, ayant ses fenêtres sur le grand canal, en face du superbe palais Grimani, actuellement cour d'appel. Elle avait, en outre, l'avantage appréciable pour le vieux chanoine Charles-André de Mazenod, alors âgé de soixante-quinze ans, d'être à une courte distance de l'église paroissiale de Saint-Sylvestre (1)

(1) Le R. P. Rambert, *op. cit.*, p. 13, écrit « Grimaldi ». Il n'y a pas de palais de ce nom sur le grand canal, près de Saint-Sylvestre. Venise, au contraire, en possède plusieurs ayant appartenu aux Grimani. La maison était en face du principal

Les circonstances ne permettaient plus au président de donner à son fils les professeurs qu'il lui aurait fallu ; mais Dieu avait des vues trop élevées sur ce prédestiné pour le priver d'un concours si nécessaire.

L'oncle d'Eugène, l'abbé Charles-Fortuné de Mazenod, n'ayant pas encore cinquante ans, continuait à dire la messe à Saint-Fantin, où on l'avait parfaitement accueilli. Son grand-oncle, déjà un vieillard, la célébrait à l'église Saint-Sylvestre, beaucoup plus rapprochée. Les fonctions de vicaire général qu'il avait remplies auprès de Mgr de Belsunce, puis celles de vicaire capitulaire de Marseille ; sa couronne de cheveux blancs ; le cachet de distinction répandu sur toute sa personne ; ses malheurs ; l'auréole de confesseur de la foi qui entourait son front ; ses vertus sacerdotales et son incontestable sainteté en firent l'objet de la vénération universelle du peuple et du clergé.

Chaque matin, Eugène lui servait la messe. La paroisse avait alors pour curé don Milesi, prêtre instruit et zélé, plus tard évêque de Vigevano et patriarche de Venise. Il se prit d'une paternelle affection pour l'enfant, dans lequel son œil expérimenté découvrait les dons les plus rares de la nature et de la grâce. Désireux de lui être utile, il se chargea de lui trouver des précepteurs de mérite, qui formeraient, à la fois, et son intelligence, et son cœur

Le président de Mazenod logeait à côté des Zinelli, riche famille composée de six frères, dont quatre se livraient au commerce, et deux avaient reçu les ordres sacrés. L'aîné de ceux-ci, don Bartolo, était déjà prêtre ; l'autre, don Pietro, seulement diacre. Tous deux soupiraient après le rétablissement de la Compagnie de Jésus, dans laquelle ils voulaient s'enrôler.

En attendant, ils vivaient en véritables religieux.

C'est à eux que s'adressa don Milesi. Sa proposition fut agréée très volontiers. Les nouveaux professeurs d'Eugène s'acquittèrent de ces fonctions avec un désintéressement, une compétence et un dévouement au-dessus de tout éloge.

Non seulement ils le conduisirent très loin dans la connaissance des classiques, mais ils lui inspirèrent une piété de plus en plus profonde et éclairée.

Eugène passait la majeure partie de la journée dans cette maison amie, où presque toujours on le retenait à dîner, à midi et le soir. On le regardait comme un membre de la famille.

d'entre eux, siège actuel de la cour d'appel. A gauche, on voit le pont du Rialto, en marbre ; puis, devant soi, le beau palais Farsetti, aujourd'hui hôtel de ville *(municipio)* : le palais Lorédan, dépendance de l'hôtel de ville, habité au XIVᵉ siècle par Pierre de Lusignan, roi de Chypre ; le palais Dandolo, etc.

— Voyez-vous cette place ? lui avait dit don Bartolo, en l'introduisant, pour la première fois, dans le cabinet de travail, où il priait et étudiait avec don Pietro. C'était celle de mon plus jeune frère que le bon Dieu a appelé à Lui. Vous plairait-il de lui succéder ?

— Oh ! Monsieur, répondit Eugène, agréablement surpris, j'en serais très heureux, et mon père y consentirait avec reconnaissance.

Depuis lors, Donna Camilla, mère des Zinelli, considéra l'aimable proscrit comme son enfant adoptif.

Cette demeure était un sanctuaire. Des prêtres du voisinage s'y réunissaient pour psalmodier l'office ensemble ; puis, toute la famille récitait, en commun, le chapelet et la prière du soir.

Très édifié par cette régularité, Eugène apprit, là, à mépriser de plus en plus les vanités du monde et à goûter plus suavement les choses de Dieu.

Écarté des causes de dissipation, éloigné de tout contact avec les jeunes gens de son âge, il vécut dans une angélique pureté.

— Je n'avais pas même la pensée, avouait-il ensuite, de ce qui constitue le thème ordinaire de leurs conversations et l'objet de leurs plus ardentes convoitises.

Chez ses parents, même atmosphère de vertu. Les exemples de son père, de sa mère et de ses oncles vénérables fortifiaient encore les saintes impressions reçues chez ses maîtres, durant la journée.

Entouré de si salutaires influences, il sentait son cœur s'embraser de l'amour de Dieu. Quotidiennement, il récitait le petit office de la Sainte Vierge ; il se confessait chaque samedi et communiait fréquemment.

Attentif aux inspirations d'en-haut, il entendait l'appel de Dieu et brûlait de se consacrer entièrement à sa gloire. Pour obtenir la grâce de correspondre parfaitement à sa vocation, il ne craignait pas de se mortifier, jeûnant tous les vendredis de l'année et, trois fois par semaine, en Carême. Souvent, la nuit, il glissait des morceaux de bois sous ses draps de lit, afin de rendre sa couche plus rude. Le samedi, par dévotion envers la Très Sainte Vierge qu'il chérissait déjà d'une filiale tendresse, il s'étendait par terre sur une simple couverture.

Héroïque pénitent, il unissait, comme saint Louis de Gonzague, l'innocence sans tache aux plus dures austérités.

En même temps, se développait dans son âme cet esprit de recueillement qui devait faire de lui un des hommes d'oraison les plus admirables du XIXe siècle.

Ses allures, ses propos, ses habitudes trahissaient le secret de son

cœur. Sa famille ne tarda pas à le surprendre, et son grand-oncle essaya de mettre à l'épreuve une résolution qui le charmait.

D'un ton sérieux, en apparence, il lui demanda, un jour :

— Est-il vrai, Eugène, que tu veuilles entrer dans l'état ecclésiastique ?

— Oui, mon oncle.

— Comment peux-tu penser à une semblable détermination ? Ne sais-tu pas que tu es l'unique rejeton de notre famille, et qu'elle s'éteindrait avec toi ?

Un peu étonné d'une réflexion de ce genre sur les lèvres d'un prêtre si pieux, Eugène répondit, non sans quelque vivacité :

— Eh quoi ! mon oncle, ne serait-ce pas un suprême honneur pour elle de finir par un prêtre ?

Ravi d'entendre un enfant de treize ans exprimer des sentiments si surnaturels, le vénérable vieillard, tout ému, l'embrassa et le bénit.



Le Grand Canal vu de la maison habitée par les Mazenod.
Palais Bembo ; Palais Manin ; Palais Lorédan ; Palais Farsetti Palais Grimani

Eugène songeait déjà non seulement à l'état ecclésiastique, mais aussi à l'état religieux.

— Si nous fussions restés un an de plus à Venise, disait-il plus tard, j'aurais suivi mes deux professeurs dans la Compagnie de Jésus, où ils sont morts, l'un et l'autre, en odeur de sainteté.

Dieu en avait disposé différemment et l'avait choisi pour être, lui-même, fondateur d'une nombreuse famille d'apôtres. La flamme de l'apostolat, en effet, s'allumait dans ce jeune cœur. Évangéliser les pauvres et les abandonnés était déjà la passion de sa vie.

Il le montra bientôt.

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1795, M[me] de Mazenod se mit en route pour la France, afin d'assister aux derniers moments de son père, M. de Joannis, qui mourut un mois plus tard (8 novembre). Le président de Mazenod et son fils l'accompagnèrent jusqu'à Livourne, où elle devait s'embarquer pour Marseille.

Pendant tout le cours du voyage, dans les voitures publiques,

comme dans les hôtelleries, Eugène, une croix suspendue sur la poitrine, préludait à ses futurs labeurs de missionnaire, en expliquant le catéchisme aux domestiques et aux gens de service. Il le faisait avec tant d'onction et de zèle que, plusieurs fois, les maîtres de la maison venaient y assister, et non sans profit.

De retour à Venise, Eugène se retrouva seul avec son père et ses oncles. La marquise de Pierrefeu s'était décidée aussi à revenir avec Mme de Mazenod, auprès de leur père mourant.

Le moment leur paraissait favorable pour rentrer en Provence, obtenir leur radiation de la liste des émigrés et joindre leurs efforts afin de sauver du naufrage une portion de leur patrimoine, dans le but d'assurer l'avenir de leurs enfants. La période sanglante de la Terreur avait pris fin avec la chute de Robespierre.

Le président Charles-Alexandre de Mazenod, grand-père d'Eugène, était mort à Aix, le 9 mai 1795. Echappé à la proscription, il souffrit cruellement de l'éloignement de tous les siens : aucun membre de sa famille ne put assister à sa dernière heure ni à ses funérailles.

M. de Joannis eut, du moins, la consolation de revoir ses deux filles.

Eugène pleura ses deux grands-pères, qu'il chérissait tendrement. L'un et l'autre avaient contribué d'une manière efficace à l'épanouissement de sa jeune intelligence et de son cœur.

Ces deuils étaient le prélude d'un autre, auquel il ne fut pas moins sensible. Cette fois, la mort frappa sous ses yeux un de ceux qu'il aimait le plus. Son vénérable grand-oncle, le chanoine Charles-André de Mazenod, ancien vicaire général de Mgr de Belsunce, succomba, lui aussi, moins encore aux fatigues de l'âge qu'à celles de l'exil. Il mourut en saint.

— Ne pleurez pas! disait-il à ceux qui, les yeux pleins de larmes, s'agenouillaient près de son lit d'agonie. Voici ma dernière heure : c'est la plus douce et la plus heureuse pour un prêtre !

Puis, se rappelant les évêchés qu'il avait refusés :

— Comme je remercie le Seigneur de n'avoir, en ce moment, à répondre que de ma conduite personnelle !

Peu après, il s'éteignit tranquillement, rendant sa belle âme à Dieu, le 22 novembre 1795.

Désireux d'honorer le plus dignement possible ce confesseur de la foi, le clergé de Venise lui fit gratuitement de magnifiques obsèques. On l'inhuma dans cette église de Saint-Sylvestre, où, chaque jour, depuis son arrivée, il avait célébré la messe.

Dans le courant de l'année 1796, le Directoire semblait, en France,

disposé à traiter les émigrés avec un peu moins de rigueur. L'abbé Fortuné de Mazenod en profita pour retourner à Aix exercer ses fonctions de vicaire général. N'ayant quitté le diocèse que sous le coup d'un décret de déportation, il se croyait maintenant obligé, en conscience, à reprendre la charge qui lui était confiée. Ne comptant ni avec la fatigue, ni avec le danger encore probable, il partit pour réaliser son généreux dessein.

Le vide se creusait donc profond autour d'Eugène, alors âgé de quinze ans. Seuls son père et son oncle le chevalier lui restaient. Plus que jamais il apprécia la grâce que Dieu lui avait accordée, en lui ouvrant la maison si hospitalière des Zinelli.

Venise, en effet, était une ville de plaisirs, offrant mille périls à la jeunesse inexpérimentée. Les carnavals plusieurs fois renouvelés, les sérénades, les courses de bateaux, les fêtes interminables du mariage du Doge avec la mer, un climat enchanteur, les charmes d'une nature ensoleillée y attiraient, en foule, ceux qui recherchaient les amusements et la dissipation. Il en était encore ainsi au moment où cette ville superbe, dominatrice des eaux durant tant de siècles, était à la veille de perdre à jamais son sceptre et son indépendance.

Bonaparte, après avoir conquis, en quelques mois, le Piémont et la Lombardie, avait exécuté une expédition militaire des plus hardies que mentionne l'histoire. Il courut vers les Alpes Juliennes, les traversa, en plein hiver, par un froid rigoureux, et, portant la guerre en pays autrichien, se dirigea vivement sur Vienne. C'était d'une témérité sans exemple. L'Italie humiliée reprenait courage, pensant que l'Autriche serait le tombeau de l'audacieux « petit Corse » et de ses soldats, qui allaient se heurter à des forces incomparablement supérieures. La République vénitienne, par des armements poussés avec une hâte fébrile, se préparait à accabler les débris des régiments français pendant leur retraite, en cas de revers. Elle avait rejeté hautement l'alliance que Bonaparte, comprenant le danger de laisser des ennemis en arrière, lui avait proposée.

Le Sénat de Venise commit une plus lourde faute encore en ne s'opposant pas à la destruction à coups de canon, dans son port, d'une frégate française, dont l'équipage et les officiers furent massacrés.

Victorieux en toutes rencontres, Bonaparte ne cessait de marcher avec une vitesse foudroyante. N'étant plus qu'à vingt-cinq lieues de Vienne, le 18 avril 1797, il imposa la paix à l'empereur épouvanté.

Il apprit, alors, les événements accomplis sur les bords de l'Adriatique. Sa colère éclata, formidable. Aux députés envoyés pour essayer d'adoucir son courroux, il répondit, furieux :

— Quand je vous ai offert mon alliance, vous l'avez refusée. Vous m'attendiez, à mon retour, pour me couper la retraite, et vous avez déjà versé le sang français. Eh bien! me voici avec quatre-vingt mille hommes. Je vengerai mes compatriotes, traîtreusement assassinés! J'irai briser vos plombs : je serai un second Attila pour Venise.

La guerre était déclarée.

Cette nouvelle sema la consternation dans la ville. Bientôt, ce furent la confusion, l'anarchie, les combats dans les rues. La populace, aveugle comme toujours, confondait dans sa haine les émigrés avec les Français dont elle redoutait l'approche.

Impuissants à empêcher les divisions intestines, le Doge et le Grand Conseil ne trouvèrent pas de meilleur moyen, pour réprimer les troubles, que de faire, sans délai, leur soumission pleine et entière à Bonaparte. Ainsi, sans combat, la cité fut prise, et quatre mille soldats français, sous les ordres du général Baraguay d'Hilliers, s'y installèrent avec armes et bagages, le 16 mai 1797.

Dans ces conjonctures, la position des émigrés devenait des plus précaires. Ils étaient comme entre deux feux. D'un côté, la populace, maîtrisée, mais non convaincue, les poursuivait de son ressentiment : d'autre part, le corps d'occupation, composé principalement de soldats imbus des idées révolutionnaires, n'avait aucune pitié pour les malheureux exilés, rencontrés en territoire ennemi.

Le général Baraguay d'Hilliers était, néanmoins, favorable au président de Mazenod qu'il avait autrefois connu. Dès les premiers jours, il le pria de passer chez lui.

— Si je puis vous être utile, dit-il, ne craignez pas de vous adresser à moi. Je serai très heureux de vous être agréable.

Tant de sympathie rendit les Mazenod suspects au peuple.

Ce fut bien pire encore, quelques semaines plus tard.

La flotte française s'était massée devant Venise. Un jour, un canot rempli d'officiers se détacha du plus beau des navires, s'avança vers la ville, longea le magnifique palais des doges, sans daigner s'y arrêter, et s'engagea dans le grand canal. Une multitude de curieux suivaient du regard ses évolutions. L'étonnement fut universel, quand on le vit accoster la maison située en face du palais Grimani.

L'amiral Brueys, commandant en chef, venait saluer et embrasser son camarade, le chevalier Louis de Mazenod.

Cette visite, commentée par la malveillance, accrut les soupçons. Les Mazenod ne s'éloignèrent pas cependant, la présence du général et de l'amiral leur étant une sauvegarde.

Mais l'espèce d'accalmie produite en France ne persista pas. Les

lois draconiennes de la Convention furent remises en vigueur ; les têtes des nobles et des prêtres non assermentés tombèrent, de nouveau, sous le couperet de la guillotine : une seconde Terreur commençait.

En même temps, arrivaient à Venise, de Paris, les instructions les plus sévères contre les émigrés.

Le baron de Talleyrand, ancien ambassadeur à Naples, invitait, depuis longtemps, le président de Mazenod, son ami, à venir dans cette ville qu'il habitait, et où l'influence de la Révolution française n'était pas encore ressentie. Différer davantage semblait une grosse imprudence.

Se souvenant des offres de service du général Baraguay d'Hilliers, le président lui demanda de signer ses passeports.

— Où désirez-vous aller ? lui dit celui-ci avec bienveillance.

— A Naples.

— A Naples !... Mais pourquoi donc ? Que gagnerez-vous ?... Dans moins d'un an, nous y serons !...

Il signa, pourtant, et, sans plus tarder, les trois proscrits achevèrent leurs derniers préparatifs.

Le 11 novembre 1797, le départ avait lieu.

§ 4

Naples. Au milieu de l'émeute (1798).

Le trajet s'effectua par mer, sur une méchante barque, incommode et peu sûre. Les vents étaient contraires, et les flots agités. Chaque soir, on s'arrêtait, pour éviter de heurter les écueils, si nombreux en ces endroits. Une fois, on fut poussé par la tempête, depuis les rivages de la péninsule jusqu'à ceux de la Dalmatie.

Après quarante-cinq jours d'une navigation périlleuse, pendant lesquels on risqua souvent d'être capturé par les corsaires algériens qui infestaient l'Adriatique, on fut assez heureux pour aborder à Manfredonia, ville située au sud du mont Gargano, célèbre par les apparitions de l'archange saint Michel.

Les voyageurs y passèrent les fêtes de la Noël ; puis, ils continuèrent par la voie de terre. Une modeste voiture les transporta successivement à Foggia, Ariano et Avellino. Ariano, perché sur une éminence, avait appartenu, jadis, à l'une des plus illustres familles de Provence, alliée aux Mazenod : les Sabran, comtes d'Ariano, sous les princes de la maison d'Anjou.

Une semaine environ fut nécessaire pour traverser ainsi l'Italie dans sa largeur. Brisés de fatigue, les trois exilés arrivèrent enfin à Naples.

C'était le soir du 1er janvier 1798.

Ils y furent rejoints par le chanoine Fortuné de Mazenod. A la reprise de la persécution, un autre décret de mort avait été lancé contre lui. Contraint de se cacher, il erra longtemps dans les Basses-Alpes, et n'échappa que très difficilement aux poursuites dont il était l'objet. A Marseille, il se dissimula plusieurs jours au fond d'un bateau, ancré dans le port. En mer, une furieuse tempête l'assaillit, et le mit à deux doigts de sa perte. L'eau pénétrait par mille fissures dans le navire trop fortement secoué. Le vertueux prêtre semblait ne s'être soustrait aux dangers de la terre ferme que pour être englouti dans l'abîme.

Débarqué à Livourne, il se trouva en face de nouvelles menaces de mort. Les troupes françaises y étaient cantonnées, et poussaient au loin des reconnaissances.

Pour ne pas attirer l'attention, il parcourut une partie de l'Italie à pied. Au prix de mille fatigues, il parvint jusqu'à Naples.

De son côté, Mme de Mazenod dut se cacher plusieurs semaines à Lyon, et s'enfuir en Suisse. Ce n'est que longtemps après, qu'elle obtint sa radiation de la liste des émigrés, et qu'il lui fut possible de commencer ses démarches, pour recouvrer sa fortune, dans l'intérêt de ses enfants.

L'année 1798 s'annonçait donc sous de tristes auspices.

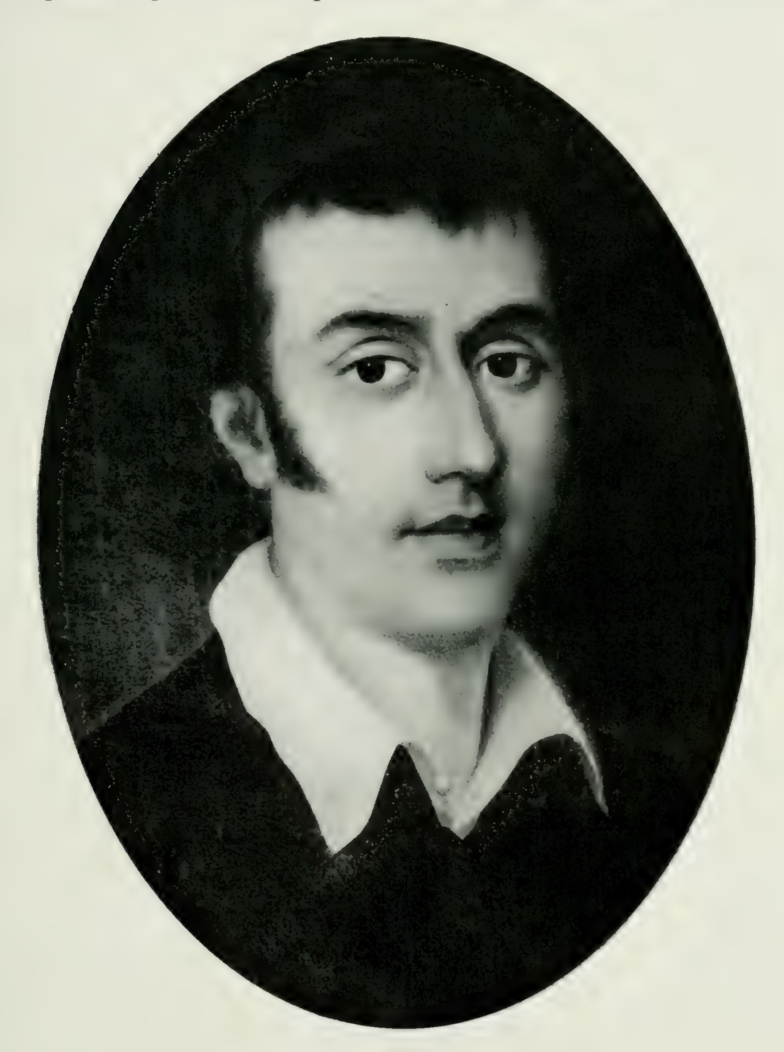
Les Mazenod logèrent dans la même maison que le marquis de Sabran, leur parent et ami. Elle était près du couvent des Pères de Santa Maria in Portico.

Durant le jour, ils ne sortaient guère. Le soir, les trois frères et le marquis, accompagnés d'Eugène, allaient chez le baron de Talleyrand, où se réunissaient aussi quelques autres invités, tels que le comte Roger de Damas, dont le fils épousa, en 1845, la nièce de Mgr de Mazenod, Césarie de Boisgelin ; le comte de Chastellux, etc.

L'ancien ambassadeur était l'oncle du trop fameux Talleyrand de Périgord, ex-évêque d'Autun, traître à son Dieu et à son roi. Ayant embrassé les doctrines de la Révolution et prêté le serment schismatique, ce prélat prévaricateur était alors ministre des Affaires étrangères sous le Directoire, et fut ensuite le diplomate le plus retors de l'Europe, sous le règne de Napoléon Ier. Chez le baron, le nom de son coupable neveu n'était presque jamais prononcé, si ce n'est sur un ton de blâme et de regret profond. On évitait même la moindre allusion au transfuge, dont la situation, des plus irrégulières à tous égards, était un déshonneur pour les siens.

Les nobles émigrés fréquentant ce salon aristocratique, inclinaient

au pessimisme, à cause de la tournure inquiétante des événements. Leur société n'eût pas été fort agréable pour un jeune homme ordinaire. Nous ne prétendons pas qu'Eugène y goûtât un plaisir extrême. Elle ne répondait guère aux aspirations de son adolescence; mais il s'y



Eugène de Mazenod adolescent.

résigna bravement. Dans ce milieu plutôt sombre, il acquit l'habitude de ne converser que sur des sujets sérieux. Une maturité au-dessus de son âge se peignit sur ses traits. Tout devint grave dans sa personne, dans ses paroles et dans ses gestes.

Les troupes françaises, après s'être emparées de Rome, une seconde fois (15 décembre 1798), marchèrent vers Naples. A leur approche, des séditions se produisirent dans cette cité, comme à Venise, l'année précédente, mais avec plus d'acuité encore, vu l'extrême vivacité de cette population méridionale.

L'anarchie fut bientôt à son comble, et le sang coula. Le consul de Russie fut tué d'un coup de poignard. Les révoltés en voulaient directement aux émigrés que, dans leur aveuglement, ils supposaient être des espions au service de l'armée envahissante.

Ne sachant comment rétablir l'ordre, le roi Ferdinand résolut, le 21 décembre, de se retirer à Palerme. A cette nouvelle, une multitude immense se dirigea tumultueusement vers le Palais Royal, en poussant des vociférations. La foule, se plaignant d'être délaissée, tenta d'empêcher le roi de partir ; mais il parvint cependant à s'embarquer sur le vaisseau de l'amiral Nelson, alors en rade. Une épouvantable tempête éclata dans la nuit. Le péril fut si pressant qu'on fut sur le point de couper les mâts, et le prince Albert, fils du roi, succomba durant la traversée.

En cette occasion, Eugène, plusieurs fois en face d'une mort imminente, montra quelle somme d'énergie recélait son âme, et combien solide était la trempe de son caractère. Son sang-froid, sa présence d'esprit, son calme inébranlable, excitèrent l'admiration universelle. Futur apôtre, il s'était préparé par avance à toutes les éventualités qui peuvent se rencontrer dans la vie de missionnaire.

Averti par la reine de l'éloignement de la cour, le président de Mazenod s'était décidé, lui aussi, à quitter une ville où, ni ses jours, ni ceux de ses proches, n'étaient en sûreté. Avec les navires de Nelson, était arrivée à Naples l'escadre portugaise, commandée par un officier français, ami et camarade du chevalier Louis de Mazenod, le comte de Puységur. Il engagea instamment les Mazenod à se réfugier à ses côtés, sur le vaisseau amiral. Ces offres furent acceptées.

A une heure convenue, M. de Puységur devait envoyer plusieurs de ses matelots prendre les effets et les transporter au moyen de charrettes à bras, sous la conduite d'Eugène.

Pour aller au quai d'embarquement au-devant des marins, celui-ci fut contraint de passer par la place du Palais Royal envahie par la populace hurlante et menaçante. Déjà plusieurs émigrés qui couraient vers le port, avaient été reconnus, injuriés, maltraités, garrottés et jetés en prison.

En un clin d'œil, Eugène est cerné par une bande de forcenés. Sans perdre contenance, il se fraie une issue, en répétant, à diverses reprises,

dans cet italien qu'il parlait aisément et sans aucun mélange d'accent étranger :

— *Ammiraglio portoghese !* Amiral portugais !

On s'écarte ; puis on l'entoure de nouveau... C'est à travers mille péripéties de ce genre et des dangers de toutes sortes qu'il atteint le port.

Déception ! le canot de l'amiral n'y était pas.

Se croyant trompés, les émeutiers redoublent leurs cris et leurs invectives. Eugène n'hésite pas à franchir encore une fois leurs rangs, pour se diriger vers l'arsenal, où il espère trouver le canot promis.

Les vociférations recommencent. Il ne peut tenir à ses ennemis de longs discours ; mais les mots fatidiques, *ammiraglio portoghese*, sont articulés d'un ton si ferme et avec tant d'assurance, que les bandits redoutent, s'ils en viennent à des sévices, les terribles représailles de l'amiral, dont les canons sont braqués sur la ville.

On gagne ainsi l'arsenal.

Nouvelle déception ! La porte est close. Eugène somme le gardien d'ouvrir. Celui-ci, longtemps, s'y refuse. Il se laisse, enfin, toucher, et la porte s'entr'ouvre. A ce moment, survient un officier qui ordonne brusquement de la refermer et de n'introduire personne. Mais, par la porte entre-bâillée, Eugène a vu le canot de l'amiral qui s'avance. Il l'indique du doigt à l'officier, pour le convaincre de la vérité de ses affirmations. La preuve paraît concluante. Eugène est admis. Il se précipite vers le quai de l'arsenal, bondit dans le canot, ordonne aux rameurs de retourner vers le navire, et va raconter à M. de Puységur tout ce dont il a été le témoin et l'acteur.

Entre temps, un ami de M. de Mazenod lui faisait le récit des événements accomplis autour du Palais Royal, et des bruits circulant dans la foule.

— Un jeune homme, disait-on, a été assassiné au plus fort du tumulte, pendant qu'il accompagnait des charrettes chargées de bagages.

— Mon Dieu ! s'écria le président pâle et chancelant, on a tué mon fils !...

Les deux frères ne sont pas moins émus, et versent d'abondantes larmes.

— Eugène !... Eugène !... infortuné Eugène !...

Leur désolation est inexprimable.

S'apercevant trop tard de son imprudence, le visiteur tâche de consoler de son mieux ceux que, bien involontairement, il a plongés dans une si profonde affliction.

Il n'y réussit pas...

Heureusement, quelques heures après, apparaît Eugène, couvert de sueur et de poussière, mais sain et sauf.

Un même cri de bonheur et de reconnaissance sort, à la fois, des lèvres et du cœur oppressé de son père et de ses oncles :

— Sauvé !... merci, mon Dieu !...

La nuit suivante, M. de Puységur vint, avec une escorte imposante de marins armés, chercher la famille de Mazenod. L'ouragan se déchaînait avec rage, et l'escadre dut rester à l'ancre encore une dizaine de jours.

Pendant ce délai, Eugène eut à retourner à Naples pour y régler plusieurs affaires au nom de ses parents. Quand il revint, le ciel était obscur, et la mer affreusement démontée. Cette fois encore, il se révéla d'une intrépidité et d'un sang-froid remarquables. La frêle embarcation qui le portait sur les ondes furieuses, n'échappa au danger d'être engloutie, que pour être exposée à celui de se briser mille fois sur les flancs du vaisseau dont elle s'approchait, et contre lequel les vagues écumantes la projetaient avec une force irrésistible. A l'instant le plus critique, Eugène, sans songer à la mort qui le guettait, et ne voyant pas d'autre moyen d'accoster, sauta sur l'un des rebords extérieurs du navire, et s'y tint longtemps cramponné malgré la violence du roulis et du tangage qui l'agitaient constamment.

Réfléchissant plus tard à cette circonstance, il attribua son salut à une protection de la Providence divine.

Durant la traversée, il se promenait, un soir, sur le tillac, humant à pleins poumons la brise du large, quand un médecin anglais l'aperçut et l'examina d'un regard scrutateur.

D'une haute stature et bien proportionné, Eugène paraissait plus qu'un adolescent. L'habitude de vivre avec des gens graves avait donné à son visage un air penseur et méditatif.

Cet ensemble frappa le disciple d'Esculape. Se penchant vers un voisin, il lui demanda, visiblement préoccupé :

— Quel âge a ce jeune homme ?

— Seize ans.

— Quoi ! il n'a pas davantage ?... Je le regrette ! C'est très fâcheux pour lui !... Dans ce cas, ses jours sont comptés !... Il est trop précoce !... trop développé au physique !... trop sérieux au moral !... Quand on va si vite, on ne va pas longtemps.

Le condamné entendit la lugubre sentence, et n'en fut pas autrement effrayé.

D'ailleurs, l'avenir réforma ce sinistre verdict.

§ 5

Palerme. La fréquentation du grand monde (1799-1802).

Le 6 janvier 1799, les exilés débarquaient dans la capitale de la Sicile.

Pendant les trois ans qu'il y demeura, Eugène vit les salons les plus aristocratiques s'ouvrir devant lui. On se disputait le bonheur de le posséder. Par sa noble distinction, l'amabilité de son caractère et la promptitude de son esprit, il était, disait-on, le type le plus parfait du jeune gentilhomme.

Toujours accueilli avec joie, il avait ses entrées libres dans les hôtels luxueux des duchesses de San Michele et de San Cataldo ; dans ceux des princesses de Grammonte, de Cimino, de Butera ; chez le prince de Paternò ; chez le comte de San Antonio, etc., etc.

Un des palais qu'il visitait le plus, était celui des princes de Vintimille, avec lesquels les Mazenod entretenaient, depuis longtemps, de cordiales relations. Il y rencontrait le duc de Berry, héritier présomptif de la couronne de France, et du même âge à peu près. Celui qui devait être le père du comte de Chambord venait, chaque soir, avec son aide de camp, le chevalier de Sourdis, prendre le thé chez la princesse de Vintimille, et se reposer, en petit comité, des fatigues imposées, durant la journée entière, par l'étiquette de la cour. Eugène était seul admis dans ce cercle d'élite. Le duc se plaisait tellement en sa compagnie que, très souvent, il l'emmenait avec lui dans ses promenades à travers champs, ou sur son yacht royal dans ses excursions autour de l'île.

Mais la famille de l'aristocratie sicilienne avec laquelle Eugène contracta les liens les plus intimes, fut celle du duc de Canizzaro, dont la femme, princesse de Larderia, était une personne d'éminente piété. L'un et l'autre le prirent en grande affection, et, très édifiés de son mérite, le proposèrent pour modèle à leurs deux enfants. Ceux-ci le chérissaient comme leur propre frère, et la princesse avait coutume de dire en parlant de lui :

— C'est mon troisième fils.

Son couvert était toujours mis à cette table hospitalière.

Il s'attacha profondément à ceux qui le comblaient ainsi de bontés. Quand cette princesse accomplie mourut, enlevée subitement aux siens, il en souffrit si cruellement qu'il en tomba malade.

A ceux qui essayaient de le consoler, il répondait :

— J'ai perdu ma mère ! j'ai perdu ma mère !...

L'influence de la princesse de Larderia fut des plus salutaires pour lui. Il regarda comme une faveur spéciale de Dieu de l'avoir rencontrée dans ce milieu mondain, que les convenances sociales l'obligeaient à fréquenter. Ses conseils maternels lui étaient une sauvegarde. A cet ange tutélaire, placé à ses côtés par la Providence, il attribua cette aversion qu'il éprouvait de plus en plus pour les choses de la terre. Avec elle, il causait à l'aise de sujets religieux. Rien autre ne l'intéressait.

Aussi, dans cet entourage séducteur où l'innocence de tant d'autres eût sombré, il se conserva merveilleusement pur. Sous le rapport de la sainte vertu, il poussait la réserve jusqu'à l'excès. On le plaisantait, parfois, sur ce qu'on appelait ses scrupules. On ne pouvait s'empêcher de l'admirer.

Forcé d'assister à des divertissements publics, il était loin d'y prendre goût. Dans les assemblées bruyantes, ou dissipantes, son cœur se serrait et la tristesse envahissait son âme. Instinctivement, il cherchait à s'isoler, afin de se livrer à des pensées sérieuses, mélancoliques même. A ces moments, les larmes lui montaient aux yeux, et il eût facilement pleuré. Ceux qui ne songent qu'à s'amuser lui paraissaient fous, de la plus déraisonnable des folies. Malgré son indulgence, il leur appliquait les paroles de Salomon désabusé des vanités d'ici-bas : *Cor sapientium ubi tristitia est, et cor stultorum ubi lætitia, quia sicut sonitus spinarum ardentium sub olla, sic risus stulti ;* ou encore celles-ci : *Melius est ire ad domum luctûs, quam ad domum convivii* (1).

A ces réunions il ne se trouvait donc pas dans son élément. Il avait soif d'un autre idéal : il aspirait à se donner totalement, à se sacrifier, à s'immoler.

Dieu qui destinait cet élu à exercer, un jour, le ministère sacré auprès des hommes de toutes conditions, le préparait insensiblement à cette mission importante et sublime. Ce futur fondateur d'une nombreuse lignée d'apôtres, acquérait l'expérience personnelle des dangers que présente le contact, même involontaire, du monde.

Par la réception des sacrements, et par la méditation quotidienne des vérités éternelles, il se maintenait dans les régions supérieures et sereines, où le souffle du mal ne parvenait pas à l'effleurer.

(1) Eccle., VII, 2, 5, 7.



CHAPITRE V

De retour dans la Patrie

1802-1808

§ 1

Aix après la grande Révolution.

Créé premier consul, Napoléon abrogea, le 26 avril 1802, les lois de proscription. Le président de Mazenod, soucieux de l'avenir de son fils, consentit à s'en séparer alors, et à le laisser rentrer en France. Eugène quitta Palerme, le 11 octobre de cette année.

La traversée fut des plus orageuses. Une épouvantable tempête désempara le navire, brisa son gouvernail, et faillit engloutir les voyageurs. Après quatorze jours seulement, on découvrit à l'horizon le vieux fort de Notre-Dame de la Garde.

Le 25 octobre, le pieux jeune homme abordait à Marseille, sans se douter que cette ville, dont il aurait à rétablir le siège épiscopal, serait, pendant près d'un demi-siècle, le théâtre de son fécond apostolat.

A Aix, il se rendit compte de l'immensité des ruines amoncelées par la Révolution : l'hôtel seigneurial dans lequel il avait vu le jour, vendu comme bien d'émigré ; l'église où les eaux du baptême avaient coulé sur son front, rasée au niveau du sol ; de nombreux couvents détruits ; la plupart des prêtres fidèles, morts en exil ou sur l'échafaud ; beaucoup de paroisses déshonorées par la présence de ministres des autels qui n'avaient pas rougi d'adhérer à la Constitution civile du clergé, et de souiller leurs lèvres par le serment schismatique ; la foi éteinte chez le peuple, ou, du moins, si faible, qu'elle se traduisait rarement au dehors par des actes.

§ 2

Les projets d'Eugène.

L'affreuse réalité dépassait incomparablement ce qu'on aurait pu, de loin, s'imaginer.

La tristesse d'Eugène en devint plus profonde ; mais il comprit aussi ce que Dieu demandait de lui. Quel meilleur usage de sa fortune

et de sa vie que de les consacrer au relèvement de ces ruines, et au rétablissement du règne de Jésus-Christ dans les âmes qui ne le connaissaient plus ?

Dès ce moment, sa résolution fut arrêtée : et, sans révéler encore son dessein à personne, il en prépara l'accomplissement.

Si les biens de son père avaient été en partie confisqués, ceux de sa mère restaient considérables. Elle avait même réussi, par l'entremise de l'administration départementale des Basses-Alpes, à obtenir, en retour de sa dot, le domaine et le château de Saint-Laurent, précédemment saisis par l'État. En outre, tout espoir n'était pas perdu de recevoir de larges indemnités pécuniaires pour les biens paternels aliénés injustement.

Cet espoir ne fut pas déçu.

Au point de vue humain, Eugène était donc assuré d'une existence facile et brillante.

Les familles aristocratiques de l'antique capitale de la Provence, retournées elles aussi de l'exil, lui firent l'accueil le plus sympathique et le plus flatteur. Sans chercher à se prévaloir de ses qualités naturelles, il plaisait par sa haute taille, ses manières distinguées, la culture de son esprit, et cet usage du grand monde qu'il avait acquis dans sa fréquentation habituelle de la société la plus choisie, à Naples et à Palerme. On était charmé de retrouver en lui les traditions de politesse de l'ancien régime. Pour tous, il était comme le trait d'union entre le passé disparu et l'avenir plein de germes de résurrection.

Indifférent à ces succès, il ne se montrait que par devoir dans ces salons où on le réclamait sans cesse. Il ne s'y attardait que le moins possible. Fidèle au règlement qu'il s'était tracé, il partageait son temps entre les exercices de piété, l'étude et les œuvres de charité envers le prochain.

Par la piété, il posait en lui les fondements de l'éminente sainteté qu'exige le sacerdoce ; l'étude donnerait plus de solidité à ses prédications, quand l'heure aurait sonné pour lui d'annoncer aux foules les vérités divines ; par les œuvres de charité, il se formait aux pratiques du zèle éclairé qui s'incline sur les infirmités du corps, pour atteindre plus certainement les âmes.

§ 3

Commencement d'Apostolat.

Ce plan de vie si austère, Eugène le suivit avec une exactitude rigoureuse, pendant les six années qui s'écoulèrent, après son retour en France, jusqu'à son entrée au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris. Il

continua aussi, et en y ajoutant encore, les mortifications auxquelles il s'était livré depuis si longtemps déjà. Les jeûnes, les disciplines, le coucher sur la dure, les cilices, les chaînes et bracelets de fer, lui devinrent de plus en plus familiers. En Carême, il se contentait d'un seul repas par jour, ne prenant, le soir, qu'un peu de pain et d'eau.

Son bonheur était de visiter les pauvres à domicile, et de leur porter, avec des secours en argent, ces paroles qui réconfortent et ramènent à Dieu les âmes ulcérées par les privations et les souffrances. Devançant de trente ans l'institution des Conférences de Saint-Vincent de Paul, il allait de mansarde en mansarde, soignant les malades, pansant leurs plaies, arrangeant leur lit misérable, balayant leur fétide réduit.

Pour le même motif, il se rendait, plusieurs fois la semaine, dans les hôpitaux et les prisons.

Les condamnés à mort surtout étaient l'objet de sa sollicitude. Il ne négligeait aucune industrie pour leur persuader de rentrer en eux-mêmes, et de se mettre en paix avec Dieu. Ordinairement, il passait avec eux la nuit qui précédait leur supplice, multipliant ses exhortations et ses prières. En face de l'échafaud, il entr'ouvrait devant eux les radieuses perspectives du pardon éternel.

Les enfants de la campagne, alors si abandonnés, eurent également en lui leur apôtre. Chaque dimanche, il les catéchisait dans quelqu'une des chapelles rurales des environs d'Aix. Aux approches de la première communion, il les réunissait très souvent, afin de les préparer à la réception de leur Dieu.

Dans la ville même, il entreprit d'instruire des vérités de la foi les plus délaissés : petits ramoneurs, petits mendiants, décrotteurs et autres. Il préluda ainsi, longtemps à l'avance, à ce qu'on appela dans la suite l'Œuvre des petits Savoyards. Après les avoir disposés à la première communion, il les accompagnait à la sainte Table. Outre les secours spirituels, il leur procurait du pain et des vêtements, ayant pour eux, dans les maladies, les attentions délicates d'une mère. Aussi ces pauvres enfants, touchés d'être l'objet d'un tel dévouement de la part d'un gentilhomme, s'attachaient à lui par les liens indissolubles de l'affection et de la reconnaissance.

Cette conduite de M. de Mazenod fut jugée, d'abord, avec malveillance. Beaucoup, comme il arrive en semblables circonstances, l'avaient critiqué, censuré et tourné en ridicule.

— C'est un zèle exagéré, disait-on ; une sorte de mysticisme ; mais c'est un feu de paille. Vous verrez, cela ne durera pas.

Cela dura pourtant.

Le fils de l'ancien président ne s'était nullement ému de ces railleries. Il avait persisté à marcher droit son chemin, sans forfanterie vaine, mais sans défaillance aucune.

Quand on eut constaté sa persévérance dans cette vie d'abnégation héroïque, on cessa de le blâmer. Son éclatante vertu imposait le respect. Bientôt ce fut l'admiration.

Dans les salons aristocratiques, où ses relations de famille le forçaient à paraître plus fréquemment qu'il ne l'aurait voulu, il se trouvait, bien des fois, en présence de prétendus esprits forts attaquant la religion au nom de la raison humaine. Trop de gens instruits se piquaient d'être les disciples de Voltaire et de Rousseau. C'était là une conséquence du philosophisme du XVIII[e] siècle, qui avait causé la Révolution et troublé tant d'intelligences.

A ces orgueilleux, libérés, affirmaient-ils, des préjugés dogmatiques, Eugène de Mazenod se manifesta apôtre et controversiste. Afin de réfuter victorieusement leurs sophismes, il lut et approfondit tous les apologistes de ce temps. Cette étude sérieuse de leurs ouvrages le transforma en lutteur redoutable. Il ne provoquait pas lui-même ses adversaires, mais jamais il ne refusait le combat.

Presque chaque soir, il avait à soutenir une discussion de ce genre. Toujours poli envers les personnes, il était sans pitié pour les fausses doctrines. Une sainte indignation s'emparait de lui, quand il entendait proférer une assertion injurieuse à ses croyances. Il n'en devenait que plus pressant dans l'argumentation. Ces polémiques animées ne finissaient pas sans que quelque rayon de pure lumière eût percé les ténèbres accumulées par tant d'erreurs.

§ 4

Offres brillantes du Ministre de l'Intérieur.

Pendant l'été de 1805, Eugène alla à Paris solliciter des pouvoirs publics, pour lui et sa tante, la marquise de Pierrefeu, la restitution des biens confisqués, ou, à leur défaut, une compensation équivalente.

Le succès couronna ses négociations. Sa situation matérielle, enviable déjà, s'améliorait donc sensiblement. Il reçut, en outre, des propositions très flatteuses, propres à séduire tout homme moins que lui détaché des choses d'ici-bas.

Un des principaux amis de son père, le célèbre Portalis, jouissant alors de l'entière confiance de l'empereur, était ministre de l'Intérieur et des Cultes. Les deux présidents Charles-Antoine et Charles-Alexandre de Mazenod avaient encouragé ses débuts d'avocat. Heureux d'avoir

cette occasion de témoigner sa gratitude, il accueillit Eugène avec une extrême bienveillance, l'invita plusieurs fois à dîner au Ministère, et profita des grandes soirées qu'il y donnait, pour le présenter à beaucoup de personnages officiels, dont l'amitié, pensait-il, lui serait avantageuse.

Pour être agréable au fils de son ami, et procurer, en même temps, au gouvernement impérial un serviteur distingué, Portalis, étonné que son protégé ne lui adressât aucune demande, lui dit, un jour, du ton le plus engageant :

— Voyons, Monsieur Eugène ! vous voilà en âge de prendre un parti et de suivre une voie. Il ne vous convient pas de rester plus longtemps dans l'inaction. Vous devez vous rendre utile à votre pays et à vous-même. Je suis tout décidé à vous aider. Que désirez-vous ?

— Mais rien, Monsieur le Ministre. Votre bonté me touche. Permettez-moi cependant de ne pas en user.

— Comment !... A quoi donc consacrerez-vous votre jeunesse ? Allons ! laissez-moi faire. Je vais vous confier une sous-préfecture, et, peu de temps après, dès que vous serez initié aux pratiques administratives, je vous nommerai préfet. Voilà une belle carrière que je vous ouvre.

Eugène remercia poliment, mais n'accepta pas.

A diverses reprises, le puissant ministre réitéra ses offres. Ne réussissant pas, il pria le cardinal Caprara, légat du pape, d'intervenir.

Constamment Eugène opposa le même refus.

Son ambition visait plus haut que les faveurs impériales. Il voulait servir Dieu dans la personne de ses pauvres. Les honneurs et les riches émoluments affectés à une préfecture de première classe, lui semblaient fort méprisables, comparés à la gloire d'être le missionnaire des âmes les plus abandonnées.



CHAPITRE VI

Au Grand Séminaire de Saint-Sulpice
1808-1812

§ I

Estime et confiance témoignées à l'abbé de Mazenod.

Elles étaient bien surnaturelles les intentions d'Eugène, quand il vint frapper à la porte du séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, au mois d'octobre 1808.

Sa sœur était à la veille de se marier avec le marquis de Boisgelin. Elle s'établissait brillamment dans le monde. Quant à lui, renonçant à tous les avantages terrestres, il entrait dans le sanctuaire : il avait choisi la meilleure part.

Sous la conduite du saint M. Émery et d'une pléiade de maîtres éminents, se pressaient une centaine d'élèves des plus distingués. Indiquons simplement MM. Affre, le futur archevêque-martyr de Paris ; Maurice de Bonald, plus tard cardinal et archevêque de Lyon ; Charles de Forbin-Janson, depuis évêque de Nancy et primat de Lorraine. Il y avait là également les futurs archevêques et évêques d'Albi, de Besançon, de Strasbourg, de Soissons, de Meaux, d'Orléans, du Mans, de Nevers, de Verdun, de Châlons, de Limoges, etc. : une véritable pépinière de princes de l'Église.

Dès les premiers jours, Eugène de Mazenod prit rang parmi les plus parfaits.

Malgré sa modestie, sa rare vertu éclata bientôt. La multitude de lettres qui nous sont restées d'eux montre évidemment qu'il exerçait une sorte de fascination sur ces jeunes gens d'élite. Ces lettres sont l'expression, mille fois répétée, des sentiments d'attachement, d'estime, de confiance, de respect ; disons plus : de vénération, dont tous l'entouraient déjà. A son insu, il avait acquis comme une supériorité, volontairement acceptée par eux.

En diverses circonstances mémorables, ils le lui prouvèrent d'une manière non équivoque.

Moins d'un an après l'entrée d'Eugène au séminaire, Napoléon, le

17 mai 1809, s'empara des États de l'Église, et porta une main sacrilège sur le successeur de saint Pierre, qu'il retint prisonnier à Savone. Cet abominable forfait souleva les consciences catholiques. Dénoncé comme trop dévoué au Pape, M. Émery eut ordre de quitter Saint-Sulpice, dans les quarante-huit heures. L'ukase lui fut signifié le 16 juin 1810.

Consternés, ses disciples s'adressèrent à l'abbé de Mazenod, pour qu'il fût leur interprète auprès de celui qu'une mesure draconienne, si injustifiée, arrachait brutalement à leur affection.

Le soir, à la lecture spirituelle, M. Émery fit ses adieux à la communauté. Agé de près de quatre-vingts ans, il était obligé de s'éloigner d'une institution qu'on savait lui être plus chère que la vie. Ses paroles, admirables d'esprit de foi, de calme héroïque, de résignation et d'abandon à la divine Providence en face de la persécution, produisirent une impression profonde sur les nombreux assistants. Les larmes coulaient de tous les yeux. L'émotion était à son comble. Au moment où M. Émery allait clore l'exercice par la prière d'usage, le *Sub tuum præsidium*, l'abbé de Mazenod vit tous les regards se tourner vers lui :

— Parlez, lui disait-on avec insistance ; parlez en notre nom ; parlez !

Dominant son émotion et refoulant ses larmes ; jugeant, comme les autres, que quelque chose manquait à cette scène, déjà pourtant si attendrissante, il se leva et s'approcha de M. Émery.

La bouche parle de l'abondance du cœur. Il laissa donc parler son cœur, ce cœur si aimant, si sensible, si reconnaissant toujours.

Naturellement éloquent, il n'eut pas de peine à exprimer les pensées les plus délicates, et à trouver les mots adaptés à la circonstance. Il protesta que, malgré les mesures les plus violentes des ennemis de l'Église, M. Émery demeurerait leur père. Les élèves de Saint-Sulpice s'honoreraient d'être ses enfants. Dans les temps difficiles que l'on traversait, en face de l'impiété triomphante, leur gloire et leur consolation serait de marcher sur ses traces. Avec la grâce de Dieu, qui ne la refuse jamais à ses serviteurs fidèles, on n'hésiterait pas à le suivre dans l'exil, et, s'il le fallait, jusqu'à la mort.

L'orateur n'était interrompu que par les sanglots de l'assistance ; tous les cœurs vibraient à l'unisson du sien.

En terminant, pour leur obtenir ce secours de Dieu, si nécessaire dans ces conjonctures, il supplia le saint vieillard de les bénir.

A ces mots, tous, maîtres et lévites, se prosternèrent.

Émû jusqu'au fond de l'âme, et presque troublé, car il fut sur le point de se mettre à genoux, lui aussi, M. Émery, tournant ses regards vers le ciel, les bénit lentement. Il se rendit ensuite à la tribune

de la chapelle pour y adorer le divin Maître avant de partir (1).

Le décret, daté de Saint-Cloud, condamnait, en principe, tous les Sulpiciens. Napoléon, cependant, n'avait exigé que le départ immédiat du supérieur. Les autres directeurs ne furent pas inquiétés aussitôt : puis, le ministre de la police Fouché, qui avait fortement contribué à irriter l'empereur, étant tombé en disgrâce, son successeur, M. Savary, duc de Rovigo, qui ne partageait pas ses antipathies contre les Sulpiciens, les autorisa à rester.

Une année après, néanmoins, de nouvelles dénonciations ayant été lancées, Napoléon, dans un accès de vive colère, ordonna la destruction de la Compagnie. D'Utrecht, où il organisait en départements français le royaume de Hollande, il écrivait, le 8 octobre 1811, au ministre des Cultes :

— Je ne veux point de Sulpiciens dans le séminaire de Paris. Je vous l'ai dit cent fois, et je vous le répète pour la dernière. Prenez des mesures telles que cette Congrégation soit dissoute.

Dans cette triste occurrence, l'abbé de Mazenod fut encore chargé par ses condisciples d'être, auprès de leurs maîtres vénérés, l'interprète de leur désolation. La même scène déchirante des adieux de M. Émery se renouvela, le 15 novembre 1811. En termes sentis, Eugène de Mazenod la rappela. Puis, il dit combien amère était leur douleur filiale, par suite de cette seconde épreuve qui aggravait si cruellement la première, en leur enlevant leur seule consolation : celle d'avoir auprès d'eux les dignes collaborateurs du si regretté M. Émery.

— Ah ! s'écria-t-il, dans un mouvement de véritable éloquence, parce qu'elle naissait des entrailles de l'âme, s'il faut que nous soyons séparés de nos soutiens et de nos guides, maîtres chéris, emportez, du moins, l'assurance que jamais le souvenir de vos bienfaits ne s'effacera de nos cœurs. Que ne nous est-il donné de vous les révéler à découvert ! Vous y verriez combien sont profondes les traces que vos vertus y ont imprimées, et l'usage que nous voulons faire de vos exemples. Vous y liriez la résolution ferme et constante, prise par chacun de nous, de suivre avec fidélité les saintes règles que vous nous avez transmises.

Le choix de l'abbé de Mazenod fait à diverses reprises par les élèves de Saint-Sulpice, pour qu'il fût leur porte-parole dans des circonstances aussi solennelles, montre en quelle estime ils le tenaient. Les directeurs ne pensaient pas autrement. Les lettres qu'ils lui adressèrent, soit pendant les vacances, soit après son sacerdoce, en sont le témoignage plusieurs fois répété.

(1) Cf. Gosselin, *Vie de M. Émery,* 2 in-8°, Paris, 1862, t. II, p. 274.

Nous ne citerons ici qu'un passage de cette volumineuse correspondance. C'est l'extrait d'une lettre du vénérable M. Duclaux, qui avait succédé à M. Émery dans la charge de supérieur général :

— Je ne cesserai jamais de remercier la divine Providence du bonheur qu'elle m'a procuré en me facilitant les moyens de me lier si intimement à vous. Soyez plus que persuadé, mon très cher Monsieur de Mazenod, que je n'aurai jamais de plus grand bonheur que de rencontrer quelque occasion où je puisse vous montrer toute ma tendresse, mon attachement, mon estime et ma vénération. Ces sentiments sont gravés non seulement dans mon cœur, mais encore dans celui de tous les prêtres qui ont coopéré avec moi à votre instruction. Ils se félicitent d'avoir eu l'avantage de vous connaître, et, dans quelque lieu qu'ils résident, leur esprit sera toujours consolé par la pensée d'un ami qui leur est infiniment cher.

Une autre fois, le même M. Duclaux terminait une de ses lettres par ces touchantes paroles :

— Je finis en vous disant ce que saint François de Sales écrivait à sainte Jeanne de Chantal : Adieu, vous que mon âme chérit incomparablement, absolument, uniquement en Celui qui, pour nous aimer et se rendre à notre amour, s'est rendu à la mort ! Vive Jésus ! Vive Marie ! Je vous embrasse et suis tout à vous.

Ces deux nobles cœurs, si bien faits pour se comprendre, étaient, on le voit, unis par la plus étroite et la plus tendre affection. C'était entre eux cette douce et ravissante chose qu'on nomme l'amitié des saints, et dans laquelle les sentiments les plus ardents, les plus purs et les plus délicats de la nature sont perfectionnés et surélevés par l'effusion de la grâce de Dieu.

Une preuve incontestable de la confiance qu'inspirait l'abbé de Mazenod aux Messieurs de Saint-Sulpice, est l'exceptionnelle rapidité avec laquelle ils l'appelèrent à franchir les degrés du sanctuaire.

Le 4 novembre 1808, fête de saint Charles, son patron, il revêtait l'habit ecclésiastique. Tonsuré un mois après, aux Quatre-Temps de Noël, 17 décembre, il était, l'année suivante, promu aux Ordres mineurs, le 27 mai ; et au sous-diaconat, le 22 décembre 1809. Moins de deux ans après son entrée au séminaire, le 16 juin 1810, il recevait le diaconat.

Pour ceux qui savent avec quelle sage lenteur procèdent les directeurs des aspirants au sacerdoce dans l'appel aux Ordres, surtout aux Ordres sacrés, ces ordinations, se succédant à de si brefs intervalles, sont une preuve évidente de l'estime singulière qu'avaient, pour lui, les

hommes si éclairés et si prudents qui gouvernaient, alors, l'illustre maison de Saint-Sulpice.

Ils lui en donnèrent une, non moins certaine, lorsque, obligés par l'ukase impérial de laisser leur chère œuvre, ils le chargèrent, avec quatre de ses condisciples les plus éminents, d'en prendre la direction, pour maintenir dans leur intégrité le bon esprit et les traditions de M. Olier.

Déjà, précédemment, ils l'avaient désigné, avec deux de ses meilleurs amis, M. de Bonald et M. de Forbin-Janson, pour présider les célèbres catéchismes de Saint-Sulpice qui venaient d'être rétablis dans leur paroisse, et produisirent des fruits merveilleux de salut, à une époque où l'instruction religieuse était restée si négligée, même et surtout dans les hautes classes.

Ce genre de ministère répondait parfaitement à son zèle et à son dévouement, comme aussi à son caractère expansif. Ses énergies naturelles s'augmentaient de toutes les ardeurs de sa foi.

Travailler à la sanctification des âmes, n'était-ce pas là le rêve de sa vie ? Enfin, il commencerait à le réaliser, avec une mission émanée de ses supérieurs, c'est-à-dire des représentants de Dieu, par conséquent de Dieu même !

Le bien opéré par lui fut immense. Là encore, si nous pouvions largement citer sa correspondance, nous aurions à publier les témoignages, mille fois répétés, de la reconnaissance d'une foule de chrétiens fervents appartenant aux rangs les plus élevés de la population parisienne. De nombreuses années plus tard, ils se plaisaient à le lui rappeler : c'est à ses enseignements lucides, à ses exhortations touchantes, à ses paroles pleines de feu, qu'ils devaient, affirmaient-ils, leur amour grandissant pour la piété et leur persévérance dans la vertu. Ses excellentes allocutions leur en avaient révélé le charme. Par lui, ils avaient connu, apprécié, désiré l'heureux état d'une âme en paix avec Dieu et avec elle-même.

Dans ce ministère si consolant, l'abbé de Mazenod prit conscience de ses qualités oratoires et de cette puissance extraordinaire dont le Seigneur l'avait doué pour émouvoir les multitudes. Sa voix claire, sonore, sympathique, vibrante, remuait ces jeunes cœurs et produisait en eux des impressions salutaires et durables.

C'étaient les prémices de cet apostolat, dont les fruits, dans la suite, furent si abondants. Ils l'étaient déjà ; ils le seraient bien davantage, lorsque les lumières de l'expérience auraient multiplié encore les ressources si variées de son remarquable talent. En lui on devinait déjà le missionnaire, le convertisseur des masses, le pêcheur d'hommes.

§ 2
Ultramontanisme de l'abbé de Mazenod.

Les empiétements de plus en plus despotiques de l'empereur sur la puissance ecclésiastique, ses violences contre le Souverain-Pontife, ses tendances manifestes au schisme, dans lequel il semblait vouloir entraîner l'Église de France et celles des autres nations soumises à son sceptre, fournirent à l'abbé de Mazenod l'occasion d'affirmer ouvertement son attachement aux doctrines romaines, son dévouement filial au Vicaire de Jésus-Christ, et le courage avec lequel il était prêt à affronter tous les dangers pour confesser sa foi.

La perspective de la persécution n'était pas de nature à l'effrayer. Au contraire, le désir de partager les épreuves de l'Église fut un des motifs déterminants qui l'engagèrent à renoncer au monde. Comme les chênes secoués par la tempête, sa vocation s'affermissait et poussait de plus profondes racines, sous la tourmente qui agitait les esprits.

Après avoir enfermé le Pape à Savone, et séquestré, dans la forteresse de Fénestrelle, le cardinal Pacca, secrétaire d'État, Napoléon, pour rendre impossible, en cas de vacance du Saint-Siège, la réunion du Sacré-Collège, contraignit la plupart des cardinaux à résider à Paris. Il les aurait ainsi sous la main, et en serait, pensait-il, plus facilement maître. En Italie, il laissa seulement ceux auxquels l'âge ou les infirmités ne permettaient pas d'effectuer ce voyage, alors si fatigant.

Vingt-six cardinaux furent ainsi traînés en France. Le persécuteur prenait plaisir à les donner en spectacle à sa capitale, en les obligeant à paraître à sa cour. Un de ses amusements favoris était de les apostropher publiquement, pour leur reprocher leur conduite et celle du Pape. Il ne négligeait aucune occasion de les mortifier en toutes circonstances. Le thème le plus fréquent de ses plaisanteries était l'excommunication prononcée contre lui par Pie VII, qui, malgré ses foudres, ajoutait-il, n'en restait pas moins son prisonnier (1).

Ayant répudié l'impératrice Joséphine, sa femme légitime, il décida que les cardinaux assisteraient aux cérémonies de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, fixé au 1er avril 1810. Treize ne crurent pas devoir autoriser par leur présence cette union qui, à leurs yeux, était coupable. Deux jours après, l'ordre leur fut signifié de ne plus paraître à la cour, de quitter leurs insignes cardinalices et de n'avoir, désormais, d'autre costume que celui des simples prêtres. On les appela les cardinaux noirs.

(1) Cf. Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le* XVIIIe *siècle et le commencement du* XIXe, 4 in-8°, Paris, 1816. Année 1809.

Dans le premier accès de sa fureur, il avait commandé d'en fusiller trois, pour faire un exemple. Heureusement, l'ordre ne fut pas exécuté aussitôt. L'empereur, comprenant l'énormité du crime qu'il aurait commis, se contenta de réduire à la misère les treize cardinaux, en les dépouillant de tous leurs revenus ecclésiastiques et même de leur patrimoine.

Sans s'inquiéter du danger qu'il courait en allant contre les volontés d'un tyran que nulle considération, ni humaine, ni divine, ne retenait dans ses colères, l'abbé de Mazenod s'empressa de procurer des secours pécuniaires aux cardinaux disgraciés. A cette fin, il quêta auprès des riches familles de la capitale. La police napoléonienne ayant su que des cotisations étaient recueillies en faveur de ces nobles victimes, organisa une surveillance extrêmement rigoureuse, pour découvrir les audacieux qui adoucissaient par ce moyen les mesures sévères de l'irascible autocrate.

Malgré la perspective de rejoindre à Fénestrelle, à Vincennes, ou dans quelque autre forteresse, ceux que le persécuteur y retenait captifs, l'abbé de Mazenod n'en continua pas moins son ministère d'héroïque charité. Connaissant parfaitement la langue italienne, il entretenait des rapports fréquents avec les cardinaux noirs. Il était le lien naturel entre eux et les personnes généreuses qu'il apitoyait sur leur sort.

Ces princes de l'Église furent très touchés d'un dévouement si méritoire et si périlleux. Ils eurent l'occasion de montrer plus tard leur gratitude, quand le P. de Mazenod vint à Rome solliciter l'approbation des Règles de la Congrégation, et dans d'autres circonstances également.

Ainsi se nouèrent entre eux et leur jeune bienfaiteur des relations affectueuses, qui, dans les vues de la Providence, contribueraient à la réalisation des desseins de Dieu sur celui qu'il avait choisi pour être le fondateur d'une nouvelle famille d'apôtres.

Ce n'était pas assez pour Napoléon d'emprisonner le Pape : il aspipirait à le supplanter dans le gouvernement spirituel de l'Église.

Depuis la perte de sa liberté, Pie VII ne concédait plus les bulles d'institution canonique aux évêques nommés par son oppresseur aux sièges de France et d'Italie. Celui-ci résolut donc de convoquer, de sa propre autorité, un concile national chargé d'étudier le moyen de se passer du Vicaire de Jésus-Christ.

L'annonce de ce concile irrégulier, et les menaces de schisme qui en découlaient, causèrent la mort du vénérable M. Émery (28 avril 1811).

Ce prétendu concile, source de tant d'inquiétudes, s'ouvrit à Paris le 11 juin suivant.

Près de cent évêques y assistaient, et, parmi eux, quarante-deux venus de diverses parties de l'Italie dont Bonaparte s'était emparé. La plupart de ces derniers ignoraient le français. Ils se trouvaient comme dépaysés et très embarrassés dans cette immense capitale qui leur semblait la Babylone moderne. L'abbé de Mazenod, parlant l'italien avec autant de facilité que d'élégance, se mit à leur disposition. Ravis de posséder un si aimable interprète, ils le constituèrent leur intermédiaire auprès des évêques de France et des officiers de la cour : mission délicate, en même temps que très honorable.

L'intelligent lévite s'en acquitta avec un tact parfait et un dévouement infatigable. De plus, il traduisit en français leurs rapports sur les questions soumises au concile ; il fit de même, au sujet des publications italiennes ayant trait à la défense des droits du Saint-Siège.

Les longs mémoires, entièrement rédigés de sa main à cette époque, et qui subsistent encore, témoignent du zèle admirable avec lequel il se consacrait au triomphe de la vérité.

Avec l'abbé de Quélen, depuis archevêque de Paris, il fut, en outre, chargé de diriger le cérémonial des assemblées générales. Il dut à ces fonctions d'éprouver, le jour de l'ouverture solennelle, une des plus suaves émotions de sa jeunesse cléricale.

Tandis qu'il indiquait aux prélats italiens la place réservée à chacun d'eux dans le vaste chœur de la basilique de Notre-Dame, il aperçut Mgr Milesi, ancien curé de Saint-Sylvestre de Venise, et alors évêque de Vigevano. A cette vue son cœur battit vivement. Il se rappelait tant de bontés reçues de sa part, sur la terre d'exil. Oubliant pour un instant le protocole, il courut vers lui, et lui dit à voix basse, en italien :

— Monseigneur, vous ne me reconnaissez pas ?...

Quatorze ans s'étaient écoulés, depuis que, simple adolescent, Eugène avait quitté Venise. C'était maintenant un homme de haute taille, à la démarche noble, au visage distingué. Durant cette période, ses traits s'étaient sensiblement modifiés, quoiqu'il en fût autrement de ceux de son interlocuteur.

Ainsi interpellé, l'évêque le regarda quelques instants, silencieux et indécis, n'osant pas se prononcer.

Le maître de cérémonies, alors, se nomma.

— *O Dio !... Lei !... Eugenio ! Eugenio mio !* s'écria l'évêque transporté de joie. O Dieu !... c'est vous !... Eugène ! mon Eugène !... Je m'en doutais un peu ; mais je craignais de me tromper ! Il y a si long-

temps que je ne vous avais vu ! Et vous avez tellement changé, depuis ! C'est vous !... Ici !...

Le bon évêque ne se possédait pas. C'était son enfant adoptif qu'il revoyait. Aussi, nonobstant la sainteté du lieu, et le nombre de prélats qui s'y trouvaient en ce moment, il l'embrassa et le serra longuement sur son cœur. L'un et l'autre, en versant de douces larmes, remerciaient Dieu d'une rencontre si inattendue.

Pendant tout le séjour de Mgr Milesi à Paris, Eugène se constitua son cicerone.

Le concile n'eut qu'une session solennelle, mais se réunit jusqu'à cinq fois, en assemblée générale. Les tendances schismatiques furent repoussées. Irrité qu'on ne favorisât point ses menées ambitieuses, Napoléon, par un décret du 10 juillet 1811, déclara la clôture. Trois évêques furent arrêtés et enfermés au donjon de Vincennes.

La persécution prenait une nouvelle phase de violence.

Le zèle de l'abbé de Mazenod à remplir sa mission de dévouement auprès des cardinaux noirs en fut augmenté. Son amour pour l'Église croissait avec le péril. Il pensait avec bonheur aux fers et au martyre qui, peut-être, lui étaient réservés.

Déçu dans ses espérances, le despote revint au procédé dont il avait usé déjà, pour essayer de se passer du Pape, dans l'institution canonique des évêques : obliger les chapitres des églises cathédrales vacantes à conférer les pouvoirs de vicaires capitulaires aux évêques qu'il y nommait.

Depuis près de six siècles, le concile œcuménique de Lyon, en 1274, avait, dans son quatrième canon, condamné à l'avance, en les stigmatisant, ces tentatives sacrilèges. Il défendait aux évêques élus de se prêter à une telle machination, sous peine de perdre, *ipso facto,* tous les droits provenant de leur élection ou de leur nomination à un évêché (1). Pour éluder ces prescriptions si sages, Napoléon menaçait de ses rigueurs les ecclésiastiques refusant de reconnaître les vicaires capitulaires ainsi imposés par lui, et qui, au point de vue canonique, n'étaient que des intrus. De ce fait, plusieurs prêtres vénérables furent jetés dans les prisons de l'État.

Retourné à Aix, l'abbé de Mazenod eut l'occasion de révéler sa force d'âme, dans une circonstance de ce genre. Le diocèse était alors

(1) Cf. *Corpus juris canonici.* Decretal. l. I, tit. VI, *De Electione et electi potestate,* c. V, *Avaritiæ,* in-6°. Mansi, *Sacrorum conciliorum amplissima collectio,* 46 in-fol., Florence-Paris, 1759-1911, t. XXIV, col. 86 sq. Schmalzgrueber, *Jus ecclesiasticum universum,* l. I, tit. VI, § 7, n° 72, 12 in-4°, Rome, 1845, t. I, p. 358.

gouverné, de par la volonté de Napoléon, par Mgr Jauffret, évêque de Metz, auquel les membres du chapitre métropolitain s'étaient vus contraints, par l'autorité civile, de conférer les pouvoirs de vicaire capitulaire.

Invité à un dîner officiel, à l'archevêché, avec tous les chanoines, l'abbé de Mazenod entendit, pendant le repas, un des convives, sans doute pour flatter l'évêque administrateur et gagner sa bienveillance, affecter, en lui parlant, de l'appeler Monseigneur l'Archevêque.

Sa conscience ne put supporter cette flagornerie qui tendait à justifier, en présence de nombreux ecclésiastiques, les empiétements de l'empereur sur les droits inaliénables du Souverain Pontife.

Avec cette fermeté qu'il déploya toujours dans l'accomplissement du devoir, il se leva, et dit d'une voix très nette :

— Monseigneur, je proteste contre ce titre, persuadé que Votre Grandeur proteste avec moi. S'il en était autrement, je quitterais immédiatement cette table, car je ne saurais, en aucune façon, adhérer à un schisme.

A cette déclaration franche et vaillante, la stupéfaction se peignit sur tous les visages ; mais Mgr Jauffret eut le bon esprit de répondre :

— Monsieur l'abbé de Mazenod a raison : je ne suis pas archevêque d'Aix, mais seulement administrateur capitulaire.

Il fallait du courage pour condamner en public les agissements antireligieux d'un gouvernement tout-puissant encore, et si désireux de régner aussi dans le sanctuaire. C'était s'exposer à des poursuites, à des mesures vexatoires, à l'emprisonnement même.

Cet incident, bientôt connu en ville, attira au généreux athlète l'estime universelle des âmes droites. A cette époque où tant d'hommes qui auraient dû s'honorer par une noble indépendance, présentaient, au contraire, l'affligeant spectacle de la bassesse devant l'iniquité triomphante, on fut légitimement fier, à Aix, de l'abbé de Mazenod. Il n'était pas de ceux qui fléchissent le genou devant Baal (1).

(1) Le R. P. Rambert, *op. cit.*, p. 67, et Mgr Ricard, qui le plus souvent se contente de le copier, *Vie de Mgr de Mazenod*, in-12, Paris, 1892, p. 60, placent cet épisode en 1810 ; mais Mgr Jauffret ne fut nommé à Aix que le 5 janvier 1811, et, très hésitant à se conformer au caprice impérial, n'y vint que dans le courant de l'année suivante. Cf. Michaud, *Biographie universelle*, t. XX, p. 594 sq. Hoefer, *Nouvelle biographie générale*, t. XXVI, p. 411. *L'Épiscopat français depuis le Concordat jusqu'à la Séparation*. 1802-1905, in-4°, Paris, 1907, p. 358.

§ 3

Le Sacerdoce.

Nouvelles offres d'une situation brillante.
L'abbé de Mazenod refuse les dignités ecclésiastiques comme il avait refusé les propositions si avantageuses du Ministre de l'Intérieur.

A Paris, l'administration diocésaine était plus irrégulière encore.

Le 10 octobre 1810, Napoléon avait nommé au siège archiépiscopal de sa capitale le cardinal Maury, qu'il espérait voir plus docile à ses fantaisies que son oncle, le cardinal Fesch. Ne tenant aucun compte de la discipline ecclésiastique, et se faisant un jeu de fouler aux pieds les lois divines et humaines, il promulgua cette nomination, sans révoquer la précédente, de sorte que, chose inouïe jusqu'alors, deux prélats étaient simultanément gratifiés du titre d'archevêques de Paris, l'un d'entre eux, le cardinal Fesch, gardant, en même temps, celui d'archevêque de Lyon.

Instruit de cet arrangement anticanonique au premier chef, le Pape, quoique captif à Savone, intima, le 5 novembre, au cardinal Maury l'ordre de quitter Paris sur-le-champ, et de revenir dans son propre diocèse, où il avait l'obligation stricte de résider.

A cette nouvelle, la colère de l'empereur ne connut plus de bornes. Le doyen du chapitre, accusé d'avoir divulgué l'existence du bref apostolique condamnant Maury, fut emprisonné à Vincennes, d'où il ne sortit que quatre ans plus tard, à la chute du persécuteur.

Depuis dix-huit mois, l'abbé de Mazenod était appelé par ses supérieurs, représentants de Dieu, à l'honneur du sacerdoce. De toute l'ardeur de son âme, quoiqu'il s'en trouvât indigne, il aspirait à cette grâce dont il appréciait l'excellence. Mais, par les mêmes motifs qui dictèrent son langage à Mgr Jauffret, il ne pouvait se résoudre à recevoir l'imposition des mains d'un pontife qui, se maintenant à Paris malgré le Pape, donnait l'exemple de la révolte contre le Vicaire de Jésus-Christ. Il aurait eu l'air de pactiser avec le schisme. Cette ordination qui devait le combler des bénédictions célestes, lui eût paru un sacrilège. Non, non ! plutôt rester diacre jusqu'à la fin de sa vie, comme saint François d'Assise, saint Ephrem, l'héroïque saint Laurent, et saint Étienne, le premier martyr !...

Pour cette raison il n'était pas encore prêtre, à l'époque du pseudo-concile national.

Mais, à la fin de 1811, ayant accepté, au départ des Sulpiciens, une chaire de professeur, il ne pouvait différer davantage de recevoir le sacerdoce, car il aurait à prendre rang parmi les directeurs des élèves.

Vu l'insurmontable répugnance que lui inspirait le cardinal prévaricateur, il s'adressa à Mgr de Demandolx, évêque d'Amiens, dont la famille était très liée avec la sienne. Ce saint prélat, ayant refusé le serment à la Constitution civile du clergé, avait émigré en Italie, puis en Allemagne. Pendant le concile national, il se distingua par sa fermeté à revendiquer les droits du Souverain Pontife. A cette occasion, il eut des entretiens nombreux avec Eugène, et fut frappé de sa vertu peu ordinaire. Il apprit de lui les motifs qui le tenaient éloigné du sacerdoce, et lui offrit son propre ministère, ajoutant combien il serait heureux de lui imposer les mains.

— Vous n'imaginez pas, lui écrivait-il le 25 novembre 1811, le prix que j'attache à être l'instrument dont Dieu se servira pour infuser en vous l'esprit sacerdotal. Arrivez donc, je vous en conjure... Vous serez libre de loger chez moi ou au séminaire. Nous aurons bien soin de vous, et nous tâcherons de ne pas vous faire regretter la préférence que vous nous aurez donnée.

Dans cette aimable lettre, dont nous ne citons qu'un simple fragment, le spirituel vieillard semblait demander lui-même à l'abbé de Mazenod ce que celui-ci souhaitait de lui.

— Vous me devez cette faveur, disait-il, non seulement à cause de mes anciennes relations avec votre famille, mais aussi de l'amitié que je ressens pour vous depuis que j'ai eu le plaisir de vous rencontrer.

Cette ruse innocente avait pour but d'écarter les difficultés qui auraient pu provenir de l'administration diocésaine de Paris, si le cardinal Maury avait eu connaissance des vrais motifs pour lesquels le jeune diacre voulait se faire ordonner ailleurs.

Les choses se passèrent comme Mgr de Demandolx l'avait prévu. On n'osa pas lui refuser la faveur sollicitée avec tant de grâce, et l'abbé de Mazenod fut libre d'aller à Amiens.

Quelle joie pour lui de songer que bientôt le sacerdoce lui serait conféré par un évêque au front duquel resplendissait l'auréole des confesseurs de la foi ! Sans doute, intrinsèquement les sacrements sont les mêmes, quel que soit l'état d'âme de celui qui les administre. Cependant la piété chrétienne ne s'y trompe pas. On aime toujours mieux recevoir l'absolution ou entendre la messe d'un saint prêtre que d'un prêtre tiède ou mauvais. Quoiqu'elles aient une valeur identique, il semble que, dans le premier cas, par les mérites de l'instrument dont Dieu se sert, elles produisent des fruits plus abondants.

Au sujet de l'ordination, l'abbé de Mazenod raisonnait d'une façon analogue. L'esprit sacerdotal, pensait-il, lui serait plus largement com-

muniqué. La sainteté du pontife assurerait une fécondité plus grande à la grâce du sacrement.

De son côté, il redoubla de ferveur et d'austérités. Depuis longtemps, il portait la chaîne de fer trois fois la semaine, et prenait fréquemment la discipline. Sa soif d'immolation et de pénitence s'accrut à mesure qu'il approchait du sacerdoce. Les macérations de ce genre devinrent, de plus en plus, une habitude de sa vie et comme l'un des traits distinctifs de sa vertu.

Aussitôt après la réception de la lettre de Mgr de Demandolx, il entra en retraite à Issy, où, injustement expulsé de Paris, s'était retiré son directeur de conscience, M. Duclaux, supérieur général des Sulpiciens.

Dans son intention, cette première retraite n'était qu'une préparation éloignée, par laquelle il s'appliqua, d'abord, à purifier son âme.

Puis, il partit pour Amiens. Malgré les instances les plus pressantes, il n'accepta pas l'hospitalité au palais épiscopal, mais se retira au séminaire, autant par humilité que par le désir d'y goûter une solitude plus profonde. Il y fit une seconde retraite de quinze jours, non plus de purification pour le passé, mais de régénération tendant à transformer en homme nouveau celui qui, par la prêtrise, deviendrait un autre Jésus-Christ.

Cette retraite serait une retraite d'amour, d'union complète, de fusion dans la divinité. Il viderait son cœur des créatures, afin que Dieu, n'y trouvant aucun obstacle, s'y versât tout entier.

— C'est la voix de mon Maître que je veux entendre, écrit-il dans le cahier confident de ses pensées intimes. Ce sont ses inspirations que je veux suivre ; c'est de son amour que je veux me nourrir... L'amour!... l'amour seul !... l'amour chasse la crainte !... l'amour, c'est la consommation de la suprême sagesse !... l'amour, c'est la perfection !... c'est le ciel !...

Dans cette lumière de l'amour, lumière claire, radieuse et transfigurante, il contempla longuement les sublimités du Sacerdoce et de l'Eucharistie.

Aussi, le 21 décembre 1811, fête de l'apôtre saint Thomas et jour de son ordination sacerdotale, fut la date la plus précieuse de sa vie ; celle dont l'anniversaire, pieusement célébré chaque année, arrachait de ses yeux les douces et saintes larmes de la reconnaissance et de l'amour.

— Oh ! s'écriait-il, au souvenir des effusions divines dans son âme séraphique, je comprends qu'on ne meure pas d'amour, puisque je n'en suis pas mort !...

Le soir de l'ordination, écrivant à son père spirituel, M. Duclaux, pour lui faire part de la céleste joie dont son cœur surabondait, il disait, en terminant :

— Si Dieu, par son infinie miséricorde, m'a jeté aujourd'hui dans de pareils transports d'amour, comment pourrai-je célébrer la messe?... On s'apercevra de ce que le Seigneur opère dans l'intérieur de mon âme, et cela me chagrine.

Malgré son extraordinaire ferveur et son ardent désir, il attendit jusqu'à la nuit de Noël. Ces quatre jours d'intervalle furent, pour lui, une troisième retraite de consommation dans l'amour; une sorte de méditation extatique et ininterrompue des merveilles accomplies en lui et de celles qu'il accomplirait lui-même, lorsque, ayant dans ses mains la blanche hostie et le calice d'or, il prononcerait sur le pain et le vin les paroles toutes-puissantes de la consécration.

Quand il gravit, enfin, les marches de l'autel, il ne tenait plus à la terre, tant il était transfiguré. C'était un ange plutôt qu'un homme. Il s'offrit au Très-Haut, en même temps que la divine Victime. Sur le calvaire mystique, son cœur de nouveau prêtre se fondit dans le Cœur sacré du Prêtre Éternel, et ces deux cœurs, n'en faisant plus qu'un, s'immolèrent ensemble pour le salut du monde et la gloire de Dieu.

Le cardinal Giraud, alors clerc minoré, eut le bonheur de servir cette première messe. Archevêque de Cambrai, il en parlait encore avec attendrissement :

— Jamais, disait-il, jamais je n'oublierai la ferveur extraordinaire, la vive émotion et les pieuses larmes du célébrant. Les paroles brûlantes qui s'échappèrent de ses lèvres, lorsqu'il se tourna vers l'assistance pour lui demander le secours de ses prières, produisirent un effet inexprimable. Tout le monde pleurait... Quant à moi, ce souvenir, après si longtemps, me pénètre encore jusqu'au fond de l'âme.

Mgr de Demandolx n'avait pas été le moins impressionné.

Aux anciennes relations de famille, aux sentiments de sympathie personnelle pour l'abbé de Mazenod, s'était jointe la connaissance plus parfaite de ses éminentes vertus et de son rare mérite. Il avait pour lui plus que de l'estime : c'était de l'admiration.

Heureux d'avoir donné un tel prêtre à l'Église, il voulut se l'attacher comme collaborateur pendant ses dernières années, et lui léguer, en mourant, le fardeau de l'épiscopat.

— Jusqu'à présent, lui dit-il, vous étiez mon ami : désormais, vous êtes mon fils, car votre ordination sacerdotale me confère sur vous comme les droits de la paternité. Ne pourrais-je donc pas vous

demander le concours de votre dévouement?... Pourquoi ne demeureriez-vous pas avec moi?... Voici, pour vous, des lettres de vicaire général. Vous m'aiderez à administrer ce vaste diocèse ; vous aurez pleine liberté pour établir des œuvres et vous livrer à la prédication... Le poids de la vieillesse commence à être lourd pour moi ;... vous me suppléerez ;... bientôt vous me fermerez les yeux... et Dieu fera de vous mon successeur sur le siège épiscopal d'Amiens.

Cette ouverture inattendue épouvanta le nouveau prêtre.

— Monseigneur, répondit-il humblement, je ne puis que remercier Votre Grandeur de toutes les bontés dont Elle m'a comblé... mais vos propositions me confondent : comment y consentirais-je ? Mon âge, mon inexpérience, mon peu de vertu ne me permettent pas d'accepter.

Diverses fois, Mgr de Demandolx réitéra sa demande, espérant vaincre la résistance. Ces refus obstinés de son jeune ami augmentaient encore son estime.

Pour clore un débat, cependant si honorable pour lui, l'abbé de Mazenod fut obligé d'invoquer les engagements contractés avec ses anciens maîtres, et sa promesse de rentrer au plus tôt au séminaire de Saint-Sulpice, pour y occuper la chaire dont on l'avait chargé.

A ces mots, Mgr de Demandolx crut que son protégé s'était affilié à la célèbre Compagnie. Dès lors, par délicatesse, il n'osa plus insister.

L'accueil à Paris fut des plus empressés et des plus touchants.

La confiance qu'on avait pour le nouveau directeur était si grande, que la plupart des élèves, dont beaucoup étaient ses condisciples de la veille, s'adressèrent à lui pour la confession. Il eut aussi de nombreux pénitents au petit séminaire. Là également il déploya une infatigable activité. Son double ministère fut visiblement béni de Dieu.

Sa présence, ses exhortations, ses exemples contribuèrent puissamment à maintenir à Saint-Sulpice la régularité, la piété et le bon esprit que les enfants de M. Olier y avaient introduits. L'ordre, la discipline et les vertus cléricales continuèrent à y fleurir : le biographe de M. Émery se plaît à le constater (1).

§ 4

Échange de vues et discussions amicales avec l'abbé de Forbin-Janson, sur le meilleur mode d'apostolat pour l'époque troublée où l'on se trouvait alors. Le pape Pie VII donne raison au futur Fondateur des Oblats.

Tout en s'occupant avec zèle de l'œuvre si importante qui lui était confiée, l'abbé de Mazenod ne se sentait pas appelé à s'y consacrer exclusivement. La voix de Dieu le conviait à un autre genre de travaux.

(1) Cf. Gosselin, *Vie de M. Émery,* t. II, p. 367.

Avec son ami, l'abbé de Forbin-Janson, il s'était souvent entretenu de l'avenir. Connaissant la situation religieuse de la France, il avait conçu un généreux projet : se dévouer au relèvement de la foi et de la morale chrétienne dans les villes et les campagnes par les missions populaires. Son interlocuteur goûtait ce plan ; néanmoins, les missions étrangères, principalement celles de la Chine, l'attiraient davantage.

Certes, l'abbé de Mazenod n'était pas opposé aux missions étrangères. Il le prouva bien, lorsque, dans la suite, il envoya ses Oblats dans toutes les parties du monde, sans excepter les plus lointaines et les plus déshéritées. Mais il songeait d'abord à la France, sa patrie, qui, par tant de ruines accumulées et d'institutions détruites, avec l'indifférence religieuse des masses, était un véritable pays de missions.

Durant leurs années d'études, les deux lévites eurent, à ce sujet, d'interminables, mais fraternelles, discussions, sans arriver à se convaincre l'un l'autre.

En 1814, l'abbé de Forbin-Janson étant allé en Italie, eut le bonheur de voir Pie VII, et lui exposa ses desseins.

Le Souverain Pontife l'écouta ; puis il lui dit :

— Vos intentions sont excellentes ; mais il est plus urgent de secourir les âmes qui nous entourent. C'est le mot de saint Paul : *Maxime autem ad domesticos fidei* (1). La France surtout a besoin de missions pour les peuples et de retraites pour le clergé.

Très loyal, Charles de Forbin-Janson se hâta d'informer son ami de la réponse du Pape.

A ce moment, l'abbé de Mazenod, déjà retourné à Aix, se préparait à réaliser le projet, formé depuis si longtemps dans son cœur, et que le Vicaire de Jésus-Christ, avant qu'il lui en eût parlé, venait d'approuver si providentiellement et avec tant de netteté.

L'encouragement était précieux.

Dieu lui-même indiquait la voie.

(1) Gal., VI, 10.



CHAPITRE VII

Le Saint Ministère au pays natal

1812-1815.

§ 1

Le Missionnaire des pauvres.

Au mois d'octobre 1812, l'abbé de Mazenod était rentré en Provence, avec la volonté bien arrêtée de se dévouer uniquement au salut des âmes les plus abandonnées.

C'était, là, sa vocation : il le sentait à ne pas en douter.

Longtemps, il l'avait étudiée au pied des autels. Dans le recueillement de l'oraison, la lumière était devenue de plus en plus vive ; l'appel de Dieu, de plus en plus pressant.

Son directeur de conscience, le vénérable M. Duclaux, consulté sur ce point capital, l'avait complètement approuvé.

Suivant la décision de son père spirituel, en arrivant à Aix il demanda aux dépositaires de l'autorité ecclésiastique d'avoir pour agréable qu'il n'acceptât aucun poste dans le ministère paroissial. Il les pria, en outre, de lui laisser la liberté de se consacrer entièrement au genre d'apostolat auquel Dieu le conviait.

Les vicaires capitulaires avaient résolu de lui confier un des postes les plus élevés du diocèse. Son nom, sa position de fortune, ses talents, sa vertu bien connue, l'avaient désigné à leur choix.

Les sujets de cette valeur étaient si rares, à cette époque surtout !

Sa démarche les surprit et dérangea leurs combinaisons. Elle était, cependant, si désintéressée, si édifiante, si surnaturelle, qu'ils craignirent, en s'y opposant, de contrarier les desseins de la Providence.

Pleins d'admiration pour ce nouvel apôtre des pauvres, ils le bénirent avec effusion, en lui souhaitant toutes les grâces dont il avait besoin pour remplir cette mission si sublime, mais si difficile.

Difficile ! elle le serait, en effet.

Les ouvriers, artisans, domestiques, gens du peuple, mendiants même, auxquels l'abbé de Mazenod désirait rompre le pain de la parole évangélique, dont ils étaient affamés sans le savoir, ne fréquentaient guère les églises. Ceux qui, parfois, y mettaient les pieds, ne tiraient presque aucun profit des prédications.

Habitués, pour la plupart, à parler exclusivement le provençal, ils ne comprenaient, du français, que quelques mots à peine. Les sermons leur semblaient donc prononcés dans une langue qui n'était pas la leur. Ils s'y ennuyaient, ou sortaient, dès qu'ils voyaient un prêtre monter en chaire. D'ailleurs, ces discours, plus ou moins d'apparat, ne s'appliquaient pas à leur situation spéciale : les idées, comme les expressions, étaient trop au-dessus de leur niveau intellectuel.

Pour ces motifs, ils vivaient dans une ignorance religieuse presque absolue.

C'étaient réellement des âmes abandonnées.

Depuis longtemps déjà, l'abbé de Mazenod avait gémi sur leur état, si digne de pitié.

Plusieurs années auparavant, un orateur de renom était venu prêcher le Carême à Aix. Il affectionnait les sujets à couleurs scientifiques : la création, le déluge, etc., les présentant dans un style prétentieux, imité de Buffon, de Bernardin de Saint-Pierre, du poète Delille et d'autres auteurs romantiques à la mode. Les lettrés de l'époque se pâmaient d'aise devant ses phrases pompeuses et ses gestes élégants.

— Enfin ! disait-on, voilà ce qu'il nous faut !

On le louait dans les salons ; on l'admirait, on l'entourait.

Mais ce fut tout. Aucune conversion. Se bornant à flatter les oreilles, il aurait craint de compromettre ses succès oratoires, en troublant les consciences. Les graves devoirs de la morale chrétienne n'entraient pas dans le cadre de ses plans.

Quelques jours après ce stérile Carême, Eugène de Mazenod, alors encore laïque, eut à se rendre à Toulon pour une affaire de famille. Dans la diligence, il rencontra l'illustre prédicateur.

On traversa le Bausset. Montrant les paysans et les villageois attroupés sur le passage de la voiture, Eugène ne put retenir cette réflexion, si naturelle de sa part :

— Que de pauvres gens ! Comme ils auraient besoin d'entendre la parole de Dieu ! Quel immense bienfait pour leurs âmes, et quelle œuvre méritoire pour vous, si, avec votre remarquable talent, vous veniez les instruire et les convertir !

— Moi ! répondit le brillant orateur avec un extrême dédain ; pour qui me prenez-vous ? Savant comme je le suis, prêcher à ces gens-là ?

Allons donc! quelque prêtre ignorant de campagne leur suffit. C'est bien assez pour eux !

Cette réponse émut douloureusement le pieux laïque. Il garda le silence, se rappelant que les apôtres et l'Homme-Dieu, notre Modèle, non seulement ne dédaignaient pas d'instruire les petits et les pauvres, mais s'adressaient, de préférence, à eux.

— Quel signe donnerons-nous à notre maître que vous êtes vraiment le Messie ? demandaient à Jésus les disciples de Jean le Précurseur.

— Dites-lui que les malades sont guéris, les morts ressuscitent et les pauvres sont évangélisés, *pauperes evangelizantur* (1).

Au jugement du Verbe incarné, l'évangélisation des pauvres était une preuve de la divinité de sa mission, plus encore que la guérison des infirmités corporelles et la résurrection des morts.

Et le Fils de Dieu, sachant combien cette évangélisation des pauvres est contraire à l'orgueil humain, ajoutait cette parole qui renferme en elle-même une si terrible condamnation : Bienheureux ceux qui n'en seront pas scandalisés (2).

Un jour donc, au mois de février de l'année 1813, on apprit, à Aix, par un avis affiché dans toutes les paroisses de la ville, que l'abbé de Mazenod prêcherait, chaque dimanche du Carême, à l'église de la Nouvelle Madeleine, des conférences populaires, en langue provençale, destinées uniquement aux ouvriers, domestiques, gens de service, illettrés, pauvres et mendiants même.

Générale fut la stupéfaction, nous dirions presque le scandale dans les salons aristocratiques.

On avait compté sur lui pour avoir encore de ces discours académiques, dans le genre de ceux de l'orateur dont nous avons parlé. Et ce gentilhomme, délaissant les hautes classes de la société à laquelle il appartenait par sa naissance, consacrait son talent à des gens du peuple qui, certainement, n'en profiteraient pas.

Abandonner la belle littérature pour se condamner à un langage simple et grossier ! Renoncer aux succès flatteurs que ses qualités oratoires lui procureraient devant un auditoire intelligent et cultivé, pour ne voir au pied de sa chaire que de pauvres femmes ignorantes et des hommes en blouse ou vêtus de haillons, n'était-ce pas déraisonnable au suprême degré ?

Incapables d'apprécier une résolution aussi généreuse, la plupart le blâmaient ouvertement :

(1) Matth., XI, 4, 5.
(2) Id., XI, 6; Luc., VII, 23.

— C'est une désertion ! disaient les uns. Il descend de son rang ! Il s'avilit !

— D'ailleurs, ajoutaient quelques autres, il n'aura personne : ni pauvres, ni riches.

— L'échec sera complet : on peut s'y attendre.

— Nous le regrettons pour lui et pour sa famille ! Mais aussi quelle étrange idée !...

Et les commentaires allaient leur train, rien moins que favorables.

Le clergé n'était guère plus rassuré. Quelques vétérans du sanctuaire déclaraient cette nouveauté inopportune et téméraire.

Sans se laisser ébranler, fort de l'appel de Dieu et de l'approbation de son directeur, l'abbé de Mazenod persévéra dans sa résolution.

Il avait choisi l'église de la Madeleine, à cause de ses vastes dimensions et de sa situation au centre des quartiers populeux. Les conférences étaient fixées à six heures du matin, afin que les domestiques et gens de service eussent la possibilité d'y assister.

Le premier dimanche du Carême de l'année 1813, quand il monta en chaire, la large nef était comble d'auditeurs, désireux de l'entendre, au moins une fois. Était-ce la curiosité qui les attirait en ce moment, ou sa réputation de science, d'éloquence et de sainteté ? On savait combien le public délicat de Paris l'avait goûté dans les célèbres catéchismes de Saint-Sulpice.

Malgré les oracles des faux prophètes, il y avait, là, et les pauvres qui franchissaient rarement le seuil des églises, et les riches qui n'y venaient jamais de si grand matin ; les uns et les autres visiblement surpris de se trouver ensemble, à cette heure surtout.

L'étonnement fit bientôt place à l'admiration, quand on eut entendu la voix de l'orateur, cette voix claire, sonore, sympathique, tour à tour suave et véhémente. Ce ne fut pas un échec, comme on l'avait redouté, mais un succès croissant.

Dès l'exorde, l'auditoire fut saisi et resta sous le charme.

Le jeune prédicateur montrait aux pauvres et aux humbles de la terre, la grandeur de leur dignité aux yeux de Dieu.

— Artisans, qu'êtes-vous d'après le monde ? s'écria-t-il dans un mouvement d'éloquence d'autant plus émouvant qu'il était plus spontané, sous l'inspiration d'une foi vive, d'une charité sans limites et d'une piété captivante.

Oui! qu'êtes-vous, selon le monde, ouvriers, domestiques, cultivateurs, paysans, vous tous qui travaillez et peinez, le long du jour ?

Vous êtes, pour lui, une classe de gens voués à dépenser votre vie

dans le fatigant exercice d'un labeur obscur... exposés au mépris, parfois à l'injustice et aux mauvais procédés...

Et vous, obligés de tendre la main et de mendier une aumône pour soutenir votre chétive existence, qu'êtes-vous, selon le monde ?... Il vous regarde comme le rebut de la société... trop souvent, il se détourne de vous.

Mais venez, ici, apprendre ce que vous êtes aux yeux du Créateur des hommes.

Pauvres de Jésus-Christ, affligés, malheureux, souffrants, infirmes, couverts d'ulcères, vous tous que la misère accable, mes frères, mes chers frères, mes *respectables* frères, écoutez-moi :

Vous êtes les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, les cohéritiers de son royaume éternel, la portion chère de son héritage !... A vous, oui ! à vous le ciel ! C'est Jésus même qui l'a dit.

L'auditoire était soulevé. D'après les témoignages unanimes de ceux qui l'entendirent, cette première conférence produisit un effet extraordinaire. Les hautes classes ne furent pas les moins touchées : elles avaient besoin de ces salutaires enseignements.

Quant au peuple, il était radieux d'avoir un orateur à lui, s'exprimant dans cette langue qui lui était familière, et se faisant, par choix, par dévouement, par amour, l'apôtre des petits et des humbles ! Et lorsqu'il songeait que ce missionnaire volontaire des pauvres était un gentilhomme riche, instruit, distingué, et dédaignant, pour venir jusqu'à eux, la noblesse de sa naissance, alors, c'était plus que de l'enthousiasme, c'était du délire et du ravissement.

Et le peuple des rues étroites, des ateliers et des mansardes, le peuple des faubourgs et de la campagne répétait, à son tour :

— Voilà le prédicateur qu'il nous faut !

Après un tel début, personne ne douta plus du succès.

Les dimanches suivants, le concours fut énorme. La vaste église ne suffisait plus à contenir la foule. On s'y pressait, on s'y entassait.

Devant cette affluence, le saint missionnaire sentit de son cœur déborder la reconnaissance :

— Que Dieu soit béni, frères bien-aimés !... En considérant le peu d'habitude que j'avais de la langue provençale, je craignais, en commençant, qu'il n'y eût, là, un obstacle au bien que je voulais vous faire... Désireux, néanmoins, de vous être utile, je mis toute ma confiance dans le Seigneur, et mon espérance n'a pas été trompée... La joie que j'en éprouve est si profonde, que je ne puis m'empêcher de vous la

manifester. Appelé par ma vocation à être le *prêtre des pauvres*, au service desquels je voudrais employer ma vie entière, je ne saurais être insensible, en voyant votre assiduité à venir m'entendre.

On ne se contenta pas de l'écouter ; on se laissa convaincre. Ses prédications brûlantes furent aussi fécondes en fruits de salut que le souhaitait son zèle dévorant. Non seulement il fut le prédicateur des pauvres, il fut aussi leur confesseur. Tous accouraient en foule déposer dans son âme sacerdotale le fardeau de leurs fautes, et en recevoir le pardon.

Les engendrer à la grâce et les réconcilier avec Dieu, n'était-ce pas la plus douce récompense, l'unique qu'il ambitionnât ?

Bonheur immense pour le cœur d'un apôtre!... bonheur inoubliable pour celui qui l'a, une fois, goûté !

§ 2

Œuvre de préservation pour la jeunesse. Soin des prisonniers.

L'empereur ayant réservé à l'Université le monopole de l'enseignement à tous les degrés, les jeunes gens n'étaient que trop exposés, à cette époque, à perdre la foi dans les écoles de l'État. La plupart des professeurs, athées ou indifférents, ne cachaient pas leur matérialisme et leur impiété. C'était pour les croyances et les mœurs des élèves un péril de chaque jour.

Aussitôt après le Carême de 1813, le dimanche du Quasimodo, 25 avril, l'abbé de Mazenod, que son zèle infatigable portait vers toutes les âmes abandonnées, réunit dans un local comprenant des salles assez vastes et un jardin, quelques élèves du collège Bourbon. Il leur adressa une instruction courte, mais substantielle et intéressante, présida leurs jeux, et les invita à revenir le dimanche suivant, en amenant plusieurs de leurs condisciples.

L'*Association* ou *Congrégation de la Jeunesse catholique* était fondée.

Le succès dépassa toutes les espérances.

A chaque réunion, les jeunes gens arrivaient plus nombreux. Bientôt ils dépassèrent la centaine, et leur chiffre monta ensuite jusqu'à trois cents.

Le règlement tracé par leur directeur est vraiment le code de la perfection pour un adolescent restant dans le monde, et désirant s'y conserver pur. L'abbé de Mazenod, en effet, ne voulait pas seulement en faire de simples chrétiens se contentant d'éviter les graves écarts ; mais il les forma à la solide piété par la réception très fréquente des

sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Aussi, parvint-il à obtenir le résultat qu'il s'était proposé : avoir à Aix un noyau de jeunes gens très pieux, qui, par leurs exemples et le contact de leur vertu saintement contagieuse, arrêteraient le mal que d'autres causaient par l'étalage de leurs vices. La plupart de ses congréganistes se destinant aux carrières libérales, l'influence salutaire qu'ils exerçaient déjà, grandirait à mesure qu'ils occuperaient des situations en vue dans la société.

Cette atmosphère de piété fit éclore, dans quelques-unes de ces âmes, les germes de vocation à un genre de vie plus parfait, que Dieu avait déposés en elles. L'abbé de Mazenod eut la consolation d'en diriger plusieurs vers l'état ecclésiastique et vers l'état religieux.

En même temps, il se constitua l'aumônier volontaire des malheureux frappés par la justice humaine. Presque quotidiennement il les visitait dans les prisons. Il s'appliquait à les instruire de leurs devoirs religieux, afin de leur apporter la plus précieuse des consolations et leur apprendre à utiliser leurs peines pour leur salut éternel.

Par ses soins, un changement notable s'opéra dans ces êtres dégradés. Il en convertit plusieurs qui, condamnés au dernier supplice, eurent, grâce à sa charité, le bonheur de mourir dans des sentiments admirables de foi et de repentir. Il les accompagna, lui-même, jusqu'au lieu de l'exécution.

Quoique très actif à Aix, son ministère ne s'y bornait pas exclusivement. Dès l'année 1813, le futur Fondateur des Oblats alla prêcher des retraites et des commencements de missions dans les petites villes de la campagne. Ainsi, avant les travaux apostoliques qui auraient bientôt un si grand retentissement, il essayait ses forces, étudiait le terrain et se préparait au combat.

§ 3

Dévouement héroïque pour les pestiférés. Aux portes du tombeau.

A la suite des sanglantes défaites de Napoléon que le courroux du Ciel poursuivait, les armées alliées envahirent la France, et beaucoup de prisonniers de guerre furent envoyés aussi loin que possible du théâtre des opérations. On les entassa dans les cités du Midi. Aix reçut, pour sa part, des centaines d'Autrichiens ; mais, le local étant insuffisant, une terrible épidémie se déclara parmi eux : le typhus.

Dès les premiers jours, l'aumônier, le médecin et le concierge de la caserne où ces soldats étaient enfermés, furent atteints et succombèrent.

Ne consultant que son zèle, l'abbé de Mazenod courut là où le

danger pressait le plus, et se consacra au salut des pestiférés. Le jour et la nuit, au chevet de ces malheureux, il les consolait, les encourageait, les préparait au redoutable passage et leur conférait les derniers sacrements.

Exercer le ministère sacré dans de telles circonstances, c'était s'exposer à la mort. Il ne tarda pas à éprouver un malaise indéfinissable qui lui rendait le moindre travail extrêmement pénible. Il n'en continua pas moins à prodiguer aux infirmes les secours spirituels et temporels. Il se serait cru coupable en s'arrêtant avant épuisement total ; mais, terrassé bientôt par une fièvre violente, il dut s'avouer vaincu.

Obligé de s'aliter et persuadé que, comme tant d'autres, il ne se relèverait plus, il voulut, encore une fois avant de mourir, offrir le Saint Sacrifice. Le 10 mars 1814, au prix d'efforts inouïs, il célébra cette messe qu'il pensait être la dernière, et unit l'oblation de sa vie à celle du divin Crucifié !

Le lendemain, son état s'aggrava tellement que l'inquiétude remplit le cœur de ses proches. Toute illusion s'évanouissait. Après quatre jours, il demanda lui-même le Saint Viatique et l'Extrême-Onction.

Mourrait-il à la fleur de l'âge, victime de son amour pour les âmes ?

Humainement, aucun espoir. Cette affligeante nouvelle, répandue en ville, y produisit une profonde émotion.

Les membres de l'Association de la Jeunesse catholique surtout en furent consternés : ils perdaient plus qu'un ami ; ils perdaient un père.

Ayant appris, au collège, que leur directeur allait être administré, ils quittèrent la classe, et se précipitèrent vers l'église de Saint-Jean-de-Malte. Un cierge à la main et les larmes aux yeux, ils accompagnèrent le Saint Sacrement jusqu'à la demeure de celui qui les avait entourés d'une affection si paternelle. Sur leurs visages empreints de la désolation la plus amère, on lisait ce qui se passait dans leur cœur, en ce moment si solennel et si triste.

Leur exemple et les sentiments de respect que tous professaient pour l'abbé de Mazenod amenèrent une affluence extraordinaire de fidèles à cette impressionnante cérémonie. Riches et pauvres souffraient d'une commune douleur.

Quelques privilégiés furent admis dans la chambre. L'état dans lequel ils le trouvèrent était de nature à enlever toute espérance à ceux qui en auraient eu encore un peu.

En présence de la Sainte Eucharistie, il avait essayé de prononcer quelques paroles inspirées par sa foi ardente : on n'entendit que des sons inarticulés. La mort était là, guettant sa proie.

L'effroi fut à son comble, lorsqu'on sut, deux ou trois heures après, que l'agonisant n'avait plus sa connaissance.

Ses chers enfants, les congréganistes, en furent épouvantés ; mais gémir et pleurer n'était pas assez pour eux : ils voulurent faire violence au Ciel, priant et suppliant Dieu de leur rendre ce guide éclairé, ce père tendre, que la science humaine s'avouait impuissante à leur conserver.

Aussitôt, ils commencèrent plusieurs neuvaines, auxquelles ils conjurèrent leurs parents de prendre part. Chaque matin, on offrait le Saint Sacrifice à cette intention, et ils y assistaient. L'argent destiné à leurs menus plaisirs, était converti par eux en honoraires de messes et en aumônes. Le soir, au sortir de la classe, ils s'assemblaient encore dans l'église.

Conscients du bien opéré dans leurs fils par le zèle apostolique de l'abbé de Mazenod, les pères et mères joignaient leurs supplications à celles de leurs enfants.

Dieu se laissa toucher par tant de larmes et de prières ferventes.

Contrairement aux prévisions de la science, le mal s'arrêta, et le danger de mort disparut. La santé, néanmoins, ne revint qu'après une convalescence lente et laborieuse.

Le 3 mai seulement, fête de l'Invention de la Sainte Croix, l'abbé de Mazenod eut assez de forces pour remonter à l'autel. Ses chers congréganistes et une foule compacte assistaient à cette première messe de celui que l'on regardait comme un ressuscité.

Les paroles prononcées, après l'évangile, par cette voix d'outre-tombe, tirèrent de tous les yeux des larmes de joie, de gratitude et de filial amour.

— Je sais, disait-il, ce que je vous dois, chers enfants. A vos prières j'attribue ma guérison. Comment donc ne pas vous remercier en vous rappelant combien sont infinies les bontés et les miséricordes du Seigneur envers ceux qui se confient en Lui ?

Plus tard, pensant à cette circonstance de sa vie, Mgr de Mazenod répétait parfois, sur un ton de regret et de mélancolie touchante :

— Ces chers enfants m'ont arraché au ciel ! J'étais prêt, alors ! Que ne suis-je pas mort de ce typhus contracté, au chevet des malades, dans l'exercice du ministère sacré !...

Quelque grands que fussent ses mérites, la mesure n'en était pas encore pleine. De toute éternité, Dieu l'avait prédestiné à une plus sublime et féconde mission : celle d'enrichir l'Église d'une famille d'apôtres qui porteraient sous tous les climats et jusqu'aux extrémités

du monde, avec l'étendard de la croix triomphante, la lumière et les grâces de l'Évangile aux âmes les plus abandonnées.

L'heure sonnait pour la réalisation de ce dessein de Dieu.

Ce qui avait précédé n'était, dans les vues de la Providence, qu'une préparation à cette œuvre capitale.



Aix. Extrémité du grand Cours et ancien Carmel.



PREMIÈRES MISSIONS

LIVRE SECOND

LA FONDATION

1816-1826

CHAPITRE PREMIER

L'Entrée en Communauté

25 janvier 1816

§ 1

Besoin de collaborateurs pour les missions populaires.

Retourné à la santé, l'abbé de Mazenod n'eut qu'un désir : consacrer entièrement à la gloire de Dieu et au salut des âmes ces forces si miraculeusement rendues.

Ses prédications recommencèrent à la Madeleine devant des foules de plus en plus nombreuses. Son confessionnal, constamment assiégé, le retenait de longues heures. La Congrégation de la Jeunesse catholique se développait chaque jour, et le bien qui en résultait était immense. Il l'avait associée aux institutions similaires de Paris, Grenoble, Avignon, Marseille, etc. Grâce à cette prévoyante mesure, ceux de ses enfants qui, momentanément ou d'une manière définitive, quittaient la ville d'Aix, n'étaient pas dépourvus, au loin, de compagnons sûrs et de guides éclairés.

Ces travaux ininterrompus d'un ministère sans cesse croissant avaient placé l'abbé de Mazenod hors de pair dans la vénération publique.

Mais son zèle insatiable l'entraînait déjà au delà de l'enceinte de la cité. A l'invitation des curés du voisinage, il distribuait fréquemment le pain de la parole divine à leurs paroissiens. En contact avec les populations rurales, il acquérait une connaissance étendue et profonde des besoins spirituels des pauvres habitants des campagnes.

Au château de Grans, près de Salon, propriété de sa grand'mère maternelle, et où il se reposa quelque temps durant sa convalescence ; au château de Saint-Julien, près les Martigues, appartenant également

aux Joannis ; dans sa terre de Saint-Laurent-du-Verdon ; partout, en un mot, il avait constaté, avec une poignante douleur, l'ignorance des paysans au sujet des vérités fondamentales de la foi, leur oubli des pratiques religieuses, et les désordres moraux qui en résultaient.

Le moyen de remédier à la gravité de cette situation ?... Ah ! s'il avait eu auprès de lui quelques jeunes prêtres embrasés du même feu, avec quelle joie il les aurait entraînés à la conquête des âmes !

Isolé parmi les siens, comment s'y prendre ?

Sa formation en dehors de son pays natal avait eu de précieux avantages. Elle l'avait mis en relation avec les ecclésiastiques les plus distingués de France ; elle avait eu aussi des inconvénients dont il regrettait les conséquences fâcheuses.

Malgré son incomparable vertu, on le considérait presque comme étranger dans son diocèse d'origine. Parmi les membres du clergé y occupant les différents postes, aucun qui fût son condisciple. Si la plupart l'estimaient comme un saint, nul n'était pour lui un de ces amis d'enfance auxquels on peut tout dire, et sur lesquels on peut aveuglément compter.

Et, cependant, pour cette œuvre des missions populaires à laquelle Dieu l'appelait, il avait besoin de collaborateurs. Groupés autour de lui, ils habiteraient sous le même toit et vivraient de la même vie. A cette condition seulement s'établirait entre eux l'unité de vues, de tactique et de méthode qui, perfectionnée par l'expérience, assurerait le succès.

Devait-il donc entreprendre une fondation ?... Dans ce cas, que de difficultés et de soucis !... Que d'incertitudes dans l'avenir !... Ne serait-ce pas témérité ?...

D'autre part, si le Ciel lui demandait cet acte de dévouement, avait-il le droit de se soustraire à cette obligation redoutable ?...

Puis, n'entendait-il pas une voix intérieure lui répéter avec instance ces consolantes paroles :

— Ne crains rien ! Le Seigneur sera là. Il te conduira lui-même, et ne t'abandonnera point ! *Noli timere, nec paveas ! Dominus ipse est ductor tuus, nec derelinquet te... Ipse erit tecum* (1).

(1) Deuter., XXXI, 6, 8.

§ 2

Les propositions de l'abbé de Forbin-Janson.

Au milieu de ces perplexités, il reçut une lettre d'un de ses plus chers condisciples de Saint-Sulpice.

— Après la décision du Pape, lui écrivait l'abbé de Forbin-Janson, aucun dissentiment ne saurait persister entre nous, sur le mode d'évangélisation à choisir. Pie VII vous a donné raison. Je renonce à la Chine pour me consacrer à la régénération de ma patrie. Je travaille donc à former une compagnie d'hommes apostoliques sous le titre de *Société des Missions de France*. Venez ! Unissons nos efforts. Nous réaliserons ensemble les projets dont nous avons si souvent causé durant les années de notre séminaire. Vous le voyez, je me range complètement à votre avis. De votre côté, ne tardez plus à vous rendre à mes appels.

A plusieurs reprises, en effet, Charles de Forbin-Janson l'avait invité de la manière la plus engageante à se joindre à lui.

Bien des fois aussi, cette solution s'était présentée à l'esprit de l'abbé de Mazenod comme la plus simple et la plus naturelle.

Pendant sa maladie même, cette pensée l'avait poursuivi et presque obsédé. Dans son délire, il s'imaginait voir à ses côtés cet ami qu'il tutoyait et qu'il nommait son frère. Avec lui, il parlait encore de ce dessein, élaborait des plans, les discutait...

Mais, depuis, en y songeant à tête reposée, il ne pouvait se dissimuler que, malgré ses qualités brillantes d'orateur et son infatigable activité, Charles de Forbin-Janson manquait de cette modération et de ce calme indispensables pour asseoir solidement une œuvre de cette importance. Leur commun père spirituel, le vénérable M. Duclaux, par une lettre le confirma dans ses appréhensions.

— Je serais charmé pour notre ami Charles, lui écrivait-il, que vous eussiez une entrevue avec lui, parce que personne ne le connaît mieux que vous et ne sera mieux écouté. Conjurez-le d'être plus sédentaire, de prendre le temps pour étudier, et de ne se livrer au ministère extérieur que lorsqu'il se sera bien rempli de toutes les notions nécessaires...

Ces conseils avaient leur raison d'être. L'abbé de Forbin-Janson ne tenait pas en place. Vicaire général de l'archevêque de Chambéry, il trouvait les limites d'un diocèse, quelque vastes qu'elles fussent, trop étroites pour son besoin inné d'expansion. Toujours en courses, il était allé prêcher non seulement dans diverses villes de France, mais jusqu'en Suisse, à Genève, Nyon, Fribourg, Lausanne, etc.

Avec son expérience et son suprême bon sens, M. Duclaux jugeait

que ce zèle exubérant n'était pas assez suivant la sagesse. Craignant que son bouillant élève ne fût entraîné, par sa mobilité extrême, dans des démarches inconsidérées, il priait et suppliait l'abbé de Mazenod d'intervenir auprès de lui au nom de l'amitié, pour régler, endiguer et diriger cette activité débordante (1).

Pour le moment, l'entrevue conseillée par M. Duclaux n'était guère possible.

Avec l'impatiente ardeur qu'il apportait à ses entreprises, l'abbé de Forbin-Janson voyageait fiévreusement du nord au midi et de l'est à l'ouest, pour recruter son personnel.

— Je me fais fort, disait-il, d'avoir bientôt trente sujets de premier ordre. . simplement pour commencer...

— Trente sujets de premier ordre ! écrivait à ce propos le supérieur du séminaire des Missions étrangères de Paris à l'abbé de Mazenod ; trente sujets de premier ordre, ce n'est pas chose facile à rencontrer !...

Mais Charles de Forbin-Janson ne doutait de rien. Il voyait déjà réalisé ce qu'il voulait si vivement.

Souhaitant de plus en plus recevoir l'adhésion de son meilleur ami, il lui adressa, le 11 janvier 1815, de nouvelles et plus pressantes instances :

— En même temps, lui disait-il, je vous envoie un petit paquet contenant l'abrégé de nos statuts, lesquels vont être approuvés par le gouvernement. J'y ai joint un précis de mon audience du Roi et le projet de Mémoire que je lui présenterai... L'œuvre doit s'étendre dans la France entière, et nous formerons sous peu un établissement à Aix... J'ai toujours cru que vous feriez un excellent supérieur pour cette maison, comme aussi pour celle de Marseille... Dans quinze jours ou trois semaines, nous entrerons en communauté, à Paris. Nous avons déjà une dizaine d'hommes vraiment remarquables par leurs talents et leur éminente piété. Une vingtaine d'autres du même mérite s'annoncent... Et vous, quand viendrez-vous ? Je vous attends.

Les Missions de France ne s'accordaient-elles pas complètement avec les aspirations apostoliques de l'abbé de Mazenod? Pourquoi donc résisterait-il davantage à des propositions si attrayantes ?

La Providence ne lui offrait-elle pas ce moyen d'évangéliser les

(1) L'influence salutaire et constante de l'abbé de Mazenod sur l'abbé de Forbin-Janson est attestée aussi en termes formels par l'historien de celui-ci : « Parmi les amis de Charles, dit-il, citons par-dessus tous Eugène de Mazenod. Cet autre enfant de la Provence émigrée était son aîné par l'âge, le caractère et les saintes œuvres. *Il resta son ange gardien jusqu'au dernier soupir.* » Philpin de Rivière, *Vie de Mgr de Forbin-Janson*, in-8°, Paris, 1892, liv. I, chap. III, p. 29 sq.

masses, et d'éviter les mille déboires auxquels il s'exposerait certainement, en essayant une fondation de ce genre en Provence ?

Le ministre de l'Intérieur avait promis à la Compagnie la reconnaissance légale et la bienveillance du roi. Des ressources suffisantes lui étaient assurées. Elle présentait les garanties d'un avenir brillant et même heureux, au double aspect de la nature et de la grâce.

Que fallait-il de plus pour se décider à accepter ?

Désireux principalement de connaître la volonté divine, afin d'y conformer absolument sa conduite, l'abbé de Mazenod se mit à genoux, au pied de son crucifix, et pria longtemps.

Quand il se redressa, sa résolution était prise.

Cette abondance de biens ; cette perspective de tant de succès, un peu trop humains, selon lui ; ces avantages si nombreux, mais trop matériels aussi, l'avaient effrayé, lorsqu'il avait contemplé en face la croix sanglante et dépouillée de tout..., cette humble croix de bois qui, plantée sur le Calvaire, sauva le monde.

La protection des puissants de la terre dont se prévalait la nouvelle société, ne serait-elle pas un obstacle à la protection du Ciel ? Y eut-il des rois, des princes ou des ministres, pour veiller sur le berceau de l'Église naissante ? Durant trois siècles, les empereurs ne cessèrent de la persécuter. Elle n'en fut que plus vigoureuse...

Puis, cette œuvre lui paraissait viser, de préférence, les grands centres. Il ne se regardait pas digne de figurer parmi ces « hommes si remarquables par leurs talents et leur éminente piété », parmi ces « sujets de premier ordre ». Son héritage, à lui, c'étaient les pauvres et les déshérités : *Spiritus Domini super me : evangelizare pauperibus misit me* (1).

A la suite de ces réflexions si surnaturelles et si désintéressées, il répondit à son ardent ami que, si leur soif d'apostolat était la même, différente, néanmoins, était la portion de la vigne que le Père de famille leur confiait.

Dès lors, afin que chacun d'eux marchât librement dans la voie indiquée par sa vocation, tandis que l'abbé de Forbin-Janson organiserait les *Missionnaires de France*, pour convertir les villes les plus importantes du royaume, lui, se contentant d'un rôle plus effacé, instituerait une petite société de *Missionnaires de Provence*, pour évangéliser, dans leur langue maternelle, les populations méridionales les plus dépourvues de secours spirituels.

(1) Luc, IV, 18.

§ 3

L'ancien Carmel d'Aix.

D'ordinaire, la Providence ne dévoile à ses élus ses merveilleux desseins sur eux que graduellement, dans la complexité des circonstances ménagées par son infinie sagesse.

Au moment où l'abbé de Mazenod cherchait à réunir autour de lui quelques prêtres zélés, pour se dévouer avec eux aux missions populaires, il ne songeait nullement à doter l'Église d'une famille religieuse. La basse opinion qu'il avait de lui-même lui défendait de prétendre au rôle sublime de fondateur. Une telle pensée lui eût paru le fruit d'un orgueil démesuré, et il l'eût repoussée avec épouvante, comme une tentation de Satan.

L'évangélisation des pauvres, cependant, ne réussirait, à son avis, qu'en proportion de la sainteté personnelle de ceux qui s'y consacreraient. Ces messagers de salut devraient donc être des hommes d'abnégation, décidés, à l'exemple des apôtres, à pratiquer, du moins dans une certaine mesure, les conseils de perfection donnés par Jésus-Christ.

Des anciens Ordres religieux, autrefois ornement de l'Église de France, mais détruits ou dispersés par la tourmente, il ne subsistait que le souvenir. L'empire n'avait pas été favorable à leur rétablissement, ni à leur retour. Napoléon, persécuteur du Pape et avide de domination, avait imposé le monopole universitaire de l'enseignement, pour régner en souverain, jusque sur les âmes. Son bras de fer brisa sans pitié toute initiative autre que la sienne. Les prédicateurs même étaient de très près surveillés par des nuées d'agents.

Après la période des Cent-Jours, on croyait qu'une ère de liberté brillerait sur la France. Pourtant, au milieu de cette perte presque totale de la foi et de cette affreuse corruption de mœurs, avait-on lieu d'espérer voir surgir, avant longtemps, des vocations assez nombreuses pour permettre aux anciens Ordres de repeupler leurs noviciats déserts ?

Et, s'il était si malaisé aux vieux Ordres de refleurir, ne le serait-il pas encore plus à de nouvelles Congrégations de se constituer de toutes pièces ?

Le but de l'abbé de Mazenod était donc simplement d'avoir une communauté de prêtres renonçant au ministère paroissial pour celui des missions.

Mais il ne voulait pas pour elle de cette approbation légale que sollicitait, avec tant d'empressement, l'abbé de Forbin-Janson. Il pré-

voyait, esprit perspicace et réfléchi, que cette tutelle gouvernementale ne tarderait pas à se réduire, pour les Associations qui s'y soumettraient, à une série de mesures vexatoires, minutieuses et restrictives, ou même directement oppressives de la liberté.

Pour la réalisation de son projet, un local, au préalable, lui était nécessaire. Comment, en effet, inviter des collaborateurs à s'unir à lui s'il n'avait à leur offrir un toit pour les abriter ?

Après des investigations longues et fatigantes, il ne découvrit rien de mieux que l'ancien couvent des Carmélites d'Aix, dont une partie était alors en vente.

Situé à l'extrémité du grand cours, actuellement cours Mirabeau, et presque au centre de la ville, ce couvent possédait une belle église, en forme de croix grecque, bâtie, cent vingt ans auparavant, dans le style de la Renaissance, sur les plans du célèbre Pujet, avec une coupole ovale très élancée et fort élégante (1).

A l'époque où ces saintes filles vivaient dans ce monastère, l'église était accessible au public ; mais, en arrière du maître-autel, le chœur réservé aux sœurs cloîtrées, restait caché aux yeux des fidèles. Le dernier supérieur ecclésiastique de ce Carmel avait été l'oncle même de l'abbé de Mazenod, le chanoine Charles-Fortuné, alors vicaire général de l'archevêque.

Pendant la Révolution, l'immeuble fut confisqué et mis en vente, comme bien national. Des acquéreurs ne se présentèrent que pour les salles ayant servi d'habitation.

L'église demeura propriété communale.

Changée d'abord en magasin, ou entrepôt, elle devint ensuite une sorte d'amphithéâtre, où les dompteurs de fauves montraient à la foule les bêtes féroces et curieuses de leurs ménageries.

Puis, abandonnée aux intempéries des saisons, comme tant d'autres édifices volés ; exposée aux injures du vent et de la pluie que nul obstacle n'empêchait d'y pénétrer ; lézardée dans tous les sens et jamais réparée, elle avait fini par tomber dans un état de délabrement lamentable.

Le jeune prêtre qui, plus tard, évêque de Marseille, érigerait, dans cette populeuse cité, la plus somptueuse cathédrale du XIX[e] siècle, et, sur la colline de Notre-Dame de la Garde, la magnifique basilique qui domine la mer immense ; celui qui, par ses Oblats, répandus dans le monde entier, devait, sous tous les climats, ramener à leur splendeur primitive tant de sanctuaires en ruines et en construire tant de nouveaux

(1) Cf. Roux Alphéran, *Les Rues d'Aix*, in-4°, Aix, 1846-1848, t. II, p. 223 sq.

à la gloire de Dieu ou de son Immaculée Mère, allait préluder à sa destinée d'infatigable bâtisseur d'églises, par la restauration de celle du Carmel de sa ville natale.

Ce serait une difficulté de plus ajoutée à celles qui s'amoncelaient devant lui ; mais ce surcroît de travail et de peines n'était point pour le faire reculer d'un pas. Rien ne le découragerait.

En 1815, l'ancien couvent appartenait à une Mme Gontier. Elle y avait installé un pensionnat de demoiselles. L'institution végétait. Les élèves n'étaient pas assez nombreuses pour remplir ce vaste local. La partie inoccupée pourrait commodément, par des murs de séparation, être isolée du pensionnat. De cet arrangement résulterait une maison distincte, communiquant avec le chœur qui serait sa chapelle particulière. Les chambres disponibles suffiraient au début pour loger les premiers collaborateurs. Dans la suite, ce pensionnat cessant d'exister, ou se fixant ailleurs, on aurait la possibilité d'acquérir le reste, et de se trouver plus au large.

Le 2 octobre 1815, en la fête des Saints Anges Gardiens, l'abbé de Mazenod signa l'acte d'achat qui le rendait propriétaire de la moitié de l'ancien Carmel. Disons ici, pour ne plus y revenir, que, dans le courant de l'année suivante, en 1816, l'autre moitié lui fut également vendue, et, dès lors, sa communauté put s'y développer à l'aise.

§ 4
Les Premiers Compagnons.

En même temps qu'il se préoccupait du local, il ne perdait pas de vue la question, bien plus importante, du personnel.

Dans cette intention, il priait et se mortifiait, traitant durement son corps. Aux flagellations sanglantes il joignait d'autres austérités, jeûnant, portant le cilice, couchant sur des planches, s'industriant à se torturer.

Le Seigneur fut touché par tant de supplications et d'héroïques sacrifices.

Mais que les voies de Dieu sont impénétrables !... Chose étrange : celui dont la Providence se servit pour lui indiquer ses premiers compagnons, et qui se proposa lui-même pour s'associer à eux, était un misérable prêtre dissimulant sous les dehors de la vertu les vices les plus infâmes. On dut bientôt le chasser. Ce malheureux, peu d'années après, mourut dans l'impénitence, d'une mort qu'on l'accusa de s'être donnée lui-même. Et c'est lui, néanmoins, qui désigna au Fondateur des hommes dignes et capables de le seconder.

Recruter des confrères était le constant souci de l'abbé de Mazenod.

Il s'en ouvrait à tous ceux qu'il pensait pouvoir l'aider dans ses recherches.

Un jour, le vicaire de Lambesc, paroisse de deux à trois mille habitants, placée entre Aix et Salon, se présenta à lui. Cet ecclésiastique aux allures décidées, plein de vie et d'entrain, avait entendu parler du projet des missions populaires.

La conversation s'engagea sur ce thème.

Après quelques phrases, ce prêtre lui demanda sans autre préambule :

— Voulez-vous de moi ?

Un peu interloqué par cette question à laquelle il ne s'attendait pas, l'abbé de Mazenod répondit, hésitant :

— Je ne dis pas non... mais l'œuvre réclamera du renoncement... des sacrifices... Êtes-vous prêt à tout cela ?

— Certainement ! N'en doutez point. Je quitterai mon vicariat, dès que le moment sera venu !... De plus, je suis en mesure de vous signaler d'autres sujets dont le concours vous sera des plus utiles.

— Lesquels ?

— Mais... d'abord, M. Tempier. C'est l'homme de la régularité, de l'ordre et du devoir ;... un homme de jugement et de solide piété. Actuellement vicaire à Arles, il édifie chacun par ses vertus, son dévouement inlassable, le soin spécial qu'il prend des enfants et des pauvres.

— Pensez-vous qu'il accepte ?

— En ce qui le concerne, oui ! Mais ce ne sera pas sans peine que vous l'obtiendrez de l'autorité capitulaire. Le supérieur du petit séminaire, M. Abel, dont il a été l'élève de prédilection, et qui l'a précédemment employé déjà comme professeur d'humanité et préfet de discipline, se propose de le redemander pour sa maison, en qualité de directeur spirituel.

— En connaissez-vous d'autres ?

— Assurément !... Vous n'ignorez pas qu'il y a une dizaine d'années, en 1805, Mgr de Cicé, archevêque d'Aix, fit, comme vous en ce moment, appel à quelques prêtres généreux pour des missions dans les villes et les campagnes. L'œuvre ne dura pas longtemps, car ceux qui s'en mêlèrent, n'ayant entre eux aucun lien bien déterminé, ne tardèrent pas à se séparer, à cause de leurs divergences d'idées et de caractère. Parmi eux, l'on comptait, pourtant, des hommes de valeur et de mérite, entre autres celui qu'on nomme encore le Père Mie. Fidèle à son attrait, il continue à prêcher des missions. Je suis persuadé qu'il serait très heureux de s'unir à vous, et vous auriez en lui un précieux auxiliaire.

— En effet ! Il y a là une démarche à tenter.

— Je connais, en outre, un des meilleurs curés de ce diocèse, possédant des aptitudes exceptionnelles pour la prédication et doué de toutes les qualités physiques qui font le missionnaire complet : taille avantageuse, voix puissante, santé robuste. C'est l'abbé Deblieu. En votre compagnie, il deviendrait un véritable apôtre... Ainsi, avec ces trois prêtres, vous et moi, nous serions cinq. N'est-ce pas assez pour commencer ?

— Oui, certes ! c'est suffisant pour un début. C'est déjà presque la moitié du chiffre douze que Notre-Seigneur s'était fixé à lui-même. Je ne saurais trop vous remercier de m'avoir fourni ces indications aussi détaillées. Sans délai, je vais écrire à ces messieurs.

Cinq apôtres, pour commencer, c'était bien quelque chose.

Étaient-ils réellement cinq ? Plutôt quatre. A cette heure, l'abbé de Mazenod ne se doutait pas, hélas ! que, parmi ces cinq, il y avait un Judas : celui-là précisément qui lui parlait. Mais les autres étaient bons, même excellents.

Un vieux proverbe dit : Si le diable vous donnait un sage conseil, il faudrait le suivre, quoique de lui.

Cependant l'abbé de Mazenod avait trop de prudence, pour se fier aveuglément aux recommandations d'un inconnu. Les informations qu'il prit au grand séminaire et à l'évêché lui prouvèrent qu'il n'avait pas été trompé. Dès lors, il n'hésita plus. Le 9 octobre 1815, il adressait à l'abbé Tempier, avec lequel il n'avait eu jusqu'alors que de très rares relations, une lettre toute de feu, bien propre à toucher un cœur sacerdotal :

— Mon cher ami, lisez ces lignes au pied de votre crucifix, dans la disposition de n'écouter que Dieu, ce que l'intérêt de sa gloire et le salut des âmes exigent d'un prêtre tel que vous...

Après cet exorde qui en appelait, de prime abord, aux sentiments les plus élevés et les plus surnaturels, il traçait un tableau saisissant du déplorable état, au point de vue spirituel, des pauvres habitants des campagnes. Il regrettait la faiblesse des moyens opposés à tant de maux, et, rappelant les paroles du Pape, affirmait que seules les missions ramèneraient les peuples à la foi des aïeux. Puis, en lui annonçant qu'il avait jeté les fondements d'un établissement de missionnaires, il l'invitait, de la façon la plus pressante, à venir prendre rang parmi eux.

Était-ce distraction ou calcul ? il n'avait pas signé sa lettre. L'abbé Tempier, un instant perplexe, supposa vite qu'elle ne pouvait être que de lui. En ayant acquis bientôt la certitude, il s'empressa de répondre :

— Que Dieu soit béni de vous avoir inspiré ce projet ! Je partage

absolument vos vues, et, bien loin d'attendre de nouvelles instances, je vous avoue, au contraire, que si j'avais eu connaissance de votre dessein, je vous aurais prié le premier de me recevoir dans votre Société... Il est vrai que je ne découvre pas en moi le talent de la parole nécessaire à un missionnaire ; mais *alius sic, alius vero sic.* Ce que je ne ferai pas dans de brillants discours, je le ferai dans des catéchismes, dans des conférences, dans le Tribunal de la pénitence, et par tous les autres moyens qui pourront contribuer au règne de Jésus-Christ dans les âmes. Rien n'est bas ni pénible pour cela... Je vois d'ailleurs ce que vous recherchez le plus dans le choix de vos collaborateurs : vous voulez des prêtres disposés à marcher sur les traces des apôtres et à travailler au salut des âmes sans espérer d'autre récompense sur la terre que beaucoup de peines et de fatigues. Par la grâce de Dieu, je sens en moi ce désir ; ou, si je ne l'ai pas, je souhaite ardemment l'avoir. Avec vous, tout me deviendra plus facile. Ainsi comptez entièrement sur moi.

Cette lettre, si pleine de foi, d'humilité et de zèle apostolique, combla de joie l'abbé de Mazenod. Il avait donc, enfin, trouvé un autre lui-même... quelqu'un qui serait le confident de ses pensées pour le bien à accomplir.

De son côté, l'abbé Tempier avait, depuis longtemps, une estime très marquée pour l'abbé de Mazenod, qu'il vénérait comme un saint. Aux prêtres de son entourage il parlait de lui avec admiration, exaltant ce qu'il y avait de noble, de grand et de surnaturel, dans ce gentilhomme renonçant aux avantages de sa naissance, pour se dévouer avec tant de désintéressement à l'évangélisation des pauvres.

Des difficultés administratives le retinrent à son poste jusqu'à la fête de la Noël ; mais, dès le lendemain, il laissait Arles. Le 27 décembre, il arrivait à Aix.

A partir de cette date, il passa toutes ses journées auprès de l'abbé de Mazenod, s'occupant, avec lui, de l'aménagement des appartements destinés à leurs futurs compagnons. A eux deux, ils formaient déjà un embryon de communauté, récitant leur office ensemble, et faisant ensemble leurs exercices de piété. La maison n'étant pas encore suffisamment prête, ils se séparaient, le soir : l'abbé de Mazenod rentrait chez sa mère, et l'abbé Tempier chez des parents qu'il avait à Aix.

§ 5

Le 25 Janvier 1816.

Leur intention était de commencer officiellement, le 25 janvier, fête de la Conversion de saint Paul, apôtre des Gentils et modèle des missionnaires. Dans ce but, ils pressaient les prêtres qui avaient promis leur concours, de hâter leur voyage. Les obstacles à surmonter imposaient à ceux-ci d'involontaires retards. M. Deblieu était curé : une cure ne s'abandonne pas aussi facilement qu'un vicariat. Le P. Mie, ravi de voir une maison de ce genre se constituer sur des bases solides, avait acquiescé avec enthousiasme ; mais des travaux entrepris le retinrent encore quelques semaines.

Malgré ces atermoiements inévitables, l'abbé de Mazenod et l'abbé Tempier convinrent de ne pas différer leur entrée en communauté. Le 25 janvier 1816, ils quittèrent donc, l'un la maison de sa mère, l'autre celle de ses parents, et prirent possession du couvent des Carmélites. Ils célébrèrent la messe dans l'ancien chœur suffisamment restauré. Dès lors, le monastère fut leur habitation du jour et de la nuit. Ils ne se possédaient pas de joie.

Pour ces murs, autrefois sanctifiés par les austérités et l'angélique vie des vierges du Carmel, finissait la désolation. Les vertus religieuses y refleurirent.

La pauvreté monastique, avant qu'on en prononçât le vœu, fut, dès le principe, rigoureusement observée. Le mobilier comprenait à peine le strict nécessaire. Au réfectoire, la table consistait en une planche posée sur deux tonneaux. Le luminaire, à l'avenant. L'unique lampe dont il se composait, était successivement transportée d'une pièce dans une autre. Le soir, avant le moment du coucher, on la mettait sur le seuil de la porte de communication des deux cellules, afin qu'elle servît à les éclairer toutes deux. La cheminée de la cuisine fumait tellement que l'intérieur de la maison en était obscurci. On se serait cru dans un épais brouillard. Que pouvait être, dans ces conditions, le régime alimentaire ?... aussi confortable que le logement.

La mère de l'abbé de Mazenod en était navrée. Elle eût voulu recevoir, chaque jour, à sa table, son fils et l'abbé Tempier, afin de les traiter, comme sait le faire une dame du monde ayant de la fortune.

Toutes ses instances furent vaines.

A ses invitations réitérées, son fils répondait invariablement :

— Ma demeure actuelle est petite, incommode et pauvre. Tant mieux ! Elle ne ressemblera jamais assez à la maison de Nazareth et à l'étable de Bethléem.

Cette sublime parole de leur Fondateur et de leur Père, combien d'Oblats l'ont répétée, dans la suite, sous les chaleurs torrides de l'équateur et dans les glaces éternelles du pôle!

Les autres membres de la naissante Société arrivèrent quinze jours plus tard, vers la mi-février. Néanmoins, ils assistèrent par l'esprit et par le cœur à cette inauguration. Si elle ne causa pas beaucoup de bruit dans le monde, elle dut réjouir, dans le ciel, les anges de Dieu. Les absents ne s'étaient pas contentés d'adhérer simplement par la pensée à l'acte accompli. Ils avaient signé, eux aussi, de leur main, la supplique datée de ce jour et adressée aux vicaires généraux capitulaires, pour obtenir dans le diocèse l'institution canonique.

Ce document authentique, que nous avons sous les yeux en écrivant ces pages, est comme la première ébauche des Règles, qui, après la sanction du Souverain Pontife, devinrent le code familial des Oblats de Marie. L'acceptation de la vie commune par les signataires était un acheminement vers un état plus parfait.

Le temps, y était-il dit, serait divisé en deux parties. L'une, dans l'intérieur de leur retraite, serait consacrée à la prière, à la méditation, à l'étude, à la pratique des vertus religieuses, pour lesquelles, ajoutaient-ils, leur attrait était si marqué, qu'ils se seraient agrégés à un Ordre déjà existant, s'ils n'avaient conçu l'espérance de trouver dans la communauté nouvelle les mêmes avantages sous ce rapport. La seconde partie serait pour le ministère extérieur, principalement la prédication des missions populaires. En entrant dans la Société, ils promettaient d'y persévérer, jusqu'à la mort, dans l'obéissance au supérieur élu à vie par les membres eux-mêmes, et dans l'observance des Statuts. De son côté, la Société s'engageait, envers eux, à les conserver, nonobstant les infirmités qui résulteraient de l'âge ou des travaux apostoliques. Les postulants, avant leur admission, seraient éprouvés deux ans dans un noviciat. A la demande des évêques, le supérieur aurait le droit d'envoyer les sujets prêcher, même en dehors du diocèse. La maison de la Société serait totalement exempte de la juridiction du curé de la paroisse, et ne dépendrait que de l'Ordinaire. Elle jouirait, à cet égard, des privilèges des anciennes maisons religieuses. Il en serait de même de l'église ou chapelle desservie par les Missionnaires.

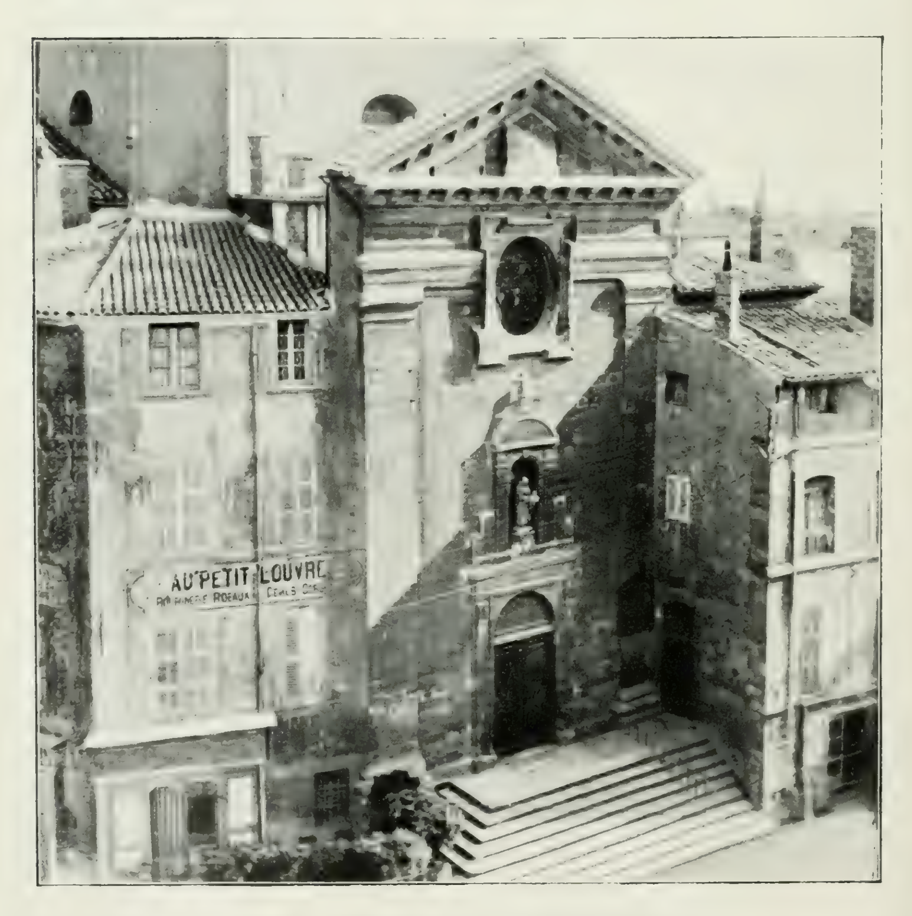
Déjà législateur, le Fondateur avait tout prévu. Se souvenant que l'œuvre des missions diocésaines créée par Mgr de Cicé, dix ans auparavant, n'avait eu qu'une durée très éphémère, parce que ses membres n'avaient eu entre eux aucun lien bien déterminé, il avait

voulu écarter cette difficulté et assurer l'avenir. Le mot vœu n'avait pas été prononcé, ni écrit ; mais la chose y était équivalemment par la promesse de stabilité dans la Société jusqu'à la mort et par l'engagement d'obéir au supérieur. Dans les anciens Ordres monastiques, on n'émettait pas d'autre vœu que celui d'obéissance selon la Règle : *Promitto obedientiam secundum Regulam.* Tout est là.

Après avoir pris connaissance de cette supplique et l'avoir examinée en conseil, les vicaires généraux capitulaires l'approuvèrent, en termes très élogieux, le 29 janvier 1816.

La Société des Missionnaires était fondée.

Qui, alors, se doutait qu'elle était le germe d'un grand arbre dont le développement serait si rapide et si merveilleux ?... Ses rameaux s'étendraient bientôt jusqu'aux extrémités de la terre, et, à leur ombre, des multitudes, appartenant à des nations diverses, s'abriteraient !



Église de la Mission, à Aix. Façade extérieure.

CHAPITRE II

Les premiers coups de filet

1816-1817

§ 1

Préparation immédiate à la vie apostolique.

— Suivez-moi, avait dit un jour le Fils de Dieu à Pierre et à son frère André, sur les bords du lac de Génésareth ; suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes.

Cette magnifique promesse s'est réalisée à travers les siècles, en ceux qui, animés de l'esprit apostolique, ont tout abandonné pour suivre Jésus. Les Missionnaires de Provence n'avaient pas encore laissé leur pays : l'heure de ce sacrifice sonnerait bientôt ; mais ils avaient déjà quitté leur milieu familial.

En voyant leur nombre augmenter, et en constatant aussi combien misérable était leur installation, Mme de Mazenod renouvela ses offres. Bienfaitrice insigne du séminaire de Saint-Sulpice, auquel elle envoyait, chaque année, des approvisionnements considérables des produits du Midi, pourquoi ne serait-elle pas aussi la providence visible des ouvriers évangéliques réunis autour de son fils, et qu'elle chérissait comme ses enfants ? Quel bonheur pour elle de les recevoir à sa table ! Elle se proposait de les soigner en vraie mère, et de contribuer par sa sollicitude à leur rendre les forces dépensées dans les rudes labeurs de l'apostolat.

L'abbé de Mazenod avait déjà, bien des fois, refusé ces offres généreuses. Ses compagnons se persuadèrent comme lui, que, pour répondre parfaitement à leur vocation et attirer la grâce de Dieu sur leurs travaux, ils devaient renoncer aux aises de la vie, et pratiquer la pauvreté, à l'exemple du divin Rédempteur.

A ces conditions, il leur serait permis de compter, sans mesure, sur les bénédictions du Père qui est au ciel.

Ils refusèrent donc, eux aussi.

Mme de Mazenod en fut désolée, et à grand'peine se résigna.

Rappelant, plus tard, avec une douce joie, le souvenir de ces commencements si humbles et si édifiants, ils aimaient à redire :

— Nous préférions, de beaucoup, les maigres portions de légumes mal cuits que le supérieur nous distribuait de ses mains vénérables, aux dîners confortables que Mme de Mazenod aurait désiré servir à son fils et à ses compagnons.

Ces paroles font allusion à un supérieur. Les Missionnaires déjà en avaient un. Quel était-il ?

Dès l'arrivée des absents, l'abbé de Mazenod s'était préoccupé d'assurer, par le choix d'un supérieur, l'unité de direction dans la Congrégation naissante. Sans un supérieur, une association serait un corps sans tête, une armée sans général, un vaisseau sans pilote. Elle n'aurait qu'une vie apparente, et, condamnée par avance à une prompte désagrégation, elle marcherait aux abîmes.

Tout désignait le Fondateur pour cette charge. Il la déclina avec autant de fermeté que de modestie, exigeant que l'on procédât à une élection régulière. Cet acte si important fut précédé de plusieurs jours de jeûne et de prières, pour obtenir les lumières d'En-Haut.

D'une voix unanime et spontanée, le P. de Mazenod fut proclamé supérieur par ses compagnons, malgré les objections qu'il leur opposa.

— Je crois, disait plus tard l'un d'eux, que nous nous serions immédiatement séparés, si la chose s'était passée autrement.

Formant désormais une communauté constituée dans ses organes essentiels, ils se plongèrent dans la retraite, pour se préparer par le recueillement à l'œuvre de Dieu.

Comme celle des apôtres au Cénacle, cette retraite dura dix jours.

§ 2

Missions de Grans, de Fuveau, de Marignane et de Mouriès.

A trente kilomètres environ à l'ouest d'Aix, non loin de Salon, Grans, petite ville de mille à douze cents âmes, élève ses maisons blanches. Les Joannis y possédaient un château. Ce n'est pas pour ce motif que les Missionnaires de Provence dirigèrent, d'abord, leurs pas de ce côté ; mais parce que les habitants, vu leur extrême ignorance des vérités du salut et leur grossière impiété, étaient de ceux qui avaient le plus besoin de secours spirituel. La foi y semblait absolument éteinte. On n'y prononçait le saint nom de Dieu que pour le blasphémer de la manière la plus outrageante. Les enfants eux-mêmes contractaient cette déplorable coutume.

Dans le courant de l'année, le curé n'y confessait pas deux hommes. Les femmes et les jeunes filles ne se présentaient pas davantage au

sacré Tribunal. Si le clergé avait fermé l'église, personne n'aurait protesté, car très rares étaient ceux qui assistaient parfois aux offices, et la moitié des gens n'y mettaient plus les pieds depuis un quart de siècle.

L'annonce de la mission n'excita donc aucun enthousiasme. Les messagers du Seigneur furent accueillis par les uns avec indifférence, par les autres avec des sarcasmes et des malédictions. Mais bientôt tout changea de face.

L'ouverture avait eu lieu le dimanche de la Septuagésime. Dès le surlendemain, l'ébranlement fut tel qu'on prévit, dès lors, un succès des plus extraordinaires. Trois heures d'exercices chaque jour ne lassaient pas les auditeurs.

Les confessionnaux des quatre Missionnaires étaient assiégés dès trois heures du matin. Le froid excessif n'empêchait pas l'église d'être envahie avant l'aurore. La parole ardente des prédicateurs subjuguait ces cœurs jusque-là si indociles à la grâce. Des hommes qui, auparavant, n'auraient pas sacrifié cinq minutes pour entendre la messe aux fêtes les plus solennelles, restaient des journées et une partie des nuits auprès des confessionnaux.

C'est peu d'affirmer que les Missionnaires confessaient du matin au soir : ils le faisaient aussi du soir au matin. Ils demeurèrent plusieurs fois au Tribunal de la pénitence jusqu'à *vingt-huit heures* de suite. Cela paraîtrait incroyable, si des témoins oculaires ne l'avaient attesté.

Pour satisfaire aux désirs unanimement exprimés, il fallut prolonger les saints exercices pendant cinq semaines. Le blasphème disparut ; les ennemis se réconcilièrent ; les injustices furent réparées. les unions illégitimes bénies. La paroisse redevint chrétienne.

Cet éclatant succès tenait du miracle.

Non seulement les effets furent prodigieux, mais durables, et ils eurent au loin un immense retentissement. De toutes parts, les regards se tournaient vers ces Missionnaires de Provence, encore inconnus la veille, et qui soulevaient une population entière par leur zèle, leur dévouement et leur parole apostolique.

L'œuvre de Dieu commençait sous les plus heureux auspices. Ces débuts si encourageants étaient pleins de promesses.

Peu de temps après, les Missionnaires se rendirent à Fuveau. Cette ville comptait alors plus de deux mille habitants. Elle est située à vingt kilomètres au sud-est de la capitale de la Provence, au centre d'un bassin houiller assez étendu. Mineurs pour la plupart, les hommes, piliers de cabaret et blasphémateurs effrénés, n'avaient de catholique

que le baptême. Les femmes et les enfants ne valaient guère mieux.

Or, dès l'ouverture, l'église, auparavant toujours déserte, se trouva trop petite. On s'aperçut vite que la grâce coulait à flots et assouplissait, à vue d'œil, ces caractères jusque-là si revêches. Les mineurs disposaient leur travail de manière à ne perdre aucune instruction. Les domestiques et les autres personnes obligées de gagner leur pain à la sueur de leur front les imitaient. Les ouvriers, qui ne pouvaient se confesser le jour, accouraient après leur repas du soir. Pour eux, les ministres du pardon restaient jusqu'à minuit au Tribunal de la pénitence, où ils reparaissaient, le lendemain matin, dès trois heures et demie.

Labeur au-dessus des forces humaines !... Les apôtres de ces âmes abandonnées ne prenaient presque pas de sommeil !...

Comme si ces fatigues n'étaient pas assez écrasantes, des multitudes, émues par ce qu'on leur racontait, affluèrent de cinq à six kilomètres à la ronde : de Gréasque, de Saint-Savournin, etc. L'édifice étant déjà comble, elles se pressaient devant la porte largement ouverte. De là, elles écoutaient dans le plus profond silence les prédicateurs, et tâchaient de saisir le plus de détails possible des cérémonies imposantes qui se déroulaient dans le saint lieu.

Elles stationnaient immobiles des heures entières, désireuses d'entrer. Déception ! Même la nuit, point de place. Les Missionnaires les prièrent donc de patienter dans leurs localités respectives, leur promettant d'y aller après la clôture. Ils y eurent aussi des séances de vingt-quatre heures consécutives au confessionnal, ne le quittant que pour un rapide et très frugal repas. La communion générale exigea une heure et demie, quoique distribuée par plusieurs prêtres.

Quelle transformation ! Le vice exécrable du blasphème fut radicalement extirpé, et les hommes ne s'abordaient que par ces paroles : « Loué soit éternellement Jésus-Christ ! » Cette invocation se lisait sur les portes.

Tout un peuple, renonçant à ses égarements, donnait aux pays d'alentour l'exemple des pratiques religieuses.

Ces merveilles se renouvelèrent à Marignane, ville de deux mille âmes, située au sud du département des Bouches-du-Rhône, sur les bords de l'étang de Berre. Les Pères de Mazenod, Mie, Deblieu et Maunier, récemment agrégé à la Société, y prêchèrent une mission d'un mois. Les habitants, fortunés sous le rapport des biens de la terre, avaient, comme tant d'autres, à cette époque, oublié les devoirs du chrétien. Leurs mœurs étaient fort relâchées.

Là encore, le temple se trouva vite insuffisant. Bien des gens, ne

pouvant y pénétrer, assistaient du dehors. La population s'ébranla, et le mouvement se communiqua jusqu'à Gignac et à Saint-Victoret, d'où l'on venait nonobstant la distance.

Même empressement autour des confessionnaux, et le jour et la nuit.

Plus de cinq cent cinquante femmes s'agenouillèrent à la Table sainte. Les hommes, à eux seuls, remplirent l'église aux exercices qui leur étaient spécialement réservés. Avec l'attention la plus soutenue ils écoutaient les prédicateurs, quelque longs que fussent les sermons. Beaucoup, cependant, ne s'étaient pas confessés depuis cinquante ans et plus.

Le dimanche fixé pour leur communion générale, très peu manquèrent. Admirables de recueillement, les yeux baignés de douces larmes, ils s'avancèrent avec ordre, sans la moindre confusion, malgré leur nombre considérable, comme s'ils avaient accompli fréquemment cet acte que la plupart, même des octogénaires, ne faisaient que pour la première ou seconde fois.

Que de chemin parcouru en si peu de temps!

Des jeunes gens, dissipés ou débauchés jusqu'alors, parce qu'ils n'avaient jamais goûté par une expérience personnelle les charmes ineffables de la vertu, se montraient par leur ferveur les émules des vieillards à cheveux blancs. Ceux-ci, du plus profond de leur âme, se réjouissaient d'avoir été retirés, au déclin de leur existence, des voies de la damnation.

Presque immédiatement après cette mission aux résultats si magnifiques, commença celle de Mouriès, paroisse de dix-huit cents habitants, à cinquante kilomètres au nord-ouest d'Aix, entre Salon et Arles.

Nous nous abstiendrons d'un récit qui, par d'inévitables répétitions, deviendrait fastidieux. Notons seulement que, si ce furent les mêmes fatigues excessives, ce furent aussi les mêmes triomphes.

Évidemment Dieu voulait l'entreprise et la bénissait. De tous côtés se multipliaient les demandes.

— Vous êtes le vingt-deuxième qui nous appelez, et nous ne sommes que quatre, écrivait le P. de Mazenod au chanoine Arquier, curé de l'importante paroisse de Saint-Remy.

L'un d'eux, en effet, devait résider à Aix pour le service de la chapelle et le maintien des œuvres.

— Oh! ajoutait le vaillant apôtre, comme il m'est dur de ne répondre à tant d'instances que par des vœux et des promesses éloignées! C'est un crève-cœur continuel... Mon ambition serait de grouper assez

de soldats pour attaquer l'enfer simultanément sur chaque point! Que le Seigneur inspire à beaucoup le désintéressement indispensable pour un travail aussi écrasant!...

Dans une autre circonstance, il disait :

— On nous réclame en cent endroits. Quand nous serions vingt, nous ne suffirions pas à la besogne!... Je renvoie les requêtes au bon Dieu. Espérons qu'il les visera un jour.

Devant cette moisson d'âmes qui se levait abondante, de son cœur attristé montait jusqu'à ses lèvres la plainte du Sauveur des hommes : *Messis quidem multa, operarii autem pauci!*

Avec quelle ardeur il suppliait le Ciel de lui envoyer des auxiliaires !

§ 3

Pieuses industries du zèle.

Quelle était la cause, secrète ou manifeste, de si merveilleux résultats ?

D'abord, la grâce ; puis, la sainteté personnelle et le dévouement héroïque ; enfin, la méthode employée.

Dans la guerre contre le démon, en vue de la conquête des âmes, il est une stratégie à suivre, comme dans la guerre contre les rois de la terre, en vue de la conquête des citadelles ou des provinces convoitées.

Une mission comporte tout un ensemble de mesures soigneusement conçues et savamment combinées, pour saisir les foules dès le commencement ; les tenir constamment en haleine ; les intéresser en les instruisant ; les convaincre, les émouvoir : en un mot, s'en rendre maître pour les amener finalement, non pas seulement au pied de la chaire, mais au confessionnal et à la Table sainte, après une sincère conversion.

Voici comment procédaient le P. de Mazenod et ses compagnons.

L'arrivée des Missionnaires ne devait point passer inaperçue. A cet événement la population elle-même, autant que possible, assistait. Pasteur et fidèles allaient, en procession, à la rencontre des messagers du Seigneur. Ceux-ci, à genoux, vénéraient la croix que le curé leur présentait. Le supérieur la recevait avec respect, la baisait, la faisait baiser à ses collaborateurs, et, avec elle, bénissait le peuple.

On reprenait alors le chemin de la paroisse, au chant des litanies des saints et du cantique : *Oh! mission tant désirée!* Beaucoup suivaient, mus par la curiosité. Ils entraient dans l'église, seulement « pour voir », et avec le dessein, plus ou moins arrêté, de n'y point reparaître.

Le supérieur montait en chaire pour le discours d'ouverture. Sa parole, tour à tour persuasive et véhémente, livrait les premiers assauts. Après la bénédiction du Très Saint Sacrement, un des Missionnaires donnait les avis : moyen habile de répéter brièvement, en d'autres termes, les vérités déjà exposées, et de convier les gens pour le lendemain.

En sortant, la plupart se disaient *in petto :*

— C'est plus intéressant que je ne pensais. Je reviendrai. Ce n'est pas que je veuille me confesser. Oh ! non. Me confesser, moi !... Par exemple !... On en parlerait longtemps dans le pays !... Après tout, écouter n'engage à rien !

Sans doute, ils ne s'engageaient à rien. Mais, heureusement pour eux, ils ne s'apercevaient pas que, déjà dans l'engrenage, ils seraient bien malins s'ils réussissaient à s'en tirer.

Le soir même, commençaient les visites.

Médiocrement agréables, elles étaient considérées comme essentielles, car elles mettaient les Missionnaires en contact immédiat avec ceux qu'ils se proposaient d'évangéliser. Ils frappaient à toutes les portes, même là où ils prévoyaient un accueil plutôt froid. Invités personnellement aux réunions, les plus indifférents se montraient parfois touchés de cette attention délicate.

La mission durait de quatre à six semaines, selon le chiffre de la population. Il y avait, chaque jour, une réunion, le matin de bonne heure, et une autre, le soir. Quelquefois davantage.

Le matin, d'abord, prière en commun ; puis, chant d'un cantique ; ensuite, instruction, messe, bénédiction du Saint Sacrement, et cantique de sortie.

Programme analogue, le soir.

Ces prédications étaient moins des discours que des entretiens familiers, nets, précis, captivants. Présentées dans un enchaînement logique, d'où naissait la conviction, les vérités religieuses pénétraient l'intelligence de clartés bienfaisantes ; elles suscitaient, au plus intime de la volonté, des émotions victorieuses, à tel point que toute résistance devenait finalement presque impossible. La simple assiduité aux exercices assurait, le plus souvent, le triomphe de la grâce.

On prêchait sur la nécessité de la prière, le salut, le péché mortel, les commandements de Dieu et de l'Église. Chacun d'eux fournissait le sujet d'un sermon spécial ; parfois même de plusieurs, selon les vices les plus répandus dans la paroisse : blasphème, violation du saint jour du dimanche, médisances, calomnies, faux témoignages, etc. A cet

enseignement doctrinal on entremêlait, de préférence le soir, les grandes vérités : la mort, le jugement, l'enfer, le ciel, la passion de Jésus-Christ ; puis, des conférences sur la foi, l'espérance, l'amour de Dieu et du prochain ; le pardon des injures ; la divinité de la religion chrétienne ; l'obligation pour tous de la pratiquer ; le délai de la conversion ; la guerre au respect humain ; la fuite des occasions de péché ; la restitution : la vertu de pénitence ; la parabole de l'enfant prodigue ; les qualités d'une bonne confession ; celles d'une contrition sincère ; la communion indigne et sacrilège ; le bonheur d'être réconcilié avec Dieu.

Après la bénédiction et le chant des cantiques, toujours, sous forme d'avis, une récapitulation du sermon précédent. De même, à la messe du dimanche, un résumé des instructions de la semaine, revue d'ensemble rendue intéressante par l'ordre et la rapidité, mais insistant davantage sur ce qu'il y avait de plus utile.

Si notre exposé se bornait là, nous ne donnerions qu'une idée fort inexacte de ces missions.

Elles n'étaient pas seulement un cours régulier et complet d'instruction religieuse ; mais aussi une suite de cérémonies imposantes, qui soutenaient l'attention des fidèles et préparaient le résultat, en achevant l'œuvre commencée par la parole. Ces manifestations faisaient couler de douces larmes, plaisaient aux populations et les ramenaient à Dieu.

Dès le principe, on organisait des chœurs. La musique est un puissant levier pour soulever les masses. Bientôt la foule entière chantait, et l'entrain ne cessait de croître.

La fête des enfants ouvrait la série.

N'était-ce pas justice ? Les premières bénédictions de Dieu ne leur sont-elles pas réservées ? Cette cérémonie atteignait deux buts : elle contentait ces chers petits anges, et facilitait chez les grandes personnes l'action de la grâce.

A cette occasion, en effet, toute la paroisse s'agitait. Le ban et l'arrière-ban s'ébranlaient d'eux-mêmes, sans qu'on les convoquât. Lorsque les enfants sont de la partie, les pères, les mères, les vieux parents ne les suivent-ils pas ? Même ceux qui n'assistent presque jamais aux solennités religieuses se mettent en marche, pour voir leurs enfants, les entendre chanter, être témoins de leur joie. Pour cette fois, au moins, plus de respect humain ! Prélude heureux ! Très souvent, des pécheurs invétérés, venus à l'église en curieux, attirés par leurs enfants candides, y retournaient pour leur propre compte. C'était leur

chemin de Damas. La foudre ne les terrassait pas comme Saul ; mais ils cédaient à des arguments plus doux, quoique non moins décisifs.

On priait les familles d'emmener tous les enfants, même les plus petits, afin de n'en priver aucun de cette joie qui leur était destinée. Une prière de ce genre est toujours efficace : il n'est jamais besoin de l'adresser deux fois au cœur d'une mère.

De plus, les parents étaient exhortés à préparer leurs enfants à faire leur mission ; ceux-ci ensuite rendraient le même service aux auteurs de leurs jours. Au retour de cette cérémonie, dans laquelle ils auraient joué le principal rôle ; après avoir reçu la bénédiction de l'Enfant Jésus, leur céleste protecteur ; après avoir écouté les avis des Missionnaires, et emporté une magnifique médaille, souvenir de cette fête inoubliable, ils se transformeraient en apôtres.

Avec cette grâce câline qui est un privilège de leur âge ; avec le ton le plus gentil et le plus séduisant, ils diraient à leurs parents, en les enlaçant de leurs bras et en les caressant plus affectueusement que d'habitude :

— Papa, maman, j'ai fait ma mission ; faites aussi la vôtre. Aujourd'hui, vous ne me refuserez rien. Promettez-moi de m'accorder ce que je demande, afin que ma joie soit complète !

Ils ne sont pas rares les endurcis qui ne résistent pas à de tels assauts. Contre la faiblesse ingénue, les vaillants sont désarmés. Comment lutter ? Souvent une larme d'attendrissement perlait à la paupière, et glissait lentement sur ces visages émus, qui s'efforçaient, en vain, de paraître insensibles. Larme précieuse ! preuve que les récalcitrants étaient vaincus, ou plutôt vainqueurs d'eux-mêmes et du respect humain. Une fois de plus, Dieu se servait des faibles, pour triompher des forts.

Elle était si attrayante, cette fête, où des bataillons d'enfants, frétillant de joie, portant des oriflammes, des couronnes et des bouquets, s'avançaient en bon ordre. Procession comme on en voit peu ! C'était charmant de les entendre chanter de leurs voix flûtées des cantiques en l'honneur de la Sainte Vierge et de leur divin frère, l'Enfant Jésus. En même temps que leurs lèvres s'entr'ouvraient, un sourire de contentement et de satisfaction sans égale s'épanouissait sur leurs purs visages, resplendissants d'innocence et de bonheur, car cette fête était bien pour eux, et pour eux seuls.

La joie des enfants est communicative : tout le monde était souriant.

La procession terminée, ces aimables phalanges se rangeaient devant l'autel, orné avec goût et surmonté des statues de l'Enfant Jésus et de la Sainte Vierge. Le chef des Missionnaires prenait la

parole, et prononçait une allocution courte, mais pleine de chaleur et d'onction. Il profitait adroitement de la circonstance, pour donner aux pères et mères de sages conseils. Il les conjurait de procurer à ces anges que Dieu leur confiait, le bienfait d'une éducation chrétienne, meilleur gage de la félicité sur terre et dans le ciel.

Plusieurs jeunes garçons s'avançaient alors, et, au nom de tous leurs compagnons, récitaient l'acte de consécration à l'Enfant Jésus. Ensuite les jeunes filles offraient leurs couronnes à la Sainte Vierge, lui demandant en retour de la leur rendre dans la Patrie.

Cette cérémonie délicieuse avait, très généralement, pour le bien de la mission un excellent résultat.

Après la voix des enfants, celle des morts.

Dans le courant de la semaine suivante, était célébré un service solennel pour les défunts de la paroisse. A l'issue de la grand'messe, on se dirigeait processionnellement vers le cimetière, au chant du *Miserere* et du *De profundis*, en intercalant entre les versets la supplication liturgique : *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.*

On se groupait autour d'une fosse creusée à cette occasion. Sur les bords de ce trou béant et qui semblait attendre une proie, l'un des Missionnaires faisait un discours pathétique. Dans un langage coloré, en des images saisissantes, devant des crânes et des ossements décharnés et rongés par le temps, il rappelait la brièveté de la vie, la fragilité de l'existence, la vanité des choses d'ici-bas, le malheur épouvantable de l'éternelle damnation... Cette fosse resterait ouverte jusqu'à ce que l'un des auditeurs y fût apporté, après son dernier soupir... Quel serait celui-là ? Dieu le savait !

Chez tous, émotion intense... bien des larmes coulaient... parfois les sanglots de l'assistance couvraient la voix de l'orateur.

Dans un morne silence s'effectuait le retour... Rentrés à l'église, beaucoup ne voulaient plus en sortir, avant de s'être confessés.

La voix des morts est toujours éloquente ; c'est une parole amie, une parole autorisée. *Hodie mihi, cras tibi !...*

Quand ces moyens ne suffisaient pas à fondre la glace des cœurs endurcis, on recourait à la procession de pénitence. A Marignane, on s'y décida pour la première fois.

Du haut de la chaire, le supérieur rappela comment Notre-Seigneur s'était constitué la caution de nos crimes, par ses souffrances

et ses abaissements. Il parla également des saints qui avaient suivi ce divin exemple.

Puisque sur lui retombait spécialement la responsabilité de la mission, il s'offrait, en ce jour, comme victime expiatrice, et prenait sur lui toutes les fautes de la cité. Il se dépouillerait donc du surplis, symbole de l'innocence, et, la corde au cou, les pieds nus, chargé d'une lourde croix, il parcourrait les rues et les places, comme un condamné à mort.

A ces mots, au milieu de la stupéfaction générale, il déposa le surplis sur la chaire et descendit près de la balustrade du sanctuaire, où le curé, en chape, lui noua autour du cou une grosse corde. Puis, ayant ôté ses souliers et ses bas, il prit une croix pesante et sortit de l'église suivi de tout le peuple. Le clergé chantait le *Parce Domine* et le *Miserere*.

Les rues étaient remplies d'eau, de boue et même de fumier. La victime ne pouvait s'avancer qu'en foulant de ses pieds nus toutes ces immondices ; mais de cette abjection jaillirent des sources abondantes de grâces.

Saintes folies que la sagesse du siècle réprouve, mais que Dieu inspire à ses élus ! C'est toujours la sublime déraison de la croix, scandale pour les mondains et cause inépuisable de surnaturelles énergies pour les prédestinés.

L'impression fut profonde. Beaucoup pleuraient et se frappaient la poitrine. Au retour, dans l'église, ce fut une explosion de sanglots.

Rentré à la sacristie, le P. de Mazenod vit une foule émue s'empresser pour lui essuyer les pieds et les baiser avec respect.

Il dut s'enfuir, pour se soustraire à ces marques de vénération qui effrayaient son humilité. Dans ce gentilhomme tous découvraient un saint, émule des Léonard de Port-Maurice et des Alphonse de Liguori.

Une autre cérémonie, magnifique celle-là, laissait aussi d'inoubliables souvenirs dans ceux qui en étaient les heureux témoins : la promulgation de la Loi.

Sur l'autel étincelant et richement orné est exposé le Très Saint Sacrement, hostie radieuse dans l'ostensoir d'or, entouré d'un océan de lumière.

Le parquet du sanctuaire disparaît sous de brillants tapis aux vives couleurs. Là se tiennent les prêtres du voisinage, le plus grand nombre possible, tous en chapes ou en chasubles, rouges et blanches. Au centre est l'officiant, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre, en dalmatiques d'or. Sur l'autel, bien en évidence, au-dessous du Saint Sacrement et

au-devant de la porte du Tabernacle, les deux tables de la Loi, sur lesquelles sont écrits en gros caractères les dix commandements de Dieu.

Après les motets traditionnels, *O salutaris* ou *Ave verum*, le diacre, avec les rites habituels de la messe, chante l'évangile de la Toussaint : celui des Béatitudes.

L'orateur, alors, monte en chaire et commente à grands traits ces admirables enseignements du Sauveur. Puis il rappelle dans quelles circonstances mémorables les dix commandements de Dieu furent publiquement promulgués. C'était au sommet du Sinaï. La terre tremblait, les éclairs déchiraient la nue, le tonnerre grondait avec fracas, et le peuple frissonnait d'épouvante. Moïse seul fut autorisé par le Seigneur à gravir la montagne sainte. Il devait en descendre, quarante jours après, pour transmettre à la foule les ordres de Dieu.

— A cette heure, s'écriait le Missionnaire, vous êtes en présence du même Dieu, siégeant sur un nouveau Sinaï; mais il se cache sous les voiles eucharistiques. La terre ne tremble pas, le tonnerre ne gronde plus ; c'est le Dieu de paix et d'amour, non le Dieu de crainte ; c'est le Dieu immolé pour nous, non le Dieu vengeur ; c'est le Dieu prisonnier dans nos Tabernacles, mais conservant toujours sa majesté souveraine et ses droits imprescriptibles. Il est toujours le Législateur du monde... Vous entendrez, ce soir, une fois encore, promulguer ce code de salut. Ah ! les lois humaines varient; elles changent suivant les climats; elles s'effacent avec les années. Les commandements de Dieu sont toujours les mêmes; ils persistent sans modification aucune pendant toute la durée des siècles. A mesure qu'ils vous seront énoncés par votre vénéré Pasteur, nouveau Moïse, vous les répéterez vous-mêmes, promettant de les observer fidèlement, tant que vous aurez un souffle de vie...

L'officiant gravissait les degrés de l'autel ; le diacre, prenant les tables de la Loi, les lui présentait et les tenait devant lui. D'une voix forte et distincte, le curé publiait ces divins préceptes. La multitude, à genoux, répétait avec lui tous les articles, les acceptant et jurant de les observer.

Puis, le prédicateur les expliquait, les uns après les autres, dans un commentaire clair et saisissant. Il montrait combien est coupable l'indifférence religieuse, et comment Dieu doit être servi, aimé et adoré.

Électrisé par ce sermon pathétique, le peuple faisait amende honorable, et, avec l'orateur, prononçait d'une seule voix l'acte de rénovation des promesses du baptême : Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ; je m'attache pour toujours à Jésus, mon Sauveur, et à l'Église, ma mère.

Solennité grandiose ! Magnifique spectacle ! Ravissante cérémonie !

C'était bien la scène du Sinaï, moins la terreur. On sentait se répandre sur l'assemblée les irradiations vivifiantes de l'amour du Christ caché dans l'Eucharistie.

Un des plus beaux jours de la mission était aussi celui de la consécration de la paroisse à la Sainte Vierge. En cette circonstance, l'affluence était énorme. La population se précipitait par les portes largement ouvertes. Bien avant l'heure fixée, toutes les places étaient prises.

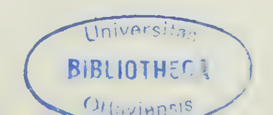
Le maître-autel se changeait en un superbe et gigantesque reposoir, où des guirlandes de verdure et de fleurs couraient à travers des flots de lumière : trône resplendissant de l'auguste Mère de Dieu.

A la suite d'un appel à toutes les bonnes volontés, les paroissiens, la plupart déjà convertis, avaient donné des cierges en grand nombre. Tout souriait aux yeux, tout parlait à l'âme ; on croyait apercevoir un reflet de la céleste patrie. La Sainte Vierge était là, avec son cortège invisible d'anges et de séraphins.

Après un cantique, le prédicateur racontait les grandeurs de Marie, sa puissance et ses bontés. Elle est la Reine du ciel et la Mère des miséricordes.

La péroraison terminée, des jeunes filles, vêtues de blanc et couronnées de fleurs, se rangeaient auprès du sanctuaire. Elles formaient, autour de Marie, comme une auréole d'innocence. Leurs lèvres pures s'entr'ouvraient ; elles récitaient, au nom de la paroisse, un acte de consécration, et venaient, deux à deux, gracieusement poser leurs couronnes aux pieds de la statue.

Pour exciter la dévotion envers l'adorable Eucharistie, on organisait une procession aussi solennelle que possible, à laquelle tous étaient conviés, et devaient porter un cierge allumé, en signe de leur foi. La rentrée dans l'église avait lieu à la nuit tombante. Le spectacle, alors, était merveilleux et enthousiasmait la foule. Un Missionnaire montait en chaire et faisait, au nom de tous, amende honorable au Saint Sacrement. Rappelant les outrages que Jésus avait reçus dans ce même temple naguère profané par les orgies révolutionnaires, il déclarait que ces injures abominables exigeaient une réparation. Les exhortations de ce genre étaient si touchantes qu'il n'était pas rare de les voir interrompues par les sanglots de l'assistance. De tous côtés, à la voix du prédicateur répondaient les invocations plusieurs fois répétées : Loué soit Jésus-Christ ! Loué soit Jésus-Christ !



Signalons également ce que l'on appelait le réveil des pécheurs.

Pendant la dernière ou avant-dernière semaine, pour achever la conversion des endurcis, on provoquait en leur faveur un grand mouvement de prières. Chaque soir, les cloches sonnaient à toute volée, durant un quart d'heure. Dès le premier coup, les fidèles, à quelque endroit qu'ils fussent, chez eux ou dehors, devaient se jeter à genoux, et réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* à cette intention. Souvent on obtenait par ce moyen des retours inespérés.

Enfin la mission se clôturait par la plantation d'une croix monumentale, qui en perpétuait le souvenir.

Un long et solide brancard était préparé, recouvert de draperies rouges et de dentelles transparentes, décoré avec goût de verdure et de guirlandes de fleurs. Au-dessus reposait la grande croix qu'on allait porter à travers les rues pavoisées. Çà et là s'élevaient des arcs de triomphe. Le cortège était immense : les enfants avec des oriflammes, les femmes, les hommes, les chantres, le clergé, la ville entière. Tous ou presque tous avaient, comme preuve de leurs sentiments, une petite croix rouge ou blanche sur la poitrine. Les cantiques les plus entraînants se succédaient exécutés par la foule, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'endroit choisi pour le Calvaire.

Quand des bras vigoureux, après un pénible travail, avaient réussi à dresser ces lourdes poutres de dix à quinze mètres, une formidable acclamation retentissait de toutes les poitrines jusque-là haletantes :

— Vive Jésus ! Vive sa croix !

Le Missionnaire, alors, debout sur quelques restes de vieux mur, sur un pan de rocher, ou simplement sur un pli de terrain, chaire improvisée, prenait la parole.

A cette multitude, avide de l'entendre encore, il prêchait la croix !... cette croix, scandale des Juifs et mépris des Gentils, mais qui a sauvé le monde et séché tant de larmes ! Malgré les fureurs de l'enfer déchaîné et les persécutions sanglantes des cruels tyrans ; malgré la mollesse et la corruption du paganisme enseveli dans la fange du plaisir et de la volupté ; malgré la lâcheté des apostats et les difficultés de tout genre comme de tous les temps ; malgré d'innombrables obstacles réputés insurmontables, la croix a triomphé ! Elle règne dans l'univers et elle resplendira jusqu'à la fin des siècles.

On la trouve au sommet des édifices, dans l'intérieur des demeures, dans la cabane du pauvre, sur la couronne des rois.

Elle ombrage la tombe des morts, elle orne la poitrine des vierges, elle brille sur le cœur des héros.

La croix, continuait l'orateur, vous l'avez plantée aujourd'hui ici, afin que tout voyageur qui viendra, dise : Je foule une terre chrétienne, j'entre dans une ville croyante qui manifeste hautement sa foi.

Cette croix attirera les bénédictions de Dieu sur vos personnes, sur vos familles, sur vos entreprises. Elle sera comme le paratonnerre destiné à éloigner de vous les plus redoutables fléaux.

Peuple qui m'écoutez, joignez votre voix à la mienne, et criez avec moi : Vive la croix !

Et, par trois fois, la multitude répétait : Vive la croix !

Le supérieur adressait ensuite, en son nom et en celui de ses confrères, les adieux à la population. Sur ses lèvres arrivaient quelques phrases pleines de tendresse pour les rares obstinés, restés sourds aux invitations les plus pressantes. Ce n'était pas un reproche : c'était un dernier appel.

Puis, parlant de nouveau à ceux qui avaient accompli leur devoir, il tâchait de les prémunir contre les rechutes, et leur donnait à tous rendez-vous au ciel.

Mais, quand l'orateur descendait de sa chaire improvisée, la foule entière lui répondait, car elle sentait, elle aussi, le besoin d'exprimer sa gratitude. Plusieurs fois, de ces milliers de poitrines, sortaient ces cris enthousiastes :

— Vivent les Pères ! Vivent les prédicateurs !

Nous ne l'ignorons pas, quelques esprits chagrins, trop spirituels, d'une spiritualité de mauvais aloi, ont condamné ces impressionnantes cérémonies, comme une mise en scène exagérée, peu conforme aux traditions catholiques.

L'accusation est sans fondement.

N'est-ce pas l'Eglise qui a institué les rites solennels et la pompe du culte? L'homme est composé d'une âme et d'un corps. Pour atteindre son intelligence et sa volonté, on doit passer par la porte des sens.

Que par ce déploiement extérieur les Missionnaires soient exposés aux censures de certains Aristarques, il ne faut pas s'en étonner. Que ne critique-t-on pas ? *In omnibus respice finem !* Si ces moyens, cause de ce débat, moyens humains, si l'on veut, mais licites en eux-mêmes, ont un bon résultat ; s'ils éveillent, chez les tièdes ou les indifférents, des émotions qui contribuent à les détacher du vice et à les conduire à la vertu, pourquoi négligerait-on d'en user ?

Fas est et ab hoste doceri. N'est-ce point par la mise en scène que le monde pervers entraîne tant de malheureux dans les voies de l'iniquité ? Pourquoi serait-il interdit de s'en servir pour susciter dans

les esprits égarés des remords salutaires, et les attirer au bien en leur donnant un avant-goût du ciel ?

D'ailleurs, le P. de Mazenod avait soin d'assurer leur persévérance en fondant des associations diverses : congrégations, confréries, cercles, ou, suivant l'expression provençale d'alors, *chambrées*. Les hommes et les jeunes gens y trouvaient des délassements honnêtes. Ainsi évitaient-ils les cabarets et autres lieux de perdition. Groupés, ils s'entr'aidaient et se soutenaient mutuellement.

Pour diminuer, autant que possible, les disputes et les procès si contraires à la charité chrétienne et à la paix des familles, il établissait, dès le commencement des saints exercices, un *bureau de pacification*. Des notables du pays, inspirant confiance aux habitants, avaient la charge d'amener les adversaires à une conciliation durable.

Saint Paul ne proposait pas un autre idéal aux premiers chrétiens (1).

Enfin, on ne quittait pas les nouveaux convertis, sans leur laisser un règlement.

Quelques mois après, un ou deux Pères revenaient pour un « retour de mission ». Cette seconde campagne, toujours plus courte, maintenait le bien accompli.

§ 4

Éloquence du P. de Mazenod.

Dieu, ayant prédestiné Eugène de Mazenod à être un grand Missionnaire, l'avait richement doué dans ce but.

Sa taille était très au-dessus de l'ordinaire, et sa voix puissante, mais souple, nuancée, sympathique ; au besoin, douce, suave, affectueuse même, et pleine d'onction.

Chez lui, le ton, le geste, le regard, tout parlait.

D'une intelligence pénétrante, il concevait rapidement et profondément les choses. En outre, il avait le talent de les rendre claires, précises, transparentes.

Né orateur, il atteignit bientôt, par l'étude des modèles et par l'expérience de la chaire, une vraie perfection dans l'art de la parole publique. Son exquise sensibilité lui découvrait le secret d'émouvoir les masses et de faire vibrer des milliers de cœurs à l'unisson du sien.

Il n'écrivait pas ses discours. Quelques notes extraites de ses canevas très fournis, jetées à la hâte sur une feuille de papier et méditées sérieusement, lui suffisaient. Mais ensuite, comme il savait les développer

(1) I Cor., VI, 1-7.

sous le feu de l'inspiration ! Les mouvements se succédaient, heureux, prompts, animés, imprévus, enthousiasmant les foules, les soulevant, les attendrissant jusqu'aux larmes, les subjuguant, pour les enchaîner vaincues au pied de la croix triomphante.

Embrassant d'un coup d'œil l'ensemble et les détails d'une situation, il avait l'intuition du parti à tirer des dispositions actuelles de son



Chapelle de la Mission, à Aix, avant l'achèvement des réparations.

auditoire, et des moindres circonstances de temps, de lieu ou de personnes. Son accent variait donc, et toujours convenait au moment présent. Rien d'incolore, de nuageux ou de vulgaire ; en toute occasion, un langage juste, pur, vivant, imagé.

Dans la réalité du terme, il fut un improvisateur des plus goûtés. Ceux qui eurent la bonne fortune de l'entendre n'en perdirent plus le souvenir. Des contemporains, et des plus cultivés, nous ont transmis l'expression chaleureuse de leur admiration. Plus chez lui l'improvisa-

tion était soudaine, plus l'effet était saisissant, et le succès complet. Alors, de ses lèvres coulaient spontanément la grâce, la douceur, les tendres effusions de sa charité débordante. Parfois aussi, sa voix retentissait avec l'éclat du tonnerre : traits de lumière éblouissante, coups de foudre qui renversaient les obstacles et assuraient la victoire.

Pour être mieux compris des populations méridionales, et pour éviter tout ce qui aurait pu flatter l'amour-propre, il employait, en chaire, la langue provençale, que la haute société avait rejetée depuis longtemps déjà. Il n'en gardait pas moins, presque à son insu, dans sa personne, cette distinction de manières et ce vernis que procurent la naissance, une éducation soignée et la fréquentation des milieux aristocratiques.

Sans le moindre apprêt de sa part, il avait dans son maintien et ses allures quelque chose de princier, et même de royal, suivant le mot que Pie IX prononça, quand il l'eut connu : *Questo fà da rè.*

Ainsi, dans ce gentilhomme devenu apôtre des pauvres, brillait un harmonieux mélange de noblesse et d'humilité, d'énergie et de grâce, de force et de charité, qui lui gagnait tous les cœurs.



CHAPITRE III

La chapelle de la Mission à Aix

1816-1817

§ 1

Le culte du Sacré-Cœur.

Suffisamment restaurée après plusieurs mois de travaux poussés activement, l'église extérieure de l'ancien couvent des Carmélites s'ouvrit au public, le dimanche des Rameaux, 7 avril 1816. Elle compta, dès lors, parmi les plus fréquentées de la ville.

Chaque jour, à la messe de six heures, on récitait en commun la prière du matin ; de même, à la tombée de la nuit, celle du soir, avec une courte instruction, sujet d'oraison pour le lendemain. On y prêchait plusieurs fois chaque dimanche. Il y avait, en outre, des réunions hebdomadaires pour les jeunes gens, et mensuelles pour diverses catégories de personnes.

Par les œuvres variées qui, les unes après les autres, y prirent naissance, ce temple, si longtemps profané, devint bientôt la source d'un mouvement religieux très intense, qui se propagea dans toute la cité. Il fut aussi l'un des premiers centres du culte du Sacré-Cœur, en France, après la Révolution.

Le 12 juillet 1814, l'abbé de Mazenod avait déjà demandé la faculté d'établir, à Aix, une confrérie du Sacré-Cœur, affiliée à celle de Rome. Il l'érigea, le 8 février 1816, dans l'ancien chœur des Carmélites, alors chapelle provisoire. Le chiffre des associés s'augmenta rapidement. Par leurs prières, leurs actes de vertu et même leurs mortifications, ils aidaient les Missionnaires dans l'évangélisation des âmes. Au premier vendredi de chaque mois, une messe leur était dite, précédée d'une méditation et suivie de la bénédiction du Saint Sacrement. Le soir, nouvelle instruction, amende honorable et bénédiction. Tous communiaient souvent, et devant le Tabernacle les adorateurs se succédaient sans interruption.

Une année seulement après son institution, cette confrérie s'était assez multipliée, pour constituer une représentation permanente de la ville entière. L'Ordinaire autorisa donc le P. de Mazenod à organiser, le jour de la fête du Sacré-Cœur, 17 juin 1817, une procession très solennelle, en y convoquant les prêtres et les fidèles de toutes les paroisses.

Les hommes les plus distingués par leur fortune ou leur rang ambitionnèrent de porter le dais ou d'accompagner le divin Roi, un cierge à la main. Une compagnie de canonniers se réserva le privilège de former l'escorte; la musique militaire prêta généreusement son concours.

Cette manifestation se renouvela, chaque année, avec une magnificence toujours croissante. Le cortège sortant de l'église de la Mission, longeait le cours Mirabeau, remontait par les allées latérales, et s'engageait sur les boulevards. Le retour, au crépuscule, présentait un spectacle ravissant. On se serrait en foule autour d'un superbe reposoir, avec les témoignages de la plus vive piété, dans le recueillement et le respect, pour recevoir, en plein air, la dernière bénédiction du Saint Sacrement. Toute la population était là.

L'octave de cette fête attirait dans la chapelle les diverses classes de la société, qui s'y rendaient avec un égal empressement.

A ce zèle infatigable du P. de Mazenod pour la gloire du Sacré-Cœur, il faut attribuer l'abondance des grâces répandues, dès l'origine, sur sa famille d'apôtres. N'est-ce pas aussi pour ce motif que, cinquante ans plus tard, après des désastres et des excès surpassant ceux de la Terreur, ses fils furent choisis par Dieu, pour faire rayonner, du sommet de Montmartre, à travers la France et le monde, ce culte si consolant? La Providence voulut qu'à cette époque, l'un d'eux, le P. Guibert, cardinal et archevêque de Paris, leur confiât la charge d'être les bâtisseurs et les chapelains de la basilique du Vœu National.

§ 2

Dévotion à saint Alphonse de Liguori.

Durant l'exil, à Naples surtout, Eugène de Mazenod avait appris à aimer saint Alphonse de Liguori. Appelé à un genre de vie analogue, il s'appliquait à marcher sur ses traces.

Aussitôt après sa béatification, 15 septembre 1816, il lui dédia un autel, le premier élevé en France en son honneur, et lui consacra une des chapelles de l'église de la Mission. Depuis, chaque année, le 2 août, il célébra sa fête avec pompe. Elle fut la principale pour les Mission-

naires de Provence, jusqu'au jour où, par la décision du Pape, leur nom se changea en celui d'Oblats de Marie Immaculée.

Le saint agréa cet hommage. Deux miracles éclatants, obtenus par son intercession, furent juridiquement constatés. Le P. de Mazenod en transmit à Rome les procès-verbaux officiels, et joignit à cet envoi une somme d'argent pour coopérer aux frais de la canonisation. Le supérieur général des Rédemptoristes se hâta de le remercier, et l'invita fortement à réunir ses Missionnaires, dont la réputation était parvenue jusqu'à lui, aux enfants du bienheureux Alphonse, qui souhaitaient s'établir en Provence et en France.

Cette dévotion du P. de Mazenod envers saint Alphonse se montra aussi par l'empressement à adopter sa *Théologie morale*. Les Missionnaires de Provence eurent pour guide, dans la discussion des cas de conscience, celui que Pie IX, un demi-siècle après, déclara docteur de l'Église universelle. Ils se proclamaient ses disciples, et vulgarisèrent ses enseignements.

On peut donc l'affirmer, le P. de Mazenod a été l'un des plus zélés promoteurs de cette *Théologie morale*, bien avant qu'elle n'eût pénétré dans les autres régions de la France. Douze ou treize ans plus tard, seulement, le futur cardinal Gousset, alors professeur au séminaire de Besançon, en eut connaissance (1).

Le P. de Mazenod ne s'en tint pas là. Il voulut révéler le bienheureux à la France entière. Dans ce but, il commença à écrire sa vie. Surchargé d'occupations et forcé d'interrompre celle-ci qui lui était si chère, il pria son père d'en préparer la suite, en traduisant de l'italien plusieurs documents, et même la biographie publiée à Rome, à l'occasion de la béatification.

Consacrer les dernières années de son existence à la glorification d'un élu de Dieu était une pensée digne d'un grand chrétien. Le président l'accueillit avec bonheur. A leur retraite annuelle de 1819, les Missionnaires lurent au réfectoire la partie déjà traduite. Un an après, cependant, le 10 octobre 1820, la mort empêcha le président d'achever.

Les premiers compagnons du P. de Mazenod, trop absorbés par ailleurs, durent attendre que leur nombre eût augmenté suffisamment. Le projet fut repris par le P. Jeancard, depuis évêque de Cérame. Il avait, pour le mener à bon terme, toutes les qualités désirables : un style élégant, une extrême facilité d'assimilation et une rare habileté pour disposer avec ordre les matériaux.

(1) Cf. Mgr Fèvre, *Histoire du cardinal Gousset*, in-8°, Paris, 1882, ch. II, p. 57.

Outre les documents laissés par le président et d'autres trouvés par lui-même, il consulta longuement les lourds in-folio du procès de béatification. Avec ces éléments précieux, et grâce à son réel talent d'écrivain, il composa un ouvrage considérable, auquel, dès son apparition, la presse religieuse ne marchanda pas les éloges les plus flatteurs. Son succès croissant attesta de plus en plus son incontestable mérite (1).

Les éditions se succédèrent rapidement. Ce fut la première vie du bienheureux Alphonse écrite en français, et aussi le premier livre important publié par les Oblats (2).

On remarqua spécialement les passages sur la *Théologie morale*. L'auteur établissait, avec une parfaite connaissance du sujet et une surprenante abondance de preuves, que, pour ramener les pécheurs à Dieu, elle était infiniment plus efficace que les coutumes trop sévères, alors presque universellement adoptées en France. Celles-ci, conséquences pernicieuses du jansénisme, sous le fallacieux prétexte d'une éminente piété, éloignaient les fidèles des sacrements, sources de régénération.

Ces pages dénotaient une étude approfondie de ces matières délicates et une expérience consommée dans l'art si difficile de conduire les âmes. Elles ne pouvaient pas être du P. Jeancard, alors jeune prêtre, n'ayant pas exercé encore le ministère des missions. Évidemment elles émanaient de son supérieur, dont elles reflétaient les pensées et même le style (3).

L'attachement du P. de Mazenod aux enseignements de saint Alphonse, en même temps qu'il témoignait d'une étonnante sûreté de jugement, n'allait pas sans un vrai courage. C'était s'exposer à être taxé de nouveauté et de témérité par beaucoup de professeurs de théologie en France, généralement trop rigoristes.

De fait, son dévouement aux saines doctrines fut la cause d'une opposition redoutable, qui, du sein du clergé et de la part même de quelques évêques, s'éleva contre lui et contre sa famille religieuse naissante.

Nous aurons à y revenir.

(1) Cf. *Ami de la Religion*, nº du 18 juin 1828.

(2) R. P. Jeancard, Missionnaire de Provence, *Vie du B. Alphonse de Liguori*, in-8º, de XXIV-612 pages, Paris-Marseille, 1828. Le premier tome de la traduction française des *Œuvres de saint Alphonse* par les bénédictins de Solesmes parut seulement en 1834. Cf. Dom Delatte, *Vie de dom Guéranger*, 2 in-8º, Paris, 1910, ch. IV t. I, p. 137.

(3) R. P. Berthe, *Saint Alphonse*, 2 in-8º, Paris, 1900, t. II, p. 672 sq.

§ 3

L'Œuvre de la Jeunesse.

Créée depuis quelques années à peine, l'Œuvre de la Jeunesse avait rapidement prospéré. En 1816, elle comprenait plus de trois cents jeunes gens. Chaque jour, ils se réunissaient à la chapelle ; puis, ils jouaient ensemble dans le jardin, ou, en cas de mauvais temps, dans des salles de l'ancien couvent mises à leur usage.

Le dimanche, à une messe dite pour eux, une instruction leur était faite. L'après-midi, on les convoquait de nouveau pour le catéchisme, avant ou après les vêpres, selon la saison. On les accompagnait ensuite à un vaste enclos, situé aux portes de la ville, et appartenant aux Mazenod. Là, ils trouvaient le grand air et l'espace pour courir à l'aise.

Ces délassements honnêtes les préservaient des périls de tout genre. Ils se conservaient purs et bons, grâce aux soins vigilants dont ils étaient l'objet, et à la réception fréquente des sacrements. On s'industriait à développer leur ferveur par les exercices les plus variés : retraites annuelles prêchées à tous ; retraites spéciales pour les anciens, ou pour les premiers communiants, etc.

Les résultats de cette direction éclatèrent bientôt à tous les yeux. Le 22 août 1816, à la distribution solennelle des prix au collège Bourbon, l'assistance d'élite qui avait répondu à l'invitation du proviseur, s'aperçut que les éloges décernés par lui aux plus méritants, s'adressaient à des membres de l'Œuvre de la Jeunesse. Les applaudissements de l'assemblée furent un encouragement pour le Fondateur.

Avec un dévouement sans bornes, il formait ces adolescents à la sagesse, en ouvrant leur cœur aux impressions les plus saines. La plupart devinrent très édifiants. Leur reconnaissance, loin de s'affaiblir avec le temps, grandit à mesure que leur esprit se rendit mieux compte du bienfait reçu.

Sa première biographie fut composée par l'un d'eux, gloire du barreau français. Simple esquisse, elle est remarquable par l'élévation des sentiments autant que par la ressemblance du portrait.

— Mgr de Mazenod, dit-il, guida mes pas et me fit connaître les charmes de la vertu. Son souvenir revit en moi, plein de fraîcheur et de suavité à la fin de mes jours, comme à l'aurore de mon existence. Je le vois encore avec ses qualités supérieures, ses manières nobles et distinguées, son élan vers le bien, son affectueuse indulgence et les côtés ravissants de son âme. J'entends encore sa parole éloquente, et je ressens, après de longues années, les émotions qu'elle causait. Je me le représente surtout se vouant au culte de la jeunesse....

L'auteur nous le montre se livrant avec une effusion entière, mais proportionnant le don de lui-même aux besoins de chacun.

— Souvent séparé de lui, je lui écrivais avec abandon. Il me répondait ce qu'au milieu de ses travaux évangéliques sa pensée savait trouver de traits vifs, rapides et délicats, et ils étaient nombreux. Ses lettres sont de gracieux modèles de l'art épistolaire. Impossible d'exprimer avec plus de goût et de naturel des choses affectueuses, ou de les orner d'un style plus pur. J'en publierai quelques-unes pour faire connaître son âme, la forme exquise de son langage et l'étendue de son dévouement...

Lorsque son heure dernière approcha et qu'une si belle vie fut sur le point de finir, j'accourus à son lit d'agonie, et je pus recevoir, avec ses adieux, le dernier mot et le dernier mouvement de son cœur... Je vois encore ce visage labouré par le mal, affaibli par la souffrance, consumé par le travail de la mort. Il avait conservé son regard affectueux et doux. Son âme apercevait déjà le ciel ; ses yeux s'y portaient, comme ses espérances. On eût dit qu'il contemplait d'avance la place qui lui était réservée. Il la voyait à travers le feu de ses désirs et les ardeurs de sa foi. Le calme le plus profond régnait sur tout son être : la mort avait pour lui des douceurs... Il fut pour moi, dans ce moment suprême, ce qu'il avait toujours été durant sa vie... Je m'éloignai, baigné de larmes, saluant sa grande âme qui me quittait; je sentis qu'une partie de moi-même s'éteignait sans retour, pour ne plus vivre que dans les cieux, et, de là, continuer à veiller sur ceux qu'elle avait aimés ici-bas...

Voilà ce que je voudrais raconter. En moi, tout se rattache à lui : mon adolescence, mes études, ma vie publique et mon bonheur.

D'autres raconteront son existence entière. Ils diront ce qu'il a fait dans l'Église catholique. Ils peindront la grandeur de son esprit, la force et l'énergie de son gouvernement épiscopal, la vigueur et le courage de ses lettres aux divers pouvoirs politiques qui se sont succédé, et la fondation de l'Ordre religieux qu'il créa.

Mon dessein est moindre. Je ne veux peindre qu'un côté de sa grande figure : son dévouement au culte de la jeunesse ; le mouvement de nos deux âmes l'une vers l'autre, et celui de nos deux cœurs vers Dieu... Avant de mourir, je ne voudrais pas laisser se perdre des souvenirs qui sont sacrés pour moi. Je voudrais les faire vivre et leur donner aux yeux de tous le charme qu'ils ont eu pour moi-même, durant le cours de ma vie... Je veux apporter ma pierre au monument qui lui sera, sans doute, élevé un jour... Quelque faible que soit cet hommage, c'est mon cœur, c'est mon âme qui le lui

aura rendu; c'est ce qu'il y a de plus intime en moi qui aura parlé (1).

Ces lignes émues nous révèlent ce qu'était le P. de Mazenod pour les jeunes gens dont il prenait la direction. Quels suaves rapports s'établissaient entre eux et lui! Quelle reconnaissance ses enfants lui vouaient! Quel souvenir impérissable ils gardaient de lui, même après sa mort et jusqu'à la fin de leur propre existence!

Beaucoup auraient pu écrire, comme son premier biographe, des pages intéressantes et édifiantes! Car ce ne fut pas sur l'un d'eux seulement, ou sur un cercle restreint de privilégiés, qu'il déversa les richesses de son cœur. Ceux qui furent ainsi l'objet de ses tendres sollicitudes, sont légion. La confiance illimitée des familles lui amenait chaque jour de nouveaux enfants, dont il faisait ses fils spirituels. Le bien accompli se multipliait en proportion. Toutes ayant auprès de lui quelque représentant, des liens d'étroite amitié se formaient entre lui et le chef de chacune d'elles. Les parents eux-mêmes subissaient son influence et la bienfaisante contagion de son attirante sainteté!

Quel empire extraordinaire il exerçait sur cette bouillante jeunesse! Comme il savait la gagner et fixer sa mobilité native; dominer son imagination de feu, et toucher sa sensibilité, sans trop l'exciter cependant; imprimer le mouvement aux âmes lentes; extirper dans son germe le vice; faire aimer la vertu; accoutumer par degrés au sacrifice!

A cette fin, outre le règlement général, il traçait à chacun des lois particulières pour sa conduite personnelle.

Le succès de l'Œuvre fut complet. On comptait parmi ces jeunes gens, nous dit M. Tavernier, tout ce que la ville d'Aix eut, plus tard, d'hommes honorables et distingués. Leur destinée a été diverse. On les retrouva dans la magistrature, le barreau, le commerce, les finances, la noblesse, la littérature, l'administration, etc.; mais à tous leur guide commun inculqua la piété la plus solide et la fidélité au devoir.

§ 4
Embellissement de la chapelle.

Aux autels en bois furent, d'abord, substitués des autels en marbre. En face de celui du bienheureux Alphonse, sainte Thérèse avait le sien. Il convenait que la célèbre réformatrice du Carmel fût spécialement vénérée dans ce lieu autrefois sanctifié par les vierges qui, sous sa bannière, s'étaient enrôlées au service de Dieu. Par là, on rattachait à un glorieux passé un renouveau plein d'espérances.

(1) A. Tavernier, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, *Quelques Souvenirs sur Mgr Ch.-Eugène de Mazenod*, in-8°, Aix, 1872, p. 5 sq.

Au-dessus de son autel, on admira, dès l'année suivante, un superbe tableau de grandes dimensions, œuvre originale d'un des plus illustres maîtres de l'école lombarde au XVIIe siècle, le Guerchin. Cette toile, d'une valeur réelle, représente sainte Thérèse en extase devant Notre-Seigneur. L'artiste a su rendre, d'une manière saisissante, le ravissement de la sainte contemplant son divin Époux. En même temps, il a reproduit, autant que c'est possible au génie humain, cette merveille surnaturelle, transparente lumière, qu'est le corps spiritualisé, après la résurrection. De toutes les peintures ornant les églises d'Aix, c'était, sans conteste, la meilleure. On l'estime plus de soixante mille francs.

Un somptueux mobilier s'ajouta bientôt aux premières améliorations. Peu à peu, un trésor d'objets pour le culte se forma et devint considérable. Dans la ville, aucune sacristie ne possédait rien d'approchant. Toutes ces merveilles étaient offertes, soit par les parents des jeunes gens sur lesquels le P. de Mazenod veillait avec tant de sollicitude, soit par des personnes redevables à lui ou à ses compagnons de la paix de l'âme reconquise et conservée.

L'une des plus généreuses fut Mlle Chaignac, directrice du pensionnat le plus florissant de la ville. Sur ses instances réitérées, les Missionnaires en avaient accepté l'aumônerie, mais à la condition expresse qu'ils ne recevraient aucun traitement.

Déjà avancée en âge, la pieuse directrice ne voulut pas attendre la mort pour témoigner sa gratitude. Elle donna en abondance des vases sacrés : ostensoirs, ciboires, calices en vermeil avec burettes et plateaux de même. Le poids en était sensible, car elle n'avait pas économisé la matière. Ils coûtaient d'autant plus cher que les travaux d'orfèvrerie religieuse, n'ayant pas, alors, le débit qu'ils eurent dans la suite, se maintenaient dans des prix trop souvent inabordables.

De jour en jour, le sanctuaire croissait en splendeur, et le contraste s'accentuait entre sa magnificence et l'extrême pauvreté de l'habitation des Missionnaires. Pour Dieu, rien ne leur paraissait trop beau; pour eux, rien ne leur semblait trop modeste.

L'élite de la société fréquentait cette chapelle et s'y pressait à tous les exercices; les gens des conditions les plus humbles y avaient également leur place et s'y trouvaient chez eux. C'était vraiment la maison accueillante du Dieu bon, où toute différence terrestre s'efface, et où petits et grands, riches et pauvres, adorent et prient ensemble le même Père qui est au ciel.

CHAPITRE IV

Premiers disciples

1816-1821

§ 1

Le Père Suzanne.

Le Seigneur, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en Lui, envoya au Fondateur plusieurs ecclésiastiques fort remarquables.

D'abord, le P. Suzanne.

Né à Fuveau d'une famille jouissant d'une large aisance, il avait fait d'excellentes études classiques à Aix. Intelligence pénétrante ; caractère ouvert, affable et gai ; mœurs très pures et conduite irréprochable : tel était le postulant, sujet hors ligne.

Adolescent, il manifesta son intention de revêtir la soutane. Sa détermination surprit son père, qui, fier de tant de qualités, caressait pour son fils des rêves d'ambition mondaine. Celui-ci dut subir plus d'un combat, avant de conquérir la liberté de correspondre à sa vocation.

Ayant assisté à la mission prêchée dans son pays natal, il en fut enthousiasmé. Dès lors, un idéal plus élevé se découvrit à son âme. Témoin des conversions éclatantes opérées sous ses yeux, il résolut d'être Missionnaire.

A l'heure même, il commença ce nouveau genre de vie, en catéchisant non seulement les enfants, mais les hommes et les vieillards. Beaucoup avaient besoin d'être instruits séparément des vérités fondamentales du christianisme, depuis longtemps oubliées, ou même totalement inconnues.

Bien plus, il ne craignit pas d'accoster les pécheurs endurcis qui refusaient de s'agenouiller aux pieds du prêtre. Il alla dans leurs demeures, et descendit jusqu'au fond des mines pour y chercher les récalcitrants, et, par une sainte violence, les amener à l'église, puis au confessionnal.

La mission terminée, il dit adieu à sa famille, et suivit le Père de Mazenod.

§ 2

Le Père Courtès.

Un autre séminariste, Hippolyte Courtès, le rejoignit.

Né à Aix, d'une famille aussi très à l'aise, il fut un des plus brillants élèves du collège Bourbon, alors un des plus renommés du midi de la France. Membre de l'Œuvre de la jeunesse, il n'avait pas cessé de croître en vertu, à mesure qu'il croissait en âge.

Nous le verrons devenir une des pierres principales de l'édifice spirituel dont le Fondateur posait les assises : successivement maître de novices, supérieur de la maison d'Aix, procureur général de la Congrégation, puis assistant général, charge que les Chapitres généraux lui confirmèrent pendant près de quarante ans, jusqu'à sa mort.

Humaniste des plus distingués, il écrivait le latin comme un citoyen de l'ancienne Rome ; il parlait le français avec une variété d'expressions et une abondance de pensées qui lui permirent d'affronter avec honneur les auditoires les plus exigeants.

Dès le lendemain de son sacerdoce, à son premier sermon devant l'élite de la société d'Aix, il obtint un succès extraordinaire.

Un ministre protestant, récemment converti, l'entendant exalter la royauté de Jésus-Christ en termes magnifiques, ne put contenir son émotion. En sortant de la cérémonie, il s'écriait :

— Quel beau discours ! Comme cela donne des ailes à l'âme ! Un si riche talent dans un prêtre si jeune promet des merveilles. M. de Mazenod mérite bien, par son héroïque dévouement au salut du prochain, d'avoir trouvé un tel disciple, dès le début de son œuvre. Évidemment Dieu la bénit.

Ces sentiments étaient ceux de toute l'assistance.

Sa vertu se trahissait d'elle-même, malgré le voile d'humilité profonde sous laquelle il s'efforçait de la cacher. Elle lui attira bientôt la confiance d'une foule de personnes de haut rang, qui le choisirent comme directeur de conscience.

Juristes, magistrats, littérateurs, hommes occupant des situations en vue, ou exerçant d'importantes fonctions administratives, recouraient à ses conseils dans les circonstances délicates. Son opinion était pour eux du plus grand poids. On avait constaté chez lui une aptitude exceptionnelle pour les affaires. Esprit subtil, flexible, insinuant, il concevait très vivement les choses, et savait ensuite très adroitement imposer son avis, même à ceux qui, d'abord, se montraient les plus revêches.

Dans les négociations, il déployait une prudence, une réserve, une

habileté, un tact si parfait des convenances, qu'on aurait pu attribuer à la diplomatie la plus raffinée ce qui résultait simplement d'une tendance de son caractère, préférant tourner les difficultés plutôt que de les renverser par la violence. Réussir sans blesser personne, c'était, selon lui, réussir deux fois. En cela, certes, il ne se trompait point.

Sa supériorité éclatait comme malgré lui ; mais on la lui pardonnait d'autant plus qu'il cherchait davantage à s'effacer. On lui était reconnaissant aussi de cette charité qui le pressait constamment à exalter le mérite des autres, et à en dire tout le bien possible sans manquer aux droits imprescriptibles de la vérité.

Religieux éminent, il fut jusqu'à son dernier soupir un exact, disons plus, un austère observateur de la Règle.

§ 3

Le Père Moreau.

Entré diacre dans la Congrégation, le P. Moreau s'y distingua par son attrait irrésistible pour les mortifications corporelles.

Très attaché à sa vocation et animé de l'esprit de prosélytisme, il prit à cœur de recruter des novices parmi ses amis et ses condisciples.

Lui aussi avait subi dans une large mesure l'influence fascinatrice du Fondateur. Quand il lui écrivait, si la lettre ne devait point passer par la poste, il libellait ainsi l'adresse : A celui que j'aime le plus sur la terre, mon père Eugène de Mazenod.

Très rigide pour lui-même, il s'imposait des pénitences excessives et se dépensait, néanmoins, avec une complète insouciance de sa santé. On dut lui en faire le reproche. A ces observations il répondit :

— Je ne croyais pas être si sévère pour moi !.. Quoique le dernier dans notre Compagnie, je dois, il est vrai, conserver mes forces, afin de ne mettre, par imprudence, aucun obstacle au succès de notre œuvre.

Il s'engagea donc à se traiter moins durement. Mais c'est là une de ces résolutions que les saints ne tiennent guère. Comme il était retombé dans son habitude, on le menaça d'en référer au P. de Mazenod, qui prêchait, alors, la mission d'Eyguières, dans le voisinage de Salon.

Redoutant qu'une défense de son Supérieur ne l'arrêtât inopinément sur le chemin de la mortification, il se hâta de lui écrire, le 7 mars 1819 :

— J'ai tout lieu de craindre que des membres de la communauté ne portent plainte contre moi, sous prétexte que je travaille trop et que je ne me nourris pas assez. Je vous demande la grâce, mon bien-aimé Père, de rester sourd à leurs représentations. Si l'on venait à bout de

vous *séduire* et de vous extorquer quelque ordre pour réprimer ma prétendue pénitence, je vous prie de vouloir ne rien me commander en vertu de la sainte obéissance, sans me permettre, au préalable, de vous exposer ce qu'il en est. C'est parce qu'on m'a menacé de vous écrire à ce sujet, que je prends les devants pour prévenir le coup.

A l'appui de sa plaidoirie, il aurait pu ajouter qu'en cela il suivait les exemples du Fondateur.

Le lendemain, seconde épître sur le même thème :

— Je suis bien décidé à me contenter de la collation, même le dimanche. Hier soir, j'ai pris la discipline. Permettez-moi d'en user fréquemment, afin d'acquérir l'habitude. Je voudrais aller *usque ad sanguinem.* Oui ! jusqu'au sang. Quel bonheur pour moi, alors ! En attendant votre réponse, je crois pouvoir me servir de celle que j'ai achetée, et qui est bien plus rude que l'autre. Je l'ai éprouvé !...

Toujours pour écarter le coup dont on le menaçait, et en esquissant un argument *ad hominem*, il écrivait, la semaine suivante :

— Le jour où nous avons reçu votre lettre, je n'ai pas manqué de communiquer aux fidèles qui remplissaient notre église, les nouvelles de la mission. Je les ai remerciés des bonnes œuvres par lesquelles ils avaient contribué au succès de vos travaux... Je leur ai parlé aussi de vos *figures allongées*, effet de votre rigoureuse abstinence, puisque vous ne montez qu'à onze heures trois quarts, le soir, pour faire collation.

Sa vertu héroïque le rendait cher à tous. Au verso de plusieurs de ses lettres, nous avons trouvé, tracées de la main vénérable du Fondateur, ces paroles qui sont plus qu'un éloge : *A relire, pour me consoler et m'édifier.*

Le P. de Mazenod l'amena avec lui au château de Saint-Laurent, quand il s'y retira, pendant deux mois, dans la solitude, pour rédiger les Règles de sa Congrégation. Persuadé de son mérite, il le choisit pour confesseur, en l'absence du P. Tempier. Dans la suite, il lui confia plusieurs charges importantes, entre autres celle de succéder, comme supérieur du grand séminaire d'Ajaccio, au P. Guibert, promu à l'épiscopat. Le P. Moreau gagna l'estime universelle du clergé. L'évêque et ses prêtres le regardaient comme un saint.

§ 4
Le Père Honorat.

Cet autre disciple du P. de Mazenod était, lui aussi, un enfant d'Aix. Son père acquit une fortune considérable dans le commerce. Mais le futur Oblat eut plus que les biens de ce monde, au sein de sa

famille. Ses yeux, en s'ouvrant à la lumière, y rencontrèrent l'exemple des vertus chrétiennes, et même sacerdotales. Un de ses oncles, prêtre de caractère, avait refusé le serment schismatique pendant la Révolution, et s'était exposé à la mort plutôt que de trahir sa foi. Rentré en France, après la tourmente, il fut curé de la paroisse populeuse de Saint-Sauveur, à Aix. Un des frères du P. Honorat reçut le sacerdoce, fut vicaire de son oncle, et mourut victime de son zèle.

Stimulé par ces exemples, Jean-Baptiste Honorat désira, de bonne heure, se consacrer entièrement à Dieu. Il grandit dans cette pensée, sans trop la manifester pourtant, car ses parents qui avaient consenti à la vocation de son frère aîné, paraissaient tout disposés à contrarier la sienne. Son père lui fit donner une éducation très soignée, puis l'associa à son commerce.

Obligé, alors, d'entreprendre plusieurs voyages pour les intérêts de sa maison, il trouva, dans les moyens employés pour l'attacher au monde, l'occasion providentielle de conquérir sa liberté. Ayant remis entre les mains de son beau-frère la liasse de papiers dont il était porteur, il s'éloigna, sans autre explication. Quelque temps après, on apprit qu'il s'était retiré parmi les Missionnaires de Provence, et qu'il ne consentait pas à s'en séparer.

Extrême fut l'étonnement de sa famille, et profonde la déception de son père. Celui-ci comprit, cependant, qu'il ne réussirait pas à ébranler une volonté aussi énergique, et renonça, non sans peine, à susciter des obstacles dont il prévoyait la parfaite inutilité.

Le postulant progressa rapidement dans la voie du sacrifice. Quelques années plus tard, il eut l'honneur, après de féconds labeurs en France, d'être placé à la tête de la première colonie d'Oblats envoyés par delà les mers. Avec eux, il s'avança dans les régions immenses de l'Amérique du Nord. Son infatigable dévouement contribua beaucoup au succès des travaux d'évangélisation qui transformèrent si heureusement ces vastes contrées.

§ 5
Le Père Marcou.

Sujet de grande espérance et de vertu éprouvée, le P. Marcou fut l'un des membres les plus fervents de l'Œuvre de la Jeunesse.

A quinze ans, il lui arriva une de ces aventures qui serait citée pour l'édification du lecteur, dans la biographie d'un saint. Quelques jeunes filles de mœurs légères l'abordèrent, un jour, en lui adressant des propositions qui le firent rougir. Justement indigné, il les mit en fuite, avec une volée de coups de parapluie, vertement administrée.

Ému de colère, il vint raconter la chose au P. de Mazenod, son directeur.

— Je n'ai qu'un regret, dit-il, c'est de ne pas avoir frappé assez fort. Ah ! si, à la place de mon parapluie, j'avais eu un solide bâton dans la main, elles en auraient vu bien d'autres ! Mais, patience ! je sais où retrouver ces misérables, et, pour leur enlever toute envie de recommencer, je leur donnerai une leçon dont elles garderont longtemps le souvenir.

Le P. de Mazenod lui conseilla de ne pas mettre ce projet à exécution, mais de s'en tenir là, dans son rôle de justicier.

Après d'excellentes études classiques, le vertueux adolescent entra au séminaire. Trois ans après, sur le point de s'engager irrévocablement au service de Dieu par le pas décisif du sous-diaconat, il écrivit au P. de Mazenod, alors en mission :

— Depuis longtemps, je brûle du désir de m'agréger à votre sainte Société. Impatient de me trouver auprès de vous, je me transporte sans cesse, en esprit, dans votre maison. Pendant la communion surtout, quand, seul avec Jésus, je lui demande la grâce d'accomplir sa volonté, cette pensée s'empare de moi d'une façon toute particulière. Elle est, en ce moment, si violente que, ne pouvant souffrir aucun délai, je vous supplie de ne pas différer davantage mon bonheur. Je sais que mes parents feront feu et flamme et jetteront les hauts cris ; mais je suis prêt à soutenir toute espèce d'assauts, aidé du secours de Dieu et de vos sages conseils.

Non content de se donner lui-même, il décida un de ses condisciples à le suivre.

Quelques jours après son arrivée, il écrivait :

— Je suis ravi de la ferveur et de la piété qui anime les novices. J'espère qu'en les imitant, j'obtiendrai du Seigneur la grâce de devenir un saint prêtre et un bon missionnaire. Quel bonheur de sacrifier sa santé, sa jeunesse, ses talents, en un mot, tout ce que nous avons, et, s'il le fallait, jusqu'à la dernière goutte de notre sang, pour la gloire de Dieu !

Ce n'était pas là un enthousiasme passager. Huit mois plus tard, il exprimait les mêmes sentiments :

— Que nous sommes heureux ! et comment Dieu ne bénirait-il pas une telle Société ?... Ah ! il n'a pas tant attendu. Tous les jours, il répand sur elle des flots de grâces... Nous avons des saints, des anges sur terre... Quand l'enfer et toutes ses légions, le monde et tous ses partisans se soulèveraient contre nous, nous demeurerions inébranlables. Moi-même qui suis le moindre de tous, le *minimus* de notre

Compagnie, je donnerais volontiers ma tête pour la défendre et pour en soutenir les intérêts.

Si le frère Marcou était si enthousiaste de sa famille religieuse, ce n'est pas qu'on lui eût ménagé les épreuves, même dès le commencement.

— Laissez-moi vous parler, écrivait-il, de la première conférence de la coulpe à laquelle j'ai assisté. Savez-vous ? on me brossa d'une jolie manière (permettez-moi cette expression). Ah ! pauvre frère Marcou ! de tout côté on lui tombait dessus. Je me disais : Certes ! on n'épargne personne ici, pas même les nouveaux-venus... Je vous avoue qu'il n'y a rien de mieux pour conserver l'humilité et la discipline régulière. Je pensais aussi : Tu es indigne, Marcou, d'être dans une si sainte Congrégation.

§ 6

Le Père Guibert.

L'entrée du P. Guibert au noviciat est étroitement liée à celle du Père Marcou. Ce n'était pas assez pour celui-ci d'avoir amené un compagnon avec lui ; il en attira d'autres, principalement celui qui devait être l'un des plus illustres membres de notre Congrégation, et qui, successivement évêque de Viviers, archevêque de Tours, puis de Paris, et revêtu de la pourpre romaine, serait, pendant tant d'années, l'oracle de l'épiscopat (1).

Joseph-Hippolyte Guibert naquit à Aix, de parents chrétiens, mais peu fortunés. Rien d'aristocratique dans ses aïeux. Issu du peuple, il montra, une fois de plus, par son exemple, comment Dieu se plaît à exalter les petits, quand l'humilité et les dons célestes dont il les comble, leur ont conféré cette vraie noblesse qui l'emporte infiniment sur toute grandeur humaine.

Aimable et gracieux, il avait une distinction naturelle qu'on aurait considérée, chez des enfants de familles titrées, comme un signe de leur race.

Très intelligent, il reçut les leçons de quelques prêtres ; mais, autodidacte, il fut, en réalité, lui-même son propre éducateur. On sait, cependant, avec quelle haute perfection il mania, plus tard, la langue française. Ses mandements et lettres pastorales en témoignent. Sa modestie, seule, l'empêcha d'entrer à l'Académie, désireuse de lui ouvrir

(1) Cf. Mgr Besson, évêque de Nîmes, *Lettre pastorale sur la mort du cardinal Guibert. Œuvres pastorales et oratoires*, 7 in-8°, Paris, 1878-1887, t. V, p. 284.

ses portes. La proposition lui en fut adressée par l'entremise du duc de Noailles, agissant au nom de ses collègues (1).

A dix-sept ans, il franchit le seuil du grand séminaire. Il y apportait cet esprit calme, judicieux et pondéré, qui fut un des traits caractéristiques de son administration, durant sa longue vie. Silencieux et méditatif, penseur à tendances ascétiques très prononcées, il tranchait sur l'ensemble de sa classe. En lui, on découvrait déjà plus du moine que du prêtre séculier.

Ses condisciples ne furent donc pas surpris, quand, au commencement de sa vingtième année, il se dirigea vers le noviciat des Missionnaires de Provence. Le P. Marcou, qui le connaissait, l'avait mis en relation avec le P. de Mazenod.

En le voyant partir avant lui, l'abbé Guibert lui avait dit gravement :

— Un jour, j'irai vous rejoindre.

Du noviciat le P. Marcou lui écrivit pour lui rappeler sa parole, et lui dépeindre, sous les couleurs les plus séduisantes, les charmes de sa nouvelle vie :

— Pourquoi tant différer ? Suivez l'impulsion de la grâce. Consultez ; mais non des hommes à préjugés, des personnes suspectes. Consultez le vénérable supérieur du grand séminaire, M. Dalga, ou le professeur de théologie dogmatique, M. Bony. En eux vous trouverez assez de lumières pour vous diriger dans une vocation si sublime... Vous parlerai-je , moi-même, de notre Institut ? Il me suffit de vous dire que nous tendons à la perfection... que nous ne manquerons pas de l'atteindre, en suivant notre sainte Règle. Nous n'avons ici qu'un cœur et qu'une âme... Vous croirez peut-être que mon imagination exaltée me dicte ces lignes, Non ! c'est mon cœur. Vous le savez : quand on aime véritablement quelqu'un, on veut lui faire partager son bonheur... Voyez Vidal ; parlez-lui ; il est dans de bonnes dispositions, mais il a besoin d'être excité ! Dites-lui de n'être pas si lâche... Prions ensemble. Ce serait un bon coup, Guibert et Vidal. Allons, allons ! que tardez-vous ? Frère Jeancard, avec qui j'ai parlé de vous, désire, d'une manière spéciale, voir augmenter le noviciat de tout ce qu'il y a de meilleur au séminaire : ce sont, là, ses propres termes... Je suis votre cher ami, en attendant d'être votre cher frère.

Avec son regard expérimenté, le P. de Mazenod devina quel sujet d'élite la Providence lui envoyait dans la personne du jeune Guibert.

(1) Cf. Cardinal Bourret, *Souvenirs sur le cardinal Guibert, par un de ses anciens familiers*, in-12, Tours, 1886, p. 12. Mgr Paguelle de Follenay, vice-recteur de l'Institut Catholique de Paris, *Vie du cardinal Guibert*, 2 in-8°, Paris, 1896, t. II, p. 544, 547, 548.

Il le forma avec une sollicitude paternelle, le soutint dans les luttes que sa famille lui livra, et l'aima comme un enfant de prédilection.

De son côté, le futur cardinal s'attacha à lui avec une tendresse inaltérable. Chose singulière que cette amitié si profonde et si durable, par laquelle furent à jamais unis ces deux hommes si différents par l'âge, la naissance et le tempérament !

L'un, fils de la noblesse, était déjà parvenu à la maturité, et avait gardé, quoique en les perfectionnant par la sainteté de vie, les élans, les impétuosités, les spontanéités inattendues d'une nature ardente : qualités qui en faisaient un puissant orateur et le rendaient capable de remuer les masses, de les soulever, de triompher de leurs résistances, et d'entraîner leurs volontés.

L'autre était encore un adolescent, fils du peuple, réservé, froid, plutôt lent, et chez lequel tout semblait être le résultat de réflexions longuement méditées.

La confiance filiale du novice pour son père spirituel engendra, cependant, chez lui, une affection qui fut incontestablement la plus grande de sa vie, et persista, également forte, jusqu'à la fin de ses jours. Elle alla jusqu'à le pousser à reproduire les expressions préférées de son maître, et à l'imiter autant que possible, tant son cœur était sensible, sous des apparences de glace.

§ 7
Le Père Arnoux (Victor).

Enlevé de la terre à vingt-quatre ans, le P. Arnoux mourut en odeur de sainteté. Des faveurs extraordinaires furent obtenues par son intercession, et par l'application de quelques fragments de sa soutane à des malades, incurables de l'avis des médecins. Les contemporains considérèrent toujours ces guérisons merveilleuses comme de vrais miracles, humainement inexplicables.

Né à Gap d'une famille où les vertus chrétiennes étaient héréditaires, il manifesta, dès l'âge le plus tendre, une inclination très accentuée pour la piété. Durant ses études classiques au collège de sa ville natale, il donna des preuves nombreuses d'une vive intelligence et surtout d'une remarquable aptitude pour les sciences exactes. Resté dans le monde, il y aurait certainement acquis une grande réputation de savoir ; mais Dieu l'appelait à une gloire supérieure à toutes celles d'ici-bas : la gloire des saints.

Cet appel retentit de bonne heure au plus intime de son âme, et Victor n'hésita pas une minute à le suivre. La communion fréquente développa l'attrait qu'il avait eu, tout jeune encore, pour la mortifica-

tion. Il s'imposait des pénitences très au-dessus de son âge, se privant de nourriture et de sommeil, souffrant le froid si rude de ces contrées glacées, sans consentir que l'on chauffât l'appartement dans lequel il travaillait immobile. Son humilité profonde égalait son angélique pureté. Il semblait ne pas avoir de corps, tant la nature était domptée en lui.

Son ambition était d'aller jusqu'au bout du monde prêcher l'évangile et verser son sang pour Jésus-Christ ! La pensée des tortures auxquelles on soumettait les martyrs, loin de l'effrayer, augmentait sa soif d'immolation.

Ni les oppositions, ni les larmes de ses parents désolés, ne l'empêchèrent de frapper à la porte des Missionnaires de Provence. Bientôt il fut regardé comme un modèle. En lui, on discernait un émule des Louis de Gonzague et des Stanislas Kostka. Son oraison, presque continuelle, se poursuivait même pendant les récréations et les promenades. Seul il ne s'apercevait pas de son mérite ; mais ses confrères l'admiraient à l'envi.

On n'avait qu'à jeter un coup d'œil sur lui pour se sentir attiré au bien. Ses habitudes d'austérité déjà contractées dans le monde, passèrent à l'état de seconde nature. Il les poussa jusqu'à la limite du possible. Ses jeûnes étaient d'une extrême rigueur. S'industriant à crucifier sa chair innocente, il joignait à l'usage de la discipline celui des bracelets de fer, des chaînes, de la haire, du cilice, et les diverses macérations inventées par les saints de tous les temps.

Le P. de Mazenod se crut obligé en conscience de le modérer. Mais il ne se méprenait pas sur le côté surnaturel de cet amour héroïque pour la mortification.

§ 8

Nombre croissant des novices. Esprit de la naissante Communauté.

Notre intention n'est pas de tracer une notice biographique, si courte fût-elle, de chacun de ceux qui, vers cette époque, entrèrent au noviciat. Un volume n'y suffirait point. Nous avons voulu seulement parler de quelques-uns, pour exposer combien édifiante et pleine de promesses était la réunion de ces âmes généreuses, désireuses de se donner complètement à Dieu.

A leurs noms nous aurions pu en ajouter d'autres. Signalons simplement le P. Jeancard, mentionné par le P. Marcou dans sa lettre au P. Guibert, et destiné, lui aussi, aux honneurs de l'épiscopat.

Brillant élève du grand séminaire d'Aix, il connut le P. de Mazenod, et subit, comme tant d'autres, son influence sanctifiante. Dans un livre délicatement écrit, près de cinquante ans plus tard, mais où les

souvenirs, anciens déjà, n'avaient rien perdu de leur fraîcheur première, il s'exprime en ces termes :

— Une auréole de sainteté et d'irrésistible ascendant entourait le P. de Mazenod. Les jeunes ecclésiastiques tenaient à être en rapport avec lui. Tous partageaient l'admiration et la confiance de la ville entière... Ils ne pouvaient demeurer étrangers à l'effet que produisait partout la présence de cet homme de Dieu, que l'on se plaisait, dès ce temps-là, à comparer aux saints personnages les plus illustres dans l'histoire de l'Église... L'esprit de prosélytisme était inhérent à son caractère. Il avait la volonté, et ne négligeait aucun moyen de faire sans cesse courir de rang en rang des étincelles du feu sacré dont il était enflammé, et il y réussissait merveilleusement. Impossible de méconnaître la puissance communicative dont il était doué (1).

Cette influence extraordinaire exercée sur les ecclésiastiques des cours de philosophie et de théologie s'étendait jusqu'aux élèves du petit séminaire. Le supérieur, M. Abel, l'avait prié d'être l'un des confesseurs de cette maison. Malgré ses occupations absorbantes, le P. de Mazenod, qui ne savait se refuser à aucune œuvre de zèle, accepta.

Chaque semaine, il entendait les confessions de ces jeunes gens, et les pénétrait de l'esprit qui devait en faire de bons prêtres. Plusieurs, à son école, s'embrasèrent tellement de l'amour de Dieu et des âmes, qu'ils sollicitèrent, eux aussi, quand ils furent en âge, leur admission au noviciat.

Écoutons l'un d'eux nous raconter le saisissement qu'il ressentit, à sa vue :

— Un jour, j'entre à la chapelle ; j'aperçois un prêtre à genoux. Je le regarde, et me voilà électrisé. Quelle figure imposante et douce ! Quelle attitude noble et pieuse ! Je n'oublierai jamais cette impression. J'apprends que c'est l'abbé de Mazenod et qu'il vient comme confesseur. Mon parti est pris : je m'adresse à lui. Il me convint beaucoup : il rendait pieux tous ses pénitents. Les élèves externes nous parlaient constamment de lui. Ce fut un enthousiasme général.

Celui qui écrivit ces lignes était au noviciat quelques années après, et révéla, plus tard, les exemples d'héroïques vertus qu'il y rencontra. Son témoignage est d'autant plus irrécusable qu'on ne pourrait le soupçonner de partialité, car il ne persévéra pas dans la vocation apostolique.

— Remerciez le Seigneur d'avoir passé trois ans chez les Mission-

(1) Mgr Jeancard, évêque de Cérame, *Mélanges historiques sur la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, à l'occasion de la vie et de la mort du P. Suzanne*, in-8°, Tours, 1872, p. 12.

naires, lui disait à ce propos un vénérable prêtre. Remerciez-le, car vous avez puisé, là, les idées les plus justes sur le véritable esprit sacerdotal.

— J'entrai en communauté au mois de juin 1819, écrivait cet ex-novice. Ce que je vis, je le dirai : beaucoup de piété, une ferveur très grande. Les conférences spirituelles étaient le triomphe du Supérieur. L'idée qu'il avait de la sainteté du sacerdoce, il la développait, au point de nous électriser. L'exercice de la coulpe, tous les vendredis, était très édifiant : on en sortait tout de feu pour la sanctification. Il fallait, dès le principe, ne pas reculer devant la flagellation. On en parlait ouvertement. Plusieurs suspendaient leur discipline au bénitier de leur cellule. Le Supérieur était très rude pour son corps. On a vu un de ses doigts avec une entaille causée par l'anneau de sa discipline. Une fois, les murs de son appartement se trouvèrent couverts d'éclaboussures, aspersion qui provenait du sang lancé par les cordes de l'instrument de pénitence. Cette rigueur, l'abbé de Mazenod l'a conservée jusqu'à sa mort (1).

— On jeûnait tous les vendredis, rapporte encore Mgr Jeancard, et l'on remplaçait les aliments du corps par une discipline, chacun dans sa cellule. Cette discipline était prise aussi les autres jours par les plus fervents, dont il fallait modérer les rigueurs. On exigeait, à ce sujet, une entière soumission aux décisions du Supérieur. Vraiment, avec tant soit peu de bonne volonté, on se sanctifiait, sous ce régime. On n'avait qu'à se laisser aller au courant qui entraînait tout le monde vers Dieu (2).

Parmi les novices de cette époque, nommons encore le P. Touche, du diocèse de Digne, diacre, venu peu après le P. Moreau ; le P. Bourrelier, amené par le P. Marcou ; le Fr. Désiré ; le Fr. Dumolard ; le P. Guigues, plus tard premier évêque de la capitale du Canada ; le P. Richaud, destiné à l'enseignement de la théologie ; le P. Jourdan ; le P. Martin, qui vécut près d'un siècle ; le P. Dupuy, etc., etc.

Avec quelle sollicitude le P. de Mazenod travaillait au progrès spirituel de ces adolescents que Dieu lui confiait ! Il était, lui-même, leur maître de novices, guidait leur conscience et veillait sur eux constamment. A la chapelle, à la salle des exercices, dans sa chambre, en récréation, à la promenade, partout, il s'efforçait de les animer de l'esprit de Dieu.

— L'air de la maison, nous dit l'un d'eux, était tout imprégné de cet esprit. On le respirait, sans cesse, et on n'en respirait pas d'autre. C'était le milieu ambiant.

(1) M. le chanoine Coulin, *Mémoires inédits.*
(2) Mgr Jeancard, *Mélanges historiques*, p. 28.

CHAPITRE V

Les vœux de religion

1816-1821

§ 1

Vœux du Père de Mazenod et du Père Tempier (11 avril 1816).

Sans avoir, au début, l'intention de fonder une Congrégation nouvelle, l'abbé de Mazenod pensait, néanmoins, que, pour assurer le succès de leur ministère, les Missionnaires devraient, dans une certaine mesure, pratiquer les conseils évangéliques, et tendre à la perfection. A cette condition seulement ils seraient de vrais apôtres.

La plupart de ses compagnons, cependant, en venant à lui, n'avaient pas songé à s'engager par la profession religieuse. Les amènerait-il jamais à son avis ?

Quelques semaines après son installation dans l'ancien Carmel, il communiqua ses aspirations au P. Tempier, son confesseur. Celui-ci accueillit avec joie cette confidence. Elle répondait à ses désirs les plus intimes. En y réfléchissant, pourtant, ils constatèrent l'impossibilité actuelle d'obtenir ce sacrifice entier de la part de leurs premiers collaborateurs.

Mais, eux deux, pourquoi attendraient-ils ?

La fin du Carême approchait. On était presque à la grande semaine qui rappelle si éloquemment la leçon de suprême immolation que le Sauveur nous a donnée par son exemple. L'appel de Dieu retentissait avec tant de force dans leur cœur, qu'ils n'hésitèrent plus. Sans autre délai, ils commencèrent une retraite préparatoire.

Le soir du Jeudi Saint, 11 avril 1816, ils restèrent plusieurs heures au pied du superbe reposoir élevé dans leur église. Ils y passèrent la nuit, veillant et priant, suivant la recommandation du Maître. Après une longue et fervente méditation sur ses souffrances et sur sa mort, la chapelle étant presque déserte à ce moment, ils allèrent comme s'ensevelir dans le tombeau même du Christ, sous l'échafaudage du reposoir, au-dessous de la divine Hostie, réalisant d'une façon sensible la parole de saint Paul : *Consepulti sumus cum illo in mortem.*

Il leur semblait que les gouttes de sang de l'adorable Victime coulaient sur eux, pour les purifier de plus en plus.

Là, sous le regard de Dieu et de ses anges, ils prononcèrent les quatre vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de persévérance.

Une félicité surnaturelle inondait leur âme. Toute la nuit, ils la savourèrent, suppliant Dieu, si sa volonté était de bénir leur œuvre, d'accorder, un jour, à leurs compagnons et à ceux qui se joindraient à eux, la grâce de comprendre l'utilité, le mérite, le bonheur de cette oblation complète.

Cette prière si pure trouva un écho dans le ciel.

Bientôt le temps viendrait où Dieu dirait à son serviteur :

— Multiplie tes demeures et ne néglige pas d'en consolider les bases, ni d'en raffermir les murs. Tu t'étendras à travers l'espace, dans toutes les directions. Tes fils s'avanceront parmi les nations de la terre ; ils habiteront jusqu'aux déserts les plus reculés. Ne crains rien, car tu ne seras point confondu. *Dilata locum tentorii tui, et pelles tabernaculorum tuorum extende. Ne parcas : longos fac funiculos tuos, et clavos tuos consolida. Ad dexteram enim et ad lævam penetrabis. Semen tuum gentes hereditabit, et civitates desertas inhabitabit. Noli timere, quia non confunderis* (1).

§ 2

Émission de trois vœux par la communauté (1er novembre 1818).

Les succès des Missionnaires de Provence portèrent leur nom au delà des limites de leur diocèse d'origine. Plusieurs évêques souhaitèrent posséder chez eux de tels ouvriers. Mais si la Société s'établissait dans diverses régions, n'était-ce pas la volonté divine que les membres eussent entre eux des liens plus forts, afin que cette extension ne renfermât pas un péril ? Ce développement exigerait des séparations pénibles. Il faudrait quitter le sol natal, les parents, les amis. Contre les défaillances de la nature, quelle meilleure garantie que les vœux de religion ?

En prévision de cette transformation problable, le P. de Mazenod, au mois d'août 1818, se dirigea vers Saint-Laurent-du-Verdon, et y demeura trois semaines, dans la solitude, uniquement occupé à la rédaction de la Règle. Il la lirait à ses compagnons durant la retraite annuelle, et les inviterait, alors, à faire ce que le P. Tempier et lui avaient déjà secrètement accompli.

Pour les disposer à cette abnégation totale, il prêcha lui-même

(1) Isaïe, LIV, 2-4.

cette retraite. Dans toutes ses instructions, il leur parla de l'esprit de sacrifice, et tâcha d'exciter en eux cette soif d'immolation qui le dévorait. Il y réussissait visiblement. On voulait être digne d'un tel père, et mourir au monde comme lui.

Enfin, la question des vœux fut posée ouvertement. On était libre de répondre oui ou non.

Les novices et les jeunes Pères n'aspiraient qu'à la vie religieuse. Ils acquiescèrent avec empressement. Les anciens hésitèrent un peu plus.

— Que voudriez-vous avoir fait à l'heure de la mort ? leur répétait le Fondateur. Regretterez-vous, alors, de vous être donnés irrévocablement à Dieu ?

Remués par cette parole ardente, ils cédèrent aux impulsions de la grâce et se décidèrent tous, deux exceptés.

L'un de ceux-ci, le P. Marius Aubert, consentit pourtant à se lier, mais par une oblation temporaire, afin d'éprouver ses forces. Quelques mois plus tard, il s'engagea définitivement.

L'autre, le P. Deblieu, demanda qu'on lui permît de réfléchir une année encore. Ce laps de temps écoulé, il fit, lui aussi, la profession religieuse et perpétuelle.

Cette réunion plénière pendant la dernière semaine du mois d'octobre 1818, est considérée comme le premier Chapitre général de la Congrégation. La Règle y fut lue, article par article, commentée et acceptée. Suivant un décret rendu à l'unanimité, ceux qui, désormais, voudraient s'agréger à l'Institut, prononceraient, après leur noviciat, les trois vœux d'obéissance, de chasteté et de persévérance.

A la clôture de cette retraite mémorable, le 1er novembre 1818, fête de la Toussaint, les Missionnaires de Provence s'assemblèrent, le matin, dans la chapelle intérieure. Après la méditation, le *Veni Creator* fut chanté ; puis, le P. de Mazenod adressa à ses frères une touchante exhortation. Attendri jusqu'au fond de l'âme, il communiqua son émotion. Tous versaient des larmes abondantes, mais douces et consolantes à la fois.

L'exhortation terminée, il prononça, le premier, ses vœux, avant de commencer la messe. Revêtu des ornements sacerdotaux, à genoux au pied de l'autel, un cierge à la main, il en récita la formule à haute et intelligible voix.

Ensuite il célébra la messe, servie par les deux plus anciens Pères.

Au moment de la communion, tenant dans ses mains le Corps

adorable du Sauveur, il se tourna vers l'assistance. Les prêtres s'avancèrent, l'un après l'autre, un cierge allumé à la main, et prononcèrent, avec un bonheur ineffable, les vœux qui les enchaînaient à jamais au service de Jésus-Christ, dans la naissante Société. Puis ce fut le tour des scolastiques.

Durant la cérémonie, le P. Deblieu pleurait à chaudes larmes, confus de sa lâcheté et se promettant de la réparer au plus tôt.

A l'issue de la messe, le Supérieur entonna le *Te Deum* et l'on alla, en chantant l'hymne de l'action de grâces, vers l'autel de la Sainte Vierge, mettre sous sa protection ces obligations sacrées.

Rentrés à la sacristie, tous s'embrassèrent avec transports, le cœur débordant d'une allégresse surnaturelle.

— C'est maintenant, disaient-ils, que nous sommes vraiment frères, ne formant qu'une famille ! *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Dans ces effusions fraternelles, ils goûtaient cette joie pure du sacrifice accompli en commun. Ils se savaient unis à la vie et à la mort, pour le temps et pour l'éternité.

Du haut du ciel, Dieu bénissait cette nouvelle Congrégation qui bientôt se répandrait si merveilleusement dans le monde. En retour de la générosité de ses membres, il lui destinait, avec une force extraordinaire d'expansion, des secours qui lui permettraient de se conserver longtemps jeune et vaillante.

Le P. de Mazenod montra que son vœu d'obéissance était réel. Élu supérieur en 1816, malgré ses répugnances, il avait dû, jusque-là, commander ; mais il résolut de se démettre et de céder à un plus digne l'autorité, tandis qu'elle croissait avec la multiplicité des établissements.

Un plus digne ? où l'aurait-on trouvé ?

Le Chapitre général s'effraya de cette proposition. Tous le supplièrent instamment de rester à leur tête, non pas simplement comme supérieur local d'une maison particulière, mais comme supérieur général de l'Institut.

§ 3

Le vœu de pauvreté, imposé par le second Chapitre général (24 octobre 1821).

On l'aura remarqué, sans doute : la profession de 1818 ne comprenait pas le vœu de pauvreté. Le Fondateur, ce semble, n'avait pas encore osé le demander à ses compagnons, principalement aux plus âgés dont il voulait ménager la faiblesse.

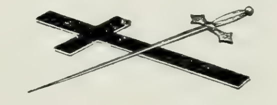
Le détachement absolu, si utile à la sainteté personnelle, était moins indispensable à la prospérité de l'Œuvre. Dans bien des Associations ecclésiastiques très respectables, ce vœu n'était pas en usage, surtout depuis que les lois civiles en entravaient tant la pratique. Pour assurer la continuation des missions populaires, les vœux d'obéissance et de persévérance suffisaient ; celui de chasteté, contenu déjà dans le sous-diaconat, n'imposait aucun lien nouveau. Le P. de Mazenod préféra donc attendre, avant d'inviter ses collaborateurs à consommer le sacrifice, persuadé que ses Missionnaires, à mesure qu'ils grandiraient dans la vertu par la fidélité aux premiers engagements, sentiraient s'allumer en eux le désir d'une perfection plus haute.

Ses espérances ne furent pas déçues. Une fois de plus, il avait vu juste. Beaucoup lui demandèrent de faire, en particulier, le vœu de pauvreté. Les novices lui adressèrent, en 1820, une lettre collective pour obtenir l'autorisation de l'ajouter publiquement dans la formule de leur prochaine profession. Les anciens rivalisaient de zèle. Un souffle de ferveur les poussait tous vers le renoncement.

Quand le second Chapitre général se réunit à Aix, au mois d'octobre 1821, d'une voix unanime et par acclamation fut pris le décret obligeant, désormais, tous les Missionnaires de Provence à joindre aux trois vœux d'obéissance, de chasteté et de persévérance dans l'Institut, un quatrième vœu : celui de pauvreté.

A ce moment, la Société possédait trois établissements déjà, et ne tarderait point à en avoir d'autres. Cette extension rapide était une preuve palpable des bénédictions de Dieu sur son berceau. Ses membres, en entrant résolument dans la voie du dépouillement personnel, attestaient leur reconnaissance envers le Seigneur. A Lui surtout ils voulaient s'attacher, car ils avaient compris la parole du Sage : L'union à Dieu est la plus enviable des richesses : *Adhærere Deo bonum est* (1).

(1) Ps. LXXII, 28.



CHAPITRE VI

Notre-Dame du Laus

1818-1822

§ 1

La Bernadette du XVIIe siècle.

A une dizaine de kilomètres au sud-est de la ville de Gap, s'allonge, sinueuse, une étroite vallée, encadrée au nord et à l'ouest par un demi-cercle de montagnes. Leurs cimes pierreuses, aux crêtes aiguës, sont profondément taillées. On dirait d'immenses ruines accumulées par un épouvantable cataclysme. Elles abritent le paysage contre les vents de l'aquilon, mais rendent son aspect sévère.

Leurs flancs sont affreusement ravinés. Sur les pentes abruptes, l'œil aperçoit d'innombrables lits de torrents. Par là, au temps des grandes pluies ou de la fonte des neiges, se précipitent d'énormes masses d'eaux, cascades mugissantes et superbes, mais aussi fléaux dévastateurs, entraînant dans leur chute la terre végétale et toutes sortes de détritus.

Puis, ces rivières furibondes tarissent presque subitement, et, pendant la majeure partie de l'année, sont complètement à sec.

Au bas, les éboulis, amoncelés en mille endroits, ressemblent à de gigantesques tas de cendres volcaniques grisâtres, de cinquante à quatre-vingts mètres d'élévation. Détachés des roches schisteuses, une multitude de fragments aux reflets noirs ou violacés, comme ceux de l'ardoise, achèvent de jeter une teinte lugubre sur ce sombre tableau.

Frappé de cette désolante aridité, un voyageur ne put s'empêcher d'en exprimer sa surprise.

— Il n'y a donc pas d'eau dans ce pays ? demanda-t-il très étonné.

— Pardon, Monsieur ! il y en a quand il pleut.

— Sans doute ! Je pense bien ! M. de la Palisse n'eût pas mieux dit. Mais, après ?

— Après ?... il n'y en a plus.

— Et, alors, comment faites-vous ?

— Comme nous pouvons !

Une des persistantes préoccupations du P. Tempier, durant son supériorat au Laus, fut, en effet, de procurer, en quantité suffisante, de l'eau à sa communauté. Le problème n'était pas encore entièrement résolu, quand le P. Guibert lui succéda. Celui-ci dut ajouter ses efforts à ceux de son prédécesseur, pour réaliser un vœu si légitime.

A mi-côte, il y avait autrefois un lac. Depuis longtemps, il a disparu, absorbé par les couches inférieures, trop perméables.



Notre-Dame du Laus.
Église et couvent restaurés par les Oblats, clocher bâti par eux.

Le mot *Laus,* suivant des étymologistes, n'aurait pas d'autre signification : c'est le terme latin *lacus,* dans lequel le langage un peu dur de ces contrées a substitué une aspiration au *c : lahus, laus.* Notre-Dame du Laus, c'est Notre-Dame du Lac, quoique la nappe d'eau primitive n'existe plus maintenant qu'à l'état de souvenir.

Sur un petit plateau, à neuf cents mètres d'altitude, se dressent l'église, le couvent et une douzaine de maisons échelonnées sur la déclivité du terrain. Le tout, avec les fermes voisines, forme un hameau de quelques centaines de personnes. Il dépend de la commune de Saint-Étienne-d'Avançon, située à trois kilomètres, presque en face, sur l'autre versant de la vallée.

Dans les environs immédiats poussent des noyers. On y voit aussi de maigres champs de céréales et ces plantes aromatiques qui croissent dans les déserts.

Si le paysage est triste, en hiver, quand la neige le couvre, il ne manque pas d'un certain charme, à la belle saison, avec ses fleurs et ses productions alpestres. L'air y est pur et la solitude reposante. On peut s'y recueillir, loin des bruits du monde, et méditer à l'aise, devant cette nature grandiose, dont le calme invite à la prière, et dont la majesté parle si éloquemment de Dieu.

La Reine du ciel voulut que là fût un de ses sanctuaires, où les malades trouveraient la santé, les pécheurs le pardon et les justes une augmentation de ferveur.

Dans ce but, elle daigna souvent s'y montrer à une jeune fille née à Saint-Étienne-d'Avançon, en 1647, Benoîte Rencurel, déclarée vénérable par Pie IX, le 7 septembre 1871. Cette prédestinée mériterait d'être appelée la Bernadette du XVII[e] siècle. Enfant du peuple, comme la privilégiée de Lourdes, plus pauvre encore et simple bergère, elle plut, par son angélique candeur, à la Mère de Dieu, qui lui apparut, non pas seulement dans des circonstances exceptionnelles, mais très souvent, pendant une cinquantaine d'années.

Ces merveilles furent racontées par des témoins oculaires absolument dignes de foi. Leur récit remplit quatre volumineux manuscrits revêtus de toutes les marques désirables d'authenticité ! On les conserve encore au Laus, où nous avons pu les consulter à loisir (1).

A la demande de la Sainte Vierge, une chapelle spacieuse fut bâtie, en moins de deux ans. Cela tient du prodige, dans un pays dépourvu d'eau et de matériaux, surtout à une époque où nulle route carrossable n'était encore tracée. Mais les miracles éclatants se multipliaient.

Dans son enthousiasme, la population entière se mit à l'œuvre. Les femmes apportaient dans leurs tabliers le sable qu'elles allaient chercher à cinq ou six kilomètres de distance au fond de la vallée ; les hommes chargeaient sur leurs épaules les pierres, ou les sacs de plâtre, et, par des sentiers de chèvres, gravissaient, sans se décourager, les pentes escarpées de la montagne.

(1) On est en droit de citer aussi comme témoins oculaires plusieurs auteurs qui, dans des ouvrages imprimés du vivant de Benoîte, racontent ce qu'ils ont vu au Laus, de leurs propres yeux. Indiquons, par exemple, l'illustre disciple de Mabillon, le docte Martène, qui eut une si large part à la composition des gros in-folio de la *Gallia christiana*, et qui est si connu dans le monde savant par sa vaste érudition : *Voyage littéraire de deux bénédictins*, 2 in-4°, Paris, 1717, t. I, p. 269 sq. — Le R. P. de Rians, *Vie du P. Jérôme des Minimes de Provence*, in-12, Aix, 1715, p. 270 sq. Quelques années après la mort de la voyante, parut le *Recueil historique des merveilles que Dieu a opérées à Notre-Dame du Laus*, in-12, Grenoble, 1736.

Seul le clocher manquait. Les Oblats eurent l'honneur de le construire, un siècle et demi plus tard.

L'oratoire dans lequel la Sainte Vierge apparut si souvent à Benoîte, était bien humble, avec ses murs blanchis à la chaux et sa toiture de chaume. L'étroitesse de ses dimensions répondait à sa pauvreté. Il



Notre-Dame du Laus.
Intérieur de l'Église dont le sanctuaire est formé par l'ancien oratoire.

n'avait guère que trois à quatre mètres de longueur sur une largeur à peu près égale. Ses parois furent, depuis, à l'intérieur comme à l'extérieur, recouvertes de plaques de marbre, qui sont toutes des ex-voto rappelant les faveurs accordées par la Reine du ciel, et la reconnaissance des pèlerins. Cet oratoire, ainsi embelli et voûté, sert maintenant de sanctuaire à la chapelle, dans laquelle il est enchâssé, comme celui de la Portioncule dans la vaste église de Notre-Dame des Anges,

à Assise, et la *Santa Casa* dans la magnifique basilique de Lorette... *Si parva licet componere magnis!*

Sauf une interruption due aux jansénistes, le pèlerinage fut florissant jusqu'à la Révolution. Les soi-disant patriotes expulsèrent alors les chapelains. On vendit comme biens nationaux l'église et le couvent. Le mobilier, les ornements, les tableaux furent volés ou livrés aux flammes.

§ 2

Le Laus confié aux Missionnaires de Provence. Résurrection du pèlerinage.

Le concordat de 1801, entre le pape Pie VII et Bonaparte, n'avait pas rétabli le siège épiscopal de Gap, mais incorporé tout le département des Hautes-Alpes au diocèse de Digne. Quatre ans plus tard, Mgr Miollis. fils d'un conseiller au parlement d'Aix et frère du trop célèbre général de ce nom, était promu à cet évêché.

En 1812, il racheta l'église. M. Peix, archiprêtre de Gap, se rendit acquéreur de l'ancien couvent et du jardin, en 1817. On songea d'abord à y établir une maison de retraite pour les ecclésiastiques âgés ou infirmes; mais la rigueur du climat, en hiver, s'opposait à la réalisation de ce projet.

Le pèlerinage ne reprendrait vie que par la présence d'une communauté régulière. Mgr Miollis préféra à toutes les autres la Société des Missionnaires de Provence qui, en moins de trois ans d'existence, avait régénéré déjà tant de paroisses.

Au milieu du mois d'août 1818, il fit donc écrire par M. Arbaud, son vicaire général, au P. de Mazenod, qui vint, dans le courant de septembre, avec le P. Tempier, régler cette affaire.

Entre gens qui cherchent uniquement la gloire de Dieu et le salut des âmes, l'entente est facile. Le traité fut signé, le 20 septembre 1818.

Toujours plein de pensées surnaturelles, le P. de Mazenod se réjouissait de voir ses enfants choisis pour être les gardiens d'un sanctuaire de la Sainte Vierge. A ses yeux, c'était un gage de céleste protection.

— Ce pays, disait le P. Tempier à son retour, n'est pas si affreux que nous nous l'étions imaginé!...

Clergé et fidèles remerciaient le Seigneur de l'arrivée des Missionnaires. Ce sanctuaire si vénéré sortirait enfin de ses ruines. Les populations, certaines d'y trouver les secours religieux, y remonteraient en foule.

Nommé supérieur, le P. Tempier s'occupa aussitôt d'embellir

l'église, dont les murs étaient entièrement nus, et de refaire le pavé qui partout accusait un délabrement lamentable. Grâce à des bienfaiteurs et à des bienfaitrices qu'il sut intéresser à l'œuvre, il pourvut à toutes ces dépenses; acheta successivement des ornements sacerdotaux, des chandeliers, des candélabres, un chemin de croix; entoura le chœur de boiseries et de superbes stalles ; plaça un autel en marbre commandé à Avignon, etc., etc.

Ces améliorations multipliées charmaient les habitants de la montagne et les attachaient de plus en plus à leur chapelle. Le bruit s'en répandait au loin. Le nombre des pèlerins croissait chaque jour. Les prêtres eux-mêmes, qui amenaient leurs ouailles au Laus, ne pouvaient en croire leurs yeux.

Un an après l'établissement des Missionnaires, en 1819, le pèlerinage recouvra son ancienne splendeur. A certaines fêtes de la Sainte Vierge : la Visitation, l'Assomption, la Nativité, il y eut jusqu'à dix et quinze paroisses qui défilèrent, bannières en tête, chantant, le long du chemin, des cantiques en l'honneur de Marie, ou récitant le rosaire. De même, le jour de la Pentecôte, de la Fête-Dieu, de Saint Pierre et Saint Paul, etc. L'église alors devenait trop petite pour une telle multitude. Les premiers entrés devaient céder la place aux autres, accourant de vingt à trente kilomètres à la ronde (1).

Presque tous s'approchaient des sacrements, et les chapelains étaient surchargés de travail. Dès que le P. de Mazenod eut des sujets disponibles, il dut leur en envoyer pour les aider à confesser, prêcher et présider les réunions.

Le concours alla toujours s'accentuant, à mesure que les Missionnaires, plus connus, furent plus appréciés à la suite de leurs travaux apostoliques au milieu des populations de ce vaste diocèse. Le mouvement des foules prit des proportions dépassant tout ce qu'on avait vu dans le passé. On venait même de Grenoble et d'autres villes de l'Isère.

Les pèlerins appartenaient à toutes les classes de la société. Les personnes du grand monde y affluaient surtout pour la solennité du 8 septembre. Pour elles, à ce moment de la belle saison, une visite au Laus constituait, quelquefois, plutôt une agréable promenade qu'un acte de dévotion.

Non sans tristesse le P. Tempier l'avait remarqué. Dans une de ces circonstances, il laissa échapper cette réflexion un peu malicieuse :

— Fête brillante aujourd'hui !... Beaucoup de toilettes élégantes :

(1) Cf. R. P. Jeancard, O. M. I. *Notice historique sur Notre-Dame du Laus*, in-12, Marseille, 1829.

costumes fantaisistes, chapeaux à panaches, fleurs, dentelles de prix, rubans aux couleurs variées... Ah ! si toutes ces plumes et ces falbalas équivalaient à des brevets d'absolution !...

Pendant l'année 1819, le supérieur, bâtisseur infatigable, ayant restauré l'ancien couvent, l'avait rendu apte à abriter une communauté nombreuse. Là, serait comme le second berceau de la Congrégation par le transfert du noviciat et du scolasticat.

Dans ces montagnes, les jeunes gens trouveraient l'air pur et vivifiant qui convenait à leurs poitrines. Leur piété et leurs études ne profiteraient pas moins de cette tranquillité qu'on y goûtait d'ordinaire. Le sanctuaire gagnerait aussi beaucoup à la présence de cette jeunesse active et pleine d'entrain. Qu'ils seraient magnifiques les chants exécutés avec ensemble par des voix fraîches, bien exercées ! Et combien imposantes les cérémonies du culte !

La nouvelle colonie arriva le 21 juin 1820. Dès lors, les offices furent célébrés au Laus avec une perfection et une splendeur de cathédrale. Les assistants en étaient ravis. Tous, prêtres et fidèles, y ressentaient de telles joies surnaturelles qu'ils auraient désiré y prolonger leur séjour. En partant, ils y laissaient leur cœur, et ne se consolaient de cet éloignement forcé que par l'espérance d'un prompt retour.

§ 3

Dans les Hautes et Basses-Alpes.

Les Missionnaires ne tardèrent pas à parcourir, en tous sens, les deux départements composant le diocèse de Digne.

Le mois de janvier 1819 les vit à Remollon, paroisse située à une dizaine de kilomètres du sanctuaire. Elle possédait une bourgeoisie très cultivée et riche, mais imbue des préjugés libéraux à la mode. Ces hommes orgueilleux furent subjugués par la parole apostolique du P. de Mazenod, et subirent l'impression de cette supériorité qui le caractérisait. Ils étaient pénétrés d'admiration pour lui et de sympathie pour ses compagnons, les Pères Mie, Maunier et Marius Aubert. Des groupes compacts accouraient des communes voisines écouter, avec une attention soutenue, les diverses instructions, dont la série ne durait pas moins de trois heures le matin, et autant le soir.

— On les aurait bien écoutés encore toute la nuit, disait, quelque temps après, M. Pierre, curé de Remollon, aux vicaires généraux de Digne. Pas un jeune homme, même étranger, qui ne se soit converti, tant la lumière divine brillait avec éclat pour tous !... Que d'âmes s'ouvrirent au repentir et aux saintes inspirations de la foi !

Une preuve incontestable des résultats surprenants de cette mission fut l'engagement pris et signé, le 2 février 1819, par tous les aubergistes, cafetiers et cabaretiers, de s'abstenir, désormais, de servir du gras, les jours maigres. Ils promettaient, en même temps, de fermer exactement leurs établissements pendant les offices ; de ne jamais souffrir qu'on proférât, chez eux, des blasphèmes, ni qu'on y chantât des chansons peu convenables, ou qu'on s'y livrât à des jeux prohibés par la morale. Le document authentique de cette curieuse convention fut déposé au sanctuaire.

Le succès retentissant de ce premier travail attira aux Missionnaires l'estime du peuple et la confiance du clergé.

Peu après, les Pères Tempier, Mie et Maunier évangélisèrent Champoléon, à quelques lieues de Gap.

— Ce pays, disait l'un d'eux, est une des plus belles horreurs qu'on puisse rencontrer en arpentant les Alpes.

La paroisse, en effet, est au fond du Champsaur, longue vallée de vingt à vingt-cinq kilomètres, mais peu large ; autrefois très fertile, déboisée depuis, et ravagée par les inondations. Au bas du ravin coule le Drac, qui se jette dans l'Isère, près de Grenoble. Au-dessus, se dressent d'énormes montagnes qui arrêtent brusquement le regard. Pendant la majeure partie de l'année, le soleil, paresseux, ne s'y montre qu'à neuf heures du matin, et se hâte de disparaître à deux heures de l'après-midi.

Toute la population profita des grâces célestes que les messagers de Dieu lui apportaient.

Les années suivantes devinrent de plus en plus laborieuses.

Le récit de tant de courses apostoliques à travers les Alpes nous entraînerait trop loin. Signalons seulement quelques-unes des missions prêchées toujours avec le même succès : celles d'Ancelle ; de Chabottes ; de la Chapelle, en Valgaudémar ; de Clémence d'Ambel ; de Saint-Jean-les-Crottes, à quatre kilomètres d'Embrun ; de Forcalquier ; de Villemur ; de Montfuron ; de Barcelonnette ; de Saint-Maurice ; de Saint-Étienne-en-Dévoluy, la Sibérie des Hautes-Alpes, terre classique du déboisement, dominée par des pics rocailleux de près de trois mille mètres ; du Poët ; de Gap ; d'Entrevaux ; de Gigors ; de la Rochette ; de Saint-Pierre ; de Montclar ; de Veynes ; de Vitrolles, dans le canton de Barcelonnette ; de Romette ; de Saint-Bonnet ; de Molines, dans le canton d'Aiguilles, arrondissement de Briançon ; de Saint-Véran, le village le plus haut de France, à deux mille et quelques mètres d'altitude. Les processions s'y firent malgré une neige épaisse. Les protestants, nombreux dans le pays, venaient assister aux instructions ; beaucoup se convertirent. Partout, riches et pauvres, négociants et

bourgeois, usuriers même et contrebandiers, se présentaient au confessionnal avec les marques d'une réelle contrition. La plupart ne s'étaient pas confessés depuis plus de vingt et trente ans.

Au Lauzet, chef-lieu de canton, perché à mille mètres sur une sorte d'isthme pierreux, entre un joli petit lac et la rive gauche de l'Ubaye, affluent de la Durance, la croix de mission fut plantée à la cime d'une montagne très élevée. Les notables s'engagèrent à faire construire au plus tôt, en guise de stations pour ce Calvaire colossal, quatorze oratoires, le long du chemin qui serpente sur la côte et conduit au sommet.

Une des missions les plus importantes fut celle de Tallard, chef-lieu de canton à treize kilomètres de Gap, et assis sur un roc surplombant la Durance. Le P. de Mazenod la dirigea en personne, à la tête de quatre de ses religieux, les Pères Tempier, Deblieu, Suzanne et Touche. Des habitants de Gap, surtout des classes cultivées vinrent, en grand nombre suivre les instructions. Le succès en fut considérable. Les autorités constituées donnaient elles-mêmes l'exemple de l'assistance assidue aux exercices : le maire, le juge de paix, le médecin, furent les premiers à se confesser. Dans les familles, et même dans les cafés, cercles et auberges, il n'était question que de la mission. Des cantiques résonnaient en ces endroits de réunions mondaines, où, jusqu'alors, avaient retenti des chansons bien différentes. L'entraînement fut général. Fait typique : une noce ayant eu lieu en ces jours, les invités renoncèrent aux violons et à la danse pour chanter des cantiques à la place !...

Les demandes de missions se multipliaient de plus en plus. Comment satisfaire à toutes ? Un curé-doyen, navré d'un refus essuyé, écrivait au supérieur :

— Je conçois aisément de combien de requêtes vous êtes assailli ! C'est votre faute ; mais *o felix culpa !* Pourquoi êtes-vous si zélé ? Pourquoi le succès couronne-t-il toutes vos entreprises ? Et il me faut attendre !... Que Dieu vous accorde patience, force et santé la plus inaltérable. Vous êtes la pierre angulaire d'un édifice dont la stabilité intéresse visiblement la religion !...

L'évêque de Digne et son clergé n'étaient pas les seuls à apprécier le dévouement des Missionnaires. Les laïques des rangs les plus élevés. les fonctionnaires mêmes du gouvernement, ne ménageaient pas les témoignages de leur admiration.

Le sous-préfet de Barcelonnette, M. Baudier, écrivait au P. de Mazenod, trois mois après la mission de cette ville :

— Vous ne trouverez pas surprenant que je vous exprime le désir

de recevoir de vos nouvelles. Les impressions profondes d'attachement que vous avez causées parmi nous, et que je partage au plus haut degré, doivent vous donner la mesure du désir que j'éprouve de savoir par vous-même si votre santé continue à se maintenir, au milieu des fatigues sans cesse renaissantes de votre utile, mais bien pénible ministère. Il n'est bruit dans notre vallée que de votre extraordinaire ascendant... Votre nom restera longtemps gravé dans l'esprit et le cœur des habitants de nos montagnes que vous avez ramenés dans la bonne voie... On ne se console de votre éloignement que par l'espoir de vous posséder de nouveau.

Huit mois après, le 24 décembre 1822, le sous-préfet écrivait encore :

— Permettez-moi de vous exprimer les vœux que je forme pour vous, à ce renouvellement de l'année. C'est au nom de cette population que vous avez rendue au bonheur et à la piété. Vous devez en conclure qu'ils sont aussi étendus que sincères... Pour moi, qui ai tant de motifs de vous être obligé, je vous souhaite, partout où vous porterez les lumières et les consolations de la foi, des résultats non moins heureux que dans ce pays. Ici, la persévérance dans les saintes habitudes et les pratiques pieuses sont une preuve manifeste du succès de vos travaux, et en assurent la durée. On nous fait espérer que vous reviendrez à la belle saison. Je m'en réjouis d'avance. Vous me trouverez toujours dans les mêmes dispositions. En attendant, je vous prie de me conserver quelque part dans votre souvenir, et de me rappeler à celui de vos collaborateurs, particulièrement du P. Deblieu et de l'aimable P. Suzanne.



CHAPITRE VII

Marseille. Maison du Calvaire
1820-1822

§ 1
Dans le Midi.

En élargissant leur sphère d'action, les Missionnaires de Provence ne négligeaient pas le théâtre de leurs premiers travaux.

Dans les Bouches-du-Rhône, Arles, l'ancienne Rome gauloise, Eyguières, Rognac, Gémenos, etc ; dans le Var, le Puget-de-Fréjus, Rougiers, Barjols, etc., les virent successivement.

Partout accoururent au tribunal de la pénitence des hommes qui ne s'en étaient pas approchés depuis quarante et cinquante ans. Les Pères, au nombre de quatre, cinq et parfois même six, recevaient les confessions dès trois heures du matin, jusque très tard dans la nuit.

La mission de Barjols, cité commerçante de quatre mille habitants, fut particulièrement remarquable. Avant la seconde semaine, la paroisse entière s'ébranla : le maire et ses adjoints, le juge de paix, les notaires, les avocats, les négociants, les fabricants, tanneurs et autres, les bourgeois, les artisans, tous, en un mot, sauf de très rares exceptions, assiégèrent les confessionnaux.

Une conversion subite, des plus inattendues, étonna chacun.

Fils d'un riche industriel de la ville, André Sumien avait, depuis longtemps, abandonné le chemin de l'église, pour se livrer à la dissipation avec des amis de son âge. Il était assis devant un café, jouant aux cartes, au moment de l'arrivée des Missionnaires.

Mus par un sentiment de politesse, ses compagnons se levèrent pour saluer les religieux.

André ne se dérangea pas.

— Si, comme on l'affirme, dit-il en ricanant, ces oiseaux de mauvais augure visitent les ateliers, et qu'ils aient l'audace de se présenter dans celui de mon père, je les flanquerai à la porte... et rondement !... Mes ouvriers et moi, nous ne sommes pas d'humeur à écouter leurs

fadaises... Bon pour le moyen âge! mais, depuis, les temps sont changés, et la lumière de la raison a éclairé le monde.

La mère d'André était, cependant, une fervente chrétienne. Pendant la Terreur, elle avait fait de sa maison le refuge des prêtres persécutés, et n'avait pas craint de s'exposer, à cause d'eux, aux dangers les plus grands. Elle gémissait donc, comme une nouvelle Monique, sur les égarements de son fils. Mais, ni ses prières, ni ses larmes n'avaient pu lui persuader de changer de vie.

La mission commença. André continua ses fanfaronnades. Poussé par la curiosité, il alla, un soir, entendre les prédicateurs, uniquement pour en rire à son aise.

La grâce l'attendait, là, pour le terrasser.

Devant l'auditoire, saisi dès l'exorde, l'orateur commentait ces paroles du divin Maître : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » Ces considérations surnaturelles. développées chaleureusement et avec une conviction communicative, produisirent chez le jeune écervelé une impression tellement profonde que tout son être en fut bouleversé.

— Mère, dit-il en rentrant, je veux me confesser.

Celle-ci, croyant à une plaisanterie sacrilège, lui répondit sévèrement :

— André, on ne se moque pas des choses saintes.

— Mais, ma mère, je ne me moque pas! Je parle sérieusement, je vous assure. Le sermon m'a extrêmement touché. Je veux me convertir... et tout de bon!

L'heureuse mère, s'apercevant, à l'accent de son fils, que Dieu l'avait enfin exaucée, éclata en sanglots : larmes de joie et de reconnaissance.

André se confessa, communia, et ne manqua, désormais, aucun des exercices. Sa conversion était si complète que, comme Augustin, il ne voulut pas se contenter d'une existence simplement chrétienne. Une passion nouvelle s'empara de lui. Ayant appris, par son expérience personnelle, combien efficaces sont les missions pour ramener dans le droit sentier ceux qui s'en écartent, il résolut d'être apôtre, lui aussi, pour ne plus travailler, à l'avenir, qu'à sa propre sanctification et à celle de son prochain.

Il déclara donc sa ferme détermination de suivre ceux qui avaient évangélisé son pays natal. Surpris d'une telle ouverture, ses parents opposèrent, d'abord, toutes sortes de difficultés pour éprouver sa constance et l'empêcher de céder à un enthousiasme éphémère. Rien ne put l'ébranler.

Ce n'est là qu'un détail parmi une foule d'autres.

Un an après la clôture, le curé disait :

— Il me faudrait cinq vicaires de plus pour accomplir la besogne que me donne la paroisse maintenant ! Et encore !... Nous aurions de la peine à suffire au travail !

§ 2

La grande mission de Marseille (janvier-février 1820).

Demandés de toutes parts, les Missionnaires de Provence, quoique leur chiffre se fût accru, n'auraient pas eu, alors, assez de sujets disponibles pour évangéliser une ville aussi populeuse que Marseille. En cette occasion, ils s'unirent aux Missionnaires de France. Les deux anciens condisciples du séminaire de Saint-Sulpice, le Père de Mazenod et l'abbé de Forbin-Janson, travaillèrent de concert à cette œuvre. Loin de se nuire, leurs deux familles se complétèrent mutuellement.

Les trois paroisses confiées aux Missionnaires de Provence furent celles de Saint-Laurent, des Carmes et de Saint-Victor. Le P. de Mazenod les avait préférées, parce qu'elles étaient les moins riches.

Un désintéressement si édifiant fut magnifiquement récompensé par Dieu. Dans ces trois paroisses, le succès dépassa les espérances les plus optimistes. De là commença l'ébranlement général qui s'accélera, en augmentant, au point de surprendre les Missionnaires de France.

— C'est, avouaient-ils, la plus belle mission que nous ayons jamais faite.

— Sans nos confrères de Provence, ajoutaient les plus expérimentés, notre dévouement n'aurait eu qu'un résultat partiel, peu considérable.

Ce qui les frappait surtout, c'était le caractère si populaire de ces imposantes manifestations. L'enthousiasme des masses ouvrières, gagnant de proche en proche la bourgeoisie et l'aristocratie, avait mis en mouvement la cité entière (1).

L'archevêque d'Aix, Mgr de Bausset-Roquefort, à la juridiction duquel Marseille appartenait à cette époque, en était dans le ravissement. Tout le clergé partageait sa joie. L'autorité séculière elle-même ne cachait pas son étonnement, en voyant l'une des plus importantes

(1) Cf. Dasprès, Vicaire général de Marseille, *L'église collégiale et paroissiale des Accoules et la chapelle du Calvaire*, in-8°, Marseille, 1879. — Philpin de Rivière, *Vie de Mgr de Forbin-Janson*, in-8°, Paris, 1892, l. II, ch. VII, p. 112 : « Sublimes dans leur langage populaire, dit-il, les Missionnaires de Provence eurent bientôt excité l'enthousiasme, et c'est de leurs quartiers que l'ébranlement se répandit dans toute la ville. »

villes de France se déclarer catholique avec une énergie de sentiment jusque-là sans exemple.

Son attention se dirigeait principalement vers les quartiers échus aux Missionnaires de Provence. Dans le retour de ces multitudes d'hommes aux pratiques religieuses, elle constatait avec satisfaction un gage de tranquillité publique pour le présent et pour l'avenir. Il n'est pas inutile de le remarquer ici, car les dépositaires du pouvoir



Le P. de Mazenod.

n'ont pas toujours compris, dans la suite, quel secours immense ils auraient trouvé dans leur entente avec l'Église pour l'accomplissement de leur tâche, souvent si difficile. L'Evangile seul peut résoudre la question sociale, et détourner d'une nation ces conflits redoutables qui naissent de la rivalité des classes et de la diversité des intérêts.

A la paroisse Saint-Laurent, prêchaient les Pères de Mazenod, Mie

et Maunier; aux Carmes, les Pères Tempier et Deblieu; à Saint-Victor, les Pères Marius Aubert et Moreau.

Plusieurs fois par jour, le P. de Mazenod prenait la parole, se transportant dans les trois églises, suivant les besoins, et, cela pendant près de deux mois.

— Sur ce vaste champ, nous rapporte un contemporain, son talent oratoire resplendit dans tout son éclat. Il remua les cœurs. Il fut grand, simple, touchant, pathétique (1).

Ses collaborateurs, animés par son zèle, le secondaient valeureusement, et contribuèrent aussi pour une large part à ce merveilleux succès qui, de très bonne heure, couronna leurs efforts.

— Nos confrères de Paris ont fait du bien, remarquait le P. Tempier ; mais la langue provençale a été l'objet d'une bénédiction particulière. Nos églises étaient déjà en *combustion,* et nous ne pouvions pas suffire aux confessions dès la première huitaine ; tandis que, dans les autres, on a été contraint d'attendre trois semaines et même un mois, avant de confesser... comme on doit confesser en mission.

Si, d'ordinaire, les cérémonies sont émouvantes, elles le furent, à Marseille, plus que n'importe où.

— Celui qui n'a pas vu l'élan universel de toute la population de cette immense cité, nous raconte l'un des témoins de ces scènes inoubliables ; celui qui ne l'a pas suivie dans la marche triomphale où elle emportait, sur le bras de ses enfants, le symbole sacré de sa foi ; celui qui n'a pas entendu les chants indescriptibles et majestueux de ces masses, et qui n'y a pas mêlé les siens, celui-là n'a pas connu le plus beau spectacle accordé à l'homme ici-bas (2).

La consécration à la Très Sainte Vierge fut une de ces solennités dont les assistants conservèrent le souvenir impérissable jusqu'à leur dernier soupir. Toutes les paroisses se rendirent ensemble vers la montagne qui domine la ville, et sur laquelle se dressait le sanctuaire, si petit, alors, de Notre-Dame de la Garde. Cette foule si nombreuse n'ayant pu y entrer, s'échelonna sur les flancs de la colline pour écouter le discours d'un des prédicateurs à la voix puissante. Les membres du clergé montèrent ensuite sur la terrasse la plus élevée du fort qui entourait l'antique chapelle. De cette plate-forme fut donnée la bénédiction du Saint Sacrement.

Résumant ses impressions, le P. de Mazenod écrivait, le 2 février, au P. Suzanne :

(1) Tavernier, *Quelques souvenirs sur Mgr Ch.-Eugène de Mazenod,* p. 85.
(2) Tavernier, *op. cit.,* p. 85.

— Il m'a semblé voir des yeux du corps Notre-Seigneur Jésus-Christ, quand, du sommet de la citadelle, nous l'avons présenté à l'adoration de cinquante mille personnes prosternées sur les pentes de la colline... Jamais coup d'œil plus magnifique ! Rarement j'ai ressenti de plus douces émotions !... Le Soleil de Justice éclipsait l'astre du jour !...

La clôture et la plantation de la croix furent d'un grandiose indescriptible.

Plus de quarante mille personnes des deux sexes composaient la procession. Toutes avaient à la main une oriflamme et ostensiblement un crucifix attaché à la boutonnière ou suspendu à la poitrine par un ruban. La couleur des rubans et des oriflammes variait, selon les paroisses. Le cortège partit de la plaine Saint-Michel et parcourut les principales rues, en chantant des cantiques, au milieu d'une multitude innombrable accourue des divers points de la Provence.

Procession immense, triomphale, extraordinaire ! et, comme le dit un historien, « telle qu'on n'en avait jamais vu sous le soleil de Marseille » (1).

L'archevêque d'Aix, Mgr de Bausset-Roquefort, présidait, ayant à ses côtés les deux supérieurs des Missionnaires : le P. de Mazenod et l'abbé de Forbin-Janson. Toutes les autorités civiles et militaires, en grande tenue, venaient ensuite, avec les magistrats et les hauts fonctionnaires.

Outre ces quarante mille personnes, trois milliers de volontaires s'étaient fait inscrire pour porter la croix étendue sur un riche brancard superbement décoré. On les avait divisés en compagnies de cent vingt hommes, désignées pour se succéder tour à tour. Deux bataillons de la garde nationale et de l'infanterie, disposés sur une double ligne, lui constituaient une escorte permanente.

Après la rue d'Aix, le cours Belsunce et la Cannebière, on arriva au port. Là, un régiment de marins, parmi lesquels plus de cent capitaines au long cours, entoura la croix, et l'embarqua sur un très vaste radeau, où prirent place l'archevêque, les prêtres et les autorités.

Spectacle saisissant. Sur le quai du Sud, dit aujourd'hui de la Rive Neuve, s'étaient massés les nombreux marins que le radeau, malgré ses dimensions considérables, n'avait pu recevoir. Sur le quai du Nord, ou quai de la Loge, se déroulait, en rangs serrés, la procession qui débordait au fond, par delà le quai de La Fraternité. Au milieu de ces deux foules séparées par le large bassin du port, le radeau portant

(1) Aug. Fabre, *Les Rues de Marseille,* 4 in-8°, Marseille, 1867-1869, t. II, p. 74.

la croix s'avançait majestueusement sur les flots, entre les navires magnifiquement pavoisés. Les équipages, groupés sur les ponts des bateaux, ou perchés sur les vergues jusqu'à la cime des mâts, saluaient par des hurrahs retentissants le signe auguste de la Rédemption qui passait devant eux.

Au-dessus des acclamations, des chants, de la musique et des roulements de tambours, le fort Saint-Jean et celui de Saint-Nicolas lançaient le grondement sourd de leur artillerie.

L'émotion était intense, et, sous ce ciel de lumière et d'azur, le spectacle ravissant (1).

Cent mille cœurs vibraient à l'unisson. De bien des yeux coulaient de douces larmes.

Au quai de la Loge, en face de l'Hôtel de Ville, la croix fut débarquée. Là, une estrade était préparée, et le P. de Mazenod y monta.

A lui incombait la charge de parler devant cet auditoire.

De toute sa taille, il dominait ces vagues humaines se pressant à ses pieds.

Le silence se fit comme par enchantement. L'attitude de la foule et le mouvement des physionomies montrèrent que, dès les premiers mots, l'orateur avait captivé l'attention. Sa vive foi lui inspira des accents d'une irrésistible éloquence, exprimant de la façon la plus simple, mais aussi la plus noble et la plus pénétrante, les enseignements qui se dégageaient de cette incomparable manifestation des sentiments religieux de tout un peuple.

— Durant ces semaines de bénédiction, dit-il, les grâces de régénération ont coulé abondantes, et le pardon est descendu sur des milliers de fronts repentants. La cérémonie de ce jour est la continuation du triomphe du Sauveur, à travers les siècles. Que vers le Christ Rédempteur s'élève l'hymne de la reconnaissance et de l'amour. C'est à Lui qu'on doit jurer fidélité.

Pendant que le P. de Mazenod, développant ces pensées, glorifiait magistralement les miséricordes divines, tous les yeux étaient fixés sur lui, et le silence le plus absolu, imposé par l'admiration et le respect, régnait sur l'innombrable assemblée. Toutes les poitrines, nous raconte un témoin, étaient haletantes et semblaient s'efforcer de retenir leur souffle.

Mais, à peine l'orateur eut-il fini, que l'enthousiasme éclata.

De tous côtés, on criait :

— Vive Jésus ! vive sa croix !

(1) Cf. Augustin Fabre, *Les Rues de Marseille*, t. II, p. 77 sq.

Puis, après cette première explosion du sentiment universel, la puissante voix de la foule reprit :

— Vivent les Missionnaires ! Vive le P. de Mazenod !

Ces dernières acclamations, non prévues par le cérémonial, n'étaient pas évidemment suivant les rubriques ; mais, à ce moment, aucune force humaine n'aurait pu les empêcher. Il en est des multitudes comme des grandes eaux. *Aquæ multæ, populi multi.* Quand elles sont déchaînées, aucun obstacle ne les retient. Souvent, la voix du peuple est la voix même de Dieu, surtout quand elle est inspirée par les pensées de la foi : *Vox populi, vox Dei !*

Le vaillant apôtre s'était cependant exprimé en provençal. Nul mieux que lui n'en connaissait les ressources et ne savait en tirer parti, à tel point que, même les moins familiarisés avec cet idiome, n'échappaient pas à l'influence captivante de son éloquence.

Non seulement elle plaisait aux gens du peuple, aux ignorants, aux ouvriers ; mais l'aristocratie la plus raffinée et les lettrés les plus difficiles en subissaient aussi les charmes.

Au soir de ce jour mémorable, le général baron de Damas, commandant la place, et, plus tard, ministre des Affaires étrangères, avouait au comte de Villeneuve-Bargemont, préfet des Bouches-du-Rhône, l'impression extraordinaire qu'il avait éprouvée :

— Je ne sais pas le provençal, et néanmoins j'ai tout compris. J'ai été *empoigné* comme jamais je ne le fus, et je sens que ce qui a été dit a été très éloquent.

— Assurément, répondit le préfet, c'était très éloquent.

Originaire de la Provence, et littérateur distingué, il ajouta, non sans une certaine fierté patriotique :

— Notre langue, d'ailleurs, n'est pas un informe patois, comme d'aucuns l'ont prétendu. C'est une langue régulière et parfaite : une belle langue, se prêtant merveilleusement aux effets de la grande éloquence. Vous venez d'en avoir la preuve !

Pourquoi ne le remarquerions-nous pas ? En choisissant le provençal pour lui et ses collaborateurs, le P. de Mazenod fut un devancier de ce mouvement littéraire qui se dessina bientôt après, et s'accentua avec tant d'intensité et de persévérance.

De là, ces créations gracieuses et si touchantes de Roumanille ; de là, cette *Mireille*, poème sublime de Mistral, atteignant les hauteurs de l'épopée ; de là, pour un idiome que l'on croyait mort, ce vif éclat qui a forcé l'admiration des classes cultivées, en étonnant la France entière et plusieurs autres nations si éprises, pourtant, d'elles-mêmes.

L'homme qui assumera, un jour, la tâche d'écrire l'histoire de la résurrection de la langue provençale, devra, pour n'être pas injuste, commencer par un exposé des prédications de celui qui, le premier au XIXe siècle, et à la face de populeuses cités, en a fait une arme si puissante pour entraîner les masses.

Empruntant un coloris inimitable à cette langue sonore, si expressive, et, selon Pétrarque, sœur aînée et rivale de l'italien, il a peint aux foules palpitantes la beauté surnaturelle de la vertu, les joies austères du sacrifice, les magnificences ravissantes du ciel. Les effets produits attestent qu'il a su donner à cette langue l'ampleur de la véritable éloquence.

D'autres l'ont employée à bercer leurs contemporains par d'agréables fictions, à les surprendre par des traits nouveaux, à les fasciner presque par la douceur de leurs chants ; lui s'en est servi, du haut de la chaire chrétienne, pour revendiquer avec une indomptable énergie les droits souverains de Dieu, et rappeler aux âmes égarées les lois impérieuses de la conscience.

Dans l'ordre de l'utilité et de la grandeur morale, non moins que dans l'ordre des temps, il est digne de marcher à la tête de ces esprits qui, divers par leurs aptitudes et illustres par leurs travaux, ont honoré le sol natal par leurs talents, et l'ont glorifié par leurs œuvres, mais qui, tous, furent surpassés par l'étendue de son ministère et la sainteté de son apostolat (1).

Le président de Mazenod, revenu de l'exil, vers la fin de 1818, s'était fixé à Marseille, où il habitait avec son frère, le contre-amiral. Quoique plein de santé en apparence, il n'avait plus que quelques mois à vivre. Avant de l'appeler à Lui, Dieu lui réservait la joie, si consolante pour un père, d'assister ici-bas au triomphe de son fils.

Quand les acclamations eurent cessé, la procession se remit en marche, en s'avançant le long du quai de la Loge, dans la direction du fort Saint-Jean. Elle contourna l'église Saint-Laurent, alla jusqu'à la cathédrale, et gravit la pente rude des Accoules.

Cette colline, située au centre de la vieille ville, avait son histoire. Deux mille ans auparavant, elle était la roche tarpéienne de l'antique Massilia, au temps des Phocéens, puis des Romains. Du sommet, le regard embrassait un vaste horizon. Avec le temps, son aspect changea. Peu à peu, ses flancs se couvrirent de constructions de tout genre, séparées par des rues étroites et tortueuses. On y bâtit une petite

(1) Cf. Tavernier, *Quelques souvenirs sur Mgr Ch.-Eugène de Mazenod*, p. 89.

chapelle ; ensuite, une église, qui, complétée par un cloître, devint, à la fois, paroisse et collégiale. Son Chapitre se composait de huit chanoines. La Révolution renversa l'église, mais ne put entamer le clocher qui résista victorieusement à la pioche des démolisseurs.

De sa plate-forme la plus élevée, Mgr de Belsunce, juste un siècle avant cette mission, en 1720, bénit la ville et le diocèse, suppliant Dieu d'arrêter les traits de sa colère, et d'accorder, aux prières de tout un peuple en larmes, la cessation de la terrible peste, dont les victimes se comptaient par milliers.

Ce lieu était donc vénérable. Aucun autre n'aurait mieux été choisi pour l'érection de la croix de mission, soit à cause de sa situation spéciale, soit à cause des souvenirs qu'il rappelait.

Une quête faite durant la dernière semaine, produisit une soixantaine de mille francs. On s'en servit pour déblayer le site de l'ancienne église des Accoules. Avec des rochers apportés à grands frais, on construisit un monticule figurant le Calvaire. Au-dessous s'étendait la grotte du Saint-Sépulcre. L'abbé de Forbin-Janson qui revenait de Palestine, en inspira le plan. Une grille de fer entourait le tout.

La croix fut plantée. Puis, Mgr de Bausset-Roquefort, imitant l'acte de son prédécesseur, monta, avec quelques prêtres, au sommet du clocher. De là, revêtu de la chape et mitre en tête, d'un geste imposant et majestueux, il donna la bénédiction pontificale à cette immense foule agenouillée sur la place et dans les rues avoisinantes.

La procession avait duré huit heures ; mais nul ne songeait à s'en plaindre. Les cœurs étaient à la joie et au ravissement causés par cette inoubliable cérémonie, clôturant si dignement la plus belle mission donnée en France, depuis le rétablissement du culte catholique (1).

Retourné de Rome où il avait séjourné quelque temps, un ecclésiastique ne se lassait pas de répéter dans son enthousiasme :

— Non ! même dans la Ville éternelle, je n'ai jamais rien vu de si magnifique !

Le mouvement religieux créé par cette mission mémorable fut si intense que les chefs de la cité voulurent que le souvenir en fût conservé aux générations futures par les procès-verbaux officiels de la Mairie (2).

(1) Cf. Augustin Fabre, *Les Rues de Marseille,* t. II, p. 78.

(2) *Archives de la Ville de Marseille.* Nouvelle série. Séances du Conseil municipal du 26 janvier et du 4 février 1820. Registre XVII, p. 23, 44.

§ 3

Fondation de la Maison du Calvaire, 6 mai 1821.

Longtemps les fruits de la mission se maintinrent. Plusieurs mois après, il semblait qu'elle durait encore, tant l'impulsion avait été forte. Les églises autrefois presque désertes, ne désemplissaient plus.

Les pèlerinages vers le Calvaire se multipliaient aussi. Individus et associations y affluaient, des parties les plus éloignées de la ville. Dans la grotte du Saint-Sépulcre, transformée en chapelle, il fallait, pour satisfaire à la piété des fidèles, célébrer plusieurs messes chaque jour.

Ce sanctuaire réclamait des chapelains. Un certain nombre de curés de Marseille ne tardèrent pas à exprimer le désir de voir les Missionnaires de Provence s'y fixer. Dans leurs paroisses dominait encore presque exclusivement l'usage du provençal. Ils auraient éprouvé une grande consolation, si ceux qui avaient évangélisé leurs ouailles en cette langue, fussent restés pour continuer l'œuvre si heureusement commencée.

Ils s'adressèrent donc au P. de Mazenod. Cet appel à son zèle, au nom des âmes les plus abandonnées, ne pouvait pas le laisser indifférent. Il hésitait, néanmoins, par un sentiment de délicatesse à l'égard des Missionnaires de France, qui, de leur côté, avaient manifesté l'intention de s'établir à Marseille.

S'inspirant des pensées de la foi qui réglaient invariablement sa conduite, il s'en remit, comme émanant du Ciel, à la décision de l'archevêque d'Aix, Ordinaire du lieu, et il écrivit à M. Rauzan, supérieur général des Missionnaires de France :

— Nous travaillons les uns et les autres pour la gloire de Dieu. Que Dieu soit glorifié, voilà tout ce que je désire. Que ce soit par notre ministère, ou par le vôtre, peu importe. Je me réjouirai toujours du bien que vous ferez, et de tout le bien qui vous arrivera... C'est à celui qui représente le Père de famille à déterminer la portion de la vigne à tel ou tel... Je ne cesserai jamais de vous être dévoué, et d'attacher le plus grand prix à l'amitié que vous m'avez accordée...

Cela fait, il partit avec quelques-uns de ses confrères, pour prêcher la mission de Brignoles, dans le Var.

Pendant son absence, l'archevêque d'Aix, afin de se former une opinion sur l'état des esprits, consulta officiellement les curés de Marseille. Ceux-ci furent d'avis que les Missionnaires de Provence, connaissant la langue de la contrée, étaient plus à même d'être utiles à l'ensemble de la population.

En conséquence, le 5 mai 1821, dans la matinée, le P. de Mazenod, à peine de retour, reçut la visite de M. l'abbé Guigou, vicaire général, venant, au nom de l'archevêque, l'engager à se rendre immédiatement à Marseille, afin de prendre possession de l'oratoire du Calvaire.

Très étonné, le P. de Mazenod tardait à accepter, car, à certains indices, il avait cru comprendre que l'archevêque était disposé à confier ce sanctuaire aux Missionnaires de France. Pour vaincre ses hésitations, le vicaire général l'entraîna à l'archevêché avec le P. Suzanne.

De vive voix, Mgr de Bausset-Roquefort renouvela sa proposition. Les mêmes motifs de délicatesse lui furent opposés.

— Non, non ! répondit le prélat. C'est ma décision irrévocable après mûre réflexion. Je ne veux pas qu'il y ait d'autres Missionnaires au Calvaire que ceux qui se sont constamment sacrifiés pour mon diocèse.

Voyant son interlocuteur toujours perplexe, il se dirigea vers le P. Suzanne, et, serrant ses mains dans les siennes, il lui dit :

— Aidez-moi, cher ami ! joignez vos prières aux miennes, et suppliez votre Supérieur d'aller, sans plus tarder, prendre possession du Calvaire.

Vaincu par de si vives instances, le P. de Mazenod inclina la tête.

— Puisque vous le voulez ainsi, Monseigneur, j'obéirai.

— Enfin ! vous consentez ! Il était temps !...

Et, en l'embrassant, l'archevêque ajouta :

— Préparez-vous, et partez aujourd'hui même. M. Guigou vous donnera une lettre pour M. Vigne, mon vicaire général de Marseille.

Les curés de cette ville, les chanoines, les confréries de pénitents accompagnèrent processionnellement les Missionnaires au Calvaire, au milieu d'un concours immense de personnes de toutes conditions. La foule couvrait la place et les rues adjacentes. A chaque fenêtre, des groupes nombreux ; des gens jusque sur les toits des maisons. C'était une fête générale. Tous manifestaient hautement leur allégresse.

Du pied de la croix, le Supérieur parla à cette multitude avide de l'entendre. Sa voix arrivait, nette et distincte, jusqu'aux derniers rangs de l'assemblée. Il rappela les scènes inoubliables de la mission et l'ébranlement universel qu'elle avait excité. Ses collaborateurs et lui retournaient pour continuer cette œuvre de régénération, soutenir les justes, relever ceux qui auraient failli, apporter aux uns et aux autres le dévouement de leur ministère.

Dans sa péroraison, il se tourna vers le clergé, assurant que la cérémonie de ce jour était un pacte d'alliance entre les Missionnaires

et les prêtres des diverses paroisses, pour la glorification de Dieu et le salut des âmes qui leur étaient confiées.

Ce discours, plein de tact et d'à-propos, plut à tous les auditeurs. Le contentement se lisait sur leurs visages. Leurs vœux étaient accomplis.

De ce jour, les Pères célébrèrent la messe dans la chapelle du Saint-Sépulcre. L'assistance croissait sans cesse. On dut songer à préserver les fidèles des intempéries des saisons, durant les sermons, le Saint Sacrifice et l'exercice du *Via Crucis* qui avait lieu tous les vendredis.

En attendant qu'il fût possible de construire une église assez vaste, on résolut d'ajouter une annexe provisoire en planches, sur une longueur de vingt à trente mètres. Les Missionnaires y fondèrent toutes les œuvres déjà si prospères dans la chapelle d'Aix : confréries pour les hommes, congrégations pour les femmes, prédications multipliées, retraites, octaves, neuvaines, prières du matin et du soir en commun, etc.

D'abord, ils habitèrent chez le contre-amiral de Mazenod qui leur offrit généreusement l'hospitalité. Puis, ils se logèrent dans l'hôtel de la famille Riquetti de Mirabeau, occupé, alors, par l'orphelinat de la Providence, dont on leur donna la direction. Enfin, le cloître des Accoules étant mis en vente, au mois de mai 1822, ils l'achetèrent.

Ces murs tombaient en ruines. On devrait les détruire pour bâtir une maison répondant aux exigences d'une communauté. En somme, on n'avait que l'emplacement ; mais c'était déjà quelque chose.

Puisque l'occasion s'en présente, et que l'établissement du Calvaire eut, dans la suite, une si grande importance pour la Congrégation des Oblats, disons un mot du nom singulier de cette partie de la ville sur laquelle il fut élevé.

Dans les vieux cartulaires du XIe siècle, principalement dans les archives du monastère de Saint-Sauveur, l'église des Accoules, qui existait depuis longtemps déjà comme paroisse, est appelée en langue vulgaire *Nostra Donna de las Accoas*, et, en latin, *Ecclesia Sanctæ Mariæ de Accuis*, ou encore *de Arcuis*, sans que les archélogues et les érudits aient jamais pu alléguer une raison absolument convaincante de ce titre bizarre. D'après plusieurs auteurs, ce nom viendrait des arceaux, ou *encoules*, qui soutenaient l'édifice, et lui étaient comme *accolés ;* d'où le terme provençal : *leis Accoulos* (1).

(1) Cf. De Ruffi, *Histoire de Marseille*, 2 in-fol., Marseille, 1696, t. II, p. 49. Casimir Bousquet, *Quelques mots sur l'ancienne église des Accoules*, in-8°, Marseille, 1854, p. 4 sq. Grosson, *Almanach historique de Marseille pour l'année 1771*, p. 64. Augustin Fabre, *Les Rues de Marseille*, t. II, p. 5 sq. Mistral, *Dictionnaire proven-*

Cette église, en effet, était fort remarquable. Beaucoup plus ancienne que le sanctuaire même de Notre-Dame de la Garde ; concédée, en 1060, aux religieuses du monastère de Saint-Sauveur par l'évêque de Marseille, Pons II, et son frère Godefroy, vicomte de la même ville, elle fut magnifiquement reconstruite, au XIIIe siècle, avec crypte, et devint le meilleur monument gothique de la cité. On y admirait la hardiesse des voûtes et la taille élégante des pierres. Aussi les actes municipaux du XIVe siècle ajoutent-ils souvent à son nom l'épithète de belle : *ecclesia famosa*. Ce quartier, d'ailleurs, était, alors, la résidence des familles les plus opulentes et les plus aristocratiques (1).

En 1646, Etienne du Puget, évêque de Marseille, érigea dans la paroisse des Accoules la Confrérie de Notre-Seigneur agonisant, afin de secourir, par la prière des fidèles, ceux qui allaient paraître devant Dieu ; elle subsista jusqu'en 1790. Un Calvaire en cet endroit était donc dans les traditions (2).

Le clocher que les vandales modernes n'avaient pu abattre à cause de son extraordinaire solidité, occupait la place d'une tour des âges précédents, appelée la tour de Sauveterre. La grosse cloche qu'on y avait mise, et qui portait le même nom, avait servi, pendant des siècles, à sonner le couvre-feu (3).

§ 4

La grande mission d'Aix.

Peu après la mission de Marseille, eut lieu celle d'Aix. Les mêmes prodiges de dévouement et de conversions s'y renouvelèrent.

Les vastes nefs de la métropole où prêchaient les Pères de Mazenod et Deblieu, furent bientôt encombrées. Celle du milieu, réservée aux hommes, étant devenue insuffisante, ils envahirent le chœur.

Ces auditoires si nombreux étaient profondément remués par l'éloquence irrésistible du P. de Mazenod. Sous sa parole pleine d'onction et de force, ils frémissaient. Souvent leurs soupirs et leurs sanglots trahissaient combien vive était leur émotion.

çal-français, 2 in-fol., Avignon-Paris, 1878, t. I, p. 25, 896. La Curne de Sainte-Pélaye, *Dictionnaire historique de l'ancienne langue française*, 10 in-4°, Niort, 1890, t. I, p. 49.

(1) Cf. *Archives de la Ville de Marseille*. Registre des délibérations. Procès-verbaux du 23 décembre 1365, du 18 mars 1366. De Ruffi, *op. cit.*, t. II, p. 50, sq. *Histoire des évêques de Marseille*, t. III, p. 163 sq., 186 sq., 211 sq. *Tableau historique de Marseille et de ses dépendances*, Lausanne, 1789, p. 31 sq. *Calendrier spirituel et perpétuel pour la ville de Marseille avec un état spirituel de tout le diocèse*, in-8°, Marseille, 1713, p. 194 sq. Augustin Fabre, *op. cit.*, t. II, p. 8-17.

(2) Cf. *Trésor de la dévote Confrérie des Agonisants érigée dans l'église de Notre-Dame des Accoules*, in-8°, Marseille, 1786.

(3) *Archives de Marseille*. Nouvelle série. Délibérations municipales. Registre LI, p. 471-473 ; Registre LIV, p. 365-368.

— Deux fois par jour, il montait en chaire, nous dit M. Tavernier. Cet effort se prolongea plus d'un mois pendant le Carême !... Aucune de ses austérités ne fut suspendue, malgré ses travaux excessifs. Le soir, son modeste repas se réduisait à quelques onces de pain et à un fruit cuit dans l'eau. Le lendemain, avant l'aurore, il était sur pied ; le champ était de nouveau labouré, et le héros de cette scène s'élevait sans cesse à nos yeux par le sacrifice qu'il faisait de sa personne et par la majesté de son talent. Il semblait ne pas se douter de la puissance de sa parole et du charme qui la suivait. Des hommes qui, depuis lors, sont devenus illustres, au point de siéger au premier rang dans le monde politique et littéraire, MM. Thiers et Mignet, n'hésitèrent pas, après l'avoir entendu, à le reconnaître pour un grand orateur. Ce jugement, qui confirmait le nôtre, ne sortira jamais de ma mémoire. Je le consigne autant pour l'honneur de celui qu'ils ont jugé, que pour le leur (1).

Citons encore un autre témoin oculaire :

— J'assistai, le second jour de la mission, au sermon du matin, dans la métropole Saint-Sauveur. Si je fus étonné du concours prodigieux de personnes de tout âge et de tout sexe qui s'y trouvaient depuis quatre heures et demie, je le fus bien davantage encore du discours que M. de Mazenod nous donna. Vous ne pouvez, mon cher ami, vous faire une idée de l'éloquence de cet homme de Dieu. Il s'insinue comme insensiblement dans l'âme. Quelque chose de pur et de doux qui s'épanche de son cœur, vous dilate. Il expliquait les premiers mots de l'Oraison dominicale. Il les développa avec tant de facilité, il s'exprima avec une abondance de sentiments si naturels et si touchants, que nous étions émus jusqu'aux larmes. Elles coulaient en effet de tous les yeux... Beaucoup de pécheurs se convertirent. Trois courtisanes, entre autres, se confessèrent le jour même (2).

Les tribunaux de la pénitence furent vite assiégés par une foule innombrable de pénitents, soupirant après l'heure bénie où ils pourraient déposer aux pieds du ministre de Dieu le fardeau de leurs fautes. L'ancien Carmel surtout offrait un spectacle frappant sous ce rapport : l'église, le chœur, les corridors, les chambres même des Missionnaires, tout était rempli d'hommes attendant leur tour. Ils y passaient des journées entières, et revenaient le lendemain et les jours suivants, sans manifester la moindre impatience.

(1) *Quelques souvenirs sur Mgr Ch.-Eugène de Mazenod*, p. 85.

(2) *Quelques lettres sur la mission d'Aix*, in-8°, Marseille, 1820, p. 6.

Si, parfois, pour les encourager, les Pères essayaient de les plaindre, ils répondaient aussitôt :

— Oh ! ne nous plaignez pas, nous ! C'est vous que nous plaignons ; vous, qui consacrez vos jours et vos nuits à vous dévouer sans relâche !

Les communions d'hommes se comptèrent par milliers. Des chrétiens éloignés, parfois depuis un demi-siècle, des pratiques religieuses, goûtèrent les délices ineffables du Seigneur.

— Le calme de leur âme, dit un témoin, se peignait sur leurs traits enflammés. Je croyais être aux jours fortunés des Ambroise et des Augustin !... A la messe de communion générale, quand un Missionnaire vint porter le baiser de réconciliation, ce fut un spectacle des plus émouvants. Les vieillards, les jeunes gens, les amis, les inconnus, tous s'embrassaient avec cordialité et dans les sentiments de la charité la plus profonde. Ensuite, ils s'avancèrent vers l'autel pour y recevoir le pain des forts. Chaque rang défilait en silence, l'un après l'autre, sans dérangement, sans confusion, et dans le plus grand ordre. J'ai vu des larmes d'attendrissement et de joie couler de leurs yeux et mouiller la patène qu'un lévite tenait... Evidemment Jésus-Christ régnait dans leur cœur, et se plaisait à les rendre heureux (1).

Par un exemple, le lecteur jugera de l'empressement vraiment extraordinaire avec lequel les hommes, jusque-là les plus indifférents à la religion, se portaient à tous les exercices.

Chaque soir, après l'assemblée générale des fidèles à Saint-Sauveur, deux scolastiques retenaient ceux de vingt, trente, quarante et cinquante ans, qui n'avaient pas encore fait leur première Communion. Hélas ! à cette époque, le nombre de ces retardataires était considérable.

Les futurs Missionnaires leur enseignaient les éléments de la doctrine chrétienne, et les préparaient à recevoir dignement les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Parmi ces auditeurs, on remarqua un ouvrier de vingt-six ans, qui n'avait que le travail de ses bras pour vivre et soutenir sa mère accablée d'infirmités. Levé avant l'aurore, il assistait à la réunion du matin ; puis, après une journée de rudes fatigues, revenait pour celle du soir.

Or, comme si Dieu voulait mettre sa bonne volonté à une dure épreuve, le travail vint à lui manquer à Aix, et il n'en trouva plus que dans un village fort distant. Quelle triste nécessité ! souffrir la faim, ou

(1) *Quelques lettres sur la mission d'Aix*, p. 34.

manquer, pendant quelque temps, les saints exercices de la mission !...

Dans cette cruelle alternative, il n'hésita pas une minute.

— J'ai quelques avances, se dit-il. Je puis encore soigner ma mère. Quant à moi, peu importe... D'abord, l'âme... Ensuite, le corps.

Les avances s'épuisèrent vite : le lendemain, il dut se coucher, sans avoir mangé.

Il n'en continua pas moins d'être assidu aux instructions. Mais on le voyait pâlir, de plus en plus.

Quelques jours après, à ceux qui lui demandaient des nouvelles de sa santé, il répondit, sans s'apercevoir de l'étendue de son aveu :

— Oh ! ce soir, j'espère avoir du pain. Donc, ne vous inquiétez pas sur mon compte.

— Comment ! du pain ! que voulez-vous dire ?

Il fut obligé de s'expliquer, et de confesser que, depuis deux jours, il n'avait pris aucune nourriture.

La nouvelle arriva jusqu'au P. de Mazenod qui se hâta d'aller visiter cet héroïque jeune homme, lui donna un abondant secours, et le serra dans ses bras, les yeux remplis de larmes.

— Mais, malheureux, lui dit-il sur le ton d'un affectueux reproche, pourquoi ne pas venir me confier ta peine !... Mon pauvre ami, comme tu as dû souffrir !...

— Eh ! Monsieur, reprit ce vertueux néophyte, j'en étais quitte pour quelques douleurs ; et puis, cela passait. N'avais-je donc rien à expier, moi aussi ?

— Quelle admirable simplicité ! répétait plus tard le P. de Mazenod, au souvenir de cet ouvrier dont il avait soulagé les misères physiques et morales, et qui fit, quelques jours après, sa première Communion avec une ferveur angélique. *Non inveni tantam fidem in Israel !...*

Parmi les habitants de la ville, bien peu échappèrent à la salutaire influence des saints exercices, continués avec un succès toujours croissant pendant plus de six semaines. Un de ces rares endurcis fut un pécheur public qui, dans sa colère, poignarda la complice de ses désordres, convertie par le P. de Mazenod. Pour se venger, ce malheureux voulut assassiner aussi le zélé Missionnaire, dont les pieuses exhortations lui avaient ravi l'objet de sa passion criminelle. Pendant de longues heures, il l'attendit à la porte de l'église ; mais, n'ayant pu réaliser cet abominable forfait, il s'enfuit pour se soustraire aux poursuites de la justice, et se pendit de désespoir.

La plantation de la croix fut très solennelle. On choisit pour ce monument le rond-point où commence le Cours.

§ 5

A travers les Bouches-du-Rhône et le Var.

Tant de labeurs ne suffisaient pas au zèle des Missionnaires. Ils évangélisèrent successivement dans les Bouches-du-Rhône : Château-Gontier, de la banlieue de Marseille ; Saint-Chamas, ville de deux à trois mille habitants, sur la rive septentrionale de l'étang de Berre ; La Ciotat, cité de douze mille âmes, etc. ; dans le Var : Brignoles, chef-lieu d'arrondissement ; Lorgues et Rians, chefs-lieux de canton ; Saint-Zacharie et Signes, au pied de la Sainte-Baume; Correns, etc., etc. Partout les mêmes succès, le même ébranlement des foules, les mêmes merveilles de conversions.

Que de détails intéressants il y aurait à relater !

A la Ciotat, pour la clôture, on renouvela l'émouvante cérémonie du port de Marseille. Son beau golfe est dominé par le curieux rocher appelé *Bec de l'Aigle.* Au delà, une île, surnommée l'île Verte, émerge des flots. A l'aide de deux radeaux superbement décorés, les marins y transportèrent la croix, escortée de toute une flottille, tandis que les gros navires pavoisés tiraient des salves d'artillerie. On la dressa sur l'île, à la vue d'une foule enthousiaste. L'archevêque d'Aix présidait (1).

Un tableau représentant cette scène fut commandé à l'un des meilleurs peintres, et placé dans la salle du tribunal maritime. Les prud'hommes en envoyèrent une copie au P. de Mazenod.

Par une intervention sensible, Dieu voulut encourager ces braves gens à persévérer dans la voie du bien. Un des capitaines qui avait pavoisé son navire et salué la croix au moment où elle défilait, partit quelques semaines après pour la Crète. Les vents contraires l'obligèrent à relâcher, comme beaucoup d'autres, dans une petite rade des environs de Gênes. Une tempête épouvantable survint. Trente navires, autour de lui, périrent, et leurs équipages furent engloutis dans les ondes furieuses. Un seul bâtiment se sauva : le sien.

Les contemporains virent en cela une protection spéciale du Ciel. Comme l'exprimait M. Besson, l'un des fabriciens de la Ciotat :

— Celui qui récompense un verre d'eau, et même un simple désir, avait certainement entendu les coups de canon tirés en son honneur !

(1) Cf. p. 177, la gravure le *Bec de l'Aigle.*



CHAPITRE VIII

Épreuves

1817-1824

§ 1

Oppositions du dehors.

Parce que vous étiez agréable à Dieu, disait l'archange à Tobie, il était nécessaire que l'épreuve vous visitât. Cette parole s'est réalisée dans la vie de tous les saints, surtout dans celle des fondateurs d'Ordres. Une société religieuse est appelée à produire trop de fruits de salut, pour que le démon ne s'efforce pas de la détruire. Mais aussi, l'épreuve est le cachet des œuvres divines : c'est une garantie d'avenir, et un prélude des plus abondantes bénédictions.

A peine la communauté des Missionnaires de Provence fut-elle formée, que des oppositions se dessinèrent contre elle.

On lui reprocha de dresser autel contre autel.

Le bien accompli, dès le principe, dans la ville d'Aix, lui attira l'antipathie de ceux-là mêmes qui auraient dû s'en réjouir et le favoriser. Cette jolie chapelle, toujours comble aux exercices quotidiens du matin et du soir, parut à plusieurs prêtres séculiers compromettre, par une concurrence déloyale, les intérêts des paroisses.

L'hostilité ne se montra pas sous cet angle trop étroit. Elle se para de considérations plus élevées. Les Missionnaires invitaient à la communion fréquente, et, par leur pratique, condamnaient ce rigorisme janséniste qui n'avait encore que trop de partisans dans le clergé. On les accusa de laxisme.

Se conformant aux doctrines romaines, ils affirmaient, en outre, que la présence à la messe paroissiale n'était pas obligatoire, le dimanche. On combattit cet enseignement, et l'on insista sur le prétendu devoir pour les fidèles de communier, à cette messe, de la main de leur curé.

Les vicaires capitulaires constatant l'influence sanctifiante de la communauté, l'avaient soutenue. Regardant les choses de plus haut, ils

voyaient plus juste. Sans entrer dans ces rivalités mesquines, ils accordèrent au Fondateur les autorisations les plus étendues.

Avec leur plein consentement, Mgr de Bausset-Roquefort, alors évêque de Vannes, conféra la confirmation à quelques enfants de l'Œuvre de la Jeunesse, dans la chapelle où avaient lieu leurs réunions ordinaires, et non à la paroisse. Cause nouvelle de mécontentement.

Les nuages s'accumulaient. Bientôt le tonnerre éclata.

Ce fut à l'occasion de la confirmation générale donnée par Mgr Miollis, évêque de Digne, dans la métropole de Saint-Sauveur, à Aix, le 18 mai 1817.

Pour des motifs graves, le P. de Mazenod avait obtenu que ses congréganistes ne seraient pas mêlés aux enfants de la paroisse de Saint-Jean-de-Malte, dont le maintien était des moins convenables. Il voulait que les jeunes âmes, préparées par lui avec tant de sollicitude, ne fussent pas exposées à la dissipation par leur entourage.

Ayant eu connaissance de cette décision, le curé de Saint-Jean en fut vivement froissé. Quand il aperçut le P. de Mazenod, sa colère ne garda plus de bornes. Il s'oublia jusqu'à l'apostropher de la façon la plus grossière, devant les nombreuses personnes qui remplissaient la cathédrale.

— Je vous apprendrai vos devoirs, Monsieur ! lui cria-t-il du ton le plus insolent. Et, puisque vous méconnaissez les droits des curés, je vous citerai devant le Promoteur du diocèse. On mettra fin ainsi à votre omnipotence et à vos empiètements sur le terrain d'autrui.

A ces paroles blessantes le P. de Mazenod ne répondit pas une syllabe. Celui qui l'avait autorisé étant là, n'avait qu'un mot à dire pour établir combien correcte était sa conduite. Soit timidité, soit prudence administrative, ce mot ne fut pas prononcé.

Sans la moindre allusion à ce que ce mutisme, semblant un désaveu, avait de pénible pour lui, le P. de Mazenod demanda humblement au vicaire capitulaire quelle place ses congréganistes devaient occuper. La réponse fut presque une réparation, car on lui désigna un poste d'honneur, près de l'autel.

Leur piété fut très remarquée, d'autant plus que leur recueillement tranchait sur la turbulence des autres. Ceux-ci, non seulement ne priaient pas, mais parlaient entre eux, riaient, criaient, se faisaient des niches, se disputaient, se battaient même.

Le tumulte en vint à un tel point, pendant la messe, que l'un des vicaires généraux de l'évêque de Digne, ne pouvant contenir davantage son indignation, se tourna vers les curés présents, et leur dit avec sévérité :

— Messieurs, c'est scandaleux ! Imposez donc silence à ces enfants. Qu'ils respectent un peu plus le saint lieu et le sacrement qu'ils vont recevoir. Leur attitude est révoltante !

Cette algarade, si humiliante pour les prêtres, n'eut pas d'effet sur ces jeunes espiègles. Presque aucun d'eux ne s'approcha de la Table eucharistique. Les congréganistes furent à peu près les seuls.

Le témoignage rendu à leur conduite si édifiante dédommagea amplement le P. de Mazenod ; et la scène de la métropole, loin de lui causer du tort dans l'estime publique, lui valut un surcroît de sympathie et de vénération.

§ 2

La lutte sur le terrain de la légalité.

Les ennemis, cependant, ne désarmèrent pas. L'un d'eux ne craignit point de s'adresser directement au ministre des Cultes, et d'appeler sur la Société naissante les foudres du pouvoir civil.

— A Aix, il y a, disait son libelle, un *sieur* de Mazenod, s'intitulant missionnaire. C'est un homme dangereux, à cause de ses idées sur la hiérarchie pontificale. N'ose-t-il pas proclamer que le *Pape est infaillible?* Aucun des curés de la ville ne peut le souffrir, et il est en guerre ouverte avec tous.

Pour détourner les fidèles de se rendre à la chapelle de la Mission, on affirmait que la Société serait bientôt dissoute. On l'annonçait du haut de la chaire.

Le préfet de Marseille circonvenu se montrait hostile.

La Restauration, à cette époque, n'était pas précisément ennemie des Ordres religieux ; mais elle voyait avec une certaine anxiété leur résurrection. Sans vouloir les anéantir par la violence, elle tâchait d'en comprimer le développement. Les libéraux y découvraient une menace pour la sûreté de l'État. Le moyen d'y obvier était, d'abord, d'empêcher les nouvelles communautés de se constituer.

Une loi du 2 janvier 1817 déclarait illégale toute Congrégation religieuse non autorisée par une loi votée par les deux Chambres et ratifiée par le Roi. On décorait cela du nom de *libéralisme :* liberté entière pour le mal, mais restrictions multipliées pour le bien.

Il était temps d'aller se défendre à l'endroit même où l'attaque avait été portée. Muni des lettres de recommandation des vicaires capitulaires et du sous-préfet d'Aix, le marquis de Foresta, son ami, le P. de Mazenod partit pour Paris, le 9 juillet 1817. Le ministre des Cultes, M. Lainé, le reçut fort aimablement. D'après les explications

fournies par le Fondateur, il comprit l'utilité d'une Société de Missionnaires voués spécialement à l'évangélisation de la Provence, dans la langue employée par la grande généralité des habitants, surtout ceux des classes populaires. Les dénonciations envoyées au gouvernement furent donc jetées au panier.

— Continuez votre genre de vie, sans vous inquiéter, conclut le ministre. Mais, à la rentrée des Chambres, adressez une demande officielle d'autorisation.

— Est-ce donc indispensable ? répondit le P. de Mazenod, qui goûtait peu ce projet. Comment occuper les deux Chambres d'une association aussi petite que la nôtre ?

— Il le faut, c'est la loi. De moins importantes devront en passer par là.

Une demande d'approbation fut donc préparée. Le conseil municipal d'Aix, invité à formuler son avis, se prononça pour l'affirmative, à la presque unanimité. L'assentiment du sous-préfet était déjà connu. Le préfet des Bouches-du-Rhône, revenu de ses préventions, l'apostilla à son tour.

Grâce à l'habileté du Fondateur, la cause des Missionnaires de Provence triomphait des attaques publiques, comme des manœuvres sournoises.

Le Concordat conclu avec Rome, le 11 juin 1817, amena peu à peu une détente. La question de l'autorisation légale tomba aux oubliettes. Le P. de Mazenod se garda bien de l'en retirer.

Il considérait cette autorisation comme une tutelle gênante, pleine de périls pour les Congrégations religieuses, pouvant même les conduire à leur ruine et causer leur destruction complète. Les spoliations légales qui ont eu lieu en France, en ces dernières années, et ont constitué la plus vaste escroquerie du siècle, montrent combien il avait vu juste.

— L'humilité, avait-il coutume de dire, l'abnégation, la charité et le zèle pour la gloire de Dieu, établiront notre Congrégation d'une manière bien plus solide que toutes les Ordonnances possibles ou autorisations de la puissance séculière.

§ 3

Consolation entre deux combats.

Son voyage à Paris eut un autre résultat heureux et nullement prévu.

Trente-cinq sièges épiscopaux, parmi lesquels celui de Marseille, venaient d'être rétablis par le Concordat de 1817.

Depuis longtemps, les vertus et le mérite du chanoine Fortuné de Mazenod le désignaient pour l'épiscopat.

Quand, jeune encore, il fut nommé vicaire général d'Aix, son père, le président Charles-Alexandre, alla remercier l'archevêque.

— Que Monsieur votre fils s'appuie sur moi, répondit le prélat ; bientôt il s'appuiera sur la crosse.

La Révolution empêcha la réalisation de cette prophétie.

Napoléon Ier lui offrit l'archevêché d'Avignon. Le chanoine refusa, et préféra demeurer en exil, à cause de sa fidélité chevaleresque à la dynastie légitime. Depuis, on n'en avait presque plus entendu parler, à Paris. On le croyait mort.

Le grand aumônier de France était, alors, le cardinal de Talleyrand-Périgord. Entre autres prérogatives, il avait celle de tenir ce que l'on appelait, suivant la terminologie de l'ancienne cour, « la feuille des bénéfices ». Ayant appris que le neveu de son condisciple de Sorbonne était dans la capitale, il désira le voir. Par lui, il sut que son ami vivait encore, et, quelques jours après, le proposa pour l'évêché de Marseille. Le Roi sanctionna ce choix. L'élu fut aussitôt averti par l'administration des Cultes de quitter la Sicile et de rentrer en France.

Cette décision, communiquée par les journaux, se justifiait par tant de motifs, qu'elle eut l'approbation générale.

Très désintéressé lui-même, et fermement résolu à rester le Missionnaire des pauvres, le Fondateur déclina toutes les offres séduisantes du cardinal grand aumônier. Mais l'élévation de son oncle sur le siège de Marseille, si important et si rapproché du berceau de sa famille religieuse, lui paraissait une attention du Ciel et une garantie contre les attaques auxquelles très probablement elle serait exposée encore.

§ 4

Nouvelles épreuves et déceptions.

Le siège métropolitain d'Aix, vacant depuis 1810, aurait aussi son titulaire : Mgr de Bausset-Roquefort, précédemment évêque de Vannes.

C'était un ami pour le P. de Mazenod qui lui fit visite à Paris, dès son arrivée. L'archevêque lui ouvrit ses bras, entra avec lui dans une foule de détails concernant la direction de son futur diocèse, lui témoigna une extrême confiance, et termina en lui déclarant l'intention de le nommer son vicaire général.

Bien des fois déjà, le P. de Mazenod avait repoussé des avances de ce genre, entre autres, peu de jours auparavant, celle de Mgr de Latil,

évêque de Chartres, et tout-puissant à la cour. Mais celle de l'archevêque d'Aix présentait tant d'avantages pour sa communauté, qu'il n'opposa aucune objection. N'y avait-il pas, là, le moyen le plus efficace pour détruire radicalement les hostilités dont elle avait souffert, et qui avaient déterminé son voyage ?

Était-ce, enfin, le calme après la tempête ?

Non ! car la Providence voulait être la seule à protéger une institution dont elle fut la seule inspiratrice.

Le Fondateur agissait sagement en cherchant des appuis à sa Congrégation, trop petite encore pour résister par ses propres forces aux orages qui la menaçaient de toutes parts. Mais Dieu, afin de montrer plus clairement qu'elle était bien son œuvre, se disposait à lui retirer tous les appuis humains. Il serait évident, alors, que si elle se maintenait, ce serait uniquement par Lui.

Le P. de Mazenod s'étant donc présenté chez l'archevêque, quelques jours après, le trouva non seulement moins expansif, mais extrêmement froid et réservé. La conversation ne sortit pas des limites de la stricte politesse, sans la moindre allusion aux fonctions de vicaire général, ni le moindre mot sur les affaires du diocèse.

L'accueil, loin d'être gracieux, était presque glacial.

Pendant une semaine, le P. de Mazenod demeura sous une impression pénible, se demandant la raison d'une volte-face si brusque et si inattendue.

Pour en avoir le cœur net, il revint chez l'archevêque, dans le but de provoquer une explication.

Après quelques phrases embarrassées, le prélat lui avoua qu'il avait reçu, contre lui et ses collaborateurs, des plaintes multipliées de plusieurs prêtres de la ville. Devant cette levée de boucliers, il croyait plus sage de reprendre sa parole et de renoncer à son premier projet.

Dans ce revirement il y avait plus que le refus d'un honneur aucunement sollicité, mais une sorte d'approbation des critiques formulées contre les Missionnaires. Ceux-ci n'auraient pas la confiance du premier pasteur du diocèse. Dans ces conditions, quel bien, désormais, pourraient-ils y opérer ? Leur existence y serait-elle même possible ? Ne seraient-ils pas contraints de porter ailleurs leur tente ?

Se voir délaissé par celui en qui il avait cru trouver un secours, fut certainement très désagréable à l'âme si sensible du Fondateur.

Ce n'était pas assez, pourtant : il devait passer par une épreuve plus douloureuse, afin qu'il fût seul, bien seul, au milieu de mille difficultés.

Le Concordat conclu entre le Pape et le Roi avait rencontré à la Chambre des députés une très forte opposition (1). On s'insurgeait surtout contre le trop grand nombre de sièges épiscopaux rétablis, et l'on demandait la suppression de plusieurs, principalement de celui de Marseille, attendu que le département des Bouches-du-Rhône avait déjà son évêque, à Aix. Les discussions continuèrent longtemps. Enfin, le projet du rétablissement du siège de Marseille sembla définitivement abandonné, malgré les vives protestations, souvent réitérées, en 1818 et en 1819, de la municipalité de cette ville, qui vota même la somme de cent cinquante mille francs pour la construction du palais épiscopal (2).

Toute espérance s'évanouissait donc, de ce côté encore.

§ 5

Les chanoines de la métropole.

Trois années s'écoulèrent ainsi. L'épreuve attire la grâce de Dieu. Nous avons dit combien furent fécondes en fruits de salut les missions nombreuses prêchées pendant cette période de contradictions.

En constatant le bien incalculable accompli dans son diocèse par ces religieux si décriés, Mgr de Bausset-Roquefort revenait peu à peu de ses préventions. Durant la mission d'Aix, il consentit, malgré les réclamations du Chapitre, à la disparition de la grille monumentale qui séparait le chœur du reste de la nef. L'immense auditoire d'hommes, rassemblé par la parole éloquente du P. de Mazenod, pourrait ainsi sans obstacle voir et entendre le prédicateur.

Mais l'envahissement du chœur par le peuple déplut extrêmement aux chanoines.

Avant la mission, quel calme dans la vaste cathédrale!... Elle était presque toujours déserte. Quel silence imposant sous les voûtes majestueuses ! Il n'était interrompu que par leurs voix psalmodiant l'office. C'était on ne peut plus édifiant !

Et maintenant, quelle agitation perpétuelle ! Quel bruit !... bruit de ces milliers d'assistants cherchant leurs places et remuant leurs chaises... bruit assourdissant des cantiques chantés par la foule entière... bruit des prédications... bruit des cérémonies tapageuses.

Quel contraste avec la tranquillité précédente, et avec ce pieux isolement dans lequel on avait jusque-là vécu !

Personne, il est vrai, ne forçait les chanoines à honorer de leur

(1) Cf. *Moniteur* du 24 novembre 1817.

(2) Cf. *Archives de Marseille*. Nouvelle série. Délibérations du Conseil municipal. Registre XVI, p. 511. Registre XIX, p. 554.

présence les exercices de la mission. Leur incontestable vertu les dispensait de cette corvée si pénible.

Sans doute ! Mais cette église, c'était la leur. Comment n'être pas froissé que d'autres vinssent s'y établir en maîtres, et y tenir, tout le long du jour, des réunions si peu conformes aux usages capitulaires ?

La coutume immémoriale des chanoines était de n'entrevoir le peuple que de loin, et à travers les barreaux protecteurs d'une solide grille. C'est qu'ils ne l'aimaient guère ce peuple, dont les excès les avaient fait si cruellement souffrir durant la Révolution. Instinctivement ils s'en défiaient.

Le zèle du P. de Mazenod, qui ébranlait toute une ville, n'était pas de leur goût. Leur état d'esprit les empêchait de découvrir ce qu'il y avait de sublime et de généreux dans cet apostolat. Jamais leur sagesse n'approuverait de telles exagérations. Bien plus : ils se sentaient humiliés dans leur fierté d'aristocrates de l'ancien régime, en voyant un des leurs, un homme appartenant à cette classe comme eux, le fils du président de Mazenod, descendre jusqu'à cette plèbe grossière.

En formulant ce blâme, ils oubliaient que le Fils de Dieu était descendu de bien plus haut encore !... N'insistons pas.

Et puis, pourquoi ces méthodes nouvelles d'évangélisation ? Est-ce qu'on les leur avait enseignées, pendant leur jeunesse cléricale ?... Avait-on fait cela avant 1789 ?... Fallait-il donc porter aussi la révolution jusque dans la discipline ecclésiastique ?... De leur temps, on était bien plus digne ! on se tenait mieux ! on savait garder les distances ! Et maintenant, tout était confondu. Il n'y avait plus d'ordre ; plus de hiérarchie. Des laïques, et quels laïques ! osaient s'asseoir dans leurs stalles !... Juste ciel !...

Selon eux, ces missions avaient un caractère populacier. Elles leur rappelaient les plus sombres jours de la Terreur. Trop de monde ! et quel monde !... trop de bruit surtout !

La réputation que le P. de Mazenod s'était acquise par son zèle apostolique, leur paraissait de mauvais aloi. Son ascendant sur les foules les effrayait. Ils l'appelaient « le tribun de la chaire ».

Oui, tribun !

Dans leur pensée, ils le rapprochaient de ce trop fameux Mirabeau, qu'ils avaient tous connu, à Aix. C'était, lui aussi, un transfuge de l'aristocratie. L'un et l'autre étaient sortis des rangs de la noblesse pour aller au tiers état, l'exciter (dans un but différent, on en convenait), mais, en somme, pour créer un mouvement populaire. Or, ces agitations des masses sont toujours dangereuses. On ne le savait que trop.

En face de cette plèbe envahissant le chœur de la cathédrale,

comment ne pas se remettre sous les yeux ces événements présents encore à toutes les mémoires : la populace réunie dans ce même chœur, il y avait si peu d'années, pour y élire les chefs de l'église schismatique issue de la Constitution civile du clergé ?

Non ! vraiment non, ce n'était pas tolérable !

Après plus de quatre-vingt-dix ans, il ne semble pas possible que six ou sept pieux vieillards aient pu divaguer à ce point. Cependant, comment en douter après les nombreux témoignages de cette époque, et surtout après les événements dont il nous faut faire un récit, au moins, succinct !

Les jeunes gens ne sont pas seuls à posséder une vive imagination. Sous les glaces de l'âge, elle retrouve, parfois, toute sa première activité et sa merveilleuse puissance d'engendrer des fantômes.

Pendant la mission, le mécontentement des chanoines ne se traduisit que par quelques paroles. On n'en tint aucun compte, et elles n'entravèrent en rien la marche des exercices, ni les opérations de la grâce. Mais ils voulurent, le dernier jour, affirmer leur autorité et obtenir une réparation, qui, à leur avis, était bien due.

Idée fâcheuse, aux conséquences déplorables !

L'entrain était tel et les confessions si nombreuses, qu'il fallut continuer la mission, une semaine encore, après la plantation de la croix. L'archevêque, très heureux d'un succès qui dépassait toutes ses espérances, décida qu'une seconde clôture se ferait, le dimanche, par une procession du Saint Sacrement, et il délégua Mgr Miollis, évêque de Digne, pour la présider, en son absence.

L'occasion était bonne pour les chanoines de déclarer, en face de toute la population, qu'ils étaient les maîtres dans l'église métropolitaine. Ils changèrent l'heure de leurs vêpres, et les mirent à cinq heures, précisément au moment où la procession devait rentrer à l'église, afin qu'il n'y eût pas de sermon de clôture, remplacé très avantageusement, selon eux, par la monotone psamoldie de leur office.

Pour obvier à cet inconvénient, le P. de Mazenod, sur l'avis du vicaire général, se résigna à dire à la foule que la procession commencerait à midi, afin qu'elle se terminât assez à temps, pour ne pas déranger les chanoines, les règlements émanés du Chapitre étant chose intangible.

Malgré l'heure si incommode, qui avait dû être fixée pour plaire à ces messieurs, la procession fut magnifique. La ville entière y assista. Mais comme les chanoines, toujours afin qu'il constât de leur omnipotence, avaient donné ordre aux sacristains de ne rien fournir, pas

même les chandeliers pour les acolytes, on avait été obligé de tout envoyer chercher successivement à l'église de la Mission : dais, chapes. chasubles. dalmatiques, flamberges, cierges. encensoirs, etc.. etc. Cela causa du retard, et la procession ne put sortir qu'à deux heures. Le parcours était long, et le nombre des fidèles très considérable.

Malheur ! trois fois malheur ! Quand on rentra, les chanoines étaient sur le point de commencer leur office ! Le P. de Mazenod s'apercevant qu'il n'avait pas le temps de prononcer le discours de clôture, invita les fidèles à se retirer pour se reposer, leur annonçant que le sermon n'aurait lieu que plus tard, quand l'office serait terminé.

Il s'éloigna lui-même, et revint dans sa demeure. Mais, la métropole étant comble, personne ne bougea. Les assistants craignaient trop, en partant, de perdre leur place. Pour rien au monde, ils n'y eussent consenti.

Ils attendirent donc patiemment.

Quel fut leur étonnement, après la psalmodie, de voir monter en chaire, non pas le P. de Mazenod, mais un chanoine. D'un ton aigre, celui-ci leur notifia que la mission était terminée ; cela avait assez duré ainsi ; il était temps que cela prît fin ; il n'y aurait plus de sermon ; on n'avait donc qu'à partir, et à laisser chacun en paix chez soi.

Le peuple ne remua pas.

L'ordre de quitter l'église fut réitéré. Quelques murmures éclatèrent dans l'assistance.

Ignorant qu'on ne se heurte pas impunément à une foule surexcitée, le chanoine se permit de la gourmander, et lui imposa la récitation d'un *Pater* et d'un *Ave*, pour expier ce qu'il appelait un scandale dans le temple de Dieu.

Ces invectives étaient une maladresse de plus. A ces mots, l'assistance devint houleuse. Les murmures redoublèrent allant jusqu'à la violence. Ce fut bientôt une agitation indescriptible. L'exaspération des hommes, non moins que celle des femmes, se manifestait bruyamment.

Sur ces entrefaites, parut le P. Deblieu, ne sachant rien de ce qui se passait. A sa vue, un cri formidable, plusieurs fois répété, s'échappa de toutes les poitrines :

— Vivent les Missionnaires ! Vivent les Missionnaires !

Après cette ovation, subite comme un coup de tonnerre, quelqu'un entonna un des cantiques les plus entraînants de la mission, aussitôt continué par des milliers de voix.

Impuissant à se faire entendre davantage, le chanoine, après quelques gestes désespérés, descendit de chaire, pâle d'émotion.

A ce moment, le P. de Mazenod, qu'on n'avait pas même averti

de la singulière et si imprudente décision du Chapitre, entrait à la sacristie.

On lui signifia sèchement, au nom des vicaires généraux, la défense absolue de prêcher.

Stupéfait, mais homme d'obéissance, il s'inclina, tout en frémissant sur les conséquences qui très vraisemblablement découleraient d'un ordre aussi intempestif, propre uniquement à compromettre les fruits de la mission.

Ce qu'il avait prévu, se produisit. La foule, ayant appris la chose, entra en fureur. On n'en sera pas étonné, si l'on songe combien sont vives les imaginations dans le Midi, et à quelles extrémités peuvent se porter des gens au caractère ardent, sous l'impression d'une forte colère.

Le P. de Mazenod tâcha de sortir sans bruit, pour regagner son habitation. On l'aperçut ; on se le dit ; tout le monde se précipita vers lui.

Pour réparer l'affront immérité, dont il venait d'être victime par cette injuste interdiction de la parole, chacun voulut l'embrasser, ou, du moins, lui baiser les mains. Des hommes vigoureux se saisirent de lui, et, avant qu'il eût pu se dégager de leur étreinte, l'élevèrent sur leurs épaules en criant :

— Vive le P. de Mazenod ! Vivent les Missionnaires !

La foule qui grossissait sans cesse, fit écho à cette ovation chaleureuse, jaillie spontanément des cœurs reconnaissants.

A ces cris d'affection s'en mêlaient d'autres moins élogieux pour les auteurs de ce désordre, contre lesquels l'indignation était générale.

Épouvantés de leur œuvre, et tremblants pour leurs personnes, les chanoines, regrettant plus que jamais la disparition de la grille, après s'être réfugiés en toute hâte à la sacristie, atteignirent l'archevêché par un couloir intérieur. Leur crainte n'était pas chimérique. Un grand malheur serait certainement arrivé, sans l'irrésistible ascendant du P. de Mazenod sur cette foule, bonne et généreuse, mais très inflammable, et au comble de l'irritation.

C'était une véritable émeute populaire.

Peu s'en fallut qu'une grêle de pierres ne s'abattît contre les fenêtres de l'archevêché. On ne parlait de rien moins que d'enfoncer les portes, pour demander compte de leur coupable conduite à ceux qui, à demi morts de peur, s'y étaient enfermés.

Malgré le tumulte, la voix du P. de Mazenod parvint à se faire entendre aux groupes qui l'entouraient de plus près. Les autres, s'apercevant qu'il parlait, se turent.

Il commença par les inviter à le suivre. Par cette manœuvre, il dégageait le palais archiépiscopal, en déplaçant le rassemblement : habile tactique dont les chanoines, dans le fond de leur cœur, durent lui savoir gré.

Les manifestants pensèrent qu'il les conduisait dans son église, pour leur adresser ce discours dont on les avait frustrés. De fait, il les dirigea vers l'ancien Carmel. Devant la chapelle, il monta sur le perron et harangua la foule, en l'exhortant au calme, à la soumission, à la paix. Il obtint que chacun se retirât tranquillement.

Mais, aussitôt, il écrivit à l'archevêque, alors à Toulon, pour l'informer de tout. En recevant ces tristes détails, Mgr de Bausset-Roquefort fut frappé de la gravité de la situation. Sans tarder, il partit pour Aix, et y arriva le lendemain. Dans la crainte que les fruits de la mission ne fussent totalement perdus, il décida qu'une troisième procession aurait lieu, le dimanche suivant, et que, au retour, serait prêché le sermon, attendu en vain, huit jours auparavant.

Cette bonne nouvelle, divulguée en ville, y suscita une joie universelle.

Les personnes sensées blâmaient unanimement les chanoines. Le vénérable M. Dalga, sulpicien et supérieur du grand séminaire, réunit sa communauté à la salle des exercices, pour lui annoncer qu'elle aurait à assister à cette procession que l'archevêque voulait aussi solennelle que possible.

Afin de prémunir les élèves du sanctuaire contre ces rivalités lamentables auxquelles ils seraient, peut-être eux-mêmes, exposés à se laisser aller plus tard, il n'hésita pas à condamner sévèrement ceux qui, au lieu de faciliter et d'encourager le bien, avaient multiplié les obstacles pour paralyser le zèle des ouvriers apostoliques, qui se sacrifiaient au salut des âmes avec tant de désintéressement.

La procession fut magnifique.

Quand, au retour, le P. de Mazenod parut en chaire, il y eut dans le vaste auditoire un mouvement général de satisfaction.

L'orateur ne se dissimulait pas la difficulté de sa tâche : le terrain était brûlant. Parlerait-il des chanoines, ou n'en parlerait-il pas ? S'il en parlait, ne rallumerait-il pas le feu couvant sous la cendre ? Et s'il n'en parlait pas, ce silence affecté ne serait-il pas interprété comme une sorte de vengeance, au milieu de la réparation éclatante qui lui était accordée par la volonté formelle de l'archevêque ?

D'autre part, il serait bien obligé de dire au peuple que ses violences furent répréhensibles. Quel tact il devrait mettre dans ses

paternels reproches ! Pouvait-il faire entendre à la foule un autre langage que celui de la bienveillance et du dévouement ! En réalité, elle n'avait pas tous les torts. Loin de là. Que de motifs de plaider en sa faveur les circonstances atténuantes !

De l'avis des assistants sans exception, son discours fut d'une éloquence achevée. Le supérieur des Missionnaires remplit à merveille son rôle de pacificateur. Il dit tout, sans blesser personne. Bien plus, chacun fut satisfait, même les chanoines.

Pour être plus sûr de lui-même et se mettre en garde contre ces inexactitudes d'expressions, qui, parfois, dans la chaleur de l'improvisation, échappent aux plus expérimentés, il avait, pour la première fois de sa vie, écrit son discours et tâché de l'apprendre. Cela n'entrait pas dans ses habitudes. Dès qu'il fut en chaire, un vide total se produisit dans sa mémoire. Il ne se rappelait rien de ce qu'il avait appris avec tant de peine. Un autre se serait troublé, et aurait complètement perdu la possession de soi. Mais il se ressaisit vite. Après une courte et fervente invocation de l'Esprit-Saint, il se lança dans une improvisation absolument différente de ce qu'il avait préparé.

Il fut superbe. L'auditoire était suspendu à ses lèvres. Là, cependant, se pressait non seulement le peuple, mais tout ce que la ville d'Aix comptait de plus lettré et de plus cultivé, dans le barreau, la magistrature, l'armée, les employés du gouvernement, etc. Ceux mêmes que la piété n'aurait pas attirés à l'église, étaient venus pour voir comment cette affaire se terminerait, car, depuis une semaine, on ne parlait pas d'autre chose, dans la ville et les environs.

Tous admirèrent avec quelle aisance l'orateur s'avançait à travers les écueils. Plus le passage était périlleux, plus on constatait qu'il le franchissait avec bonheur. La péroraison surtout fut un chef-d'œuvre. Il sut faire l'éloge des hommes qui avaient suivi si fidèlement les exercices de cette longue mission, et leur représenter, en même temps, le tort qu'ils avaient eu en prononçant des paroles injurieuses contre les membres du Chapitre. Comme ces chanoines, malgré leur humeur chagrine trop manifestée, étaient cependant des prêtres ayant souffert l'exil et la persécution pour la foi, il esquissa délicatement l'histoire abrégée et touchante de chacun d'eux.

— C'est un des plus beaux triomphes de l'éloquence que j'ai connus, rapporte un témoin oculaire. Difficilement on eût réconcilié avec plus de finesse le peuple et le Chapitre.

L'archevêque était radieux, en voyant revivre, sous ses yeux, les fruits de la mission qu'il avait cru perdus. A diverses reprises, pendant le discours, il manifesta, par des signes d'approbation, combien

le langage de l'orateur lui plaisait. Quand celui-ci, à la fin, se tourna vers lui, pour le prier de bénir l'assistance, le prélat se leva, remercia vivement pour le bien accompli, et dit au prédicateur que ce peuple, rendu meilleur par son ministère, était devenu sien. Il lui demandait donc d'achever l'œuvre, en le bénissant lui-même,

Surpris par cette apostrophe inattendue, le P. de Mazenod hésitait à accepter cet honneur ; mais l'archevêque ayant insisté et semblant exiger l'obéissance, le religieux détacha lentement de sa poitrine sa croix de Missionnaire, la baisa, et, avec elle, bénit l'auditoire, au lieu de le faire avec la main.

Cette manière d'obtempérer au désir du premier pasteur fut trouvée d'un à-propos parfait. Elle témoignait, à la fois, d'une humilité profonde et d'une remarquable présence d'esprit.

Dans la ville, on parla beaucoup de ce discours. Tous y applaudissaient. Grâce à l'éloquence et à l'ascendant du P. de Mazenod, la paix était conclue et le calme rétabli.

A partir de ce jour, le clergé paroissial lui fut moins hostile, et Mgr de Bausset-Roquefort lui devint ouvertement très sympathique. Ceux mêmes qui avaient, jusque-là, si mal apprécié sa personne et ses travaux, lui accordèrent sans restriction leur estime et leur confiance. C'était, selon eux, un prêtre d'un tact exquis et d'une grande foi : en un mot, un vrai serviteur de Dieu.

§ 6

Crise intérieure.

Les obstacles de toute sorte opposés du dehors contre la Société des Missionnaires de Provence s'aplanissaient. Le chemin étant libre, rien, ce semble, ne l'empêcherait, désormais, de courir à de nouvelles et plus éclatantes conquêtes.

Mais le démon veillait. Furieux de la voir triompher des difficultés qu'il avait accumulées sous ses pas, il résolut de lui en susciter de bien plus redoutables. Sachant que tout royaume divisé contre lui-même est condamné à périr, il chercha une occasion de semer la désunion parmi ses membres, afin de les amener à se séparer et à détruire ainsi, de leurs propres mains, l'édifice que le Fondateur avait eu tant de peine à construire. Cette occasion souhaitée si ardemment, l'esprit de ténèbres la trouva, un peu plus tard, dans un événement qui, de prime abord, paraissait des plus heureux pour la petite Société.

La nomination du chanoine Fortuné de Mazenod au siège épiscopal de Marseille était restée sans effet pendant six ans. Après une

telle attente, toute possibilité d'une solution semblait à jamais écartée. Le chanoine s'y était facilement résigné, malgré ce qu'il y avait d'humiliant dans cette situation équivoque qui lui était faite. Il n'était retourné en France que sur l'invitation formelle du gouvernement ; les journaux avaient annoncé publiquement son élévation à l'épiscopat ; et, sans égard pour son âge, ses mérites et ses cheveux blancs, ni pour ses droits acquis par cette désignation connue de tous, on le laissait sans position officielle, dans un provisoire qui menaçait de se prolonger indéfiniment. L'administration des Cultes l'aurait nommé à un autre évêché, si, par cet acte, elle n'avait paru renoncer au rétablissement de celui de Marseille, auquel elle tenait beaucoup. L'impasse était donc sans issue.

Retiré dans la maison des Missionnaires, l'évêque nommé de Marseille y vécut six ans, comme l'un d'entre eux, les édifiant par sa régularité monacale, son rare détachement des grandeurs terrestres, sa piété, son zèle pour le salut du prochain, en même temps qu'il les charmait par l'aménité de son caractère. Le temps qu'il ne passait pas en oraison était consacré entièrement au service spirituel des pauvres. Aux soins qu'il prodiguait à leurs âmes, il ajoutait, pour leurs infirmités corporelles, d'abondantes aumônes, leur distribuant généreusement tout ce qu'il possédait.

Dans l'affaire de l'évêché de Marseille, l'oncle et le neveu n'avaient eu aucune vue humaine. Ils s'en remettaient donc pleinement à Dieu, le priant de diriger les événements d'après son infinie sagesse.

Ni l'un ni l'autre n'y pensaient donc plus, quand, le dimanche, 19 janvier 1823, le chanoine Fortuné de Mazenod, déjà revêtu de la chape pour le chant de vêpres dans la chapelle de la Mission, reçut une large enveloppe portant le sceau de la Grande Aumônerie.

Sans la décacheter, il la mit dans sa poche, et, avec son calme ordinaire, entonna le *Deus in adjutorium*. Les vêpres furent suivies d'un sermon prêché par le P. Courtès, le seul des Missionnaires en ce moment à Aix, tous les autres étant dispersés au loin pour des travaux évangéliques. Après cette longue cérémonie seulement, le pli fut ouvert. Il renfermait la nomination, désormais officielle, de Mgr Fortuné de Mazenod au siège épiscopal de Marseille, récemment rétabli.

L'élu alla aussitôt se prosterner devant le Saint Sacrement, et y resta longtemps agenouillé.

La nouvelle, s'étant répandue en ville, y causa une véritable satisfaction, car Mgr Fortuné y était vénéré comme un saint. Le 9 février, il partit pour Paris avec le P. de Mazenod, qu'il avait prié de l'accompagner à la capitale.

En le voyant si plein de vigueur, malgré ses soixante-quatorze ans, le grand aumônier, alors prince de Croy, plus tard cardinal-archevêque de Rouen, lui dit, après l'avoir félicité d'une santé aussi florissante :

— Ah ! Monseigneur, si nous ne vous avions pas cru fatigué par le poids de l'âge, nous ne vous aurions pas laissé Monsieur votre neveu. Nous l'aurions également appelé à occuper un siège épiscopal. Mais il est temps de réparer cette erreur.

— Impossible ! répliqua Mgr Fortuné de Mazenod. Mon neveu doit demeurer à mes côtés ; il m'est indispensable.

Ces paroles du grand aumônier confirmaient les bruits qui avaient déjà couru à diverses reprises, dans le diocèse d'Aix, de la prochaine élévation du P. de Mazenod à l'épiscopat. Elles sont une preuve de plus aussi de la persistance avec laquelle il fuyait personnellement les honneurs.

Mais le prince de Croy, à mesure qu'il le connaissait davantage, tenait de plus en plus à son idée. Quelques jours après, dans le Conseil des Affaires ecclésiastiques, il le proposa pour l'évêché de Châlons. Il en parla ensuite à Mgr Fortuné comme d'un projet dont la réalisation immédiate était décidée.

Les refus de l'oncle et du neveu furent si énergiques que le grand aumônier y renonça temporairement. Il conclut le débat par ces mots significatifs :

— Eh bien ! Monseigneur, puisque vous voulez absolument le garder près de vous, je vous le laisse ; mais sachez que je ne fais que vous le prêter : ce n'est pas un don !

L'évêque de Marseille prit, pour ses deux vicaires généraux, son neveu et le P. Tempier, dont il avait apprécié les aptitudes administratives. La nomination de celui-ci surprit un peu. Les trente-huit ans passés dans l'exercice de cette charge, durant deux épiscopats, ont justifié amplement le choix dont il fut l'objet. Pendant cette longue période, il contribua puissamment à la création des œuvres si nombreuses qui firent du diocèse de Marseille l'un des plus prospères de France, à tous les points de vue.

L'avenir de sa famille religieuse paraissait plus assuré au Fondateur. Placée sous la protection d'un évêque assis sur un siège aussi important, ne serait-elle pas, désormais, à l'abri des dangers de tout genre qui l'avaient assaillie depuis son berceau ?

Et, cependant, ce qui semblait devoir lui procurer cette garantie de tranquillité, devint pour elle, d'abord, une cause de troubles qui la conduisirent à deux doigts de sa perte.

Une crise intérieure allait la bouleverser, et mettre en question son existence.

L'éloignement imposé aux deux premiers membres de la Société par leurs fonctions de vicaires généraux, fut le prétexte de cette agitation. On les blâma d'avoir accepté une situation exceptionnelle, à laquelle, pourtant, ils n'avaient consenti que dans l'intérêt même de l'Association. Mais le démon, esprit de mensonge, soufflait la désunion et la mésintelligence. On les accusa d'avoir sacrifié la Société au diocèse. On dénatura même leurs intentions si pures, si droites et si généreuses : on y vit plutôt des calculs d'ambition.

Les chefs de la famille, disait-on, avaient abandonné leurs frères. Ceux-ci seraient-ils obligés de persévérer, après un tel exemple ?

Quelques-uns demandèrent donc dispense des vœux à leurs évêques respectifs, qui s'empressèrent de les délier, ajoutant que ces vœux étaient nuls, *ipso facto*, comme lésant les droits d'un tiers : ceux des évêques sur leurs propres sujets ; et comme opposés à la promesse d'obéissance faite par tout prêtre, le jour de son ordination.

En donnant cette décision stupéfiante, l'archevêque d'Aix et l'évêque de Fréjus annonçaient leur intention de rappeler tous leurs diocésains pour les employer au ministère paroissial.

A cette époque, les Missionnaires de Provence appartenant pour la plupart à ces diocèses, cette menace, mise à exécution, eût entraîné la destruction immédiate de leur Société (1).

Le Fondateur heureusement était un de ces hommes qu'une tempête ne saurait abattre, mais qui, au contraire, dans la tourmente, puisent un redoublement d'énergie.

Il voulut, d'abord, traiter l'affaire, de vive voix, avec l'archevêque. L'entrevue serait pénible avec un prélat versatile et très irrité depuis le rétablissement du siège de Marseille, qui lui enlevait la meilleure partie de son diocèse. Il attribuait à l'influence du P. de Mazenod la solution définitive de cette question depuis si longtemps en suspens. De là ses mesures draconiennes.

Dans ces graves conjonctures, le Fondateur recourut à ses armes ordinaires : la prière et la pénitence. Il vint à Aix, et prescrivit à la communauté un jeûne rigoureux au pain et à l'eau. Quant à lui, il ne borna pas à cette mortification ses pratiques expiatoires. A la fin de la

(1) Ces défections de la première heure ne doivent pas nous étonner. On les rencontre presque toujours, plus ou moins, à l'origine des familles religieuses. Voir Dom Delatte, *Vie de dom Guéranger*, 2 in-8°, Paris, 1910, t. I, ch. IV, p. 136 sq, 144. La communauté de dom Guéranger travailla très activement à le chasser du monastère qu'il avait bâti, p. 157-167. Ce douloureux épisode est d'une lecture très instructive. Les mêmes tentatives se renouvelèrent plus tard ; ch. XI, p. 404 sq.

journée, il réunit les membres de sa famille religieuse dans la salle des exercices, leur décrivit, dans les termes les plus touchants, les dangers menaçant cette Société sortie de son cœur, et s'offrit comme victime pour apaiser le courroux du Ciel. Après ces paroles, il fit éteindre les lampes, et s'infligea une flagellation sanglante, au milieu des pleurs et des sanglots de tous.

Ce n'était pas assez encore pour sa soif d'immolation. Au moment où l'on se rendait au réfectoire, il s'étendit sur le seuil de la porte, commandant à tous, au nom de l'obéissance, de le fouler aux pieds. Cette scène, qui rappelait les plus émouvantes que l'on rencontre dans la vie des saints fondateurs d'Ordres, raffermit dans leur vocation ceux que la défection de quelques anciens avait troublés. Tous redoublèrent envers lui de tendresse, et, pour le consoler de la trahison des faux frères, s'engagèrent à ne mettre aucune borne à leur dévouement. La ferveur suppléerait au nombre.

Le lendemain, le P. de Mazenod se présenta à l'archevêché. Merveilleux changement ! Dès qu'il le vit, l'archevêque s'avança vers lui, le suppliant de tout oublier. Il lui exprima combien il appréciait les Missionnaires, et combien il tenait à ce que leur Société continuât à faire dans son diocèse le bien qu'elle avait si généreusement commencé.

Le Fondateur écrivit ensuite à Mgr de Richery, évêque de Fréjus, une lettre, vrai chef-d'œuvre, où se mêlent, sans se nuire, la plus grande déférence pour le prélat et la plus inflexible rigueur théologique. Elle obtint un plein succès. Si l'évêque ne fit pas rentrer les transfuges, ce qui n'était pas en son pouvoir, il assura, du moins, qu'il n'arracherait pas à la Société des Missionnaires ceux de ses diocésains qui s'y trouvaient encore, et désiraient y persévérer.

La paix était ainsi rétablie à l'extérieur, et le calme régnait au dedans. L'épreuve, quoique terrible, resserra les liens de ceux qui avaient eu le courage de la supporter sans faiblir. La Congrégation, épurée comme l'or dans la fournaise, sortait plus forte de la tribulation. Après avoir reçu ce baptême du feu, elle pouvait, avec plus de sérénité, envisager l'avenir.

§ 7

Les bénédictions de Dieu. Troisième Chapitre général.

A la place des sujets dont elle venait d'être privée, Dieu lui en envoya d'autres, excellents sous tous les rapports. Nommons ici spécialement celui dont le procès de béatification s'instruit à cette heure, et qui fut si largement favorisé du don des miracles avant et après sa mort : le P. Albini.

Professeur distingué de théologie morale au grand séminaire de Nice, il connut les Missionnaires de Provence pendant une retraite que le P. de Mazenod et le P. Suzanne prêchèrent dans cette ville à plusieurs centaines d'hommes, la plupart pécheurs scandaleux.

Très édifié par les vertus apostoliques des deux prédicateurs, il fut frappé par l'extraordinaire efficacité de leur ministère. Il résolut donc de les suivre pour partager leur genre de vie qui répondait parfaitement à ses aspirations.

Mgr Colonna d'Istria, évêque de Nice, consentit avec peine au départ d'un sujet de si haute valeur.

— Si j'avais quatre prêtres comme lui, disait-il, mon diocèse serait vite renouvelé !

Il céda, enfin, dans l'espoir que le P. Albini retournerait à Nice, avec plusieurs de ses confrères, pour y fonder un établissement de Missionnaires.

La permission obtenue, le postulant partit aussitôt, sans même prendre le temps d'aller saluer sa famille qui habitait tout près, à Menton, sa ville natale. C'était, à la lettre le *relicto retibus et patre secuti sunt eum.*

Dès son arrivée à Aix, il produisit une profonde impression par son attitude réservée et sa figure austère. Malgré le voile d'humilité sous lequel, avec un soin continuel, il cachait son éminente sainteté, elle se manifestait à tous les yeux.

Après son noviciat, il fut chargé de donner des leçons de théologie morale aux scolastiques. Nourri des plus pures doctrines romaines et professeur émérite, il exposa, l'un des premiers en France, avec l'ampleur désirable, les principes de saint Alphonse de Liguori. Il en pénétra ses disciples et les fit bénéficier de cette longue expérience qu'il avait acquise, soit par l'enseignement, soit par la direction des âmes.

Le moment approchait où, suivant les Constitutions, devait être réuni le Chapitre général. Le Fondateur le convoqua donc à Aix, pour le 29 septembre 1824.

Afin d'achever la pacification intérieure et d'écarter tout péril d'une crise aussi dangereuse que celle qu'on avait traversée, il demanda que le Chapitre se prononçât librement, et par scrutin secret, sur la charge de vicaire général acceptée par lui et par le P. Tempier.

L'un et l'autre ne s'étaient prêtés à cette combinaison que par nécessité, en retour de la protection si appréciable accordée par l'évêque de Marseille à la Société naissante. Mais ces fonctions étaient contraires à leurs inclinations. Ils y renonceraient volontiers, leur goût les portant

vers la vie de Missionnaires et non vers celle d'administrateurs. Dur leur était cet esclavage auquel ils ne s'étaient résignés que par amour de leurs frères et pour le succès de l'œuvre commune. Au lieu de rester, du matin au soir, dans les bureaux d'une chancellerie, ils auraient préféré, comme autrefois, courir aux âmes, les grouper autour de leur chaire, les émouvoir et les amener repentantes au sacré tribunal. Il y a, là, pour le Missionnaire, des joies surnaturelles et des consolations ineffables, dont on ne perd plus le souvenir, quand on les a, une fois, goûtées.

A l'unanimité, les bulletins de vote exprimèrent le même sentiment : pour le bien de la Société, il était opportun que le P. de Mazenod et le P. Tempier continuassent leurs fonctions de vicaires généraux.

La conduite du Fondateur était solennellement approuvée. La conformité de vue entre le père et les enfants s'affirmait éclatante. Après cette épreuve, comme auparavant, tous ne formaient vraiment qu'une seule famille, dans laquelle se retrouvaient le *cor unum* et l'*anima una*.



La Ciotat. Le *Bec de l'Aigle*. (Voir le texte, p. 157).

CHAPITRE IX

Nîmes

1825

§ 1

Le P. Mie, supérieur.

Depuis plusieurs années, Mgr de Chaffoy, évêque de Nîmes, ayant appris quel bien immense les Missionnaires de Provence faisaient aux populations qu'ils évangélisaient, avait formé le dessein de les avoir dans son diocèse.

En 1822, il leur offrit le sanctuaire de Notre-Dame des Grâces, qui, avec le couvent attenant, occupe le sommet d'une montagne isolée, près de Rochefort, dans le canton de Villeneuve-lès-Avignon, arrondissement d'Uzès. Charlemagne et Guillaume d'Aquitaine, comte de Toulouse, l'érigèrent vers 798, en reconnaissance de leurs victoires sur les Sarrasins. Très vénéré jusqu'à la Révolution, il souffrit beaucoup à cette époque.

Le nombre restreint de sujets disponibles ne permit pas d'accepter ces propositions. Elles furent renouvelées, dans la suite, et, la petite phalange d'ouvriers apostoliques ayant augmenté, il fut possible de réaliser ce projet : mais le P. de Mazenod préféra fixer la résidence dans la ville épiscopale, d'où l'on rayonnerait plus facilement dans toutes les directions.

Au mois de mars 1825, les Missionnaires s'installèrent provisoirement dans une étroite maison, communiquant avec le grand séminaire par un jardin. Elle était située entre la rue des Chassaintes et le cours appelé maintenant boulevard de la République. L'année d'après, au mois de juin 1826, ils acquirent un immeuble plus vaste, ancienne filature de soie, le n° 6 de la rue de la Faïencerie, comprenant une large habitation et plusieurs dépendances. Une jolie chapelle intérieure y fut disposée dans une partie du premier étage. L'église extérieure, ouverte au public au mois d'avril 1829, le dimanche des Rameaux, fut, dès son inauguration, très fréquentée.

C'était en plein quartier protestant. On espérait, par le contact quotidien, convertir quelques-uns de ces hérétiques.

Le supérieur, le P. Mie, âgé alors de cinquante-sept ans, possédait à un rare degré l'art d'instruire solidement de la religion les classes ignorantes.

Il exposait les enseignements de l'Église avec tant de logique et de clarté que les moins intelligents comprenaient sans peine. Ses phrases, simples et courtes, comme des aphorismes, constituaient un enchaînement parfait de propositions découlant les unes des autres, dans une gradation continue des plus saisissantes. La lumière en jaillissait et pénétrait les esprits, même les plus rebelles.

Impassible, le geste sobre, sans éclat de voix, il avait un accent de conviction des plus communicatifs.

En l'entendant, on supposait, au début, qu'il ne toucherait personne, tant il paraissait froid. Mais il arrivait presque immanquablement à s'emparer de son auditoire. Dès lors, il le tenait sous la puissance de sa parole, tombant, à chaque instant, comme les coups d'un infatigable marteau. Les assistants, abattus, semblaient demander grâce.

Un jour, dans la cathédrale de Digne, il prêchait sur la mort. Pendant plusieurs minutes, il parla au milieu de l'inattention presque générale. Cependant, on ne tarda pas à être excité par une réflexion présentée avec une extrême justesse. On écouta davantage ; on commença à être remué ; puis, l'émotion augmenta et gagna l'assemblée entière. L'orateur, pourtant, était d'un calme extraordinaire en martelant ses phrases ; mais ce calme contrastait d'autant plus avec les vérités effrayantes qu'il énonçait, et les rendait plus épouvantables encore. On aurait dit l'ange de la mort, traçant tranquillement, du haut de la chaire, le tableau du dernier jour du monde, et montrant du doigt cet avenir inévitable et redouté.

L'auditoire fondait en larmes.

Le curé même, n'étant plus maître de lui, se précipita hors de sa stalle :

— C'est à faire frémir ! s'écria-t-il. Chacun a la chair de poule ! Plusieurs certainement vont s'évanouir avant la fin du sermon.

Malgré l'effarement de l'archiprêtre et ses signes de détresse, l'inflexible P. Mie continuait sans pitié, toujours avec son calme imperturbable et terrifiant.

Quand il avait à dépeindre les conséquences funestes du vice, son visage prenait un aspect surprenant d'austérité, de tristesse et d'hor-

reur. Il exprimait une si profonde répulsion pour le mal, qu'on ne pouvait s'empêcher de penser comme lui.

A l'autel, il était d'une dévotion extraordinaire. Un laïque qui ne le connaissait pas, assistant un jour à sa messe, fut impressionné de la componction avec laquelle le célébrant se frappait la poitrine, en prononçant les paroles liturgiques, *Domine, non sum dignus !*

Après avoir demandé son nom, il fit part de son saisissement à M. Nay, curé de Marignane, lui-même très pieux et très instruit.

— Le P. Mie ! répondit M. Nay, en recevant cette confidence, le P. Mie est un prêtre qui en vaut mille.

Et, à diverses reprises, il répéta, en jouant sur le mot :

— Mie en vaut mille ! Oui, Mie en vaut mille.

Tel était l'homme qui allait présider à la nouvelle fondation de Nîmes.

§ 2

La Communauté.

Avec lui arrivait à Nîmes le P. Honorat, une de ces âmes religieuses auxquelles rien ne coûte.

— Comptez sur son zèle, avait dit le P. de Mazenod ; comptez aussi sur son obéissance et son esprit de détachement. Il embrasse avec allégresse et promptitude les moyens qu'on lui fournit pour progresser dans la vertu. En matière de mortification corporelle, il irait trop loin, si on ne veillait sur lui. Et que de qualités excellentes !... Lorsque l'expérience aura complété ce qui lui manque, il sera un sujet parfait.

L'avenir prouva la justesse de ce pronostic.

Le P. Marcou était digne de lui être associé. Depuis sa prêtrise, il était appliqué au ministère. Il s'y adonnait avec une sainte passion. Son amour pour Dieu et son dévouement pour la conversion des âmes qu'il voyait dans un état si déplorable, le poussaient à entreprendre des travaux au-dessus de ses forces.

Il exultait de compter parmi ses compagnons, à Nîmes, son ami le P. Guibert. Celui-ci, malgré sa jeunesse, portait sur son visage l'empreinte d'une maturité précoce. Son extérieur grave et réservé inspirait un respect mêlé de crainte. Avec sa figure monacale, son teint mat et blanc, son profil très accentué, ses yeux enfoncés dans l'orbite et voilés à demi sous d'épais sourcils, on l'eût pris pour un vieillard.

Une femme du peuple, âgée déjà, l'aborda et lui dit :

— Enfin ! c'est vous que j'attendais. Les autres Pères sont trop

jeunes ; je n'ai pu me résoudre à me confesser à eux. Mais vous, vous êtes un *ancien ;* vous aurez toute ma confiance.

Soixante ans plus tard, Mgr Besson, évêque de Nîmes, rappelait ce fait charmant dans sa belle *Lettre Pastorale sur la mort du cardinal Guibert* (1).

Le P. de Mazenod avait comme l'intuition de ce que serait, un jour, le P. Guibert. Au lendemain de son ordination, il écrivait :

— C'est moi qui l'ai présenté au pontife. Dieu sait avec quelle indicible consolation j'ai prononcé le *scio et testificor !...* Que Dieu bénisse notre famille. En Lui demandant de nous accorder des hommes comme celui qui vient d'être promu au sacerdoce, nous avons demandé tout ce qu'il nous faut. De saints prêtres !.... Voilà notre richesse !

Un autre Missionnaire plein de talent fut le P. Hermitte.

Fils d'un riche négociant de Marseille, il s'était, d'abord, destiné au barreau. Après avoir achevé brillamment le cours d'humanités dans sa ville natale, il vint à Aix étudier le droit. Pour échapper aux dangers auxquels sa foi et ses mœurs étaient exposées, parmi les élèves de l'Université, dont beaucoup trop ne songeaient qu'à mener joyeuse vie, il pria les Missionnaires de Provence de l'accepter comme pensionnaire. On y consentit.

Les exemples d'édification qu'il eut, dès lors, constamment sous les yeux, l'amenèrent à réfléchir sérieusement sur la vanité des biens de ce monde. Ses pensées se modifièrent profondément, et sa vocation se révéla distinctement à lui. Ce n'est pas dans le prétoire qu'il élèverait la voix pour défendre, avec toutes les arguties de la chicane, des causes d'un intérêt périssable ; c'est du haut de la chaire de vérité, pour apprendre aux hommes la seule chose nécessaire : le chemin du ciel.

Au noviciat et au scolasticat, il fut le modèle de ses frères par sa régularité. Prêtre, il eut son obédience pour Nîmes. Bientôt se manifestèrent en lui des aptitudes remarquables pour la parole. Les éloges, pourtant, ne lui firent pas oublier qu'il était l'apôtre des pauvres : les évangéliser était le plus ardent de ses désirs et la plus goûtée de ses joies.

Notons encore ici le P. Touche, taillé en hercule, infatigable à la besogne ; les Pères Jeancard, Martin, Dupuy, etc.

(1) Mgr Besson, *Œuvres pastorales et oratoires,* t. V, p. 283.

§ 3

Missions dans les Cévennes.

Les Missionnaires de Provence reçurent à Nîmes l'accueil le plus sympathique du peuple et du clergé. Leurs retraites d'hommes à la paroisse Saint-Charles, à la cathédrale, dans d'autres églises de la cité, et même à huit cents détenus, eurent un succès très grand. Leur maison était sans cesse envahie par un nombre considérable de leurs auditeurs qui, n'ayant pas réussi à les atteindre au confessional, vu la foule qui les entourait, accouraient jusque chez eux, leur demander la lumière et le pardon.

Ensuite, ils cherchaient à faire partager à d'autres ce bonheur.

— Chaque homme qui se convertit, disait à ce propos le P. Guibert, se change en missionnaire qui nous envoie ses parents et ses amis !... Chaque jour il s'en présente !

Les résultats étonnants de ces retraites d'hommes établirent, de bonne heure, leur réputation.

On se murmurait à l'oreille :

— Ce sont des Jésuites !...

Dans cette persuasion, un curé leur offrit un immeuble pour l'aménager en collège.

— Vous nous faites beaucoup d'honneur, répondit le P. Mie, mais vous vous trompez d'adresse. Nous ne sommes pas des professeurs de littérature ; nous sommes des missionnaires... les missionnaires du peuple.

L'année 1825 était celle du Jubilé. Leurs travaux ébranlèrent les populations du diocèse, non moins que celle de la ville épiscopale.

On en trouve l'écho dans la Lettre pastorale déjà citée. Mgr Besson nous montre le futur cardinal Guibert avec ses confrères aux missions de Saint-André-de-Majencoules, de la Rouvière, de Valleraugue, de Sumiène, etc.

— Chaque jour, dit l'éloquent évêque, il affermissait sa marche et sa voix, laissant toutes nos montagnes comme embaumées du parfum de cet heureux début. La génération qu'il a prêchée et convertie, est, depuis longtemps, descendue dans la tombe ; mais les lieux qu'il a visités, étaient restés présents à sa mémoire... Au mois de mars dernier, l'illustre archevêque de Paris, malgré l'épuisement et le déclin de ses forces, nous accorda la faveur d'un long entretien. Il nous raconta toutes les circonstances de son noviciat apostolique, car la carrière du cardinal Guibert a commencé à Nîmes, et voilà pourquoi nous lui

devons aujourd'hui le tribut particulier de nos hommages et de nos prières.

...Nous croyons l'entendre encore : il nous citait avec une merveilleuse mémoire les dates, les noms, les lieux, les personnes... Il était, pour ainsi dire, planté dans nos Cévennes, et y avait laissé quelque chose de son zèle et de sa vertu. C'était son premier poste; sa première chaire. De tels souvenirs sont ineffaçables dans la vie d'un prêtre. Ils réveillaient chez le saint vieillard, jusque sous la glace de ses cheveux blancs, quand la mort l'avait déjà averti, je ne sais quelle vivacité et quelle généreuse ardeur. Il nous demandait si vous étiez toujours simples, fidèles, pleins de foi ; si nos religieuses paroisses des montagnes avaient gardé leurs habitudes ; et, quand nous lui disions que vous y bâtissiez de belles églises, il en bénissait le Seigneur, nous faisant les souhaits les plus touchants pour la conservation de vos bonnes mœurs et de vos pieuses pratiques. O nos chers diocésains, écoutez-le, c'est un saint qui vous parle, et qui vous adjure par ma bouche : Demeurez chrétiens, et vous serez heureux (1).

La mission de Saint-André-de-Majencoules, dans les Cévennes, eut lieu au mois de septembre 1825. Elle dura quatre semaines et fut donnée par les Pères Mie, Honorat, Marcou et Guibert. Tous les habitants, sauf de rares exceptions, s'approchèrent de la Table sainte, car il y eut un millier de communions, et la population ne dépassait pas dix-sept cents âmes. Les hommes, bravement, assistèrent aux processions, le chapelet à la main ou suspendu sur la poitrine.

La cérémonie de la communion des infirmes fut particulièrement touchante. La paroisse de Saint-André se compose de cinq ou six hameaux : le Cigal, le Marzel, Valerogues, etc., assez éloignés de celui qui est au centre, et où l'on faisait les exercices. Après avoir célébré leur messe à cinq heures du matin, le P. Marcou et le P. Guibert portèrent immédiatement le pain céleste aux malades. Pendant quelque temps, ils cheminèrent à côté l'un de l'autre ; puis, à la bifurcation de la route, ils se séparèrent pour suivre deux directions différentes. De nombreuses personnes, et surtout des jeunes gens les précédaient, chantant des cantiques.

A leur arrivée dans les hameaux, toute la population réunie se joignait au cortège. Rien de semblable ne s'était vu, en ces endroits reculés des Cévennes. Les cantiques qui avaient retenti tout le long du chemin, continuaient encore jusque dans les maisons et les chambres

(1) Mgr Besson, *Lettre pastorale sur la mort du cardinal Guibert, archevêque de Paris. Œuvres pastorales et oratoires,* t. V, p. 281 sq.

des malades. Ceux-ci, dans une sorte d'extase, versaient des larmes d'attendrissement.

— On se serrait autour du Saint Sacrement, racontait le P. Guibert. On se disputait presque à qui approcherait le plus. Je ne crois pas que l'empressement fût plus grand autour du divin Maître, quand il traversait la Judée.

Il disait encore :

— Pendant ces quatre semaines, que de miracles, sous mes yeux ! J'en suis tout émerveillé !

Le dernier soir, lorsque le P. Mie fit les adieux, du haut de la chaire, les sanglots éclatèrent de toutes parts et couvrirent sa voix, l'empêchant de continuer.

Malgré les refus réitérés des Missionnaires, la foule les accompagna sur un parcours de quatre à cinq kilomètres.

— Ils pleuraient comme des enfants, et nous devions employer mille moyens pour les calmer.

Dans les premiers jours de novembre, s'ouvrait une autre mission : celle de Notre-Dame de la Rouvière, non loin du Vigan. Pour y parvenir, les Pères devaient repasser par Saint-André. Les habitants, l'ayant su, ne se possédaient pas de joie, à la pensée de les revoir.

— Nous étions encore à une lieue de Saint-André, racontait le P. Guibert, quand nous entendîmes le son des cloches. A mesure que nous avancions, nous rencontrions des groupes de plus en plus compacts. Bientôt nous fûmes entourés par la population entière qui se forma en procession. Que Dieu nous accorde beaucoup d'humilité, et nous évite de telles épreuves, dans lesquelles l'amour-propre trouverait trop facilement son compte.

Le maire de la Rouvière et les marguilliers de la paroisse se montrèrent, d'abord, fort opposés à la mission. Il fallut user de quelques ruses avec eux pour ne pas les indisposer davantage. Mais ils ne tardèrent pas à être gagnés complètement. Loin de mettre obstacle aux saints exercices, ils les favorisèrent de tout leur pouvoir, et en profitèrent. Les populations des villages voisins vinrent y assister, et les fruits de salut furent aussi abondants que dans la mission précédente.

— Nous n'avons pas laissé plus de cinq ou six obstinés, ayant soutenu jusqu'à la fin le combat contre la grâce, écrivait le P. Guibert. On nous avait annoncé d'avance des pécheurs de longue date : ils sont tombés les premiers. Plusieurs protestants se convertirent et reçurent le baptême.

Ces conversions étaient d'autant plus remarquables qu'elles

n'allaient pas sans peine, et qu'il fallait du vrai courage, presque de l'héroïsme, aux néophytes pour abjurer ainsi publiquement. Leurs anciens coreligionnaires n'épargnaient rien pour les dissuader de renoncer aux erreurs de leur secte : discussions, subtilités, artifices, promesses, menaces même.

La plantation de la croix fut un triomphe. Quoiqu'elle eût lieu, un jour de travail, durant la semaine, on s'y rendit d'une quinzaine de kilomètres à la ronde. Les protestants avaient gravi une colline pour assister à cette scène imposante.

Les cris, Vive la croix ! Vive Jésus ! Vive la religion ! remplissaient la vallée et retentissaient dans les montagnes.

En rentrant à Nîmes, les Pères Guibert et Marcou, cédant aux vives instances des habitants de Saint-André, s'arrêtèrent une dizaine de jours parmi eux, pour leur prêcher un retour de mission. Dès le dimanche suivant, plus de six cents personnes, hommes et femmes, s'approchèrent de la Table sainte.

— Quand il fallut, dit encore le P. Guibert, quitter ce peuple pour la seconde fois, il était dans la désolation. On voulait nous retenir de force... on parlait d'écrire à l'évêque... d'envoyer une députation à Nîmes... de s'adresser même à Rome, si c'était nécessaire... Que sais-je tout ce qu'on aurait fait pour nous avoir !

Saint-Martial fut évangélisé avec le même succès.

L'arrondissement du Vigan se transformait. Les habitants ressemblaient aux fidèles des premiers siècles de l'ère chrétienne. On était dans l'admiration d'un changement si rapide et si édifiant.

En transmettant au P. Tempier ces bonnes nouvelles, Mgr de Chaffoy, très satisfait du résultat, disait le 13 décembre 1825 :

— L'établissement de vos excellents religieux parmi nous est une grâce insigne de Dieu à mon diocèse et à moi.

§ 4

Les Missionnaires de Provence deviennent les Oblats de Saint-Charles.

Avec la maison de Nîmes et leurs travaux dans les Cévennes, les disciples du P. de Mazenod étaient sortis des limites de la Provence et rayonnaient déjà dans le Languedoc.

Ces premiers développements en présageaient de plus grands encore. D'autres évêques les réclamaient dans leurs diocèses. Ainsi apparaissaient plus clairement déjà les desseins du Ciel sur cette Société si humble à ses commencements, mais appelée à une si merveilleuse extension.

Attentif à ces indications de la Providence, le Fondateur comprit que le titre de Missionnaires de Provence ne convenait plus, car il ne répondait plus à la réalité.

Sa piété envers son patron, celui de sa famille depuis deux siècles, lui inspira la pensée de proposer à ses compagnons de prendre, désormais, le nom d'Oblats de Saint-Charles.

Ce choix fut ratifié par tous, et, au mois d'octobre 1825, ce titre fut officiellement adopté.



Provence et Dauphiné.

(Les traits indiquent les établissements de la Congrégation).

CHAPITRE X

L'approbation pontificale
1826

§ 1

Première audience.

L'œuvre du P. de Mazenod était déjà connue avantageusement à Rome, et de précieuses indulgences l'avaient enrichie spirituellement.

— Si le Pape savait tout le bien que nous accomplissons, répétait le P. Courtès, il nous aimerait davantage et nous protégerait. Nous serions plus forts contre les obstacles que l'ennemi des âmes suscite sous nos pas.

C'était la pensée de tous, mais surtout du Fondateur, qui souvent dirigeait ses regards vers la Ville Éternelle. Le moment lui paraissait venu de tenter une démarche décisive, en sollicitant du représentant de Dieu sur la terre l'approbation canonique de sa Congrégation. Les tristes événements de 1823 étaient un salutaire avertissement. L'intention manifestée, alors, par plusieurs évêques, de délier eux-mêmes les sujets de leurs vœux montrait la nécessité d'une sanction supérieure. Tant qu'on ne la posséderait pas, l'avenir resterait douteux.

Un sentiment d'humilité, pourtant, le retenait. Se présenter devant le Vicaire de Jésus-Christ, comme fondateur d'un Ordre religieux, lui semblait une présomption. Ses perplexités ne tombèrent que devant les instances réitérées du P. Albini, dont on avait remarqué déjà les surnaturelles intuitions de l'avenir. Sur un ton prophétique et avec l'accent de la conviction la plus absolue, ce saint lui dit, plusieurs fois :

— Allez, mon Père ; allez ! Vous réussirez.

N'était-ce pas une indication du Ciel ?

Le 26 novembre 1825, le P. de Mazenod arrivait dans la capitale du monde chrétien.

Parfaitement accueilli par les cardinaux Della Somaglia, Di Gregorio et beaucoup d'autres, auxquels, à Paris, en 1810, il avait rendu tant de services, il n'en reçut, néanmoins, que des paroles

vagues, renfermant peu d'espoir relativement au but de son voyage. La cour romaine avait adopté l'usage de ne plus approuver de nouvelles sociétés religieuses, mais seulement de les encourager. Comment se flatter d'obtenir une exception ?

On lui promettait un bref d'éloges avec des concessions plus abondantes de privilèges, qu'il serait facile d'interpréter dans le sens d'une approbation indirecte ; mais rien de plus.

Dans l'entourage du Pape, cependant, on s'entretenait de lui, en termes très bienveillants. Aussi, quand le majordome déposa pour lui une demande d'audience, Léon XII répondit avec bonté :

— Mais je l'attends ! Le cardinal secrétaire d'État m'a déjà averti. Qu'il vienne. Je le verrai avec le plus grand plaisir.

L'audience dura près de trois quarts d'heure. Comme tant d'autres, le Souverain Pontife subissait ce charme que le P. de Mazenod exerçait, sans même y prendre garde. A mesure que le Fondateur lui exposait les débuts de son œuvre, ses progrès, ses épreuves, ses résultats, les foules de pécheurs convertis, Léon XII levait les yeux au ciel, joignait les mains, comme pour remercier Dieu, tandis que son visage exprimait une sympathie de plus en plus vive. Il ne cachait pas son intention d'accorder une approbation formelle. Son cœur s'inclinait visiblement vers l'âme généreuse qui se révélait à lui.

— Voyez de ma part Mgr Adinolfi, dit-il. Je vais le charger du premier examen des Règles de votre Société. A la suite de son rapport, je choisirai un cardinal pour étudier l'affaire à fond.

Le ton de ces paroles trahissait sa peine de ne pas concéder immédiatement la grâce sollicitée.

L'entretien se termina par cette aimable invitation :

— Vous ne partirez pas de sitôt : nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

On devine la réponse.

Le P. de Mazenod se retira l'âme embaumée de consolations et le cœur plein d'espoir.

§ 2

La Commission cardinalice.

N'y avait-il pas à craindre que la bonne volonté du Pape, si évidente pourtant, ne fût arrêtée par des difficultés de procédure ? Des conseillers influents, s'inspirant de la traditionnelle lenteur de Rome, ne multiplieraient-ils pas les obstacles, sous prétexte de sagesse ?

Mgr Adinolfi était un homme intelligent et très versé dans la jurisprudence, mais peu accessible aux innovations. Il ne laissa pas

ignorer au P. de Mazenod que la conclusion de son mémoire serait pour des éloges, mais non pour une approbation.

— Telle aussi sera la conclusion du cardinal, ajoutait-il. C'est l'usage !

L'usage !... Mot fatidique !... Argument irréfutable !...

Malgré l'urbanité toute romaine avec laquelle ces choses étaient exprimées, elles n'en étaient pas moins extrêmement désagréables.

Pour calmer ses justes appréhensions, le Fondateur alla passer de longues heures devant le Saint Sacrement, suppliant Dieu de changer la volonté des hommes, et de les disposer en sa faveur.

Quelques jours après, il retourna chez Mgr Adinolfi, et le trouva très impressionné.

— C'est singulier, s'écria le prélat. J'avais écrit mon rapport dont je vous avais indiqué la conclusion!... Non, m'a objecté le Pape. Ce n'est pas cela! Cette Société me plaît. Je sais le bien qu'elle a déjà fait. Je suis certain de celui qu'elle accomplira dans la suite. Non, non ! Il lui faut une approbation spéciale, qui la constitue en Congrégation religieuse reconnue par l'Église. Une œuvre de ce genre nous manquait. Elle doit exister canoniquement. Allez, de ma part, chez un des cardinaux les plus doux. Qu'il soit le *ponent* de la cause. Avertissez-le que mon intention est que l'on ne se contente pas de louer les Règles, mais qu'on les approuve : *non laudandæ, sed approbandæ.*

Le sous-secrétaire n'en revenait pas!... Il se demandait si ses oreilles ne l'avaient pas trompé! *Motu proprio*, le Pape taillait une brèche dans la jurisprudence !

Dieu avait exaucé les prières ferventes de son serviteur, et l'assurait, par la bouche de son Vicaire, qu'il obtiendrait ce qu'il désirait si ardemment.

Cette grâce octroyée par Léon XII ne devait pas être la seule.

Par sa bienveillance exceptionnelle, l'affaire entrait dans une phase nouvelle. Néanmoins, puisqu'il s'agissait d'une approbation formelle, il fallait suivre les prescriptions juridiques. Chacun des articles de la Règle devait être soumis aux observations, et, s'il y avait lieu, aux corrections de tous les cardinaux appartenant à la S. C. des Évêques et Réguliers.

Le ponent, ou rapporteur, fut le cardinal Pedicini, homme d'une vaste science, doublée d'une exigence méticuleuse et scrupuleuse, tant il avait conscience de sa responsabilité. Quoique d'une politesse exquise pour le P. de Mazenod, il l'effraya presque, en lui révélant quelle interminable filière la procédure imposait.

— Quand j'aurai lu très attentivement vos Règles, je rédigerai mon rapport. J'enverrai ensuite votre manuscrit au cardinal Fesch, qui, après examen détaillé, le transmettra au cardinal Hugolin ; celui-ci, au cardinal Bertazzoli ; puis, successivement aux cardinaux Pallotta, Turriozzi et Pacca. Ce dernier me le renverra, à son tour. Alors, seulement, quand tous les rapports m'auront été remis, j'en parlerai au Saint-Père. Puis, la Congrégation se réunira pour la discussion finale, et portera sa décision.

En écoutant cette énumération, le P. de Mazenod calculait mentalement que, dans la supposition la plus bénigne, chacun des sept cardinaux se contentant de deux ou trois semaines pour son travail personnel, quatre mois s'écouleraient, avant que le Pape entendît reparler de cette affaire. Et ce *minimum* serait probablement dépassé, triplé peut-être !

C'était désespérant. On n'en finirait plus.

Toujours pleinement abandonné aux volontés de la divine Providence, il se rendit chez le cardinal Pacca, préfet de la S. C. des Évêques et Réguliers. Ce personnage, si célèbre par sa courageuse résistance à la tyrannie napoléonienne, ressentit pour lui, dès le premier moment, une vive sympathie. Elle se transforma bientôt en une véritable amitié, dont les relations cordiales durèrent jusqu'à sa mort. Ayant compris combien ces lenteurs lui étaient pénibles, il lui suggéra la pensée de s'adresser directement au Souverain Pontife pour obtenir que la procédure fût simplifiée.

— J'appuierai votre requête, et je suis trop au courant des dispositions de Sa Sainteté à votre égard pour douter du résultat.

Le conseil fut suivi, et la dispense promptement accordée.

Cette seconde dérogation à des lois considérées comme intangibles, montrait, d'une façon plus évidente encore, le dessein de Léon XII.

Pénétré de reconnaissance, le Fondateur demanda à ses confrères de l'aider à remercier Dieu.

En apprenant les succès de son neveu à Rome, le vénérable évêque de Marseille lui écrivait gentiment :

— Au train dont vous y allez, vous enlèveriez toutes les grâces du Saint-Siège, si elles n'étaient inépuisables.

La commission, ainsi restreinte, se composait des cardinaux Pacca, Pedicini et Pallotta, auxquels fut adjoint Mgr Marchetti, archevêque d'Ancyre, renommé pour ses ouvrages d'érudition, mais, lui aussi, invinciblement attaché à la procédure traditionnelle. Embrasserait-il le sentiment de Mgr Adinolfi ? Les cardinaux Pedi-

cini et Pallotta qui, en des conversations particulières, s'étaient déjà prononcés, en ce sens, modifieraient-ils leur opinion ?

§ 3

Opposition de plusieurs évêques.

Telles étaient les préoccupations du P. de Mazenod, quand il apprit que la S. C. des Évêques et Réguliers avait reçu de Mgr Arbaud, évêque de Gap, une longue lettre, contresignée par Mgr de Bausset-Roquefort et Mgr Miollis.

Les trois prélats insistaient pour qu'il ne fût pas accordé d'approbation à la Société des Missionnaires, mais simplement des louanges, comme ils l'avaient fait eux-mêmes. Ils renouvelaient les éloges qu'ils lui avaient donnés précédemment, mais une approbation leur paraissait une atteinte à leur autorité. De plus, elle serait intempestive, vu la situation politique de la France. Le gouvernement en éprouverait de l'ombrage. Les libéraux y trouveraient un prétexte d'attaquer l'Eglise avec plus de violence, et de s'insurger contre la monarchie. Les missions n'étaient plus l'objet de la même faveur de la part des pouvoirs publics. Les ordres religieux lui devenaient suspects, depuis que le journalisme impie ne cessait de déverser contre eux le flot de ses calomnies et de ses sarcasmes. Il fallait donc de la prudence... beaucoup de prudence... pour ne pas attiser davantage, par une approbation inopportune, ce feu des passions humaines menaçant d'éclater bientôt en incendie dévastateur.

Cette opposition épiscopale étonna, d'abord, à Rome. On était frappé surtout de la contradiction flagrante entre ce réquisitoire et les approbations si flatteuses décernées par les signataires, quelques semaines auparavant. Le Fondateur les avait apportées pour les communiquer au Pape et aux cardinaux avec celles des évêques de Nîmes, de Marseille, de Nice et de Fréjus.

Le principal rédacteur du mémoire, Mgr Arbaud, avait dit dans sa lettre d'approbation : Ces règles sont si sages, si pieuses, si prudentes ; elles tendent si efficacement à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, que nous pouvons attester qu'elles sont écrites sous l'inspiration même de Dieu, *non atramento, sed spiritu Dei vivi*. Pour les louer dignement, il avait emprunté les paroles mêmes de saint Paul (1).

Les termes employés par l'archevêque d'Aix et l'évêque de Digne, n'étaient pas moins expressifs.

Et maintenant, ils s'épouvantaient des éloges conférés si sponta-

(1) II Cor., III, 3.

nément, et avec tant d'ampleur. Ils se croyaient obligés à renseigner les juges qui, placés à douze cents kilomètres au loin, ne soupçonneraient probablement pas les effets désastreux qu'une approbation produirait dans la France entière.

La vie des saints est féconde en enseignements. Dieu, pour augmenter leurs mérites, permet que les obstacles se multiplient devant eux. Mais ces difficultés, parfois humainement insurmontables, font ressortir davantage leur vertu et la protection spéciale dont le Seigneur les couvre.

Combien ne fut-il pas douloureux pour le P. de Mazenod de se voir persécuté par ceux auxquels lui et les siens avaient rendu de si grands services par dix années de travaux, de fatigues excessives et de dévouement ininterrompu !

La persévérance qu'on mettait à le poursuivre, n'augmenterait-elle pas l'hésitation des cardinaux ?

— Après tant de bruit et d'efforts tentés contre nous par ceux que nous pensions être nos amis, écrivait-il, si nous réussissons, nous pourrons considérer ce succès comme un miracle !... Malgré ma peine d'une conduite si peu conforme à l'équité, je n'en récite qu'avec plus de dévotion le *Pater :* pardonnez-nous, comme nous pardonnons !

Pour atteindre sa fin, le démon employait une plume épiscopale !

§ 4

Hostilité du gouvernement.

Qu'y avait-il de réel dans cette prétendue opposition du gouvernement français ?

Quelques années auparavant, un ministre ombrageux avait envoyé une circulaire aux fonctionnaires de son ressort.

— Sous prétexte de missions, disait-elle, se dessine dans les masses populaires un mouvement politique sur lequel il est absolument indispensable que l'administration ait les yeux ouverts.

Ce mouvement politique n'existait que dans l'imagination des libéraux et de ceux qui profitent de tout pour déclarer la guerre à l'Église.

Pendant la mission prêchée à Remollon, le sous-préfet d'Embrun avait exigé du maire un rapport circonstancié de ce qui se passait sur son territoire.

Le maire, l'un des premiers au confessionnal, répondit, non sans quelque malice :

— J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que les discours

de nos Missionnaires ne roulent que sur l'oubli du passé et l'union pour l'avenir ; sur l'amour de Dieu et du prochain, comme aussi sur le pardon des injures. Voilà, Monsieur, la morale que mes concitoyens ont le bonheur d'entendre, matin et soir. Je m'estimerais heureux si, dans cette occurrence, je pouvais vous posséder quelques jours...

Mêmes tracasseries à la mission de Barjols. Avant qu'elle ne commençât, plusieurs esprits-forts de l'endroit avaient dénoncé au gouvernement les Missionnaires comme des gens suspects. Le maire était, cette fois, de connivence avec eux. Sans plus de façon, il s'était empressé d'interdire au P. de Mazenod et à ses confrères, sous peine d'expulsion immédiate, de paraître dans sa commune, à moins qu'ils ne fussent munis d'une autorisation, en bonne et due forme, émanée du préfet.

Comme bien l'on pense, cette défense ridicule n'avait eu qu'un résultat : exciter le zèle des Missionnaires. Ils vinrent, le jour fixé.

La réception enthousiaste faite par la population donna à réfléchir aux garnements qui avaient ourdi cette machination odieuse.

Dans une autre localité, le maire avait formulé la même défense, menaçant, en cas de désobéissance, de s'emparer des clefs de l'église.

Le P. de Mazenod consulta l'archevêché.

— Tout ce qui peut vous arriver de pire, lui fut-il suggéré, c'est d'être jeté en prison.

— Très bien, dit l'apôtre. Nous allons commencer.

Entre temps, un vicaire général écrivit au maire qu'il en référait au préfet, et à celui-ci qu'il en référait au ministre de l'Intérieur. Avant de prendre une détermination, le maire attendit les instructions du préfet, et le préfet celles du ministre. Pendant cette suspension forcée des hostilités, la mission non seulement commença, mais se poursuivit tranquillement, en opérant le plus grand bien.

Quand la voie hiérarchique transmit, enfin, les réponses du ministre au préfet et du préfet au maire, la mission était terminée.

Au total, cette opposition témoignait évidemment de la mauvaise humeur, mais elle n'était pas très redoutable.

— Les missions sauveront la France, disait au P. de Mazenod son ami, l'abbé de Bonald, plus tard archevêque de Lyon. Les méchants le savent. Aussi ne se lassent-ils pas d'en réclamer l'abolition. Mais courage ! c'est un motif de plus pour ne pas s'arrêter en chemin.

Après ces incidents, il y avait eu une très sensible accalmie. De nombreuses missions avaient pu être prêchées, sans la moindre diffi-

culté de la part des autorités publiques, quoique ces missions fussent accompagnées partout d'imposantes manifestations.

A l'époque où le P. de Mazenod sollicitait l'approbation pontificale, le gouvernement semblait se désintéresser de cette affaire.

L'ambassadeur de France à Rome, M. le duc de Montmorency-Laval, seigneur de vieille race et chrétien convaincu, reconnut dans le P. de Mazenod un ecclésiastique des plus distingués, ayant droit à toute sa courtoisie. Il le traita avec une noble délicatesse, l'invita souvent à sa table, et se lia avec lui d'une étroite et constante amitié.

Un ambassadeur qui aurait exposé sous un faux jour, à Paris, les démarches du vicaire général de Marseille, eût peut-être persuadé au gouvernement français, par crainte du parti révolutionnaire qui l'attaquait sans cesse, de présenter à la curie romaine des observations contre l'approbation d'une nouvelle Congrégation religieuse. Dans ce cas, un certain nombre de cardinaux, déjà si enclins à la refuser, auraient probablement pesé de toute la force de leurs conseils sur la volonté du Pape.

Mais avec M. de Montmorency-Laval, aucune intervention de ce genre n'était vraisemblable. Le prétexte d'une opposition gouvernementale ne reposait donc sur aucun fondement.

Ainsi le comprit la commission cardinalice.

§ 5

La décision pontificale, 17 février 1826.

L'autre motif invoqué par Mgr Arbaud : la violation des droits de l'épiscopat par l'approbation d'une Congrégation religieuse, était moins raisonnable encore, et ne pouvait faire aucune impression à Rome. C'était là une thèse gallicane qui, pour élever les évêques, sapait dans la base la primauté du Saint-Siège.

Le mémoire eut donc un effet absolument contraire à celui prévu par son auteur. A cette lecture, Mgr Marchetti fut indigné. Le secrétaire de la S. C. des Évêques et Réguliers, qui avait passé plusieurs années à réfuter les erreurs gallicanes contenues dans l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, n'était pas homme à tergiverser sur les doctrines et leurs applications pratiques. S'il avait hésité, jusque-là, il fut, dès ce moment, entièrement gagné au P. de Mazenod qui trouva, désormais, en lui un zélé défenseur.

Mgr Marchetti avait là une excellente occasion de combattre le gallicanisme qui redressait la tête. Il n'y manquerait pas. A son avis, ce factum était une reprise d'hostilités contre les prérogatives essentielles

du Saint-Siège. Les affirmer de nouveau, par un acte authentique et solennel, devenait donc plus qu'une convenance : une nécessité.

Les autres membres de la commission cardinalice ne goûtèrent pas davantage l'argumentation de l'évêque de Gap et les conséquences qu'il en déduisait.

Le Souverain Pontife, dès qu'il en eut connaissance, les désapprouva nettement.

— Ceci, dit-il, est anticanonique. *Questo poi è anticanonico !* C'est la négation de la prééminence du Vicaire de Jésus-Christ. C'est du pur gallicanisme.

L'intervention de l'évêque de Gap eut un autre effet heureux : celui de donner plus de force encore aux éloges adressés aux Oblats par lui et les autres signataires. Manifestement ces éloges ne provenaient pas uniquement de personnes sympathiques. Ils n'en avaient que plus de valeur.

En réalité, cette opposition maladroite fit plus de bien que de mal à la cause dont elle voulait enrayer la marche.

L'examen des Règles n'en fut pas moins consciencieux et détaillé. La commission cardinalice y travailla sans relâche, n'omettant aucun point, et pesant tous les articles au poids du sanctuaire. Presque chaque jour, elle tenait de longues séances, outre les études personnelles de chacun en particulier.

Après plusieurs semaines d'un labeur ininterrompu, la réunion finale fut fixée au 15 février 1826, dans la matinée. Pendant tout le temps qu'elle dura, le Fondateur resta en prière dans la grande et belle église de Sainte-Marie-in-Campitelli, située sur la place du même nom, en face du palais du cardinal-préfet. Il eut le temps d'y entendre neuf messes, la séance s'étant prolongée jusqu'à midi.

Immense fut son bonheur d'apprendre, dans la soirée, que la commission avait conclu, à l'unanimité, pour l'approbation formelle des Règles, et l'érection canonique de la Société des Missionnaires Oblats en véritable Congrégation positivement reconnue et constituée par l'Église.

Le surlendemain, 17 février 1826, Léon XII confirmait de son autorité suprême la décision des cardinaux, et ordonnait la rédaction des Lettres apostoliques qui devaient officiellement en témoigner.

En ce jour, la famille religieuse, sortie du cœur du P. de Mazenod, reçut l'existence canonique. Dieu lui-même, par les lèvres infaillibles de son Vicaire sur terre, l'adoptait et la faisait sienne. En même temps, par une faveur nouvelle, le Pape changeait le nom d'Oblats de Saint-Charles en celui bien plus glorieux d'Oblats de Marie Immaculée.

Ce titre était le présage de nombreuses grâces de bénédictions et d'accroissement.

Aussitôt le Fondateur communiqua sa joie à ses enfants qui attendaient, anxieux, dans la prière et les pratiques de pénitence.

— *Te Deum laudamus !* écrivait-il au commencement de sa lettre. *Te Dominum confitemur ! Per singulos dies benedicimus te, et laudamus nomen tuum in sæculum et in sæculum sæculi...*



Léon XII

Complétant son récit, il disait le lendemain :

— Porter le nom d'Oblat de Marie Immaculée, n'est-ce pas un signe de prédestination ?... Il y a de quoi faire des jaloux... Mais c'est l'Eglise qui nous l'a donné !... Nous l'acceptons avec respect, amour et reconnaissance, fiers de notre dignité et des droits qu'elle nous confère à la protection de La *toute-puissante* auprès de Dieu.

Toujours les Missionnaires de Provence avaient eu une grande dévotion envers Marie Immaculée. A partir de ce jour, elle devint comme une obligation de famille, douce et sacrée. A leur occasion

l'Église, une fois de plus, par un acte authentique, attestait sa croyance au privilège de la Conception Immaculée de Marie, doctrine de tout temps si chère aux âmes pieuses. Elle préludait ainsi à la définition dogmatique qui, vingt-huit ans plus tard, comblerait d'allégresse le monde entier.

Indescriptible fut la joie dans les maisons d'Aix, du Laus, du Calvaire et de Nîmes, à la réception de l'heureuse nouvelle.

— Il aurait fallu nous voir ! répondait le P. Tempier au P. de Mazenod. Nous nous embrassions dans le ravissement ! Nous éprouvions je ne sais quoi en nous, nous révélant que nous étions tout autres... Des larmes de gratitude coulaient de nos yeux !

L'approbation formelle du Vicaire de Jésus-Christ affirmait, en effet, que l'œuvre était divine.

§ 6

Personnalité du Fondateur à Rome. Léon XII veut le créer cardinal.

La présence du P. de Mazenod avait fait sensation dans les hautes classes ecclésiastiques et même laïques. On sut bientôt de quelle bienveillance le Pape l'honorait. Ceux avec lesquels il eut à traiter, ne dissimulèrent pas leur estime. Partout on parlait de la distinction de ses manières, de l'agrément de son esprit et de son angélique piété. La considération universelle dont on l'entourait, augmentait à mesure qu'on le connaissait davantage. Il fut recherché par les membres de la prélature à tous les degrés et par les hommes officiels, si nombreux, alors, en rapports fréquents avec la cour pontificale.

Nous en avons une preuve dans la lettre adressée au P. Suzanne, le 25 janvier 1826, où il se plaint, d'une façon charmante, de ne pouvoir célébrer, dans le recueillement, la solitude et la prière, le dixième anniversaire de l'entrée en communauté.

— Hélas ! jugez s'il me faut de la résignation, pour supporter patiemment de me voir ici passant d'une invitation à l'autre, du repas de Son Éminence à celui de Son Excellence, des cardinaux aux ambassadeurs, des monsignori aux ministres, des prélats aux ducs... Je ne puis offrir à Dieu que mes ennuis.

Son cœur était avec ses frères prêchant les missions et combattant contre l'enfer. Il eût voulu partager leurs travaux, leurs fatigues, leurs souffrances. Uniquement par devoir, il restait dans ce milieu brillant où il réussissait si bien.

Le cardinal Castiglione, qui, trois ans plus tard, succéda à Léon XII, sous le nom de Pie VIII, conçut pour lui une réelle amitié, et devint un

bienveillant protecteur. Il jouissait déjà d'une très grande autorité, même sur les membres du Sacré-Collège. Quoiqu'il ne fût pas de la commission cardinalice pour l'examen des Règles, il voulut s'en occuper officieusement, par sympathie. Il se rendit spontanément chez Mgr Marchetti, et lui recommanda chaleureusement cette affaire, lui disant de conclure pour l'approbation, sans tenir compte des usages contraires.

Un des hommes les plus influents, alors, était Mgr Capaccini, substitut du cardinal secrétaire d'État, et bientôt cardinal lui-même. D'une intelligence très pénétrante et d'une infatigable activité, il prenait la plus large part aux négociations extérieures du Saint-Siège. On le regardait comme un des plus habiles diplomates de l'Europe, réputation que ses succès dans des missions délicates, dont divers Papes le chargèrent, ont pleinement justifiée. Il s'attacha au Fondateur, et, jusqu'à sa mort, lui prodigua les témoignages les plus sincères de sa cordiale affection.

La confiance du cardinal Pacca, en la sagesse du P. de Mazenod, était telle, que, pendant qu'il procédait à l'examen des Règles, comme préfet de la commission, il le pria d'examiner, de son côté, le manuscrit de ses *Mémoires* sur le règne de Pie VII. Il hésitait à les publier. Le P. de Mazenod, l'ayant lu attentivement, se prononça pour l'impression, mais en signalant deux passages où il avait remarqué des inexactitudes au sujet de la France. Le cardinal le remercia vivement, et, sous ses yeux, modifia ces passages dans le sens indiqué. Quelques années plus tard, il répétait encore qu'il lui était redevable, en grande partie, de la publication de ses *Mémoires*.

Dans l'audience de congé, le samedi 15 avril, le Pape fit verser la mesure de ses bontés à l'égard du P. de Mazenod. Il se félicitait de l'heureuse solution de l'affaire qui avait amené celui-ci à Rome. Non seulement il lui accorda, de la meilleure grâce, toutes les faveurs et privilèges sollicités, mais il lui parla avec abandon des choses les plus confidentielles, comme s'il eût tenu à prendre son avis.

Depuis plusieurs mois, il l'avait apprécié de plus en plus, soit par lui-même, soit par ce qu'on lui en rapportait. C'est avec peine qu'il le voyait partir. Il ne le lui cacha pas. Bien plus, il lui manifesta son projet de le garder à Rome, et de le nommer cardinal au prochain consistoire.

Cette ouverture si flatteuse du Chef de l'Église jeta l'humble religieux dans la confusion et l'étonnement. Il s'ignorait lui-même.

Dieu, pour mettre en évidence la vertu de son serviteur, et montrer

combien surnaturelle était sa vocation de Missionnaire des pauvres, avait permis que les propositions les plus avantageuses lui eussent déjà été faites, en bien des circonstances. Toujours le P. de Mazenod avait refusé. Cette fois encore, il n'hésita point.

Tout en exprimant au Souverain Pontife sa gratitude profonde, il lui demanda instamment l'autorisation de ne pas accepter. Sa mission était en France. Il se devait à l'œuvre qu'il avait établie.

Raison trop juste pour n'être pas agréée. Léon XII comprit qu'en éloignant le Fondateur du berceau de sa famille religieuse, il aurait détruit d'une main ce qu'il avait édifié de l'autre, en signant les Lettres apostoliques d'approbation. Il ne put, cependant, s'empêcher d'exprimer ses regrets auprès de ses intimes, en louant devant eux le généreux désintéressement de celui dont il avait conçu une si haute idée.

C'est par les plus éminents dignitaires de la cour romaine que l'on apprit, avec certitude, ce qui s'était passé à ce sujet, entre le chef de l'Église et le Fondateur des Oblats. Le P. de Mazenod était trop modeste pour en parler lui-même. A peine y fit-il une allusion, bien voilée, dans sa lettre écrite au P. Tempier, à la veille de quitter Rome :

— Si vous aviez vu le Pape dans cette audience, vous en auriez pleuré de sensibilité... Avec quelle bonté il m'entretenait des choses les plus secrètes... Il serait par trop long de vous raconter tout ce qui fut dit... *il est même des choses que je me garderais bien d'écrire, quoiqu'il en résultât la preuve évidente de la confiance que le Saint-Père voulait bien me témoigner...* Contentez-vous, pour le moment, de savoir qu'il a consenti à être le protecteur de la Congrégation.

A son retour en France, pressé de questions par ses enfants mis en éveil par une parole qui lui était échappée, il fit une demi-confidence, mais comme malgré lui. Elle ne sortit pas d'un cercle très restreint, et le souvenir s'en serait effacé, sans les affirmations d'un des personnages les plus élevés de la cour pontificale.

En 1845, près de vingt ans plus tard, Mgr Jeancard, alors vicaire général de Mgr de Mazenod, se trouvant à Rome, causait avec le cardinal Orioli, l'un des membres les plus distingués du Sacré-Collège.

— Vous paraissez professer une grande vénération pour votre évêque, lui dit ce prince de l'Église, et, cependant, il a autrefois nettement désobéi au Pape.

En entendant cette accusation, le grand vicaire manifesta sa profonde surprise.

— Oui ! il a désobéi au Pape Léon XII, et c'est Léon XII lui-

même qui me l'a appris. Sa Sainteté voulait le créer cardinal, et Mgr de Mazenod a refusé. Il a préféré porter en France son dévouement plutôt que de le consacrer, à Rome, au service du Saint-Siège.

— Mais le Saint-Père a daigné agréer ses raisons ? répondit le vicaire général, rassuré par cette explication.

— Oui, et il a rendu justice à sa générosité. Aussi retenez mes paroles comme un éloge pour votre digne évêque.

§ 7

Le Quatrième Chapitre général.

A peine en France, le P. de Mazenod convoqua le Chapitre général, dont l'ouverture eut lieu le 10 juillet 1826.

Le but spécial de cette réunion était la promulgation des Lettres apostoliques approuvant les Règles de l'Institut, et érigeant canoniquement, en corps religieux reconnu par l'Église, la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Le Fondateur présenta au Chapitre l'exemplaire approuvé par Léon XII. Après la lecture du document officiel, il adressa une touchante exhortation aux capitulants, pour les engager à une fidélité plus exacte encore dans l'observation de ce code de perfection que Dieu lui-même leur donnait, par les mains de son Vicaire ici-bas.

Tous, partageant son émotion, répondirent, d'une voix entrecoupée par les sanglots, que leur attachement inviolable à ces Constitutions serait une preuve, chaque jour renouvelée, de leur reconnaissance.

Ils lui demandèrent ensuite d'écrire au Souverain Pontife, au nom du Chapitre, pour lui exprimer la gratitude de la Congrégation entière, et l'assurer de leur inébranlable résolution à persévérer jusqu'à la mort dans la pratique de ces Règles que Sa Sainteté avait daigné si paternellement approuver.

On décida aussi que, chaque année, à perpétuité, l'anniversaire du 17 février serait célébré solennellement.

La fondation de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée était, par la grâce de Dieu et la volonté de son Vicaire infaillible, un fait accompli. Désormais, la nouvelle Société avait sa place marquée dans l'Église.

Animée d'une vie surnaturelle plus abondante, elle allait se développer merveilleusement, à travers la France et le monde.



IN MATREM SEMPER HABEBUNT

ILS L'AURONT TOUJOURS POUR MÈRE

(Constitut. et Regul. O. M. I., P. II, c. II, § 2, a. 272.)

LIVRE TROISIÈME

L'EXTENSION EN FRANCE

1827-1861

CHAPITRE PREMIER

Le Grand Séminaire de Marseille

1827

§ 1

Hésitations du P. de Mazenod
à accepter pour les siens la direction des grands séminaires.
Le cardinal Pacca et le pape Léon XII l'y engagent.

Le but principal de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée est le salut des âmes par la prédication des missions populaires. Mais les Missionnaires répandraient en vain leurs sueurs pour arracher les pécheurs à la mort éternelle, s'il n'y avait pas, dans les paroisses, des prêtres capables de maintenir leurs ouailles dans le chemin du ciel en perpétuant les fruits de la mission.

Cette fin principale en appelle une autre qui n'est pas moins nécessaire : la sanctification de la tribu lévitique par des retraites spirituelles, dans l'intérieur des maisons de la Société, ou au dehors.

Ainsi, l'Oblat de Marie ne sera pas seulement l'apôtre du peuple, mais aussi celui du clergé.

Pénétré de ces pensées, Mgr Fortuné de Mazenod pria le Fondateur d'accepter pour ses religieux la direction du grand séminaire de Marseille. N'édifiaient-ils pas la Provence entière par leur piété, leurs vertus et leur zèle apostolique? En relations constantes avec les populations, n'acquéraient-ils pas une expérience profonde des difficultés du ministère sacré et de ses périls?

Certes, le saint vieillard ne manquait pas de confiance dans les prêtres séculiers ; mais ceux-ci étaient trop peu nombreux dans son diocèse, pour qu'il songeât à les retirer de leurs postes. De plus, une Association lui paraissait présenter des garanties qu'on rencontrerait difficilement ailleurs.

L'oncle et le neveu, conservant de Saint-Sulpice un souvenir ineffaçable, avaient, d'abord, songé à s'adresser à l'illustre Compagnie. Dès le mois de septembre 1824, on écrivit à M. Duclaux. La réponse fut négative, à cause de la pénurie de sujets. Ce refus était accompagné d'expressions de regrets, mais catégorique. Néanmoins, le P. de Mazenod insista, pendant plusieurs mois.

Pour conclure, il proposa un moyen propre, selon lui, à tout concilier. Que la Compagnie consentît à lui donner, au début, un supérieur. On attendrait pour le complément du personnel. Cette combinaison ne put aboutir. M. Duclaux le signifia dans les termes les plus aimables, mais les plus nets, par sa lettre du 6 décembre 1824.

Le vicaire général frappa à d'autres portes, toujours inutilement. Des familles religieuses dispersées par la Révolution, il ne subsistait que des débris épars, ayant seuls survécu à tant de ruines. Partout les vocations étaient rares : on se reconstituait lentement.

Un séminaire fut cependant improvisé avec des prêtres du diocèse, recommandables par leurs vertus, leur science et leur âge.

Effrayés de cette lourde responsabilité, ils ne voulurent pas, d'une façon définitive, les titres de supérieur et de directeurs.

Les instances de l'évêque auprès de son neveu n'en devinrent que plus pressantes. Il le suppliait de fixer ce second but à sa Congrégation : l'éducation cléricale. Toujours le Fondateur hésitait.

En partant pour Rome, il dit à son oncle :

— Je consulterai le Pape. Sa décision sera ma loi.

Dès sa première audience, il s'en ouvrit au Souverain Pontife.

Léon XII se prononça très nettement pour l'affirmative. Il dit ensuite, à diverses reprises, à Mgr Adinolfi et à d'autres prélats haut placés :

— *Questo ci manca!* Ceci nous manque. Il le faudrait dans nos États.

Quand les Lettres apostoliques furent sur le point d'être rédigées, le Pape fit appeler Mgr Capaccini, chargé de ce travail, et lui ordonna d'y mentionner très explicitement la direction des grands séminaires.

Le cardinal Pacca, préfet de la commission cardinalice, était entré pleinement dans ces vues. Il conçut, dès lors, le projet de confier aux Oblats de Marie un séminaire de ce genre qui serait établi à Rome, pour l'ensemble des six diocèses suburbicaires. Dans aucun de ceux-ci, vu leur exiguïté, ne se trouvait un nombre suffisant d'étudiants en philosophie et en théologie, pour qu'il y existât un séminaire de quelque importance. Les jeunes clercs mêlés aux enfants qui recevaient des leçons de latinité, n'étaient que très imparfaitement formés à la vie ecclésiastique,

sans direction spéciale les préparant au sacerdoce par une forte éducation et une discipline régulière.

Connaissant la méthode en vigueur dans les grands séminaires de France, le cardinal Pacca désirait l'introduire en Italie et à Rome même.

Dans ce but, il offrit au P. de Mazenod le couvent de Saint-Alexis, sur le mont Aventin, entre celui de Sainte-Sabine et le prieuré de Malte. La position est superbe et domine le Tibre. En face est le port de Ripa Grande, le vaste hôpital de Saint-Michel, et, un peu plus en arrière, dans le Transtévère, la célèbre église de Sainte-Cécile.

Le Fondateur avait encore trop peu de sujets de langue italienne pour acquiescer. Mais, du moins, le Pape et le cardinal avaient résolu la question de principe. Il écrivit donc à son oncle :

— *Roma locuta est : causa finita est.* Rome a parlé ! Cela suffit !

§ 2

Esprit de la Communauté.

A Marseille, le grand séminaire était à créer de toutes pièces. Celui qui existait avant la Révolution avait été vendu et détruit. Il n'en restait plus trace.

Après bien des négociations, on finit par acquérir deux maisons sur la rue Rouge et un terrain attenant (1). On y bâtit un séminaire qui ne devait être que provisoire, jusqu'au jour où un autre, plus en rapport avec l'importance de la cité, pourrait être construit. Il fallut, néanmoins, près de trois ans aux architectes gouvernementaux pour achever cet édifice, tout insuffisant qu'il était. Les travaux se terminèrent en 1827.

Nommé supérieur, le P. Tempier exerça ces fonctions pendant vingt-sept ans. Le P. Albini, théologien consommé et d'une sainteté éminente, lui fut adjoint comme professeur de morale. Parmi les autres directeurs on compta le P. Ricardi, le P. Guigues, futur évêque d'Ottawa ; le P. Telmon, aux connaissances très étendues en histoire et surtout en Écriture Sainte ; le P. Paris, professeur très distingué, etc.

Le clergé du diocèse de Marseille dut à ces premiers Pères et à leurs successeurs, de ne le céder à aucun autre, pour la science, la piété et la formation sacerdotale.

Dès l'origine, la communion fréquente y fut introduite, à la différence de ce qui se passait dans la plupart des séminaires d'alors. Le

(1) La rue Rouge était près de la cathédrale. On l'appelait ainsi, parce qu'il y avait eu une chapelle pour une confrérie de flagellants à robe rouge. Cf. Aug. Fabre, *Les Rues de Marseille*, t. I, p. 182.

culte du Sacré-Cœur et de la Sainte Vierge était l'objet de pratiques quotidiennes. Tous les pieux usages des communautés les plus ferventes s'y développèrent à tel point que la maison ressemblait à un noviciat de religieux tendant à la perfection.

Le programme embrassait toutes les sciences ecclésiastiques, mais avec une fidélité absolue aux plus pures doctrines romaines.

A une époque où l'État imposait comme matière de cours les quatre articles de la Déclaration gallicane de 1682, les Oblats ne cessèrent jamais de promouvoir les thèses les plus franchement ultramontaines. Ils dénonçaient avec vigueur la fausseté, les dangers et le servilisme de ce gallicanisme, que tant d'autres continuaient encore à infiltrer dans les jeunes générations, au nom des traditions de l'Église de France. L'infaillibilité du Souverain Pontife était enseignée par eux avec autant d'ardeur et de conviction inébranlable que l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, bien avant la définition dogmatique de ces deux vérités.

Pour la philosophie et le dogme, ils suivaient saint Thomas d'Aquin. Lorsque parut la *Summa minuta*, ou Somme abrégée de l'angélique Docteur, ils l'imposèrent comme manuel classique à leurs disciples.

Les premiers en France, ils mirent en honneur la théologie morale de saint Alphonse de Liguori, tandis que, par un préjugé commun, conséquence fâcheuse du jansénisme, on prônait ailleurs le rigorisme, et l'on condamnait le système contraire comme trop relâché. Beaucoup de confesseurs, alors, prétendaient qu'on devait refuser l'absolution aux probabilistes.

Vers la fin de l'année scolaire, le 25 juin 1828, eut lieu la soutenance publique de thèses philosophiques et théologiques, devant tout le clergé de la ville. Trois séminaristes et trois scolastiques prirent part au tournoi. Le succès de cette journée montra à tous les yeux combien les directeurs étaient à la hauteur de leur tâche.

Par la sûreté de la doctrine le grand séminaire de Marseille s'élevait donc au niveau des meilleurs établissements. L'esprit général de la communauté n'était pas moins excellent. Tous vivaient heureux, unis par les liens de la charité la plus fraternelle.

La présence des scolastiques oblats excitait, entre eux et les séminaristes, une sainte émulation. C'était un puissant stimulant pour les progrès dans la science et la vertu. Les uns et les autres y gagnèrent. De là naquirent des amitiés sincères, profondes et durables, qui, des deux familles, n'en firent qu'une, sous le regard vigilant et satisfait du premier pasteur.

CHAPITRE II

Travaux apostoliques durant les dernières années de la Restauration

1826-1830

§ 1

Dans le nord de la Provence.

Tandis que le Fondateur allait à Rome pour obtenir l'approbation pontificale, les chapelains de Notre-Dame du Laus, à la demande de Mgr Arbaud qui lui suscita dans la Ville éternelle une opposition si peu justifiée, prêchaient une mission aux six cents détenus de la prison de Gap, presque tous de la pire espèce. Le succès fut tel que l'évêque. satisfait au delà de toute expression, aurait voulu les voir entreprendre immédiatement la même œuvre de régénération auprès des prisonniers d'Embrun. Des engagements déjà conclus forcèrent à renvoyer à plus tard la réalisation de ce projet.

Plusieurs Missionnaires se dirigèrent, alors, vers le Dévoluy, cette Sibérie des Hautes-Alpes, dont nous avons déjà parlé.

A Saint-Didier l'église, très éloignée des habitations éparses dans la montagne, était séparée de la maison curiale par une rivière. Pour l'atteindre, il fallait aux apôtres, quatre fois par jour, pendant une demi-heure, s'avancer péniblement dans la neige, car une crue récente avait emporté le pont le plus proche. Ils eurent beaucoup à souffrir, mais ils amenèrent la totalité des hommes et des femmes à la sainte Table.

Le 8 janvier 1826, s'ouvrait la grande mission de Ribiers, ville située sur le Buëch et chef-lieu de canton de l'arrondissement de Gap. Les nombreuses inscriptions grecques et latines qu'on y a trouvées, avec quantité de flèches et de fers de lance, prouvent l'importance de ce site dans l'antiquité. Au moyen âge, les Sarrasins y construisirent aussi une citadelle, dont les pans de mur surmontent encore le fameux roc appelé Peirimpim, *petra impia*.

D'abord, les gens semblèrent insensibles et froids comme les rochers et les neiges, au milieu desquels s'écoulait leur vie. Là était le chef des illuminés du Champsaur. Ils vinrent, cependant, entendre la parole de Dieu, mais ils avaient comme une répulsion invincible pour le confes-

sionnal. La grâce finit par triompher d'une façon merveilleuse. Sauf de très rares exceptions, tous s'approchèrent des sacrements, même ceux qui avaient juré de s'abstenir. Le chef des illuminés lui-même se convertit.

Concubinages disparus, mariages régularisés, bien d'autrui restitué aux légitimes possesseurs, mauvais livres brûlés, etc., furent les résultats heureux de ces quatre à cinq semaines de fatigues.

En les racontant au P. Tempier, l'un des Missionnaires terminait sa lettre par ces paroles imagées, tracées au courant de la plume :

— Le Seigneur est glorifié ; le diable enrage !...

Vers cette époque, le P. Albini partit pour Noyers-sur-Jabron, chef-lieu de canton du département des Basses-Alpes.

Toujours très mortifié et désireux d'imiter les apôtres, il cheminait à pied. Après une journée de marche dans les sentiers escarpés et rocailleux, à bout de forces, il fut obligé d'accepter, quelque temps, la monture d'un de ses confrères.

— Qu'en serait-il de vous, lui dit celui-ci avec malice, si vous étiez venu sans voiture, d'Aix à Digne, comme vous le vouliez ?

— Hélas ! répondit humblement le saint religieux, l'esprit est prompt, mais la chair est faible : *Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma !*

Sur la route, le P. Albini accostait les passants et les entretenait de Dieu.

Nonobstant un froid intense, la population, soulevée par la puissance surnaturelle du saint Missionnaire, se rendit très fidèlement aux exercices pendant un mois entier. On accourait, à travers monts et vaux, de quatre à cinq kilomètres à la ronde. Huit jours après l'ouverture, les confessions étaient déjà si nombreuses que les Pères, ne pouvant y suffire, réclamèrent du secours. Tous les habitants, en âge de le faire, s'approchèrent des sacrements.

Pendant ces semaines de bénédictions, Dieu intervint par un éclatant miracle.

Un pécheur invétéré ne cessait de vilipender la religion et de répandre d'affreuses calomnies contre les Missionnaires.

— Malheureux ! lui dit une femme effrayée, Dieu vous punira.

— Que les malédictions du Ciel tombent sur moi, je ne m'en soucie guère !

Après cette terrible imprécation, le forcené alla se coucher.

Le lendemain, au réveil, il lui fut impossible de sortir du lit et d'articuler une syllabe : paralysé à demi, il était absolument muet.

Épouvanté, il se fit apporter de l'encre et du papier, pour écrire

que Dieu le châtiait avec justice, et qu'il attendait de Lui seul sa guérison. En même temps, il suppliait le curé de venir dire une messe à son intention, dans une chapelle située près de son hameau.

— Je ne puis quitter la paroisse, répliqua le curé. Et puis, la messe ne sera-t-elle pas aussi valide, ici ?

Désolé, le pauvre homme s'adresse, une semaine après, aux Missionnaires qu'il avait tant injuriés. Le P. Albini arrive. On transporte à la chapelle, bientôt remplie par la foule, le malade dont le repentir est visible. La paralysie persistait depuis dix jours.

A l'élévation, l'infirme commence à pouvoir bégayer quelques prières. Vers la fin du dernier évangile, la guérison est radicale : il parle librement, comme s'il n'avait jamais eu la moindre difficulté à s'exprimer.

Dans sa reconnaissance, il se prosterne aux pieds du P. Albini, baise mille fois la terre, et, à travers des sanglots, demande pardon aux assistants, dont l'émotion est au comble. Les larmes coulent de tous les yeux.

Un procès-verbal, en bonne et due forme, fut envoyé à l'évêché de Digne. C'était le moment où arrivait à Rome le mémoire des trois évêques s'opposant à l'approbation des Règles.

Au P. Tempier qui lui avait communiqué une copie de ce procès-verbal, le Fondateur répondit, le 11 février 1826 :

— La relation du miracle a été mise sous les yeux du Pape. Tout le monde ici en est dans l'enthousiasme... C'est une faveur insigne pour notre Société, car il semble bien que Dieu avait disposé les choses pour que ce prodige fût accordé aux prières de l'un des nôtres.

Succès identique à Saint-Julien-en-Champsaur, Upaix, Orcières, Valbelle, Revel, Banon, Bâtie-Vieille, Saint-Pierre-Avez, Rabon, Le Poët, Valserre, Arvieux, Laragne, La Rochelle, La Chapelle, Romette, Lépine, Ribeiret, Saint-Pons, etc., etc. Dans cette liste ne figurent pas d'innombrables retours de missions.

En mars 1829, le P. Guibert écrivait :

— On ne peut faire un pas dans le diocèse de Gap, sans trouver des traces du bien opéré par les Oblats.

Cette remarque s'applique également au diocèse de Digne. Le jubilé, prêché sous forme de mission dans la cathédrale, se clôtura par une communion de plus de onze cents personnes. Le nombre eût été incomparablement plus fort, sans le rigorisme outré des confesseurs séculiers : chanoines, vicaires, professeurs de théologie, qui, imbus de jansénisme, refusaient l'absolution à ceux qui n'avaient pas persévéré

plusieurs mois, sans commettre un péché, depuis le jour où ils avaient commencé l'aveu de leurs fautes. Ce retard leur paraissait nécessaire pour s'assurer du ferme propos.

— Si nous avions été secondés par les confesseurs, disait le P. Guibert, la ville entière serait maintenant convertie. Mais ces messieurs renvoyaient leurs pénitents sans absolution, parce que Dieu ne faisait pas, en leur faveur, le miracle de les guérir de leurs maladies spirituelles, sans l'application des remèdes qu'il a établis à cette fin. Ces médecins se croient très habiles, en réservant les remèdes pour les gens qui jouissent de la santé. Quant aux malades, ils n'y ont aucun droit. Tant pis pour eux, s'ils meurent !...

Nous aurons à revenir sur ces tristes incidents, car le rigorisme janséniste qui perd les âmes, régnait en maître dans les Hautes et Basses-Alpes. L'attachement des Oblats à la théologie libératrice de saint Alphonse leur attira de longues et dures persécutions. Personnellement, ils les eussent supportées sans se plaindre ; mais elles ne tendaient que trop à paralyser leur ministère et à fermer le ciel aux pécheurs repentants.

§ 2

Dans le midi de la Provence.

Quand la nouvelle de l'approbation des Règles arriva en France, sept Oblats évangélisaient Aubagne, ville industrielle de près de neuf mille âmes, à dix-sept kilomètres de Marseille. La population frémissait sous la parole ardente des Missionnaires, auxquels il fallut bientôt adjoindre de nombreux confesseurs pour suffire au travail devenu écrasant... Dès minuit l'église était comble, et les confessionnaux assiégés. Il y eut près de cinq mille communions. Six cents personnes, la plupart d'un âge mûr, furent confirmées. Plusieurs centaines, au-dessus de vingt ans, reçurent pour la première fois la divine Eucharistie. Une loge de francs-maçons tout entière abjura ses erreurs.

Quelques mois auparavant, avait eu lieu la mission d'Allauch, ville de quatre mille habitants, dans la banlieue de Marseille. Même succès. Parmi les convertis on remarqua un ancien révolutionnaire qui, selon son expression, avait trempé son mouchoir dans le sang de Louis XVI. Les paroisses voisines assistaient aux exercices du matin et du soir. Vu ce surcroît d'auditeurs et de pénitents, on dut prolonger la mission jusqu'à sept semaines. Plus de six mille personnes s'approchèrent de la sainte Table.

Ensuite le jubilé fut prêché à Aix, pendant un mois et demi par dix Oblats. Le P. Suzanne eut la direction générale de ce bataillon d'apôtres. Les éminentes qualités dont Dieu l'avait doué, se déployèrent et brillèrent d'un vif éclat sur ce vaste théâtre. Ses réunions d'hommes. dans la métropole, rappelèrent celles de la mission de 1820. C'était un spectacle ravissant. L'orateur conquit les suffrages de tous, même des plus difficiles et des plus hauts placés dans la hiérarchie sociale.

— Le recteur d'Académie, écrivait le P. Tempier, ne tarit pas sur les talents, la piété, l'onction et tout ce que le P. Suzanne a d'attrayant.

A Marseille, les exercices du jubilé étaient présidés par le P. de Mazenod. Malgré les occupations absorbantes dont l'accablait la double administration de la Congrégation et du diocèse, il prêchait deux fois par jour. On ne se lassait pas d'admirer avec quelle noble simplicité il savait mettre à la portée de ses auditeurs les vérités les plus profondes. Sa parole était, à la fois, du lait pour les faibles, et du pain substantiel pour les intelligences plus cultivées. L'église ne désemplissait pas.

Roquevaire, chef-lieu de canton, ville de trois mille âmes, eut sa mission pendant laquelle, suivant un rapport de l'époque, « les terroristes, les libéraux et les libertins » se confessèrent en foule. Les loups devinrent agneaux. Extrême était l'étonnement de la population, en voyant entrer au confessionnal ceux qui s'étaient moqués le plus des Missionnaires, et avaient juré que, pour eux, tous les efforts seraient vains. Le curé avait les larmes aux yeux, en constatant l'immensité du bien opéré dans sa paroisse.

Notons encore les missions de Sénas, dans l'arrondissement d'Arles ; celles de Puyloubier, de Ginasservis, de Saint-Maximin, chef-lieu de canton dans le département du Var, de Tourves, etc., etc.

Au mois de janvier 1827, l'aumônerie du lycée d'Aix fut confiée aux Oblats. Le recteur d'Académie lui-même les avait demandés à l'archevêque, pour répondre aux désirs des familles. Le P. de Mazenod hésita avant d'acquiescer, car il savait à quoi s'en tenir sur les sentiments de l'Université gouvernementale à l'égard de l'Église. Que d'obstacles rencontrerait le saint ministère dans un tel milieu ! Mais aussi quelle semence féconde pour l'éternité, un religieux instruit et dévoué jetterait dans le cœur d'un si grand nombre de jeunes gens, privés de secours spirituels, et recevant trop souvent, de leurs professeurs, de mauvais exemples avec des leçons d'indifférence ou d'impiété ! Plus leur évangélisation paraissait difficile, plus elle rentrait

dans la sphère des œuvres de la Congrégation, qui va, de préférence, aux âmes les plus exposées à se perdre.

Le P. Courtès, si avantageusement connu à Aix, où il avait gagné la confiance de tous, fut chargé de ce ministère important et délicat. On statua, de concert avec les autorités universitaires, que les élèves seraient obligés d'assister, deux fois la semaine, à un catéchisme raisonné, outre le prône du dimanche, que même les professeurs devaient entendre. La messe quotidienne et la confession mensuelle furent comprises dans le règlement de la maison. Dans ces conditions, et avec la science et le zèle du P. Courtès, l'aumônerie du lycée ne pouvait que produire des fruits abondants.

Pendant l'été de 1828, la peste éclata à Marseille, apportée de l'Orient par un navire. Plusieurs passagers moururent presque aussitôt après leur débarquement. Le mal se répandit en ville avec une rapidité foudroyante, moissonnant des familles entières. Dans la plupart des rues, retentissaient des pleurs et des gémissements. On portait hâtivement les cercueils par dizaines, pour les enfouir au plus vite. Toutes ces victimes de la mort étaient noires, entraient subitement en décomposition et bientôt ne présentaient plus trace de figure humaine. Les habitants épouvantés croyaient qu'on ne tarderait pas à revoir toutes les horreurs de la peste de 1720.

A cette occasion les Oblats montrèrent un courage et une abnégation vraiment héroïques. Ceux qui se trouvaient dans les Hautes-Alpes, hors d'atteinte du terrible fléau, supplièrent instamment leur Supérieur général de les appeler à Marseille, afin qu'il leur fût possible de se consacrer au service des pestiférés. En célébrant, le matin, la sainte messe, ils avaient offert à Dieu le sacrifice de leur vie, et n'attendaient qu'un signe du Fondateur, pour courir au danger. Heureusement l'épidémie diminua et finit par disparaître. Dieu réservait à d'autres luttes ces généreux soldats.

§ 3

Œuvre des Italiens.

Dès 1826, commença une œuvre importante, connue sous le nom d'*Œuvre des Italiens,* et qui, entre les mains des Oblats, n'a cessé de prospérer.

Marseille possédait une forte colonie étrangère : Sardes, Génois, Siciliens y étaient représentés par milliers. Cette nombreuse population était restée longtemps presque absolument privée de secours religieux, vu le manque de prêtres capables de l'instruire en sa propre langue. Le P. de Mazenod, qui parlait l'italien avec autant d'aisance que le

français, résolut de s'en occuper activement. Il les réunit dans l'église du Calvaire, et ce nouveau ministère obtint des résultats inespérés.

A ses fonctions de professeur, le P. Albini ajouta celles de l'apostolat auprès des Italiens, pendant les vacances surtout. Des guérisons miraculeuses qu'on lui attribua, donnèrent plus de poids à ses exhortations. Les foules se pressaient au pied de sa chaire. La maison même était pleine de ces braves gens qui employaient une partie du dimanche à se confesser.

Ces faits si consolants furent portés à la connaissance de la cour de Sardaigne, par le consul italien. Le roi Charles-Félix, prince très pieux, apprit avec une grande satisfaction le bien opéré parmi ses sujets. Il résolut d'honorer la Congrégation des Oblats, en créant le Supérieur général chevalier de l'Ordre royal des Saints Maurice et Lazare, fondé en 1434, par Amédée VIII, duc de Savoie, pour récompenser le mérite civil et militaire. Les insignes en sont une croix d'or, émaillée de blanc, posée sur une étoile en émail vert ; le tout suspendu à un ruban de couleur verte.

Dans la lettre officielle envoyée de Turin par le comte de La Tour, ministre des Affaires étrangères, il est dit que Sa Majesté veut ainsi témoigner particulièrement sa gratitude pour les soins spirituels prodigués à ses sujets à Marseille et dans les communes limitrophes du comté de Nice, à l'occasion des missions.

Pour le même motif, le P. de Mazenod, quelques années après, fut élevé du titre de chevalier à celui de commandeur, par le roi Charles-Albert, successeur de Charles-Félix. Un peu plus tard encore, le roi Victor-Emmanuel II le nomma commandeur de première classe, et grand officier, avec tous les privilèges affectés à ce grade.

Les honneurs terrestres, même émanés des chancelleries royales, n'étaient pas de nature à toucher le cœur du P. de Mazenod, qui plaçait plus haut son idéal et ses aspirations. Nul plus que lui ne méprisait ces hochets de la vanité humaine que d'autres recherchent avec tant d'avidité. Il accepta uniquement pour l'utilité de sa Congrégation, qu'il avait la pensée d'établir dans la Savoie, dépendant, alors, de la cour de Turin. Cette distinction pouvait ouvrir au zèle de ses enfants de nouvelles régions à évangéliser.

§ 4

Dans le Gard.

Le jubilé de 1826 fut prêché à Nîmes, sous forme de mission générale de six semaines, par les Oblats, en collaboration avec les Missionnaires de France.

Une fois de plus, l'on constata l'efficacité surprenante de la prédication populaire. Comme en 1820, à Marseille, l'élan qui se communiqua de là à toute la ville, partit de l'endroit où les foules entendaient la parole de Dieu dans leur langue maternelle.

Les Oblats étaient chargés de deux paroisses, spécialement de celle de Saint-Charles, édifice aux vastes proportions avec tribunes spacieuses.

— La mission, disait le P. Guibert, a pris, à Saint-Charles, comme allumettes sur la braise.

— Avant deux heures du matin, on se massait devant notre église, écrivait de son côté le P. Suzanne. A midi, on venait déjà pour s'assurer une place au sermon du soir. Les sacrifices consentis par ces braves gens étaient admirables. Le commerce de la soie est tout entier entre les mains des protestants qui prélevaient un tiers du salaire de la journée aux ouvriers catholiques, pour les quelques heures employées par ceux-ci à suivre les saints exercices.

Sur cette population, les Oblats acquirent bientôt un ascendant irrésistible. On leur obéissait avec une soumission aveugle, souvent même on allait très au delà de leurs prescriptions ou de leurs conseils.

Voici quelques exemples, entre une multitude d'autres.

Entraîné par une habitude très ancienne, un homme, après sa confession, avait proféré, par mégarde, un blasphème. Pénétré de repentir de cette faute involontaire, il se mordit la langue avec tant de force que le sang en jaillit abondamment.

Une femme, très coupable, tenait absolument, pour réparer ses torts envers Dieu, à faire une confession publique. C'est à grand'peine qu'on réussit à l'en dissuader. On n'y parvint qu'en lui disant qu'elle était indigne de parler à haute voix dans l'église. Elle rassembla, alors, ses voisines, ses enfants et ses proches, et leur avoua ses péchés énormes que nul ne connaissait.

— J'ai eu au tribunal de la pénitence, racontait le P. Suzanne, deux vieillards restés, à eux deux, cent cinquante-cinq ans sans se confesser.

Un jeune homme avait eu le malheur de retomber dans le péché. Le Père auquel il s'adressa, lui reprocha son peu de constance. Puis, croyant l'avoir assez puni, ou, du moins, craignant de le décourager, ne lui imposa aucune pénitence, lui laissant la liberté de choisir lui-même celle qu'il jugerait à propos.

Quelques jours après, le jeune homme retournait, pâle et chancelant.

Surpris de le voir en cet état, le Père lui demanda, inquiet :

— Qu'avez-vous donc ? Seriez-vous malade ?

— Non, mon Père ! Mais, depuis ma dernière confession, je n'ai

rien pris... Pendant trois nuits consécutives, j'ai fait le tour de la ville, pieds nus, m'arrêtant pour prier et demander pardon, dans tous les endroits où j'avais autrefois offensé le bon Dieu.

En prononçant ces mots, il versait des torrents de larmes.

Le bien opéré dans ces deux paroisses fut immense, et le nombre de conversions dépassa tout ce qu'on aurait osé espérer.

Beaucoup d'autres localités furent évangélisées par les Oblats, cette année et les suivantes, dans le Gard, avec un succès égal. Citons simplement : Saint-Laurent-aux-Arbres, Saint-Victor-la-Coste, Pouzillac, Valguières, Sabran, Barjac, Alzon, Saint-Jean, Quissac, Saint-Marcel, Fouques, Sernhac, Meynes, Sauve, etc., etc.

A Nîmes, ils avaient, en outre, l'aumônerie du fort et celle de la prison. Une mission en règle fut prêchée, en 1828, aux détenus, au nombre de onze cents.

— Cette communauté, écrivait malicieusement le P. Guibert, n'est pas de celles où la piété et les devoirs religieux sont le plus en honneur. Ces repris de justice n'aiment pas les longs sermons. Le vendredi saint, le P. Moreau leur a donné une Passion de quinze minutes. Ils l'ont trouvée merveilleuse. En vérité, s'il a tout dit en si peu de temps, c'est un remarquable tour de force.

Dans un milieu pareil, indifférent et même hostile, la mission produisit cependant des fruits très appréciables.

§ 5

Dans le Dauphiné.

Après avoir dépassé les frontières de la Provence, à l'ouest, en s'avançant dans le Gard et le Languedoc, les Oblats les franchirent vers le nord, pour travailler dans le Dauphiné.

Une de leurs premières missions fut, en 1828, celle de Bourg-d'Oisans, chef-lieu de canton dans l'Isère, à une trentaine de kilomètres à l'est de Grenoble. Cette ville de trois mille habitants est située à plus de sept cents mètres d'altitude, au milieu d'une plaine très resserrée, dominée par des pics de deux à trois mille mètres et plus encore. A cette expédition apostolique prirent part les Pères Mie, Guibert, Jeancard et Capmas.

Accoutumé aux clairs et chauds rayons du brillant soleil du Midi, le P. Jeancard traça de ce sévère paysage une description plutôt sombre :

— Sur cette vallée, profonde comme un abîme, planent des brouillards continuels. Les habitants paraissent insensibles. Comment enthousiasmer un tel peuple ?

C'était difficile, en effet; car, là, tous les vices régnaient en maîtres. L'ivrognerie était passée en usage, et l'on n'en concevait plus aucune honte. Quant au dérèglement des mœurs, on en jugera par ces paroles des prêtres de l'endroit aux Missionnaires, dès leur arrivée :

— C'est une petite Sodome à convertir !... Mais, viendra-t-on seulement à vos sermons ?...

Malgré tant d'obstacles, le succès fut très grand, et révéla au diocèse de Grenoble quel bien immense on pouvait attendre de la maison d'Oblats que l'évêque songeait à établir. Treize cents femmes et tous les hommes, sauf une quinzaine, s'approchèrent de la Table sainte. Ces résultats étaient d'autant plus surprenants, que plusieurs prédicateurs de renom avaient précédemment essayé, mais en vain, de secouer la torpeur de cette population apathique.

Non seulement ces indifférents se convertirent à la voix des Missionnaires, mais ils devinrent apôtres... à leur façon.

Dans un des villages dépendant de Bourg-d'Oisans, une fermière n'avait pas fait sa mission. Les femmes du pays, pour l'amener à résipiscence, la poursuivirent de leurs huées, jusqu'à ce qu'elle se fût présentée au confessionnal. C'était, de leur part, à la lettre, le *compelle intrare*.

Deux hommes, dans un autre de ces villages, étaient restés sourds à toutes les exhortations. Les habitants regardèrent cette abstention comme un déshonneur pour la contrée. Ils ne négligèrent rien pour gagner les récalcitrants. L'un céda, mais l'autre s'obstinait toujours. On le traîna de vive force à l'église, le menaçant de lui lier les mains et de l'attacher à un arbre, s'il ne se décidait pas.

Appelé pour confesser le prisonnier, le P. Guibert refusa de l'entendre, en blâmant la conduite de ceux qui avaient usé de violence à son égard.

— La confession est libre, dit-il. On n'y reçoit pas les gens enchaînés. Se confesse qui veut.

Il fit donc éloigner cette foule, et demanda à ce malheureux s'il voulait librement se confesser ou se retirer chez lui.

Touché par tant de bonté, le pécheur le supplia d'écouter ses aveux. Après sa confession, il était transporté de bonheur. Il revint, une seconde fois, seul et spontanément, vers son charitable guide, et communia ensuite dans de vifs sentiments de piété.

Le soir même de la clôture de cette mission, le P. Guibert ouvrait une retraite au petit séminaire, avec la ferme résolution d'y recruter quelques novices. Il avait, cependant, besoin d'user de stratagème et

de prudence, pour ne pas indisposer l'évêque et le supérieur, qui ne voyaient pas de bon œil leurs sujets s'agréger à des Congrégations religieuses.

— Je serai comme le loup dans la bergerie, avait-il dit plaisamment au P. de Mazenod. J'ai le désir d'y exercer d'effroyables ravages, et, pour y réussir, je me cacherai, avec toute l'adresse possible, sous la peau de la brebis.

C'est à cette occasion et pour d'autres larcins du même genre, que le P. Guibert fut surnommé par l'évêque de Grenoble « le capitaine de recrutement ».

Au retour, à cause des neiges amoncelées, il courut les plus grands périls, et faillit perdre le P. Jeancard, son compagnon. N'ayant pas trouvé de place dans la diligence publique, ils durent louer une voiture pour aller de Vizille à Gap, par la route des montagnes, traversant La Mure, Corps, auprès de La Salette, et Saint-Bonnet. Elle s'avance en lacets sur les contreforts du Pelvoux, et passe sur de nombreuses rivières transformées en torrents, l'hiver. Les pics qui la dominent s'élèvent jusqu'à plus de trois mille mètres. On se rapproche de ce Dévoluy qu'un auteur célèbre appelle « le dernier refuge de l'espèce humaine ». La route monte elle-même jusqu'à plus de douze cents mètres d'altitude, au col Bayard.

Sur ces rudes pentes, la voiture marchait lentement. Autant pour l'alléger que pour se réchauffer un peu, car le froid était extrêmement rigoureux, les deux voyageurs mirent pied à terre, et prirent les devants. Après une heure, la nuit survint, et le froid se fit de plus en plus intense.

Épuisé de faiblesse et saisi d'un tremblement général, le P. Jeancard tomba évanoui. Le P. Guibert se dépouilla de son manteau, et l'étendit sur le sol couvert de neige.

— Je l'assis sur ce lit improvisé, la tête appuyée sur mes genoux. Mais à quel parti me résoudre ? La nuit était sombre et glaciale. Devais-je laisser mon cher malade, pour chercher du secours ? Je l'aurais retrouvé probablement mort de froid. Devais-je rester auprès de lui, sans la moindre goutte d'un cordial à lui donner ?

Dans cette cruelle incertitude, le pauvre Missionnaire se recommanda, de tout son cœur, à la Sainte Vierge.

— J'étais sur le point de le charger sur mes épaules pour aller au-devant de la voiture, lorsque les forces lui revinrent peu à peu, et l'évanouissement cessa. Mais il se ressentit tout le lendemain de cette terrible crise. Heureusement, elle n'eut pas de suites plus fâcheuses.

Lorsque, quarante ans après, le P. Guibert, cardinal et archevêque de Paris, eut encore à ses côtés, remplissant les fonctions d'auxiliaire, son ami, le P. Jeancard, évêque de Cérame, il lui rappela, plus d'une fois, cette nuit affreuse, dans les neiges des Hautes-Alpes.

Au mois d'avril 1829, il revint prêcher, pendant une quinzaine de jours, à Bourg-d'Oisans. Les fruits de la mission s'étaient maintenus. Les offices étaient très suivis. La congrégation de jeunes filles qu'il y avait fondée, avait augmenté en nombre et en ferveur. Contrairement aux vieilles habitudes, sources de tant de désordres et de scandales, le carnaval n'avait eu ni danses, ni mascarades. Non seulement les vices qui déshonoraient autrefois le pays avaient disparu, mais les vertus chrétiennes étaient pratiquées par l'ensemble de la population. Beaucoup de personnes, même des hommes, fréquentaient les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

— Vraiment, disait le P. Guibert en constatant de tels résultats, ces gens si durs à émouvoir, une fois dans le bon chemin, sont plus persévérants que certains autres.

En 1829, la mission fut donnée à La Mure, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Grenoble, par les Pères Guibert, Sumien, Martin, Guigues et Capmas. Cinq n'étaient pas de trop pour cette ville industrielle, où les protestants, au XVI[e] siècle, avaient soutenu un siège fameux contre le duc de Mayenne.

Des prédicateurs de talent l'avaient évangélisée, en 1821 et 1825. Le curé, fin lettré, pensait que les Missionnaires parleraient en brillants orateurs. Les habitants, instruits en général, s'attendaient à des discours élégants et soignés.

Néanmoins, les ouvriers apostoliques ne crurent pas opportun de modifier leur méthode. D'abord, la population en fut un peu choquée, et le pasteur ne cacha ni sa déception, ni son mécontentement. Il proclamait que, dans ces conditions, le succès était impossible. En conséquence, au lieu de les seconder, il leur fit une sourde opposition, mettant, autant qu'il dépendait de lui, obstacle aux cérémonies, dont il ne voulait pas reconnaître l'efficacité. Cependant, les gens revinrent de leurs préventions, et les religieux conquirent leur estime.

Les résultats montrèrent combien le curé s'était trompé dans ses sombres pronostics. Seize cents femmes et plus de huit cents hommes s'approchèrent de la sainte Table. Parmi eux, combien ne s'étaient pas confessés depuis vingt, trente et même quarante ans !

— Nous aurions pu emporter la place, disait le P. Guibert, si nous avions été libres et mieux aidés.

D'autres missions furent prêchées avec le même succès, dans les paroisses de l'Isère et de la Drôme : Saint-Marcel, Portes, près de Valence, etc., etc. Les Oblats y gagnèrent de plus en plus l'affection des peuples. Ils préludaient ainsi aux grands travaux qu'ils devaient accomplir, les années suivantes, dans tout le Dauphiné.

§ 6

Construction de l'église du Calvaire.

Supérieur de la maison du Calvaire, à Marseille, le P. Suzanne fut chargé de commencer au plus tôt et de mener à bonne fin la construction d'une église convenable, destinée à remplacer la chapelle provisoire, dans laquelle, jusque-là, se réunissaient les fidèles.

La tâche était lourde.

Comment se procurer les sommes considérables nécessaires pour l'acquisition des terrains et pour la bâtisse ? Ces terrains appartenaient à des propriétaires peu disposés à s'en dessaisir, et qui n'y consentiraient qu'à des conditions très onéreuses.

Le Calvaire ne formant pas une paroisse, on n'avait pas à compter sur des subsides officiels. Néanmoins, le P. Suzanne se mit en campagne. Aucune contrariété n'ébranla son ardeur.

Avec des ressources venant au jour le jour, et suffisantes pour payer les travaux quotidiens, il réussit, à force d'activité, et non sans beaucoup de soucis, à terminer ce gracieux édifice.

La configuration du site en imposa, pour ainsi dire, le plan. Dès l'origine, on se décida pour une rotonde, dont la coupole soutenue par des piliers symétriquement disposés, dissimulerait ce que le pourtour intérieur avait d'irrégulier, le monument étant adossé aux flancs de la colline des Accoules qu'on ne pouvait pas échancrer davantage.

Ce fut une imitation du Panthéon de Rome. Le dessin en est correct et bien conçu.

Mgr Fortuné de Mazenod consacra solennellement la nouvelle église, le 27 mai 1828, mardi de la Pentecôte, devant une affluence énorme. Depuis, elle continua d'être fréquentée par un grand nombre de fidèles, s'y rendant de toutes les parties de la ville. On l'orna de statues, on y érigea des autels en marbre, et ce sanctuaire, si cher à la piété marseillaise, ne cessa de s'embellir.

L'activité, la réputation, les prédications si goûtées du P. Suzanne,

contribuèrent non seulement à maintenir ce mouvement qui entraînait les foules vers le Calvaire depuis la mission de 1820, mais encore à l'augmenter de jour en jour. Son ministère auprès des âmes de toutes conditions était un véritable apostolat ininterrompu. Il passait la majeure partie de la journée au confessionnal. Quand il en sortait, c'était pour visiter les malades ou livrer quelque nouvel assaut à des pécheurs endurcis.



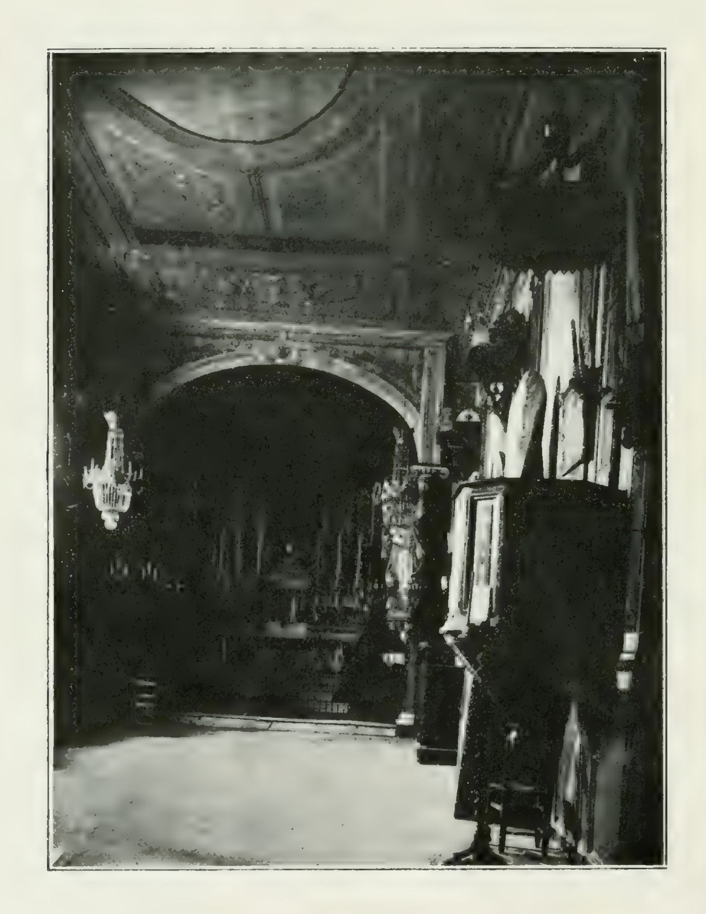
Intérieur de l'église du Calvaire.

Les familles le consultaient sur leurs différends et se trouvaient bien de ses conseils inspirés par la prudence, la sagesse et le désir de la paix. Quoique jeune, il paraissait arrivé à la maturité et possédait l'expérience des vieillards. Sa direction était très recherchée, même par des hommes occupant des situations importantes.

Intelligent, instruit, très surnaturel, s'appliquant à lui-même les enseignements des maîtres de la vie spirituelle avant de les communiquer aux autres, il gagnait tous les cœurs. Dans ses relations, il mêlait à une certaine gravité au-dessus de son âge, des manières délicates et

pleines de prévenances envers les personnes avec lesquelles il traitait.

Cet ensemble de qualités remarquables explique la confiance que le P. de Mazenod avait en lui, les espérances qu'il fondait sur un sujet si merveilleusement doué, et la douleur immense qu'il ressentit, lorsqu'une mort prématurée le ravit soudain à sa paternelle affection.



Marseille. Chapelle de l'Œuvre des Italiens.

CHAPITRE III

Les visites de la mort

1826-1830

§ I

Mort du Père Marcou.

Nous avons raconté, plus haut, les débuts du P. Marcou dans la vie religieuse et ses succès dans l'apostolat.

Son zèle pour le salut du prochain lui fit accomplir des prodiges. Malheureusement il compta trop peu avec ses forces physiques, et sa santé fut bientôt compromise. Le P. de Mazenod était trop loin, pour s'en apercevoir assez à temps et y remédier. Il s'en rapportait au P. Mie, supérieur de la résidence de Nîmes. Celui-ci, affligé de la situation déplorable des catholiques du Gard en contact avec les protestants, ne mettait pas de borne à son dévouement pour eux. Son exemple était plutôt de nature à exciter l'ardeur du P. Marcou qu'à la retenir.

Dieu, en versant tant de bénédictions sur leur ministère, semblait les inviter à ne s'arrêter jamais. Ils dépassèrent ainsi les bornes de la modération par un travail excessif et de saintes imprudences. Ce sont là de ces fautes dont seules les âmes héroïques sont capables. Le Seigneur les permet, parfois, pour récompenser plus tôt le mérite de ses serviteurs.

L'état du P. Marcou était désespéré, quand le Fondateur retourna de Rome, après l'approbation des Règles. Le malade, cependant, se traîna jusqu'à Marseille et assista au Chapitre général du mois de juillet 1826. Il ne s'était pas le moins réjoui de l'inappréciable faveur accordée à l'Institut. Avec quel bonheur, après avoir renouvelé ses vœux, il eût guerroyé encore contre l'enfer!

En face de la mort, il fut d'une absolue soumission aux décrets de l'adorable Providence. Il descendit les pentes de la vie, avec cette tranquillité surnaturelle d'une âme qui offre volontairement à Dieu le sacrifice d'elle même, et le réitère quotidiennement, jusqu'à extinction totale.

Non seulement une paix profonde, mais l'allégresse rayonnait sur ses traits amaigris.

Le jour même de sa mort, il disait encore, à diverses reprises, en rappelant les bienfaits du Seigneur à son égard :

— Oh! que je suis heureux de mourir dans la Congrégation!

Son père, accouru à la nouvelle de sa fin prochaine, essayait de lui donner quelque espérance, à la manière des gens du monde. Le mourant, pénétré des pensées de l'éternité, ne répondit qu'en montrant son crucifix.

Jusqu'au dernier soupir, il conserva la connaissance. Il n'eut aucune de ces angoisses que les plus vaillants éprouvent, parfois, aux approches de l'heure suprême. Grâce insigne! Effet de la protection spéciale de la Vierge Immaculée, dont il était le parfait Oblat.

Au moment d'expirer, il laissa échapper, de ses lèvres défaillantes, cette aspiration prononcée avec l'accent le plus suave et un angélique sourire :

— Beau ciel !...

Ce furent ses derniers mots. Il semblait apercevoir la place qui lui était réservée.

Le soir du 20 août 1826, il s'endormait du sommeil des justes.

Perdre un tel sujet, en pleine jeunesse, alors que, d'après les lois ordinaires, une longue carrière s'ouvrait encore devant lui, fut très pénible au Fondateur. Seules la conformité à la volonté du Souverain Maître, la conviction de la félicité céleste dont jouissait le cher disparu, la pensée qu'il aurait en lui un intercesseur, le consolèrent un peu.

— Je pleure, disait-il, mais je me reproche en quelque sorte mes larmes, comme si j'osais regretter son bonheur !... Résignons-nous !... Notre Père, qui est au ciel, sait nos besoins. Il y pourvoira. Mon cœur saigne, pourtant !

Par cette mort de prédestiné, Dieu ajoutait son approbation à celle de son Vicaire. La sainteté de ce bienheureux trépas ne laissait aucune incertitude sur la perfection des Règles. On comprenait mieux la vérité de cette exclamation du Fondateur, quand Léon XII changea le titre d'Oblats de Saint-Charles en un autre plus glorieux :

— Oblat de Marie Immaculée !... Mais, c'est un brevet pour le ciel !...

§ 2

Mort du Père Arnoux.

Le lecteur se rappelle sans doute ce que nous avons relaté précédemment des vertus extraordinaires du P. Arnoux, de son amour héroïque pour la pénitence, des miracles qu'on lui attribua.

Ordonné prêtre en 1826, il ne vécut plus que deux ans ; mais, incommensurable est le bien qu'il opéra dans un si court espace, soit par sa parole tout imprégnée de l'esprit évangélique, soit surtout par ses exemples. Les nombreux fidèles fréquentant l'église de la Mission, à Aix, exprimèrent souvent la ferveur indicible que leur communiquait la vue de ce jeune saint à l'autel.

Son aspect suffisait à convertir les âmes. On le considérait comme un ange revêtu d'une forme corporelle, presque transparente, tant elle était frêle.

Quand il conversait, avec ses confrères, des sublimités de la vie religieuse et sacerdotale, il les embrasait du feu sacré. Au tribunal de la réconciliation, les personnes qui s'adressaient à lui, trouvaient un guide sûr, scrutant les secrets des consciences, et recevant d'en-haut ces lumières surnaturelles que l'étude ne procure pas.

— C'est un saint qui va bientôt quitter la terre, disait-on.

Outre ses austérités et les attaques de la maladie, les élans répétés de son cœur vers Dieu affaiblirent, de plus en plus, les fragiles fils qui le retenaient en ce monde. La chambre où il se mourait, paraissait un oratoire. On y allait, moins pour lui prodiguer des soins, que pour s'édifier.

Il expira, le soir du 13 juillet 1828.

Mort si douce, que les assistants se demandaient s'il ne s'était pas simplement assoupi !... On dut, néanmoins, se rendre à l'évidence : le cœur ne battait plus.

La nouvelle se répandit au dehors et causa une émotion générale. Une foule immense accourut, même des extrémités de la ville. Tous voulaient faire toucher à son corps des chapelets ou des médailles. Les mères en approchaient leurs petits enfants qui, loin d'être effrayés par le cadavre, se sentaient plutôt attirés vers lui.

Sans distinction de rang, la multitude se montra si avide de posséder quelqu'une de ses reliques, que sa chasuble et son aube eussent été mises en pièces par les fidèles, si on ne leur avait livré une de ses soutanes, qu'ils se partagèrent.

Quoique prévue, cette mort n'en fut pas moins un coup de foudre pour le P. de Mazenod. Il aimait tous ses enfants ; mais celui-ci était si particulièrement digne de son affection !... Que d'espérances basées sur cette éminente vertu ! Dans sa pensée, le P. Arnoux serait un maître de novices incomparable et un parfait modèle pour ceux qui entraient dans la Congrégation. Ses exemples, plus encore que ses paroles, si persuasives pourtant, les eussent formés si bien aux pratiques religieuses !...

Il courba la tête, les yeux pleins de larmes, et adora les desseins impénétrables de Dieu.

Les grandes vues de la Foi relevaient son courage.

— En voilà déjà plusieurs dans le ciel, disait-il. Ce sont les premières pierres de l'édifice qui doit être construit par nous dans la Jérusalem céleste. Ils sont devant Dieu avec le caractère propre de notre Société : les vœux communs à tous ses membres, l'habitude des mêmes vertus. Nous tenons à eux par les liens d'une charité spéciale : ils sont encore nos frères et nous sommes les leurs.

Comme celle du P. Marcou, et plus encore, cette sainte mort lui semblait pour les Règles un sceau nouveau de l'approbation divine, attestant leur efficacité pour la sainteté personnelle de ceux qui les observeraient ponctuellement jusqu'à la fin.

— Ces Règles, pensait-il, les ont puissamment aidés à parvenir à l'éternelle félicité dont ils jouissent si délicieusement à cette heure. Nous recevrons notre part de ce bonheur ineffable, par notre fidélité à suivre la même voie qu'elles nous tracent... La porte du ciel est au bout !...

Le P. Arnoux était déjà le quatrième défunt de la Congrégation. Le premier fut le P. Jourdan, mort quelques mois après son sacerdoce, en 1823; le troisième, le Frère Dumolard, jeune scolastique plein de piété, décédé à Marseille, moins d'une semaine avant le P. Arnoux. Jusqu'au dernier moment, il garda, lui aussi, toute sa connaissance, et en profita pour accumuler des mérites. Ses douleurs étaient très vives, à cause des plaies cuisantes qui couvraient son corps ; mais il les supportait avec une héroïque patience. Malgré les consolations surnaturelles qui l'entourèrent, son trépas fut une plaie de plus dans le cœur du P. de Mazenod.

§ 3

Mort du Père Suzanne.

La mesure des souffrances n'était pas comble. Dieu, qui bénissait si largement l'Œuvre, continuait à l'éprouver. Cette fois, il lui enleva prématurément un de ses plus fermes appuis.

Depuis que le P. de Mazenod, devenu vicaire général, s'était vu forcé de renoncer à la vie de Missionnaire, le P. Suzanne l'avait remplacé. Plus que tout autre, l'ensemble de ses aptitudes le rendait digne de ce poste d'honneur. Il s'était révélé avec un succès toujours croissant à Barcelonnette, Gap, Tallard, Entrevaux, Montclar, Veynes, Saint-Bonnet, Nîmes, Aubagne, Nice, Marseille, Aix, etc., etc.

La première mission qu'il dirigea, comme supérieur, fut celle de

la ville d'Allauch, dans la banlieue de Marseille, en 1824, à la tête de plusieurs collaborateurs, parmi lesquels les PP. Albini et Jeancard. Pendant les sept semaines qu'elle dura, il déploya de merveilleuses qualités d'organisateur. Sa parole, aisée, abondante et chaleureuse, soulevait les masses. Sans recherche d'élégance affectée dans le style, il plaisait et faisait aimer une vérité qu'il prêchait avec une onction pénétrante. Parfois, après une exposition claire, méthodique et raisonnée, il avait de ces traits aigus qui percent de part en part, et de ces mouvements impétueux d'une éloquence irrésistible qui se répand à flots. Alors, se succédaient sans interruption ces coups répétés qui amollissent ce qu'il y a de plus résistant, et tirent des larmes des cœurs les plus insensibles.

Étonnante était sa facilité d'adaptation aux auditoires les plus divers. Si, en montant en chaire, il s'apercevait que les gens différaient de ce qu'il avait prévu, il modifiait aussitôt, par une improvisation heureuse, le sermon préparé. Il en gardait la substance ou la trame, mais introduisait dans la forme de multiples variantes, selon les exigences du moment.

Par l'emploi de ce moyen, il entrait en communication directe avec eux, leur parlant comme s'il en attendait une réponse. Un courant invisible, mais réel, de pensées et de sentiments réciproques s'établissait bientôt. Son discours ressemblait plus à un colloque entre eux et lui qu'à un simple monologue de sa part, tant son langage s'insinuait dans les âmes et y déterminait un écho sympathique, se manifestant à l'extérieur par le jeu des physionomies.

Dans ses instructions, rien d'obscur ou qui ne fût à la portée des intelligences ordinaires; mais aussi, rien de nature à choquer les oreilles les plus délicates ou le public le mieux choisi. Les fins lettrés écoutaient avec intérêt ce qui, exposé si simplement et avec tant de clarté, l'était, cependant, avec tant de goût et de distinction.

Ces éloges ne sont pas de nous, mais des contemporains, même les plus difficiles. Nous avons cité les témoignages du sous-préfet de Barcelonnette et du recteur d'Académie d'Aix. Nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres, et des plus probants.

Sur lui donc reposaient les plus brillantes espérances.

Mais sa poitrine ne tarda pas à ressentir les contre-coups de son zèle.

Déjà, lors de la mission de Veynes, pendant le Carême de 1825, le P. Mie avait répété, plusieurs fois, en branlant la tête :

— Le P. Suzanne se tue!...

— Au nom de Dieu, conservez-vous, lui disait, de son côté, un des

principaux curés de Marseille... Nous avons trop besoin de vous !

Durant l'importante mission d'Aubagne, où il eut sous ses ordres les PP. Mie, Moreau, Touche, Albini, Jeancard et Dupuy, le P. Suzanne, débilité déjà par ses labeurs précédents, s'épargna d'autant moins que, vu l'insuffisance des églises et la multitude des auditeurs, il lui fallait multiplier les réunions. Il prêchait chaque jour, et souvent plusieurs fois, tantôt dans une église, tantôt dans une autre. Quand il n'était pas en chaire, il était au confessionnal.

Ce travail accablant de quinze à seize heures par jour se poursuivit cinq semaines. C'était par trop abuser des énergies de sa jeunesse. La fatigue fut excessive.

Néanmoins, presque aussitôt, commencèrent à Aix les exercices du grand jubilé accordé par Léon XII. Le froid était glacial. Par son éloquence, le P. Suzanne attira dans la métropole des foules d'hommes. Quotidiennement, et bien avant l'heure de ses prédications, les vastes nefs se remplissaient. On s'y entassait littéralement. Cet empressement se maintint les six semaines que dura le jubilé. Les multitudes, de plus en plus compactes et enthousiasmées, ne se rassasiaient pas de l'entendre.

Après avoir prêché plus d'une heure, il ne descendait de chaire que pour entrer au confessionnal, constamment assiégé par les hommes. Ce succès, si consolant pour son âme d'apôtre, épuisait cependant ses forces. Il dut s'arrêter, l'avant-veille de la clôture, terrassé par la fièvre. Rentré à Marseille, il cracha le sang avec tant d'abondance qu'on en fut alarmé.

Hélas ! cette voix, qui si souvent avait remué les foules, était, désormais, éteinte.

A son retour de Rome, le P. de Mazenod le trouva dans cet état lamentable.

Épave vivante de l'apostolat, le malade se traîna deux ans encore. Autant son existence avait, jusqu'alors, été active et agitée, autant elle devint calme et silencieuse. Il partageait son temps entre la prière, l'étude et la direction des âmes.

Ses conseils étaient toujours très appréciés, et il édifiait par son admirable résignation.

Dans les derniers mois de l'année 1828, on le vit dépérir avec une effrayante rapidité.

La crainte de perdre un sujet d'un tel mérite inspira aux membres de la Société la pensée de s'imposer les mortifications les plus austères, pour obtenir de Dieu sa conservation. Les élèves du grand séminaire promirent de gravir, pieds nus, la colline de Notre-Dame de la Garde ;

le clergé séculier et les communautés religieuses rivalisèrent aussi de ferveur pour faire violence au Ciel.

Dieu avait décrété de ne pas retarder davantage la récompense de son serviteur. Quand le P. de Mazenod, surmontant son émotion, lui annonça que la fin n'était pas éloignée, une douce joie se peignit sur le visage de l'agonisant :

— *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus !* Oh ! quel bonheur d'aller dans la maison de Dieu ! répondit-il.

Au milieu de ses quintes de toux déchirantes, il répétait sans cesse :

— Beau ciel ! tu seras toujours ma demeure !

Et encore :

— Quelle joie de souffrir pour Dieu !... Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur !... Insensé que j'étais ! Je désirais la vie !... Non, non ! la mort !... mille fois la mort !... *Mori lucrum !* La mort est un gain. *Cupio dissolvi et esse cum Christo !...* Voir Dieu face à face !... Le posséder !... Ne faire qu'un avec Lui !... Se fondre en Lui !... Oh ! que les hommes connaissent peu la félicité !...

En pleine connaissance, le sourire aux lèvres, il rendit sa belle âme au Créateur, le 31 janvier 1829, un samedi, comme il l'avait demandé souvent à la Vierge Immaculée.

La mort de ce prêtre, à la fleur de l'âge, victime de son zèle, prit les proportions d'un événement à Marseille. Ce fut un deuil général dans toutes les classes de la population. Tant de gens lui devaient leur retour à Dieu, ou la paix de leurs familles. Bien des yeux se mouillèrent de pleurs.

Lorsque, huit jours après, le P. Jeancard prononça son oraison funèbre, dans cette église du Calvaire que le défunt avait bâtie, les larmes des nombreux assistants coulèrent encore en abondance.

La désolation du P. de Mazenod fut immense. Le P. Suzanne, pénétré de son esprit, semblait devoir être l'une des colonnes de la Congrégation. Il le suppléerait pour la formation pratique des jeunes Missionnaires, maintenant que lui se trouvait enchaîné à l'administration d'un diocèse.

Et ce rêve s'évanouissait !

Douleur d'autant plus amère que, vers la même époque, la santé du P. Guibert déclina subitement et causa les plus vives inquiétudes.

D'autre part, celle du P. Albini paraissait également compromise.

Dieu ne ménage pas ses élus !...

Comme Abraham, en présence du sacrifice exigé par le Souverain

Maître, le Fondateur fut contraint d'espérer contre toute espérance.

Mais ses forces physiques ne succomberaient-elles pas, à leur tour, sous tant de traits qui le perçaient à la fois ?...

§ 4

Le Fondateur aux portes du tombeau.

Peu après, le P. Courtès, supérieur de la maison d'Aix, tomba, lui aussi, très dangereusement malade.

Par sa piété solide et son esprit religieux, par ses talents remarquables, sa prudence, son aptitude exceptionnelle aux affaires et son dévouement absolu, c'était maintenant l'homme nécessaire. Sur lui le Fondateur comptait le plus, désormais, pour l'avenir de son œuvre. En serait-il privé encore ?...

Le cœur broyé, il partit pour Aix, et s'installa, jour et nuit, à son chevet, comme il l'avait fait, durant plusieurs semaines, pour celui qu'il pleurait toujours. Il vécut, là, dans l'angoisse, le déchirement intérieur, l'affliction inexprimable d'un père tendre auquel la mort successivement arrache les plus chéris de ses enfants.

— Quelle que soit ma résignation aux décrets de la divine Providence, écrivait-il au P. Tempier, je n'en serai pas moins malheureux, après avoir perdu deux êtres aussi parfaits... aussi indispensables !... Nul au monde ne concevra jamais ce qu'ils furent pour moi !... Et notre Société comment se relèvera-t-elle ?... Tout m'accable !...

A la suite de tant de secousses, il éprouva dans son cœur des élancements aigus. Il se raidit contre la souffrance, s'oubliant pour ne songer qu'à son fils ; mais ces douleurs pénétrantes devinrent bientôt, par leur fréquence, plus pénibles pour lui, et plus inquiétantes pour son entourage. Il dut se mettre au lit, en proie à une fièvre violente.

Les médecins ne cachèrent pas la gravité des symptômes, et, quelques jours plus tard, tant la marche du mal fut soudaine, déclarèrent qu'il pouvait succomber d'un instant à l'autre. Lui-même, d'ailleurs, ne gardait aucune illusion.

Mandé en toute hâte à Aix, le P. Tempier lui administra l'Extrême-Onction et le Saint Viatique, qu'il reçut dans des sentiments de foi et de piété admirables.

En apercevant Notre-Seigneur entrant dans sa cellule, il l'avait adoré, à haute voix, avec tant d'amour et d'une manière si touchante, que les assistants fondirent en larmes. Ensuite il renouvela ses vœux, lisant avec calme la formule de ses engagements.

Après l'avoir communié, le P. Tempier déposa le ciboire sur l'autel préparé dans cette chambre transformée en oratoire.

Très ému, il s'approcha du lit d'agonie, se mit à genoux, prit entre les siennes les mains défaillantes de son père mourant, les baisa avec vénération, et, en sa présence, renouvela ses vœux.

Tous les membres de la communauté, sans exception, depuis le supérieur local jusqu'au plus humble des frères convers, l'imitèrent, les uns après les autres.

Scène sublime dans sa simplicité, et vraiment digne du regard de Dieu !

Au moment de perdre le meilleur des Pères, la Congrégation resserrait ses rangs et fortifiait ses liens, au bord de la tombe entr'ouverte.

En face du trépas imminent, elle affirmait solennellement sa résolution inébranlable de rester à jamais fidèle aux Règles qu'il lui avait données. Cette promesse sacrée, douce consolation pour l'agonisant, était pour elle un gage de vie dans l'insondable avenir.

Mors et vita duello
Conflixere mirando !

L'Église chante ces paroles sur le sépulcre vide du Christ, vainqueur de la mort par son immolation volontaire. Elles s'appliquent aussi à ses imitateurs qui, participant aux amertumes de son sacrifice, sont appelés par Lui au bonheur éternel de la résurrection, dont, quelquefois, sur la terre, il leur accorde un avant-goût.

Pendant que cette scène se passait à Aix, le 15 juin 1829, les Oblats de Marseille, réunis devant le Saint Sacrement, adressaient à Dieu des supplications ardentes. Toutes les communautés de la ville priaient à la même intention et multipliaient les actes héroïques de pénitence. Plusieurs Oblats offrirent à Dieu leur vie pour obtenir la prolongation de celle de leur Supérieur général.

Une religieuse capucine ne fut pas moins généreuse. Dieu, ce semble, l'exauça. Elle avait eu, jusque-là, une santé florissante, mais tomba subitement malade, avec toutes les douleurs dont avait souffert le P. de Mazenod, tandis que celui-ci, au grand étonnement des médecins qui ne l'espéraient plus, fut instantanément hors de danger.

Cette guérison, à l'encontre des pronostics de la science, parut à tous un miracle.

Plusieurs journaux de Paris, l'*Ami de la Religion*, entre autres, avaient annoncé sa mort. La nouvelle s'en était répandue dans la France entière et au dehors, jusqu'à Rome. De divers côtés, on avait célébré des messes pour le repos de son âme. Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, non content de s'être acquitté de ce pieux devoir,

faisait prier pour lui ses diocésains, au cours de ses visites pastorales.

Le Pape Pie VIII, successeur de Léon XII, arrêta l'expédition d'un bref adressé au P. de Mazenod, et dans lequel il multipliait les marques de la plus paternelle affection, en lui assurant la continuation de ce dévouement dont il lui avait fourni déjà tant de preuves, avant son élévation au suprême pontificat.

Quand il eut appris la guérison inespérée, il envoya le bref. Ce lui fut une occasion d'exprimer sa joie profonde de le savoir échappé à la mort. « Nous vous félicitons, lui disait-il, comme un fils que nous retrouvons, après l'avoir cru perdu, et que la Providence réserve à de plus grandes destinées devant Dieu et devant les hommes, *ad majora apud Deum et homines Providentiæ judicio reservatum.* »

Cette phrase indiquait nettement les vues de Pie VIII, qui, comme Léon XII, se proposait d'appeler bientôt le P. de Mazenod aux plus hautes fonctions ecclésiastiques.

Malgré l'instantanéité de la guérison, la convalescence fut très longue.

Pour recouvrer ses forces, le Fondateur avait un immense besoin de repos. Comment le trouver à Aix, ou à Marseille, au centre d'une double administration qui lui apportait des fatigues incessantes? Toujours entravée, cette convalescence menaçait de se changer en faiblesse irrémédiable. A peine était-il capable de célébrer le Saint Sacrifice et d'écrire quelques lignes.

Les médecins virent la nécessité d'un changement d'air, et conseillèrent un voyage en Suisse.

Sur l'ordre du P. Tempier, auquel le liait un vœu personnel d'obéissance, il dut se résigner à s'éloigner. Sa mère et sa sœur, la marquise de Boisgelin, l'accompagnèrent, afin de lui prodiguer les soins que réclamait son état.

Entreprendre un voyage dans ce but unique lui répugnait souverainement. Pour vaincre ses scrupules, le P. Tempier lui permit de procéder, en cours de route, à la visite canonique de la maison de Notre-Dame du Laus, et de s'occuper des intérêts de la Congrégation, en étudiant sur place, à Grenoble et à Chambéry, les projets d'établissement, dont on avait déjà parlé avec les évêques de ces diocèses.

Dans ces conditions, le voyage n'était plus un simple adoucissement à ses souffrances. C'était plutôt un devoir de sa charge.

Sa conscience ainsi tranquillisée, il partit le 8 juillet 1830.

CHAPITRE IV

La Révolution de 1830

§ 1

A Marseille.

Depuis une semaine, le P. de Mazenod était à Fribourg, en Suisse, lorsque se passèrent, à Paris, de graves événements.

Trois jours d'émeutes, de barricades et de combats, 27, 28, 29 juillet, renversèrent du trône le roi Charles X. Les insurgés avaient occupé l'Hôtel de Ville, envahi le Palais des Tuileries et saccagé l'Archevêché. Ils détruisirent aussi le magnifique Calvaire, construit à grands frais par l'abbé de Forbin-Janson sur le Mont-Valérien. Les Missionnaires de France furent dispersés ; l'autorisation légale que Louis XVIII leur avait accordée en 1816, déclarée nulle ; et leur établissement de Paris, pour lequel ils avaient dépensé plus de quatre cent mille francs, mis sous séquestre, confisqué et vendu à vil prix (1).

Ces iniques spoliations justifiaient les défiances que le Fondateur des Oblats avait toujours eues à l'égard des approbations gouvernementales.

Son intention était de retourner immédiatement à Marseille. Le P. Tempier, ne le croyant pas suffisamment guéri, ne le lui permit pas, et, une fois encore, interposa son veto.

Le préfet des Bouches-du-Rhône s'enfuit, le 4 août, car les révolutionnaires en voulaient à sa vie ; le maire, quoique moins directement visé, s'éclipsa. Provisoirement on installa un autre préfet et un autre maire, en attendant l'arrivée du commissaire extraordinaire du gouvernement, et l'on arbora, de force, le drapeau tricolore sur les monuments publics.

Des ordres, signés par le ministre de l'Intérieur, enjoignirent d'enlever les croix placées au dehors des édifices du culte. Celle du Calvaire était particulièrement indiquée. On désirait même que l'évêché se fît l'exécuteur des hautes œuvres des ennemis de Dieu.

(1) Cf. Philpin de Rivière, *Vie de Mgr de Forbin-Janson,* in-8°, Paris, 1892, p. 234 sq.

En l'absence de Mgr Fortuné de Mazenod, le préfet, le maire et le procureur vinrent chez le P. Tempier, vicaire général, et eurent avec lui une longue conférence.

— Transportez cette croix dans l'église, lui disaient-ils mielleusement. C'est le seul moyen de préserver la ville de scènes regrettables et d'un véritable carnage. La vue de cet emblème religieux excite la



Le P. Tempier.

colère des libres penseurs. Ils se porteraient à des excès... Nous ne répondons de rien !...

— Est-ce donc là, répliqua le P. Tempier avec indignation, la liberté que la Charte nous assure ?... Et c'est à moi, prêtre de Jésus-Christ, que l'on ose proposer de faire disparaître sa croix ?.. Vous me demandez une lâcheté et une apostasie !... Si je me prêtais à cette combinaison, ce serait un scandale plus affreux que la profanation perpétrée par une bande de malfaiteurs !... C'est à vous à maintenir l'ordre dans la cité... Vous en avez les moyens !... Cette croix, les catholiques l'ont dressée

dans des circonstances inoubliables. Ils sauront la défendre, si on l'attaque !

Devant cette attitude énergique, les trois magistrats furent déconcertés. Ils se retirèrent, sans avoir gagné autre chose qu'une leçon leur rappelant très clairement leur propre devoir.

— Nous nous sommes constitués loups, écrivait, quelques jours plus tard, le P. Tempier au P. Mille. Si nous étions agneaux, on nous dévorerait. Nous sommes décidés à nous battre envers et contre tous, pour défendre nos droits, notre liberté religieuse, notre honneur, ou celui de notre ministère. Nous ne succomberons que lorsque nous n'aurons plus aucune force. Jusque-là, combat opiniâtre sans craindre qui que ce soit.

On se battait, en effet. Des jeunes gens s'étant permis de faire du bruit, dans l'église de Saint-Théodore, pendant les offices, tout l'auditoire se souleva en masse. Une volée de coups de poing, de coups de pied, de coups de canne et de coups de chaise tomba sur ces mauvais drôles qui se sauvèrent épouvantés, sans réclamer le reste.

Le maire essaya de rendre le clergé responsable de ce désordre. Mal lui en prit. Il dut rengainer ses rodomontades, en présence des huées de la population.

Sous la pression du ministre, il décréta que les catholiques ne s'assembleraient dans leurs églises que les dimanches et les quatre fêtes chômées, conservées par le concordat de 1801. On se moqua de cette inconcevable et ridicule prétention.

— Quand vous fermerez tous les cabarets, lui répondit-on, nous fermerons nos églises, si cela nous agrée... Nous avons, pour le moins, autant de droit à la liberté que les marchands de vin.

A plusieurs reprises, le bruit se répandit que les révolutionnaires formaient le projet de briser la croix, durant la nuit. Chaque soir, de solides chrétiens, armés de gros bâtons, montèrent la garde près du Calvaire. Il y eut des bagarres, mais les sectaires furent toujours repoussés.

Et, pendant que tant de croix étaient renversées sur divers points de la France, celle du Calvaire de Marseille demeura debout. Les catholiques de cette ville s'honorèrent en résistant avec courage et victorieusement.

Aux blasphèmes des impies, courant à l'assaut de l'emblème sacré, ils opposaient les cris, mille fois répétés avec enthousiasme :

— Vive la croix ! Vive la religion !

§ 2

A Aix.

On pouvait craindre que les mêmes scènes eussent lieu à Aix.

Des troubles avaient éclaté, deux ans auparavant, à l'occasion des Ordonnances de Charles X, limitant le nombre des élèves dans les petits séminaires, et imposant aux professeurs la déclaration qu'ils n'appartenaient à aucune Congrégation non autorisée. Les étudiants de l'Université aux facultés de droit et des lettres manifestèrent, sous les murs du collège, en vociférant :

— Les Jésuites à la lanterne !... à la lanterne !...

Le P. André, Oblat de Marie, aumônier de l'hôpital, s'y rendait, le soir, appelé auprès d'un malade, quand il fut aperçu par un groupe de ces écervelés.

A sa vue, les hurlements redoublèrent :

— A la lanterne, les Missionnaires !... A la lanterne !... A la potence !...

Non sans peine, le P. André réussit à se dégager.

En ces jours déjà, le gouvernement, pris de peur, se rangeait trop ostensiblement du côté des fauteurs de désordre, espérant, par ce moyen, consolider le trône.

Le préfet de Marseille écrivit au P. de Mazenod pour lui demander le changement du P. André.

Indigné d'une pareille proposition, le Supérieur général lui répondit :

— Exiger qu'on déplace le P. André parce qu'il a été insulté, et cela lorsqu'il allait auprès du lit des mourants qu'il assiste avec une charité au-dessus de tout éloge, c'est une atrocité infiniment plus révoltante que les outrages mêmes qu'il a endurés !... Dans mon code, ce sont les bourreaux et non les victimes qui doivent être punis.

On avait donc des motifs de penser que ces scènes inconvenantes se renouvelleraient à Aix, avec encore plus de frénésie, après la révolution de 1830. Les étudiants de l'École de droit fomentèrent quelques manifestations tapageuses. Plusieurs fois aussi, des forcenés se flattèrent qu'ils jetteraient à terre la croix de mission. Les catholiques firent bonne garde, et, dans les circonstances critiques, se groupèrent autour de ce monument cher à leur cœur, prêts à le défendre au péril de leur vie.

Grâce à leur courage, la croix fut respectée.

§ 3

A Notre-Dame du Laus.

Quelques mois avant cette révolution, un incident regrettable avait attiré sur les Pères du Laus l'attention malveillante des ennemis de la religion.

L'excellent P. Capmas retournait à cheval, après avoir prêché une retraite au petit séminaire d'Embrun. A la descente d'une pente rapide, sa monture s'emporta, sans qu'il lui fût possible de la maîtriser. Dans cette course vertigineuse et si dangereuse pour lui, il frôla des promeneurs qui, prévenus par ses avertissements, eurent le temps de se garer. L'un d'eux, cependant, à moitié ivre, non seulement ne se dérangea pas, mais se planta au milieu de la route, comme pour barrer le passage. Il fut atteint et mordit la poussière. Transporté immédiatement à l'hôpital, il reçut les soins nécessités par son état, mais il mourut quelques jours plus tard, soit des suites d'une maladie antérieure selon les uns, soit des conséquences de la chute selon les autres.

En temps normal, un arrangement à l'amiable aurait terminé l'affaire, sans l'intervention des magistrats ; mais, à la veille de la révolution de juillet, il en était différemment. L'esprit antireligieux pénétrait jusque dans les Hautes-Alpes, et son influence malsaine se glissait même dans le sanctuaire de la justice.

Plusieurs membres du parquet avaient dit, en parlant des chapelains de Notre-Dame du Laus :

— Laissez-les tomber entre nos mains, et nous leur enlèverons le goût des missions.

L'occasion était bonne pour créer du scandale et ameuter les gens. On se hâta de traduire le P. Capmas en police correctionnelle.

De toute évidence, il n'était pas l'auteur volontaire de l'accident, où sa propre vie avait couru un si pressant danger. M. de Ventavon, substitut du procureur général de Grenoble, ayant examiné les pièces de la procédure, déclara que le fait ne pouvait donner lieu à aucune poursuite, l'incriminé n'ayant pu ni le prévoir, ni l'empêcher. Malgré ce témoignage autorisé et l'éloquente plaidoirie de M. Tolosan, avocat de l'inculpé, le tribunal d'Embrun condamna le P. Capmas à trois mois de prison et à douze cents francs de dommages-intérêts envers la partie civile, plus les frais.

L'avocat de celle-ci avait eu l'audace de s'écrier en pleine audience :

— Du plus loin que le Missionnaire distingua mon client, il aurait

dû se précipiter à bas de son cheval, dût-il se casser bras et jambes, et même la tête, plutôt que de causer le moindre tort à son prochain. Ce sont là les exemples de charité donnés par ce Jésus qu'il prêche. Les prêtres, d'ailleurs, comme leur Maître, devraient se contenter d'aller à pied, etc., etc.

Trouvés péremptoires, des raisonnements aussi bizarres déterminèrent cette sentence exorbitante.

Mais appel fut interjeté.

L'instruction recommença et dura plusieurs mois.

Quand la cour de Gap, le 22 mai 1830, se prononça, elle reconnut l'incontestable innocence du P. Capmas et l'acquitta complètement. La partie adverse, dont la mauvaise foi était palpable, dut payer les frais du procès.

Parfait religieux, le P. Capmas avait rempli quelque temps les fonctions de maître des novices à l'entière satisfaction du Supérieur général. Missionnaire de valeur, il était aussi apprécié par les personnes cultivées que par le peuple, car il savait se faire tout à tous.

— Il a opéré des merveilles dans le Dauphiné, disait le P. de Mazenod.

— Son zèle est infatigable, ajoutait le P. Guibert. Rien ne le rebute. Très souvent j'ai dû modérer son ardeur et l'obliger à se ménager.

Peu après ce procès retentissant, éclata la Révolution. Les esprits forts méditaient une revanche. Ils se promettaient de ne rien négliger pour obtenir la fermeture du sanctuaire et l'expulsion des chapelains.

— Les gens de Théus, une des localités les plus voisines d'ici, écrivait le P. Guibert, ne parlent de rien moins que de crucifier leur curé. Ce serait une belle mort ! Combien digne d'envie !...

Dans plusieurs villages, la population s'était lancée à l'assaut des presbytères, brisant les vitres et enfonçant les portes. Des ecclésiastiques se réunissaient-ils, on les accusait aussitôt de conspirer. On demandait bruyamment l'enrôlement des prêtres dans la garde nationale. Parfois, on les y inscrivait d'office.

Ne sachant le sort qui leur était réservé, le P. Guibert et ses confrères se tinrent prêts à tout événement, bien résolus à ne laisser qu'à la dernière extrémité le poste où les avait placés l'obéissance.

En ces graves conjonctures, ils aimaient à répéter la parole d'un homme illustre :

— Que peut-on craindre, lorsque, pour vaincre, il suffit de mourir ?...

Et encore :

— Qu'est un combat de plus, dans une lutte de dix-huit siècles ?

Tandis que les sectaires redressaient la tête, les catholiques se terraient. Les sanglantes journées de juillet avaient eu leur contre-coup sur le pèlerinage. Non seulement les concours des paroisses cessèrent, mais les visites individuelles se firent de plus en plus rares. Le 8 septembre, fête pourtant si populaire de la Nativité de la Sainte Vierge, il ne vint presque personne.

Supérieur du Laus, depuis deux ans, le P. Guibert, malgré sa jeunesse, donnait un frappant exemple de calme et de force. En lui se révélait déjà cette virilité d'âme qui fut l'un des plus beaux traits de son caractère, au cours de sa longue carrière épiscopale. Cette vaillance devait lui conquérir, plus tard, l'admiration de la France entière, quand, élevé aux plus hautes charges de l'Église, il fut en spectacle aux bons et aux méchants.

Sa devise était déjà : Prudence et modération ; mais vigilance et fermeté.

— Il me semble, disait-il, qu'à l'exemple de ceux qui ont montré tant de courage pendant la révolution de 1789, nous ne devons abandonner les catholiques que lorsque notre ministère leur sera totalement inutile.

Puis, jetant sur sa malheureuse patrie ce regard scrutateur qui, dans la suite, sonderait tant de plaies profondes de la société civile, et, par ses intuitions prophétiques, percerait les obscurités de l'avenir, il ajoutait :

— Les différentes fractions de la Chambre des députés, en qui seule se concentre maintenant la souveraineté nationale, seront-elles aussi unies pour édifier que pour détruire ?... Ce n'est pas probable...

Sur ces entrefaites, le P. Dupuy écrivit au P. Guigues, alors au Laus, plusieurs lettres mentionnant le séjour du P. de Mazenod en Suisse. Les noms propres, soit des personnes, soit des villes, n'étaient indiqués que par des initiales. Quelques-unes de ces lettres, perdues par hasard, tombèrent dans les mains de gens malveillants qui menèrent grand bruit à leur occasion, quoiqu'elles fussent des plus insignifiantes. On prétendit y découvrir la preuve manifeste d'un complot ourdi contre le gouvernement, avec la participation des étrangers par delà les frontières. Comme toujours, la renommée aux cent voix exagéra extrêmement les choses.

En l'absence du préfet, le secrétaire général ordonna une enquête. Elle démontra l'inanité des accusations.

Pour réduire au silence les calomniateurs, le P. Guibert rédigea

une protestation signée par le P. Guigues, et imprimée à Gap. Répandue à plusieurs centaines d'exemplaires, elle produisit bon effet. A partir de ce jour, cependant, la correspondance des Pères fut l'objet, à la poste, d'une surveillance spéciale.

Justement inquiets, les parents du P. Guibert lui envoyèrent d'Aix des vêtements laïques, afin qu'il lui fût possible d'échapper avec moins de difficulté, dans le cas où les fureurs populaires se tourneraient contre lui.

Il les remercia, en leur affirmant son intention et celle de ses confrères de rester au poste, tant que le commanderait l'intérêt de la religion.

§ 4

A Nîmes.

Les conversions nombreuses opérées par les Oblats dans les Cévennes et tout le département du Gard, leur avaient attiré la confiance des catholiques, mais aussi la haine des protestants. Dans cette partie de l'ancien Languedoc, les passions religieuses étaient plus ardentes que partout ailleurs. Entre les deux cultes, tout un passé de violences creusait un abîme. Ces souvenirs terribles se perpétuaient dans les familles, comme un sombre héritage de colères longtemps contenues et toujours prêtes à éclater.

A l'occasion des fameuses Ordonnances de 1828, une première émeute se produisit. Les factieux se massèrent vers la résidence des Oblats, en criant qu'il fallait les pendre haut et court. On composa des couplets sur ce thème, et on les chanta sous leurs fenêtres avec d'horribles vociférations. Heureusement les catholiques accoururent les défendre et, plusieurs nuits, montèrent la garde autour d'eux.

Encore à Nîmes en ce moment, le P. Guibert, racontant cette scène au P. de Mazenod, lui disait :

— Nous devons nous féliciter que les protestants soient le petit nombre; autrement, nous n'aurions qu'à boucler nos valises, ou peut-être nous dispenseraient-ils de ce soin, en ne nous en laissant pas le loisir : leur tolérance est connue depuis longtemps. Jusqu'à présent, grâces à Dieu, nous ne sommes pendus qu'en chanson... C'est moins douloureux... Donc, ne vous hâtez pas de nous honorer comme martyrs, et ne me refusez pas encore le secours de vos prières.

Le fervent religieux tenait, cependant, à utiliser cette épreuve pour son avancement spirituel :

— Ces persécutions, continuait-il, font du bien. On se met dans

les dispositions où l'on voudrait être si le péril était prochain. On offre à Dieu le sacrifice de sa vie. L'âme se fortifie et se prépare pour des dangers plus véritables... Je me réjouis de m'être trouvé ici dans cette heureuse occurrence.

Par ce qui précède, on comprend à quels excès se portèrent à Nîmes les sectaires et les protestants, lorsque la révolution de 1830 eut déchaîné tous les instincts pervers. La population entière fut en effervescence. Des batailles eurent lieu dans les rues. On en voulait au clergé, à tel point que l'évêque et les chanoines quittèrent la ville. La haine de ces forcenés s'acharnait davantage encore contre les Missionnaires. Des cris de mort retentissaient sous leurs fenêtres.

Quoique leur vie ne fût plus en sûreté, les Pères ne s'éloignèrent pas.

Après une sorte d'accalmie, l'insurrection reprit avec plus de violence, les 17, 18 et 19 août. Trois ou quatre cents protestants de bas étage parcoururent les rues, les places et les boulevards, cherchant à attaquer les catholiques. Les détenus de la prison centrale essayèrent de s'évader, pour grossir les rangs des perturbateurs. Ceux-ci avaient tenté de les délivrer à maintes reprises, certains de rencontrer en eux de précieux auxiliaires, très habiles pour les mauvais coups et très expéditifs en besogne.

Durant ces luttes toujours renaissantes, il y eut des morts et des blessés. Les Pères furent non seulement injuriés, mais menacés du sabre et du poignard. Peu s'en fallut que leur sang ne coulât. Jugeant, alors, leur présence inutile à Nîmes, où ils ne pouvaient plus exercer aucune fonction de leur ministère, et n'étant pas obligés à la résidence, puisqu'ils n'appartenaient pas au clergé paroissial, ils se retirèrent chez des prêtres de la campagne, leurs amis.

La semaine suivante, le P. Honorat revint. Son existence étant toujours en danger, il fut contraint d'élire domicile dans la citadelle, sans espoir d'y demeurer longtemps, car le directeur craignait de perdre sa place, en donnant asile à un religieux.

Bientôt les séditions recommencèrent, et le sang rougit de nouveau les rues. Trois régiments ne furent pas de trop pour maîtriser la population. On ne put réussir, là, comme ailleurs, à organiser une milice nationale. Prêter des armes aux protestants était leur fournir le moyen d'égorger plus facilement ceux dont ils avaient juré la perte.

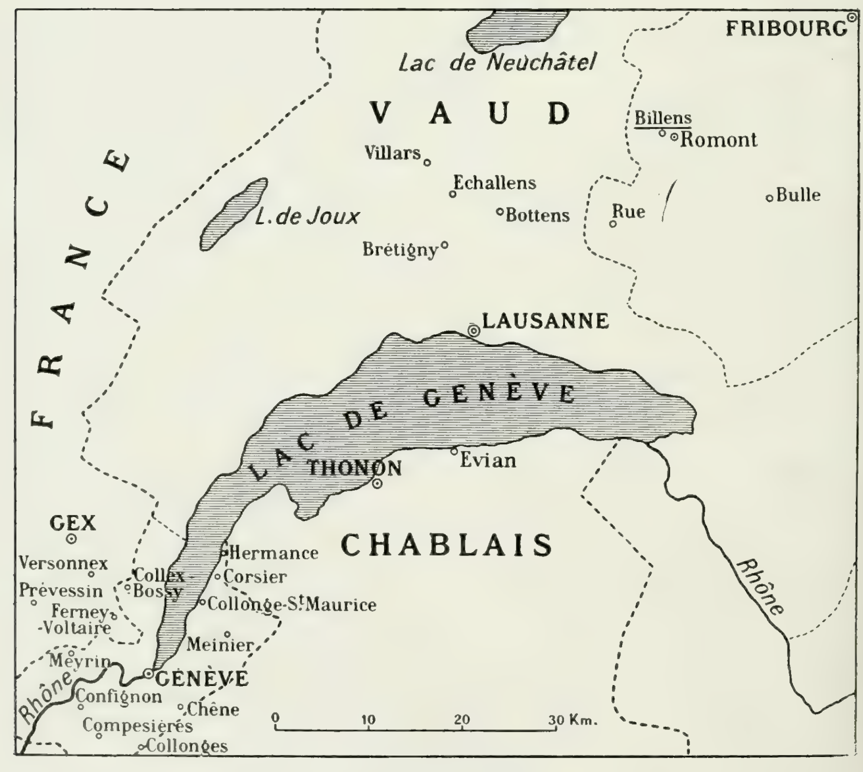
La ville fut déclarée en état de siège, pleins pouvoirs étant conférés au général commandant. Une commission militaire se constitua, pour juger, sur l'heure même, les perturbateurs. Mais les esprits restaient agités. Les haines, comprimées par la force, n'attendaient qu'une occasion. Le feu couvait sous la cendre.

Constamment exposé à la mort, le P. Honorat s'éloigna. Pour mieux se dissimuler, en traversant la ville, il dut se déguiser en garçon perruquier. On le reconnut, cependant ; mais il fut assez heureux pour se soustraire à toute poursuite.

Un de ceux qui l'avaient aperçu, s'écria :

— C'est le P. Honorat !... Celui-là est bon ! Laissons-le aller !

De longtemps, les missions ne seraient plus possibles dans ces populations mixtes et si profondément troublées. Le protestantisme triomphant, grâce à son alliance avec les libéraux, auteurs de la révolution, ne manquerait pas de profiter de toutes les circonstances, pour susciter des obstacles et empêcher le bien.



Missions de Suisse.

CHAPITRE V

Billens (Suisse)

1830-1832

§ 1

Une charmante habitation.

De Fribourg, le P. de Mazenod suivait d'un œil inquiet la marche des événements. Chaque courrier lui apportait des nouvelles plus affligeantes. Son vœu le plus ardent était de rentrer aussitôt en France et de courir au danger. Très contrarié de se trouver si loin, il envoyait lettres sur lettres au P. Tempier, pour obtenir le retrait de l'ordre qui le condamnait momentanément à l'exil.

— Je dois prendre ma bonne part, lui écrivait-il, de la sollicitude et des angoisses qui pèsent sur d'autres.

Ne le jugeant pas suffisamment rétabli, le charitable directeur de conscience resta inflexible. Mais il lui conseilla de chercher, en Suisse, un local pour abriter les scolastiques et les novices, dont la présence à Marseille n'était pas sans inconvénients. N'avait-on pas lieu de craindre que cette révolution, si violente contre les institutions religieuses, n'en vînt à des excès semblables à ceux de 1793 ? Peut-être ces horreurs seraient-elles dépassées, car l'esprit sectaire, longtemps contenu, méditait une affreuse revanche. Louis-Philippe aurait-il assez d'énergie pour maîtriser ceux qui l'avaient élevé sur un trône usurpé ? Et, s'il le pouvait, le voudrait-il ?

L'avenir était sombre. A la sagesse de prévoir.

Après de nombreuses démarches, des pourparlers et des visites à diverses propriétés en vente, le P. de Mazenod rencontra l'immeuble désiré.

Sur la route de Lausanne à Fribourg, à peu de distance du lac de Genève et de celui de Neuchâtel, dans un site pittoresque, est la ville de Romont *(Rotundus mons)*. D'anciens remparts l'entourent encore et dominent la Glane qui coule à ses pieds.

Un kilomètre à l'ouest, émerge du feuillage le château de Billens, précédé d'un jardin gracieux et adossé à un petit bois. Allées

ombreuses ; berceaux de verdure ; bancs pour les promeneurs ; frais ruisseau serpentant sur le gazon ; panorama superbe d'une vallée où se découvrent les clochers de huit villages, et qui s'incline, au nord, par une série d'ondulations, vers les lacs de Neuchâtel et de Morat ; au sud-est, comme pour donner à ce paysage magnifique un cadre digne de lui, les hautes montagnes du Moléson, de la Part-Dieu et de Gruyères, avec leurs cimes neigeuses à plus de deux mille mètres d'altitude : vraiment tout se réunissait pour faire de cet endroit privilégié un séjour délicieux.

Ce château et ses dépendances, comprenant ferme, laiterie, grange, remises pour les voitures, etc., furent achetés au mois de septembre 1830.

§ 2

Transfert du scolasticat.

Pour ne pas attirer l'attention, on expédia les scolastiques en petits groupes et selon diverses voies. Les uns s'acheminèrent par Digne, Seyne et Barcelonnette ; les autres, par Veynes et Gap ; d'autres, par Grenoble et Chambéry ; d'autres encore, par Briançon et Saint-Jean-de-Maurienne. Ceux-ci s'arrêtèrent quelques heures chez l'évêque de cette ville, Mgr Billiet, qui, ayant formé le projet d'ériger une maison de Missionnaires dans son diocèse, entretenait, à ce sujet, une correspondance avec le Supérieur général.

Plusieurs de ces groupes passèrent par le Laus, mais à des dates différentes. Dans la première de ces bandes, les scolastiques avaient gardé la soutane. Le P. Guibert leur procura des vêtements laïques. Cette précaution n'était pas superflue. En arrivant à Grenoble, ils tombèrent sur des ouvriers en révolte, se battant à coups de fusil. Grâce à leur déguisement ils ne furent pas inquiétés.

Profitant de l'expérience de leurs devanciers, les autres changèrent aussi de costume, ce qui les amusait fort. Le futur fondateur de la province d'Angleterre, le P. Casimir Aubert, nous disent les chroniques de l'époque, ressemblait déjà à un vrai *gentleman ;* un autre, à un docteur en médecine ; un troisième avait plutôt l'air d'un freluquet, etc., etc. La jeunesse est naturellement joyeuse. Même dans les circonstances les plus graves, elle a toujours le mot pour rire. A voir la mine épanouie de ces voyageurs, on les aurait difficilement pris pour des exilés contraints de quitter leur patrie.

Le 14 octobre, ils arrivèrent à Billens.

Dès l'origine, le P. de Mazenod établit dans la maison une parfaite régularité et communiqua une vigoureuse impulsion aux études.

Plus que jamais, il voulait que ses scolastiques fussent sérieusement instruits. La nécessité de connaissances étendues et profondes lui paraissait plus impérieuse, maintenant qu'une presse effrénée agitait quotidiennement une foule de questions irritantes, et les exposait trop souvent sous un faux jour.

— Préparez-vous à combattre les erreurs du siècle avec les armes de notre époque, leur disait-il. Que de jeunes gens, dans les rangs ennemis, soutiennent avec art et talent des insanités, en les dissimulant sous de spécieux sophismes ! On doit se rompre à ce genre de lutte, afin de faire resplendir la vérité. A la philosophie et à la théologie joignez la culture des lettres. Ce temps ne sera pas perdu. L'Église demande ce service de vous. Sachez écrire aussi bien que parler.

Par une lettre du 9 avril 1831 au P. Mille, supérieur de Billens, il réitéra ses recommandations :

— Nous vivons dans un siècle où il faut repousser les mauvaises doctrines *autant par les écrits que par la parole.* Que plusieurs des nôtres se rendent propres à la polémique, pour laquelle les ennemis de la foi ont tant de facilité et montrent tant de passion. Veillez à ce que l'on écrive bien. Il serait à souhaiter que le P. Pons formât des disciples réussissant aussi brillamment que lui.

Ces avis du Fondateur sont à retenir. Il avait l'œil ouvert sur la marche des esprits de son temps. Dans son zèle pour l'honneur de l'Église et le salut des âmes, il ordonnait que sa Congrégation descendît vaillamment dans la lice, et que plusieurs des siens fussent capables, par d'alertes et solides écrits, de réfuter les mensonges des publications contemporaines.

S'il eût vécu de nos jours, il eût certainement encouragé ceux de ses enfants que des connaissances scientifiques plus complètes, ou des aptitudes spéciales, prédisposent à ces luttes par la plume, sur le terrain des idées. Son intention n'était pas de confiner ses religieux dans les limites d'un apostolat restreint, mais de les utiliser dans tous les genres de ministère que réclameraient les nécessités de leur temps, même la polémique, l'apologétique et la controverse. Ces mots reviennent souvent dans sa correspondance d'alors.

— Surnaturalisez vos études, concluait-il. Sanctifiez-les par une grande droiture de vues. Par ce moyen, les auteurs, même profanes, vous aideront à vous élever à Dieu. Les Pères de l'Église en ont usé dans ce but. Vous ne sauriez mieux faire.

§ 3

Travaux apostoliques en Suisse.

Peu après leur arrivée à Billens, les Oblats commencèrent à exercer le saint ministère au dehors. Le P. Mille, supérieur, prêchait fort bien, et on l'appelait souvent. Ses collaborateurs, les PP. Pons, Bernard, Ricard, Mouchel et Dassy, parurent avantageusement dans les chaires de Romont, Corserey, Vuisternens, la Joux, Rue, Semsales, Vuadens, Sales, Morlens, Minières, Villaraboud, Fribourg, Assens, Bottens, etc.

— Presque toutes les paroisses du canton de Fribourg ont voulu avoir les Quarante Heures et gagner les indulgences de cet exercice, écrivait le P. Pons. Que de sermons en quelques semaines !.... Il nous fallait, parfois, rester au confessionnal depuis trois heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Les hommes venaient à nous de très loin. Aussi, comme ils nous sont attachés et reconnaissants !... La paroisse où je prêche en ce moment, dans le canton de Vaud, est moitié protestante, moitié catholique. Sur plus de deux cents localités, quatre seulement sont demeurées fidèles à la vraie foi.

Il y avait là une coutume assez étrange. Tous les ans, on offrait à sainte Madeleine, le jour de sa fête, un long bâton surmonté d'une couronne de cierges nombreux. On la vendait aux enchères, devant le Saint Sacrement exposé. Celui qui l'obtenait avait l'honneur de la porter en cérémonie et de la présenter à l'autel.

— C'est extrêmement curieux, narrait le P. Pons. Tout s'accomplit, cependant, avec une parfaite convenance. Les sentiments religieux dont les assistants sont animés, sanctifient un acte qui semblerait bien choquant, au premier abord.

En septembre 1832, le P. Mille terminait l'exposé des travaux de sa communauté par les réflexions suivantes :

— Nous tâchons de répondre aux desseins de la Providence, en nous dévouant. Non seulement les pays voisins, mais ceux qui sont assez éloignés dans la montagne, bénéficient de notre ministère. Les habitants des contrées évangélisées nous conservent beaucoup d'affection. Les hommes viennent de douze à quinze kilomètres à la ronde pour se confesser à nous.

On était très édifié, en effet, de voir les Pères dépenser tant de zèle à la recherche des âmes, et cela, par toutes les températures. En hiver, les chemins les plus encombrés de neige ne les arrêtaient pas. Pleines de gratitude et de vénération, les populations leur témoignaient une confiance absolue.

Les familles les plus importantes de Romont se pressaient aux offices dans leur chapelle, attirées par la beauté des cérémonies et l'éloquence des prédicateurs.

A Fribourg, même considération de la part des personnes de la bourgeoisie et de l'aristocratie. Dans cette capitale, depuis la Réforme calviniste, résidait l'évêque de Lausanne. C'était alors Mgr Yenni. Il se félicitait de posséder les Missionnaires, et appréciait hautement les services rendus par eux à ses diocésains.

Dans leur sphère, les autorités civiles multipliaient les preuves de sympathie. Le préfet de Romont ; le maire ou syndic de cette ville ; M. Badon, député à l'Assemblée de la Confédération helvétique ; le marquis de Champagne, etc., etc., étaient avec la communauté dans les meilleurs termes.



CHAPITRE VI

Les erreurs lamennaisiennes et la Congrégation

1830-1832

§ 1

Sentiments du P. de Mazenod sur M. de Lamennais.

On a parfois reproché au P. de Mazenod et à ses disciples immédiats une préférence regrettable pour les théories de M. de Lamennais. condamnées ultérieurement par le Pape.

Relever ces accusations et en démontrer l'inanité, ne sera donc pas un hors-d'œuvre dans cette Histoire.

La vie de M. de Lamennais renferme deux périodes bien tranchées. comme celle de Tertullien. auquel on le compara. et avec lequel, en effet, il a plus d'un trait de ressemblance.

Durant la première. un zèle infatigable pour la revendication des droits du Saint-Siège inspira ses ouvrages, que tous. amis et ennemis. lisaient avec avidité. A l'heure où les rationalistes incrédules s'attribuaient le monopole de la pensée humaine. il apportait à la défense de l'Église un extraordinaire talent d'écrivain. un style entraînant, imagé. coloré, vivant. Ce partisan déclaré de la suprématie pontificale la soutenait avec une vigueur de logique irrésistible. une éloquence sans égale et une indomptable énergie.

L'irritation des universitaires, imprégnés de faux libéralisme. fut extrême. Les gallicans. très nombreux. alors. dans le haut clergé de France. ne pardonnèrent pas davantage à ce rude jouteur sa campagne virulente en faveur de l'ultramontanisme. Ils la regardaient comme une série d'attaques violentes dirigées contre l'épiscopat.

Mais, à Rome, on l'applaudissait.

En 1824, étant venu dans la Ville éternelle. il y reçut l'accueil le plus flatteur des prélats de tout rang et des religieux les plus distingués. Léon XII lui manifesta sa plus entière satisfaction, et s'avança jusqu'à lui offrir des appartements au Vatican.

Ce sentiment général d'admiration persistait encore. lorsque le P. de Mazenod, deux ans plus tard, arriva dans la capitale du monde

chrétien, pour solliciter l'approbation des Règles. Après l'avoir relaté au P. Tempier, dans sa lettre du 18 janvier 1826, il terminait par ces mots :

— Je conclus de tout ce que j'entends ici, que les hommes les plus éminents de Rome sont pour lui.

A cette époque, nul ne prévoyait encore la chute de celui que tant de bouches autorisées comblaient d'éloges. Beaucoup le prônaient comme un nouveau Père de l'Église.

Sans aller aussi loin dans son enthousiasme, le P. de Mazenod ne pouvait refuser son estime et sa reconnaissance à ce vaillant soldat du Pape : attitude diamétralement opposée à celle des gallicans vexés, qui n'avaient pas assez de foudres pour en accabler le brillant et redoutable apologiste.

Le second volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, publié en 1820, avait, il est vrai, causé des inquiétudes aux amis de M. de Lamennais. On s'était alarmé, en le voyant, pour mieux combattre le système de Descartes, substituer à la philosophie rationnelle celle du sens commun.

Son but était de prouver que la science et la foi reposent sur la même base, à tel point que, si l'on ne veut tomber dans la plus flagrante des absurdités, on doit se proclamer catholique, ou renoncer à la raison.

Le danger d'une telle doctrine ne se dévoilait pas encore à tous. Rome même ne pensa pas, alors, devoir, pour ce motif, enlever à l'auteur ses bonnes grâces. Pendant les sept ou huit ans qui suivirent, elle ne cessa de lui prodiguer ses encouragements.

Parus en 1822 et 1823, les troisième et quatrième volumes de l'*Essai* accentuèrent davantage les appréhensions. Ils suscitèrent également contre l'ardent polémiste une opposition de plus en plus profonde de la part des évêques gallicans, car il y soutenait avec une force croissante, et, parfois même, avec une véhémence extrême, les droits imprescriptibles du Saint-Siège, en particulier celui de la primauté sur l'Église universelle.

Les questions d'ordre purement philosophique laissaient le P. de Mazenod assez froid. Homme d'œuvre et d'apostolat, il n'avait pas le temps de s'y arrêter beaucoup. Dans M. de Lamennais, il considérait peu le philosophe, mais surtout le défenseur intrépide de la chaire de Saint-Pierre. Ce zèle si méritoire suffisait, à ses yeux, pour lui donner droit à son dévouement.

§ 2

Bien avant l'encyclique de Grégoire XVI,
le P. de Mazenod réprouve les erreurs lamennaisiennes, et les fait condamner par le cinquième Chapitre général de sa Congrégation.

L'année 1829 réserva une douloureuse surprise aux amis de M. de Lamennais : le grand polémiste se rapprochait de ce parti libéral, contre lequel il avait jusque-là fulminé tant d'anathèmes. De plus, il afficha une joie indiscrète de cette révolution de 1830, qu'il avait prophétisée, et qui lui apparaissait comme l'aurore d'une ère nouvelle pour le monde. Ces fureurs de la démocratie à l'assaut du pouvoir étaient, selon lui, les légitimes et consolantes aspirations de la société vers un ordre meilleur.

De là résulterait la plus appréciable et la plus importante des conquêtes : celle de la liberté !

Sous prétexte d'assurer à l'Église cette liberté dont elle a besoin pour sauver les âmes, il s'aventura dans une voie qui devait le conduire aux abîmes. La liberté de conscience complète pour le bien ne se concevait pas, d'après lui, sans la séparation totale de l'Église et de l'État, l'abrogation du Concordat, et la concession des mêmes droits au mal.

A son avis, le bien n'avait pas besoin d'être protégé : il triompherait de lui-même, par le seul effet de la liberté.

Le fauteur de ces imprudentes et fausses élucubrations oubliait que, dans les conditions actuelles de la nature déchue, le mal, par suite de la triple concupiscence, a trop souvent plus d'influence que le bien sur la volonté humaine.

Dès l'origine de cette évolution déplorable, le P. de Mazenod vit le péril. Malgré ses sympathies antérieures pour l'homme, il repoussa cet enseignement et commanda que tous les Oblats fissent de même.

Après l'apparition du prospectus du journal *l'Avenir*, par lequel on se proposait de répandre ces idées subversives, il écrivait de Fribourg au P. Tempier, le 13 septembre 1830 :

— Si les doctrines de M. de Lamennais sont identiques à celles avancées par ses disciples, *je l'abandonne entièrement*. J'en suis révolté... Où veulent-ils entraîner les catholiques?... Quelle aberration!...

Le premier numéro de l'*Avenir* parut le 16 octobre et fut envoyé à tous les abonnés du *Mémorial*. Le Fondateur, l'ayant lu, le réprouva catégoriquement, et, de Billens, s'empressa d'écrire au P. Tempier :

— Quant à l'*Avenir*, lorsque notre abonnement au *Mémorial* sera fini, je ne veux pas qu'on le renouvelle. Notifiez-le à Notre-Dame du Laus et à Aix. Je ne suis pas d'humeur à payer si cher les extravagances de l'école de M. de Lamennais, et je serais inconsolable que quelqu'un des nôtres donnât dans ces billevesées. C'est grand'pitié de voir un homme de ce génie perdre son temps à faire des articles de journaux pour établir un système ridicule... Il y aurait trop à dire... Tout autre était sa vocation : il n'y a pas répondu.

Cette condamnation fut solennellement réitérée, quelques mois après, par le cinquième Chapitre général de la Congrégation, ouvert à Marseille, le 28 septembre 1831.

Le procès-verbal de la séance du 29 au soir contient cette prohibition :

— Ayant entendu contre les doctrines du journal *l'Avenir* les protestations du T. R. P. Supérieur général et la proposition par lui faite de proscrire la lecture de ce journal dans notre Société, le Chapitre a décrété ce qui suit : Il est défendu de recevoir dans la Société tout journal qui ne serait pas avoué par le Supérieur général, et notamment l'*Avenir*, à cause de ses doctrines.

Outre les erreurs du libéralisme professées par l'*Avenir*, le P. de Mazenod constatait avec peine que ses rédacteurs, tout en proclamant leur entière soumission au Saint-Siège, ne semblaient disposés à recevoir ses directions que lorsqu'elles leur seraient promulguées par un ordre formel, dans une encyclique ou une constitution pontificale. En dehors d'une prescription de ce genre, ils prétendaient garder leur pleine liberté de pensée, de parole et de plume.

Un des plus zélés partisans de M. de Lamennais, l'abbé Combalot, qui avait prêché cette année à Marseille, s'était exprimé sur ce sujet, dans ses conversations avec le P. de Mazenod, en termes trouvés excessifs. Le Supérieur des Oblats ne pouvait admettre qu'on ne tînt pas compte d'un désir du Pape. Entière et absolue devait être la soumission à l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ, de quelque façon qu'elle se manifestât, même à titre de conseil. C'était là, selon lui, un principe fondamental.

Au mois d'octobre 1831, M. de Montalembert vint à Marseille et répéta les assertions de l'abbé Combalot, dans une assemblée de prêtres les plus haut placés du diocèse, réunis afin de s'occuper du développement de l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*.

— Cela ressemble fort aux exigences des jansénistes, dit le P. de

Mazenod à son oncle. Il leur faut une constitution !... Et en bonne et due forme !

M. de Montalembert communiqua aussi au Supérieur général, très poliment d'ailleurs, la peine qu'il avait éprouvée, en apprenant que la lecture de l'*Avenir* avait été interdite par lui aux Oblats. Il pensait, ajoutait-il, que l'énergie avec laquelle les rédacteurs avaient combattu les ennemis de la religion, les aurait préservés de l'amère douleur de constater que leurs adversaires les plus ardents se rencontraient parmi leurs frères dans la foi.

Le P. de Mazenod répondit qu'il n'était l'adversaire d'aucun de ses frères ; mais que son respect et même son attachement pour leurs personnes ne sauraient ébranler ses convictions.

— Mes principes, lui déclarait-il, vont jusqu'à me faire considérer l'autorité du Chef de l'Église comme ma règle et celle des miens, indépendamment de toute décision doctrinale et de tout décret solennel *ex cathedra*. Il est possible que ce soit, là, être trop catholique par le temps qui court, mais je ne m'inquiète pas de ce qu'on en peut dire ou penser.

Pour se justifier, M. de Montalembert répliqua qu'il n'avait pas songé à introduire une distinction entre les diverses formes sous lesquelles se présentent les directions pontificales.

— Par *cour de Rome*, concluait-il, j'entends ceux qui entourent le Souverain Pontife, et non le Saint-Père lui-même.

Ces explications, cependant, se conciliaient peu avec les paroles prononcées en public. Le P. de Mazenod en prit acte, néanmoins. Il conservait encore de la reconnaissance à M. de Lamennais pour les services rendus autrefois à l'Église ; mais il ne se croyait pas obligé d'en avoir autant à l'égard de M. de Montalembert, qui, encore adolescent, n'avait pas fait ses preuves. Il s'exprima même très sévèrement, à son sujet, dans une lettre au P. Courtès :

— Ce jeune arrogant de vingt ans se donne la mission de réformer les intelligences et de régulariser le monde !... L'*Avenir* est dangereux, pernicieux, révoltant !...

§ 3

Les pèlerins de la liberté, à Marseille.

Dans les premiers jours de décembre de cette même année 1831, M. de Lamennais, accompagné de l'abbé Lacordaire et du comte de Montalembert, passa par Marseille, se rendant à Rome. Depuis deux semaines, la publication du journal *l'Avenir* était suspendue.

Le 17 novembre, surlendemain de cette interruption, l'abbé Combalot avait écrit de Paris au P. de Mazenod :

— Vos propres avis n'ont pas été étrangers à cette grande mesure que le Conseil du journal a prise. Depuis mon retour, je me suis convaincu, plus profondément encore, de la soumission filiale et complète de M. de Lamennais aux intentions du Pontife suprême,



Le P. de Mazenod, vicaire général de Marseille.

quand elles seront bien connues. Vous approuverez, j'ose le croire, l'importante démarche de nos trois pèlerins catholiques. Les consciences troublées pourront retrouver le calme que leur avait fait perdre l'opposition momentanée qu'éprouve l'*Avenir*... Certes, il ne faut causer qu'un instant avec M. de Lamennais, pour lire dans le fond de son âme, et je ne doute pas que le successeur de Pie VIII et de

Léon XII ne bénisse le zèle et la foi de ce défenseur puissant de l'Église éternelle.

Dans le dernier numéro de l'*Avenir*, le 15 novembre 1831, les rédacteurs avaient protesté de leur soumission entière au Souverain Pontife, et de la disposition où ils étaient de rétracter, avec toute la publicité possible, les erreurs dans lesquelles ils seraient involontairement tombés. Ils n'avaient rien tant à cœur, assuraient-ils, que de se montrer les enfants les plus dociles et les plus dévoués du Père commun des fidèles :

— Si nous nous retirons, un instant, du combat, ce n'est point par lassitude ; encore moins par découragement : c'est pour aller, comme autrefois les soldats d'Israël, *consulter le Seigneur en Silo*. On a mis en doute notre foi et nos intentions mêmes, car, en ces temps-ci, que n'attaque-t-on point ? Nous quittons, un instant, le champ de bataille, pour remplir un autre devoir également pressant. Le bâton du voyageur en main, nous nous acheminons vers la chaire éternelle, et, là, prosternés aux pieds du Pontife que Jésus-Christ a préposé pour guide et pour maître à ses disciples, nous lui dirons : O Père, daignez abaisser vos regards sur quelques-uns d'entre les derniers de vos enfants, qu'on accuse d'être rebelles à votre infaillible et douce autorité. Lisez dans leur âme : si une de leurs pensées s'éloigne des vôtres, ils la désavouent, ils l'abjurent... O Père, prononcez ;... et que votre main s'étende pour bénir leur obéissance et leur amour !

Le P. de Mazenod était trop loyal pour supposer qu'il y eût, dans des affirmations aussi nettes, des réticences ou des arrière-pensées.

Peu de temps auparavant, M. de Lamennais avait écrit lui-même au P. Touche, avec lequel il était resté trois semaines au château de Vitrolles :

— Soumis sans aucune réserve et comme de petits enfants à l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ, nous attendrons en paix sa décision infaillible. Après cela, que les hommes nous calomnient, nous déchirent, nous persécutent : *le disciple n'est pas au-dessus du Maître*. Malheur à nous, si nous ne savions porter la croix à son exemple.

Écrivant au P. de Mazenod, M. de Lamennais réitéra cette déclaration :

— Pour mettre notre conscience pleinement à l'abri, nous avons déposé aux pieds du Pasteur suprême le précis de notre doctrine. Nous attendrons, *avec une vénération filiale et une docilité sans réserve*, sa décision souveraine.

Après des assurances si catégoriques et si souvent renouvelées d'une soumission entière au Saint-Siège, le P. de Mazenod se serait cru coupable, en doutant de la bonne foi de leurs auteurs. Aussi, lorsque les trois pèlerins arrivèrent à Marseille, les reçut-il de façon à leur montrer que, s'il ne partageait pas leurs opinions, il avait, cependant, pour eux tous les égards dus à leur talent et à leurs vertus.

Sous l'inspiration de ces sentiments généreux, il donna à M. de Lamennais une lettre d'introduction auprès du cardinal Pacca.

C'est cette lettre, la seule de ce genre emportée de France par les trois voyageurs, que certaines personnes, mal ou imparfaitement renseignées, lui ont, depuis, reprochée si injustement. Elle n'était, pourtant, rien autre chose qu'un témoignage de cette bonne foi à laquelle il croyait lui-même. Loin d'être une recommandation pour les doctrines, elle spécifie, au contraire, qu'il ne leur est pas favorable.

En voici les passages saillants :

— M. de Lamennais part pour Rome. Il va se mettre aux pieds de Notre Saint-Père le Pape, pour entendre de sa bouche sacrée l'oracle qui doit, désormais, régler sa conduite. Cette démarche est digne d'un prêtre qui n'a pas fait en vain haute profession de catholicisme... Je ne partage pas toutes ses idées, mais je connais ses vertus, sa simplicité, son attachement au Saint-Siège... Daignez l'admettre auprès de vous, et ses paroles, qui sont l'expression de son âme, persuaderont, mieux encore que ma plume, à Votre Éminence, qu'elle peut le présenter à Notre Saint-Père le Pape comme un fils respectueux et soumis, qui ne demande pas mieux que de faire éclater son obéissance aussi loin et aussi haut que sa renommée.

Noblement écrite, cette lettre honore le caractère loyal et bon du P. de Mazenod. Si, plus tard, M. de Lamennais n'a pas justifié cette confiance, on ne saurait légitimement s'en prendre à ceux que ses affirmations multipliées avaient trompés sur la droiture de ses intentions, et qui n'avaient rien négligé pour lui persuader, non seulement d'acquiescer aux ordres explicites du Vicaire de Jésus-Christ, mais de se conformer à ses conseils et à ses moindres désirs.

§ 4

Après la sentence du Souverain Pontife.

L'encyclique de Grégoire XVI, *Mirari vos*, du 15 août 1832, condamna les erreurs lamennaisiennes. Tous les rédacteurs de l'*Avenir* se soumirent, excepté Lamennais, que l'orgueil précipita dans l'apostasie, après un semblant d'obéissance.

Sa défection causa une affliction profonde au P. de Mazenod. Il en répandit d'abondantes larmes. Pourtant, le souvenir des services signalés rendus, autrefois, en France, à l'ultramontanisme par le révolté, ne s'effaça pas de sa mémoire.

Cette fidélité d'un cœur reconnaissant, dans des circonstances aussi douloureuses, n'est pas d'une âme vulgaire. Elle le poussait à gémir plus tristement encore sur cette chute lamentable, et à soupirer avec plus d'ardeur après le retour au bercail de la brebis égarée. Il demeura convaincu que, si les gallicans avaient moins applaudi à cette chute, regardée par eux comme une victoire, et avaient moins aigri par leurs sarcasmes leur ennemi tombé, probablement on aurait réussi à le ramener dans le sein de l'Église.

Un tel débordement d'invectives haineusement triomphantes n'était-il pas en opposition radicale avec les maximes de l'Évangile? N'avait-on pas vu le Sauveur, durant sa vie mortelle, se pencher, avec une tendre miséricorde et une affectueuse charité, sur les malheureux pécheurs, non pour envenimer les blessures de leur âme ulcérée, mais pour les guérir en y versant le baume salutaire de la douceur et de l'amour ?

Ne nous a-t-il pas recommandé, maintes et maintes fois, de ne pas achever le roseau à demi brisé et de ne pas éteindre la mèche qui fume encore?...

§ 5

Au plus fort de ces luttes ardentes, le Pape accorde de nouveaux éloges à la Congrégation, et, de son propre mouvement, élève le P. de Mazenod à l'épiscopat.

Jamais, à Rome, le moindre doute ne plana sur la parfaite orthodoxie du P. de Mazenod et sur celle de ses religieux. Au contraire, au moment où les débats étaient le plus passionnés, lui arrivèrent les marques incontestables de l'affection toujours croissante du Souverain Pontife.

Dans les premiers jours de janvier 1832, il reçut de Grégoire XVI un Bref très élogieux pour lui et pour sa Congrégation. Par une faveur spéciale très rare, le Pape avait voulu le signer de sa main.

Précédemment général des Camaldules, Grégoire XVI fut créé cardinal pendant le séjour du P. de Mazenod à Rome, en 1826. Il l'avait grandement apprécié, et il l'invita aux *ricevimenti* qui accompagnent la remise du chapeau cardinalice.

On disait du Fondateur des Oblats, dans la Ville éternelle :

— C'est le plus Romain des Français.

Tel était bien aussi l'avis du cardinal Capellari. Monté sur le trône pontifical, il continua au P. de Mazenod la même bienveillance. Sachant les desseins que Léon XII et Pie VIII avaient sur lui, *ad majora reservatus,* il ne tarda pas à les accomplir. Ce Bref était un premier pas.

— Je veux, avait-il dit au cardinal de Rohan, qu'on renchérisse sur les éloges donnés par mes prédécesseurs à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée et à leur Fondateur. Je l'ai recommandé au secrétaire chargé de rédiger le Bref, et je le signerai, *propria manu.*

Le cardinal de Rohan lui-même avait annoncé cette bonne nouvelle au P. de Mazenod avec lequel il était très lié.

Bientôt Grégoire XVI fit davantage encore.

De son propre mouvement, et sans entente préalable avec le gouvernement français, il le promut à l'épiscopat, pour le constituer l'auxiliaire de son oncle dans l'administration du diocèse de Marseille.

Cette mesure était grave, et, vu les circonstances, manifestait d'une façon extraordinaire l'estime toute particulière qu'on avait du P. de Mazenod à Rome. Le Pape n'ignorait pas, en effet, que cette décision l'exposait à un conflit. Louis-Philippe, n'ayant pas encore complètement consolidé son pouvoir, était très chatouilleux sur les droits, prérogatives et privilèges de sa couronne, spécialement sur ceux qu'il tenait du Concordat, par rapport à la nomination des évêques.

Ses premiers choix n'avaient pas été heureux. Les trois sujets présentés par lui aux sièges vacants d'Aix, d'Avignon et de Dijon, ne trouvèrent, en France, aucun évêque qui consentît à les consacrer. Les prélats français, d'alors, étaient trop attachés à la branche aînée des Bourbons, pour ne pas voir dans Louis-Philippe un usurpateur. Cette tacite protestation de l'épiscopat tout entier avait profondément blessé le monarque.

Dans ces conditions, et, sans entente préalable avec lui, élever à l'épiscopat le P. de Mazenod, dont la fidélité à la dynastie légitime était si connue, révélait, de la part du Souverain Pontife, une volonté d'autant plus flatteuse pour l'élu, qu'elle était plus audacieuse à l'égard du gouvernement issu de la révolution de juillet.

Pour que cette décision ne produisît pas un *casus belli* entre les deux autorités, Grégoire XVI nomma le P. de Mazenod évêque d'Icosie, *in partibus,* avec le titre de visiteur apostolique de Tunis et de

Tripoli (1). Néanmoins, il ne l'envoya pas en Afrique, mais à Marseille, auprès de son oncle, âgé de quatre-vingt-trois ans. L'intention du Pape n'était pas douteuse. Dans le cas où le siège de Marseille deviendrait vacant, il y placerait le neveu de l'évêque défunt ; et si, comme c'était probable, l'accord ne pouvait avoir lieu entre les deux pouvoirs, la vacance se prolongeant, le P. de Mazenod, revêtu de la plénitude du sacerdoce, administrerait le diocèse. Ainsi les intérêts spirituels ne seraient pas compromis.

Afin d'imposer silence aux scrupules de l'élu, Grégoire XVI lui ordonna d'accepter et le manda à Rome. Le Supérieur général des Oblats y arriva, au moment où paraissait la Bulle contre les erreurs lamennaisiennes.

Là, dans l'église de Saint-Silvestre-au-Quirinal, le dimanche, 14 octobre 1832, fête de la Maternité de la Très Sainte Vierge, il reçut la consécration épiscopale, des mains du cardinal Odescalchi, préfet de la S. C. des Évêques et Réguliers, assisté de Mgr Falconieri, archevêque de Ravenne, et de Mgr Frezza, archevêque de Chalcédoine, secrétaire de la S. C. des Affaires ecclésiastiques (2).

A l'audience de congé, le 24 octobre, Grégoire XVI fut d'une bienveillance extrême, et lui accorda, de très bonne grâce, toutes les faveurs demandées.

Ce qui avait été prévu, se réalisa. Le gouvernement français se crut visé par cette mesure de sage précaution. Le conflit éclata, s'envenima et passa bientôt à l'état aigu. Il dura plusieurs années. L'évêque d'Icosie fut menacé d'être privé de ses droits de citoyen et d'être conduit à la frontière par les gendarmes.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter les nombreuses vicissitudes de ce long et douloureux débat. Le récit en a été fait ailleurs.

(1) Comme plusieurs inscriptions lapidaires le démontrent, Icosie, l'ancienne *Icosium* de la Mauritanie Césarienne, était située sur l'emplacement même de la ville d'Alger. On en connaît les évêques jusqu'au VIe siècle. Cf. Benoist, *Dictionnaire de géographie sacrée*, 3 in-4°, Paris, 1848-1850, t. I, p. 501, 541, 918. Werner, *Orbis terrarum catholicus*, in-4°, Fribourg, 1890, p. 201. Andreas, *Allgemeiner Handatlas*, in-fol., Leipzig, 1899, carte 151. X. *L'Épiscopat français depuis le Concordat jusqu'à la Séparation*, 1802-1905, in 4°, Paris, 1907, v° Alger, p. 31. Schrader, *Atlas de géographie historique*, in-fol., Paris, 1907, carte 9. Bertacchi, *Nuovo dizionario geografico universale*, 2 in-4°, Rome, 1912, t. I, p. 745. Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, in-fol., Paris, 1914. Baudrillart, *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, en cours de publication, 2 in-4°, Paris, 1909-1914, t. I, col. 848, carte de l'Afrique chrétienne ; t. II, col. 420, v° Alger.

(2) Signalons une erreur singulière de M. Paguelle de Follenay dans sa *Vie du cardinal Guibert*, t. I, p. 559. Il dit que le cardinal Odescalchi, au sacre du P. de Mazenod, était « *assisté par le cardinal Della Genga, qui fut, depuis Léon XII* ». Or, le cardinal Della Genga devint Pape, sous le nom de Léon XII, une dizaine d'années auparavant, en 1823. A l'époque du sacre, il était mort depuis trois ans déjà.

Notre but est seulement de rappeler, par ce court aperçu, en quelle estime exceptionnelle Grégoire XVI tenait le P. de Mazenod, puisque, malgré des conséquences extrêmement graves et faciles à prévoir, il l'éleva à la dignité épiscopale, tandis qu'il lançait à travers le monde l'encyclique *Mirari vos*.

Preuve évidente que ni le P. de Mazenod, ni ses premiers disciples, ne sauraient être accusés d'une préférence quelconque pour les erreurs lamennaisiennes !

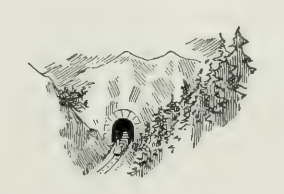
Les lettres du vénéré Fondateur mentionnées plus haut et le canon du Chapitre général de 1831, un an avant l'encyclique, le démontraient déjà surabondamment.

Mais, au-dessus de ces témoignages dont la valeur est irrécusable, il en est un plus manifeste encore. Ce n'est pas seulement une pièce extraite des archives secrètes, un document écrit : c'est un fait, un fait historique, un fait public : l'acte solennel de Grégoire XVI élevant le P. de Mazenod à l'épiscopat, au moment même où il condamne Lamennais.

Et cette promotion n'était pas imposée au Saint-Siège par le gouvernement civil, comme le furent, parfois, certaines autres, acceptées par la cour romaine, pour éviter un plus grand mal. Celle-ci, au contraire, émanait du Pape seul, sans entente préalable avec le pouvoir séculier, et malgré la crainte fondée d'un redoutable conflit.

Dans la pensée du Vicaire de Jésus-Christ, le P. de Mazenod et ses disciples n'étaient donc nullement suspects de ces erreurs lamennaisiennes, qu'il stigmatisait avec tant de vigueur par l'encyclique *Mirari vos* (1).

(1) Il est curieux de rapprocher de ce qui précède, le récit des inutiles démarches tentées, alors, par Dom Guéranger, pour obtenir du Pape un encouragement, même indirect, à son projet de restaurer en France l'Ordre bénédictin. L'abbé de Solesmes, quoique déjà l'un des plus ardents propagateurs de la liturgie et des doctrines romaines, resta longtemps soupçonné de mennaisianisme. Cf. Dom Delatte, *Vie de Dom Guéranger*, 2 in-8°, Paris, 1910, ch. II-III, t. I, p. 43 sq; 54, 58, 65, 88, 140 sq.



CHAPITRE VII

Persécutions administratives inspirées par le rigorisme janséniste

1832-1834

§ 1

Un foyer de jansénisme.

En toutes circonstances, le Fondateur des Oblats attestait hautement sa foi au dogme de l'infaillibilité pontificale, considérée, alors, comme une simple opinion que personne, en France, n'eût osé soutenir publiquement. Quant à lui, non seulement il l'enseignait, mais il voulait que ses religieux en devinssent aussi les défenseurs convaincus, et prissent pour unique règle, soit dans les croyances, soit dans l'exercice du saint ministère, les indications du Vatican, même quand elles ne sont point décisions *ex cathedra*.

Citons, à ce propos, un exemple qui présente un cachet particulier d'actualité, après les récents décrets de Pie X, sur la communion des enfants.

Quatre-vingts ans avant que le Souverain Pontife n'étendît cette mesure salutaire au monde entier, le P. de Mazenod avait inséré, dans l'*Ordo* de 1833 pour le diocèse de Marseille, un *Monitum* à ce sujet. Il y spécifiait qu'on n'a pas le droit de fixer un âge précis pour l'admission des enfants à la première Communion ; mais, dès que ceux-ci ont acquis une connaissance suffisante pour distinguer le pain des Anges du pain ordinaire, on doit les préparer et les inviter à s'asseoir le plus promptement possible à la Table eucharistique.

Ce texte est trop important pour que nous ne le rapportions pas ici.

Cum ex decreto Sacræ Synodi Lateranensis IV, omnis utriusque sexus fidelis, cum ad annos discretionis pervenerit, suscipere reverenter, ad minus in Pascha, Corpus Domini teneatur; certissime constat NULLAM HUIC SACRÆ COMMUNIONI ÆTATEM *præcise assignari posse. Ut quid enim qui ætatis suæ undecimo anno, vel etiam antea discretionis sufficientis capax inveniretur, ab implendo præcepto tam salutifero, arceretur? Caveant ergo Parochi et Rectores, necnon ipsi Confessarii,* NE CERTAM ÆTATEM *primæ puerorum puellarumve communioni assignent ; curent*

autem ut hanc gregis dominici tam pretiosam partem QUAM CITISSIME *doceant dijudicare Corpus Domini, et rite dispositos ad Agni nuptias invitent* (1).

Il fallait un vrai courage, à cette époque, pour professer une telle doctrine et en presser l'application.

Comme leur Supérieur général, les Oblats se constituèrent les champions de ce que l'on appelait, alors, non sans quelque mépris, les *idées italiennes*.

Les diocèses de Digne et de Gap, où ils évangélisèrent tant de paroisses, étaient, cependant, encore l'un des foyers les plus irréductibles du jansénisme. Là, un siècle auparavant, avait dogmatisé le trop fameux Soanen, évêque de Senez, l'antique *Sanitium* des Romains, aujourd'hui simple chef-lieu de canton de l'arrondissement de Castellane. De ce fougueux janséniste cette petite ville reçut une trop retentissante et triste célébrité. En 1717, il fut un des quatre signataires qui, de la bulle *Unigenitus*, appelèrent au futur concile. Persévérant dans cette voie de la révolte, il publia, en 1726, une instruction pastorale attaquant le formulaire d'Alexandre VII, et se déclarant nettement pour le livre des *Réflexions morales* de Quesnel. Malheureusement ses partisans dans le clergé furent nombreux. Le voisinage de l'hérésie n'est jamais inoffensif, surtout quand elle vient de ceux qui, par vocation, devraient être la lumière du monde.

Quand les Oblats commencèrent à prêcher leurs missions dans les Basses et Hautes-Alpes, ce ferment mauvais était loin d'avoir disparu. Ses ravages, au contraire, continuaient à s'exercer au grand détriment des âmes, exposées à se perdre éternellement.

Sauf de très rares exceptions, le clergé s'en tenait au rigorisme outré du jansénisme dans l'application des principes de la théologie morale, et gardait une teinte très accentuée de gallicanisme, pour tout ce qui concerne les relations des fidèles avec le centre de la catholicité.

Si des pécheurs, touchés par la grâce et repentants de leurs fautes, demandaient à se réconcilier avec Dieu, on leur imposait de très dures conditions. Avant de recevoir l'absolution sacramentelle, ils devaient se soumettre à de très longues épreuves, jugées indispensables pour qu'on pût s'assurer de leur ferme propos.

Combien qui, chose incroyable ! ayant commencé leur confession depuis cinq et même huit ans, la renouvelaient, chaque année, ou

(1) Cf. *Decreta Ill. et R. R. D. D. Caroli-Fort. De Mazenod, episcopi massiliensis*, in-8°, Marseille, 1833, p. 5-6. Ces décrets, promulgués au nom de Mgr Charles-Fortuné de Mazenod, étaient, de l'avis de tous, l'œuvre de son neveu, qui, en réalité, administrait le diocèse, l'oncle ayant plus de quatre-vingt-trois ans.

chaque mois, et n'obtenaient pas l'absolution, même au temps pascal ! Et ces faits se produisaient, non seulement dans les paroisses, mais aussi dans les collèges ecclésiastiques et les petits séminaires !...

S'en étonnera-t-on ? La plupart, effrayés et découragés par tant d'obstacles accumulés devant leur bonne volonté, ne se confessaient plus. La terreur glaçait les âmes ; les cœurs se fermaient à l'amour. Si quelques-uns, par habitude ou convenance, s'approchaient, parfois, des sacrements, c'était pour entasser sacrilèges sur sacrilèges, car, dans la méthode suivie par les directeurs de leurs consciences, rien qui favorisât leurs pénibles aveux.

Ces guides aveugles parlaient constamment de la justice inexorable du Seigneur ; jamais de ses miséricordes. La peur ! toujours la peur ! voilà quel était, d'après eux, le grand levier.

Afin de purifier les âmes, rien de si efficace, pensaient-ils, que de leur rendre presque impossible le bain salutaire de la pénitence, institué, cependant, pour les laver de leurs souillures. Rien de mieux, surtout, que de les écarter le plus possible de l'Eucharistie, source inépuisable de grâces et de vie surnaturelle. Ne faudrait-il pas, pour communier dignement, une pureté supérieure à celle des anges ? Et, à leur profonde stupéfaction, ils ne trouvaient point parmi les hommes cette perfection éminente que les anges eux-mêmes ne possèdent pas !

La sainte Table était donc désertée, plus encore que le Tribunal de la pénitence.

Si les confesseurs encourageaient peu les pénitents, les évêques encourageaient moins encore les confesseurs. Comme si ce n'était pas assez de tout ce rigorisme pour paralyser l'action des prêtres et annihiler en pratique la puissance immense que leur a donnée Jésus-Christ, les évêques resserraient soigneusement la juridiction par une multitude de cas réservés. Ces restrictions de tous genres constituaient comme un étau, entre les branches duquel il était à peu près impossible de se mouvoir.

Leur nombre toujours croissant, joint à l'inexactitude des termes dont on se servait pour les exprimer, rendait incertains les pouvoirs octroyés par la munificence épiscopale. Il fallait, à chaque instant, s'arrêter, réfléchir, discuter, subtiliser, pour aboutir finalement au doute : vrai dédale à travers lequel les plus habiles se perdaient, tandis que le démon continuait tranquillement à pêcher en eau trouble.

§ 2

Les principes de Mgr Miollis en théologie morale.

C'était, cependant, un saint, ce Mgr Miollis, dont nous avons déjà parlé.

Sa promotion au siège de Digne, si humaine qu'elle parût dans ses causes visibles, avait fait, néanmoins, ressortir davantage son incontestable vertu et le côté surnaturel de son caractère.

Son frère, général de division, avait obtenu, en 1805, le commandement des troupes françaises dans le nord de l'Italie. Quatre ans plus tard, il devait tristement s'illustrer, en conduisant à Rome le corps d'expédition chargé de détrôner Pie VII.

Depuis longtemps, Napoléon le savait capable de tout pour lui plaire. Aussi lui accorda-t-il de nombreuses faveurs, non seulement pour lui, mais pour les membres de sa famille.

Un jour, il lui dit :

— As-tu quelque parent, qui n'ait rien reçu de moi ?

— Oui, sire !

— Qui donc ?

— J'ai encore un frère. Il est curé ; mais si peu intelligent et si peu instruit, que je ne sais vraiment pas ce qu'on pourrait en faire !...

— J'en ferai un évêque, repartit l'empereur.

Napoléon était sans scrupule sur le choix des sujets qu'il présentait pour l'épiscopat. Dans les propositions qu'il adressait au Souverain Pontife, il ne s'inquiétait nullement des intérêts de l'Église. Ce qui le préoccupait uniquement, c'était le succès de sa politique.

Dans le courant du mois de septembre 1805, l'abbé Miollis eut donc communication officielle d'un décret impérial le nommant à l'évêché de Digne, alors très considérable, car il comprenait les deux départements des Basses et Hautes-Alpes.

Cette élévation inattendue surprit chacun, et l'étonna lui-même plus que personne. Prêtre vertueux, il était trop persuadé de son infériorité intellectuelle, pour ne pas sentir que l'épiscopat serait pour lui un fardeau trop pesant.

Très perplexe, et ne voulant pas perdre son âme en assumant cette lourde responsabilité, si Dieu ne l'y appelait pas, il résolut d'aller consulter M. Émery, supérieur général de Saint-Sulpice.

Après l'avoir écouté quelques instants, le vénérable vieillard, reconnaissant en lui un homme dont l'incapacité lui semblait notoire, répondit avec une vivacité qui n'était pas dans ses habitudes :

— Oh ! non, Monsieur l'abbé ! non, non ! n'acceptez pas !

— Très bien. Monsieur le Supérieur ; dans ce cas, je refuse.

Le visiteur remercia poliment, salua et partit.

Frappé de l'humilité avec laquelle ce bon prêtre venait d'acquiescer si promptement à cette sentence, que d'autres auraient repoussée avec indignation, M. Émery ne put s'empêcher de l'opposer, dans sa pensée, à l'orgueil et à l'ambition de tant de candidats si peu recommandables, qui encombraient les antichambres ministérielles, pour arracher à l'empereur, à force de servilisme, une nomination à quelque évêché vacant.

Ce prêtre simple, mais certainement vertueux, n'accomplirait-il pas plus de bien, auprès des populations des montagnes, que ces intrigants, plus érudits, mais moins animés que lui de l'esprit ecclésiastique ?

Se ravisant aussitôt, M. Émery se leva précipitamment, et courut à la poursuite de l'abbé Miollis.

Celui-ci, descendu jusqu'au rez-de-chaussée, avait déjà le pied sur le seuil de la porte de sortie.

Du haut de l'escalier, M. Émery lui cria :

— Acceptez, Monsieur l'abbé ! acceptez !

— Très bien, Monsieur le Supérieur ; dans ce cas, j'accepte.

Ainsi fut fait.

Sacré à Paris, dans la chapelle des Missions Étrangères, le 13 avril 1806, par le cardinal Caprara, légat du Pape, il prit possession de son siège, le 1er juin de la même année.

Évêque, il ne changea rien à ses habitudes : simple, familier, charitable, original, rustique même dans son langage et ses manières, il eut vite gagné le cœur des gens de la montagne. Sa bonté y resta proverbiale.

Mais, malgré ses vertus patriarcales, il n'était pas homme de doctrine. Or, pour un évêque, c'est une lacune infiniment regrettable. Rien n'y supplée.

L'évêque est pasteur. Il doit guider son troupeau dans le chemin de la vérité, sous la claire lumière de Dieu. Comment oublier les terribles paroles de l'Évangile : « Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans l'abîme ! »

La piété ne remplace pas la science, sauf de très rares exceptions ménagées par le Seigneur, afin de manifester extraordinairement par des miracles la puissance de son bras. Mais, en dehors de ces prodiges de la grâce, les saints qui ont charge d'âmes, s'ils se trompent, sont d'autant plus redoutables, que leur piété confère plus d'autorité à leurs

erreurs. Il en résulte pour leurs ouailles un plus grand danger de s'égarer.

Mgr Miollis donc manquait de cette qualité maîtresse qui lui eût été nécessaire pour corriger les idées fausses dont son clergé était imbu. Incapable de réformer ses prêtres sur ce point si important, il subit plutôt leur influence et adopta leurs principes. Lui-même, d'ailleurs, n'avait-il pas grandi dans ce milieu.

D'une générosité sans pareille pour les pauvres qui lui demandaient l'aumône, il usait, à l'égard des pécheurs, de toutes les rigueurs inflexibles du jansénisme gallican ;... et, cela, avec les intentions les plus droites ;... pour les intérêts éternels de ces malheureux ;... pour assurer, disait-il, la solidité de leur conversion.

Comme il était personnellement très vertueux, et qu'il croyait bien agir, rien ne pouvait le détourner de ces pratiques funestes, qui réjouissaient l'infernal ennemi des âmes, et fermaient le ciel à tant de chrétiens. Il apportait à l'application de cette méthode désastreuse la même ténacité et l'invincible persévérance qu'il eût mises à combattre les scandales les plus révoltants.

Ami des Oblats et leur protecteur, il gêna l'exercice de leur ministère, beaucoup plus que ne le firent jamais les impies et les libertins, irrités par leurs prédications.

Il ne leur accordait que des pouvoirs très restreints, même et surtout pour la confession des hommes. Ces pouvoirs, en outre, n'étaient pas pour toute la durée de la mission, mais pour quelques jours seulement. Il fallait que les grâces de conversion vinssent du ciel au moment prescrit par l'évêque. Si elles arrivaient avant, ou après, et que les pécheurs demandassent avec larmes à se confesser, c'était tant pis pour eux : ils ne trouvaient plus de confesseurs ; ou, du moins, les Missionnaires qui étaient là, n'avaient plus la faculté de les entendre. Seul le curé pouvait les absoudre.

Mais, combien qui, pour mille raisons, ne voulaient pas s'adresser au curé de leur paroisse, dont ils connaissaient les défauts ! N'importe, c'est au curé qu'il fallait aller. La plupart ne pouvaient s'y résoudre, et les fruits de la mission étaient perdus en majeure partie.

Tout saint qu'il était, cet évêque n'avait jamais ni compris, ni admis une des vérités les plus fondamentales en spiritualité, à savoir que la liberté du pénitent dans le choix du confesseur est de première nécessité pour le salut des âmes. Telle fut toujours la règle, d'après les traditions de l'Église romaine. Le prélat ignorait ces traditions ; mais, les eût-il connues, il n'en aurait tenu aucun compte. L'église gallicane n'avait-elle pas le droit de s'en affranchir ?

A ces coutumes si sages il préférait, de beaucoup, l'emploi de moyens bizarres, ridicules même. Quand, par exemple, il confia aux Oblats le soin de donner la mission dans sa cathédrale, il leur commanda de suivre la procession d'ouverture, les yeux constamment baissés et les bras croisés sur la poitrine.

— Ainsi, leur disait-il, vous inspirerez à toute la ville une haute idée de votre sainteté, et vous assurerez le succès de vos prédications.

Malgré l'étrangeté de l'ordre, ils s'y conformèrent pour ne pas contrarier inutilement un vieillard de soixante-seize ans. Ils lutteraient pour des matières plus essentielles.

§ 3

Le dédale des cas réservés.

L'occasion ne tarda pas.

Le prélat leur avait indiqué une paroisse à évangéliser. Après une longue chevauchée à travers les Alpes, ils y arrivent, accablés de fatigue, peu avant le moment fixé pour l'ouverture. Parfaitement accueillis par le curé, ils reçoivent de lui leurs feuilles de pouvoirs, expédiées par l'évêché sous pli cacheté.

Ces feuilles contenaient une multitude de réserves, affectant des cas se rencontrant très souvent au cours des travaux apostoliques. Les Missionnaires devaient renvoyer à d'autres confesseurs les buveurs, danseurs, danseuses, habitudinaires, usuriers, ceux qui prêtaient à intérêt, quel que fût le taux, etc., etc.

Comprenant, par un simple regard, combien ces restrictions étaient humiliantes pour eux et décourageantes pour les pécheurs qu'elles obligeaient à de pénibles démarches, le P. Guibert, s'adressant au curé, lui dit :

— Nous ne sommes pas venus ici pour confesser les dévotes. Puisqu'on nous refuse les pécheurs, notre ministère est inutile, et la mission est terminée. Faites seller nos chevaux. Nous repartons à l'instant.

Les cloches, cependant, avaient déjà sonné l'exercice du soir. De tous côtés, la population se rendait à l'église. Le curé se désole. Quelle affaire, si les Missionnaires s'en vont si précipitamment, après qu'on les a déjà aperçus ! Que de jugements téméraires ! Et que de commentaires malveillants pour lui !... On l'accusera d'être la cause de ce départ intempestif... Et pour quel motif a-t-il honteusement chassé les prédicateurs ?... Jalousie ?... Avarice ?... Que sais-je ?... L'imagination est vive, même dans les Alpes.

Un cheval est sellé ; mais c'est pour le vicaire.

En toute hâte le curé le dépêche à Digne, réclamer une extension de pouvoirs en faveur des Missionnaires. Ceux-ci promettent d'attendre jusqu'à son retour. Mais si la réponse est négative, ils seront inflexibles dans leur résolution. Ils laisseront le pays aussitôt, et la mission n'aura pas lieu.

Le vicaire s'élance avec la rapidité de la flèche, et galope toute la nuit. A l'aurore, il arpente les rues de Digne. Mgr Miollis était encore au lit. Le prêtre insiste, néanmoins, pour le voir. Ce n'est pas sans peine qu'il obtient que la porte s'entre-bâille. Après quelques phrases d'excuses sur le dérangement infligé bien involontairement à Sa Grandeur, à cette heure matinale, il expose sa requête.

Du fond de l'alcôve, une voix irritée, lui crie :

— *Quod scripsi, scripsi !* Non, non ! Il n'y a rien à changer aux mesures si sages que j'ai prises.

— Mais, Monseigneur...

— Non, non ! vous dis-je. Je trouve fort mal que vous insistiez ! Un jeune prêtre comme vous doit respecter davantage les prescriptions de son évêque.

Le refus était trop catégorique, pour que de nouvelles supplications eussent chance d'être exaucées.

Tristement, le messager déconfit descendait l'escalier de la maison épiscopale, quand il croisa un grand vicaire. Il lui raconte sa mésaventure et le cruel embarras du curé.

— Quoi ! ce n'est que cela ? répond le dignitaire en souriant. Dites aux Missionnaires que je leur accorde les pouvoirs les plus étendus. Qu'ils confessent à leur aise, et fassent tout le bien possible.

Les canonistes se demanderont probablement ce que valait la décision d'un vicaire général conférant des pouvoirs qu'il savait refusés formellement par son évêque.

C'est un exemple, entre mille, des pieuses tracasseries suscitées par un vieillard, qui croyait faire chose très agréable à Dieu, en multipliant les obstacles devant les pécheurs désireux de s'amender.

Dans une autre circonstance, ce fut bien pire encore.

Les feuilles de pouvoirs portaient, d'abord, la défense absolue de confesser les habitants des paroisses environnantes, qui assisteraient aux exercices.

— On les renverra, commandait l'évêque, à leurs curés respectifs. C'est le moyen de faire taire les prêtres voisins d'un lieu où se donne une mission, se plaignant sans cesse que les Missionnaires reçoivent *tout*, et absolvent tout, *sans égard aux vrais principes*.

Ces « vrais principes » invoqués par les curés jansénistes, exigeaient qu'il s'écoulât plusieurs mois, au moins, entre le moment où un pécheur avouait ses fautes, et celui où on lui conférait l'absolution. Il ne fallait rien moins que cette longue épreuve pour tranquilliser la conscience de ces rigoristes, quand ils se décidaient, après d'interminables hésitations, à prononcer, enfin, le *Ego te absolvo !* Jamais avare ne soupira davantage avant de se dessaisir d'un trésor.

Les missions ne durant que quelques semaines, les prédicateurs, d'après ces « vrais principes », ne devaient évidemment absoudre aucun des pécheurs qu'ils convertissaient, mais laisser ce soin « aux curés respectifs », longtemps après leur départ.

Autant valait installer le diable au confessionnal, pendant et après les missions. On serait bien sûr, alors, que l'absolution ne serait pas prodiguée ! loin de là !

Tels étaient les « vrais principes », dont les Missionnaires avaient l'inconcevable hardiesse de s'écarter. Aussi le saint Mgr Miollis, gardien incorruptible de la saine morale, ne manquait-il pas de les leur rappeler. A la mission dont nous parlons, il leur expédia des feuilles de pouvoirs « très étendus », affirmait-il, mais exceptant les danseurs, danseuses, buveurs, contrebandiers, fraudeurs d'impôts, récidivistes, consuétudinaires, usuriers, ceux surtout qui n'avaient pas fait leurs pâques, et qui, d'après les prescriptions conciliaires interprétées à la façon janséniste, n'avaient le droit de se confesser qu'à leurs propres curés, etc., etc.

Comme l'observait si justement le P. Guibert, il ne restait aux Missionnaires que les dévotes... et encore !... Ce devaient être des oiseaux rares, vu que la fréquentation des sacrements était chose inouïe dans ces contrées.

En outre, ces fameuses feuilles de pouvoirs, après avoir énuméré une multitude de cas réservés, posaient deux *et cætera,* qui laissaient dans le vague le plus absolu au sujet des limites de la juridiction, ces deux *et cætera* ne désignant pas plus nettement les classes de pécheurs auxquels ils s'appliquaient, dans la pensée de l'évêque.

La conclusion de cet écrit remarquable était digne des prudentes mesures qu'il énonçait :

— Bénissez le Père des miséricordes de ce qu'il m'a inspiré de restreindre ainsi vos pouvoirs, afin de vous alléger le fardeau d'une lourde responsabilité.

De la part d'un tout autre personnage, cette phrase aurait paru d'une sanglante ironie ; mais jamais sentiment de ce genre n'entra dans l'esprit du débonnaire vieillard. Ces règlements se distinguaient, selon

lui, par une incontestable sagesse, fruit d'une longue expérience et de mûres réflexions.

Arrivées plusieurs jours après l'ouverture des exercices, ces feuilles officielles neutralisaient complètement une lettre précédente renfermant les plus mirifiques promesses. Comptant sur ces assurances, les Missionnaires s'étaient mis au travail, pleins d'ardeur. Déjà un élan extraordinaire se produisait, et tout marchait à merveille.

Les populations des paroisses environnantes accouraient de deux à trois lieues à la ronde, curés en tête. Les confessionnaux étaient assiégés du matin au soir. Après avoir commencé des centaines de confessions, les Missionnaires allaient être contraints de déclarer à ces pécheurs repentants, quand ils reviendraient pour recevoir l'absolution, que leurs pouvoirs leur étaient pratiquement enlevés, et que les confessions devaient être renouvelées devant « les curés respectifs ».

Le P. Guibert répondit à l'évêque que les Missionnaires bénissaient certainement le Père des miséricordes de leur avoir ainsi allégé le fardeau d'une si lourde responsabilité, mais qu'ils gémissaient profondément sur le sort de tant de malheureux, qui se seraient confessés, et qui ne se confesseraient pas, vu leur répugnance invincible à faire à leurs curés, qu'ils connaissaient de trop près, une confession remontant à dix, quinze et vingt ans en arrière.

De leur côté, ces prêtres n'étaient pas sans inquiétude... Ils craignaient que le peuple ne se soulevât contre eux, les accusant d'avoir eux-mêmes provoqué ce retrait de pouvoirs.

Un des leurs est envoyé à Digne : il revient, sans avoir rien obtenu. Le curé-doyen se décide, alors, à se mettre en route.

Du plus loin que l'évêque l'aperçoit, devinant le motif qui l'amène, il lui crie :

— Inutile, mon cher curé ! inutile ! Ce qui est écrit, est écrit !

Relatant ces événements à son Supérieur général, le P. Guibert disait :

— Cette fois, le diable a triomphé !... Que de pécheurs étaient en voie de conversion !... Depuis la mission que vous avez donnée dans les environs, il y a plusieurs années, les danses, même dans cette paroisse, étaient complètement abolies. Cette année seulement, grâce à l'extrême sévérité des prêtres, il y avait eu une débâcle... Mais ces pauvres gens étaient bien repentants. Ils versaient des larmes amères, étaient disposés à ne plus retourner à ces divertissements coupables, et notre mission aurait, sans doute, réparé la brèche que le démon venait de faire... Mais la *sagesse* de l'évêque s'y est opposée !...

Dans l'occurrence, cette transcendante sagesse de l'évêque avait quelque peu été inspirée par les prêtres des environs.

Voici, en effet, le plan de bataille élaboré par les rusés stratégistes de l'endroit :

— Ne confessons pas ces danseurs et danseuses ; empêchons également les Missionnaires de les confesser : ils seront bien obligés de se convertir !

Moins aveuglés par le rigorisme janséniste, ces faux docteurs eussent raisonné fort différemment :

— La mission avait détruit la danse. Après plusieurs années d'amélioration, l'abus ayant recommencé, recourons au même moyen pour la détruire encore.

L'évêque n'avait que trop écouté ces prêtres. Il avait spécifié que l'absolution des danseurs et danseuses était un cas réservé à leurs curés respectifs. Ces criminels ne pourraient même pas aller se confesser aux curés voisins. Seul leur propre pasteur avait qualité pour les absoudre.

— Avec les meilleures intentions du monde, ce bon évêque fait beaucoup rire le diable, écrivait le P. Guibert. Je vous assure que, l'année prochaine, les bals seront brillants. Si, au moins, il avait accordé une exception pour ceux qui sont dans l'habitude du sacrilège, et qui voulaient profiter des confesseurs extraordinaires que la Providence leur envoyait !...

L'évêque avait signifié aussi que ces pouvoirs, déjà si restreints, ne s'étendaient, cependant, qu'aux *habitants* et *domiciliés* dans la paroisse.

— Nous avons, concluait le P. Guibert, des personnes étrangères qui passent six mois ici, comme domestiques ; d'autres d'ici vont passer six mois dehors. Ces gens-là sont-ils domiciliés ?... et autres cas semblables !... C'est pitoyable ! Il n'est pas permis d'ignorer ce principe de théologie que la juridiction affecte le confesseur, et non le pénitent. Ici, les choses vont en sens inverse !... Il me tarde de quitter ce pays d'où le sens commun est exilé !... Cette année, les danses n'ont pas beau jeu. Dans le diocèse de Gap, il s'est rencontré des curés tirant des coups de fusil sur les masques et brisant les violons. Dans celui de Digne, on lance des foudres non moins formidables... Si, l'année prochaine, on danse encore, ce ne sera pas la faute des prêtres, ni des évêques...

§ 4

Le plaidoyer du P. Guibert.

A la clôture de cette mission épique, le P. Guibert envoya un rapport à Mgr Miollis, en son nom et en celui de ses confrères. Il lui

exposa le succès qu'avait eu la mission, et celui beaucoup plus grand qu'elle aurait pu avoir, sans ces entraves mises à leur zèle.

Au cours de sa narration, il lui donnait indirectement une leçon de science ecclésiastique :

— J'ignore quelles sont les conditions requises pour acquérir le domicile suffisant pour être absous, et je n'ai pu découvrir nulle part la solution de cette question, aucun théologien ne l'ayant traitée.

Ensuite, il traçait le tableau de ces pauvres pécheurs, venant inutilement à tous les moments du jour, les larmes aux yeux, implorer le pardon des fautes dont ils avaient fait déjà le pénible aveu.

L'évêque n'avait pas caché que le principal motif de ces restrictions odieuses, était le désir d'imposer silence aux prêtres prétendant que les Missionnaires absolvent *tout, contrairement aux vrais principes*. Relevant cette allégation, le malicieux P. Guibert enfermait le prélat dans ce respectueux dilemme :

— Ou Votre Grandeur partage l'opinion de ces prêtres, et, alors, on ne comprendrait pas pourquoi Elle aurait attiré dans son diocèse des ouvriers qu'Elle croirait indignes de sa confiance ;... ou Votre Grandeur est dans un sentiment opposé, et, alors, on ne comprend pas, non plus, comment Elle a consenti à sacrifier le bien des âmes à une injuste prévention...

Après avoir décoché cette flèche de Parthe, il demandait, en finissant, si quelques égards n'étaient pas dus aux Missionnaires qui, appelés par le prélat, n'avaient cherché qu'à lui plaire, en travaillant à la conversion de ses diocésains :

— Je me serais abstenu de cette dernière réflexion, Monseigneur, si j'avais été seul... Je me crois digne des plus grandes humiliations ; mais la charité ne me permet pas de porter le même jugement de mes confrères.

Malgré quelques bonnes vérités articulées assez clairement, cette lettre était modérée. Si elle protestait noblement contre une mesure absurde, elle plaidait surtout la cause des pécheurs repentants, et elle s'adressait à un saint homme, dont le premier devoir était de répandre, sur le peuple confié à sa sollicitude pastorale, les bienfaits de la divine miséricorde.

Les erreurs de l'esprit sont difficiles à redresser, chez les vieillards plus encore que chez les autres. On ne change guère à cet âge.

Non seulement, après cette lettre, Mgr Miollis ne fut pas enclin à plus de condescendance envers les pécheurs, lui dont le cœur était pourtant si affable ; mais il la trouva, selon ses expressions mêmes,

« inconvenante, passablement insolente, et terminée à peu près avec impertinence ».

Il la renvoya au futur cardinal-archevêque de Paris, avec ces paroles qui blessent autant la grammaire que le bon sens :

— Je ne l'ai pas montrée à mon conseil pour ne point vous entacher, et vous faire censurer, ce qui n'aurait pas manqué ! C'est aux pieds de Jésus-Christ que j'ai restreint vos pouvoirs... Les résolutions épiscopales, prises dans *leur* conseil, et appuyées par des raisons d'un très grand poids, doivent être reçues comme venant de Dieu !... Absoudre la jeunesse qui danse, les derniers jours avant le Carême ! Hélas ! la chose eût été désapprouvée par *leurs* anges tutélaires !...

Quant au domicile nécessaire pour être absous, l'évêque déclarait que trois semaines suffisaient à son acquisition :

— Monsieur le Curé aurait dû écrire, et l'on eût répondu favorablement.

Or, plus de dix lettres lui avaient été expédiées. En outre, deux prêtres s'étaient rendus exprès à Digne pour réclamer des éclaircissements.

Mais le bon Mgr Miollis traçait ces lignes *ab irato*. Dans sa colère sénile, il avait oublié jusqu'au nom du P. Guibert qu'il connaissait parfaitement, et qui, à ce moment, on ne sait trop pourquoi, devenait le « P. Reynier ».

En post-scriptum, il lui glissait cette charitable observation :

— Je ne comprends pas comment vous puissiez monter à l'autel, après avoir *lâché un véritable brûlot* contre l'évêque diocésain et le *vouloir comme fouler sous les pieds !...* Je vous pardonne. Sachez que je n'ai fait que mon devoir.

Communiquant les pièces du débat à son Supérieur général, le P. Guibert disait :

— Cette réponse n'est pas du style épiscopal. Quelque désagréable qu'elle soit, je ne me repens pas d'avoir lancé mon brûlot, comme le nomme l'évêque. Sa Grandeur convient que ses décisions ont eu des conséquences funestes.

A la suite de ces pénibles incidents, Mgr Miollis, scandalisé de voir appliquer les principes de la Théologie morale de saint Alphonse, qu'il jugeait extrêmement relâchée, essaya de détourner ses diocésains de la pensée d'entrer dans la Congrégation.

Un chanoine, très dévoué au Fondateur, lui écrivait à ce propos :

— Si notre cher évêque éloigne, ou voudrait éloigner de votre Société si utile à l'Église, des sujets que Dieu y appelle, ne vous

en inquiétez pas. Vous le savez : il est *rustica gens.* Vous en aurez, malgré ses oppositions. Le supérieur du grand séminaire de Digne, avec lequel j'ai passé quelques jours, au Laus, ne pense pas comme lui. Vous méritez que Celui qui, des pierres du chemin, peut susciter des enfants d'Abraham, augmente le nombre de vos fils... Le vif intérêt que je prends à l'importante famille religieuse dont vous êtes le Père, me pousse à contribuer, dans la mesure de mes moyens, à son développement et à sa prospérité.

§ 5

Les conversions dans le clergé.

Tout en travaillant au salut des ouailles, les Oblats s'efforçaient d'amener leurs pasteurs à l'emploi de méthodes moins rigides, en ce qui concernait l'administration des sacrements.

Après avoir prêché aux fidèles dans l'église, ils prêchaient aux prêtres, dans le presbytère, en conversations, à table, en toute occasion. Ils justifiaient leur conduite par les exemples, les enseignements et les succès apostoliques de saint Alphonse, de saint Léonard de Port-Maurice, de saint Charles Borromée, etc.

— Pendant les repas, écrivait le P. Guibert, mes confrères poussent toujours la botte sur les matières théologiques, et mettent souvent au sac leurs adversaires.

Incapables d'échapper à la vigueur de leur dialectique, les rigoristes obstinés étaient contraints de dire pour toute défense ou excuse personnelle :

— Vous autres, Missionnaires, vous vous trouvez dans un état de choses exceptionnel, et vous pouvez absoudre plus facilement que nous.

— Eh bien ! alors, laissez-nous absoudre...

Cet aveu de leur part était une demi-victoire de la saine doctrine sur les errements séculaires. On forçait ainsi les grincheux à ne pas jeter les hauts cris pour une prétendue facilité, qui, au fond, était plus exigeante que leur rigorisme.

Mais les Missionnaires ne se contentaient pas de ce premier avantage, et ils insistaient :

— Le bienheureux Alphonse de Liguori est au ciel. C'est certain. L'Église l'a proclamé. Il a passé la moitié de sa vie au confessionnal, où il s'est sanctifié. Or, il nous apprend lui-même que sa Théologie n'est que le résultat de quarante ans d'expérience. Comment donc cette Morale qui a sanctifié le bienheureux Alphonse, pourrait-elle être suspecte ?

A cela, rien à répondre.

— Mais, continuaient les argumentateurs impitoyables, Bailly, Antoine, Jansénius sont-ils au ciel ? Qu'en sait-on ? Peut-être sont-ils damnés, et précisément à cause de leur Théologie. Vous ne le croyez pas ; ni nous, non plus : mais quelle preuve en apporteriez-vous ? Pourquoi donc préférer leur Théologie à celle que le Saint-Siège recommande ? Il affirme qu'on peut la suivre, sans crainte de s'égarer. Avez-vous la même certitude pour la leur ?

Ici encore, point de réponse.

— Voyez les effets de ce rigorisme. Il éloigne invinciblement les âmes du confessionnal. Entre les confesseurs relâchés qui profanent le sacrement de pénitence, et les confesseurs trop sévères qui le rendent inutile, il est un juste milieu que la sagesse indique, et que nous enseignent les auteurs accrédités auprès du Saint-Siège. C'est la règle que suivent également les confesseurs les plus éclairés et les plus pieux de la Ville éternelle. Nous sommes donc en bonne compagnie.

Ces raisonnements impressionnaient curés et vicaires. Peu à peu, le nombre des opposants diminuait.

§ 6

Mgr Arbaud et ses préjugés gallicans.

Avec Mgr Arbaud, évêque de Gap, la lutte contre le jansénisme et le rigorisme revêtit un caractère particulier d'acuité.

On ne pouvait pas dire de lui, comme de Mgr Miollis, que la science lui manquât. Ancien professeur de Théologie dogmatique et d'Écriture Sainte au grand séminaire de Digne, puis vicaire général de ce diocèse, il était homme d'étude, mais aussi gallican de la plus belle eau.

Sa nomination à l'évêché de Gap n'avait pas été bien agréée par les prêtres de ce diocèse, précédemment uni à celui de Digne. Le connaissant, ils ne lui étaient pas sympathiques. On le savait très susceptible sur les droits de son autorité, soupçonneux et peu indulgent.

Quelques professeurs de son séminaire ayant montré des tendances ultramontaines, furent remplacés par d'autres, chargés d'enseigner les quatre articles schismatiques de la déclaration du clergé de France, de 1682.

Froid, inexorable, sous les formes polies des relations administratives, il devait faire souffrir les Missionnaires incomparablement plus que Mgr Miollis.

Malgré son estime pour les Oblats, et le plaisir qu'il avait eu de les voir arriver au Laus, il ne tarda pas à concevoir de la défiance envers

eux, à cause de leur fidélité aux doctrines romaines et aux principes théologiques de saint Alphonse de Liguori.

Ce fut l'origine d'une lutte obstinée que le prélat engagea avec eux, soutint jusqu'à sa mort, sans trêve ni merci, et dont il laissa la continuation, comme un héritage, à ses successeurs. Mgr Arbaud était un de ces hommes qui ne désarment plus, dès qu'ils ont pris parti contre quelqu'un.

La révolution de 1830 ayant suspendu, pour un temps, la prédication des missions, il crut l'occasion bonne pour détruire, autant que cela dépendait de lui, la Congrégation des Oblats. N'ayant pu, en 1826, empêcher le Souverain Pontife de l'approuver, il s'était promis une revanche, et avait, d'abord, semé secrètement les obstacles pour tarir son recrutement.

Non content de cette tactique, trop lente, à son gré, il manifesta publiquement ses intentions hostiles, en 1832, dans une circulaire à son clergé :

— Inutile d'observer, disait-il, que, dans un moment où l'on ne peut donner des missions, il faudrait des raisons difficiles à supposer, pour s'agréger à des Congrégations de Missionnaires.

Quoique le nom des Oblats ne fût pas prononcé, l'allusion était transparente. Un simple sentiment de reconnaissance élémentaire, pour tout le bien accompli dans son diocèse par eux avant la révolution de 1830, aurait dû lui interdire de mettre dans un écrit officiel une phrase de ce genre. N'était-ce pas exorbitant qu'un évêque profitât de la haine des sectaires contre les Congrégations religieuses, pour essayer de porter le coup de mort à l'une d'elles ?

A cause de la suppression momentanée des missions, les Oblats avaient consacré tous leurs soins au sanctuaire du Laus. Les pèlerins y revenaient, de plus en plus nombreux, et le ministère des chapelains produisait des fruits abondants.

Les choses ne pouvaient pas aller ainsi. C'eût été encore trop beau. L'évêque défendit donc aux chapelains de confesser, non seulement ceux qui n'avaient pas fait leurs pâques, et qui, d'après ses idées fausses, devaient nécessairement être renvoyés à leurs propres curés, mais, en outre, tous ceux qui ne seraient pas connus comme s'approchant de la sainte Table, *au moins douze fois par an.*

Suivant l'expression du P. Guibert, c'était les réduire à confesser uniquement les dévotes.

Le motif de cette mesure invraisemblable était toujours le même :

— Mes curés se plaignent des absolutions données à leurs paroissiens. Ces plaintes me fatiguent.

Et, pour faire taire ces plaintes injustes, le prélat en est conduit à cette énormité : obliger les fidèles de son diocèse à se confesser, pour les pâques, à leurs curés respectifs.

Et l'évêque qui parlait ainsi, n'était, certes, pas un ignorant. Il n'agissait pas, non plus, sous l'impression d'une colère passagère. C'était un homme froid, maître de lui, ayant à cœur d'étayer chacun de ses actes administratifs par des raisons suffisantes.

Pour corroborer sa prohibition, il invoquait le décret du IVe Concile œcuménique de Latran, en 1215, ordonnant aux fidèles de l'un et de l'autre sexe de s'adresser, pour la confession pascale, *proprio sacerdoti :* expression qu'il traduisait par ces mots : à leur propre curé.

C'était renouveler, par une mauvaise interprétation du texte conciliaire, une erreur déjà condamnée, depuis plus de cinq cents ans, par le pape Jean XXII, dans sa Constitution *Vas electionis*, de 1320, comme très préjudiciable au bien des âmes et contraire à la vérité ; *in multarum perniciem animarum... periculosam multum, et veritati contrariam* (1). Ce pape avait donc expressément défendu, à n'importe qui, de suivre cette opinion erronée.

A diverses reprises, cette condamnation et cette défense furent réitérées, en termes formels, par Clément VIII, en 1592, et Clément X, dans la Constitution *Superna,* du 21 juin 1670 (2).

Benoît XIV employa la dix-huitième de ses *Institutions* à montrer avec de nombreuses pièces à l'appui, auxquelles il ajoutait tout le poids de son autorité, que par *proprio sacerdoti*, il faut entendre simplement tout prêtre approuvé (3).

Ancien professeur de dogme, Mgr Arbaud n'ignorait ni les *Institutions* de Benoît XIV, ni les décisions de Jean XXII, de Clément VIII et de Clément X. Mais, en vertu des fameuses libertés de l'église gallicane, il prétendait avoir le droit de se soustraire à l'obéissance due au Vicaire de Jésus-Christ.

Ainsi affranchi de cette sujétion gênante, il se retournait avec une puissance sans bornes vers les fidèles soumis à sa juridiction. Plus sévère que Dieu et que l'Église universelle, il chargeait tyranniquement leurs épaules d'un fardeau extrêmement lourd, dont le Ciel lui-même les exonérait. Dieu leur laissait le choix du confesseur : l'évêque leur enlevait cette liberté indispensable, et les obligeait à recourir au prêtre de son goût. Quelle épouvantable responsabilité ! Ne s'apercevait-il

(1) *Decretales, Extrav., com.* l. V, tit. III. *De hæreticis,* c. II. Cf. *Corpus juris canonici,* édition Friedberg, 2 in-fol., Leipzig, 1881, t. II, p. 1291.

(2) *Bullarium romanum,* 25 in-4°, Turin, 1867-1872, t. XVIII, p. 57.

(3) Benoît XIV, *Opera omnia,* 18 in-4°, Prato, 1839-1847, t. X, p. 72-74.

donc pas que son intransigeance multipliait les sacrilèges dans son diocèse et précipitait en enfer les âmes qui lui étaient confiées !

Voilà quelle était l'une des funestes conséquences du gallicanisme orgueilleux et despote : destruction de la primauté du Souverain Pontife ; pouvoir illimité de l'évêque sur ses diocésains, livrés sans recours possible à son absolue discrétion.

Le gallicanisme ne voulait pas du Pape établi par Jésus-Christ ; mais il en constituait lui-même autant qu'il y a d'évêques dans le monde entier. Ces gallicans ne secouaient le joug de Rome que pour mieux dominer et asservir les âmes.

Très habile à manier l'argument, Mgr Arbaud enveloppait ses erreurs de toutes les subtilités de la chicane familières aux sophistes.

Heureusement, il rencontra dans le jeune supérieur de Notre-Dame du Laus un redoutable adversaire, devant lequel, sans pourtant s'avouer vaincu (cette confession eût trop coûté à sa dignité froissée), il dut finalement battre en retraite.

§ 7

Le P. Guibert tient tête à Mgr Arbaud et s'impose à lui par sa supériorité intellectuelle.

Au reçu de la stupéfiante lettre limitant à ceux qui communiaient au moins douze fois par an, ses pouvoirs de juridiction et ceux de ses confrères, le P. Guibert résolut de se rendre à Gap, pour répondre à l'évêque de vive voix.

— J'y porterai tout le calme possible, écrivait-il au P. de Mazenod ; mais ma douceur et ma patience seraient prises pour de l'imbécillité, si je paraissais insensible à un procédé qu'il est impossible de qualifier.

La conférence se prolongea pendant deux heures.

Après avoir rappelé le bien considérable accompli par les Oblats dans le diocèse, le P. Guibert se plaignit qu'on les eût récompensés par un interdit aussi odieux, et cela, pour plaire à certains prêtres trop rigoristes, accusant les Missionnaires d'appliquer une morale relâchée.

— Si ces prêtres qui nous calomnient, persistent dans leur désastreuse méthode envers les pécheurs qu'ils traitent d'une manière barbare, ils n'auront bientôt plus un seul homme, dans leur paroisse, qui consente à se confesser. Notre ministère au Laus est un remède à leur ignorante sévérité.

Pour démontrer cette assertion, le P. Guibert ne cacha point que lui et ses confrères se conformaient généralement aux solutions de saint Alphonse. L'évêque accueillit cette déclaration comme une sorte

de triomphe, qui, d'ailleurs, ne dura pas. Le P. Guibert apporta aussitôt, en faveur de cette Théologie, l'autorité des Sulpiciens si chère au prélat, et surtout l'approbation, récente alors, de la S. Pénitencerie, dont il lui remit une copie, en le priant d'y jeter un coup d'œil.

— Oh ! repartit négligemment Mgr Arbaud, il ne me serait pas difficile d'en obtenir une semblable pour la Théologie d'Antoine et de Bailly !

— Je serais très curieux de la lire, répondit le P. Guibert en branlant la tête.

La discussion recommença plus serrée et plus pressante ; mais visiblement l'évêque perdait du terrain.

— J'avoue, finit-il par dire, qu'il y a, dans mon ordonnance, plusieurs choses impraticables.

— N'est-il pas ridicule de supposer, Monseigneur, qu'on arrive à nous, des extrémités du diocèse, uniquement pour décliner l'obligation de la confession pascale au curé ?

— En effet, ce n'est pas croyable.

— Ne serait-ce pas assez de restreindre l'interdit aux habitants des paroisses environnantes, qui sont plus exposés que d'autres à se présenter au Laus dans ce but ?

En suggérant finement ce *mezzo termine*, le P. Guibert savait fort bien que l'évêque ne l'accepterait pas, car c'eût été dévoiler ostensiblement au public ceux dont les plaintes étaient la cause du conflit qui touchait de si près les gens de toute condition.

— J'y penserai. J'ai besoin de réfléchir encore. Je vois que les choses ne peuvent aller comme je les ai réglées. Je vous écrirai de nouveau.

— Que Votre Grandeur ne prenne pas cette peine. Dans quelques jours, je reviendrai.

Si cette première entrevue n'avait pas donné au P. Guibert la victoire complète, elle lui avait procuré, du moins, une sorte d'accalmie et l'assurance d'un *modus vivendi* plus supportable. Il se proposait de retourner au combat. Pour ce motif, il n'avait pas voulu d'une de ces lettres administratives si faciles à rédiger dans le silence du cabinet, et dans lesquelles les mesures les plus draconiennes se glissent sous l'atticisme des phrases. Il lutterait pied à pied, quoique (il le devinait) Mgr Arbaud eût préféré n'avoir pas à subir de nouveaux assauts de sa part.

— Je lui soumettrai, disait-il au P. Martin qui l'avait accompagné, une liste de curés dont nous renverrons obstinément les paroissiens, car

ce sont ceux qui se plaignent le plus de nos prétendus empiétements sur leurs droits inaliénables. Vous verrez que, l'année prochaine, la plupart d'entre eux adresseront une supplique à l'évêque, afin qu'il nous ordonne de confesser leurs paroissiens. Ce serait un grand miracle, si nous passions l'année sans que l'un de ces hypocrites soit lapidé.

Quelques jours après, le jeune supérieur réapparaissait au palais épiscopal. Il obtint plusieurs atténuations aux rigueurs précédentes. Ces succès de détail lui fournirent l'occasion de remonter jusqu'à la question de principes. En termes respectueux, il rappela ce qu'enseigne Benoît XIV sur ceux qui voudraient obliger les fidèles à se confesser à leur propre curé.

— Oui, oui ! s'écria Mgr Arbaud, en l'interrompant ; je sais que Benoît XIV traite cela d'abus de pouvoir, mais...

La phrase ne fut point achevée : elle était suffisamment claire. Elle signifiait évidemment :

— Benoît XIV, Clément X, Clément VIII, Jean XXII, et tous les Papes ont pensé et décrété ce qu'ils ont voulu. Que m'importe ? Les libertés de l'église gallicane me dispensent de me plier à de telles décisions. En somme, qu'est-ce que le Pape ? L'évêque de Rome ; mais un évêque comme les autres. Je suis évêque, moi aussi. Donc, mon sentiment vaut bien le sien !... Dans mon diocèse, je suis maître absolu.

Sous forme de conclusion à cette profession de foi aux tendances schismatiques, l'évêque ajouta :

— Je ferai une exception pour vous.

— Pardon, Monseigneur, il m'est impossible de l'accepter. Mes confrères sont aussi dignes que moi de la confiance de Votre Grandeur.

Après cette noble et franche déclaration, le P. Guibert se retira, bien disposé à n'avoir, désormais, avec l'évêché, que les rapports strictement indispensables.

Au cours de la conversation, le prélat avait reproché, plusieurs fois, à la Congrégation, que ses membres eussent parlé en chaire du gouvernement monarchique de l'Église. Entretenir les chrétiens de la suprématie du Pape ! Quelle imprudence ! Quelle intempérance de langage !.. Il y avait là, selon lui, une erreur aussi grave que celle qui découlait de l'application des principes relâchés du bienheureux Alphonse. Gardien des croyances et de la morale, il ne supporterait pas que l'on prêchât, dans son diocèse, des propositions aussi répréhensibles.

C'était donc chose parfaitement constatée. La persécution dont souffraient les Oblats, provenait uniquement de leur attachement aux doctrines romaines. Avide d'omnipotence, l'évêque gallican les accusait de n'avoir aucunement *l'esprit de son diocèse*. Par ce dévouement au Saint-Siège, les Missionnaires compromettaient, dans son domaine, *l'unité de vues*.

— Ceux qui travaillent chez moi, avait-il répété, doivent s'engager à suivre mes principes. La similitude de vues est indispensable. Quand les principes sont opposés, on ne peut longtemps s'entendre.

Jamais le P. de Mazenod n'aurait consenti à ce que ses fils devinssent gallicans ou jansénistes.

— On ne peut hésiter, leur avait-il dit, entre le particularisme étroit des principes diocésains côtoyant l'hérésie, et les principes adoptés par Rome et par les théologiens qu'elle approuve.

Dans ces démêlés si pénibles, le P. Guibert avait montré beaucoup de tact et de fermeté. Il s'était révélé à Mgr Arbaud comme un redoutable jouteur, dont l'incontestable supériorité lui portait ombrage. L'évêque ne pouvait lui refuser son estime ; mais il le craignait et désirait son éloignement. Il eut même la naïveté de le manifester un peu trop dans une autre rencontre :

— Ces griefs que je formule, sont, au fond, très honorables pour vous. S'il y avait encore des missions à faire ici, je ne demanderais pas mieux que de vous conserver dans mon diocèse. Mais les missions sont maintenant impossibles. Puis, pourquoi vous le dissimuler ? Je souhaiterais quelqu'un qui... eût moins d'esprit ; qui fût moins... insinuant... qui eût moins d'influence sur les prêtres... Beaucoup se sont confessés à vous durant la dernière retraite pastorale... Beaucoup viennent au Laus se recueillir, plusieurs jours, sous votre direction... Assurément, je n'y vois pas de mal, mais...

Le P. Guibert n'avait pas besoin qu'on lui répétât deux fois les choses. Dans ces réticences embarrassées, il découvrait nettement la pensée inspiratrice. Il communiqua donc les réflexions de l'évêque au P. de Mazenod, et sollicita son changement.

— Pourtant, disait-il, je me soumettrai encore, si l'obéissance le veut, à l'humiliation de rester ici. Je ne saurais vous donner une juste idée de l'enfantillage de cette administration. Avec des intentions droites, je suppose, elle a une manière si burlesque, si à rebours, que je défie qui que ce soit d'inventer une chose contre le sens commun, qui ne se fasse ici. Il n'est pas un prêtre de mérite qu'elle n'écarte d'elle, et, de plus, par rapport à nous, il y a un système. On s'attendait à nous voir partir, à la révolution : on est désap-

pointé de notre persévérance, et on cherche à nous fatiguer à force de tracasseries. Je sais cela au clair. On est à l'affût d'un prétexte, bon ou mauvais, pour en finir avec nous... Vous voyez ce qu'il en est de nos relations avec l'autorité diocésaine. Nous sommes tout à fait dans le bon genre : les compliments se font de vive voix ; les vérités, nous nous les envoyons par la poste... Dans le cours de notre longue conversation, Monseigneur n'a cessé de me dire les paroles les plus aimables. C'est curieux !... Je vous assure qu'il est très heureux pour l'Église que des hommes de cette espèce soient relégués dans un coin du monde, où l'on n'est point si difficile. L'évêque désirerait que j'eusse moins d'esprit. Soyez certain que je ne suis pas tenté de faire le même souhait à son égard.

Presque en même temps que cette lettre, le Fondateur en reçut une de Mgr Arbaud, réitérant ses plaintes au sujet du dissentiment de doctrines entre lui et les chapelains du Laus, et se terminant par ces considérations doucereuses :

— Sans doute, vous ne me laisserez pas le P. Guibert : il a trop de qualités pour demeurer dans un poste si insignifiant. Ce ne saurait être une punition pour lui de quitter un désert, pour aller habiter une grande ville. Vous m'obligeriez, en le remplaçant par quelqu'un qui aurait des qualités moins brillantes... assez prudent aussi pour s'occuper moins que lui à faire des recrues pour votre Société...

Nonobstant ces froissements réciproques, le Supérieur général ne jugea point à propos de retirer le P. Guibert. Ce changement eût semblé une capitulation. Le temps, pensait-il, apporterait quelque remède et rendrait la situation moins tendue.

De fait, Mgr Arbaud n'osait plus condamner ouvertement la Théologie du bienheureux Alphonse. Il était réduit à dire simplement qu'on en abusait parfois ; mais il évitait soigneusement toute discussion avec le P. Guibert. Celui-ci lui avait trop bien prouvé, et devant témoins, qu'il ne lui appartenait pas de proscrire une Théologie approuvée et conseillée par l'Église.

C'était, là, cependant, une de ces vérités que les gens autoritaires pardonnent difficilement à ceux qui ont le courage de les leur servir. Il en coûte, alors, beaucoup d'avoir raison : c'est une faute irrémissible.

Mgr Arbaud, néanmoins, était trop politique, pour trahir son mécontentement de voir le P. Guibert maintenu à son poste. A sa lettre, le P. de Mazenod avait répondu :

— Vous voudriez que je rappelasse le P. Guibert. Pourquoi donner ce désagrément à un homme si estimable, dont vous n'avez cessé de faire l'éloge, en toutes circonstances? Si ce Père est coupable, qu'il soit puni; mais vos lettres établissent le contraire. S'il est innocent, pourquoi le punir? C'est à tort que vous lui faites un crime de ne pas repousser ceux qui se présentent chez nous.

Ainsi pris dans ses propres filets, Mgr Arbaud se montra bon prince. Il n'osait pas avouer les vrais motifs qui l'excitaient à tant désirer le départ du supérieur des chapelains. Ces motifs, tout à la louange du P. Guibert, étaient la condamnation directe de la conduite du prélat envers lui.

N'ayant pu obtenir son éloignement, il en arriva à dire qu'il ne l'avait jamais sérieusement demandé, et, pour tout effacer, combla le P. Guibert de politesses. Dans les réunions à l'évêché, à l'occasion des conférences ecclésiastiques, il lui réservait toujours et partout la première place. Il le consultait pour des affaires délicates, et affichait beaucoup de déférence pour ses avis.

Le P. Guibert était trop diplomate, lui aussi, pour se laisser prendre à ces flatteuses apparences.

— Moins d'honneurs et plus de franchise, disait-il, me plairaient davantage.

Dans ce sens, il écrivait au P. de Mazenod, le 21 mars 1833 :

— Hier, j'ai signé mon traité de paix avec l'évêque de Gap... J'ai dîné chez lui... Il a manifesté des sentiments très bienveillants, exprimant l'espoir que nous serions meilleurs amis que jamais.

Trois jours après, le P. de Mazenod lui répondait :

— J'ai admiré les moyens que vous avez employés pour ramener cet esprit difficile à des pensées moins amères... Vous avez sauvé la partie... La raison, les procédés, la justice étaient pour nous; la force et l'arbitraire étaient entre ses mains : il en eût usé par suite de son caractère et de son éducation...

Dès lors, les relations de Mgr Arbaud avec les chapelains furent moins hostiles. Il ne s'opposa plus au désir de ses diocésains d'entrer dans la Congrégation. Si des prêtres hasardaient quelques plaintes, il leur imposait silence, en les assurant qu'il s'entendait fort bien avec le supérieur du sanctuaire.

Ayant, à ses propres dépens, constaté l'habileté du P. Guibert dans les négociations, il recourut à son talent de diplomate, et le pria de soutenir l'appel en Cour royale d'un ecclésiastique du diocèse, déjà condamné en première instance. Pour s'en occuper activement.

le P. Guibert se rendit à Grenoble et y séjourna plusieurs semaines. Le succès couronna ses efforts, et l'évêque en fut charmé.

— Je ne souhaite pas, disait plaisamment à ce sujet l'intelligent religieux, que le clergé des Hautes-Alpes ait beaucoup de procès : il serait capable de me nommer procureur général...

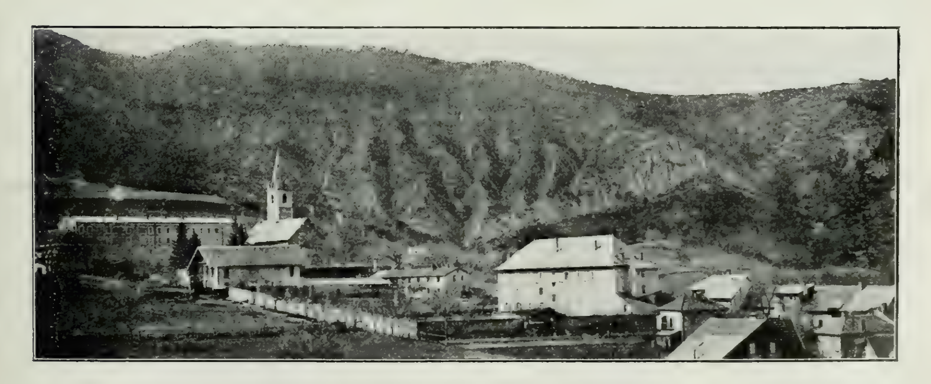
Les calomniateurs, cause originelle de cette guerre déloyale, se sentaient vaincus. Ils s'empressèrent de rentrer dans l'ombre.

Quant à l'ensemble du clergé, il devenait de plus en plus sympathique aux Oblats. Le nombre de ceux que la pensée de faire les exercices spirituels sous leur direction amenait au Laus, croissait sans cesse. Il y en avait, parfois, jusqu'à vingt et vingt-cinq, en même temps. Dans le courant d'une seule année, on en compta plus de cent cinquante.

Dans ce revirement des esprits et dans ce ministère si utile, les chapelains trouvaient un dédommagement aux tracasseries administratives, dont ils avaient si injustement été l'objet.

La paix étant ainsi reconquise, ils dotèrent le Laus d'une école, et s'occupèrent de bâtir un clocher monumental à l'église qui en était dépourvue. Cette dernière entreprise ardue demandait de l'audace et du courage, car, vu la déclivité du terrain, des fondations profondes et coûteuses seraient nécessaires. Grave problème à résoudre, surtout pour un pays de montagnes où les ressources n'abondaient pas, et où le charroi des lourds matériaux entraînait d'énormes dépenses.

Plaçant toute leur confiance en Dieu et en la Sainte Vierge qu'ils voulaient glorifier, ils se mirent à l'œuvre. Malgré des difficultés de tout genre, les travaux marchèrent bon train. La construction s'éleva, au grand contentement des habitants et des pèlerins enthousiasmés.



Notre-Dame du Laus. — Vue du sud-est.

CHAPITRE VIII

En Suisse et dans le pays de Gex (Ain)

1833-1837

§ 1

Situation religieuse de la Suisse, à cette époque.

Le calme s'étant rétabli en France, les scolastiques, au mois de janvier 1833, quittèrent leur charmant asile de Billens, pour regagner Marseille. Plusieurs Pères, néanmoins, restèrent, afin de continuer les prédications commencées avec tant de succès, les années précédentes.

La révolution de 1830 avait eu, en Suisse, un contre-coup dont les effets duraient encore. Les philosophes, rationalistes, libéraux et protestants, en avaient profité pour se liguer contre les catholiques, dont ils tâchaient de diminuer et même de neutraliser entièrement l'influence. Leur but était de les écarter du gouvernement, afin de les asservir avec plus de facilité. Ils méditaient aussi la spoliation des chapitres, des collégiales et surtout des maisons religieuses. Les catholiques, pourtant, comprenaient plus d'un tiers de la population : s'ils ne possédaient pas la majorité, ils constituaient donc une minorité respectable.

D'abord, éclata une guerre de presse. Quotidiennement paraissaient des articles hostiles à l'Église. Les membres du clergé étaient vilipendés, et les couvents dénoncés comme regorgeant de richesses, qu'il importait de recueillir au plus tôt dans les caisses de l'État.

Onze députés rédigèrent, à Baden, un formulaire des plus attentatoires aux droits du Saint-Siège et à ceux des catholiques, reconnus par le Pacte régissant la République helvétique depuis 1815. Ce document ne visait à rien moins qu'à assujettir l'Église au pouvoir laïque et à créer une religion nationale. Nonobstant une condamnation sévère de Grégoire XVI, cette déclaration schismatique fut adoptée par le Grand Conseil de Berne.

Le parti libéral et protestant inondait de ses mauvais journaux tout le territoire, et façonnait, dans ce sens, l'opinion publique.

Au mois de mai 1833, le préfet de Romont reçut de l'autorité

suprême l'ordre de surveiller par sa police les voyages des Pères Oblats, ainsi que leurs paroles en chaire, avec menace, le cas échéant, de retirer à ces prêtres étrangers le permis de séjour sur le sol de la Confédération.

Les Pères ne jouissaient donc que d'une sécurité relative. A l'horizon, les nuages s'amoncelaient.

§ 2

Courses apostoliques dans le canton de Fribourg.

Sur une population de cent cinq mille âmes, ce canton avait quatre-vingt-dix mille catholiques, et seulement quinze mille protestants.

Comme nous l'avons relaté, les Oblats donnèrent, en 1832, les exercices des Quarante Heures dans presque toutes les paroisses. Le succès de ces prédications leur valut de nombreuses demandes pour des œuvres de plus longue haleine, et, en 1833, ils prêchèrent une série de retraites de huit jours dans ces mêmes localités.

— La besogne était rude, écrivait le P. Bernard. On sortait de table à une heure et demie. Aussitôt après, sermon ; puis, immédiatement au confessionnal jusqu'à jusqu'à onze heures et demie du soir. Suivait la collation, rapidement prise. On se couchait vers minuit, et, dès deux heures et demie du matin, ou trois heures, au plus tard, on rentrait au confessionnal, jusqu'à dix heures et demie, moment de l'office et du premier sermon. Je connais tel des nôtres qui, durant plus d'un mois, n'a pas goûté, chaque jour, plus de deux heures de sommeil. Ce travail excessif ne comportait, en effet, aucune interruption pendant une semaine, après laquelle le curé de l'endroit, accablé de fatigue et hors de combat, allait se mettre au lit. Quant au Missionnaire, il partait aussitôt pour une autre paroisse, où il recommençait, le jour même, ce train de vie...

A semblable régime, c'est miracle que les Pères n'aient pas compromis irrémédiablement leur santé. Ils étaient jeunes et ne calculaient pas avec leurs forces : leur zèle pour le salut des âmes les en empêchait.

L'année suivante, ils retournèrent dans ces paroisses, pour y maintenir et y développer le bien accompli.

§ 3

Dans le canton de Vaud.

Situé entre le canton de Fribourg à l'est, et la ligne frontière des départements français du Jura et du Doubs à l'ouest le canton de Vaud s'étend, du sud au nord, depuis la rive septentrionale du lac de

Genève jusqu'à la rive méridionale de celui de Neufchâtel, avec une superficie de trois mille deux cents kilomètres carrés. Il comptait, alors, une population de deux cent mille protestants et de treize mille catholiques. Sa capitale est Lausanne.

Dans ce canton, le labeur était à peu près le même que dans celui de Fribourg ; mais, ordinairement, on avait quelques jours d'intervalle, d'une retraite à l'autre.

Ainsi furent retrempées dans la ferveur des paroisses mixtes, où il y avait dix fois plus de protestants que de catholiques.

A Lausanne, les Pères Martin et Bernard prêchèrent une vraie mission, pendant le mois de mars 1833, à la prière de l'évêque, Mgr Yenni.

Depuis la Réforme, c'était la première fois que la parole sainte se produisait d'une manière solennelle dans cette ville, où l'on tolérait à peine le culte catholique, en l'enserrant dans un ensemble de mesures sectaires.

Pour cette mission, il fallut se munir d'une autorisation du Conseil d'État, qui poussa la prudence jusqu'à placer des gardes à la porte de l'église.

De leur côté, les Pères y apposèrent une grande affiche, indiquant à l'avance les sujets traités.

Non seulement les catholiques de Lausanne, mais ceux des environs profitèrent de cette bonne fortune. Des auditeurs vinrent même de fort loin. Tous s'approchèrent des sacrements. Parmi eux, on nota des personnages distingués et une foule de familles étrangères, que la beauté du paysage et la pureté du climat attirent, chaque année, dans la capitale du canton de Vaud.

Beaucoup de protestants de toutes les classes, bourgeois et ouvriers, assistèrent aux réunions. Les ministres y parurent aussi, et y conduisirent les élèves de leur séminaire, dans l'espoir que les uns et les autres trouveraient les Pères en défaut, et leur susciteraient quelque perfide querelle. Mais ces charitables messieurs en furent pour leurs frais d'imagination. Ils sortirent décontenancés, tandis que leurs adeptes sentaient leurs préjugés s'évanouir devant cette exposition claire, calme et communicative de la doctrine révélée.

— Si je croyais à quelque chose, disait l'un d'eux, j'embrasserais le catholicisme, car il n'y a que les prêtres catholiques qui parlent avec conviction.

Les gens du peuple, établissant un parallèle entre leurs ministres et les Missionnaires, s'écriaient tout haut :

— Que les catholiques sont heureux ! Nous sommes, nous, un

troupeau sans pasteurs ! Nos ministres n'ont pas le zèle des prêtres catholiques !

Des dames protestantes, assidues aux sermons, très touchées de ce qu'elles entendaient, allaient le répéter aux malades.

En somme, cette station eut des résultats très consolants. Les catholiques se raffermirent dans leurs croyances, et les protestants furent ébranlés.

— Que de dissidents auraient fini par se convertir, écrivait le P. Martin, si le temps nous eût permis de compléter leur instruction !

Pour ce motif, le P. Bernard, sur les instances du curé, retourna, au mois d'août, et, pendant quinze jours, jeta la bonne semence dans ces âmes avides de surnaturel.

Le P. Martin y revint, lui aussi, avec le P. Bermond, pendant le Carême de 1837.

— A Lausanne, le nombre des catholiques augmente, écrivait-il, le 13 avril. La paroisse change à son grand avantage, et dans l'église le culte se déploie avec pompe... J'ai eu pour auditeurs le baron de Lucinge et le baron de Charette, dont les femmes sont les filles du duc de Berry (marié en Angleterre), et aussi le baron et la baronne de la Rochejaquelein. Les Charette et les Larochejaquelein ont communié plusieurs fois. Les deux filles du pauvre duc de Berry sont pieuses comme des anges et éminemment bienfaisantes ! Beaucoup s'étonnent de rencontrer tant de simplicité unie à tant de piété dans des personnes de si haut rang !

D'autres missions renouvelèrent également Échallens, Brétigny, Bottens, Villars, etc. Les Pères restaient sur la brèche, du matin au soir et une partie des nuits, prenant à la hâte leur repas. Parfois même, ils quittaient la table, sans achever leur frugale réfection, pour ne pas faire attendre les pénitents assiégeant les confessionnaux. En chacune de ces localités le travail fut énorme ; mais le bien opéré dépassa toutes les prévisions.

§ 4

Dans le canton de Genève.

Les catholiques formaient le quart de la population de cette ville, et presque la moitié de celle du canton. Les protestants, cependant, quoique peu supérieurs en nombre, détenaient le pouvoir et prétendaient le garder par tous les moyens. Depuis la révolution de juillet principalement, ils redoublaient d'activité.

Malgré ces circonstances si défavorables, les Oblats évangélisèrent

avec succès toutes les paroisses de cette circonscription, excepté une ou deux (1).

Ils commencèrent, au mois de décembre 1833, par la mission de Chêne, jolie ville de trois mille habitants, à quatre kilomètres à l'est de Genève. Sur ce chiffre, il y avait seulement, alors, dix-huit cents catholiques, que le voisinage immédiat des protestants avait sensiblement attiédis. Plus de trois cents hommes négligeaient le devoir pascal. La *civilisation philosophique*, prônée par Voltaire et Rousseau, permettait à ses partisans, sous les dehors d'une honnêteté d'apparat, toutes sortes de désordres.

Ce milieu mondain se piquait de belle littérature. Lorsqu'on apprit que les Missionnaires étaient français, on accourut les entendre. L'affluence grandit sans cesse, soir et matin, pendant quatre semaines. Les familles de la bourgeoisie et de l'aristocratie donnèrent l'exemple et entraînèrent les masses.

Dans les cafés, les hôtels, les cercles, il n'était question que de la Mission. Là, où, d'ordinaire, l'on bafouait la religion et ses ministres, on se provoquait, par des enjeux, à se convertir.

— Je parie dix francs que tu te confesseras !

— J'en parie quinze que je ne me confesserai point !

— Bah ! tu es déjà ébranlé !

— Pas du tout !

— Mais oui !

— Mais non !

Le plus souvent, les quinze francs étaient perdus, et les soi-disant « irréductibles » finissaient par s'agenouiller aux pieds du prêtre.

Des dames, animées d'un zèle infatigable, furetaient partout, et, chaque jour, amenaient au Tribunal de la pénitence les récalcitrants, vaincus par leurs pieuses industries.

Une communion générale eut lieu à la messe de minuit de la fête de Noël. Près de douze cents personnes y participèrent. Les protestants, venus à cette magnifique cérémonie, en furent émerveillés.

La mission se clôtura par un acte solennel de consécration à la Sainte Vierge, hommage public qui, depuis trois siècles, n'avait pas été rendu, dans ce pays, à l'Immaculée Mère de Dieu. On aurait pu craindre quelques démonstrations hostiles des protestants opposés à ce culte, si légitime, pourtant, et si raisonnable ; mais, tels étaient leurs sentiments, après les prédications auxquelles ils avaient assisté, que tout se passa dans le plus grand calme. Bien des larmes d'atten-

(1) Voir la carte p. 240.

drissement coulèrent, tandis que l'orateur expliquait combien est consolante, pour l'humanité exposée à tant de misères, la pensée qu'elle a au ciel une Mère toute-puissante et si pleine de miséricordieuse bonté.

Un des fruits les plus précieux fut l'organisation d'une congrégation de jeunes filles, qui, dès le premier jour, compta plus de cent membres. C'était un moyen d'éviter les mariages mixtes, si multipliés dans ces contrées et si préjudiciables à la religion. Trois mois après, le P. Martin, en leur donnant une retraite, constata avec plaisir qu'elles avaient persévéré dans leurs excellentes dispositions et dans l'observation du règlement qu'on leur avait laissé. Elles avaient même, en se cotisant, bâti une chapelle pour leurs réunions. Le P. Bermond, en 1835, leur prêcha une autre retraite.

Après la mission de Chêne, les Pères remontèrent la rive sud du lac de Genève, vers Thonon, ancienne capitale du Chablais, et évangélisèrent successivement, toujours avec la même efficacité, les villes de Meynier, de Collonge-Saint-Maurice, de Corsier et d'Hermance. Ils revinrent, plusieurs fois, dans ces localités, au cours des années suivantes, pour affermir le bien accompli. Sur ce théâtre, autrefois, saint François de Sales avait déployé son zèle. Ils l'invoquèrent avec ferveur et se mirent spécialement sous sa protection.

A Meynier, d'exécrables scandales avaient éclaté avant l'arrivée des Pères ; mais le bruit de leurs succès à Chêne les précéda aussi, et l'on accourut en foule les entendre. Cet empressement se maintint, soir et matin, malgré une pluie battante qui dura tout le temps de la mission.

— Le triomphe de la grâce a été complet, écrivait le P. Martin. Un seul homme, vieux soldat de Napoléon, n'a pas voulu se rendre à Dieu ; mais tous les autres nous ont dédommagés par leur sincère conversion. J'ai vu, là, se renouveler toutes les scènes édifiantes de nos grandes missions de France. Ce qui facilite beaucoup le travail en ce pays, c'est que généralement tout le monde est instruit. On n'a besoin que de toucher les cœurs.

Les vignobles sont fertiles dans les environs de Corsier, et cette ville abondait en cabarets, source intarissable de désordres. Le sujet de plusieurs sermons était tout indiqué. Non seulement on écouta les Pères, mais, pendant la mission, les cabarets furent déserts. Les propriétaires ne s'en fâchèrent pas outre mesure. Ils résolurent d'entendre ces prédicateurs qui leur ravissaient leurs clients.

Au sortir des sermons, plusieurs ivrognes invétérés maudis-

saient, à haute voix, ces antres de perdition, jurant qu'ils n'y remettraient plus les pieds. Le proverbe basé sur l'expérience « qui a bu. boira », ne se réalisa point. Après la mission, les cabarets ne demeurèrent ouverts que quelques heures du jour. On les fermait, à la tombée de la nuit, même le dimanche.

— J'en fus témoin, écrit le P. Martin. quand je revins, quelque temps après. Le curé me fit parcourir les rues, vers huit heures du soir. Nul cabaret ouvert. Partout le calme. La grâce de la mission régnait encore sans affaiblissement.

Les protestants, stupéfaits de semblables résultats. ne s'expliquaient point que la voix d'un prêtre acquît tant d'empire sur les volontés, à l'encontre d'une passion si tyrannique. Plusieurs, à ce signe. reconnaissant l'intervention de Dieu. songèrent à embrasser le catholicisme.

A Hermance, l'élan fut tel, que tous les hommes. à l'exception d'un fou. se présentèrent au Tribunal de la pénitence et à la sainte Table. Une congrégation de jeunes filles s'établit également.

En décembre 1835, c'était le tour de Collex-Bossy, charmante localité située au-dessus de la rive occidentale du lac de Genève. à une dizaine de kilomètres de cette ville.

Là. aussi. deux camps : celui de l'église et celui des cabarets. A l'église, la prière, les prédications. les exercices religieux ; dans les cabarets, l'ivrognerie. les chansons légères, la danse, les blasphèmes. La lutte s'engagea... Après la première semaine. l'église commença à l'emporter ; et, finalement. la grâce triompha de toutes les résistances. Une dizaine d'hommes seulement, n'ayant d'humain que la figure. se montrèrent rebelles jusqu'au bout. Mais que de consolants retours ! Des vieillards octogénaires ne se rappelaient pas avoir rien vu de pareil.

A la Table sainte, en effet. s'agenouillèrent, le visage resplendissant d'une céleste joie. des hommes qui. depuis vingt. trente, quarante et même soixante ans, avaient oublié leurs devoirs religieux. Plusieurs de ceux-ci, pendant la grande Révolution, avaient transformé la chaire de l'église en tribune de perversion, d'où ils avaient déblatéré contre la foi, la morale et la société. Convertis, et désireux de réparer leurs fautes. ils se changèrent en apôtres, pour gagner à la vérité leurs concitoyens encore hésitants.

Étrange spectacle ! les cabaretiers eux-mêmes conduisaient au confessionnal leur fidèle clientèle !...

Au mois de janvier 1836, mission pendant quatre semaines. dans la

paroisse de Confignon, à huit kilomètres au sud-ouest de Genève. Cinq hommes seuls résistèrent obstinément : c'étaient des usuriers auxquels il en coûtait trop de restituer le bien mal acquis. Les habitants des paroisses voisines s'unirent à ceux de Confignon, de sorte que la communion générale fut très imposante. Une solennelle plantation de croix termina les exercices.

Succès identiques dans les paroisses de Compésières ; de Collonges, différente de Collonge-Saint-Maurice, dont nous avons déjà parlé ; de Bernex, près de Confignon ; de Versoix, à huit kilomètres au nord de Genève, sur les bords du lac, etc. Dans cette dernière ville, le curé, découragé, était décidé à placer sur l'autel une statue de la religion, voilée d'un crêpe noir ; puis, à fermer son église et à s'en aller... Après la mission, il changea d'avis.

L'évêque appréciait les Oblats et leur confia le soin de le précéder dans ses tournées, afin de préparer les habitants au bienfait de la visite épiscopale.

Les missions prêchées furent si nombreuses que le P. Martin pouvait écrire, le 13 avril 1837 :

— Nous avons parcouru, le P. Ricard, le P. Bernard et moi, une douzaine de paroisses, depuis le mois de novembre dernier. Dans le canton de Genève, il n'y en a pas trois qui n'aient passé par nos mains.

Le bonheur des convertis se traduisait en dehors par une expansion parfois quelque peu tapageuse.

Suisses ou Savoisiens n'économisaient pas la poudre. Le jour de la clôture, on tirait des boîtes, depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Ces engins de gros calibre faisaient un bruit semblable à un coup de canon. Il se répercutait dans le lointain. Tout le canton en retentissait.

Au commencement, les hauts personnages de Genève, ignorant l'origine de ces détonations insolites, se demandaient ce qui arrivait dans la République. L'affaire fut portée au Conseil d'État. Tolérerait-on un pareil vacarme ?... Et quels étaient donc ces hommes qui, dans la contrée, soulevaient tant d'enthousiasme ?

Un conseiller d'État, ami des Pères, plaida si habilement leur cause, qu'il fut officiellement chargé de leur dire que le gouvernement les voyait de bon œil et les autorisait à continuer leur œuvre.

Nonobstant ces belles paroles, les Missionnaires s'aperçurent qu'ils étaient suivis de près par des agents de la police secrète.

Les ministres protestants, en effet, s'irritaient fort, en constatant

les progrès de ce qu'ils appelaient avec mépris le « papisme ». Après le départ des Missionnaires, ils se précipitaient vers les localités évangélisées, pour reconquérir le terrain perdu. Par leurs prêches, agrémentés de calomnies et d'insultes, ils essayaient de répandre l'erreur, là où la vérité s'était épanouie.

Toujours très mal reçus, non seulement ils n'eurent pas à se féliciter de leur zèle, mais souvent durent déguerpir au plus vite. A Hermance, par exemple, la femme du maire et la sœur d'un conseiller d'État, prévenues de l'arrivée des ministres, enrégimentèrent toutes les filles de la ville et les armèrent de torches de paille. Quand ils se présentèrent, elles dressèrent devant eux une barrière de flammes et les mirent en fuite.

Une seconde fois, les hérétiques tentèrent de s'emparer de la place; mais la vaillante armée féminine les repoussa encore victorieusement par un autre procédé, car elle était riche en expédients. La moitié des femmes prit de la terre, et l'autre des cruches pleines de liquide. A peine arrivés, les ministres furent obligés de tourner bride promptement, emportant, sur leurs habits et sur leurs visages, les marques peu enviables de cette eau lustrale d'un nouveau genre.

Après cette double déconfiture, ils n'osèrent pas reparaître.

Plus ardents encore, les gens de Corsier incendièrent la salle dans laquelle les sectaires s'efforçaient, par leurs diatribes, d'annihiler les fruits de la mission. Les coupables n'eurent que le temps de sauter par les fenêtres.

§ 5

Dans le pays de Gex (Ain). Ferney-Voltaire.

Fragment de l'ancienne Bourgogne, et formant la partie orientale du département de l'Ain, le pays de Gex est presque entièrement séparé du reste de la France par les plus hautes montagnes du Jura. Ses coteaux qui s'inclinent vers le lac Léman, sont couverts de prairies, de pâturages, de jardins et de champs de céréales. Depuis 1815, six communes en sont détachées et englobées dans le canton de Genève. La population est un mélange des diverses races qui ont successivement possédé cette région : Helvètes, Burgondes, Allobroges, Italiens, Espagnols. Les Bernois s'en rendirent maîtres de 1536 à 1564, et forcèrent les habitants à embrasser le calvinisme.

A partir de 1833, les Oblats évangélisèrent les paroisses du pays de Gex et la ville du même nom, sous-préfecture du département de l'Ain.

Ils y prêchèrent non seulement des retraites d'une semaine, mais

de véritables missions se prolongeant jusqu'à un mois, avec deux ou trois sermons par jour et une douzaine d'heures de confession quotidiennement. Ce travail sans interruption durait une grande partie de l'année. Le jour même de la clôture dans une paroisse, avait lieu l'ouverture dans une autre.

Cette terre était plus pénible à défricher au point de vue spirituel. Elle contrastait beaucoup, sous ce rapport, avec les rives méridionales du lac de Genève et le Chablais, où l'apostolat de saint François de Sales laissait encore des traces. Le pays de Gex avait eu son apôtre aussi ; mais, hélas ! c'était un suppôt de l'enfer ; l'un de ceux dont Satan s'est le plus servi pour multiplier ses dupes et entraîner des légions d'âmes dans l'abîme.

Là, Voltaire passa les vingt dernières années de sa vie, de 1758 à 1778, tout près de la frontière suisse, en son château de Ferney, d'où l'on jouit d'un panorama splendide sur le lac de Genève, les Alpes et le Mont-Blanc. De ce délicieux séjour, son impiété systématique, toujours acharnée, trop souvent furibonde, jeta, sans trêve ni répit, le sarcasme et le blasphème sur ce qu'il y a de plus saint. Combattre la religion, ridiculiser ceux qui la défendaient, les calomnier avec rage, les salir, quand il ne pouvait les réduire au silence, fut la principale de ses occupations.

— Je suis fatigué, disait-il, d'entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme ; je veux prouver qu'un seul suffit pour le détruire.

— Vous n'y réussirez pas, lui avait-on objecté.

— C'est ce que nous verrons !... J'écraserai *l'infâme !...*

Il n'y réussit pas, quoiqu'il n'eût rien négligé dans ce but : ni pamphlets méprisants, ni mensonges éhontés, ni railleries mordantes, ni publications scandaleuses, ni invectives passionnées de tous les jours et de tous les instants ; mais il fit un mal immense dans tous les rangs de la société, semant le scepticisme, enseignant par la plume et autorisant par ses exemples les plus affreux désordres. Son entourage immédiat s'en ressentit davantage, et pour longtemps.

L'infernale empreinte de ce génie du mal persistait vivace dans le pays de Gex, quand y arrivèrent les Oblats.

— Quel changement pour nous ! écrivait le P. Martin. Dans le Chablais, malgré de nombreux écarts, on aime encore la religion. Ici, elle est abandonnée complètement. Tout est plongé dans les ténèbres de l'indifférence et de l'impiété.

Les Pères commencèrent leur œuvre de régénération par la paroisse de Prévessin, à trois kilomètres à l'ouest de Ferney. Depuis

la révolution de 1830. les habitants s'étaient montrés plus hostiles que jamais aux pratiques du culte catholique. Leur premier acte de patriotisme, comme affirmation de leur indépendance, avait consisté à chasser leur curé, et à jurer publiquement, au milieu d'une revue de la garde nationale, de ne poser jamais les pieds dans l'église.

Ces pauvres aveugles n'avaient que trop tenu leur sacrilège promesse.

Que serait une mission dans de telles conjonctures ?...

Au début, l'auditoire se bornait à quelques femmes.

— A la suite de nos visites à domicile, durant lesquelles nous mîmes tout en jeu pour apprivoiser ces quasi sauvages, quelques hommes, dit le P. Martin, s'enhardirent à venir nous entendre. Nous eûmes bien soin de les ménager. Un seul mot déplacé ou trop dur eût tout gâté irrémédiablement... Ils se persuadèrent, enfin, que nous n'étions pas des *ogres*, comme on nous avait dépeints, mais des prêtres de dévouement et de charité.

Merveilleuse puissance de la grâce ! Après trois semaines d'un travail incessant, la paroisse était transformée. Non seulement ces « irréductibles » avaient franchi le seuil de l'église, mais ils s'étaient agenouillés au confessionnal.

— Nos chers convertis, continue le P. Martin, nous supplièrent de prolonger encore la mission. Impossible : nous étions réclamés ailleurs. Nous quittâmes donc Prévessin, mais le cœur plein de joie d'avoir ramené au bercail ces brebis égarées.

Le même prodige se renouvela à Meyrin, l'une des communes du pays de Gex annexées au canton suisse de Genève. Le P. Bernard y alla seul, mais fut sur le chantier nuit et jour. A peine avait-il pris quelques heures de sommeil que les hommes venaient l'éveiller, pour se confesser. Les ennemis se réconcilièrent, et beaucoup d'unions illégitimes furent régularisées. Ces heureux résultats étaient d'autant plus remarquables, qu'un jubilé prêché quelques mois auparavant n'avait produit aucun effet.

S'étant ainsi emparés des avant-postes, les soldats du Christ attaquèrent la citadelle de Ferney, réputée imprenable.

Le P. Martin y prêcha, d'abord, le Carême de 1834.

— Dans cette officine, écrivait-il, le démon de l'incroyance a fabriqué, pendant vingt ans, tous les poisons qui infectent la société depuis plus d'un demi-siècle... Sachez que Voltaire a dans ce pays des milliers de successeurs. On ne parle de la religion que pour la mépriser. L'impiété réfléchie règne dans toute sa force. Depuis dix ans, le curé

actuel, parfait de dévouement et de zèle, a décidé sept ou huit hommes à faire leurs Pâques... Pas un de plus !...

Pendant quatre semaines, le P. Martin prêcha chaque jour. S'il n'obtint pas, dans ce premier assaut, un succès absolu, il prépara pour un avenir prochain un triomphe plus éclatant. Il réussit à ouvrir les yeux à plusieurs pécheurs de marque. Ils se confessèrent et s'approchèrent de la sainte Table. D'autres, s'ils n'eurent pas le courage d'aller jusque-là, cessèrent de dénigrer la religion et louèrent le zèle du prédicateur.

C'était déjà une amélioration. Auparavant, le respect humain était tel à Ferney que l'on n'osait pas entrer, de jour, chez le curé. On n'avait toléré celui-ci que dans l'église et dans son presbytère. Le recevoir chez soi eût été gravement se compromettre.

Deux ans plus tard, les Oblats revinrent pour une mission. Elle fut prêchée par les Pères Moreau et Bernard, commença le troisième dimanche de Carême, et dura jusqu'après l'octave de Pâques.

— Quel terrain ingrat ! écrivait le P. Moreau, quelques jours après son arrivée. C'est une petite ville que le plus exécrable des hommes a souillée de sa présence pendant vingt ans. On serait tenté de croire que ce *véritable infâme* a fait ici tout le mal que le démon, son maître, attendait de lui. Chez la plupart des habitants, c'est l'indifférence la plus profonde en matière religieuse, quand ce n'est pas la haine de Dieu et du catholicisme. Insignifiant est le nombre des chrétiens qui ont conservé encore un peu de foi !

Le jour de l'ouverture, 6 mars, il y eut sept hommes et cent cinquante femmes ; mais, le lendemain matin, vingt femmes seulement, et pas un homme.

— L'opinion commune des prêtres de la contrée, continue le P. Moreau, est que, si Notre-Seigneur lui-même passait ici, en laissant aux habitants leur libre arbitre, il secouerait la poussière de ses pieds et s'en irait porter ailleurs les bienfaits de sa parole... Pour moi, il me semble que je suis au milieu de démons ; on dirait que l'âme de Voltaire plane sur toutes les têtes et répand ses funestes influences.

Pendant quinze jours, en effet, l'auditoire fut des plus restreints. Il comprenait, d'ordinaire, cent quarante à cent cinquante femmes ; mais jamais d'hommes, excepté le dimanche, où quelques-uns assistaient à l'instruction de la messe.

— C'est une des plus tristes missions que nous ayons données depuis la fondation de notre Institut, écrivait encore le P. Moreau .. Les rares hommes qui ont daigné, à de longs intervalles, nous honorer de leur présence, reconnaissent que nous avons la vérité pour nous.

Ils ont même applaudi au sermon sur l'incrédulité et à celui sur la foi ; mais c'est tout...

Jusqu'à ce moment, le résultat paraissait donc médiocre aux Missionnaires. Le curé, lui, en était très satisfait. Il comptait sur soixante communions d'hommes, et n'en demandait pas davantage, dans la crainte des sacrilèges. On se rappelait avec horreur que Voltaire avait osé mettre le comble à ses infamies, en profanant ostensiblement l'auguste Sacrement de nos autels, par des communions manifestement indignes, dans cette même église de Ferney.

Les Missionnaires devaient user d'une extrême prudence, entourés, comme ils l'étaient, d'une nuée de philosophes libres penseurs, d'ennemis avérés et d'hérétiques méchants. Quelques-uns n'imiteraient-ils pas Voltaire dans son abominable défi lancé à la face du Ciel ? N'auraient-ils pas, comme lui, l'affreux courage de recevoir l'Hostie sainte avec l'intention de la polluer à leur impur contact ?

— C'est, néanmoins, un avantage que nous soyons venus, disait le P. Moreau. Depuis plusieurs siècles, rien de pareil à ce que nous faisons n'avait eu lieu ici.

La mission finit le 10 avril. Voici les impressions du P. Moreau après la clôture :

— Depuis ma dernière lettre, il y a du mieux à Ferney. Notre ministère y aura opéré plus de bien que nous ne l'espérions. Nous avons eu, le jour de Pâques, la moitié de la population à la sainte Table, chose qui a étonné tous ceux qui connaissent les innombrables et redoutables obstacles qui s'opposaient à ce résultat. Les prêtres du canton de Genève nous disaient que nous devrions être très contents, si nous pouvions amener une vingtaine d'hommes au Tribunal de la pénitence ; et voilà que nous en avons communié une centaine et plus de deux cent cinquante femmes, sur une population de huit cent cinquante âmes. Le succès eût certainement été plus brillant, si nous n'avions pas été obligés de sacrifier tout notre coutumier de missions.

Par prudence, en effet, le vénérable évêque de Belley, Mgr Devie, de qui Ferney dépendait, leur avait recommandé de ne pas même prononcer en chaire le mot de *mission*, qui eût horripilé tous les prétendus philosophes de Ferney. Pour le même motif, les Pères durent renoncer à l'une de leurs plus chères et plus édifiantes cérémonies : la consécration de la ville à la Sainte Vierge. Cette scène, si touchante et si aimée ailleurs, eût déchaîné une véritable tempête dans le camp des libres penseurs, qui admettent bien la liberté, mais à la condition expresse qu'ils seront seuls à en jouir. Quel bonheur pour les Oblats de procurer ce triomphe à leur Immaculée Mère, et de la venger ainsi

de tant d'outrages et de blasphèmes proférés en ces contrées ! Du moins, ils chantèrent ses grandeurs et proclamèrent hautement ses infinies miséricordes.

Ils voulurent aussi visiter le château de Voltaire, dans la pensée d'y faire amende honorable à Notre-Seigneur, qui, si souvent, y fut bafoué, comme dans un nouveau prétoire. En parcourant les diverses salles, il leur semblait marcher à la suite du Sauveur, portant sa croix. A chaque pas, ils répétaient l'invocation en usage dans la Congrégation : *Laudetur Jesus Christus !* La ferveur de leur prière réparatrice redoubla devant le bureau sur lequel l'infâme philosophe avait composé tant d'ignobles et sacrilèges libelles contre le divin Rédempteur du monde.

La propriétaire du château de Voltaire, Mlle de Budet, fut une des plus assidues aux exercices de la mission, et rivalisa avec les plus édifiantes.

Pendant le Carême de 1835, le P. Bernard évangélisa la ville de Gex. Il y prêcha quotidiennement des instructions assez bien suivies, surtout le dimanche. On voyait, alors, au pied de la chaire, des gens qui, de temps immémorial, n'avaient plus mis les pieds à l'église.

Un jour, il annonça des conférences pour les hommes seuls, et y convia tous ceux de la cité. A cette nouvelle, grand émoi dans la population masculine, qui se réunit dans un cabaret pour tenir conseil.

— Irons-nous ? n'irons-nous pas ?... Que nous veut-il, ce Missionnaire ?... Après tout, nous sommes des hommes ! Qu'avons-nous à craindre ? Il ne faut pas qu'on nous suppose des poltrons, et qu'on dise que nous avons peur d'un prêtre ! Allons-y.

Animés de sentiments si surnaturels, les hommes vinrent, par bandes, à l'église, à l'heure fixée. Devant cet auditoire, moins que clérical, le P. Bernard ne crut pas opportun de prendre son surplis, pour ne pas augmenter leurs appréhensions. En soutane noire et le crucifix sur la poitrine, il parla, debout sur les degrés du sanctuaire. Pendant une heure, il se fit écouter, et termina par cette péroraison audacieuse :

— Maintenant, s'il y a parmi vous des hommes au cœur noble et généreux, ayant encore dans les veines quelques gouttes de sang chrétien, je les attends au confessionnal !

A ces mots, on ouvrit les portes de l'église, qui se vida, en un instant. Les hommes reprirent, tous, le chemin du cabaret.

Là, nouvelle délibération.

— Le confessionnal ! hum ! irons-nous ? n'irons-nous pas ?

Les avis furent, d'abord, partagés. On convenait, cependant, que le

Missionnaire avait su intéresser tout son monde ; qu'il avait dit des choses fort sensées ; qu'au fond, il avait raison ; mais...

— Eh bien ! cria quelqu'un, en dominant le tumulte, s'il a raison, c'est que nous avons tort !...

L'argument parut péremptoire. Rien à répliquer.

— Nous nous confesserons donc ! Mais quand ? La semaine prochaine ?

— Pourquoi différer si longtemps ?

— A demain, donc ?

— Pourquoi demain ?

— Ce soir ?

— Tout de suite !

Ces paroles se croisaient en tous sens, entre les murs d'un cabaret. Jamais rien de semblable ne s'était vu ni entendu dans cette salle.

Les portes s'ouvrirent, et le cabaret se vida. Les hommes, par bandes, vinrent entourer le confessionnal.

Même succès à Versonnex, entre Gex et Ferney. On y avait accueilli très mal les Missionnaires. Après la première semaine, la glace était rompue. On accourut aux exercices, et l'on s'approcha des sacrements. Les ecclésiastiques de l'endroit ne pouvaient en croire leurs yeux ni leurs oreilles.

— Que de vieux pécheurs revenus à Dieu ! écrivait le P. Martin. Que de mariages réhabilités ! Que de familles ayant retrouvé l'honneur et la paix du foyer ! C'est presque la totalité des habitants qui a répondu à la grâce. Les quelques forcenés qui ont résisté jusqu'au bout, étaient contraints de se cacher, pour éviter les quolibets qu'on ne leur ménageait point.

Promenant un regard d'ensemble sur tous ces travaux, le P. Ricard concluait :

— Nos missions ont eu, en général, un caractère de ferveur que l'on n'aurait pas cru possible, après les désordres et les sacrilèges qui avaient désolé ce pays. Lassé de l'esprit d'impiété qu'on lui a inoculé, le peuple s'oriente vers la vérité, quand il entend une parole autorisée et charitable.

A la voix du Missionnaire, Dieu, quelquefois, joignait la sienne, pour donner quelque grande et sévère leçon.

Un jour, au sortir d'un exercice, un récalcitrant s'écria :

— Que le diable m'emporte, si je retourne, une fois encore, écouter ces diseurs de fadaises !

Peu après, le blasphémateur était soudainement frappé d'une

maladie mortelle. Tous virent, là, une punition du Ciel, et le moribond le comprit lui-même. Il appela un des Pères, se confessa, se rétracta publiquement et mourut dans les sentiments du plus évident repentir.

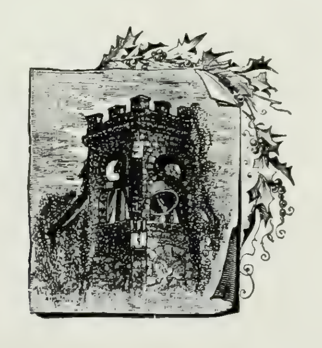
Quant aux autres retardataires, ils ne furent pas moins bouleversés et se hâtèrent de purifier leur conscience. A la clôture, la communion fut générale dans toute l'acception du mot.

Très satisfait du bien immense accompli par les Oblats dans cette partie si difficile de son diocèse, Mgr Devie, évêque de Belley, leur avait accordé les pouvoirs les plus étendus, pour le présent et l'avenir, car, en constatant le succès de leur ministère, il se proposait de leur confier encore d'importants travaux.

Telles étaient aussi les pensées de Mgr Yenni, évêque de Lausanne et Genève, de résidence à Fribourg. En reconnaissance, non seulement il autorisa les Oblats à bâtir une chapelle extérieure, attenante à leur couvent de Billens, mais il s'inscrivit en tête de la liste de souscription, pour une somme considérable. Il n'avait qu'une crainte : celle que de si vaillants ouvriers ne quittassent la Suisse. Aussi leur prodiguait-il, en toute circonstance, les marques non équivoques de son estime et de son affection. Quand les Pères se rendaient à Fribourg, il exigeait que son palais fût leur demeure.

— Chez moi, leur disait-il, vous êtes chez vous !

Les Missionnaires caressaient le projet de s'avancer, dans leur prochaine campagne apostolique, jusqu'à Porrentruy, à l'extrémité nord-ouest du vaste canton de Berne, près de la frontière française, presque en face de Belfort. C'était, depuis la Réforme, le siège des évêques de Bâle.



CHAPITRE IX

Notre-Dame de l'Osier

1834-1840

§ 1

Terreur causée à certains prélats par l'ultramontanisme.

Le 8 juin 1828, M. l'abbé Testou, vicaire général de Grenoble, avait écrit au P. de Mazenod, pour l'inviter, au nom de l'évêque, à fonder un établissement de Missionnaires dans ce diocèse, et, de préférence, dans la ville épiscopale. Il le priait, en même temps, de venir s'entendre avec Sa Grandeur sur les moyens de réaliser ce dessein, auquel Elle attachait le plus grand prix pour le bien de ses ouailles.

Heureux de ces ouvertures, le P. de Mazenod se rendit à Grenoble et y fut cordialement accueilli. On décida que la fondation s'effectuerait dans le courant de l'année suivante ; et, dès ce moment, comme nous l'avons relaté, les Oblats furent appelés à prêcher des missions dans le département de l'Isère.

Cependant, malgré les succès de leurs travaux apostoliques, l'année entière s'écoula, sans qu'il y eût un commencement d'exécution. Après les premiers pourparlers, deux fois le Supérieur général était revenu à la charge, sans obtenir rien de positif. Bien plus, l'évêque, au cours d'un voyage dans le Midi, s'était entretenu avec lui, à Marseille, sans la moindre allusion à ce sujet.

Un changement si profond et si rapide dans la conduite de celui qui, peu de mois auparavant, comblait d'éloges les Oblats, était inexplicable. On cherchait, sans les découvrir, les secrètes raisons de cette attitude étrange, quand le P. Guibert eut fortuitement le mot de l'énigme.

Dans une de ses visites, Mgr Arbaud lui dit :

— Où en est donc le projet de votre établissement à Grenoble ?

— Je l'ignore absolument ; c'est affaire entre l'évêque de cette ville et notre Supérieur général.

— Vraiment, continua le prélat, je crains de vous avoir peut-être nui, par une plaisanterie. L'évêque de Grenoble m'ayant demandé de lui envoyer un exemplaire de ma Circulaire sur M. de Lamennais, je lui

répondis : Oui, Monseigneur, d'autant plus volontiers qu'elle pourra servir à convertir l'abbé de Mazenod qui est un grand lamennaisien... Je le vis, alors, se lever brusquement et se promener devant moi avec agitation. Il paraissait vivement contrarié.

— Oh ! répondit le P. Guibert, étonné de cette confidence, comment supposer que l'évêque de Grenoble juge des gens d'après leurs opinions en logique ? On peut avoir quelques sympathies pour Aristote, Descartes, Suarez, ou autres, tout en étant des prêtres pieux, bons et dévoués. Vous savez, d'ailleurs, que le P. de Mazenod, consacré entièrement aux œuvres d'apostolat, s'arrête fort peu aux questions oiseuses, et il exige que les membres de sa Congrégation se tiennent complètement étrangers à ces querelles d'écoles !

— Sans doute, sans doute, mais...

Selon son habitude, quand il était embarrassé, Mgr Arbaud n'acheva pas sa phrase, laissant à son interlocuteur le soin de deviner ce qu'il ne croyait pas devoir exprimer plus clairement.

Or, ce que l'évêque de Gap, comme celui de Grenoble et beaucoup d'autres, en France, reprochaient le plus, alors, à M. de Lamennais, c'était précisément ce qui faisait le plus sa gloire et sa réputation, en ce moment : son zèle à défendre la primauté du Pape et son ardeur à combattre le gallicanisme. Quant à ses idées philosophiques sur le critérium de la certitude, elles n'arrivaient, dans leurs préoccupations, qu'en second ou troisième plan.

Ce qui inquiétait donc le plus l'évêque de Grenoble, ce n'était pas ce que pensait le P. de Mazenod sur la théorie du « sens commun » ; mais, si, oui ou non, il était ultramontain convaincu ; s'il admettait, « comme les Italiens », la suprématie du Pape et son autorité sur toute l'Église, même sur les évêques... voilà qui donnait à réfléchir !...

L'année suivante, au mois de juillet 1830, le P. de Mazenod, parti pour la Suisse, passa par Grenoble. L'évêque le reçut poliment, mais froidement. Avec une affectation très évidente, il évita tout ce qui pouvait rappeler, même indirectement, le projet de fondation suggéré par lui.

Manifestement, dans sa pensée intime, l'ultramontanisme du Supérieur général constituait un obstacle insurmontable.

De même, pour un établissement proposé à Chambéry. L'archevêque de cette ville, après des ouvertures très engageantes, retira subitement sa parole, alléguant vingt prétextes, tous aussi peu sérieux l'un que l'autre.

Le Fondateur souffrait persécution pour la justice.

Dieu, cependant, se réservait de le dédommager.

§ 2

Le miracle de l'Osier sanglant.

Aux deux tiers environ de la route de Valence à Grenoble, le voyageur trouve la petite ville de Vinay, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Marcellin. Si, de là, il se dirige vers la gauche, il verra bientôt se dresser, sur un assez vaste plateau couvert de jardins fertiles, de bois et de prairies, une magnifique église gothique, entourée de quelques habitations.

C'est un sanctuaire vénéré depuis longtemps.



Notre-Dame de l'Osier. — Vue d'ensemble.
A gauche, l'église et le couvent. A droite, la chapelle de Bon-Rencontre.
Au-dessous, la route qui conduit à Vinay. (Voir la carte, p. 186.)

Dévasté par la tourmente révolutionnaire, il devait, selon les desseins cachés de la Providence, être confié aux Oblats, qui entreprirent la construction de ce superbe édifice, et eurent le bonheur de la mener à bonne fin.

Là, en effet, la Reine du Ciel avait montré sa puissance, pour confondre les blasphémateurs calvinistes, nombreux dans le Dauphiné, au XVIIe siècle.

L'un d'eux surtout, Pierre Port-Combet, se distinguait par sa

haine et par son insistance à travailler ostensiblement les jours de fête de précepte dédiés à la Sainte Vierge.

En 1649, le 25 mars, jour de l'Annonciation, fête chômée à cette époque, il alla dans son champ tailler ses osiers. Au premier coup de la serpette, le sang jaillit en abondance, de la tige, jusque sur ses vêtements.

Effrayé, et ne sachant ce que signifiait ce prodige, il essaya, néanmoins, par trois fois, d'attaquer d'autres branches. Chaque fois, le sang jaillit de nouveau.

Épouvanté, il s'enfuit et rentra précipitamment dans sa maison.

En le voyant maculé de sang et le visage livide, sa femme, qui était catholique, s'écria :

— Ah ! malheureux, je t'avais bien dit que la Sainte Vierge te punirait !

— Mais, non ! je n'ai pas de blessure.

— Et d'où vient, alors, ce sang ?

— De l'osier que j'ai taillé.

— Pas possible !...

Très émue, la femme se fit conduire près de l'osier merveilleux. A l'invitation de son mari, elle gravit l'échelle, et coupa quelques branches.

Au grand étonnement de Combet, le sang ne coula pas.

— Eh bien! que me racontais-tu ?...

Sans répondre, l'homme remonta et se mit à tailler l'arbre, qui, sous chacun de ses coups, projeta du sang avec plus d'abondance qu'auparavant.

De plus en plus apeuré, l'hérétique appelle plusieurs de ses voisins. Sous leurs coups, l'osier ne donne pas la moindre goutte de sang ; mais, dès que le protestant veut recommencer l'opération, le sang coule avec une force grandissante, comme si le végétal s'irritait à proportion de l'obstination de cet ennemi de la Mère de Dieu.

Le bruit du prodige se répandit promptement. N'était-ce pas un avertissement du Ciel à l'impiété des sectaires ? Ceux-ci le comprirent plus tard, et en profitèrent ; mais il fallut, pour cela, un autre miracle. Le premier n'avait pas suffi à convertir Combet lui-même. On l'apercevait bien, parfois, en prières, le soir, devant l'osier miraculeux ; mais il n'osait pas renoncer publiquement à ses erreurs, dans la crainte de ses coreligionnaires qui le menaçaient des plus mauvais traitements, s'il les trahissait pour adhérer au papisme.

Sept ans après, en 1656, un jour qu'il conduisait sa charrue, à deux ou trois cents mètres de là, il fut arrêté soudain par une

brillante lumière. Cette fois, la Sainte Vierge elle-même daignait lui apparaître. En termes sévères, elle lui reprocha son opiniâtreté coupable, et lui annonça sa fin prochaine. A cette vue, le huguenot tomba à genoux, versant des larmes. La grâce touchait son cœur endurci. Il retourna, en se frappant la poitrine, et abjura l'hérésie. Peu de temps après, il mourait dans de profonds sentiments de repentir et d'espérance (1).

Sur cette terre de l'osier miraculeux, achetée par une confrérie de Grenoble, un oratoire fut construit, et bientôt transformé en église plus vaste, par le seigneur du lieu, le marquis de l'Estang, et sa pieuse femme, Marguerite de Montagny. Une chapelle s'éleva aussi à l'endroit où la Sainte Vierge s'était manifestée. On la nomma la chapelle de Bon-Rencontre. Elle est dominée, depuis 1856, par une haute tour servant de piédestal monumental à une statue de Marie.

Des médailles furent frappées, en souvenir du prodige. Une a été retrouvée récemment, à l'intérieur du tombeau de la famille de Salmar, dans la chapelle du couvent des Carmes, au Pinet, tout près de Vienne. Elle représente, d'un côté, entre les branches de l'arbuste, la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus ; en exergue, ces simples mots : *L'Osier*. De l'autre côté, un calice surmonté d'une hostie rayonnante, avec deux anges adorateurs. Au sommet, dans une banderole, la dédicace : *Sanctissimo Sacramento ;* au bas, le mot *Roma*. L'ensemble est donc une éloquente affirmation des dogmes niés par les protestants : la Maternité divine, l'Eucharistie, la Papauté.

Le culte de Notre-Dame de l'Osier se généralisa non seulement parmi le peuple, mais aussi dans les classes aristocratiques. Il en subsiste encore une preuve incontestable dans un remarquable ex-voto. C'est un riche étendard en soie, sur les deux faces duquel est peint le miracle. Il fut offert au sanctuaire, en 1702, par le seigneur Claude de Moreton de Chabrillan, chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, amiral des galères du pape Alexandre VIII et de l'armée navale de Malte, en reconnaissance de ses victoires contre les musulmans, aux sièges laborieux de Malvoisie, la Naples de Morée, et à ceux de Valonne et de la Cannina en Dalmatie.

La réalité du prodige repose, en outre, sur des témoignages irrécusables. Les juges ecclésiastiques et l'autorité civile procédèrent

(1) Cf. Pierre de Boissac, de l'Académie française, *Relation des miracles opérés à Notre-Dame de l'Osier, et écrite en deux langues en faveur des nations étrangères*, in-8, Lyon, 1659. — X., religieux augustin, *Histoire abrégée de la dévotion à Notre-Dame de l'Osier*, in-12, Grenoble, 1749.

simultanément à une double enquête. L'une et l'autre mentionnent la grande quantité de sang qui avait jailli de l'arbre. Les dépositions authentiques, enregistrées par quatre notaires royaux, sont conservées dans les Archives du département de l'Isère.

Telle fut l'origine merveilleuse d'un pèlerinage bientôt célèbre, car la Sainte Vierge récompensa par de fréquents miracles la foi des visiteurs.

D'abord, la garde de l'oratoire fut confiée à un chapelain. Moins de dix ans plus tard, l'affluence des foules nécessita un personnel plus nombreux. Les religieux augustins, chargés de la paroisse de Vinay, bâtirent, près du sanctuaire, un couvent assez vaste dans lequel ils s'établirent, et où ils demeurèrent cent vingt-cinq ans, jusqu'à la révolution de 1789.

Ce fut alors l'abomination de la désolation.

Après la réouverture des églises, le pèlerinage, autrefois si florissant, ne sortit que très peu de son obscurité. Les populations environnantes se réunissaient, là, quelquefois, mais uniquement pour s'amuser. Il n'y avait aucun prêtre pour exercer un ministère régulier auprès des âmes. La chapelle était délabrée, et le monastère en ruines (1).

§ 3

L'arrivée des Oblats.

A la suite des événements de 1830, le P. Dupuy avait cru avoir des motifs plausibles de solliciter la dispense de ses vœux, mais il n'en resta pas moins, jusqu'à sa mort, lié à la Congrégation par un dévouement inaltérable.

Ayant acquis ces pans de murs, il obtint, en 1834, le titre de curé de Notre-Dame de l'Osier, et médita de restaurer le sanctuaire. L'oratoire reprit un air de jeunesse. Les foules accoururent, non plus pour s'adonner aux divertissements profanes, mais pour honorer la Mère de Dieu, entendre la parole sainte, se retremper dans le bain régénérateur de la pénitence et se nourrir du pain de vie.

Un seul prêtre ne suffisait pas à tant de travail.

Avec l'autorisation de l'évêque de Grenoble, il s'adressa à Mgr d'Icosie, et le supplia de lui envoyer un compagnon. Au mois de mars 1834, arrivait le P. Dassy, excellent ouvrier apostolique, détaché de Billens. Ce n'était point encore assez. En avril, le P. Tempier vint donc examiner par lui-même la situation exacte, et décider

(1) Cf. R. P. Berne, O. M. I., *Esquisse sur le pèlerinage de Notre-Dame de l'Osier*, in-16, Grenoble, 1868, plusieurs fois réédité.

s'il y avait lieu de commencer les grosses réparations indispensables, avant d'installer au couvent une communauté.

L'évêque de Grenoble, Mgr Philibert de Bruillard, heureux d'assister à la résurrection du pèlerinage, consentit, très volontiers, à livrer définitivement cette œuvre au zèle des Oblats.

Dans sa joie, il écrivait au Fondateur :

— Je désirais des Missionnaires du pays, et j'en aurai de la Provence, mais habitués déjà à une Règle approuvée par le Souverain Pontife !... Ce qui est d'un grand prix à mes yeux, au lieu de prêtres séculiers, je posséderai des membres d'une société religieuse, dont chacun est déjà, à l'exemple du précurseur, *lucerna ardens et lucens!...* Oui, j'adopte vos chers enfants, à la condition que vous continuerez à les aider de vos conseils, à les couvrir de votre bienveillance, comme un père affectueux et chéri... Mon cœur également sera très accessible aux tendresses de la paternité envers des prêtres aussi édifiants et aussi utiles... Je bénis le Ciel de ce qu'il me procure l'occasion de vous renouveler des sentiments accrus par votre consécration épiscopale, et l'immense service que vous rendez à mon diocèse.

§ 4

Le P. Guigues.

Au mois de mai, Mgr de Bruillard confirma dans l'église de Notre-Dame de l'Osier. Ayant connu, alors, plus intimement le P. Guigues, supérieur de la communauté naissante, il conçut pour lui une réelle sympathie, lui témoigna une extrême bonté et s'entretint avec lui des moyens d'étendre le culte de la Très Sainte Vierge, non seulement en restituant au pèlerinage la splendeur des anciens jours, mais en ajoutant encore à l'éclat du passé.

Pendant dix ans, jusqu'à son départ pour le Canada, le P. Guigues gouverna cette maison. Religieux modèle, il prêchait par ses exemples, plus encore que par ses paroles, l'observation ponctuelle de la Règle. Il eut bientôt conquis, au dehors, l'estime universelle du clergé.

Le vieux couvent des Augustins était, désormais, propriété de la Congrégation. Elle le répara complètement, l'éleva d'un étage en vue du noviciat qu'on se proposait d'y transférer, agrandit considérablement le jardin, l'entoura d'une clôture en maçonnerie, et y planta des arbres de diverses espèces. Par ces améliorations notables, cette résidence, où l'utile se joignait à l'agréable, devint l'une des plus importantes de la Société.

L'église se revêtit d'une parure nouvelle. Les dimensions en furent augmentées, le plafond transformé, le chœur recouvert d'une voûte

gracieuse, tous les murs ornés de peintures de bon goût. Ces travaux durèrent près de deux ans, mais furent parfaitement réussis. Deux sacristies s'ajoutèrent à l'édifice et mirent le sanctuaire en communication directe avec la maison.

Quand, plus tard, on bâtit une église monumentale, véritable basilique, ce fut uniquement parce que cette chapelle, si jolie, ne contenait plus les foules sans cesse croissantes.

Le supérieur, en effet, ne s'était pas contenté de la restauration



Notre-Dame de l'Osier. — Maison des Pères. Cloître et cour intérieure.

matérielle. Son amour des âmes le portait surtout à faire refleurir la piété. Tandis qu'avant l'arrivée des Oblats, presque personne ne demandait à se confesser, et moins encore à s'approcher de la Table sainte, on vit peu à peu les communions atteindre, à certains jours, un chiffre extraordinaire. Les exercices de la retraite annuelle, préparatoire à la fête patronale du 8 septembre, produisaient des résultats consolants. Quatre ou cinq ans après son inauguration, il y avait déjà, à la messe de clôture, jusqu'à douze cents communions et plus encore. Nous ne parlons pas de celles que l'on distribuait constamment, dans le cours de l'année, aux pèlerins qui venaient, soit individuellement, soit en groupes, soit par paroisses.

Assurés de trouver toujours, dans le sanctuaire vénéré, les secours

religieux, les fidèles gravissaient nombreux les pentes de la colline, même en dehors des époques de concours. Il en arrivait presque quotidiennement jusque des parties les plus éloignées des diocèses de Grenoble et de Valence. Comme il leur était doux de rentrer en eux-mêmes sous le regard de leur divine Mère, de remettre ordre à leur conscience, et de respirer l'air du ciel, en pensant aux vérités éternelles, au sein de cette charmante solitude, sorte d'oasis spirituelle, à l'écart du bruit des villes, dans cette région pittoresque des montagnes du Dauphiné.

Pour faciliter ce mouvement vers la colline sainte et ces haltes salutaires à l'ombre du sanctuaire aimé, le supérieur fit construire, dans le voisinage immédiat, une vaste maison, dans laquelle des phalanges de retraitants pouvaient être logés d'une façon très convenable.

Puis, une communauté de Sœurs fut établie. On les appela les Oblates de Marie Immaculée. Leur couvent recevait les dames et les jeunes personnes désireuses de se retremper dans la ferveur, en prolongeant leur séjour près de l'autel de la Reine des vierges. Cette famille religieuse prospéra. Quelques années plus tard, elle envoya plusieurs de ses membres en Angleterre, pour seconder le zèle des Pères dans leurs missions des Iles Britanniques.

L'habileté et la prudence consommée avec lesquelles le P. Guigues conduisait ces œuvres, le rendirent de plus en plus cher à l'évêque de Grenoble. Persuadé de sa profonde sagesse et de ses hautes qualités intellectuelles, il le nomma supérieur des Visitandines de Saint-Marcellin, et le chargea d'examiner les Constitutions de la Congrégation des Sœurs de Notre-Dame de la Croix, instituées récemment pour l'éducation des jeunes filles.

La sainte fondatrice, Mlle Adèle de Murinais, se félicita de ce choix qui répondait à ses propres désirs, car elle appréciait beaucoup le P. Guigues et le vénérait. Souvent elle le consulta, et toujours avec fruit. C'est pourquoi, quarante ans plus tard, la supérieure générale écrivait, à l'occasion du décès de Mgr Guigues, mort évêque d'Ottawa :

— Ce trépas est un deuil pour nous, qui perdons un protecteur et presque un fondateur. Aux conseils du regretté défunt, à sa constante sollicitude, à sa généreuse coopération, nous avons dû le dénouement des nombreuses difficultés inhérentes à toute fondation nouvelle.

§ 5
Le P. Vincens.

Le principal collaborateur du P. Guigues, et son successeur, après son départ pour l'Amérique, fut le P. Vincens.

Originaire de Mende, il professa, plusieurs années, au petit séminaire d'Aix. Là, il connut la Congrégation. Le titre d'Oblat de Marie Immaculée souriait à son cœur si attaché à la Mère de Dieu. En même temps, les divers ministères embrassés par l'Institut convenaient à ses goûts et à ses aptitudes. Il avait trente ans, néanmoins, quand il entra au noviciat, et reçut le saint habit des mains du P. Casimir Aubert, depuis créateur de la province d'Angleterre, alors maître des novices à Marseille.

Ce retard apporté au plus ardent de ses désirs, s'explique par les oppositions de l'archevêque d'Aix, Mgr de Richery, précédemment évêque de Fréjus, qui hésitait à priver son diocèse des services d'un prêtre aussi remarquable par ses talents et ses vertus. Le P. Vincens, en effet, était supérieurement doué de toutes façons.

Sa voix si éloquente allait opérer des merveilles, non seulement dans les paroisses qu'il remua par tant de missions bienfaisantes, mais aussi dans une multitude de communautés religieuses de différents Ordres, dans les grands et petits séminaires, dans les cathédrales, et durant les retraites pastorales qu'il prêcha au clergé d'une quarantaine de diocèses. Partout il fut extrêmement goûté.

Les villes les plus importantes : Marseille, Montpellier, Brest, Bordeaux, Paris, etc., l'entendirent tour à tour. La France entière devint comme le théâtre de son infatigable apostolat. Que de prêtres, et même d'évêques, recoururent à lui dans leurs doutes ! Ses avis leur paraissaient pleins de sagesse, et entraînaient leur respectueux assentiment.

Comme orateur, il s'imposa. Son style était pur, son élocution aisée, sa diction éminemment claire, ses enseignements corroborés par des preuves irréfutables.

A cette solidité de doctrine, il ajoutait les charmes de l'imagination, et cette onction qui touche et pénètre. La conviction qui animait ses discours, leur communiquait une puissance d'émotion à laquelle bien peu réussirent à se soustraire.

Tout en lui, en un mot, se réunissait pour captiver les auditeurs : il éclairait les ignorants, intéressait les gens instruits, et charmait les âmes d'élite.

Dans les conférences, il n'excellait pas moins, employant, suivant

les circonstances, la fine raillerie ou l'ironie mordante, et répondant, par avance, avec précision et victorieusement, aux objections que des esprits revêches auraient essayé de soulever. Aussi, l'écoutait-on constamment avec plaisir et profit. Dans les communautés qu'il sanctifia, sa mémoire est restée en bénédiction.

Ses qualités naturelles si brillantes étaient auréolées par les reflets d'une éminente vertu. Son amour pour la vie religieuse en fit, de bonne heure, un directeur de conscience des plus habiles et des plus recherchés. Il savait si suavement consoler, soutenir, encourager et accoutumer les âmes aux sacrifices les plus héroïques ! Le bien commencé par la prédication s'achevait ainsi au confessionnal. A l'exemple des saints, il s'appliquait à s'y montrer plus miséricordieux que sévère, parlant plus volontiers de l'amour de Dieu et de ses bontés infinies que des effrayantes rigueurs de sa justice.

Une constitution robuste et des forces qui paraissaient ne devoir se lasser jamais, lui permettaient un labeur ininterrompu. Ses énergies se développaient sur le champ de bataille, tandis que le repos fatiguait son esprit et son corps.

Prêtre, depuis plusieurs années, il avait à peine prononcé ses vœux perpétuels, quand l'obéissance le fixa à Notre-Dame de l'Osier. Il y arriva pour la fête de la Nativité, 8 septembre 1834.

Par son zèle, ses talents et son activité, il contribua beaucoup à implanter la piété dans la paroisse et à augmenter le concours des pèlerins. Il eut une large part aussi à la fondation de la communauté des Sœurs Oblates de Marie, à laquelle, pendant près de vingt années, il prodigua les soins les plus intelligents.

§ 6

Les Missions dans l'Isère et dans la Drôme.

Grâce au P. Guigues, si puissamment aidé par le P. Vincens, la maison de Notre-Dame de l'Osier atteignit bientôt un état d'étonnante prospérité : ses œuvres se multipliaient au dehors et s'étendaient au loin.

Les fervents Oblats qui l'habitaient, n'oubliaient pas la fin principale de leur Institut. Leurs premières prédications dans les paroisses environnantes avaient vite attiré sur eux l'attention du clergé. Les demandes de travaux abondèrent : un large champ d'apostolat s'ouvrait devant eux. Ils s'y élancèrent avec toute l'ardeur de leur zèle. Les grandes et nombreuses missions qu'ils donnèrent, à partir de 1834, avec le concours des Pères que le Supérieur général leur adjoignit

successivement, furent couronnées des plus consolants succès. Elles renouvelèrent les deux diocèses de Grenoble et de Valence. Ces saints exercices remuaient de fond en comble les populations et ramenaient les masses aux pratiques religieuses.

Par une suite logique, le chiffre des pèlerins au sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier s'accrut en proportion. Les paroisses évangélisées étaient heureuses de revoir les Missionnaires, et venaient implorer de la Reine du Ciel la persévérance dans les devoirs de la vie chrétienne.

La simple liste de ces paroisses remplirait plusieurs pages. Il faudrait citer presque toutes celles des deux départements de l'Isère et de la Drôme. Plusieurs de ces missions eurent un profond retentissement.

Ces travaux apostoliques si visiblement bénis de Dieu, impressionnèrent tellement Mgr de Bruillard, qu'il songea à se retirer parmi les Pères, quand il voulut déposer le fardeau de l'épiscopat. Chaque année, il passait plusieurs jours en leur compagnie. La vue de leur régularité et de leurs vertus augmentait sans cesse son estime pour eux. Il finit par demander à Mgr d'Icosie un Oblat pour coadjuteur avec future succession.

Le Supérieur général n'ayant pas consenti, le vénérable évêque le supplia de lui indiquer le prêtre de sa connaissance le plus méritant, à son avis, pour ces hautes fonctions.





Grand séminaire d'Ajaccio.

CHAPITRE X

Ajaccio (Corse). Grand Séminaire

1834-1840

§1

Premier projet d'établissement par delà les mers.

Dès 1817, le gouvernement de la Restauration, soucieux de l'état de la Corse, avait désiré en confier l'évangélisation aux Missionnaires de Provence. Le ministre de l'Intérieur, M. Lainé, écrivant aux vicaires capitulaires d'Aix, au mois de juin, leur représentait les résultats immenses que produiraient, en ces contrées, des prédications dans l'idiome populaire du pays :

— L'œuvre, ajoutait-il, est digne de la Société dont vous sollicitez, en ce moment, l'autorisation, et de son Supérieur. Le succès ne pourrait qu'accélérer la conclusion.

Au commencement du mois suivant, il renouvelait ses instances :

— Je vous prie, Messieurs, de hâter la mission demandée pour la Corse. Les bons effets seront un motif de plus en faveur des Missionnaires de Provence.

Le P. Tempier, en transmettant une copie de cette dépêche au P. de Mazenod, alors à Paris, lui disait :

— Par cette lettre, par les précédentes, et par ce que vous nous avez communiqué vous-même, je vois que le ministre pense sérieusement à nous charger de la Corse... Réflexion faite, pourquoi refuserions-nous ?

Mais, pour s'engager dans cette entreprise, il aurait fallu des Pères parlant couramment l'italien, et un nombre de sujets plus grand que celui dont disposait la Congrégation, encore à son berceau.

La réalisation de ce projet fut donc renvoyée à plus tard.

§ 2

Mgr Casanelli d'Istria à la recherche de collaborateurs.

Nommé à l'évêché d'Ajaccio, vers la fin de 1833, et sacré dans la cathédrale d'Auch par le cardinal d'Isoard, dont il était le vicaire général, Mgr Casanelli d'Istria se préoccupa, tout d'abord, de la formation régulière des aspirants au sacerdoce. Dans ce but, il s'efforça de trouver, en France, des directeurs pour le grand séminaire qu'il méditait de fonder.

— Ces directeurs, disait-il au ministre des Cultes, pendant son séjour à Paris, je serai obligé de les prendre sur le continent français. Là, le clergé, grâce à l'éducation soignée qu'il a reçue, commande le respect par la science dont il est orné, et par la piété qui l'anime. En plaçant le clergé continental en contact avec celui de notre île, j'espère atténuer peu à peu les inégalités qui les séparent l'un de l'autre.

Le ministre comprit ce qu'il y avait d'habile dans cette combinaison. Elle intéressait non seulement le bien surnaturel de l'Église, mais aussi celui de l'État. Elle tendait à infuser, de plus en plus, l'esprit français dans la Corse, demeurée, jusque-là, presque entièrement italienne, par le langage et les habitudes.

Le gouvernement prodigua donc au nouvel évêque les plus positives et encourageantes garanties de coopération effective.

Après son sacre, Mgr Casanelli d'Istria se reposa, quelques jours, à Aix, chez les parents du cardinal d'Isoard, qui avait toujours entretenu des relations très cordiales avec la famille de Mazenod.

Dans ce milieu ami, on lui conseilla de s'adresser au Supérieur général des Oblats. Il agréa d'autant plus volontiers cette proposition, qu'elle lui avait été suggérée, à Rome, par le cardinal Fesch, qui professait une estime toute spéciale pour Mgr d'Icosie. Il s'empressa de venir à Marseille, et dépeignit, sous les couleurs les plus vives, la désolation du diocèse dont on lui avait naguère imposé la charge. C'était, disait-il, un vaste champ couvert de ronces et d'épines, réclamant impérieusement, pour être défriché, des ouvriers infatigables.

Énormes seraient les difficultés de tout genre ; pénible et long serait le labeur : on ne devait, à ce sujet, conserver aucune illusion ; mais le bien à réaliser était immense. Que d'âmes abandonnées depuis longtemps ! Tout un peuple à régénérer, car, chrétien de nom, il avait, en pratique, oublié presque tous ses devoirs religieux ! Des prêtres à ramener à la sainteté de leur vocation ! Un clergé nouveau à constituer ; en un mot, un diocèse entier à relever de ses ruines !

Devant ce triste tableau, le vénéré Fondateur fut ému jusqu'aux

larmes. Les obstacles n'étaient pas pour l'arrêter. Il ne respirait que zèle, dévouement, immolation. L'amour de Dieu et des âmes l'emportait chez lui sur toute considération terrestre. Sa détermination fut donc bientôt prise avec cette noble générosité qui le caractérisait.

Pour faciliter à l'évêque d'Ajaccio l'accomplissement de sa tâche, il était prêt à consentir aux plus lourds sacrifices, et il commença par se dépouiller, en sa faveur, de trois de ses meilleurs sujets : le P. Guibert serait supérieur du séminaire ; le P. Albini, professeur de morale ; le P. Telmon, professeur de dogme. Par une lettre du 19 septembre 1834 à Mgr Casanelli, alors à Rome, il lui communiqua ce choix.

Du P. Albini, il disait :

— Savant théologien et saint missionnaire, depuis longtemps il enseigne avec distinction, et il passe ses vacances à évangéliser les pauvres. A Marseille, il fait un tel bien, qu'en l'enlevant d'ici, je vais me mettre à dos tout le monde. Mais c'est l'homme qu'il vous faut : je vous le cède.

Du futur supérieur, il disait :

— C'est le prêtre le plus remarquable de nos contrées, soit pour sa piété profonde, soit pour l'étendue de ses connaissances, soit pour la finesse de sa culture intellectuelle.

Les succès obtenus déjà par le P. Guibert justifiaient ces éloges. Les services éclatants qu'il rendit ensuite à l'Église, dans divers diocèses, devaient les justifier plus encore.

Enfin, du P. Telmon, le Fondateur disait aussi :

— Homme de talent, très habile dans l'interprétation de l'Écriture Sainte, il est très versé, en outre, dans la connaissance de l'histoire ecclésiastique, du dogme et des cérémonies.

Si parfaits sous tant de rapports, ces trois religieux allaient être les pierres angulaires de l'édifice. D'autres leur seraient bientôt adjoints. Ce furent les PP. Sicard, économe, Richaud, Reynaud, Bellon, Mouchel, etc.

De Rome, Mgr Casanelli d'Istria, répondit, le 7 octobre :

— Je ne puis que remercier la Providence des sentiments si généreux qu'elle vous inspire, et je ne saurais vous témoigner trop de reconnaissance... Certes, mon diocèse, vu la situation déplorable dans laquelle il se trouve, ne demandait pas moins que des hommes de cette valeur... Le Souverain Pontife prenant un vif intérêt à l'établissement de mon séminaire, j'ai cru lui faire plaisir en lui communiquant votre lettre, et je ne me suis pas trompé. Il a été touché de votre zèle apostolique, et n'a pu s'empêcher de bénir le commencement d'une œuvre, à laquelle vous aurez si puissamment contribué.

§ 3

État du clergé insulaire.

La Corse ne manquait pas de prêtres, mais elle ne possédait pas de clergé. Depuis un demi-siècle, ils ne recevaient plus de formation qui les disposât à remplir dignement les sublimes fonctions du sacerdoce. Beaucoup n'avaient aucune vocation ; les uns se rendaient méprisables par leur notoire incapacité ; d'autres, par des allures trop mondaines ; la plupart, enfin, sauf de rares exceptions, loin d'attirer les âmes dans le temple de Dieu, affaiblissaient, par leur manière de vivre, l'estime et le respect que les peuples doivent avoir pour le ministère sacré.

Il n'existait, en Corse, ni grand, ni petit séminaire. A de rares intervalles, un chanoine à cheveux blancs donnait quelques conférences de casuistique, dans une des salles du collège d'Ajaccio. De même, pour l'extrémité opposée de l'île, à Bastia et à Calvi.

Et c'était tout.

L'assistance à ces conférences n'était pas strictement obligatoire. Les élèves, logés en ville, dans des maisons particulières, y venaient, ou n'y venaient pas. Toute la journée, ils agissaient à leur guise, vivant en liberté, sous la surveillance très large, trop large même, du curé de l'endroit. Comment être rassuré sur le savoir de ces lévites, alors que, pour l'examen canonique prescrit par le droit avant les ordinations, on ne leur demandait que la traduction d'une page du concile de Trente et la solution d'un simple cas de conscience ? Pour le dogme, on croyait suffisant de les interroger sur le catéchisme diocésain.

Quant aux marques de vocation, on y regardait de moins près encore. La volonté des parents était la cause déterminante. Dans une sordide pensée de lucre, ils poussaient eux-mêmes quelques-uns de leurs enfants vers le sanctuaire, les condamnant ainsi au malheur en ce monde et en l'autre. L'évêque jugeait des dispositions intérieures, d'après un certificat de bonne vie et mœurs, délivré par le curé de la paroisse, très souvent sous la pression menaçante du père, des frères, de l'oncle ou des cousins du candidat.

La retraite préparatoire aux saints Ordres était chose absolument inconnue. Dans les dernières années, cependant, un petit progrès, oh ! bien petit ! avait eu lieu. Un chanoine d'Ajaccio réunissait chez lui les ordinands, pendant quelques jours, et leur infligeait une heure de lecture spirituelle.

C'était plus que rien ; mais c'était maigre, on n'en disconviendra pas.

Aussi les prêtres, en général, différaient peu des laïques, même par le costume, car ils se dispensaient de porter la tonsure et l'habit ecclésiastique. Pour la célébration de la messe, ils ne revêtaient la soutane que s'ils en trouvaient une à l'usage commun dans la sacristie. A son défaut, ce qui arrivait souvent, ils s'en passaient et se contentaient de l'aube. Le reste était à l'avenant.

A peine en Corse, Mgr Casanelli vit venir à lui plus d'une centaine d'individus, qui, sans préparation aucune, osaient prétendre au bienfait de l'ordination. Les prêtres incapables, ou indignes, n'étaient déjà que trop nombreux. L'évêque refusa d'en ajouter d'autres. A cette foule d'aspirants au sacerdoce, il répondit nettement et à diverses reprises, devant leurs instances réitérées :

— Je n'imposerai les mains à personne, tant qu'il n'y aura pas de séminaire.

Une déclaration aussi catégorique, mais si légitime, suscita des murmures et des protestations qui allèrent, se répercutant, jusqu'au bout du diocèse.

— J'eus besoin de courage, racontait le prélat, pour résister à toutes les clameurs qui s'élevèrent contre moi, à cette occasion, de la part de ces adolescents, de leurs familles et de leurs protecteurs, qui multiplièrent les démarches pour me faire changer d'avis.

Malgré les menaces, l'évêque resta inébranlable.

Bien plus, par une Circulaire au clergé, il convoqua plusieurs classes de prêtres à un examen de théologie, affirmant que ceux qui n'obtiendraient pas une note suffisante, devraient passer quelque temps au séminaire, s'ils désiraient que leurs pouvoirs leur fussent continués.

A la réception de cette pièce, de nouveaux murmures éclatèrent, plus violents encore que les précédents.

L'invitation à la retraite n'avait guère été plus agréable. Et, cependant, Dieu sait si ces ecclésiastiques : vicaires, chapelains, bénéficiers et curés même, en avaient besoin !

§ 4

Départ du P. Guibert pour la Corse.

On voit, par cet exposé, quelle lourde tâche incomberait au supérieur et aux directeurs du futur grand séminaire.

Le P. Guibert avait répondu avec empressement à la lettre par laquelle Mgr de Mazenod lui annonçait sa nouvelle destination. Depuis

longtemps, il soupirait après les missions étrangères. En 1830, après la conquête d'Alger par les troupes françaises, il avait sollicité du Fondateur la grâce d'y aller, avec quelques-uns de ses frères, prêcher l'évangile.

Peu de temps après, il lui avait écrit :

— Si notre mission d'Afrique n'aboutit pas, nous vous en conjurons, pensez à celle d'Asie ou d'Amérique... Tous les Pères de notre Société sont disposés à vous seconder. Vous n'avez qu'à donner le signal et tous se présenteront à l'instant pour cette expédition... Quant à moi, je rêve, la nuit, aux pauvres sauvages... Je ne puis pas vous parler d'autre chose, aujourd'hui. Lorsque je mets le pied sur la terre d'Amérique, je n'en sors plus...

Plein de ces pensées, le P. Guibert, avec l'autorisation du P. de Mazenod, s'était efforcé de les communiquer autour de lui. Il voulait faire de la maison du Laus une pépinière d'apôtres pour le Nouveau-Monde et pour les Indes. Et il avait réussi. Sous son impulsion, on s'était mis avec ardeur à l'étude de l'anglais et de l'italien, afin d'être à même de prêcher, en dehors de la France, sur n'importe quel point du globe.

Le bruit s'était répandu que les Oblats allaient fonder un établissement par delà les mers, et avait attiré au noviciat une phalange de jeunes gens, dont la perspective des missions lointaines enflammait le cœur.

Ces résultats comblaient de joie le P. de Mazenod. C'est en les constatant qu'il écrivait au P. Courtès :

— Le P. Guibert ne perd pas courage. Il est admirable dans sa constance à poursuivre son entreprise... Ne voilà-t-il pas que la plupart des nôtres, maintenant, tournent leurs yeux vers l'Amérique !...

Pour son zèle à susciter des vocations en faveur des missions étrangères, le P. Guibert ne souhaitait qu'une récompense : un ordre d'embarquement. Avec quel enthousiasme il aurait pris la mer.

Cet ordre vint, enfin, le 18 octobre 1834 : ce n'était ni pour l'Afrique, ni pour l'Amérique, ni pour les Indes ; mais pour la Corse. La lettre parlait, en même temps, de difficultés presque insurmontables.

L'élu répondit aussitôt :

— *Ecce ego, mitte me !* Dieu m'accorde d'être dans cette précieuse indifférence qui me ferait recevoir sans émotion, je puis dire même avec joie, l'ordre de partir pour l'autre hémisphère. Il me semble qu'il n'y a pas, sous le soleil, un seul coin de la terre que je ne fusse heureux d'habiter, si l'obéissance m'y envoyait. Je me consacrerai entièrement au travail que votre lettre me fixe.

Au P. Tempier il écrivait en même temps :

— Quelle œuvre sublime et tout apostolique ! la régénération d'un clergé et l'évangélisation d'une contrée où il reste à peine la foi ! Je me sens plein d'un saint courage. C'est Dieu, sans doute, qui me le donne. Ce sentiment n'exclut pas celui de mon infirmité, mais je me confie aveuglément dans Celui qui se sert, pour arriver à ses fins, de ce qui est faible, et même de ce qui n'est pas.

Obligé d'attendre Mgr Casanelli encore à Rome, il ne partit qu'au mois de mars 1835, sur une frégate de l'État. Un ouragan épouvantable força les marins à relâcher à Saint-Florent, petite ville du nord de la Corse, entre Bastia et Calvi.

Pour ce premier voyage, la mer ne s'était pas montrée bénigne.

— Trois jours après mon débarquement, écrivait le P. Guibert, la terre me manquait encore sous les pieds, et mon lit, pendant la nuit, était balancé comme le hamac où je couchais dans le navire.

§ 5

A travers le maquis.

Saint-Florent est très loin d'Ajaccio. L'évêque profita de ce contretemps pour une visite pastorale dans les paroisses voisines. Le P. Guibert continua donc seul. Pour se rendre à son poste, il devait traverser la Corse presque dans toute sa longueur.

A cette époque, non seulement les chemins de fer n'existaient pas, mais les routes elles-mêmes n'étaient pas tracées, et les anciennes diligences ou les lourdes pataches n'avaient jamais paru dans cette contrée si en retard encore sur les progrès de la civilisation moderne. Vrai pays de missions étrangères ! Les désirs de l'apôtre étaient réalisés.

Pour ses débuts, il lui fallait entreprendre à cheval, et pendant plusieurs jours, une course fatigante de cent soixante kilomètres.

Les péripéties affluèrent durant cette exploration de régions si nouvelles pour lui. Les chemins n'étaient pas toujours sûrs. Malgré la police, bien imparfaite, certes ! les passants étaient, parfois, arrêtés et détroussés par les brigands errant dans les maquis.

Après quelques heures de chevauchée, le P. Guibert se crut en présence de l'un d'eux. Un homme à la figure rude, à la barbe inculte, au large chapeau pointu de couleur sombre, aux vêtements de peau de chèvre à longs poils, un fusil à la main, s'approcha de lui.

La rencontre était tout juste amusante !... L'inconnu, cependant, n'épaula pas son escopette, pour demander la bourse ou la vie. Souvent

les apparences trompent, même et surtout en Corse. Ce n'était là qu'un berger, mais à la voix rauque, aux mouvements brusques, à l'aspect farouche, et armé jusqu'aux dents, comme, alors, tous ses semblables, dans ces campagnes. Il accosta l'étranger, et, après quelques instants de conversation, lui offrit à boire à l'espèce de gourde, petite courge creuse, qu'il portait suspendue en bandoulière.

Le P. Guibert, qui n'aimait pas le vin, refusa poliment.

Blessé dans son amour-propre, le Corse, se jugeant méprisé, se mit en colère, et faillit, sans plus de façon, tirer un coup de fusil sur celui qui l'avait si gravement insulté !

Ce premier incident était de bon augure.

— Si les braves gens sont à ce point susceptibles et si prompts à la vengeance, pensait le P. Guibert, qu'espérer des autres !... Dans quel milieu suis-je tombé ?

A la fin d'une journée de courses par monts et par vaux, il dut, le soir, harassé de fatigue, s'arrêter dans une auberge, peu attirante, bâtie sur le bord du sentier.

Le repas fut des plus sommaires. Le religieux, ayant prié ensuite l'hôtelier de lui indiquer sa chambre, fut conduit dans une assez vaste salle, où, sur des planches juxtaposées, dormaient déjà un certain nombre de voyageurs : charretiers, paysans, marchands de bétail, etc., car c'était jour de foire.

— Mais, dit le Père, quelque peu interloqué, où donc est mon lit ?

— Eh ! là ! répondit le propriétaire du manoir, non moins surpris d'une question aussi insolite. Là, à côté du dernier couché !... à la file !... *C'è posto !* il y a encore de la place.

Malgré l'insistance et l'agreste urbanité avec laquelle l'invitation lui était faite, le P. Guibert la déclina, dût son refus l'exposer encore à un coup de fusil. Dans sa répugnance à s'aligner ainsi à la rangée, il passa la nuit, comme il put, sur une chaise branlante.

Plusieurs épisodes de ce genre agrémentèrent sa route.

Au delà de Corte, en s'élevant sur les flancs du *monte Rotondo*, pour franchir le col de Vizzavona, dominé par des pics de près de trois mille mètres d'altitude, il retrouva les neiges des Alpes. Mais, ensuite, à mesure qu'il descendait la pente opposée, la température devenait de moins en moins rigoureuse.

Enfin, apparut Ajaccio, avec son magnifique golfe ensoleillé. Là, jamais d'hiver, mais un printemps perpétuel. Le climat y est plus doux qu'à Nice et à Cannes. C'est un moyen terme entre la Côte d'Azur et l'Algérie, avec la splendeur et l'abondance de la végétation luxuriante de l'Orient.

§ 6

Les premiers jours à Ajaccio.

Le futur cardinal se sentit, d'abord, un peu exilé, au milieu d'étrangers si différents de lui par les habitudes.

Puis, comment envisager sans inquiétude la tâche qui lui incombait ?

L'œuvre du séminaire ne plaisait point à la très grande majorité des prêtres corses, qui, n'en ayant pas goûté pour eux-mêmes les avantages, n'en soupçonnaient pas pour les autres la nécessité. C'était, à leurs yeux, une innovation, et ils se proposaient, sinon d'y mettre obstacle, du moins d'assister impassibles et sceptiques aux tentatives d'une fondation, vouée, selon eux, à un inévitable insuccès.

Si l'œuvre n'était pas agréable aux vieillards, que leurs cheveux blancs couronnaient d'une auréole de sagesse, elle l'était bien moins encore aux jeunes clercs. Il était si facile, sous le régime précédent, de gravir les degrés de la hiérarchie sacrée ! et, maintenant, on leur en fermait presque la porte.

Que d'obstacles, désormais, devant eux ! Il leur faudrait, plusieurs années durant, s'astreindre à une discipline sévère ; se plier aux caprices d'un règlement despotique ; vivre enfermés comme des reclus, eux qui étaient accoutumés, dès leur enfance, à jouir d'une entière liberté, dans la montagne ou dans les champs !

De plus, on les obligerait à subir des examens multipliés et difficiles, avec la perspective, peu souriante, d'être éliminés, s'ils ne réussissaient pas.

N'était-ce point une injustice? Et où donc était l'égalité ? Avait-on demandé cela de leurs devanciers ? Pourquoi, dès lors, l'exigeait-on d'eux, à présent ? Des séminaires ! C'est peut-être bon pour la France, qui est riche ; mais, en Corse, où l'argent est rare, on n'avait pas le droit d'imposer aux familles de si fortes dépenses.

Les imaginations s'enflammaient, en même temps que se déliaient les langues, et les commentaires allaient leur train, rien moins que bienveillants.

Trop perspicace pour ne pas comprendre que les prêtres ne lui étaient pas favorables, le P. Guibert avait aussi trop de finesse pour heurter de front leurs préjugés invétérés. Son but fut donc de gagner peu à peu les sympathies de tout le monde, et de persuader aux ecclésiastiques les plus en vue de partager ses idées.

Loin de se montrer à eux comme un réformateur hautain, il les entoura de prévenances. La glace fut vite rompue.

Sachant que les bons procédés sont encore plus efficaces que les bonnes paroles, il se mit à la disposition des deux curés de la ville, prêt à leur rendre tous les services. Il prêchait à la cathédrale et à l'église Saint-Roch.

Dès le premier jour, les auditeurs vinrent très nombreux. Sans doute, la curiosité y fut pour quelque chose; mais le courant était créé et persévéra.



Ajaccio.
La croix devant le clocher et la coupole de la cathédrale indique le grand séminaire.

Les assistants furent charmés; l'orateur reçut de toutes parts de chaleureuses félicitations. Le bruit en parvint, jusqu'aux extrémités de la Corse, à Mgr Casanelli, qui s'empressa de lui écrire pour lui témoigner sa satisfaction.

Incapable de se laisser prendre aux filets de la flatterie, le P. Guibert ne se souciait pas des éloges; mais il constata avec joie que la pensée de l'établissement à fonder hantait, de plus en plus, toutes les têtes.

Chaque jour, on s'accoutumait davantage à cette perspective, et le projet commençait, en somme, à paraître moins irréalisable qu'on

ne l'avait supposé jusqu'alors. On était contraint de reconnaître que le supérieur, du moins, était un homme de valeur, et que, pour lui personnellement, il méritait tous les égards.

Son influence sage et discrète se faisait de plus en plus sentir. Sans en avoir l'air, il tournait les esprits et les amenait à penser comme lui.

Peu de temps après, il pouvait écrire à Mgr de Mazenod :

— Toute la ville est en mouvement à cause du séminaire ; on ne parle que de cela ; c'est la nouvelle du jour. Quand je vais dans les rues, tous les yeux se dirigent sur moi... Je regrette bien que l'évêque ne m'ait pas envoyé plus tôt : nous serions maintenant en plein exercice.

§ 7

Installation provisoire.

Avant la révolution de 1789, il y avait eu un séminaire, à Ajaccio ; mais l'administration départementale s'en était emparée, et, s'y trouvant bien, n'avait pas, jusque-là, consenti à s'en dessaisir.

Cet édifice, aux dimensions relativement considérables, mais à un seul étage avec mansardes, comprenait un vaste corps de bâtisse, flanqué de deux longues ailes. Une partie avait servi de palais épiscopal ; l'autre, selon les intentions du Concile de Trente, avait abrité, à la fois, le grand et le petit séminaire.

Convenable, à l'époque où le diocèse d'Ajaccio ne renfermait dans ses limites que le cinquième de la Corse, ce monument, précédemment destiné à un triple objet, était absolument insuffisant pour un diocèse embrassant l'île entière. Néanmoins, tel qu'il était, on s'en serait contenté pour l'heure, avec l'espérance de lui apporter, plus tard, d'indispensables améliorations.

D'abord converti en caserne, puis affecté à la Cour d'appel et à la bibliothèque municipale, l'immeuble était finalement devenu l'hôtel de la préfecture.

Les préfets, s'en accommodant très bien, n'avaient nulle envie d'en sortir. Où donc auraient-ils rencontré un emplacement préférable ? C'était le quartier le plus sain de la ville, entre le rivage et la place Diamant. En hiver, les clairs rayons du soleil entraient, toute la journée, par les larges fenêtres ; en été, la chaleur était délicieusement rafraîchie par la salutaire brise de mer.

Un décret royal de 1822 statua, cependant, que l'ancien séminaire serait rendu au diocèse pour la formation des clercs, quand

serait achevé le nouvel hôtel de la préfecture, dont les travaux, poussés avec une extrême lenteur, durèrent une quinzaine d'années, et ne furent terminés que vers 1837.

En attendant, comment trouver une habitation assez spacieuse pour y loger professeurs et élèves ; assez bien aménagée aussi pour répondre à toutes les exigences d'une maison d'éducation ?

Le temps s'écoulait en marches et démarches inutiles. Après avoir parcouru la ville en tous sens, le P. Guibert découvrit un immeuble assez grand, mais en mauvais état, occupé naguère par le dépôt des enfants assistés, et ne présentant guère qu'un avantage : celui d'être libre en ce moment.

Comme on n'avait pas le choix, il fallait bien y dresser sa tente.

On y fit les réparations les plus urgentes, et on le disposa, le moins mal possible, pour sa nouvelle destination.

Aidé du P. Telmon et du Fr. Ferrand, le doyen des frères convers, le P. Guibert dirigea les travaux et stimula l'ardeur des ouvriers. Il tenait à commencer, sans trop tarder, car les vacances étaient proches. Il désirait réunir, pendant deux mois au moins, les premiers élèves, afin d'en constituer le noyau de sa future communauté, de les dégrossir et de les préparer pour l'année suivante, dont le cours devait se poursuivre régulièrement.

L'ouverture de ce séminaire provisoire eut lieu le 6 mai 1835.

Nonobstant les préventions encore enracinées dans les âmes, des candidats se présentèrent, au jour marqué, et, après examen, une quinzaine furent admis. Une semaine plus tard, ils atteignaient la vingtaine.

Ce chiffre suffisait pour une prise de possession.

La ville n'était pas restée indifférente. Maintenant que l'on voyait le projet sur le point de réussir, chacun applaudissait.

— Enfin ! disait-on unanimement ; désormais, nous aurons de bons prêtres.

Si cette communauté presque encore dans les langes n'était pas bien nombreuse, elle fut bientôt, cependant, un modèle de ferveur. Dès l'origine, le supérieur et les directeurs l'établirent sur un bon pied. Dans les petits groupes, d'ailleurs, le mauvais esprit a plus de peine à pénétrer. Les cœurs, y étant plus rapprochés, y sont plus unis et plus dociles. On s'aime davantage ; et, là où règne la charité, le malaise est banni.

Entrés au séminaire avec appréhension, comme s'ils avaient dû franchir le seuil d'une prison redoutable, les élèves furent agréable-

ment surpris de s'y trouver en famille. Leurs professeurs étaient des pères tendres et dévoués. De retour dans leurs foyers, ces jeunes gens racontèrent ce qu'ils avaient vu et entendu. Bien impressionnés, ils furent, pendant les vacances, des apôtres de l'œuvre et contribuèrent à dissiper les préjugés.

C'est ce qu'avait prévu le P. Guibert et ce qu'il avait voulu par ces deux mois de réunion. Dans sa pensée, ce premier essai n'avait d'autre but que de préparer la rentrée d'octobre, en rendant de plus en plus favorable l'opinion publique.

Ses pronostics se réalisaient complètement, et il pouvait écrire :

— Les demandes pour le mois d'octobre se multiplient tellement, qu'il nous sera impossible de toutes les accepter. Il y en a déjà soixante, et, chaque jour, il en vient d'autres. Nous serons forcés de nous arrêter, faute de local.

§ 8

La fondation définitive.

Pour ne pas être réduit à la triste nécessité de repousser les élèves, après avoir tant travaillé à les attirer, le P. Guibert fit de plus pressantes instances auprès de l'administration départementale, afin de hâter la remise de l'ancien grand séminaire au diocèse. Le préfet, charmé de ses manières, le reçut fort bien, et, en lui rendant sa visite, promit de ne rien négliger pour que l'édifice fût cédé au mois de janvier 1836.

Ce n'était pas tout d'avoir un local provisoire avec l'espérance de rentrer bientôt en possession de celui qu'on attendait ; il fallait aussi des ressources, pour nourrir et entretenir les élèves, qui déjà s'annonçaient si nombreux. Grave problème assurément.

Durant les vacances, le P. Guibert alla donc à Paris. Outre des bourses pour les ecclésiastiques pauvres, et un délai à l'appel sous les drapeaux pour ceux qui étaient trop en retard dans leurs études, il sollicita du gouvernement un secours extraordinaire pour les frais d'installation et pour le mobilier indispensable. Il vit le ministre des Cultes, M. Persil, celui de la Guerre et le roi Louis-Philippe, qu'il gagna pleinement à sa cause.

Le jeune supérieur débuta, dans la capitale, par un coup de maître. Ce triomphe de sa diplomatie était d'autant plus remarquable que le ministre des Cultes, en lui allouant des fonds pour une affectation non prévue dans le budget précédent, dut recourir à un moyen détourné, pour éviter des difficultés avec son collègue des Finances et la Cour des comptes. De son côté, le ministre de la Guerre consentit à

pratiquer une profonde entaille dans les prescriptions militaires, si intangibles pourtant. Le P. Guibert réussit donc complètement et sut captiver les bonnes grâces des personnages officiels.

De la reine Marie-Amélie, il eut de beaux ornements pour la chapelle.

Sa faveur s'accrut encore, l'année suivante, au cours d'un second voyage à Paris.

L'habileté qu'il déploya dans ces diverses négociations, dont quelques-unes fort épineuses, fut telle, que l'on conçut de lui une très haute idée aux Tuileries, et l'on songea, dès lors, à le placer à la tête d'un diocèse.

La rentrée des classes, en octobre 1835, fut très satisfaisante : il y avait déjà plus de soixante élèves.

Dès ce jour, la maison marcha si parfaitement que les opposants, réduits au silence, furent contraints d'admirer une œuvre à laquelle ils avaient prédit un insuccès absolu. Le règlement composé par les directeurs, et approuvé par l'évêque, devint aussitôt la loi de chaque instant : personne n'aurait osé s'y soustraire, tant était irrésistible l'ascendant exercé sur tous par le P. Guibert et ses dignes collaborateurs.

Il ne fallait rien moins que leur tact et leur fermeté, pour obtenir la fidélité constante à une discipline régulière, de la part de jeunes gens ayant vécu jusqu'alors au grand air de l'indépendance.

A la rentrée de 1836, il y eut cent trente-deux élèves, parmi lesquels une quinzaine de prêtres. Chaque année, un certain nombre, ordonnés par le prédécesseur de Mgr Casanelli, durent venir assister aux cours de Théologie et se former à la piété. Par ce moyen, on étendit, peu à peu, à tout le clergé la salutaire influence de l'institution, à laquelle on donnait ainsi comme un effet rétroactif.

Aux vacances suivantes, l'ancien grand séminaire fut, enfin, rendu. Malgré ses vastes proportions, il était par trop insuffisant, depuis que le diocèse d'Ajaccio embrassait les cinq diocèses de l'île. On y ajouta donc trois nouveaux étages. Les gros murs étaient assez épais pour supporter cette surélévation.

Des travaux si considérables demandèrent plus d'une année, et ne furent terminés que vers l'été de 1839. A la rentrée d'octobre, on prit solennellement possession du local notablement transformé et merveilleusement adapté à sa destination.

Ce fut un des plus beaux grands séminaires de France, en face de la mer immense, sous un ciel d'azur, dans un site enchanteur.

Malgré des obstacles de toutes sortes, l'œuvre confiée au P. Guibert et à ses confrères était solidement établie.

CHAPITRE XI

Vico (Corse)

1836-1842

§ 1

La ville et le couvent de Vico.

A cinquante kilomètres au nord d'Ajaccio, presqu'au centre de la Corse, et dans une position remarquable, se trouve la petite ville de Vico. Elle a deux mille ans, au moins, d'existence. Au premier siècle de notre ère, Strabon la mentionnait déjà sous le nom de *Vicones*.

Assise à près de cinq cents mètres d'altitude, sur le flanc d'une colline, au pied de laquelle coule le Liamone, important cours d'eau, elle est entourée par des montagnes assez élevées.

En face est la *Cuma*, haute de plus de neuf cents mètres, un peu singulière avec son profil irrégulier, mais non dépourvue de grâce. On dirait un énorme pain de sucre. D'un côté, ne poussent que des fougères, des cistes et des arbousiers, cachant mal la nudité du sol. Sur le versant opposé, un riche manteau de verdure la recouvre complètement : oliviers au vert tendre, châtaigniers aux tons clairs, chênes au feuillage plus foncé.

Une autre montagne, donnant un grand charme au paysage, est la *Sposata*, dressant sa tête altière à près de quinze cents mètres dans les airs.

Sa masse imposante et ses formes étranges attirent invinciblement le regard. Dans sa majeure partie, jusqu'à la cime, ce n'est qu'un amoncellement de rochers aux aspérités saillantes, aux aiguilles fines, aux anfractuosités sombres et profondément creusées. Cela ressemble à une ébauche cyclopéenne d'un prodigieux bas-relief, sculpté par quelque puissance supérieure : farfadet, ange, démon ou génie capricieux. En dessous, croissent des arbres : oliviers, châtaigniers, pins. Sur les pentes inférieures, s'étendent des vignes fertiles.

Cette curieuse montagne est ainsi nommée à cause de l'aspect *sui generis* d'un immense bloc, situé au sommet. Taillé bizarrement par les agents atmosphériques, il représente la silhouette de la tête et du

buste d'une jeune femme *(sposata)*, coiffée d'une mantille, et montée à cheval. C'est une mariée, allant solennellement prendre possession de son nouveau domicile, selon la coutume usitée dans le pays, de temps immémorial, et accompagnée d'un nombreux cortège de parents et d'amis, portant des armes, des banderoles et des guirlandes en son honneur.

Autrefois, toute une chaîne de citadelles et de forts de diverses grandeurs encerclait la ville, pour en défendre les approches.



Vico. Vue générale.

A un kilomètre et demi de celle-ci, est le couvent, bâti, à la fin du xve siècle, par le fameux comte Jean-Paul de Leca, le Washington de la Corse. Admirablement situé sur le bord d'un vallon, à la lisière d'une magnifique forêt de châtaigniers superbes, il est précédé d'une charmante place, ombragée par des arbres gigantesques. A côté, un jardin potager produit en abondance des légumes, des fleurs et des fruits.

Les premiers habitants en furent les Franciscains. Ils y restèrent jusqu'à la Révolution. Vendu, alors, comme bien national, l'édifice fut acheté par la province même de Vico. Il dut à cette circonstance d'échapper au marteau des Vandales modernes, et de ne pas trop souffrir de l'orage destructeur qui dévastait la France.

Devenu évêque, Mgr Casanelli d'Istria songea, dès la première heure, à doter son diocèse d'une communauté de Missionnaires. Le couvent de Vico lui parut tout désigné pour leur résidence. De là, ils rayonneraient dans l'île entière et porteraient partout, avec la parole sainte, les grâces qui accompagnent les apôtres de Dieu.

A cette époque, cependant, le couvent n'était plus qu'une ruine. Depuis près d'un demi-siècle, aucune réparation n'y avait été faite, et les murs tombaient de vétusté. L'évêque acheta donc, à très bas prix, ces débris vénérables, et les offrit à la Congrégation. Le Supérieur général accepta ; mais, pour mettre cette maison, ouverte à tous les vents, en état d'être habitée, il fallut y dépenser des sommes considérables, et la rebâtir presque complètement.

Le P. Guibert fut chargé encore de présider à ces travaux.

Chaque semaine, on le voyait parcourir à cheval les cinquante kilomètres qui séparent Ajaccio de Vico. De nos jours, il y a une assez belle route et des automobiles ; mais, en 1835, elle n'existait que dans les cartons ministériels. Le cavalier devait s'avancer sur des sentiers étroits ; d'abord, à travers des vignobles entremêlés de plantations d'orangers, de palmiers, de figuiers, de lauriers-roses et de cactus ; puis, une vingtaine de kilomètres après, il avait à gravir par des lacets longs et sinueux une première colline, celle de Calcatoggio, entre le golfe d'Ajaccio et celui de Sagone. Il descendait ensuite jusqu'au rivage et longeait la mer pendant une dizaine de kilomètres (1).

En cet endroit, on lui recommandait de hâter le pas, car en ces parages régnait la *malaria*, terrible fièvre paludéenne. Heureusement les petits chevaux corses, maigres et de courte taille, trottent allègrement.

Il arrivait ainsi près de l'ancienne ville de Sagone. Là commençait une interminable et rude montée de douze kilomètres sur les pentes du vallon de Balogna, à travers les maquis, enchevêtrement inextricable de broussailles odorantes et d'arbustes vivaces : myrtes aux baies violettes, arbousiers aux fruits rougeâtres, lentisques, bruyères, cistes, lavandes, clématites, romarins, plantes grimpantes, lianes flexibles repliées en tous sens, et attachant, par une infinité de mailles et de nœuds gordiens, la multitude de branches et de branchettes entrelacées.

Une certaine habitude était nécessaire pour ne pas se perdre dans ces mille et mille sentiers, se croisant dans toutes les directions, sous ces voûtes de verdure à hauteur d'homme.

Durant cette pénible course, le P. Guibert ne rencontrait ni hôtel, ni auberge, ni presbytère hospitalier.

(1) Voir la carte p. 333.

Après sa première apparition à Vico, il écrivait, en faisant allusion aux fatigues du voyage :

— Ceux d'entre nos Pères qui ont le désir d'évangéliser les sauvages, pourront être envoyés ici. Qu'ils fassent bonne provision d'abnégation, de patience et d'amour des souffrances. Il leur arrivera, plus d'une fois, de n'avoir pour abri que quelque étroite cahute.

Quant à lui, il était vraiment admirable.

En étudiant sa correspondance, on est frappé de stupeur. On se



Couvent de Vico. — Façade sur le jardin.

demande comment il a pu mener de front, et avec un si étonnant succès, tant d'entreprises, dont chacune eût suffi à occuper totalement un homme. Supérieur d'un grand séminaire naissant, fondateur d'une maison de Missionnaires à cinquante kilomètres de distance, vicaire général et administrateur, prédicateur, diplomate apprécié dans la capitale et jusque dans le palais des Tuileries, partout et en tout il réussit merveilleusement, et les œuvres si diverses auxquelles il s'adonne simultanément, sont si parfaitement établies qu'elles subsisteront longtemps après lui.

Non seulement il suréleva de trois étages le séminaire d'Ajaccio, mais aussi il répara l'ancien couvent de Vico, qui avait la forme d'un

vaste carré auquel manquerait un côté. Dans leur partie inférieure, les murs étaient encore très solides, ayant plus d'un mètre d'épaisseur. Le P. Guibert exhaussa et agrandit les cellules ; changea la disposition intérieure des pièces, mais en conservant à l'édifice son caractère monacal. Les corridors sont larges et voûtés avec des nervures gracieuses. Les façades extérieures, avec leurs fenêtres un peu étroites, gardent un cachet d'austérité qui s'harmonise bien avec l'aspect général du paysage.

§ 2

Le P. Albini, nommé supérieur. Ses miracles.

Dès que les Oblats furent installés au couvent de Vico, la chapelle devint, comme avant la Révolution, un sanctuaire très fréquenté par les foules.

Le supérieur de cette maison d'apôtres fut le vénéré P. Albini.

S'en séparer était pour le P. Guibert un pénible sacrifice. Il se privait d'un théologien éminent, d'un prêtre de très haute vertu, son bras droit pour la direction du séminaire. Mais il savait quel bien immense produirait, dans les pays évangélisés par lui, ce saint religieux, maniant avec tant d'aisance la langue italienne, et chez lequel à un zèle ardent se joignaient des dons surnaturels extraordinaires : ceux, entre autres, d'opérer des miracles et de lire au fond des cœurs.

Contre les pécheurs endurcis, c'est là un argument irrésistible, que Dieu réserve, et dont il use suivant les décrets de sa Providence. Il envoie, quelquefois, au milieu des populations étonnées, un de ces hommes puissants en œuvres et en paroles, pour le constituer l'instrument de ses ineffables miséricordes. Le P. Albini fut l'ouvrier prédestiné pour le travail si ardu de la régénération religieuse de la Corse.

Des faits miraculeux avaient eu lieu déjà, quand il prêchait dans les Alpes et à Marseille. Nous en avons relaté quelques-uns.

Le contact d'une mèche de ses cheveux qu'une mère désolée lui avait coupée, tandis qu'il priait dans l'église du Calvaire, avait redonné la vie à une pauvre enfant.

Au séminaire d'Ajaccio, pendant qu'il célébrait la messe, le 8 décembre 1836, ses deux servants, au moment de la consécration, s'étaient aperçus que la chasuble, dont ils tenaient les bords, leur échappait des mains. Instinctivement ils avaient levé les yeux et avaient vu en extase le prêtre dont les pieds ne touchaient plus terre, et qui resta, quelque temps, comme suspendu en l'air.

Un soir, le P. Albini avait été surpris par la nuit, tandis qu'il récitait son office en compagnie d'un séminariste ; mais une lumière

mystérieuse l'avait entouré jusqu'aux épaules, et il avait pu ainsi achever son bréviaire, au profond étonnement de son compagnon et des bergers, qui, ayant vu passer les deux voyageurs, avaient raconté partout cet événement.

Ces faits et beaucoup d'autres, qu'il serait trop long de raconter ici, avaient attiré au P. Albini la vénération de tous. On le croyait un saint et on ne le désignait que par ce nom.

En Corse, plus que partout ailleurs, les prodiges se multiplièrent sous ses pas.



Le P. Albini.

Plusieurs fois, la plantation de la croix, à la clôture des missions, s'accomplit dans des circonstances merveilleuses. Ces croix étaient habituellement très hautes et très lourdes, ayant de douze à quinze mètres de long. Les moyens qu'on avait pour les mouvoir, étaient, le plus souvent, insuffisants. Soit fausse manœuvre, soit imprudence, soit faiblesse des appareils employés, ces grosses masses menacèrent, plus d'une fois, quand elles étaient à moitié soulevées, de retomber subitement et d'écraser les ouvriers ou les assistants pressés tout autour en groupes compacts.

A la vue du danger imminent, une panique s'emparait de la foule ;

mais, au moment où on allait crier le sauve-qui-peut général, le Père Albini, jusqu'alors en prières, intervenait plus visiblement : un léger attouchement, ou même un geste de lui redressait sans efforts cette masse chancelante, que les robustes bras d'une quinzaine de vigoureux montagnards ne parvenaient plus à soutenir, malgré leurs treuils et leurs poulies. En un clin d'œil, elle se trouvait mise en place, à la stupéfaction de tous.

Dans plusieurs localités, à Moïta, à l'Ile-Rousse, à Canale-di-Verde, à Guagno, les endroits où ces croix furent miraculeusement érigées devinrent des centres de pèlerinage, et ils le sont encore.

Les pieux visiteurs étaient sûrs d'obtenir, en mémoire du Père Albini, les grâces qu'ils y sollicitaient par son intercession.

On cite aussi un grand nombre de guérisons dues à un simple signe de croix du vénéré Missionnaire. On s'aperçut, en outre, qu'il voyait à distance, et à travers les murs, car il parlait, avec des détails d'une infaillible précision, de choses qu'il ne pouvait naturellement connaître.

Même sur son lit d'agonie, il opérait encore des miracles.

Le docteur qui le soignait, M. de la Testière, avait sa femme en danger de mort, et savait très bien que la science humaine était à bout de ressources. Avant de partir pour le ciel, le P. Albini, pour remercier de son dévouement celui qui l'avait soigné en vain, guérit subitement la malade en lui envoyant une médaille bénite par lui. Le médecin, qui auparavant était incrédule et voltairien, se convertit en face du prodige : le sceptique ayant touché du doigt le surnaturel, avait cru après avoir vu. Ce fait nous a été raconté à nous-même personnellement, et à diverses reprises, avec l'accent de la reconnaissance et de la conviction les plus grandes, par le fils même du docteur, alors curé-doyen de Renno. Il nous répétait, les larmes aux yeux :

— Je dois au P. Albini la guérison de ma mère et la conversion de mon père. Par un double miracle, il a rendu à l'une la santé du corps, et à l'autre la santé de l'âme.

On comprend quel ascendant prenait bientôt un si saint religieux sur les populations qui contemplaient de près sa rare vertu, et recueillaient, chaque jour, de nouvelles preuves de son immense crédit auprès de Dieu. Aussi le P. Guibert, ravi lui-même, écrivait-il à son Supérieur général :

— Le P. Albini prêche avec un incroyable succès. On ne parle partout que des miracles qu'il opère : j'entends de véritables miracles... Qu'y aurait-il d'étonnant que, dans notre situation difficile, Dieu se servît de ce moyen pour aplanir les obstacles.

Si, en effet, la tribu lévitique était descendue si bas, on devine ce qu'était le peuple, privé depuis longtemps de dignes ministres de la religion !

Nous avons retrouvé, dans les Archives de l'évêché d'Ajaccio, écrites de la main de Mgr Casanelli d'Istria, des observations consignées dans une pièce officielle, après la visite générale de son diocèse. Elles sont le fruit d'un examen long et détaillé. Ces pages sont trop instructives pour que nous ne les citions pas ici, en partie, du moins. Elles ont une autorité à laquelle nous préférons en appeler, dans une matière aussi délicate.

Voici un extrait de ce document envoyé confidentiellement aux Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à Lyon et à Paris :

« La Foi a dépéri dans ce pauvre pays, jadis si renommé pour son attachement aux traditions catholiques de ses pères. J'ai eu la douleur d'y rencontrer, pendant mes visites pastorales, des populations entières, disséminées sur les plages ou sur les montagnes, et vivant dans l'ignorance des premières vérités du christianisme. Dans certaines localités, les pratiques les plus essentielles de la religion étaient tellement négligées, que, non seulement la Table sainte et le Tribunal de la pénitence y étaient désertés, mais que les sacrements même du Mariage et du Baptême y paraissaient tombés en désuétude... Les unions conjugales étaient sanctionnées uniquement par l'acte civil, ou par des conventions non moins contraires à la loi civile qu'à la loi religieuse. Il m'a fallu baptiser les trois quarts, ou, parfois, la totalité des personnes adultes, ou même mariées, qui se présentaient pour recevoir la Confirmation.

« Comment décrire, maintenant, les dissensions intestines qui, dans la plupart des communes, divisent les familles et les arment, trop souvent, les unes contre les autres ? Que de collisions sanglantes, que d'attentats journaliers à la vie humaine !... Y a-t-il, dans un autre diocèse, un mal comparable à celui qui désole la Corse ? Y a-t-il, quelque autre part, un préjugé pareil à celui de la *vendetta?* un préjugé aussi invétéré, aussi enraciné dans les mœurs, aussi rebelle à tous les moyens curatifs employés jusqu'ici ?... J'ai le cœur navré de douleur, quand je considère les ruisseaux de sang humain qui souillent le sol de mon malheureux pays. Que ne ferais-je pour en arrêter le cours !

« Dans quel état d'abandon n'a pas langui, jusqu'à présent, l'éducation des femmes, si influentes sur les mœurs publiques dans tous les pays, et surtout en Corse, où les liens de la famille sont beaucoup plus forts et beaucoup plus étroits que partout ailleurs !... C'est aux femmes, j'ose le dire, que sont dues originairement la plupart des inimitiés qui ensanglantent le sol de mon infortunée patrie. Dans l'opinion des

Corses, l'honneur des femmes est mis au-dessus de la vie des hommes, et ce n'est que par le sang qu'ils croient pouvoir laver ou racheter leurs faiblesses...

« J'ai gardé le silence sur bien d'autres misères encore, que je m'abstiens de vous énumérer. Pensez, je vous prie, Messieurs, à ce qu'il m'en a dû coûter, pour me décider à dérouler ce sombre tableau. Par la répugnance qu'il m'a fallu surmonter, jugez de la détresse qui m'y a contraint. »

Le P. Guibert avait, lui aussi, sondé la profondeur de ces plaies.

— Mon Dieu ! écrivait-il, l'état de ce pauvre peuple fait pitié !... Les premières vérités de la religion sont entièrement ignorées, et, quand on annonce la parole évangélique, on court grand risque de n'être pas compris, faute dans l'auditeur de ces notions élémentaires qu'on lui suppose toujours dans un discours public... A la place de la vraie doctrine, des superstitions de tout genre !... Comment en serait-il autrement ?... Personne ne prêche !... Point de prônes, point de catéchismes : c'est déplorable !...

Telle était bien, en effet, la vraie cause du mal : on ne prêchait plus nulle part, et le peuple, dès lors, croupissait dans la plus grossière ignorance des vérités essentielles au salut. C'est pour cela que l'évêque avait pris tant à cœur la fondation du séminaire : il fallait, à tout prix, former un clergé instruit et zélé qui prêchât régulièrement ; mais, en attendant, et, plus tard, pour seconder la prédication des prêtres, une communauté de Missionnaires actifs, vertueux et d'un dévouement inlassable, était pour le diocèse d'absolue nécessité.

§ 3

Les missions en Corse.

Domino cooperante et sermonem confirmante, sequentibus signis (1).

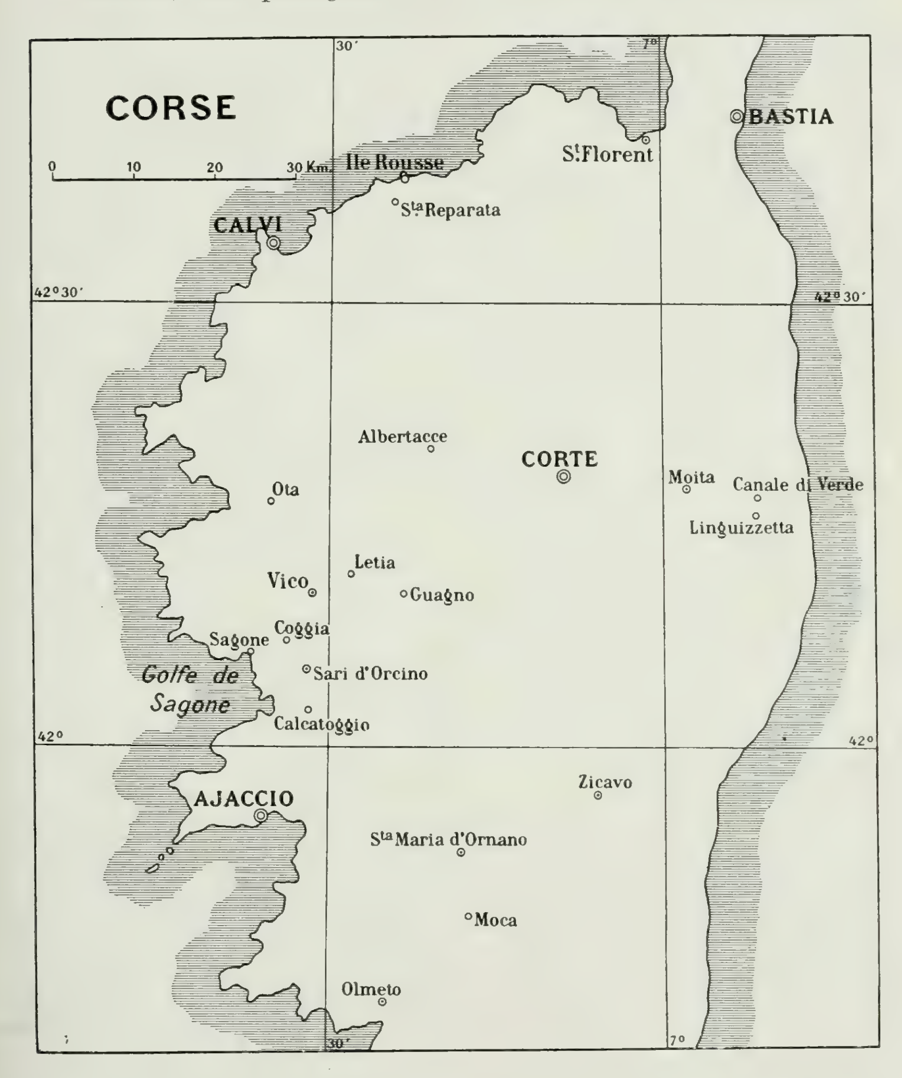
La première mission fut celle de Moïta, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Corte, sur les contreforts des hautes montagnes qui s'abaissent vers la côte orientale. Elle eut lieu au mois d'août 1836, pendant les vacances. Le P. Albini avait pour *socius* le P. Telmon, qui, outre ses dispositions pour la métaphysique, avait des aptitudes spéciales pour les langues, et s'était, en peu de temps, tellement familiarisé avec l'italien, qu'il s'exprimait fort aisément en cet idiome.

— Il a une si grande facilité, écrivait de lui le P. Guibert, que c'est à étonner les plus lettrés de ce pays-ci. Dimanche, il a donné un

(1) Marc., XVI, 20.

discours de trois quarts d'heure, sans avoir commis, de l'aveu de tous, une seule faute contre le langage. Quant au fond, je vous assure que ce dernier fut bon et bien nourri.

A Moïta, succès prodigieux. Les unions illégitimes se régularisèrent ;



plusieurs adultes, à peine ondoyés, et qui n'avaient jamais voulu mettre les pieds à l'église pour suppléer aux cérémonies du Baptême, furent subjugués par la grâce. Les populations des villages environnants accouraient aux exercices, curés en tête.

Un vieil officier disait aux prédicateurs :

— Vous n'avez pas seulement converti Moïta, mais aussi toutes les communes du canton.

Cette première mission eut, en Corse, un retentissement énorme. De tous les côtés, un cri s'éleva pour demander des Missionnaires.

L'impression de sainteté laissée à Moïta par ce rapide passage du P. Albini est encore vivante, après trois quarts de siècle. La croix miraculeusement plantée, alors, fut une de celles qui devinrent une source de miracles. On fut obligé de la remplacer, dans la suite, car chaque visiteur en arrachait un morceau, qu'il emportait chez lui, comme une précieuse relique.

Quoique le P. Albini et le P. Telmon fussent encore, à cette époque, professeurs au séminaire, ils durent, cédant à des instances réitérées, prêcher des missions, même pendant le cours de l'année scolaire.

Le 20 décembre 1836, ils partirent pour l'Ile-Rousse, charmante petite ville, agréablement située sur le bord de la mer, au nord, dans l'arrondissement de Calvi. Cette mission de quinze jours, signalée aussi par des faits miraculeux, produisit les mêmes fruits abondants de salut. Deux semaines furent ensuite employées à évangéliser une paroisse voisine, Santa-Reparata. Cette nouvelle campagne marqua un nouveau triomphe pour les ouvriers de Dieu.

Dans ce mouvement général, Ajaccio ne pouvait être oublié. Pendant le Carême de l'année 1837, une grande mission y fut donnée simultanément dans les deux paroisses. Les Pères Guibert, Moreau et Telmon prêchaient à la cathédrale ; le P. Albini et le professeur de philosophie, à Saint-Roch.

Dès le second jour, les deux églises, auparavant désertes, se trouvèrent trop étroites. Ceux qui n'en savaient plus le chemin étaient les plus empressés à retenir leurs places. La nombreuse assistance comprenait plus d'hommes que de femmes, et il restait au dehors, faute de postes disponibles dans les nefs, autant de personnes qu'il y en avait dans l'intérieur.

Si, au premier instant, ce fut la curiosité qui les entraîna, bientôt un autre sentiment s'empara de leur être. Tous étaient comme emportés par un mouvement irrésistible. On respirait une atmosphère supérieure, saturée de surnaturel ; on touchait du doigt la brièveté de la vie humaine et les vanités des choses d'ici-bas.

Pour ces déshabitués de Dieu, c'était comme une révélation. Un travail étonnant s'accomplissait en eux. Fascinés, subjugués, vaincus, ils se jetaient sans réserve dans les bras de ce Dieu qui les attirait avec tant de force et de suavité.

Des pécheurs, éloignés du Tribunal de la pénitence et de la Table sainte, depuis trente, quarante ou cinquante ans, ou même ne s'en étant jamais approchés pendant toute leur vie déjà longue, vinrent déposer aux pieds des ministres du pardon céleste, le lourd fardeau de leurs égarements. Pendant ces pénibles aveux, de douces larmes inondaient leur visage ; mais, quand ils se relevèrent, comme leur cœur était tranquille et leur regard serein.

Oui ! pendant une mission fidèlement suivie, l'horizon s'élargit, en même temps qu'il s'éclaire : ce sont des perspectives sans fin et des échappées de consolantes lumières sur le mystérieux au-delà.

Ayant régénéré Ajaccio, les Pères Albini et Telmon, sans songer au repos indispensable, se rendirent à Coggia, village de la province de Vico. Quinze jours leur suffirent pour y faire cesser les désordres les plus invétérés : concubinages et inimitiés cruelles.

En retournant, ils évangélisèrent de même le village de Calcatoggio, qu'ils rencontrèrent sur leur route.

Après tant de travaux accablants, ils reprirent, au séminaire, l'un sa chaire de théologie morale, et l'autre celle de dogme. Mais, dès le commencement des vacances, ils repartaient, avec le P. Rolleri, pour d'autres courses apostoliques, et se dirigeaient, cette fois, vers les montagnes les plus escarpées du centre de la Corse, dans le Niolo.

Albertacce, paroisse d'un millier d'habitants, dans le canton de Calaccucia, les entendit. Le succès fut complet.

Obligé d'en instruire son supérieur, le P. Albini, pour cacher son rare mérite sous le voile de l'humilité, lui écrivait :

— Vraiment, je suis toujours plus convaincu que Dieu demande moins le bras robuste de la chair que la confiance dans sa toute-puissance.

Plusieurs communions générales d'hommes avaient eu lieu, après la réhabilitation ordinaire des mariages et la signature des traités de paix, devant le Saint Sacrement, entre des ennemis qui, depuis longtemps, se faisaient une guerre sanglante de famille à famille, de parti à parti. Là encore, le bienfait de la mission s'étendit à toutes les paroisses des alentours. Plus de trois mille habitants étaient accourus à Albertacce, pour profiter de la grâce qui coulait à flots.

De ces montagnes, le P. Albini descendit dans la province de Vico, et, au mois de juillet, prêcha la mission de Guagno.

Témoin des merveilles opérées en cet endroit, le P. Guibert en traça lui-même un récit succinct, mais frappant :

— Ce peuple, dit-il, était renommé pour son esprit de vengeance... Des désordres inimaginables ; une ignorance profonde ; l'abandon des

sacrements ; presque plus de traces de religion. Le P. Albini n'a eu qu'à paraître, et tout le pays s'est soumis !... J'ai vu la foule des hommes se presser et rester près du confessionnal, plusieurs heures, attendant leur tour... Le jour que le Père prêcha sur le pardon des injures, ainsi que celui qu'il prêcha sur la Passion, tous pleuraient, se demandant mutuellement pardon à haute voix, avec des larmes dans les yeux. A la fin de la mission, ce peuple, naguère si dur et si barbare, était devenu si souple et si bon, qu'un seul mot du Père suffisait pour en obtenir tout ce qu'il voulait... Vaincu par la force d'en haut, le peuple demeura à genoux une heure et demie, tout le temps que dura la plantation de la croix, élevée sur une éminence, d'où elle peut être vue de plusieurs lieues à la ronde. Cette croix est visitée jour et nuit, et on y obtient des grâces sans nombre.

Les mêmes prodiges et les mêmes conversions extraordinaires se répétèrent dans les deux villages de Linguizzetta et de Canale-di-Verde, de l'arrondissement de Corte, au mois de septembre 1837.

Ceux qui connaissaient ces pays sanguinaires, étaient loin d'encourager le Père à y aller. Aucune considération humaine ne l'arrêta, et, sa détermination étant prise, il partit, mettant tout son espoir dans le Seigneur et dans sa Sainte Mère. Il trouva, là, des inimitiés atteignant le paroxysme de la violence. Dix meurtres perpétrés en trois ans, et l'un dans l'église même !...

En moins de quinze jours, cependant, le terrible préjugé de la vengeance fut renversé... Un soir que le Missionnaire prêchait sur le pardon des injures, les assistants, en proie à la plus vive émotion, l'interrompirent, à diverses reprises, en criant :

— *Pace ! perdono à tutti !* Paix ! pardon à tous !

Comme ces cris se renouvelaient, le Père, satisfait de leurs dispositions, leur dit :

— *Basta ! basta !* Assez ! assez !

Mais les cris de *pace, perdono*, retentirent, plusieurs fois encore, sous la voûte du temple, et ne cessèrent que longtemps après.

Pour s'assurer de la sincérité de leur conversion, le prédicateur exigea que les offensés fissent les premières démarches auprès de leurs ennemis. Cette condition, si dure pour des Corses, fut acceptée sans réclamation.

Les deux villages ne formèrent bientôt plus qu'un cœur et qu'une âme. Le jour de la procession de pénitence, ces braves gens ayant vu leur vénéré Missionnaire marcher en tête, pieds nus et portant la croix, quittèrent tous leurs chaussures, sans en excepter les enfants et

les infirmes. Chacun avait les yeux mouillés de larmes. La communion des hommes et des femmes fut générale. A la clôture, pour la cérémonie de la plantation de la Croix, les habitants de Linguizzetta vinrent de leur village en procession et marchant nu-pieds, pour la plupart.

Là, comme ailleurs, un grand nombre de faits étonnants manifestèrent la sainteté du P. Albini. En présence de tant de merveilles et en contemplant les succès extraordinaires de son apostolat, on pouvait répéter ce que disait l'Évangile des premiers semeurs de la bonne parole dans le monde : *Prædicaverunt, Domino cooperante, et sermonem confirmante, sequentibus signis !*

A son départ de Canale-di-Verde, le P. Albini fut contraint de retourner à Vico et d'y rester quelques jours, pour guérir une blessure qu'il s'était faite à la jambe. Son zèle ne lui permit pas d'attendre que sa plaie fût cicatrisée.

Mettant uniquement, comme toujours, son espoir en Dieu, il entreprit une campagne apostolique dans la paroisse d'Ota, au commencement du mois d'octobre. Cette mission a laissé dans l'esprit des habitants un impérissable souvenir ; on parle encore de ses miracles et des frappantes conversions qui en furent la suite.

Le désir du P. Albini était de continuer ces courses si fatigantes pour lui, mais si fructueuses pour le salut des âmes. Il eût volontiers gravi toutes les montagnes et traversé les plus épais maquis, pour ramener au bercail tant de brebis égarées.

Son supérieur, cependant, lui prescrivit de rentrer au grand séminaire pour y reprendre les fonctions de professeur de morale. Docile comme un enfant, et sacrifiant ses préférences, ce religieux modèle obéit sans délai. Il passa auprès des jeunes lévites l'année scolaire ; mais, dès que les vacances lui eurent rendu la liberté, il en profita aussitôt pour courir à de nouveaux combats.

Avec le P. Gibelli, il revint à Linguizzetta, où des inimitiés s'étaient réveillées. Les hommes ne sortaient plus que le fusil à la main. On assurait que bientôt la poudre parlerait, et qu'on aurait à déplorer quelques autres meurtres.

Les prédications du P. Albini sur le pardon des injures furent, cette fois encore, si touchantes, que les cœurs les plus farouches en furent émus. La procession de pénitence acheva le triomphe de la grâce. Tout le peuple, pieds nus et au chant du *Miserere*, suivit le saint Missionnaire portant la croix. Au retour, les hommes et les femmes, en larmes, allèrent baiser les plaies du divin Crucifié.

Ceux qui avaient juré de se poignarder ou de s'envoyer des balles, s'embrassèrent publiquement.

Tous les habitants s'approchèrent du sacré Tribunal et de la Table sainte, avec les dispositions les plus consolantes. Les gendarmes eux-mêmes, leur brigadier en tête, avaient donné l'exemple.

Après cette mission, eut lieu celle de Letia. Elle ne fut pas moins admirable ; mais, hélas ! ce devait être la dernière.

§ 4

Mort du P. Albini, épuisé par les austérités et les labeurs apostoliques.

Pendant ces deux années, de 1836 à 1838, le P. Albini avait prêché un grand nombre de missions toujours signalées par des miracles et couronnées des plus éclatants succès. En si peu de temps, il avait transformé plusieurs cantons de l'est, de l'ouest, du nord et du centre de la Corse. Il se proposait d'évangéliser ainsi toutes les populations de l'île.

Nul ne peut prévoir quel immense changement il eût opéré, si le Seigneur avait consenti à le laisser plus longtemps sur la terre.

— Le P. Albini, disait encore le futur cardinal Guibert, est un homme que Dieu avait destiné pour ce pays, et qui a acquis auprès des peuples, par son zèle et ses vertus, une puissance extraordinaire. Le respect qu'on a pour lui est tel, que, dans les difficultés entre familles et entre villages, le dernier argument est celui-ci : « Je le dirai, je vais l'écrire au P. Albini !... » Dès le commencement, quelque chose de miraculeux accompagne la parole de cet homme, ou plutôt de cet apôtre. Il n'a qu'à ouvrir la bouche, et tout un pays est terrassé.

Que d'âmes ce saint eût sauvées si la terre l'eût possédé plus longtemps !

Mais à un pareil labeur les constitutions les plus robustes s'usent vite. Rien de plus fatigant que le travail des missions. L'ouvrier évangélique se trouve, alors, jour et nuit, sur la brèche, car il est presque constamment en chaire ou au confessionnal.

Surtout quand ces travaux succèdent à une année de professorat, ils deviennent particulièrement pénibles, et la nature est obligée de succomber. Le P. Albini voyait bien qu'il se précipitait à une mort anticipée ; néanmoins, les besoins des âmes en danger de se perdre étaient si pressants, qu'il ne s'arrêtait pas à calculer si ses forces corporelles le serviraient jusqu'au bout.

Ce sont là de ces héroïques imprudences dont seuls les saints sont capables. S'il était de la race des apôtres, il était également de celle des martyrs : ses effrayantes austérités en sont la preuve. Sans doute aussi, la mesure de ses mérites était comble, et Dieu avait résolu de récompenser, sans plus tarder, son bon et fidèle serviteur.

Tandis qu'on exhaussait de trois étages le grand séminaire, après les vacances de 1838, les élèves durent provisoirement être installés dans le couvent de Vico. Quoique déjà blessé à mort, le P. Albini leur prêcha la retraite de rentrée.

Grâce à son incomparable énergie, il se soutint, pourtant, pendant ces jours de prédications multipliées ; mais, aussitôt après la clôture, il tomba épuisé. On ne pouvait se méprendre sur la gravité du mal. Ce corps, affaibli par des mortifications et des travaux surhumains, ne paraissait pas devoir opposer une forte résistance à la maladie.

Le médecin n'avait pas d'espoir, et l'état du vénéré Père inspira si vite tant d'inquiétudes, qu'on lui administra le Viatique et l'Extrême-Onction. Le P. Guibert en avertit aussitôt le Supérieur général :

— Quoique bien résigné à l'adorable volonté de Dieu qui veut être glorifié dans le ciel par cet élu, disait-il, je n'ai pas assez de liberté d'esprit, en ce moment, pour vous raconter tout ce qu'il y a de saint et d'édifiant dans ce cher malade. Je le ferai plus tard.

Atterré à cette douloureuse nouvelle, Mgr de Mazenod offrit à Dieu sa propre vie, pour la conservation de celle que, dans son humilité, il considérait comme infiniment plus précieuse que la sienne.

— Prosterné la face contre terre, écrivait-il dans son Journal intime, je demande à Dieu qu'il m'enlève de ce monde, plutôt que cet apôtre, à l'existence duquel se rattache le salut de tant de milliers d'âmes. Le peu de bien que j'opère, tout autre pourrait l'accomplir beaucoup mieux que moi ; tandis que personne ne peut remplacer le P. Albini en Corse, où il a déjà surpassé tout ce qu'ont pu faire, dans les siècles précédents, les hommes les plus puissants en œuvres, les saints même qui ont travaillé à la sanctification de ces insulaires.

Cependant, le P. Albini continuait à languir, dans un état voisin de l'agonie. A chaque instant, il semblait être arrivé à la fin ; puis, il reprenait subitement une apparence de forces, pour retomber de nouveau dans une faiblesse extrême.

On en était à se demander comment il pouvait vivre dans ces conditions. Le prodige de son existence inexplicable paraissait une merveille de plus à ajouter à celles qui avaient, si souvent, marqué sa sainte vie. Nous avons raconté, plus haut, le miracle qu'il fit, alors, et par lequel il rendit la santé à la femme de son médecin, qui, témoin du prodige, n'hésita pas à se convertir.

— Si ce bon Père revenait à la vie, écrivait le P. Guibert, il reviendrait non des portes, mais d'au delà de la mort. Toute la Corse est agitée de la nouvelle de sa maladie. On fait des prières dans les paroisses spontanément !... Quant à notre bien-aimé malade, tout lui

est égal : santé ou maladie ! Il tire parti de tout pour sa perfection. Depuis qu'il est cloué sur son lit de souffrances, il a montré une si entière conformité à la volonté de Dieu, que je n'hésite pas à dire que cet exemple a été ménagé à la communauté par la Providence.

Après une apparence d'amélioration, le mal reprit avec plus de violence, et, le 20 mai 1839, le P. Albini remettait sa belle âme à Dieu.

Extrayons encore ces quelques lignes de la correspondance du P. Guibert :

— Nous ne sommes pas frappés de cette mort, comme on a coutume de l'être dans ces tristes occasions. Cela vient de l'assurance, qui est une vraie certitude pour ceux qui ont vécu avec lui, que sa bienheureuse âme, en sortant de son corps, a été reçue dans le sein de Dieu. Toute la province de Vico, qui assiège notre église, où le corps est déposé, est, non pas en deuil, mais sous l'impression de sa sainteté. Ces jours passés, on lui apporta, de huit à dix lieues, un enfant malade, pour qu'il le guérît. J'ai la conviction qu'il s'opérera des miracles à son tombeau.

De son côté, le P. Gibelli écrivait, le 8 juillet 1839 :

— Les habitants de Vico voulaient porter en triomphe le corps de notre bienheureux Père Albini, dans toutes les rues de la ville. Nous inspirant d'un sentiment de religieuse réserve, nous ne leur avons pas accordé cette grâce ; mais leur ferveur n'a pas été ébranlée par ce refus. Tous, grands et petits, riches et pauvres, hommes et femmes, se sont rendus au couvent pour manifester leur attachement et leur vénération, pleurant comme s'ils avaient perdu le plus fidèle des amis et le plus tendre des pères. Quand le moment de l'enterrement fut venu, on vit tout à coup un grand nombre de personnes tirer de leurs poches des ciseaux, pour lui couper des morceaux de ses vêtements. J'ai tâché de les arrêter, en leur faisant espérer que je les contenterais avec ce qu'il a laissé. Leur vénération ne se borna pas là. Depuis plus d'un mois qu'il est mort, on voit, presque tous les jours, beaucoup de gens venir à son tombeau pour le prier. Tous le croient un saint et sont persuadés qu'ils obtiendront de grandes faveurs par son intercession. C'est ainsi que Dieu se plaît à élever ceux qui, pendant leur vie, ont cherché toujours à se cacher aux yeux des autres.

La prévision du P. Guibert s'est réalisée.

Malgré le rapide passage du P. Albini en Corse, son souvenir s'y est perpétué dans les familles, et son tombeau est devenu un lieu de pèlerinage. On a pris l'habitude de s'agenouiller devant ses images que l'on garde avec dévotion, d'y allumer des cierges, et d'y faire des neuvaines, pour implorer des faveurs de tout genre, ou pour remercier

des bienfaits reçus. Ses moindres reliques sont conservées pieusement.

Non seulement le peuple, mais aussi les personnes instruites lui ont voué ce culte. Le nom sous lequel on le désigne est, maintenant encore, comme il y a soixante-dix ans, *il beato Padre Albini,* le bienheureux Père Albini.

Cardinal, archevêque de Paris, Mgr Guibert rendait de lui ce témoignage :

— Il suffisait de voir le P. Albini, pour se faire l'idée d'un homme de Dieu, entièrement détaché des choses de la terre, et cela sans affectation, mais avec simplicité et humilité, traitant tout selon l'esprit de Notre-Seigneur. Ainsi était-il parmi nous en odeur de sainteté... Les élèves le considéraient comme un saint... Pendant les missions, les prodiges se multiplièrent sous ses pas, à ce point que bientôt on le regarda comme un thaumaturge. On se recommandait à ses prières ; on lui apportait des malades, pour qu'il les guérît... Je puis affirmer que c'est l'homme le plus saint que j'ai jamais connu, et j'avoue que je l'invoque avec une grande confiance. Je suis convaincu qu'il serait facile d'introduire sa cause à Rome, et de faire reconnaître sa sainteté.

A l'occasion de ce décès, Mgr Casanelli d'Istria écrivit à ses prêtres une remarquable Lettre circulaire :

— Dieu ne veut pas, disait-il, que les espérances de notre épiscopat soient sans mélange d'épreuves... Une perte qui sera vivement sentie par tout notre clergé, est venue profondément affliger notre cœur. Le respectable supérieur de notre maison de Missionnaires, le P. Albini n'est plus ! Il a succombé aux longues souffrances d'une cruelle maladie, contractée dans l'exercice de ses fonctions évangéliques... Victime prématurée de son zèle infatigable pour le salut des peuples, il est mort dans un âge qui promettait encore à l'Église de Corse de longs et signalés services. Il n'aspirait à rien moins qu'à évangéliser, à la tête de ses dignes collaborateurs, toutes les populations de notre île. Il n'eût reculé, nous le savons, devant aucune sorte de travaux, de privations et de sacrifices... Dieu n'a pas permis que ses nobles désirs se réalisent : il a trouvé pleine la mesure de ses jours et de ses mérites, et il s'est hâté de le retirer de ce monde, pour le recueillir dans son repos éternel. Mais ces vertus elles-mêmes qui nous consolent sur sa destinée, ne font qu'augmenter notre regret de l'avoir perdu... Puissent les cendres vénérées de celui que nous pleurons, devenir une semence féconde d'hommes évangéliques. C'est là, Monsieur le Curé, le motif principal de la communication que nous vous adressons. Si nous réclamons le suffrage de vos prières, c'est moins dans l'intérêt du vénérable

prêtre dont nous regrettons la perte, que pour le succès de l'œuvre qu'il avait commencée...

Dix-sept ans plus tard, en 1856, dans une autre Lettre à son clergé, l'évêque témoignait encore de la réputation de sainteté dont le P. Albini n'avait pas cessé de jouir, même après sa mort :

— Est-il besoin de vous rappeler le P. Albini ? Cet ouvrier vraiment apostolique, à l'exemple du Seigneur Jésus, *a passé* parmi vous *en faisant le bien :* sa mémoire sera toujours en bénédiction, et son nom restera à jamais comme une prédication permanente, comme un mémorial de toutes les vertus, dont il répandit la bonne odeur dans un si grand nombre de paroisses de notre diocèse. Il a consommé sa glorieuse carrière au milieu de vous : et, après avoir succombé sous le poids de ses labeurs, il nous a laissé, au couvent de Vico, comme dernier gage de son amour, sa précieuse dépouille...

§ 5

Continuation de l'évangélisation de la Corse. Les Pères Séméria, Gibelli, Luigi, De Véronico, etc.

La succession d'un saint est toujours bien lourde. Tel réussirait dans d'autres circonstances, qui échouera dans de pareilles conditions, car on le comparera sans cesse à son prédécesseur. A moins qu'il ne soit lui-même éminent, cette comparaison sera inévitablement à son désavantage. A côté des grands, on paraît petit, si on n'est pas leur égal.

Pour diriger l'œuvre des missions de Corse, Mgr de Mazenod, dans son vif désir de sauver les âmes, choisit un religieux d'un rare mérite, que la Providence devait appeler ensuite aux honneurs de l'épiscopat, et qui fut le chef des premiers Oblats envoyés dans l'île de Ceylan, huit ans après.

Voici ce que Mgr Casanelli, bon juge en la matière, disait de lui, après l'avoir vu à l'œuvre, et dix-sept ans plus tard, dans cette même Circulaire du 8 décembre 1856 :

— Digne à tous égards de succéder au R. P. Albini, Mgr Séméria, récemment sacré évêque d'Olympia, a continué son œuvre avec la même ardeur. Il a fait revivre son saint prédécesseur au milieu de vous, en reproduisant à vos yeux le tableau de ses éminentes vertus... Hélas ! il s'est dérobé trop tôt à nos regards ! L'immensité de son zèle réclamait un plus vaste champ. Nous l'avons vu s'envoler, sur les ailes de l'obéissance, pour aller annoncer l'Évangile aux nations infidèles, sous le ciel brûlant de l'Asie... Après neuf ans d'incroyables souffrances, il est venu prendre de nouvelles forces au foyer de la

catholicité ; mais, ne pouvant résister à l'attrait qui le sollicitait encore vers l'ancien théâtre de ses missions, il n'a pas voulu regagner son île lointaine, sans venir nous dire que nous étions toujours l'objet de ses affections et de ses plus vives sympathies... La réapparition de ce nouvel apôtre, revenu des extrémités du monde à travers tant de périls, fera époque parmi vous. Avec quel enthousiasme vous l'avez accueilli ! Avec quelle sainte avidité vous avez contemplé cette figure pleine de douceur, quoique exténuée par les fatigues de l'apostolat ! Sa vue seule, plus éloquente que tous les discours, vous a profondément émus, et a laissé dans vos âmes des impressions qui ne s'effaceront pas de longtemps... Les témoignages de vénération dont vous l'avez entouré, ont rempli notre cœur de satisfaction. Pourrait-il en être autrement ? Les démonstrations que vous lui avez prodiguées, vous étaient suggérées par la gratitude, et n'étaient que l'écho fidèle de nos propres sentiments.

Né en Italie, près de San Remo, le P. Séméria appartenait à une excellente famille. Un de ses oncles, religieux de l'Oratoire, avait publié des ouvrages estimés ; un autre était chanoine-théologal de Civita-Vecchia. Par son intelligence perspicace, ses succès dans les études, son sens droit et sûr, sa maturité précoce, son zèle des âmes et sa passion du devoir, le P. Séméria était leur digne neveu. Une connaissance approfondie des rubriques et des cérémonies l'avait fait surnommer *Gavantus* par ses confrères. Il acquit par cette étude cette noble et gracieuse aisance qui impressionnèrent toujours, depuis, ceux qui le virent officier.

Après son oblation et son sacerdoce, il fut affecté à l'œuvre des Italiens, à Marseille, pendant six ans ; d'abord, comme disciple du P. Albini ; puis, comme son successeur. Les fruits de son ministère furent très considérables, et il se dévoua héroïquement, à l'occasion des épidémies de choléra, qui sévirent plusieurs fois dans la populeuse cité.

Ayant succédé au P. Albini à Marseille, il parut désigné pour lui succéder en Corse. Il fut donc envoyé à Vico avec le titre de supérieur. Il y eut, pour compagnons, les Pères Gibelli, De Véronico, Luigi, etc., tous ses émules par la vertu et par l'apostolat.

Peu de mois après son arrivée, il donna la mission de Vico, en collaboration avec les Pères Moreau et Gibelli. Elle s'ouvrit le 16 septembre 1840. Le P. Guibert était là : il avait tenu à être présent, afin d'encourager les ouvriers, et de leur fournir les conseils de son expérience.

Il fut bientôt entièrement rassuré.

Quelques jours plus tard, il écrivait à Mgr de Mazenod :

— Le P. Séméria fait très bien. J'assiste à ses prédications, et je vous certifie qu'on ne peut rien désirer de mieux... Il captive constamment l'attention... Je ne pense pas qu'il soit possible de trouver un homme plus capable de remplacer le P. Albini. La seule différence que je mets entre l'un et l'autre, est que le premier avait été précédé d'une immense réputation, et que le P. Séméria devra l'acquérir. Mais, sans y penser, il sera à ce résultat dans deux ou trois ans... Je n'exagère rien !

Sur les lèvres du P. Guibert, à la veille d'être promu à l'épiscopat, l'éloge était grand. Ajoutons qu'il était parfaitement mérité.

La mission de Vico fit un bien sérieux, non seulement aux habitants de cette petite ville, mais aux populations des villages environnants, qui accouraient, chaque jour, sous la conduite de leurs curés. L'église, quoique vaste, ne désemplissait pas. Les confessionnaux furent assiégés du matin au soir et une partie des nuits.

Le savoir-faire du P. Séméria, son habileté, sa prudence et son ascendant sur les esprits les plus difficiles, se révélèrent surtout dans la mission de Sari-d'Orcino, chef-lieu de canton, à une quinzaine de kilomètres au sud de Vico, au milieu des champs fertiles qui dominent le golfe de Sagone.

A ce site charmant on pouvait appliquer le mot prononcé par Mgr Casanelli, au sujet d'une autre partie de son diocèse, remarquable par le pittoresque de ses paysages, mais infectée, alors, par de redoutables bandits :

— *Bel nido ! ma cattivi uccelli !* Beau nid ! mais quels méchants oiseaux !

Dans cet endroit si agréable par les douceurs du climat, la haine depuis longtemps exerçait d'affreux ravages. Le sang avait coulé à diverses reprises, et ce fleuve rouge avait creusé entre les deux partis rivaux une ligne infranchissable.

Armés jusqu'aux dents, les hommes ne sortaient que la nuit. Malheur à qui se serait aventuré dehors, au soleil, sans un nombreux cortège. Le jour, tous s'enfermaient dans leurs maisons. Les portes en étaient soigneusement barricadées, et les fenêtres bouchées par de sinistres et très épais petits arcs en briques, ne laissant entre eux que de minuscules interstices, plus étroits que les soupiraux d'une prison. Par là seulement entraient l'air et la lumière. On ne pouvait plus impunément aller se promener dans les rues ou sur les places, afin de respirer, à pleins poumons, la brise de la montagne parfumée des arômes vivifiants de la forêt.

La passion de la *vendetta* torturait les âmes. L'un des partis avait décidé de mettre le feu aux demeures de ses ennemis, pendant que ceux-ci se trouvaient à l'intérieur ; de poster devant les portes des hommes armés de fusils chargés à balles, et de tuer, sans pitié, tous ceux qui essayeraient de sortir, grands et petits, femmes ou enfants.

Vraie guerre d'extermination ! Et comme ces familles avaient, en dehors de la ville, des ramifications nombreuses, tout le canton tremblait de peur.

Pour pacifier la contrée, il ne fallait rien moins qu'un miracle opéré par la religion.

— Cette mission, écrivait le P. Séméria, est, sans nul doute, la plus ardue que nous ayons faite jusqu'ici en Corse. Nous l'avons commencée avec d'autant plus d'appréhension, que nous n'ignorions pas les difficultés humainement insurmontables qui s'opposaient au bien ; mais aussi avec d'autant plus de confiance en Dieu que nos forces étaient plus faibles...

Il visita lui-même séparément les chefs de parti, calma leur irritation, gagna leur estime, et obtint de chacun d'eux la promesse de ne pas attaquer, le premier. Non content de ce succès, il s'enfonça dans l'épaisseur des maquis, pour aller voir un des plus redoutables bandits, qui avait, plusieurs fois déjà, versé le sang, et dont la présence dans le voisinage était un obstacle à la mission, car les membres du parti opposé à celui auquel il appartenait, n'osaient se rendre à l'église, dans la crainte d'essuyer de lui, en chemin, un coup de feu.

Dès que le bandit aperçut le P. Séméria qui venait à sa rencontre, la croix de Missionnaire à la main, il s'arrêta stupéfait, frappé de l'air de sainteté qui rayonnait sur le visage du courageux religieux. Il jeta à terre son fusil, ses pistolets et ses poignards ; étendit sur le sol, en guise de tapis, son *pellone*, sorte de drap grossier du pays fait en poils de chèvre, et invita le Père à s'asseoir dessus.

La conversation fut longue, mais fructueuse. Après bien des hésitations, mais de plus en plus dominé par l'ascendant du messager de Dieu, le bandit finit par promettre que, si on ne tirait pas sur lui, il ne tirerait pas non plus ; qu'il irait même assister à la mission ; que, si ses ennemis lui pardonnaient, il pardonnerait, lui aussi, et que, tous ensemble, ils entreraient en grâce avec le Ciel.

Les plus grosses difficultés ainsi à peu près aplanies, la mission commença, et, chose étonnante, les exercices furent suivis, matin et soir, même par les habitants des paroisses voisines. De part et d'autre, il y avait des promesses de paix ; mais ce n'étaient que des promesses : une sorte d'accalmie entre deux orages, ou plutôt d'armistice entre

deux combats. Une simple étincelle aurait suffi à mettre le feu aux poudres, à provoquer une bataille générale et à causer d'irréparables malheurs.

Dans la seconde semaine, ce désastre fut sur le point de se produire. Un des chefs les plus influents, s'étant imaginé qu'il n'avait rien à craindre pour sa vie, pendant le temps de la mission, sortit seul et sans armes, non pour se diriger vers l'église, mais pour aller à sa vigne, qui se trouvait non loin dans la campagne. Un homme du parti contraire, s'en étant aperçu, voulut absolument courir à ses trousses, pour le tuer. Il n'aurait pas manqué de le faire, sans l'opposition aussi énergique que décidée de l'un de ses parents que la grâce avait touché davantage, et qui ne permit à aucun prix que ce scandale arrivât pendant la mission.

En même temps qu'ils prêchaient les saints exercices, les Pères poursuivaient les négociations, en vue de persuader aux familles ennemies de signer un traité de paix, en bonne et due forme, notarié et confirmé par les serments les plus solennels.

Mais, avant d'atteindre ce résultat si désiré, que d'obstacles à écarter, que de différends à résoudre, que de démarches laborieuses, que de pourparlers interminables !

Les ministres plénipotentiaires des grandes nations n'ont pas plus de peine, pour rétablir l'harmonie entre des peuples qui se sont livré cent batailles rangées.

D'abord, il fallait revoir séparément les chefs de parti et les membres les plus influents de chacun d'eux ; discuter longuement, en petit comité, les clauses du traité futur ; en préciser les articles ; en peser exactement les mots et les plus légères nuances. Une seule imprudence, un malentendu, une explication mal comprise pouvait dégénérer en rupture et amener la reprise des hostilités.

Ce furent, pendant plusieurs jours, des allées et venues continuelles, des conférences secrètes, des colloques mystérieux. Dans le bourg, la population anxieuse suivait avec attention les multiples péripéties de l'affaire, et en commentait les moindres incidents. C'était le thème unique des conversations ; et, dans l'incertitude du résultat final, on passait constamment par de cruelles alternatives de joie et de tristesse, d'espérance et d'abattement.

Cependant, la grâce de Dieu accomplissait son œuvre ; l'église se remplissait de plus en plus aux heures des prédications, et les confessionnaux étaient continuellement assiégés de rangs pressés de pénitents.

— Pendant presque un mois entier, écrivait le P. Séméria, nous n'avons pas goûté un seul instant de repos. Mais, enfin, tous, riches

et pauvres, amis et ennemis n'eurent plus qu'une pensée : se réconcilier avec Dieu et mettre un terme à leurs funestes dissensions.

Le jour vint où il fut possible d'annoncer que les négociations avaient abouti. Les clauses du traité ont été acceptées par les chefs ; il ne reste plus qu'à les lire à la foule, afin que tous le ratifient d'un consentement unanime.

Ce grand acte s'accomplit le jour de la communion générale des hommes, en présence de l'évêque venu présider cette importante cérémonie.

L'église, quoique de vastes dimensions, est trop petite pour contenir la multitude qui l'envahit.

Debout sur les marches du sanctuaire, l'évêque, à l'offertoire de la messe, rappelle, en quelques paroles bien senties, le précepte rigoureux du pardon des injures : sans ce pardon réciproque, pas de bonheur sur la terre, pas de félicité dans le ciel. Puis, à haute voix, il lit le traité de paix. Un Missionnaire en commente les articles, en fait ressortir la sagesse, en montre la parfaite équité. On a tenu la balance égale entre les deux partis ; on a sauvegardé tous les droits ; l'honneur est intact de part et d'autre ; il n'y a plus qu'à prêter serment et à se donner le baiser de paix.

Les deux chefs s'approchent pour apposer leur signature au traité. Au pied de l'autel, ils jurent, sur le saint Évangile, de l'observer jusqu'à la mort. Enfin, pour être admis à la communion, à laquelle tous vont participer, ils s'embrassent publiquement, avec les démonstrations de la charité la plus sincère.

Les uns après les autres, tous les hommes, maintenant amis, viennent poser la main sur le livre des saints Évangiles, et prononcer, d'une voix ferme, les paroles du serment !

— C'était beau ! c'était sublime ! écrivait le P. Séméria. Il faut l'avoir vu, pour s'en faire une idée.

La foule électrisée ne met plus de bornes à ses transports : on s'embrasse, on se félicite, on pleure ; l'enthousiasme est indescriptible. En même temps, les cloches sonnent à toute volée ; l'autel brille comme aux jours des fêtes les plus solennelles ; et, pendant plus d'une demi-heure, la voûte retentit des cris mille fois répétés :

— *Evviva la pace ! evviva la pace !* Vive la paix ! vive la paix !

Quand le calme s'est rétabli, la messe continue au milieu des pieux cantiques.

A la fin, après la communion générale des hommes, un prêtre expose le Saint Sacrement. Tous retombent à genoux, pour adorer sur son trône de lumières et dans leur cœur le Dieu qui vient d'opérer cette

merveille ; puis, ils se relèvent pour chanter, à pleine poitrine, un formidable *Te Deum !*

Au sortir de l'église, on s'embrasse de nouveau ; le contentement de tous se traduit plus bruyamment encore. Les anciens ennemis fraternisent ; ils vont, les uns chez les autres, s'asseoir à la même table, auprès du même foyer. Les enfants sautent de joie ; les femmes enlèvent leurs *faldette,* ou voiles noirs, et les remplacent par des fichus aux couleurs voyantes ; les hommes courent aux fenêtres démolir les arceaux en briques, qui s'écroulent allègrement dans la rue, en soulevant des nuages de poussière. La lumière rentrera, désormais, à flots dans les appartements ; rien n'empêchera d'y respirer largement l'air de la campagne et la brise de la forêt, à toute heure du jour.

Dans l'après-midi, plantation de la croix, à laquelle tous assistent avec un enthousiasme extraordinaire.

Le soir, illumination générale, feux de joie, chants de la foule, jusques bien avant dans la nuit. Des salves de coups de fusil ont lieu, en signe de réjouissance. On leur répond des villages voisins qui s'illuminent eux aussi.

L'évêque ne se possédait pas de bonheur et ne se lassait pas d'admirer le merveilleux triomphe de la parole évangélique sur des cœurs naguère si profondément ulcérés.

Quand les Pères firent leurs adieux à cette population régénérée, des larmes abondantes coulèrent de tous les yeux, à la pensée de cette séparation. Plusieurs de ces hommes voulaient les porter sur leurs épaules, par reconnaissance. Les Missionnaires n'y consentirent pas ; mais, pour se dédommager, plus d'une centaine montèrent à cheval, pour les accompagner jusqu'à Vico.

Le médecin de l'endroit, qui lui-même avait reçu trois coups de fusil dans la figure, et qui, quoique privé d'un œil et estropié pour toute sa vie, avait généreusement pardonné à son ennemi, dit aux Pères, à diverses reprises :

— Les habitants de Sari ne font qu'une partie de leur devoir. Ils devraient, par gratitude, baiser les traces de vos pieds, car, sans la mission, Sari, en ce moment serait en feu.

Et les cavaliers, en accompagnant les Pères, ne cessaient de répéter :

— *Sari era morto ! Sari è risuscitato !* Sari était mort ! Sari est ressuscité.

Des victoires de ce genre distinguèrent les missions de Mocà, de Zicavo, d'Olmeto, de Sainte-Marie-d'Ornano, et beaucoup d'autres, où les obstacles à surmonter n'étaient pas moindres.

A Mocà, dans l'arrondissement de Sartène, un meurtre sacrilège avait été consommé, le 24 août 1838, dans l'église même, sur la personne d'un prêtre, pendant qu'il célébrait la messe. Pour mieux assurer la réussite de son abominable forfait, l'assassin s'était caché dans un confessionnal. De cet asile du pardon et de la divine miséricorde, il exécuta la terrible sentence de condamnation. Après ce drame, il se retira lentement, traversant le pays sans être inquiété.

La population impassible le laissa se diriger tranquillement vers ses maquis, soit qu'elle ne voulût point, selon l'usage, intervenir dans une affaire de *vendetta*, soit qu'elle crût plus prudent de ne pas s'exposer aux représailles du bandit.

Ce crime était le quatrième de ce genre commis en peu de temps. L'abbé Vignale, ancien aumônier de Napoléon I[er] à Sainte-Hélène, était mort de cette façon. A cette époque, d'ailleurs, les curés de certaines communes, impitoyablement rançonnés par les bandits, et ne pouvant satisfaire à leurs intimations, ni se garantir contre leurs menaces, étaient contraints d'abandonner leurs postes, pour mettre leurs jours en sûreté. Souvent, en effet, des coups de fusil étaient tirés contre les portes et les fenêtres de leurs presbytères.

C'est dans de pareils milieux que les Oblats ne craignirent pas d'aller prêcher des missions, et de s'élever avec véhémence contre ce funeste et barbare préjugé de la *vendetta*, source intarissable de tant de sang humain versé.

Leur dévouement, fécondé par la grâce, produisit, de toutes parts, un mouvement extraordinaire de retour à Dieu. Réconciliations publiques entre familles armées les unes contre les autres par des haines qui se transmettaient, comme un terrible héritage, de générations en générations ; restitutions nombreuses ; régularisation des unions illégitimes ; conversion même de bandits retranchés dans leurs maquis impénétrables, comme dans d'imprenables citadelles ; observance exacte des pratiques religieuses : tels furent les traits principaux du progrès social, fruit de leurs travaux incessants.

Le succès de leurs prédications populaires était une preuve évidente de la puissante influence de la religion sur ces caractères indomptables qui résistaient par la violence à toutes les entreprises de la gendarmerie. Mais le P. Séméria avait plus qu'une vertu ordinaire. Ce n'est pas sans motif que le P. Guibert l'avait proclamé le digne successeur du P. Albini.

Ajoutons que ses collaborateurs méritaient de lui être associés.

Le P. Gibelli était, lui aussi, un apôtre au cœur de feu, prêt à tous

les sacrifices pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il s'était formé sous la direction du P. Albini, et avait assisté à sa mission de Linguizzetta. Il en garda un souvenir ineffaçable, et s'efforça de l'imiter. Supérieurement doué pour la chaire, il suscitait dans l'âme de ses auditeurs des émotions profondes qui avaient finalement raison de toutes leurs résistances. Dieu donnait à ses paroles une telle efficacité que souvent les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes.

Un d'entre eux, ne sachant, un jour, comment exprimer son admiration, disait à son entourage :

— *Il Padre Gibelli convertirebbe i monti !* Le Père Gibelli convertirait les montagnes !

Quand il arrivait dans un de ces pays malheureux où, à la suite d'homicides commis, régnaient depuis longtemps de grandes inimitiés, il se surpassait lui-même. Alors, sa voix, comme celle des anciens prophètes, tonnait avec force et menaçait les coupables endurcis des plus terribles malédictions du Ciel.

Pendant la mission de Zicavo, au mois de septembre 1841, une lutte à main armée avait éclaté entre les deux partis qu'il s'efforçait d'amener à une réconciliation. Deux hommes s'étaient mutuellement fendu le crâne, et un troisième, en essayant de les séparer, avait reçu d'un quatrième un coup de poignard. Le P. Gibelli monta en chaire, décidé, cette fois, à emporter la place, dût-il y laisser la santé.

Deux heures durant, il prêcha sur la Passion de Notre-Seigneur, dans une église comble, et, pendant tout ce temps-là, sut captiver l'attention de son nombreux et difficile auditoire. Il insista particulièrement sur les admirables exemples de patience de Jésus-Christ et sur le généreux pardon accordé par Lui à ses bourreaux, au moment même, où, après l'avoir cloué sur le gibet d'infamie, ils insultaient à ses immenses douleurs.

— Ah ! s'écria-t-il, en leur montrant sa croix de Missionnaire, et dans un mouvement impétueux d'éloquence, voilà ce que l'Homme-Dieu a fait ! et vous, que faites-vous, misérables pécheurs ? Il pardonne, et vous ne pardonnez pas ! Vous repoussez ses enseignements ! Vous rejetez donc sa croix ! Eh bien ! venez donc la fouler aux pieds, cette croix, si vous l'osez ! Votre crime ne sera pas plus abominable ! car il considère comme fait à lui-même ce que vous faites contre ses frères rachetés par son sang !... Quand vous piétinez un de vos ennemis, c'est contre Jésus que vous vous acharnez ! Ah ! vous ne pardonnez pas !... Au jour des suprêmes justices. Lui aussi ne pardonnera point !... Qu'elle sera terrible à entendre, en face des flammes éternelles, la parole du Dieu irrité : Retirez-vous de moi, maudits !...

L'auditoire tremblait d'épouvante.

Quelque temps, le Père continua sur ce ton ; puis, se reprenant :

— Cette croix ! dit-il, non, vous ne la foulerez pas aux pieds ! Vous viendrez, tous, la baiser tantôt : je vous la présenterai moi-même, devant l'autel du Dieu vivant. Mais, prenez bien garde ! Que nul ne s'avise de lui donner le baiser de Judas ! Si vous venez à Jésus, c'est que vous voulez marcher sur ses traces ; pardonner, comme Lui ; vous convertir et vous confesser. Que ceux qui ne veulent point pardonner à leurs ennemis ; que ceux qui ne veulent pas se confesser, ne viennent pas baiser la croix ! Je le leur défends, au nom du Dieu qui bientôt les jugera !... mais que, plutôt, ils sortent de l'église : Jésus-Christ les en expulse, comme, un jour, il les chassera du paradis !...

A ces mots, prononcés avec plus de véhémence encore, le P. Gibelli descend de chaire et se rend devant l'autel.

Tous vinrent baiser la croix... et tous se confessèrent.

Le récit des missions de Corse, à cette époque, remplirait, à lui seul, un volume, et il serait des plus intéressants. Nous n'avons pu en donner, ici, qu'un simple aperçu, en choisissant quelques faits entre mille.

Terminons ce chapitre par un extrait de la Circulaire adressée par Mgr Casanelli d'Istria à son clergé, plusieurs années après, à l'occasion de la mort du P. Luigi, d'abord collaborateur, puis successeur du P. Séméria, comme supérieur du couvent de Vico.

« Cette mort, disait le prélat, présente tous les caractères d'une véritable calamité publique !... Des hommes tels que le Père Luigi sont rares !... Apôtre de la Corse, il l'arrosa de ses sueurs et la féconda de ses travaux. Sa parole, pleine d'onction et de force, retentit, pendant quinze années, dans la plupart des contrées de notre vaste diocèse, et produisit partout les fruits les plus abondants. Que de fois nous avons recueilli, au cours de nos visites pastorales, la riche moisson qu'il nous préparait. Quelle plume pourrait retracer le bien qu'il a accompli ? Qui pourrait compter les scandales qu'il a arrachés, les divisions qu'il a éteintes, les familles qu'il a pacifiées, les âmes qu'il a ramenées, les amis qu'il a consolés, dirigés et affermis dans les voies du salut ?

« Modèle de toutes les vertus, type du vrai prêtre et du vrai Missionnaire, il répandit dans le monde la bonne odeur de Jésus-Christ et brilla comme une lampe ardente dans le sanctuaire. Quiconque avait le bonheur de l'approcher et de converser avec lui, se sentait meilleur au sortir de ses entretiens. Comment résister à cette voix si

douce, si modeste, si puissante dans son humilité ? Comment se défendre des innocentes séductions d'une charité si patiente, si indulgente, si désintéressée ?

« Si nous parlons ainsi, c'est que personne ne fut plus à même que nous d'apprécier cette âme d'élite... Il nous fut donné de l'étudier de près... Notre plus suave délassement aux fatigues de l'épiscopat était de nous entretenir avec cet homme de Dieu, confident de nos peines et conseiller intime de nos pensées (1).

« Il vous sera aisé de comprendre, après cela, quelle doit être l'amertume de notre affliction, au souvenir de ces précieux rapports, dont la mort, hélas ! vient de rompre le nœud.

« Dieu ne veut pas, cependant, que notre tristesse soit sans consolation. La mort des saints, en effet, quand on la considère au point de vue de la foi, offre toujours plus de joies que de larmes. Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque, selon l'expression de la Vérité même, cette mort est d'un si grand prix devant Dieu.

« Quoi de plus propre à ranimer notre espérance que ces témoignages spontanés et unanimes de vénération publique, qui entourent l'homme juste sur son lit funèbre, aussitôt après son dernier soupir, l'honorent d'une sorte de culte et le suivent au delà du tombeau !... Tout cela n'atteste-t-il point que ce trépas est le commencement d'un triomphe qui se consommera par la résurrection ? Grâce aux démonstrations d'amour et de gratitude de la population de Vico, cette gloire n'a pas manqué à notre saint défunt !

« Une autre pensée, non moins consolante, diminue notre douleur. Le Père Luigi ne s'est pas, en réalité, détaché de nous. Nous ne l'avons pas perdu tout entier. Sa dépouille mortelle repose au milieu de nous, à côté des restes vénérés des RR. PP. Albini et Moreau, ses prédécesseurs, de sainte et impérissable mémoire.

« Nous avons la conviction que les âmes de ces trois fidèles serviteurs de Dieu jouissent déjà de la récompense promise à ceux qui ont vaillamment combattu les combats du Seigneur. Nous aimons à penser que, du haut du ciel, ils continuent à veiller sur nous et à nous aider de leurs prières auprès du souverain Pasteur, notre divin Maître. »

(1) Mgr Casanelli d'Istria passait, chaque année, les mois de chaleur au couvent de Vico.



CHAPITRE XII

Notre-Dame des Lumières

1837-1846

§ 1

Æterni luminis Mater.

Entre Avignon et Apt, près du village de Goult, est situé l'un des plus célèbres sanctuaires de la Sainte Vierge dans le Comtat-Venaissin et les pays limitrophes.

Très fréquenté pendant tout le moyen âge, il fut abandonné et presque entièrement détruit, à la suite des guerres de religion du XVI[e] siècle.

Sans toiture et les murailles lézardées, il était envahi par le lierre et les broussailles, quand, au mois de septembre 1661, des lumières mystérieuses se montrèrent, pendant plusieurs nuits, sur ces débris informes d'un passé glorieux.

Au bruit de ce prodige, les populations environnantes accoururent en foule et furent témoins de ces faits absolument inexplicables, en dehors d'une intervention surnaturelle. De nombreux miracles manifestèrent aussi la volonté de la Reine du ciel d'être honorée en ce lieu, où elle avait multiplié autrefois, durant si longtemps, les grâces et les bénédictions.

L'édifice fut donc rebâti sur des proportions plus vastes, et, en 1697, solennellement inauguré par Mgr J.-B. de Sade du Mazan, évêque de Cavaillon (1).

(1) Cf. R. P. Michel du Saint-Esprit, Commissaire général de la Réforme des Carmes, *Le saint pèlerinage de Notre-Dame des Lumières, histoire contenant les commencements, les progrès, l'estat et les miracles de l'admirable dévotion de la sainte chapelle de Goult, en Provence, évesché de Cavaillon*, in-12, Lyon, 1666. Dédié à la reine de France, Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, ce livre débute par une longue « Epistre dédicatoire de l'auteur à Sa Majesté, » et se présente muni de très sérieuses approbations, entre autres celles du théologal de Lyon, des docteurs de Sorbonne, du provincial des Carmes, du général du même Ordre et du vicaire capitulaire de Cavaillon, *sede vacante*. Un exemplaire de cet ouvrage, devenu très rare de nos jours, se conserve à la Bibliothèque nationale de Paris, où nous avons pu en faire une étude attentive. Il est d'autant plus précieux, que l'auteur est contemporain des événements, et raconte un grand nombre de prodiges opérés de 1663 à 1666, dont il fut, le plus souvent, témoin oculaire. L'intervention céleste était si frappante que beaucoup de protestants du voisinage se convertirent. Un des chapitres les plus intéressants est celui qui renferme une dissertation, très développée et très approfondie, sur les lumières merveilleuses aperçues, à diverses reprises, par la foule entière. L'écrivain démontre péremptoirement que ces

Pendant plus de cent ans, jusqu'à la Révolution, la garde en fut confiée aux Carmes. L'église et le couvent, vendus, alors, comme biens nationaux, passèrent par les mains de divers acquéreurs, puis, à la restauration du culte, devinrent la propriété des Trappistes.

Aussitôt les pèlerins reparurent ; mais les expansions de la piété, parfois un peu trop bruyantes, des populations méridionales, troublaient beaucoup le silence perpétuel qui doit régner dans un cloître. Désireux de retrouver le calme et la solitude qu'ils aiment dans leurs monastères, les Trappistes, sur les instances pressantes de Mgr Du Pont, archevêque d'Avignon, offrirent à Mgr d'Icosie, vers la fin de l'année 1836, d'acheter cet immeuble, avec ses dépendances, et d'y installer une de ses communautés.

Cette proposition fut agréée, et le contrat conclu dans le courant du mois de janvier 1837. N'était-ce point la Vierge Immaculée qui successivement appelait ses Oblats à desservir ses sanctuaires ? Dans plusieurs, déjà, ils avaient eu le bonheur de faire refleurir sa dévotion. Dans combien d'autres ne devaient-ils pas encore travailler au même but !

L'église de Lumières a un aspect monumental. On parvient au chœur, très élevé au-dessus du pavé de la nef, par un double et large perron de quinze marches, de chaque côté de l'autel. Sur le pourtour, des stalles remarquables. Au-dessous, une crypte souterraine, dans laquelle on descend par un escalier commode de treize marches, creusé au milieu de l'espace qui sépare les degrés par lesquels, de chaque côté, on monte au sanctuaire.

Cette chapelle inférieure, renommée par tant de miracles, inspire le recueillement. Elle est très régulière, et comme constituée par trois absidioles. Derrière une grille, nécessaire les jours de concours où la foule est immense, se voit la statue de la Sainte Vierge, si vénérée dans la contrée.

Sur une petite place s'ouvre la porte du couvent, près de celle de l'église. Le visiteur rencontre, d'abord, un beau vestibule de vingt mètres de long sur quatre et demi de large, entouré d'un certain nombre de grandes salles voûtées.

La superficie du jardin est considérable. Des eaux jaillissantes y coulent, avec un doux murmure, pour le fertiliser. Ce sont celles du

lumières extraordinaires ne peuvent être que d'origine surnaturelle. — Voir aussi Achard, *Dictionnaire historique, géographique et topographique de la Provence ancienne et moderne*, 4 in-4°, Aix, 1788, t. I, p. 380. Cet auteur donne également le fait de l'apparition des lumières miraculeuses comme incontestable et surabondamment prouvé.

Limergue, qui, près de là, se réunissent à celles du Calavon et baignent le pied d'une colline que les pins couvrent de leur éternelle verdure. Un sentier, serpentant sous des allées ombreuses, gravit la côte et mène à un oratoire construit, en l'honneur de l'archange saint Michel, au-dessous d'une énorme roche. Il existait déjà avant le XIe siècle, car, en 1031, il fut cédé par Guillaume de Simiane à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille (1).



Notre-Dame des Lumières. — Vue d'ensemble.

Restauré par les Carmes, en 1664, il était dans un état de délabrement presque total, quand la Congrégation acquit cette propriété. Les Oblats le rebâtirent de fond en comble, et plantèrent les arbres qui, peu à peu, revêtirent ce monticule, auparavant entièrement dénudé.

Le paysage est charmant. A un kilomètre vers l'est, sur un mamelon, est assis le joli village de Goult, avec les pittoresques ruines du château de ses anciens seigneurs. A droite, la ville de Bonnieux, dominée par son église du XIIe siècle, et encerclée de ses vieux remparts du moyen âge. Tout près, les riantes vallées arrosées par le Calavon et le Limergue. Vers le sud, les montagnes du Luberon forment à ce tableau un cadre superbe, et profilent leurs lignes sinueuses sur le ciel de la Provence, presque toujours d'un bleu si pur. Dans le lointain, le mont Ventoux dresse, au nord, jusqu'à près de deux mille

(1) Cf. *Archives départementales des Bouches-du-Rhône, Cartulaire de Saint-Victor,* folio 428.

mètres, son sommet conique, gigantesque pyramide isolée, dépassant de beaucoup tout ce qui l'environne.

Au lendemain de sa première visite officielle à Notre-Dame des Lumières, le Supérieur général écrivait, le 3 juin 1837, au P. Casimir Aubert :

— Nous sommes ici dans un paradis terrestre. Rien n'est beau comme cette église... Nous voilà donc chargés des sanctuaires les plus



Notre-Dame des Lumières. — Portes de l'église et du couvent.

célèbres de la Sainte Vierge. Il semble que le bon Dieu nous ménage le moyen d'accomplir les desseins de sa Providence, et de nous acquitter du devoir qui nous a été imposé par son Vicaire, lorsqu'il approuva notre Congrégation. Déjà le dixième établissement !... Je ne sache pas qu'il y ait aucune autre Société qui, de notre temps, ait été favorisée de la sorte.

Mgr Du Pont ne cachait pas sa joie. Il combla Mgr de Mazenod de politesses et d'amabilités. A son occasion, il voulut inviter à sa table tous les chanoines du Chapitre et les principaux curés de la ville archiépiscopale.

Il se plaisait à lui dire :

— N'oubliez pas, Monseigneur, que je vous fais archevêque d'Avignon. Je vous en confère tous les pouvoirs, et je vous prie d'en user au même titre que moi.

Une semaine après, Mgr de Mazenod lui ayant demandé plusieurs dispenses pour la maison de Lumières, l'archevêque lui répondit :

— Ne vous ai-je pas appris que vous étiez archevêque d'Avignon? Accordez vous-même les dispenses convenables. Agissez ainsi toutes les fois que vous jugerez à propos de modifier quelques-unes de mes lois diocésaines. Vos droits sont aussi étendus que les miens.

§ 2

Résurrection du pèlerinage.

Sous l'habile direction des Oblats, expérimentés dans ce genre de ministère, le pèlerinage acquit bientôt une prospérité qu'il n'avait pas eue auparavant.

Des multitudes accoururent, même de fort loin. Quotidiennement des voix nombreuses répétaient dans le sanctuaire rajeuni, et avec les accents de la piété la plus filiale, l'invocation traditionnelle :

— *Æterni Luminis mater, ora pro nobis!* Mère de l'éternelle Lumière, priez pour nous !

Certains jours, le concours était plus empressé. Comme elles étaient attrayantes, les pompes religieuses, dont cette église de Marie devenait, chaque année, plusieurs fois, le théâtre ! Une même pensée animait les esprits : la confiance sans bornes dans la puissante intercession de la Reine du ciel. On employait la nuit à chanter ses louanges.

Une magnifique procession aux flambeaux s'organisait la veille, au soir. Elle déroulait ses files interminables dans les longues allées du jardin, s'engageait dans les sentiers sinueux de la colline Saint-Michel, et retournait vers l'église splendidement éclairée. C'était vraiment la fête des lumières, et la statue de la Sainte Vierge s'avançait triomphante sur un océan de feu.

Ces solennités touchantes remplissaient d'une émotion inoubliable le cœur des assistants.

La procession finie, et après la bénédiction du Très Saint Sacrement, l'un des Pères donnait aux pèlerins les avis pratiques, pour sanctifier le plus possible cette nuit sans sommeil.

Voici l'ordre habituel des exercices qui se succédaient, tandis que les foules, toujours grossissantes, assiégeaient les nombreux confessionnaux :

A onze heures du soir, sermon du haut de la chaire ; à minuit, une première messe de communion ; à deux heures du matin, grand'messe, le plus souvent en musique. Puis, des messes basses presque constamment jusqu'à midi.

Après l'audition des avis, le chant des cantiques recommençait et se poursuivait toute la nuit, excepté durant le sermon et la célébration de la grand'messe.

Par milliers se comptaient les communions. Une heure ne suffisait pas à trois ou quatre prêtres occupés simultanément à distribuer le pain eucharistique.

Régénérées dans la vie chrétienne ou fortifiées dans la ferveur, les âmes ne s'éloignaient qu'à regret de ces lieux privilégiés, où elles avaient ressenti comme un avant-goût du ciel. Ce n'était jamais sans la volonté bien arrêtée d'y revenir au plus tôt (1).

Plusieurs fois, la maternelle bonté de la Très Sainte Vierge s'y manifesta par des miracles éclatants. Une année, deux aveugles recouvrèrent subitement la vue, le jour de l'Assomption. D'autres faveurs célestes, non moins surprenantes, récompensèrent la confiance des fidèles. La célébrité du sanctuaire en augmenta dans toute la Provence et le Comtat-Venaissin (2).

Le chantre de *Mireille*, l'illustre poète Frédéric Mistral, dans cette douce langue que, par ses immortels poèmes, il devait relever si haut, même aux yeux des plus fins lettrés, composa, en l'honneur de Notre-Dame des Lumières, un cantique populaire, très aimé, que les foules répétaient avec entrain.

On nous permettra d'en citer le refrain gracieux :

Nostro Damo dé Lumièro,
Tiras-nous dé la sournièro
Qué rend nosti jour amar!
Bello estello matinièro,
Bello estello de la mar!

§ 3

L'œuvre des missions dans le Comtat-Venaissin.

La première fut celle d'Entraigues, petite ville de deux mille habitants, à quinze kilomètres au nord d'Avignon, sur la route de Carpen-

(1) Cf. R. P. A. S., O. M. I., *Pèlerinage de Notre-Dame des Lumières*, in-16, Avignon, 1876, p. 61 sq.

(2) Cf. Abbé L.-C. Fer, *Notice historique sur Notre-Dame des Lumières*, in-12, Pont-Saint-Esprit, 1861. Cet ouvrage contient le récit des miracles opérés depuis l'arrivée des Oblats. Ils sont racontés d'après les chroniques du sanctuaire, principalement celles rédigées par le P. Françon, O. M. I., « dont l'autorité, dit l'écrivain, ne saurait être contestée dans tout le diocèse d'Avignon ».

tras. Elle fut prêchée pendant que l'on traitait de l'acquisition du couvent, et le succès fut des plus complets.

Avant la mission, personne dans cette paroisse ne s'approchait des sacrements. L'année suivante, tous les habitants firent leurs pâques. Leur changement radical et leur persévérance prouvèrent, une fois de plus, quelles grâces fécondes Dieu répandait sur ce genre d'évangélisation.

Un des vicaires généraux, M. Barret, écrivait à ce sujet à Mgr de Mazenod, le 18 janvier 1837 :

— La mission d'Entraigues produit les plus heureux résultats. Elle nous présage tout ce que gagnera le diocèse d'Avignon, à l'établissement de vos Missionnaires à Lumières. Monseigneur l'archevêque appelle de tous ses vœux le moment où cet établissement sera formé. Tous les bons prêtres partagent ses sentiments, en sorte que vous devez regarder comme une terre amie celle où vous enverrez vos enfants. Inutile de vous assurer que le plus dévoué de vos serviteurs sera le plus sincèrement attaché à vos disciples. Mon affection leur est acquise.

Presque toutes les paroisses du Comtat-Venaissin furent évangélisées avec des fruits très abondants de salut. Ces missions ressemblant à celles de la Provence, de la Drôme et de l'Isère déjà décrites, nous ne nous y arrêterons pas, afin d'éviter des répétitions. On trouvera, d'ailleurs, beaucoup de détails à ce sujet dans la *Vie du R. P. Françon*, qui passa une quarantaine d'années à Lumières. Par les succès de ses prédications, il mérita d'être appelé le Bridaine du Comtat (1).

Parmi ceux qui travaillèrent dans ces contrées, se signalèrent aussi les Pères Honorat, Magnan, Rouvière, Bermond, Ricard, Martin, Viala, Bize, etc. Plusieurs avaient appartenu à la maison de Billens, dont la situation politique de la Suisse occasionna l'abandon, le 15 juillet 1837, et qui fut définitivement vendue en 1840.

§ 4

Le juniorat.

Les dimensions du couvent, le nombre de ses pièces, le grand jardin qui l'entourait, se prêtaient parfaitement à la création d'une école apostolique. Auprès de la Vierge des Lumières croîtraient les futurs Missionnaires qui porteraient ensuite la bonne nouvelle de l'Évangile, non seulement à la France, leur patrie, mais aux régions

(1) Cf. Mgr Redon, vicaire général d'Avignon, *Vie du R. P. Françon, O. M. I.*, in-12, Avignon, 1902. — Id., *Amitié sacerdotale. Le R. P. Françon, O. M. I., et l'abbé Vève,* in-12, Avignon, 1902.

les plus lointaines et les plus déshéritées. Sous le regard de Marie, leur âme se développerait à l'aise et se préparerait au sacrifice.

En 1839, Lumières devint comme le petit séminaire de la Congrégation. Plusieurs Oblats y dépensèrent les forces de leur jeunesse sacerdotale, de leur maturité, et, quelques-uns, de leur existence entière. Dieu seul connaît l'étendue de ce dévouement ininterrompu de tous les jours et de tous les instants. Il le récompensa, dès ce monde, par la richesse des résultats.

Ce labeur, en effet, pour être moins brillant que d'autres, n'était ni moins méritoire, ni moins fructueux. Si, selon le mot de l'Écriture, les



Notre-Dame des Lumières. — Le juniorat.

fils sages sont la joie de leurs pères (1), les directeurs et professeurs du juniorat ont eu bien des motifs de ne pas regretter le temps consacré par eux à cet établissement.

Les jeunes gens qui reçurent dans ces murs tant de preuves de paternelle sollicitude, ne persévérèrent pas tous ; plusieurs même furent ingrats ; mais combien demeurèrent fermes et n'oublièrent jamais l'heureux temps écoulé à l'ombre de ce délicieux sanctuaire, auquel leur présence communiquait un nouveau charme, tandis que leurs chants rehaussaient sa splendeur ! Les pèlerins les appelaient « les petits Missionnaires ». Ils aimaient à les voir servir à l'autel, exécutant avec tant d'ordre et de grâce les cérémonies ; ils écoutaient avec bonheur leurs voix fraîches, remplissant de leurs harmonies les vastes nefs.

(1) Prov., x, 1.

Et que d'apôtres fervents, zélés, puissants en œuvres et en paroles, le juniorat a procurés aux missions d'Angleterre, du Canada, de la Rivière-Rouge, de l'Orégon, de Ceylan, du Texas, etc. !

Le P. Honorat, premier supérieur de la maison de Lumières, présida à l'aménagement de cette institution si pleine d'espérances. Quand il partit pour le Canada, en 1841, le P. Ricard lui succéda dans cette charge, et la garda jusqu'en 1847, époque où il s'embarqua, lui aussi, pour l'Amérique, afin d'aller fonder, à l'extrémité occidentale du grand continent, les pénibles missions de l'Orégon. Il emmenait avec lui trois des enfants de Lumières : les frères Chirouze, Pandosy et Blanchet.

— Si le Supérieur général y eût consenti, écrivait-il, tout le juniorat se serait mis en route, tant l'enthousiasme était ardent.

Beaucoup après eux ne tardèrent pas à traverser l'Atlantique : ce furent le P. Faraud, plus tard vicaire apostolique des immensités glacées du Mackenzie ; les Pères Bernard, Chevalier, Gaudet, Arnaud, Cauvin, Pourret, etc., etc.

En même temps, quelques-uns de leurs condisciples se dirigeaient vers l'équateur. Le P. Vivier accompagnait Mgr Sémeria dans les Indes ; le P. Dion, Mgr Allard à Natal, dans l'Afrique australe.

D'autres restèrent en France et s'y acquirent un nom dans la chaire : les P. Gondrand, Baret, Chavard, Bonard, etc. Mentionnons, parmi ceux-ci, le P. Rey, prédicateur très apprécié de retraites pastorales, supérieur des chapelains de Saint-Martin de Tours, puis de la basilique du Vœu National de Montmartre, à Paris.

Plusieurs enseignèrent avec succès la philosophie et la théologie dans les grands séminaires : les Pères Lancenay, Rey, Martinet, Rambert, etc.

Les nations voisines y étaient aussi représentées. Indiquons, par exemple, les Pères Zirio et Martini, dont le ministère fut si fécond auprès de la si importante colonie italienne de Marseille.

Ce premier juniorat, aux fruits si encourageants, ne dura, néanmoins, que sept à huit ans à peine. La Vierge de Lumières l'avait béni d'une façon toute spéciale. Des vocations si excellentes et si multipliées doivent certainement être attribuées à sa maternelle intervention.

Mais, vers 1847, il arriva, de la plupart des grands séminaires de France, dans les noviciats de la Congrégation, tant d'ecclésiastiques ayant achevé déjà une partie considérable de leurs études théologiques, que Mgr de Mazenod crut inutile de le conserver. Il se résolut donc à le dissoudre, quoique à regret. Cette mesure coûtait à son cœur :

elle était également douloureuse pour le père et pour les enfants.

L'œuvre ne fut reprise que deux ans avant la mort du vénéré Fondateur, au mois d'octobre 1859. Dès lors, le local autrefois si peuplé, redevint encore une pépinière d'apôtres.

Un trait, pour finir.

Parmi les élèves du premier juniorat, un surtout s'était fait remarquer par ses dispositions exceptionnelles, soit pour la science, soit pour la vertu. Mais il avait un défaut essentiel : depuis trois ou quatre ans qu'il habitait cette sainte maison, il ne grandissait pas. Ses maîtres prévirent que ce serait pour lui, dans l'avenir, une cause d'irrégularité canonique, et, vu la petitesse de sa taille, décidèrent de le renvoyer.

Quand on lui notifia l'arrêt du Conseil, il en fut atterré. Pourtant, il se ressaisit vite, en pensant qu'il était près d'un sanctuaire où Marie opérait des prodiges. Il eut donc recours à elle, et sut si bien l'intéresser en sa faveur, qu'il obtint, d'abord, un sursis à son renvoi.

On le garda, quelque temps encore, par égard aux sentiments si édifiants qu'il manifestait ; mais, à une condition expresse :

— Il faut que vous grandissiez, lui disait-on.

— Soyez tranquilles, répondait-il ; je grandirai !

Il l'affirmait avec autant d'assurance que si la chose eût dépendu de lui seul.

Nul, cependant, ne peut ajouter une simple coudée à sa taille : c'est la parole du Sauveur. L'enfant le savait ; mais il n'ignorait pas aussi que la foi transporte les montagnes.

Sa confiance en la Reine des Cieux ne fut pas déçue. A partir de ce moment, en effet, il se mit à grandir à vue d'œil. Sa prière avait été exaucée. Bientôt il ne le céda à personne par sa taille avantageuse, comme il ne le cédait à aucun sous le rapport de la science et de la vertu.

Cet enfant de bénédiction fut, plus tard, directeur au grand séminaire de Marseille ; puis, supérieur du scolasticat d'Autun ; et, enfin, assistant général du T. R. P. Fabre, successeur de Mgr de Mazenod. Nous le retrouverons, dans la suite de cette Histoire : c'est le R. P. Martinet.



CHAPITRE XIII

La Congrégation fortifie ses positions en France et envoie de nombreux rejetons en Angleterre et au Canada

1837-1846

§ 1

Le sixième Chapitre général et la promotion de Mgr Eugène de Mazenod à l'évêché de Marseille.

Depuis son approbation solennelle par le Vicaire de Jésus-Christ, la Congrégation, grâce à la protection divine, se développait constamment.

N'était-il pas à craindre que cet accroissement si rapide ne nuisît à son unité ? ou que, du moins, l'esprit de famille n'en fût affaibli ?

Le sixième Chapitre général, tenu à Marseille du 4 au 12 août 1837, travailla efficacement à resserrer les liens indissolubles qui devaient exister entre tous les membres de la Société. Cela était d'autant plus opportun, qu'elle se voyait à la veille de fondations nouvelles, et que, sortant des limites de la France, elle était sur le point de s'établir en Angleterre et dans l'Amérique du Nord.

Les résultats de ces assises furent des plus heureux pour l'organisation intérieure. Une parfaite uniformité s'introduisit entre les diverses maisons, par suite d'une réglementation plus complète et plus détaillée qui fixa jusqu'aux moindres usages. Ainsi, un Oblat recevant une obédience pour une destination quelconque, ne serait presque pas dépaysé, les communautés étant partout les mêmes. La charité fraternelle, source de tant de consolations et de forces, se conserverait entière, malgré les séparations imposées par les distances. Le *cor unum* et l'*anima una*, la fusion des cœurs et des âmes, loin de perdre à cette dilatation providentielle, y gagnerait, au contraire.

En conséquence, un décret obligea les supérieurs locaux à envoyer, chaque année, à l'Administration générale, le compte rendu exact des œuvres accomplies par les Pères vivant sous leur autorité. Ces rapports fourniraient les matériaux pour des Annales mensuelles, ou trimestrielles, qui mettraient tous les fils de la Congrégation en

communication ininterrompue, et presque en présence continuelle, les uns des autres.

Le gouvernement de Louis-Philippe, mieux inspiré que par le passé, avait renoncé à son ressentiment si injuste envers Mgr d'Icosie. La réconciliation était sans arrière-pensée, et Mgr Fortuné de Mazenod,



Mgr de Mazenod, évêque de Marseille.

âgé de quatre-vingt-huit ans, ayant offert sa démission, son neveu venait d'être nommé pour lui succéder sur le siège si important de Marseille.

A la dernière session, il entretint l'assemblée de cette affaire qui, quoique lui étant personnelle, était aussi de la plus haute gravité pour les intérêts majeurs de la Congrégation :

— L'action de la Providence paraissait trop visible pour qu'il me

fût possible de me dérober... Je pouvais me croire autorisé suffisamment par l'agrément que le Souverain Pontife, instruit de mes devoirs vis-à-vis de notre Institut, a donné à ma nomination faite par le roi. Je sais aussi, par l'expérience de quatorze années, que l'administration de ce diocèse ne serait pas capable de me détourner de celle de la Congrégation. Néanmoins, avant mon élection définitive au prochain consistoire, j'ai cru devoir exposer au Chapitre l'état des choses, et le consulter, afin de me soumettre à son sentiment.

En entendant ces paroles, les assistants avaient peine à réprimer leur émotion. Dès que le Supérieur général se tut, une acclamation unanime et spontanée affirma, plus éloquemment que des paroles, l'adhésion complète de la Congrégation à la promotion de son vénéré Fondateur au siège épiscopal de Marseille.

Préconisé au consistoire du mois d'octobre 1837, Mgr Charles-Eugène de Mazenod partit pour Paris, avec le P. Tempier, et y arriva le 25 novembre.

Reçu aux Tuileries, avec les marques de la plus entière confiance et de la plus vive sympathie, par le roi Louis-Philippe, qui l'avait connu, autrefois, en Sicile, il en obtint des secours considérables pour son diocèse, et la promesse de l'érection, à Marseille, d'une cathédrale digne de cette cité par sa grandeur et sa magnificence.

La prise de possession eut lieu le 24 décembre 1837, veille de la Noël.

§ 2

Les affaires du Laus.

Comme gage du merveilleux épanouissement qu'il lui réservait, Dieu voulut ménager à la Congrégation une douloureuse épreuve. C'est là, d'ailleurs, une loi de sa Providence, soit pour la vie des individus, soit pour l'existence des familles religieuses. Dans le creuset, l'or s'épure ; dans la souffrance, le caractère se trempe plus fortement. La croix est la condition indispensable de tout progrès surnaturel.

L'hostilité que Mgr Arbaud n'avait cessé de témoigner à la Congrégation, dont il appréciait, cependant, hautement les services, dérivait uniquement de sa soif de domination. Il ne lui adressait qu'un seul reproche : celui de n'être pas exclusivement dans sa main. Assurément, il reconnaissait l'incontestable utilité des Missionnaires du Laus : mais il aurait voulu en faire une institution purement diocésaine et ne dépendant que de lui. Tel fut le mobile de son opposition systématique : source d'une série de mesures vexatoires, injustifiables et

visiblement ou secrètement dirigées vers ce but suprême de ses efforts.

Quand il mourut, le 27 mars 1836, il n'avait pas réussi encore à réaliser ce plan ; mais il en transmettait l'idée après lui, et en avait préparé, de longue date, l'exécution.

Son successeur, Mgr de la Croix d'Azolette, n'hérita que trop de son particularisme étroit. Un de ses premiers actes fut de séparer de leur maison mère de Belley, les Sœurs de Saint-Joseph, établies depuis quelque temps à Gap. Ensuite vint le tour des Oblats. Dix ans avant l'expiration du bail passé entre Mgr Miollis et Mgr de Mazenod, il somma le Supérieur général de rappeler du Laus ses religieux, dont il confessait pourtant le mérite, et qu'il félicitait grandement du bien accompli. Mais, ni les droits acquis, ni les engagements, ni même l'esprit et la pratique de l'Église à ce sujet, n'eurent de valeur pour lui et ne le détournèrent de ses idées préconçues.

Le signataire du contrat, Mgr Miollis, démissionnaire de son siège de Digne, et retiré à Aix, vivait encore. Agé de quatre-vingt-cinq ans, il crut de son devoir de protester avec une grande énergie, par une lettre qu'il écrivit spontanément à son successeur à Gap. Il disait, avec preuves à l'appui, que renvoyer ainsi les Oblats, sans avoir rien à leur reprocher, était violer ouvertement l'acte authentique qui leur accordait vingt-neuf ans de jouissance des locaux. C'était, en outre, aller contre le pacte, verbal, il est vrai, mais obligatoire, puisqu'il entraînait des obligations réciproques, par lequel les parties contractantes avaient déclaré que la fondation serait perpétuelle.

Cette intervention resta sans effet. L'évêque de Gap annonça, au contraire, publiquement, qu'il allait constituer une communauté de Missionnaires diocésains, pris uniquement dans son clergé.

Le 27 avril 1840, le siège de Gap étant redevenu vacant, les membres du Chapitre, désireux de protester contre ce qu'ils regardaient comme une ingratitude et une injustice, élurent vicaires capitulaires des chanoines manifestement favorables aux Oblats. La population entière applaudit à ce choix et au motif qui l'avait déterminé.

Mgr Rossat, le nouvel évêque, arriva le 10 mars 1841. Relativement aux communautés religieuses, il partageait les préjugés de ses prédécesseurs : elles lui paraissaient un obstacle à l'exercice de l'autorité épiscopale. Sans tarder, il résolut de s'en défaire, et mit à l'exécution de son projet moins de forme encore que Mgr d'Azolette. Il s'empressa de nommer un curé et un vicaire dans la paroisse de Notre-Dame du Laus. En même temps, il signifiait sèchement au P. Mille, supérieur de

la communauté, l'ordre impératif, pour lui et ses confrères, de quitter, au plus tôt, le pays.

Quelques jours après, pour accélérer leur départ, il leur enlevait la juridiction, leur interdisait même de célébrer la messe, et étendait cette suspense *a sacris* à tous les membres de la Congrégation.

Sentence injuste et absolument anticanonique !

Si on en eût appelé à Rome, Mgr Rossat eût certainement été blâmé et condamné. Un évêque n'a pas le droit de suspendre ainsi tous les membres d'une communauté régulièrement établie, moins encore ceux d'une Congrégation entière. Cette mesure est manifestement un abus de pouvoir. Les fautes sont personnelles ; les châtiments doivent l'être aussi. Quand un religieux a commis un délit, extérieur et grave, que l'Ordinaire lui inflige une flétrissure ; mais il tombe lui-même dans une injustice criante, si, à cause d'un malheureux coupable, il frappe une foule d'innocents.

Parmi les Pères composant la communauté du Laus, en 1841, aucun n'avait encouru de censure. Tous étaient dignes d'éloges par leurs vertus sacerdotales, leur zèle apostolique et le bien considérable qu'ils opéraient. Mgr Rossat l'avouait lui-même. Aucun d'eux, par conséquent, ne méritait d'être traité avec tant d'inhumanité. Accabler un innocent sous la peine la plus dure qui puisse atteindre un prêtre : la défense de monter à l'autel, est un acte répréhensible et que rien ne légitime. Mais jeter ainsi l'interdit et le déshonneur sur une communauté entière, sans égards aux services rendus pendant vingt ans, et uniquement pour s'en débarrasser, est un acte non seulement contraire aux lois canoniques et aux prescriptions de la justice ou de la simple équité, mais opposé même aux plus élémentaires convenances.

Si, en politique, la fin ne justifie pas les moyens, combien moins dans l'administration ecclésiastique, tenue à plus de droiture et à plus de sainteté !...

C'était, là, une de ces prétendues et fameuses libertés de l'église gallicane, dont les prélats n'admettaient point la suprématie du Pape, se croyant, dans leur diocèse, égaux à lui. Rien, ni les décrets pontificaux, ni les canons disciplinaires des conciles, ni les lois générales de l'Église, n'avaient du poids à leurs yeux. Leur idéal de gouvernement était l'arbitraire dans l'omnipotence (1).

Cette mesure inqualifiable de Mgr Rossat fut sévèrement réprouvée par d'autres évêques. Mgr Sibour, évêque de Digne, et, plus tard, arche-

(1) Cf. Dom Delatte, *Vie de Dom Guéranger,* t. I, p. 315, 331, 333, 348, sq, etc. : « A leurs yeux l'autorité épiscopale n'était rien, si elle n'était tout. »

vêque de Paris, se hâta d'écrire au P. Mille qu'il lui accordait, à lui et à ses confrères, les facultés les plus étendues. Il leur suffisait donc de traverser la Durance pour célébrer la sainte messe en toute sûreté de conscience, et exercer les autres fonctions de leur ministère sacré. Quelques pas les mettaient ainsi à l'abri des foudres gallicanes.

Une lettre du P. Hermitte nous montre les sentiments de la communauté, en ces tristes circonstances :

— Je voudrais être, en ce moment, un ange, pour voler jusqu'à Marseille, et bénir avec vous le Dieu de toute sainteté du bien immense que notre Congrégation a fait dans le diocèse de Gap, par sa grâce toute-puissante... Il nous manquait, après tant d'autres preuves de la bonté divine, celle d'une persécution. Nous venons de la recevoir : nous sommes tous interdits *a sacris !* Quand le Souverain Juge me demandera : « Qu'avais-tu fait pour mériter une telle punition ? » je lui répondrai : « Mon Dieu, j'avais quitté mon père et ma mère ; j'avais renoncé à tout ; je me suis épuisé, sacrifié pour les âmes du diocèse de Gap, vers lesquelles j'étais envoyé !... Seigneur, soyez ma défense, je remets mon âme entre vos mains ! »

Ces pensées sublimes étaient celles de tous. Le calme régnait en eux. Ils étaient même heureux dans la tribulation.

— Notre Maître a bien plus souffert, disaient-ils. On ne nous a pas encore crucifiés, comme lui... Quel mal avons-nous fait à nos ennemis ?... Mais, comme le Sauveur pardonnait, nous pardonnons !...

De graves intérêts, cependant, imposaient à Mgr de Mazenod le devoir de recourir, au moins, à un arbitrage, soit pour les immeubles du Laus qu'il possédait en vertu d'un contrat bilatéral ; soit au sujet d'une somme de plus de dix mille francs avancée par la Congrégation pour l'achèvement du clocher, sur la promesse qu'elle lui serait rendue, dette sacrée dont Mgr Rossat ne voulait pas même entendre parler.

Toujours généreux, Mgr de Mazenod eût abandonné spontanément cette créance, à titre de charité, dans d'autres conjonctures. Mais il eût manqué à ses obligations de Supérieur général en laissant ainsi, sans protestation, expulser et dépouiller ses enfants.

Les jurisconsultes les plus éminents de Grenoble le confirmèrent pleinement sur la légitimité de ses réclamations. Sa cause était gagnée devant l'opinion publique. Néanmoins, il lui répugnait extrêmement d'en appeler à un tribunal laïque. Il préféra donc un arbitrage ecclésiastique. Mgr Rossat ne s'y prêta point.

Pour éviter une lutte odieuse entre évêques, Mgr de Mazenod se

désista, malgré les droits les plus incontestables. Il en avertit officiellement Mgr Rossat, le 15 mars 1842 :

— Je cède à la violence et ne recule que devant le scandale ; mais je maintiens mes revendications, dans le for intérieur de la conscience.

Dans une autre lettre, datée du 6 avril, après s'être plaint encore de ces procédés étranges et injustifiables, il terminait ce douloureux différend par ces paroles dignes de son grand et noble cœur :

— Que Dieu bénisse votre ministère. Je souhaite que vous fassiez à vos ouailles autant de bien que vous nous avez fait de mal. Puissiez-vous goûter toutes les consolations du bon Pasteur. J'eusse été heureux de contribuer par les miens à vous les procurer ; ne le pouvant plus, aujourd'hui, je me contente d'offrir pour vous au Ciel ce qui a été pour moi un si profond chagrin.

Les membres de la communauté du Laus prièrent aussi pour celui qui leur avait occasionné de si cruelles souffrances. Ils se souvenaient de la recommandation du Maître : *Orate pro persequentibus vos !*

— Loin de mériter que vous les soupçonniez de vous être hostiles, disait Mgr de Mazenod, dans cette même lettre, ils se sont imposé de pieux sacrifices, afin que le Seigneur vous rende le bien pour le mal.

Pour l'amour de la paix, en effet, les Oblats acceptaient des pertes considérables, par suite des fortes dépenses consenties pour réparer le couvent, bâtir le clocher monumental et pourvoir d'un mobilier important l'église presque dénuée de tout, à leur arrivée. Le diocèse de Gap avait gagné à leur présence, outre le bien spirituel incalculable accompli durant ces vingt-trois ans.

Les fidèles les accompagnèrent de leurs larmes, de leurs vœux et de leurs bénédictions. La plupart des prêtres aussi témoignèrent des regrets touchants et une sympathie profonde.

Dans le courant de l'année suivante, Mgr Rossat parut se repentir. A son retour de Rome, il vint à Marseille voir le Supérieur général, et esquissa un semblant d'excuses.

Dès la première phrase, Mgr de Mazenod eut la délicatesse de dévier la conversation. La dignité ne lui permettait pas de renouveler, dans son propre palais, l'exposé des torts si graves dont il avait été victime. Par générosité, il aima mieux couper net un entretien qui eût amené, sur ses lèvres, des paroles calmes, mais sévères, et demanda poliment au visiteur si son voyage en Italie ne l'avait pas trop fatigué.

Le soir, dans son Journal intime, il jetait cette réflexion :

— On pardonne les offenses ; mais les injustices doivent être réparées,... sinon, il faut en porter le poids jusqu'au tribunal de Dieu...

En apprenant la conduite de l'évêque de Gap envers les Oblats, Mgr Garibaldi, nonce du Pape à Paris, manifesta clairement sa surprise et sa peine. Il dit au P. Guibert, alors dans la capitale :

— Le Souverain Pontife, je le sais, vous aime beaucoup. De mon côté, je lui ai fait, comme je le devais, l'éloge bien mérité de votre Congrégation. Ne vous inquiétez pas. Pour un établissement que vous perdez, Dieu vous en donnera dix autres : *Domini est terra, et plenitudo ejus !*

Cette parole du représentant du Pape était comme une prophétie. Elle ne tarderait pas à se réaliser.

Le successeur de Mgr Rossat sur le siège de Gap, Mgr Depéry, en plusieurs circonstances, sembla déplorer ce qui s'était passé, et sonder le terrain, pour savoir si une réparation était possible.

Sans examiner si, dans ces ouvertures, il y avait autre chose qu'une simple formule de politesse, Mgr de Mazenod refusa toujours d'entrer dans ces vues.

Jamais, de son propre mouvement, il n'aurait quitté le Laus ; mais, puisqu'on n'y était plus, il ne voulut jamais plus y retourner. L'honneur de la Congrégation n'exigeait pas ce retour. D'autres horizons plus vastes et plus beaux s'étendaient devant elle. De divers côtés, on réclamait les Oblats dans des postes où ils auraient beaucoup plus de bien à réaliser. Aucun motif donc pour désirer revenir dans les Hautes-Alpes : la France entière, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, le Canada et l'immense Amérique, l'Afrique et l'Asie s'ouvraient devant eux.

Les années, en se succédant, chassèrent de l'esprit de Mgr Rossat les préventions, que, sur de faux rapports, il avait conçues au sujet des Oblats. Transféré à l'évêché de Verdun, il les invita souvent à prêcher des missions dans son diocèse, quand la Congrégation eut fondé à Nancy l'établissement dont nous aurons à parler bientôt. A cette époque, il ne les regardait plus comme un obstacle à l'exercice de son autorité, mais comme des auxiliaires précieux.

Il les supplia, entre autres, d'accepter la mission de Fresnes-en-Woëvre, vu la situation lamentable de cette paroisse. Au curé qu'il y avait nommé, peu auparavant, il avait dit :

— Je vous y envoie pour vous reposer. Dans cette petite ville de douze cents âmes, il n'y a malheureusement rien à faire. C'est la plus mauvaise de tout mon diocèse... la plus mal famée...

Or, dès leur apparition, les Missionnaires l'avaient renouvelée. C'était pendant le mois de décembre 1850. Malgré les pluies torrentielles, l'auditoire qui, dès le troisième jour, remplissait l'église, ne

diminua point. Depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir, les foules se pressèrent autour des confessionnaux. Et cela, pendant quatre semaines. La communion générale des hommes fut superbe. Au banquet eucharistique s'agenouilla toute la brigade de gendarmerie, commandant en tête.

Le jour de la clôture, 5 janvier 1851, Mgr Rossat eut le bonheur de contempler, de ses propres yeux, le merveilleux changement d'une paroisse dont il avait absolument désespéré. Il versa des larmes de joie, en voyant s'approcher, pour recevoir le sacrement de Confirmation, plus de cent adultes, hommes et femmes, de tout âge et de toute condition sociale, ayant, pour la plupart, de cinquante à quatre-vingts ans. Jamais il n'avait imposé les mains à tant de têtes blanches.

— C'est un des plus beaux jours de ma vie, disait-il.

Et, ce bonheur, il le devait aux Oblats.

Les saints savent se venger ! Ils ont leur manière à eux !... noble vengeance que Dieu approuve, et qu'il bénit !

Leur devise est, selon le mot de l'apôtre : Vaincre le mal par le bien. *Vince in bono malum* (1).

Touché du dévouement des Oblats et des succès de leur ministère, Mgr Rossat se montra très affable pour eux. Dans son allocution, il prononça leur éloge devant les fidèles, en termes émus, empreints de la plus profonde conviction.

§ 3
Nomination du P. Guibert à l'évêché de Viviers.

Les nombreux voyages que le P. Guibert avait dû faire à Paris, pour traiter avec les hommes du gouvernement des intérêts de son séminaire, l'avaient mis, malgré lui, en évidence. On fut frappé, en haut lieu, de sa distinction, de son calme, de la finesse de son esprit, de la sûreté de son jugement, de son habileté dans les négociations les plus difficiles et les plus embrouillées.

Depuis plusieurs années, le gouvernement français songeait à le proposer au Souverain Pontife pour un siège épiscopal. Il avait été question de lui pour le siège de Fréjus ; puis, pour celui de Gap, à la mort de Mgr Arbaud ; enfin, pour celui de Périgueux. Le ministre des Cultes l'avait dit, lui-même, à diverses reprises au P. Guibert, qui avait opposé les plus vives résistances.

On parut, d'abord, tenir compte de ses répugnances ; mais, dans la pensée du roi et de ses ministres, qui l'estimaient de plus en plus, ce n'était que partie remise.

(1) Rom., XII, 21.

Au mois de juillet 1841, Mgr Casanelli d'Istria poussait un cri d'alarme. Il écrivait à Mgr de Mazenod :

— Je suis menacé de perdre celui qui est mon bras droit et le principal instrument de toutes mes œuvres.

Le ministre des Cultes, M. Martin du Nord, venait de demander à l'évêque d'Ajaccio et au préfet de la Corse de lui transmettre *dans le plus bref délai* des renseignements confidentiels sur le P. Guibert, sans cacher pour quel motif il s'adressait à eux.

Les renseignements ne pouvaient être que très bons. Mgr Casanelli disait dans cette même lettre au Supérieur général :

— Convaincu, comme je le suis, des qualités éminentes qui le distinguent, et appréciant les signalés services qu'il a rendus à mon diocèse, j'ai regardé comme un devoir de justice et de reconnaissance, de le désigner au gouvernement comme un sujet capable, sous tous les rapports, de remplir les fonctions de l'épiscopat... Mais j'ai supplié, comme une grâce, qu'on me le laissât encore deux ans... Ce n'est pas assez de l'avoir implorée du ministre, cette grâce; c'est de vous surtout, Monseigneur, que je l'attends, et que je la sollicite. Je conjure Votre Grandeur de ne pas permettre que ce digne coopérateur me soit enlevé, en ce moment... Je ne puis me faire à la pensée de le perdre... Mes craintes témoignent, mieux que je ne saurais l'exprimer par mes éloges, de toute l'estime que j'ai pour lui et de l'important service que vous m'avez rendu en me le prêtant...

La correspondance du P. Guibert, à cette époque, nous révèle combien vif était son attachement à sa famille religieuse. Proposé pour l'épiscopat, il n'en voulait pas moins rester dans la voie de l'obéissance :

— C'est la répétition de l'affaire de Gap, écrivait-il, le 14 juillet, à Mgr de Mazenod. Je me flatte que les renseignements fournis par l'évêque et le préfet seront gardés dans les cartons... Quoi qu'il en soit, et puisque mes appréhensions ne sont pas sans quelque fondement, je désirerais que vous me traciez, le cas échéant, ma ligne de conduite. Je n'ai jamais fait que votre volonté, et je veux la suivre comme ma règle souveraine jusqu'à mon dernier soupir. Mais je souhaite que, dans une décision si grave à prendre, vous vous déterminiez uniquement pour le plus grand bien de notre Congrégation. C'est pour elle que j'ai vécu jusqu'ici. Je veux vivre et me sacrifier pour elle jusqu'à la fin... Je n'ai pas le courage de vous entretenir plus longtemps aujourd'hui.

Les événements, cependant, se précipitèrent avec une rapidité que nul n'aurait pu prévoir. Une ordonnance royale du 30 juillet 1841 nommait le P. Guibert à l'évêché de Viviers.

En même temps, Mgr Casanelli d'Istria recevait de M. Martin du Nord une lettre dont nous extrayons le passage suivant, qui nous découvre ce que le gouvernement pensait du P. Guibert :

— Vous avez insisté, Monseigneur, sur l'importance et la nécessité des services que M. l'abbé Guibert rendait à votre diocèse. Vous avez même demandé à n'en être pas privé, pendant deux ans, au moins... Le Roi connaît la situation toute spéciale de votre diocèse; mais, après avoir pesé vos observations dans sa sagesse, il a cru devoir arrêter son choix sur M. l'abbé Guibert. Le diocèse de Viviers, en raison de quelques circonstances particulières, demandait un évêque qui réunît précisément les éminentes qualités par lesquelles ce vertueux ecclésiastique a su mériter toute votre confiance et la justifier. Je conçois vos regrets, Monseigneur, mais un intérêt plus grand a dû l'emporter. M. Guibert, devenu premier Pasteur d'un diocèse, aura peut-être le moyen de vous aider à remplir le vide que sa promotion causera dans le vôtre...

Le nonce de Paris avait envoyé à l'évêque d'Ajaccio une lettre plus catégorique encore, lui défendant formellement de tenter la moindre démarche pour dissuader le P. Guibert d'accepter l'épiscopat.

Impossible au prélat de résister davantage. Mais le P. Guibert, en vrai religieux, écrivit à son Supérieur général :

— Dans huit jours, j'irai me jeter à vos pieds, pour prendre vos ordres, qui ne me sont pas assez clairement connus. L'évêque d'Ajaccio n'a pu s'astreindre au secret : la Corse, à l'heure qu'il est, est en mouvement pour célébrer un événement sur lequel je devrai pleurer tous les jours de ma vie, s'il vient à être consommé.

Les desseins de la Providence apparaissaient trop manifestes pour que Mgr de Mazenod hésitât. Il aurait agi contre sa conscience, en usant de son influence sur le nouvel élu, pour lui conseiller de repousser le fardeau que le Seigneur lui-même lui imposait.

Le 7 septembre, Mgr Guibert partait donc pour Paris. Son séjour s'y prolongea plusieurs mois, dans l'attente du consistoire, où il devait être préconisé.

Très bien accueilli par le roi, la reine et les personnages officiels, il reçut communication du volumineux dossier renfermant toutes les lettres de ceux qui avaient intrigué pour obtenir le siège de Viviers. Il en tira des notes très utiles pour sa future administration ; mais il pria le directeur des Cultes de détruire ces pièces, preuve de la scandaleuse ambition d'un trop grand nombre de prêtres, capables de toutes les

bassesses, pour s'élever aux honneurs ecclésiastiques qu'ils ne méritaient pas,

Fatigué de tant d'intrigues ourdies à propos de ce siège, le ministre avait écarté tous les noms mis en avant, et avait proposé au roi celui du P. Guibert.

— Comment, diable ! n'y avions-nous pas songé plus tôt ? avait répondu Louis-Philippe, avec sa vivacité un peu bourgeoise. L'idée est lumineuse. C'est le seul moyen de sortir de cet imbroglio. Oui ! lui ; et nul autre !...

Ainsi, à la surprise générale, avait eu lieu la nomination d'un sujet qui n'avait sollicité de personne une recommandation, et dont la préoccupation la plus grande était de passer inaperçu.

On était si persuadé, à Paris, du mauvais état du diocèse de Viviers et des difficultés extrêmes attendant le nouvel évêque, que le directeur des Cultes lui dit :

— Vous prendrez toutes les mesures que vous jugerez nécessaires pour rétablir l'ordre : fussent-elles du *despotisme,* nous nous ferons un devoir de vous appuyer.

Après avoir étudié la situation, le P. Guibert, toujours calme et pondéré, se persuada qu'on avait exagéré le mal. Selon lui, on s'était trop alarmé de certains symptômes extérieurs. Au fond, le clergé était bon, et les populations, pleines de foi.

— Avec ces éléments, écrivait-il à Mgr de Mazenod, il ne me sera pas bien difficile de régler le diocèse. Je compte sur la grâce de Dieu et sur vos bons conseils.

L'évêque nommé de Viviers, si estimé déjà par les puissants de la terre, gardait toujours, cependant, envers son Supérieur général, la candeur d'un enfant et la soumission d'un novice.

Il lui ouvrait son âme par ces lignes adressées de Paris, le 8 octobre 1841 :

— Votre dernière lettre que j'ai lue et relue, m'a attendri jusqu'aux larmes. Je l'ai pressée, plusieurs fois, sur mon cœur. Je remercie Dieu tous les jours, et je le bénis de m'avoir donné un Père tel que vous... C'est vous qui m'avez formé... Tout ce que Dieu m'a accordé de grâces, c'est par vous que je l'ai reçu ; et ce Dieu, dans son infinie bonté, veut que vous acheviez de m'engendrer, en me communiquant la plénitude du sacerdoce. Je sais qu'en recevant le caractère sacré de l'épiscopat par l'imposition de vos mains, il sera accompagné de l'abondance des grâces accidentelles qui dépendent de la foi, de la ferveur et de la charité de celui qui sert d'instrument à l'opération invisible du Saint-Esprit. Mon bien-aimé Père, il n'y aura plus en moi une seule pensée,

un seul mouvement du cœur, un atome dans tout mon être qui ne vous appartienne, et que vous n'ayez droit de revendiquer comme votre bien. Toutes les œuvres qu'il plaira à Dieu d'accomplir par mon ministère, seront vos œuvres, à toutes sortes de titres. Je suis heureux de le penser ainsi et de le dire, et cette pensée adoucit à mes yeux le poids formidable d'une charge si au-dessus de mes forces. Puissé-je reproduire en moi votre image, être animé de votre zèle pour l'Église, et consacrer, comme vous le faites, toutes mes énergies et mon existence au salut des âmes...

Ayant reçu les bulles pontificales, il lui écrivait encore de Paris, le 5 février 1842 :

— Je ne puis voir approcher qu'avec tremblement le jour où va m'être imposé un fardeau redoutable aux anges mêmes... J'ai besoin de me retourner vers vous qui êtes mon Père, et qui le serez toujours. Alors, je reprends courage, en pensant que vous me soutiendrez de vos lumières, de vos prières et de vos conseils. Je serai évêque à l'égard des autres ; mais, pour vous, je ne puis être qu'un fils... Dieu qui connaît votre dévouement pour son Église, a voulu étendre les limites dans lesquelles doit s'exercer le zèle qu'il a allumé dans votre cœur. Le diocèse qui m'est donné, n'est, à mes yeux, qu'une extension de la portion du troupeau qui vous est déjà confiée. Ces considérations tempèrent mes craintes, car je sais que vous n'abandonnerez pas votre enfant.

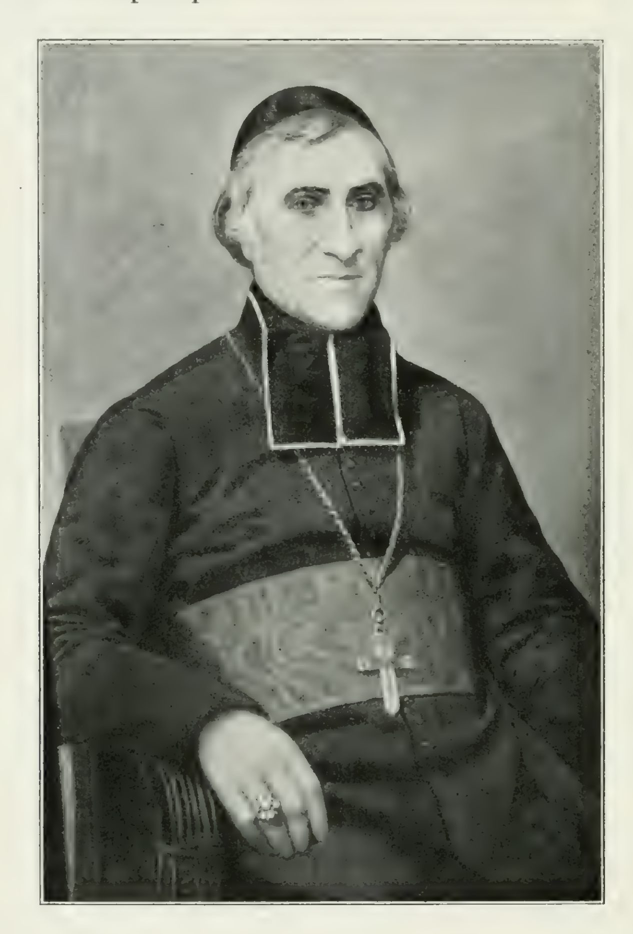
Le sacre eut lieu à Marseille, le 11 mars 1842, fête de la résurrection de saint Lazare. Mgr Casanelli d'Istria et Mgr Chatrousse, évêque de Valence, assistaient à l'autel Mgr de Mazenod. L'archevêque d'Aix était présent, ainsi que l'ancien évêque de Dijon, celui de Babylone et Mgr Diaz de Mérino, évêque de Mahon, banni de son diocèse et de toute l'Espagne par les libéraux révolutionnaires, qui s'étaient emparés du pouvoir dans ce malheureux pays.

Invitées à cette cérémonie, les autorités civiles et militaires acceptèrent avec empressement. L'église de Saint-Cannat, choisie, comme l'une des plus vastes de Marseille, se trouva trop petite pour contenir la foule.

Cet événement heureux était pour le vénéré Fondateur, à la fois, une grande consolation et une espérance. Agé alors de soixante ans, il souhaitait pour sa Congrégation, quand il ne serait plus là, un protecteur dans l'Église de France.

Réalisant ses désirs les plus intimes, Dieu le lui donnait dans la personne de ce religieux modeste, mais éminent, qu'il appelait aux

plus hautes destinées, et qui, quelques années plus tard, revêtu de la pourpre cardinalice, deviendrait, sur le siège de Saint-Denis, par son incontestable sagesse et son extraordinaire mérite reconnu de tous, l'oracle même de l'épiscopat.



Mgr Guibert.

Les dignités ne changèrent rien aux habitudes austères de Mgr Guibert. Évêque, il n'en resta pas moins Oblat de Marie :

— Je veux, disait-il, être un évêque simple, pauvre, missionnaire, afin que mon genre de vie rappelle ce que j'ai été, ce que je n'ai pas cessé d'être, et ce que je veux être au moment de ma mort.

Peu avant d'aller prendre possession du siège de Viviers, il écrivait au P. Mille :

— Vous avez bien raison de m'offrir des condoléances, au lieu de

félicitations. C'est maintenant que j'apprécie le bonheur de travailler sous la responsabilité des autres, avec toute la sécurité dont on jouit sous cette douce dépendance... Oui ! comme vous le dites, j'ai vu les choses de trop près pour ignorer ce que cette dignité couvre de douleurs... Toute voie à la retraite m'a été coupée... La seule perspective qui me console un peu, c'est que, dans cette position, je pourrai probablement faire quelque chose d'utile à notre Congrégation dont le succès, comme vous le savez, a toujours été la passion de mon âme. Le gouvernement me témoigne beaucoup de confiance ; ma nomination en est une preuve, et j'en ai bien d'autres. La Providence ne cache-t-elle pas quelque secret dessein dans cet événement auquel personne ne songeait ? Voilà ce qui me donne quelque courage, car il faut défendre et maintenir notre entreprise jusqu'au bout. Nous avons consacré la moitié de notre vie au bien de l'œuvre ; il faut la soutenir jusqu'à la fin. Que notre dernier soupir soit pour elle... J'entends, mon cher Père et ami, et je vous le demande instamment, que rien ne soit changé dans nos rapports. Vous êtes toujours le Père Mille, et moi, le Père Guibert : deux frères et deux amis que rien jamais ne séparera.

§ 4

Merveilleux développement de la Congrégation. Septième chapitre général.

Les regrettables démêlés du Laus ne furent qu'un incident local. Partout ailleurs, la Congrégation était de plus en plus estimée. Les Oblats travaillaient avec une ardeur infatigable, couronnée des plus remarquables succès, dans tous les champs ouverts à leur zèle. Dans une quinzaine de diocèses, ils renouvelaient, par l'efficacité de leur ministère, les scènes incomparables des premières missions de Provence ! Les demandes affluaient tellement qu'on se voyait obligé d'en refuser beaucoup. Et, cependant, tous se dévouaient au delà de ce que permettent les forces humaines.

Se souvenant des pertes douloureuses du P. Marcou, du P. Suzanne, du P. Albini et de plusieurs autres, morts à la tâche, le Fondateur recommandait à ses enfants la prudence et la modération :

— Je vous en conjure, ne vous épuisez pas. Quand Dieu voudra que nous acceptions tout le travail qui se présente, il nous enverra plus de sujets... Veillez les uns sur les autres... Il me semble que vous n'en faites rien... D'ici, je ne puis que vous rappeler votre devoir. Ne l'oubliez pas.

Le vénérable Mgr de Bruillard leur écrivait de Grenoble :

— Du point élevé où vous êtes tous placés dans mon esprit et dans mon cœur, regardez sans émotion les efforts de la médiocrité pour vous nuire. Laissez-moi exposer vos mérites à vos amis et à vos ennemis, pour raffermir les uns et réduire au silence les autres.

Les chapelains de Notre-Dame de l'Osier ne se contentaient pas d'évangéliser les populations par la parole. Deux d'entre eux s'appliquaient, en outre, à les instruire par des écrits. Le P. Dassy avait publié avec talent les *Gloires du Scapulaire*. Il composa également un *Mois de Marie* et une *Neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de l'Osier*. Le P. Vincens, dont la réputation d'éloquence s'étendait au loin déjà, fit paraître un ouvrage intitulé : *Questions à un ministre du saint Évangile*. Plusieurs éditions se succédèrent rapidement.

De son côté, l'archevêque d'Aix prodiguait les plus vifs éloges à la Congrégation. Il avait voulu que le P. Mille l'accompagnât dans ses tournées pastorales, et il ne cessait de proclamer le bien immense opéré par les Oblats.

L'archevêque d'Avignon tenait le même langage.

Pendant l'année 1843, ils avaient donné, dans diverses contrées, soixante-cinq missions, sans compter un grand nombre de retraites et d'autres prédications spéciales.

Ce n'était pas assez pour la Congrégation de déployer son activité dans le diocèse de Marseille, d'Aix, de Fréjus, de Nice, d'Avignon, de Valence, de Grenoble, d'Ajaccio, etc. ; le moment était venu pour elle de traverser les océans, et de porter son dévouement à l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, au Canada, dans la Colombie britannique et aux États-Unis. Depuis longtemps, la plupart de ses membres, dans leur soif insatiable du salut des âmes, aspiraient aux missions étrangères.

Dès 1831, le cinquième Chapitre général, dans sa séance du 29 septembre, avait émis le vœu que le vénéré Fondateur, dès qu'il le pourrait, destinât quelques-uns des Pères et des Frères convers aux missions lointaines.

Ce vœu du Chapitre était une réponse à l'évêque de New-York, venu en France, cette année même, pour demander du secours. Il avait adressé un pressant appel aux évêques et aux communautés religieuses. Malheureusement sa voix avait trouvé peu d'écho. Le moment, il est vrai, n'était guère favorable, vu la perturbation qui existait encore, si peu de temps après la révolution de juillet.

Mais Mgr de Mazenod, dont le zèle ne connaissait pas de bornes, s'efforça de mettre immédiatement à exécution le vœu formulé par le

Chapitre. Il chargea un des siens d'aller auprès de plusieurs évêques, et de s'informer s'ils seraient disposés à céder quelques-uns de leurs diocésains pour ces missions d'Amérique.

Un an auparavant, il avait déjà tourné ses regards vers l'Afrique. Aussitôt après la prise d'Alger par les armées françaises, il s'était vivement préoccupé de fournir des ouvriers apostoliques à cette région autrefois si chrétienne, et courbée depuis si longtemps sous le joug de l'infidélité. Beaucoup d'Oblats lui avaient exprimé leur vif désir d'être choisis pour cette expédition, et avaient sollicité, comme une insigne faveur, d'en faire partie. Le P. Tempier lui-même lui avait écrit, le 20 juillet 1830, deux semaines seulement après l'entrée de nos troupes dans cette citadelle de l'islamisme :

— J'insiste auprès de vous, pour être compris dans la bande d'outre-mer, si Dieu nous accorde la grâce de nous diriger vers ces plages incultes.

Les scolastiques n'étaient pas les moins enflammés. Un souffle d'en haut passait sur ces jeunes fronts. La plupart soupiraient après l'apostolat dans les pays lointains. On s'entretenait avec enthousiasme de ces projets qui échauffaient tous les cœurs. Quelques Pères avaient fait le vœu de demander, chaque année, au Supérieur général d'être expédiés dans les régions les plus déshéritées. Ils se soumettaient à la décision qui les retenait en France ; mais, à intervalles réguliers, ils répétaient leur requête.

Ces sentiments si beaux remplissaient de joie l'âme du Fondateur.

Il écrivit donc au président du conseil des ministres et au grand aumônier de France pour lui offrir les services de sa Congrégation en vue de l'évangélisation des provinces conquises.

La révolution de juillet qui éclata peu après, contraignit de remettre à plus tard la réalisation de ce généreux dessein.

Lorsque le moment lui parut propice, le Supérieur général renouvela ses tentatives. Cette fois, il s'adressa à Rome, par l'intermédiaire du cardinal de Rohan, son ami dévoué. Ce prince de l'Église lui répondait, le 1er mars 1832 :

— Quant à Alger, la S. C. de la Propagande y a déjà pourvu : deux prêtres viennent d'y être envoyés. Je doute qu'on veuille faire davantage actuellement ; mais je m'en occuperai encore. Je trouve vos idées bien justes et bien louables. Je suis sûr que le Saint-Père en sera touché.

Au mois d'octobre suivant, le Fondateur, nommé par le Pape visiteur de Tunis et de Tripoli, étant à Rome, réitéra personnellement ses démarches en ce sens. A la Propagande, il apprit de la bouche de

Mgr Castracane que les deux missionnaires affectés précédemment à l'Algérie avaient été placés sous la juridiction d'un vicaire apostolique reconnu par le gouvernement français, et que, si l'offre des Oblats fût parvenue plus tôt, on leur aurait donné la préférence.

Quoiqu'elles n'aient pas réussi tout d'abord, ces premières tentatives d'évangélisation lointaine ne manquent pas d'être intéressantes pour l'histoire de la Congrégation. Elles montrent que, presque dès son origine, ses membres ont souhaité les missions étrangères et se préparèrent dans ce but.

Malgré l'intensité de leurs désirs, ils attendirent patiemment l'heure de la Providence ; mais, dès que cette heure sonna, ils se trouvèrent prêts. Cela explique que les établissements du Canada aient si rapidement progressé et se soient multipliés si merveilleusement, en même temps que se fondait la province d'Angleterre.

Pour une Congrégation naissante, c'était beaucoup d'entreprendre simultanément tant d'œuvres diverses, dans des pays si différents de langage et d'habitudes, et séparés par des distances si considérables. N'était-il pas à craindre qu'elle ne s'étiolât par une croissance trop hâtive ?

Le Fondateur eut besoin d'un grand courage et d'une foi inébranlable. Mais son amour pour Dieu et son zèle pour le salut des âmes étaient si ardents, qu'il n'hésita pas. Il fit cet acte de foi et de courage, et Dieu l'en récompensa magnifiquement. De ce jour, en effet, la Congrégation prit un essor inespéré. Elle s'étendit jusqu'aux extrémités du monde, sans s'affaiblir. Au contraire, elle se fortifia, en grandissant. Les novices accoururent plus nombreux et devinrent de fervents Oblats. Beaucoup étaient remarquables par leurs talents, leurs vertus à toute épreuve, leur soif insatiable d'immolation. Les œuvres étonnantes qu'ils ont accomplies au milieu de difficultés sans nombre et humainement insurmontables, en sont la preuve.

Dans le tome second de cette Histoire, nous raconterons ces fondations en dehors de l'Europe : il nous suffira ici d'y faire simplement allusion.

Au septième Chapitre général tenu à Marseille, au mois d'août 1843, assistaient des Pères députés par l'Angleterre et le Canada. Ces provinces avaient déjà chacune leur noviciat riche d'espérances.

Les premiers mots du vénéré Fondateur, à la séance d'ouverture, après le chant du *Veni Creator,* furent pour remercier Dieu des événements mémorables qui s'étaient succédé au sein de la Congré-

gation, depuis le précédent Chapitre. Son émotion se communiqua promptement à toute l'assistance.

— Ces merveilles, dit-il, par lesquelles la Providence manifeste de plus en plus ses desseins sur notre famille religieuse, doivent être pour nous un motif toujours plus pressant d'exprimer notre reconnaissance à l'Auteur de tout bien, et de pratiquer plus fidèlement encore les vertus apostoliques que notre vocation exige de nous.

Présent à ce Chapitre, Mgr Guibert, dans une allocution inspirée par son cœur, et qui produisit une impression profonde, protesta devant Dieu et devant le Supérieur général, confident de ses pensées, que, s'il avait dû accepter l'épiscopat à la condition de quitter la Congrégation, il n'y eût jamais consenti :

— L'obéissance, dit-il, en finissant, m'a imposé ce redoutable fardeau ; mais je veux vivre et mourir Oblat.

Entre les membres nombreux de ce Chapitre, l'entente était parfaite. Chez tous, même attachement aux Règles, à la Congrégation, aux dépositaires de l'autorité ; unité de vues, de pensées, de dévouement et d'abnégation ; sainte indifférence pour tout emploi, dans quelque partie du monde que ce fût.

Après avoir constaté ces sentiments si édifiants et si unanimes, Mgr de Mazenod, dans son Journal intime, ajoute la réflexion suivante :

— J'avoue que je n'ai pu me défendre d'un sentiment de satisfaction, en contemplant réunis des hommes d'un si grand et si véritable mérite, qui ont tant fait, et qui brûlent de faire davantage encore pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Dans une lettre au P. Courtès, il redisait, en termes plus expressifs, sa joie et ses espérances :

— Je ne crois pas qu'il y ait une Congrégation qui donne un spectacle si touchant dans l'Église. Tous ses membres sont employés, au même moment, dans divers pays, et dans les deux mondes, pour mener une guerre à outrance contre l'enfer... Je viens de recevoir des lettres du Canada qu'il faudrait pouvoir imprimer. Nos Pères ont réalisé de véritables prodiges dans le diocèse de New-York. Aussi l'évêque voudrait-il leur confier l'église française de sa ville épiscopale, tandis que l'évêque de Toronto les appelle chez lui pour les charger de la mission des Iroquois.

Malgré ses soixante ans, son cœur était resté jeune et plein de feu. Toujours missionnaire, il tressaillait de bonheur et d'une légitime fierté, en voyant ses enfants pénétrer jusqu'au milieu des sauvages et travailler dans ces contrées lointaines, sous un climat si rude, au salut des âmes les plus abandonnées.

Sur ce thème, il ne tarissait pas.

Quelques mois après, il écrivait au P. Guigues, supérieur de Notre-Dame de l'Osier :

— Où notre Congrégation ne fait-elle pas de bien, grâces à Dieu ? Les nombreux diocèses évangélisés par elle peuvent l'attester. Qu'on m'indique, en France, une Congrégation qui se montre, à la fois, en tant d'endroits différents, et accompagnée partout de plus amples bénédictions du Ciel ! Remercions le Seigneur, et demandons-lui, pour notre récompense, qu'il nous mette à même de faire plus de bien encore, en nous envoyant un grand nombre de sujets propres à l'œuvre sainte que son Église nous a confiée.

Dieu avait allumé dans l'âme du vénéré Fondateur un zèle vaste comme le monde, et lui ouvrait l'univers entier, pour l'exercer par le ministère de ses fils. En l'animant de cet esprit de sacrifice et d'apostolat, ne devait-il pas à sa Providence de multiplier le nombre de ceux qu'il destinait à être les ouvriers de cette évangélisation atteignant jusqu'aux extrémités de la terre ?

Sauf des exceptions rares, les membres de la Congrégation, jusqu'alors, avaient tous été français. Désormais, elle se recruterait dans les contrées du monde les plus diverses. Pour le vénéré Fondateur se réalisaient ainsi les promesses faites autrefois au Père des croyants : *Erit semen tuum quasi pulvis terræ; dilataberis ad Occidentem et Orientem, et Septentrionem et Meridiem* (1).

En Angleterre, se constituaient déjà les établissements de Penzance, de Grace-Dieu, d'Éveringham, etc. ; au Canada, ceux de Saint-Hilaire, de Longueil, de Bytown (Ottawa), du Saguenay, de Montréal, etc., avec prolongation sur les États-Unis. En même temps, les Oblats s'avançaient vers l'immense Nord-Ouest américain, où, en quelques années, ils allaient opérer tant de merveilles : à Saint-Boniface (Winnipeg), à l'Ile-à-la-Crosse, etc. ; puis, sur les bords du lac Athabasca et sur les bords du Mackenzie. Bientôt, on les verrait, en outre, sur les plages du Pacifique, dans l'Orégon et la Colombie britannique ; et, dans l'autre hémisphère, à Ceylan et dans l'Afrique australe.

§ 5

Nouvelle approbation pontificale.

A plusieurs reprises, Grégoire XVI manifesta l'estime profonde qu'il avait pour le vénéré Fondateur. Il lui fit savoir aussi, par un messager confidentiel, combien il aimait son Institut :

(1) Gen., XXVIII, 14.

— Dites bien à l'évêque de Marseille qu'il peut toujours compter sur ma bienveillance envers sa Congrégation.

En 1845, Mgr de Mazenod, s'étant rendu à Rome, fut reçu en audience particulière par le Souverain Pontife, qui le garda une heure et demie. Le Pape le traita avec une distinction extraordinaire, et s'épancha avec lui, jusqu'à l'embrasser affectueusement, en le serrant contre son cœur. Malgré la longueur de l'audience qu'il lui avait accordée, il désira le revoir encore.

Mgr de Mazenod était venu bénir le mariage de sa nièce, Césarie de Boisgelin, avec le marquis de Damas, baron de Cirey. La cérémonie eut lieu dans la chapelle intérieure du palais du cardinal Acton, dont la famille devait, peu d'années après, contribuer si puissamment à l'érection de notre maison d'Aldenham, en Angleterre, comme nous le raconterons dans le livre suivant.

Pendant ce séjour à Rome, le Fondateur des Oblats fut entouré des marques les plus vives de sympathie, de la part des cardinaux Ostini, préfet de la S. C. des Évêques et Réguliers ; Castracane, grand Pénitencier ; Fransoni, Préfet de la Propagande ; Patrizzi, cardinal Vicaire ; Lambruschini, Secrétaire d'État, et de beaucoup d'autres.

L'année d'après, le cardinal de la Tour d'Auvergne, passant par Marseille, à son retour de la Ville éternelle, lui apporta les témoignages les plus significatifs de l'estime croissante du Saint-Père à son égard. Il lui remit, en même temps, une lettre du cardinal Acton, qui, de la manière la plus engageante et avec les démonstrations les plus flatteuses de respect, s'offrait à être son intermédiaire dans toutes les affaires pour lesquelles il jugerait à propos de recourir à lui.

La bienveillance pontificale se révéla bientôt d'une façon plus éclatante encore.

Par des Lettres apostoliques du 20 mars 1846, Grégoire XVI donna une nouvelle approbation à la Congrégation. Il était heureux de constater, disait-il, qu'elle s'est, en très peu de temps, merveilleusement développée, non seulement en Europe, mais aussi jusque dans les régions les plus lointaines de l'Amérique. Il s'en réjouissait de tout cœur, et affirmait qu'elle avait bien mérité de l'Église par les résultats très considérables de son apostolat.

Ce document d'une si haute importance apporta une douce consolation au vénéré Fondateur et à ses nombreux enfants. Le chemin qu'ils avaient suivi était le bon ; ils n'avaient qu'à continuer d'y marcher avec ardeur, comme le Pape les y exhortait.

CHAPITRE XIV

Parménie

1842-1848

§ 1

Le Mont Sainte-Marie.

D'après son étymologie latine, *peramœnus*, le mot Parménie signifie endroit très agréable. C'est le nom d'une montagne du Dauphiné, à peu près isolée des autres, et formant une sorte de presqu'île aérienne, à plus de sept cents mètres d'altitude. Elle sépare la vallée de l'Isère, aux capricieux méandres, de la plaine de la Bièvre continuée par celle de la Côte-Saint-André, sur une soixantaine de kilomètres, jusqu'au Rhône (1).

De cet observatoire, dominé en arrière par des cimes beaucoup plus élevées, on jouit d'un panorama superbe et des plus pittoresques. Le regard se promène, ravi, sur des champs fertiles et des mamelons boisés. Il y distingue une quarantaine de villes ou de villages, espacés sur un damier gigantesque, dont les prairies et les vignes, disposées avec symétrie, constituent les vastes carrés.

Aujourd'hui, grâce à une triple voie ferrée qui l'enserre, comme dans un large réseau, Parménie est plus accessible, quoique, après la dernière gare, il reste encore des chemins, ou sentiers, assez rudes à gravir, sur ses pentes escarpées. Mais on est dédommagé de cette fatigue par la beauté du paysage.

Au commencement de l'ère chrétienne, c'était un point stratégique important. A ses pieds passait une voie romaine, dont on a découvert récemment les vestiges.

Vers le milieu du VIIe siècle s'y dressait un château-fort appartenant aux archevêques de Vienne, obligés parfois de s'y abriter contre les Sarrasins et les Lombards. Ils le cédèrent ensuite aux évêques de Grenoble, qui, exilés de leur ville épiscopale, n'eurent, pendant près de deux cents ans, d'autre résidence. Ceux-ci bâtirent, à côté, une chapelle sous

(1) Voir la carte page 186.

le vocable de la Sainte Croix, et y annexèrent un Chapitre de douze chanoines réguliers.

Quand les évêques de Grenoble rentrèrent dans leur ville épiscopale, Parménie resta un lieu de pèlerinage fréquenté, surtout à l'occasion de l'Exaltation de la Sainte Croix, 14 septembre.

Dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, le Chapitre fut transféré au prieuré de Villard-Benoît, près d'Uriage, et remplacé par des religieuses chartreusines. Parménie s'appela, dès lors, Mont-Sainte-Marie. Ces vierges solitaires y demeurèrent jusqu'aux premières années du XV[e] siècle. Chassées, alors, par la soldatesque qui ravageait le Dauphiné, elles se réfugièrent dans un autre de leurs couvents, près de Saint-Gervais. Le cloître fut réduit en cendres, et l'église à moitié détruite. Cet état de désolation persista près de deux cents ans.

Une pieuse bergère, connue sous le nom de sœur Louise, prit à cœur, vers la fin du XVII[e] siècle, la restauration de ces ruines, et réussit dans son entreprise. Des séculiers eurent la garde du sanctuaire jusqu'à la grande Révolution (1).

Vendus comme propriété nationale, les bâtiments furent achetés, en 1798, par l'abbé Marion, qui eut le malheur de prêter le serment schismatique à la Constitution civile du clergé, se rétracta, mais pour tomber dans un autre abîme. Il adhéra au parti anticoncordataire de la petite Église, leva l'étendard de la révolte contre le pape Pie VII, fut interdit par l'évêque de Grenoble, et, non seulement ne se soumit pas, mais prétendit avoir reçu du Ciel la mission divine d'établir le *règne d'un nouveau Messie.* Il eut pour collaborateurs un marchand de vin, aspirant au rôle de prophète, et une femme aux mœurs légères, qui devait être l'*Ève nouvelle* de cette fabuleuse régénération, en donnant le jour au Messie attendu.

Dans un rayon de dix lieues à la ronde, les populations se laissèrent séduire par ces sottises impies et ces fourberies sacrilèges. Tous les trimestres, les membres de cette petite Église des *appelants*, qui modestement se décoraient eux-mêmes du titre de saints, se réunissaient en assises générales. Des prédicants leur promettaient, en un langage apocalyptique, un âge d'or sur la terre, à la suite de la seconde incarnation du Fils de Dieu. Seuls, les élus de Parménie profiteraient de ces largesses célestes. Quant aux autres, un déluge de feu les dévorerait.

Ces scènes de folie religieuse se prolongèrent pendant une trentaine

(1) Cf. R. P. Bellanger, *Sœur Louise, la pieuse bergère de Parménie*, in-12, Paris, 1863. Id. *La bienheureuse Béatrix d'Ornacieux, religieuse chartreusine de Parménie*, in-12, Grenoble, 1886.

d'années. Marion mourut en 1819; mais sa sœur, héritière de ses biens, continua son œuvre. A la mort de celle-ci, en 1828, le visionnaire se les attribua, au préjudice de la famille qui lui intenta un procès, le gagna, et fit condamner, à plusieurs années de prison, l'imposteur convaincu de faux en écritures publiques et d'autres peccadilles non moins graves.

Les schismatiques se dispersèrent alors, mais leur secte, réédition des illuminés et des anabaptistes, reparut, en 1840, dans le nord-ouest de la France, au diocèse de Bayeux, avec l'*Œuvre de Miséricorde* de Michel Vintras, qui dogmatisait à Tilly-sur-Seulles, chef-lieu de canton du Calvados.

Parmi ses adeptes, ce fanatique compta les trop fameux abbés Baillard, qui implantèrent son hérésie sur la colline de Notre-Dame de Sion, dans le diocèse de Nancy, où nous les retrouverons, quand nous aurons à parler de ce sanctuaire confié, depuis, à la Congrégation.

En 1830, Mgr de Bruillard, évêque de Grenoble, ayant acquis le domaine de Parménie, y installa, pendant quelque temps, des prêtres séculiers : puis, des capucins ; enfin, heureux de prouver, une fois de plus, sa bienveillance aux Oblats, il les pria de s'y fixer.

§ 2

Notre-Dame de la Croix.

La distance entre Parménie et l'Osier est d'une vingtaine de kilomètres. On la parcourt en trois ou quatre heures par la route de Vinay à Voiron.

Ce rapprochement fut un des motifs pour lesquels Mgr de Mazenod hésita longtemps à accepter les offres réitérées de l'évêque de Grenoble. A quoi bon deux établissements si près l'un de l'autre, tandis qu'on lui en proposait plusieurs, dans le centre et le nord de la France ? D'ailleurs, si le site était charmant, il n'en était pas moins une solitude paraissant peu répondre aux fins de l'Institut.

Sur les vives instances du prélat, il se décida, pourtant ; mais plutôt par condescendance.

Après un séjour de deux semaines, le P. Guigues écrivait, le 1er août 1842 :

— Le coup d'œil est ravissant. Ceux des nôtres qui ont envie de faire une bonne retraite, et d'être entièrement séparés du monde pour se plonger dans l'étude, regarderont Parménie comme un des lieux les plus délicieux de l'univers. La solitude y est parfaite, et non sans agrément. La chapelle plaît beaucoup dans un tel désert.

Dédiée à Notre-Dame de la Croix, elle n'avait pas grand caractère architectural. Les voûtes étaient plutôt basses. Les fenêtres étroites, quelques-unes à vitraux, et comme voilées par le sombre feuillage d'un majestueux massif d'arbres à la puissante ramure, ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour mystérieux. La grille en fer forgé divisant le chœur de la nef, témoignait de l'habileté des maîtres en ferronnerie du XVIIe siècle.

Les constructions se composaient de deux corps de logis, séparés par un jardin : l'un destiné aux prêtres desservant le sanctuaire, et l'autre aux pèlerins désireux d'y vivre quelques jours dans le recueillement.

Jamais les Oblats n'y furent très nombreux, car le service du pèlerinage n'était pas absorbant. Pendant l'hiver, il y avait des semaines, presque des mois entiers, d'inaction. Les Pères se remplaçaient, venant de l'Osier, à tour de rôle. Il fallait être très ami de la solitude, ou avoir quelque travail personnel de longue haleine, pour ne pas s'y ennuyer.

Durant la belle saison, les Oblats suscitèrent un mouvement de pèlerins assez appréciable, surtout le dimanche, en conviant les paroisses avoisinantes. Deux grandes retraites, prêchées, chaque année, aux mois de mai et de septembre, y attiraient des foules. Le ministère des chapelains n'était donc pas sans fruit. Bien des âmes retrouvèrent, sur cette montagne tranquille, la paix de la conscience et l'énergie dont elles avaient besoin pour l'accomplissement de leurs devoirs.

Mais, somme toute, ce site convenait plutôt à un couvent de solitaires qu'à une maison de Missionnaires actifs. Dans la pensée de Mgr de Mazenod, l'acceptation n'était que provisoire, et l'abandon de ce sanctuaire s'effectuerait tôt ou tard, au moment opportun.

Ce provisoire persévéra, néanmoins, une quinzaine d'années.

Plusieurs Oblats s'y sanctifièrent. L'un d'eux, simple Frère convers, est digne d'une mention spéciale : c'était le Frère Martel. Pendant longtemps, il n'eut qu'une planche rugueuse pour lit et une pierre pour chevet. Levé avant l'aurore, il travaillait, cependant, toute la journée dans les champs, et observait fidèlement tous les jeûnes, poussant presque jusqu'à l'imprudence l'amour de la mortification corporelle. Ni le froid très rigoureux à cette altitude, ni les chaleurs de l'été, ni les atteintes de la maladie ne le persuadaient de se traiter moins cruellement. Si sévère pour lui, il prodiguait aux autres le dévouement d'une inlassable charité.

Prévenu par la grâce à laquelle il correspondait avec soin, il ne perdait pas, ce semble, le sentiment de la présence de Dieu.

— Jamais religieux, disait de lui le P. Delpeuch, ne procura plus de consolation à un supérieur !

Dans l'humble position où le Seigneur l'avait placé, il sut pratiquer des vertus éminentes et acquérir d'amples mérites pour le ciel.

Il était un de ceux qui, petits aux yeux des hommes, sont grands devant l'Éternel.



Notre-Dame des Lumières. — L'Oratoire sous le rocher.

(Voir le texte, p. 355 et 357.)

CHAPITRE XV

Notre-Dame de Bon-Secours

1846-1850

§ 1

Miraculeuse protection.

Au pied des pics volcaniques du Vivarais, d'épaisses couches calcaires ont formé une suite de larges gradins naturels et stériles, que les habitants de cette contrée si étrange ont nommé les *Gras*. Ce terme dérive très probablement du mot latin *gradus*, par lequel les vieux cartulaires désignaient même l'une des communes situées sur ces terrains arides.

Qu'on se figure d'immenses plateaux, à la surface sensiblement horizontale et aux reflets marmoréens, découpés en blocs par des fentes dans lesquelles se réfugie un peu de terre végétale. Ils s'étagent à diverses hauteurs, présentant leurs tranches nettement taillées sur le versant abrupt des Cévennes, de manière à simuler de gigantesques marches d'escaliers, s'élevant de la vallée du Rhône vers le sommet de ces montagnes. Leur ensemble n'a pas moins d'une soixantaine de kilomètres carrés de superficie, et couvre plusieurs cantons du département de l'Ardèche, entre autres celui de Joyeuse.

Le point culminant est à plus de trois cents mètres d'altitude, en face de cette petite ville. Les rochers prennent, là, des dimensions parfois extraordinaires. Sur un espace de plusieurs kilomètres, s'étend comme une sorte de chaos. Ces masses, aux apparences ruiniformes, ressemblent, en cet endroit, aux débris amoncelés de quelque capitale cyclopéenne à moitié détruite.

On dirait l'Arabie Pétrée.

Dans de nombreuses déchirures, s'engloutissent les eaux pluviales. Elles constituent ainsi des rivières souterraines dont quelques-unes ressortent, plus loin et plus bas, en sources jaillissantes.

En 1680, un personnage de noble race, Julien Gineste, connu aussi sous le nom de sieur Delille, parcourait à cheval ce sol accidenté. Tout

à coup, sa monture prit le mors aux dents et l'emporta, avec une effrayante rapidité, vers un abîme, au fond duquel il allait être infailliblement écrasé. Dans ce péril extrême, l'infortuné invoqua le secours de la Sainte Vierge. Au moment même, l'animal s'abattit, et le cavalier se sentit comme retenu par une main invisible sur le bord du gouffre béant.

Pénétré de reconnaissance pour cette compatissante Mère qui l'avait arraché miraculeusement à une mort imminente, il s'agenouilla pour la remercier, et fit vœu de bâtir un oratoire en son honneur, non loin de l'endroit où ce prodige éclatant s'était accompli. C'était sur le plateau appelé de la Raze, appartenant à la paroisse de La Blachère, dans le canton de Joyeuse.

Mais, le danger passé, le sieur Delille, qui, durant sa jeunesse, avait servi dans les armées du roi, et, depuis, exerçait la médecine, oublia sa promesse. Il retourna tranquillement à son domaine de Montredon qu'il habitait avec sa femme, Marie-Anne de Paulet, et reprit ses occupations ordinaires.

L'année suivante, tandis que, se dirigeant vers un de ses malades, il traversait cette même partie de la contrée, un accident identique se produisit. Son cheval, subitement furieux, l'emporta vers l'abîme avec une vitesse vertigineuse. Impuissant à le retenir, il se rappela son vœu non exécuté, se repentit amèrement de son manque de parole, et protesta que, s'il échappait, cette fois encore, au trépas, il se mettrait sans tarder à l'œuvre. Le miracle se renouvela dans les mêmes circonstances, et le privilégié ne songea plus qu'à s'acquitter au plus tôt de sa dette envers sa céleste protectrice.

Ce n'est pas sans motif que la Sainte Vierge choisit ce lieu pour y être honorée. Dans les environs pousse un bois de chênes, dans lequel les anciens druides s'étaient livrés à leurs pratiques idolâtriques. Sous ces voûtes de verdure, le sang humain avait coulé, en de criminels sacrifices, sur des autels élevés au démon. De nombreux dolmens, encore debout après tant de siècles, prouvent que le prince des ténèbres avait eu, là, ses adorateurs.

Par la miséricorde de Dieu, ce coin de terre, souillé par des rites infâmes, serait un sanctuaire, où les infirmes recouvreraient la santé, et les pécheurs la paix de l'âme.

Ce plateau de la Raze porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame de Bon-Secours.

Le châtelain de Montredon acquit ce terrain. Après les travaux de nivellement nécessaires, la première pierre de l'édifice était solen-

nellement posée, le dimanche des Rameaux, 22 mars 1682. La construction poussée vigoureusement fut terminée pour la fête de la Nativité, 8 septembre.

Les deux pieux époux y placèrent une belle statue de la Très Sainte Vierge, fort bien sculptée. Marie tenait, d'une main, le sceptre royal, et, de l'autre, l'Enfant-Dieu. Drapée majestueusement dans ses vêtements de Reine, elle souriait. La statue était en bois de noyer, mais peint avec goût, à la manière du XVII[e] siècle.

Bientôt cet oratoire fut très fréquenté. Le récit du double miracle était sur toutes les bouches. D'autres prodiges accrurent l'attachement des populations.

Pendant près d'un siècle, jusqu'en 1777, les curés de La Blachère en eurent la charge ; mais, dans ces conditions, les exercices religieux ne pouvaient pas s'y faire régulièrement, l'église paroissiale étant éloignée de quinze cents mètres.

Cependant, le concours des pèlerins augmentait.

Un chapelain fut donc établi par l'évêque, à la demande du marquis de la Saume de Chananeilles, héritier du sieur Delille. L'ancien oratoire, manifestement insuffisant, fut reconstruit, en 1783, sur de plus vastes dimensions. Il se changea ainsi en jolie église à trois nefs, richement décorée.

Durant la Révolution, des forcenés mutilèrent la statue vénérée depuis si longtemps, et renversèrent aux trois quarts le nouvel édifice, à peine achevé. L'abside seule subsista.

Vers 1835, les murs abattus furent relevés ; mais on ne réussit pas à les orner suffisamment pour restituer au sanctuaire sa beauté antérieure.

§ 2

Les Oblats dans le Vivarais.

Dès qu'il eut pris possession du siège épiscopal de Viviers, en 1842, Mgr Guibert conçut la pensée de restaurer complètement la chapelle, et de donner au pèlerinage une nouvelle vie. Notre-Dame de Bon-Secours lui rappelait Notre-Dame du Laus.

Son diocèse gagnerait incontestablement à posséder une communauté de Missionnaires. D'autre part, les Oblats de Marie lui semblaient tout indiqués pour être les gardiens de ce sanctuaire de la Sainte Vierge à laquelle ils sont spécialement consacrés. N'était-ce pas répondre à la fin de leur Institut ? Puis, la Providence n'avait-elle pas ménagé cet ensemble de circonstances, pour leur rendre, dans le département de

l'Ardèche, ce que l'injustice venait de leur ravir dans celui des Hautes-Alpes ?

L'évêque de Viviers n'hésita pas. Il s'adressa à celui qu'il regardait toujours comme son Père, et pria Mgr de Mazenod de lui envoyer quelques-uns de ses confrères. Les Oblats arrivèrent, le 11 février 1846.

Malgré la modicité des ressources que la contrée pouvait fournir, ils s'engagèrent courageusement dans une entreprise onéreuse. Au prix des plus lourds sacrifices, ils agrandirent considérablement l'église, et la doublèrent presque, ainsi que les sacristies. En même temps, les



Notre-Dame de Bon-Secours. — Église et maison des Pères.

voûtes furent exhaussées et des tribunes construites. Ils placèrent de beaux autels et des statues superbes, refirent le pavé et achetèrent un orgue.

Après avoir transformé l'abside, élégamment soutenue, désormais, par des piliers, ils la complétèrent d'un gracieux déambulatoire. Dans le fond, en arrière du chœur, ils bâtirent une chapelle monumentale, destinée à être comme la châsse étincelante, dans laquelle serait conservée la statue miraculeuse, qu'un artiste répara.

Sur les murs, un peintre de talent reproduisit les sujets bibliques se rapportant à la vie de la Sainte Vierge. Quant à la statue, on la contemple dans une sorte d'absidiole greffée sur cette chapelle : large niche à ciel ouvert, où les rayons du soleil, tamisés par des verres de diverses couleurs, lui créent une auréole de douce lumière.

La Vierge Immaculée est là, comme dans la salle du trône, souriant et présentant l'Enfant-Dieu. Au-dessus de sa tête, une magnifique couronne. Tout autour, des anges. A ses pieds, deux chérubins lui offrent, comme une prière perpétuelle, le livre d'or des bienfaiteurs.

Des lampes nombreuses y brûlent constamment, avec une multitude de cierges apportés par la piété ou la reconnaissance. Marie, en effet, n'a pas cessé de montrer, par des faveurs insignes et de vrais miracles, la tendresse de son cœur maternel et la puissance de son intercession (1).

Une maison de communauté fut également bâtie pour servir d'habitation aux chapelains.

En face de l'église, se trouvait un immeuble que les Oblats achetèrent. Après l'avoir aménagé, ils le cédèrent aux Sœurs de Saint-Joseph de Vans. Elles devaient y ouvrir un pensionnat pour les jeunes filles, et recevoir les personnes de leur sexe, désireuses de passer quelques jours dans la retraite.

Ces améliorations multipliées et si bien comprises eurent de très heureux résultats. Le pèlerinage, beaucoup plus prospère que dans les siècles précédents, prit un développement extraordinaire. Aux fêtes de la Sainte Vierge, se réunissaient jusqu'à douze et quinze mille personnes. Il fallait, alors, une vingtaine de Pères aux confessionnaux, jour et nuit. Cinq à six mille fidèles, parmi lesquels de quatorze à quinze cents hommes, s'approchaient de la sainte Table.

En temps normal, on distribuait cinq cents communions environ par semaine. C'était comme une mission permanente. Le nombre des visiteurs, dans le courant de l'année, atteignait le chiffre de cent mille. Ce concours prodigieux donnait au sanctuaire l'aspect des plus beaux pèlerinages du monde. Très souvent des scènes attendrissantes provoquaient dans l'âme des spectateurs d'indicibles et inoubliables émotions. On se croyait dans le vestibule du ciel. Que de pécheurs invétérés s'y convertirent et reçurent la grâce de la persévérance ! Que de justes y obtinrent un accroissement de force surnaturelle, de vertu et de perfection !

Dans le Vivarais, les missions produisirent des fruits très remarquables. En peu de temps, beaucoup de paroisses furent évangélisées. Ces missions eurent, parfois, des proportions immenses. On y voyait accourir non seulement les fidèles de l'endroit, mais ceux des localités

(1) Le récit de quelques-uns de ces prodiges a été publié. Cf. R. P. Delpeuch, O. M. I., *Histoire de Notre-Dame de Bon-Secours, en Vivarais*, in-12, Paris et Lille, 1893, p. 73-94.

voisines, souvent même de plusieurs lieues à la ronde, à travers les neiges et les glaces, car la rigueur des frimas est extrême dans ces montagnes. Aucun obstacle n'arrêtait ces braves gens. De simples femmes ne craignaient pas de marcher, durant de longues heures, par de rudes chemins, pour goûter la douceur des divins enseignements.

Écrivant, le 9 novembre 1846, au vénéré Fondateur, Mgr Guibert témoignait du bien accompli déjà par la Congrégation, dans son diocèse :

— J'ai rencontré, vous pensez avec quel bonheur, nos Pères à Alissas durant ma tournée pastorale. Me voilà en pleine mission. Je pleurais de joie en me retrouvant dans l'exercice d'un ministère qui fut si longtemps la passion de ma vie. La mission a réussi au delà de tout ce qu'on peut dire. Le P. Dassy est parfait de zèle, de prudence et d'amabilité. Le P. Hermitte ne l'est pas moins dans son genre. On raffole ici des Oblats. Cette bonne opinion qu'on a d'eux leur facilitera les voies.

§ 3

Le Père Hermitte.

Parmi les premiers Missionnaires envoyés à Bon-Secours, signalons spécialement le P. Hermitte, qui ne s'éloigna plus du Vivarais. Pendant quarante ans, il mit au service de ces populations une parole ardente, une science théologique solide et un dévouement que nul sacrifice jamais ne ralentit.

Jusqu'à l'âge le plus avancé, il parcourut le diocèse, presque toujours à pied. Certains jours, il faisait de trente à quarante kilomètres.

Malgré la fatigue, il était toujours gai, toujours alerte, toujours prêt à s'oublier soi-même, allant à la conquête des âmes avec une rayonnante sérénité, basée sur la confiance en Dieu.

L'irrésistible puissance de son ministère découlait de l'austérité de sa vie, aussi parfaite au milieu des labeurs de la prédication, que dans la pieuse solitude du noviciat. Le ton naturel, sympathique, insinuant de ses allocutions, pleines de doctrine, ne tardait pas à lui gagner les cœurs. Quand on l'avait entendu, on éprouvait le besoin d'entrer en communication avec lui. Aussi les pécheurs se prenaient-ils, comme d'eux-mêmes, dans les filets de sa parole captivante.

Beaucoup de pèlerins venaient régulièrement se retremper dans la direction suave et forte de leur « bon Père Hermitte ».

Si on les interrogeait sur le motif qui les ramenait avec cette inébranlable constance, ils répondaient :

— Depuis dix, quinze, vingt ans que le P. Hermitte nous a prêché

une mission, je n'ai jamais manqué mes Pâques, ni la messe le dimanche, ni mon pèlerinage à Bon-Secours, une ou deux fois l'an.

Quelle joie pour eux de revoir leur « saint Père Hermitte ».

S'il eût voulu, il eût brillé dans les grandes chaires et eût connu les succès les plus flatteurs de la haute éloquence. Mais, par humilité, il ne consentit pas à se départir de ce genre qu'il avait adopté, pour être compris de ses auditeurs ordinaires.

Un jour, cependant, vu la circonstance, il laissa libre cours à son inspiration, dans un discours magistral qui souleva d'admiration tous les assistants. Le curé de la paroisse, vivement impressionné, le remercia et le félicita, avec l'accent de la conviction la plus sincère, en présence d'un nombreux clergé.

Confus, l'orateur se retira, sans proférer un mot.

Quand il rentra dans son couvent, il paraissait préoccupé.

— Qu'a-t-il ? se demandait-on. Est-il malade ? Lui est-il arrivé quelque fâcheux accident ?

Un de ses intimes découvrit bientôt la cause de ce secret chagrin.

— Mon cher, lui dit le P. Hermitte, je crois que nous ferions bien de brûler nos sermons. Ce serait le moyen de mieux prêcher à l'apostolique.

— Pour moi, répliqua l'autre, ce serait le moyen de ne plus prêcher du tout.

L'intelligence prompte du P. Hermitte et sa mémoire heureuse se passaient aisément de tout écrit. Il jeta donc ses cahiers aux flammes. Après cet autodafé, il n'en continua pas moins à prodiguer de vraies richesses doctrinales, non seulement aux habitants des campagnes durant les missions, mais aussi aux âmes d'élite dans les retraites de communautés.

Les qualités maîtresses qui resplendissaient en lui, font vivement regretter la perte de ses œuvres. Plusieurs auraient tiré profit des trésors qu'il y avait amassés ; mais, après sa mort, malgré un apostolat des plus actifs et des plus fructueux, on ne trouva dans ses papiers que quelques notes éparses et de rares canevas.

A cette humilité profonde il joignait un amour extraordinaire de la pauvreté. Par sa naissance, il appartenait à une famille riche, et sa fortune personnelle était considérable ; mais il ne sut jamais au juste le montant de ses revenus, tant il se souciait peu de ce mince détail.

— Seigneur, j'ai tout quitté, pour vous suivre, pouvait-il dire. En échange des biens de la terre, donnez-moi des âmes ! *Da mihi animas !*

Dieu exauça une prière si pure. La moisson d'âmes recueillie par

lui fut très abondante. Aujourd'hui, elles forment sa couronne dans le ciel.

Un de ses émules en générosité sacerdotale, charité sans bornes et dévouement héroïque, fut le P. Bonnifay. Il resta, lui aussi, de longues années à Bon-Secours, et parcourut en tous sens le Vivarais, l'évangélisant par sa parole persuasive, et l'édifiant par ses vertus.



Notre-Dame des Lumières. — La tour sur le versant de la colline.
(Voir le texte, p. 354 et suivantes.)

CHAPITRE XVI

Limoges

1847-1850

§ 1

Une surprise de la Providence.

L'année qui suivit l'établissement des Oblats dans l'Ardèche, marqua un épanouissement plus merveilleux encore de la Congrégation.

A l'extérieur, après les missions d'Angleterre et du Canada, elle fonda celles de l'Orégon, de Vancouver et de la Colombie Britannique, contrée plus vaste que la France. Ainsi, des fils de Mgr de Mazenod marchaient, du côté de l'océan Pacifique, à la conquête de ces immenses territoires du nord-ouest américain, dont leurs confrères avaient déjà traversé la moitié, du côté de l'est, en venant de Québec et de Montréal. Bientôt les uns et les autres se rejoindraient vers le centre, sur les rives de la Saskatchewan et du Mackenzie.

Simultanément, elle acceptait, dans la zone tropicale, et tout près de l'équateur, l'évangélisation de la grande île de Ceylan, surnommée à juste titre la Perle des Indes. Il y avait, dans ce pays ensoleillé et si fertile en fruits de la terre, plus de quinze cent mille idolâtres à convertir, et cent cinquante mille chrétiens à instruire.

En France, la Congrégation s'implantait dans deux nouveaux diocèses : ceux de Limoges et de Nancy.

La première de ces fondations fut comme proposée par la Providence elle-même, car on n'y songeait pas.

Mgr de Tournefort, évêque de Limoges pendant près de vingt ans, de 1825 à 1844, voulait doter son diocèse d'une communauté de Missionnaires. Il commença à bâtir une maison pour eux, dans le voisinage de l'évêché ; mais il mourut sans avoir pu achever cette œuvre, laissant à son successeur, avec des ressources plus que suffisantes, le soin d'y mettre la dernière main.

Nommé au siège de Limoges, Mgr Buissas, précédemment chanoine et archiprêtre de la cathédrale de Toulouse, entra pleinement dans les vues de son prédécesseur, termina la construction et la compléta par

un vaste jardin contigu au magnifique parc de l'évêché. Restait à trouver les ouvriers et à les installer dans ce local prêt à les recevoir.

Sur ce point important, Mgr Buissas n'avait pas d'idée fixe. Ne connaissant pas encore les Oblats, il s'adressa, d'abord, aux Maristes, qui, faute de personnel disponible, demandèrent du temps. Les Pères de la Miséricorde, pressentis, à leur tour, auraient volontiers accepté ; mais il leur fallait, à eux aussi, un délai de deux ans. Même insuccès auprès des Lazaristes, dont le général ne répondit que d'une manière très évasive.

L'évêque était désolé. Comme il le raconta plus tard, il se plaignait à Dieu dans la prière, en répétant les paroles du texte sacré : *Quia jam parata sunt omnia, et cœperunt simul omnes excusare... Obsecro, Domine, mitte quos missurus es...* (1).

Afin d'être promptement exaucé, il fit une neuvaine à la Sainte Vierge, et ensuite envoya un de ses vicaires généraux à Lyon, pour réitérer ses tentatives auprès des Maristes. Elles n'eurent pas un meilleur résultat ; mais, durant le voyage, le délégué entendit parler des Oblats de Marie Immaculée.

Heureux de ce rayon de lumière qui jetait quelque clarté dans son âme incertaine, Mgr Buissas se hâta d'écrire à Mgr de Mazenod. Dès qu'il eut reçu une réponse affirmative, ne se possédant plus de joie, il la communiqua à ses grands vicaires et à son conseil. Tous applaudirent à la conclusion de cette affaire, et en bénirent le bon Dieu.

De son côté, le vénéré Fondateur, réfléchissant à cet ensemble de circonstances dans lesquelles les hommes n'avaient eu aucune part, disait dans son journal, le 9 octobre :

— Il y a vraiment quelque chose de providentiel dans notre établissement à Limoges... Pourrait-on ne pas reconnaître le doigt de Dieu et la protection de la Sainte Vierge ?... Comment refuser ce don du Très-Haut ?... Une maison toute prête... au centre de la France, où les peuples ont un si pressant besoin d'être régénérés !...

§ 2

Dans la Haute-Vienne.

Malgré l'exquise bienveillance de l'évêque, les Oblats rencontrèrent, d'abord, quelques obstacles, à cause de l'indifférence du clergé pour les missions, dont il n'avait pas constaté encore l'action irrésistible sur les foules. Bientôt ces préjugés tombèrent devant l'efficacité de leur apostolat.

(1) Luc., xiv, 17, 18 ; Ex., iv, 13.

Un travail spécialement difficile fut la retraite aux mille détenus de la maison centrale. Ils y obtinrent les mêmes résultats consolants que dans les prisons de Gap, de Nîmes et d'autres villes, où on les avait chargés de ce ministère si ardu.

Le P. Coste y parlait aux hommes, et le P. Chauliac aux femmes. Plusieurs autres Pères s'employaient à voir les détenus dans leurs ateliers, à leur apprendre des cantiques, à les confesser. Deux fois par



Limoges. — Maison des Oblats.
A droite et à gauche, les constructions qu'ils y ont ajoutées.

jour, la parole de Dieu retentissait dans cet asile de tant de misères morales, et provoquait dans ces âmes coupables, jusque-là si insensibles, les douces émotions du repentir.

Toutes les femmes et quatre cents hommes, sur sept cents, s'approchèrent de la Table sainte avec ferveur. Deux cents de ces criminels, convertis, reçurent, en outre, le sacrement de la Confirmation.

Ce succès dépassait toutes les espérances.

Aussi, quand Mgr de Mazenod vint faire la visite canonique de la communauté, Mgr Buissas lui prodigua les témoignages de la plus respectueuse sympathie et de la plus profonde reconnaissance, l'entourant de toutes sortes d'égards. Le jour de la fête de l'Assomption, il le pria de célébrer pontificalement à la cathédrale, et de présider la procession

solennelle, à travers la cité. Le soir, à son occasion, il offrit un grand dîner officiel, et mit ainsi son hôte en relations avec toutes les autorités militaires, judiciaires et administratives de Limoges.

§ 3

Dans la Corrèze.

A cette réunion assistait l'évêque de Tulle, Mgr Berteaud, si renommé déjà par l'éloquence de sa parole, la sûreté de sa doctrine, et son caractère si personnel (1). Fasciné par la distinction, l'élévation des pensées et les qualités éminentes de Mgr de Mazenod, il l'entraîna, le 16 août, dans sa ville épiscopale.

Le lendemain, ne pouvant l'accompagner lui-même, il le confia à son premier vicaire général pour une apparition de quelques heures à son petit séminaire de Brive, où Mgr de Mazenod ravit tous les cœurs.

Une semaine après, Mgr Berteaud vint à Brive, pour la distribution des prix. Dans le discours que, suivant l'usage, on lui adressa, l'orateur disserta longuement sur Mgr de Mazenod. En terminant, il remercia l'évêque diocésain de l'honneur et du plaisir qu'il avait causés à tous les professeurs et directeurs, en leur procurant cette visite.

— Messieurs, répondit le prélat, vous venez de me rappeler le passage parmi vous de l'auguste évêque de Marseille. Je suis fier que vous ayez su l'apprécier. Cette fois encore, j'ai à m'applaudir d'avoir, dans mon petit séminaire, des coopérateurs qui représentent fidèlement ma pensée, et qui savent traduire mes sentiments. Il vous eût été difficile, pourtant, Messieurs, aussi bien qu'à moi-même, d'exprimer assez l'admiration et la vénération que m'a inspirées l'Évêque-apôtre qui évangélise plusieurs nations par ses fils, formés par lui dans la doctrine, le zèle et la piété. Ah ! j'eusse bien voulu accompagner ce saint pontife qui m'a révélé l'idéal d'un évêque ;... qui a renchéri sur tout ce que je savais déjà du mérite et des nobles vertus de l'épiscopat français. J'eusse voulu l'accompagner, ici, comme Timothée accompagnait Paul dans ses courses apostoliques, pour produire lui-même à tous ce vase d'élection, dont une douce modestie retenait le parfum. J'eusse voulu lui montrer du doigt ces vallons, ces collines fleuries, et lui dire de répandre ses bénédictions là où le soleil répand déjà tant de lumière et tant de bienfaits. J'eusse voulu prendre sa main, pour vous bénir par elle...

(1) Cf. Chanoine Breton. *Un évêque d'autrefois; Mgr Berteaud, évêque de Tulle,* in-8°, Paris, 1906.

Puis, se tournant vers les élèves, il ajouta :

— Mes amis, vous avez déjà reçu votre plus beau prix : vous avez eu plus que je ne suis moi-même pour embellir votre fête. Sa précieuse visite est le couronnement pour vous tous. Son front, que les années illustrent sans le courber, n'aura pas rayonné en vain, j'espère, sur vos jeunes fronts ; ses lèvres, d'où s'échappe la parole apostolique par mille lèvres qu'elles alimentent, comme une source alimente ses canaux... ses lèvres, en souriant aux travaux de votre adolescence, y auront fécondé quelques germes des œuvres du prêtre, dont vous récolterez, un jour, l'abondante moisson...

Nul ne l'ignore, Mgr Berteaud avait une manière à lui d'exprimer les choses. Il le faisait avec une grande vigueur de pensées, une adaptation ingénieuse des textes de la Sainte-Écriture, une richesse de coloris et une variété d'images, tour à tour gracieuses et touchantes, dont ses auditeurs ont gardé un impérissable souvenir.

Frappé de ces qualités remarquables qui déjà brillaient en lui d'un éclat si vif, avant même sa promotion à l'épiscopat, M. Victor Cousin, alors ministre de l'Instruction publique, lui avait offert une chaire à la Sorbonne.

Les paroles que nous venons de citer de lui au sujet de Mgr de Mazenod, furent recueillies et immédiatement transcrites par un des assistants. Ainsi sont-elles arrivées jusqu'à nous, dans leur fraîcheur, leur originalité de bon aloi, et leur exactitude. Elles témoignent de l'estime profonde et de la filiale admiration du grand évêque de Tulle pour le vénéré Fondateur des Oblats.

Dès leur première entrevue, l'un et l'autre s'étaient parfaitement compris. Un même amour, d'ailleurs, les rapprochait intimement : l'amour de l'Église et du Pape. Mgr Berteaud était un ultramontain des plus convaincus. C'est lui qui, au concile du Vatican, à propos des timides qui trouvaient inopportune la définition dogmatique de l'infaillibilité pontificale, dit à Pie IX le mot resté célèbre :

— *Quod inopportunum dixerunt, fecerunt necessarium :* En la déclarant inopportune, ces opposants l'ont rendue nécessaire !

A l'instar de l'évêque de Limoges, il eût souhaité, dès lors, posséder une communauté d'Oblats dans son diocèse. La multitude d'établissements qui se préparaient de divers côtés, ne permirent pas de le satisfaire. Il se dédommagea, du moins, en appelant très souvent les membres de la Congrégation dans ses paroisses, pour y prêcher des missions, et il les traita toujours en père dévoué. Toujours aussi il accorda généreusement l'autorisation d'entrer dans cet Institut qu'il aimait, à ceux de ses séminaristes qui en exprimaient le désir.

Parmi ceux qui, à cette époque, vinrent de Tulle au noviciat, notons, en particulier, le P. Delpeuch, et le P. Soullier que Dieu, dans ses secrets desseins, destinait à être le troisième Supérieur général.

— Votre Grandeur, écrivait Mgr Berteaud, trouvera, sous ce pli, les dimissoires qu'Elle me demande. Ces jeunes gens sont à vous. Je ne puis ni ne dois rien vous refuser.

Il s'était pris pour notre P. Nicolas d'une affection spéciale qui dura toute la vie. Ces deux caractères ardents et enthousiastes se convenaient à un degré rare. L'évêque l'amena, plus tard, comme son théologien, au concile du Vatican.

— J'aime beaucoup l'excellent P. Nicolas, écrivait-il à Mgr de Mazenod. La piété, le cœur, le talent : il a tout. Que je serais heureux de doter le diocèse de religieux tels que lui. Il ne tiendra pas à moi que ce ne soit bientôt. Soyez sûr, Monseigneur, que vos dignes fils seraient accueillis cordialement. Une autre fois, il revenait sur ce thème :

— Je veux vous dire, Monseigneur, toute ma reconnaissance, pour l'insigne faveur que vous m'avez faite, en permettant au P. Nicolas de passer quelques jours sous mon toit. Il y a dans ce cher Père la foi, l'intelligence, le cœur, à un haut degré. Son doux et pieux commerce a été pour moi une fortune des meilleures. Nous avons employé nos heures à parler des choses et des personnes de l'Église... de vous, Monseigneur, qui êtes un si noble évêque que je vénère profondément, et que j'ose aimer. Les vôtres, où abonde votre grand esprit, ont été souvent dans nos conversations. J'écoutais avec bonheur les détails si touchants que me donnait le très bon Père... Je sollicite une faveur à laquelle je tiens beaucoup : envoyez-moi, chaque année, Monseigneur, le P. Nicolas. J'ai un peu droit à ce bienfait de votre part, à cause du sentiment que je vous ai voué. L'excellent Père me rendra votre nom et votre souvenir plus présents. Il me reviendra, lui, affectueux comme il sait l'être, orné de tous ses dons, agrandis encore. Je vous devrai, Monseigneur, une vive jouissance... L'un de mes bons et tendres amis, l'abbé de Lalaurence, qui ne l'emporte pas sur moi en respect affectueux pour vous et vos fils, mais me le dispute vaillamment, mêle sa supplication à la mienne. Deux cœurs bien vrais crient vers vous... Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage du profond, tendre et inaltérable respect, avec lequel je suis... etc.

Si l'évêque de Tulle aimait à ce point, il était payé de retour. Ceux qui, comme nous, ont connu le P. Nicolas dans sa verte vieillesse, savent avec quelle juvénile ardeur, ou, plutôt, quelle fougue impétueuse, même à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il parlait encore, et d'une façon si intéressante, de Mgr Berteaud, « l'éloquent prédicateur du Verbe ».

CHAPITRE XVII

Nancy

1847-1850

§ 1

Affluence de novices à l'Osier.

Dieu bénissait visiblement la Congrégation et l'invitait à se dilater de plus en plus, en lui envoyant de nombreux et dignes sujets. Il y avait, alors, à Notre-Dame de l'Osier, quarante-cinq novices, parmi lesquels six prêtres, des diacres et des sous-diacres, etc. Ils arrivaient de divers séminaires de France, bien préparés et désireux de se consacrer aux missions. Beaucoup d'autres s'annonçaient.

Quoique vaste, la maison de l'Osier en aurait difficilement contenu davantage. Allait-on repousser ces recrues, à cause du défaut de place pour les loger ?

Une telle pensée n'arrêta pas un instant Mgr de Mazenod. Accoutumé à se conformer à la volonté de Dieu, comme elle lui était révélée par les circonstances, il se serait cru coupable, en apportant le moindre obstacle à sa réalisation.

— Elle se manifeste avec trop d'évidence, écrivait-il au P. Vincens, le 12 août 1847, pour que nous ne devions pas la seconder avec une confiance aveugle... Oui, sans doute, il y a de quoi s'effrayer en considérant les charges énormes qui pèsent sur nous. Mais qui aura le courage de fixer la mesure des desseins miséricordieux du Seigneur ? Au moment où il appelle notre Institut à étendre son zèle sur tant de pays immenses, il inspire en même temps à une légion d'âmes de s'offrir à nous pour accomplir ses vues ! Et nous nous refuserions à accepter leur dévouement qui nous met à même d'obéir à notre Maître ? Je ne puis m'y résoudre, quoi qu'en dise la prudence humaine... L'essentiel, c'est de bien choisir : il ne nous convient pas d'accueillir tout venant. Nous avons encore plus besoin de bons sujets que de sujets.

Sa confiance sans borne en la divine Providence avait sa source dans son inébranlable esprit de foi :

— Quand la grâce passe, il faut en profiter. Que de bien il nous

reste à faire ! Ayons courage ! Ne nous laissons pas abattre par les difficultés. Dieu assiste ceux qui vont en avant pour sa gloire. Ne redoutons pas les obstacles des commencements. Avec le temps, ils s'aplanissent, et l'expérience nous prouve que ce temps ne se fait pas attendre.

Cette affluence de novices excellents tenait, en partie, à une tournée couronnée de succès, entreprise dans les grands séminaires de France par le P. Léonard retourné momentanément du Canada, et dont nous aurons à parler, dans la suite, d'une manière plus détaillée.

Au moment de se mettre en campagne, il avait dit, en plaisantant, au P. Tempier, économe général :

— Je vous en amènerai tellement que vous n'aurez pas assez d'argent pour les nourrir. Tant pis, si je vous ruine !

— Oh !... avait répondu vivement le P. Tempier, un peu effrayé, et avec un geste de protestation.

L'éloquence ardente, imagée, persuasive du P. Léonard avait enthousiasmé la jeunesse cléricale, et la prophétie était en voie de s'accomplir.

Mgr de Mazenod applaudissait au résultat, et remerciait Dieu.

— Je ne suis pas épouvanté de votre pêche miraculeuse, écrivait-il à l'irrésistible entraîneur : continuez à jeter vos filets.

De son côté, le P. Tempier n'était pas fâché, non plus ; seulement, ayant en main les cordons de la bourse, il s'apercevait qu'il devait plus souvent l'ouvrir, et, chaque fois, y puiser plus largement.

Cela le rendait quelque peu soucieux.

Avec une pointe d'humour, le Fondateur racontait ces faits au P. Léonard, dans une lettre du 10 juin 1847 :

— Vous courez de conquêtes en conquêtes, et il faut agrandir, de toutes parts, les maisons qui doivent recevoir les recrues. J'avoue que l'embarras que nous donne le succès de votre mission, ne me fait pas verser des larmes... Je me console des inquiétudes de notre bon P. Tempier, qui ne cesse de me répéter : « Arrêtez donc ce fier-à-bras qui nous met aux abois et va consommer notre ruine ! » Vous pensez bien que je lui ris au nez, quand il se frappe le front ;... et il finit par rire lui-même...

§ 2
Érection d'un second noviciat, à Nancy.

Le noviciat de l'Osier, malgré ses dimensions, ne suffisant plus, il fallait, de toute nécessité, en créer un autre. L'intention du vénéré Fondateur était de le placer là où il serait le plus accessible aux postu-

lants qui viendraient du nord et de l'est de la France, ou même de la Belgique d'où plusieurs lui étaient annoncés.

Nancy, par sa position, lui parut favorable.

L'évêque de cette ville, Mgr Menjaud, était, d'ailleurs, un de ses meilleurs amis, et lui devait sa promotion à l'épiscopat.

En 1835, prêchant un Carême dans la cathédrale de Marseille, il avait produit une profonde impression par sa piété, ses talents et les ressources de son cœur d'apôtre. Plein d'estime pour lui, Mgr de Mazenod l'avait proposé, quelques années plus tard, comme coadjuteur à



Nancy. — Maison des Pères. Façade sur le jardin.

Mgr de Forbin-Janson, exilé de son diocèse (1). Agréé à Paris et à Rome, Mgr Menjaud, sacré en 1839, avait sagement administré le diocèse, et, à la mort du titulaire, survenue en 1844, lui avait succédé.

Ayant ainsi arrêté son choix, le vénéré Fondateur s'en ouvrit à l'évêque de Nancy, qui s'empressa de lui répondre, le 13 mai 1847 :

— Je ne veux pas tarder à vous exprimer mes sentiments de joie et de reconnaissance, pour la bonne pensée que Dieu vous a donnée, en vous inspirant de choisir ce diocèse, pour y établir une de vos maisons... Vous ne pouviez rencontrer en France un évêque, sinon plus capable, du moins mieux disposé que celui de Nancy pour seconder vos vues pour le bien de la religion et la propagation de la foi dans les pays étrangers. Vos enfants seront les miens, et ils trouveront dans

(1) Cf. Philpin de Rivière, *Vie de Mgr de Forbin-Janson*, l. IV, chap. XIII, p. 335 sq.

mon cœur quelque chose de la tendresse qui est dans le vôtre...

Le P. Tempier se rendit donc à Nancy, y acheta une maison assez vaste pour le logement de cinquante à soixante personnes, et la fit immédiatement approprier à sa destination future.

Située dans la partie méridionale de la ville, rue de Montet, elle était dans une belle position, possédait un joli jardin, avec dépendances, bosquets, serres et arbres fruitiers.

Au commencement de septembre, le P. Mouchel en prenait possession avec le titre d'économe, et présidait aux derniers aménagements. A la fin d'octobre, arrivait, comme supérieur, le P. Dassy, retiré de la maison de Notre-Dame de Bon-Secours, où le P. Mille lui succédait, en cette qualité.

Le maître des novices fut le P. Santoni, précédemment *socius* du P. Vincens, à l'Osier, depuis plusieurs années.

En nommant le P. Dassy supérieur de la nouvelle communauté, Mgr de Mazenod lui avait écrit, le 11 octobre 1847 :

— Cette maison est d'une souveraine importance pour la Congrégation. Je n'ai pas besoin de vous faire observer que je ne pouvais vous donner une plus grande marque de confiance. Il s'agit d'établir les choses sur un bon pied. Vous serez parfaitement secondé par l'excellent P. Santoni. Marchez de concert avec lui pour l'observance d'une exacte régularité. On n'attend rien moins de vous dans un établissement dont on espère édification et bon exemple.

Les espérances du Supérieur général ne furent pas déçues. Le noviciat de Nancy ne le céda point à celui de l'Osier en ferveur et en régularité. Il offrit constamment le spectacle d'une communauté modèle, animée du meilleur esprit. La charité qui régnait parmi tous ses membres, leurs prières et leurs vertus étaient bien de nature à attirer les grâces du Ciel.

Lorsque, au mois d'août 1849, le vénéré Fondateur vint pour la visite canonique, il fut très satisfait du site de la maison et de la marche de la communauté. C'était au moment où le P. Vincens prêchait avec un réel succès la retraite pastorale au clergé du diocèse. Mgr Menjaud, plein d'égards pour Mgr de Mazenod, voulut qu'il célébrât la messe de clôture, et entonnât lui-même le *Te Deum*. Puis, dans un discours à ses prêtres, il ne craignit pas de découvrir les liens de reconnaissante affection qui l'unissaient à son illustre visiteur.

— Si je me trouve aujourd'hui à votre tête, leur dit-il, et si je suis le pasteur de ce diocèse, je le dois à l'évêque de Marseille. C'est lui qui en eut la première pensée, et l'inspira à Mgr de Forbin-Janson, dont je

suis devenu ainsi le coadjuteur d'abord, et le successeur ensuite.

Mgr Menjaud ne s'en tint pas à ces paroles. S'adressant à son saint ami, il ajouta aimablement :

— Permettez, Monseigneur, que je vous communique tous mes pouvoirs dans ce diocèse qui est aussi le vôtre.

En conséquence, Mgr de Mazenod officia pontificalement dans la cathédrale et y fit une ordination.

§ 3

Les Oblats en Lorraine.

A Nancy, le ministère des Oblats fut vite très apprécié ; mais relativement au but principal de leur Institut, ils eurent, dans les premières années, à lutter contre des préventions presque générales. Le seul nom de mission mettait en fureur les bourgeois libéraux et voltairiens, très nombreux, alors, dans la ville et les environs. Peu à peu, cependant. les Pères parvinrent à modifier les idées préconçues. On toléra, d'abord, les missions ; puis, on les considéra avec plus de bienveillance, et, enfin, avec sympathie.

Dès lors, les Oblats rayonnèrent non seulement à travers tout le diocèse, mais jusque dans les Vosges et les autres régions limitrophes. Les demandes se multiplièrent tellement, qu'ils durent se contenter de répondre aux plus pressées, quoique le chiffre des ouvriers évangéliques fût décuplé par leur dévouement inlassable. Aux premiers s'unirent successivement les Pères De Petro, Dorey, Audruger, Janmaire, Bonnard, Conrard, Guinet, Berne, Bérangier, Merlin, Baret, Chaîne, Sigaud, etc.

Entre autres missions, signalons celle de Château-Salins, chef-lieu d'arrondissement. Dans sa gratitude et son enthousiasme, le curé rédigea un brillant rapport, qui fut lu à l'évêché, en conseil épiscopal. La totalité des femmes et presque tous les hommes s'étaient approchés de la Table sainte.

Dans le diocèse de Saint-Dié, où le P. Vincens prêcha également la retraite pastorale, le succès ne fut pas moindre. De vieux pécheurs, en grand nombre, consolèrent leurs pasteurs par un sincère retour aux pratiques religieuses.

Apprenant ces conversions merveilleuses, l'évêque de Metz, Mgr Dupont des Loges, voulut aussi employer les Oblats.

§ 4

Le P. Dassy.

A une haute culture littéraire le supérieur de la maison joignait une véritable éloquence. Mgr Menjaud en était fier, et les classes aristocratiques ne tarissaient pas d'éloges.

Entre autres talents, il possédait, pour les recherches historiques, de remarquables aptitudes qui lui attirèrent l'estime des érudits. Ceux-ci, dès 1842, le proposèrent comme correspondant du ministère de l'Instruction publique, puis comme membre d'une commission scientifique et archéologique.

Toujours soucieux de maintenir ses enfants dans l'esprit de leur vocation, Mgr de Mazenod lui avait écrit à ce sujet :

— Ne croyez pas que je me réjouisse de cet honneur, ni que je me persuade qu'il en ressorte la moindre gloire pour la Congrégation. Je dis plus. Si je vous connaissais moins d'activité et moins de facilité pour le travail, je regarderais cet événement comme très fâcheux, parce que vous seriez détourné de votre principal ministère, que vous ne pourriez négliger sans offenser Dieu... Je conclus donc que si vous vous sentez de force à combiner les occupations de ce nouvel emploi avec les devoirs de votre état, et si les recherches que vous serez dans le cas de faire, vous servent plutôt de délassement que de travail incompatible avec les missions et les retraites, ou la préparation qu'elles nécessitent, en ce cas, je vous autorise à répondre à la confiance qu'on vous a témoignée. Mais, songez bien que vous êtes tenu, avant tout, à évangéliser. Pesez cela au poids du sanctuaire, et méditez sur le *Quid prodest !*

On admirera, dans cette lettre, la sagesse de la direction de Mgr de Mazenod. Certes ! il ne défend pas les études profondes, quel qu'en soit l'objet. Il veut seulement qu'elles concourent au but principal : la conversion des âmes, la sanctification de celui qui s'y adonne, ou la conservation de ses forces intellectuelles et morales, par une heureuse diversion.

Docilement le P. Dassy suivit ces conseils si paternels et si éclairés. C'est à titre de délassement seulement qu'il poursuivit ces recherches scientifiques pour lesquelles il avait un goût si prononcé, et qui avaient fixé sur lui l'attention des personnages officiels.

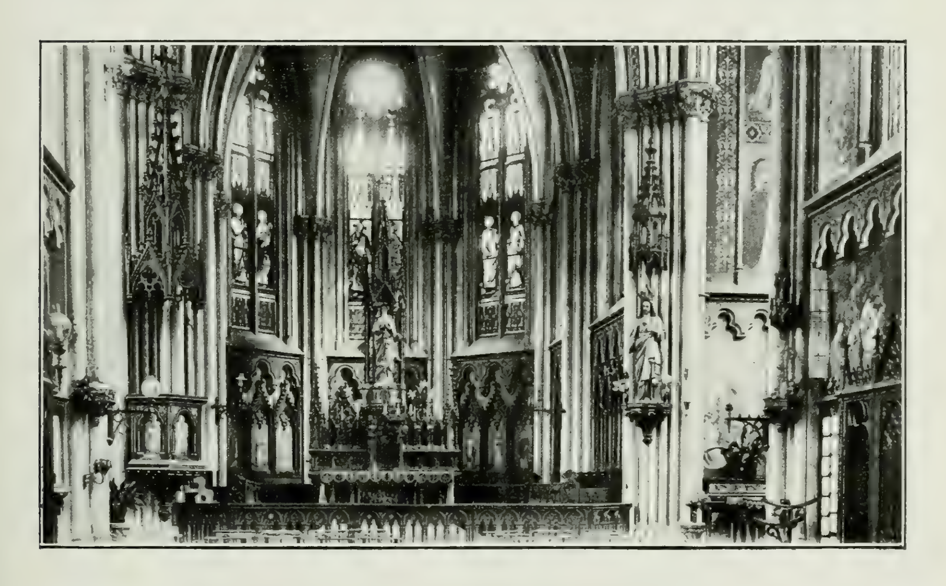
De ses travaux résulta la publication de plusieurs monographies très appréciées en haut lieu. Citons, en particulier, celle sur la monumentale *Église et Abbaye de Saint-Antoine,* dans l'Isère, imprimée en septembre 1844, et qui fit une vive impression dans le monde savant.

A Nancy, on le pressa d'entrer dans la Société *Foi et Lumière,* composée des hommes les plus instruits et les mieux pensants de cette cité, renommée par son université célèbre et ses florissantes institutions d'enseignement supérieur. Mgr de Mazenod ne s'y opposa pas. Il comprenait trop combien ces relations avec ce qu'il y avait de plus distingué dans le pays, pouvaient être utiles au bien qu'il avait en vue.

§ 5

Les œuvres dans la ville épiscopale.

Au commencement, les Pères n'avaient pas de chapelle extérieure attenante à leur habitation. Ils transformèrent la plus large salle de



Nancy. — Intérieur de l'église des Oblats.

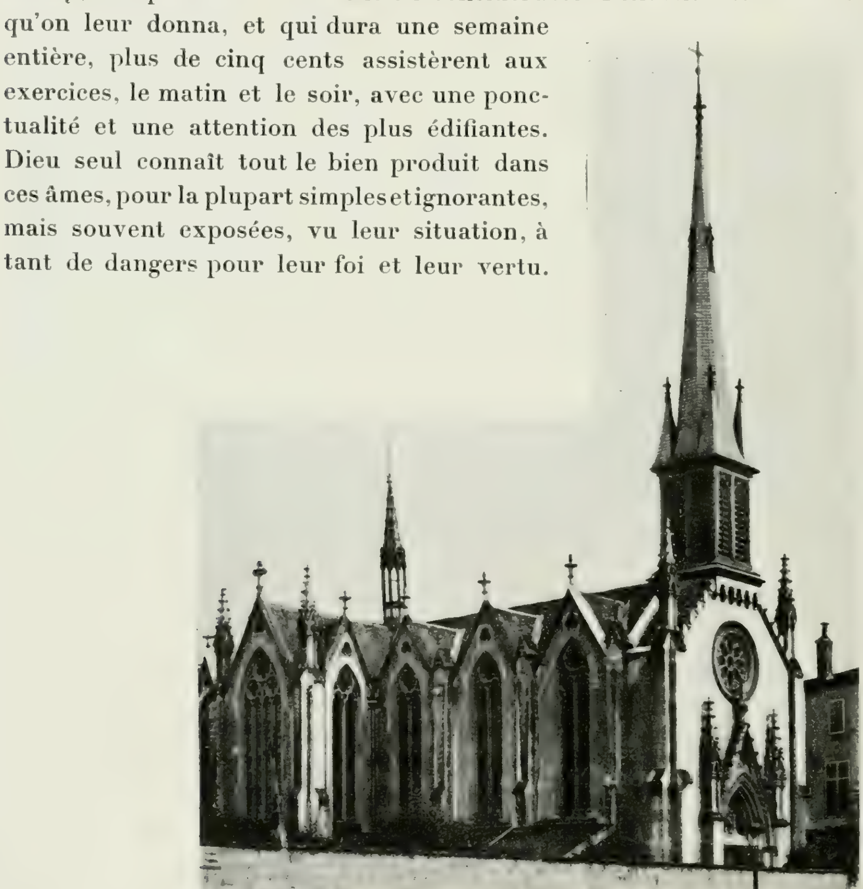
leur maison en chapelle provisoire. Elle fut bientôt très fréquentée, non seulement les dimanches et fêtes, mais aussi les jours ordinaires.

Encouragés par d'universelles sympathies, ils conçurent, et réalisèrent, quelques années plus tard, le projet de construire une église proprement dite. Ce gracieux édifice, qui coûta plusieurs centaines de mille francs, fut un vrai bijou d'architecture ogivale. L'ornementation intérieure surtout était ravissante.

Comme à Aix, à Marseille, à Nîmes et à Limoges, les Oblats s'occupèrent avec un admirable dévouement d'une œuvre qui leur était chère entre toutes : l'apostolat des prisons, dont ils devinrent les aumôniers.

Parler de religion à des hommes dégradés par le vice, n'est pas facile assurément ; mais leur faire aimer et pratiquer la morale chrétienne, est un miracle que Dieu seul peut opérer. Ce miracle, Dieu l'accomplit par ses Oblats. A force de zèle et de patience, ils déterminèrent une amélioration notable dans l'état d'âme si déplorable de ces malheureux. L'un des membres de la communauté, le P. Dorey, en 1855, trouva la mort dans ce ministère si méritoire. Victime de son dévouement héroïque pour les prisonniers atteints du typhus, il mourut martyr de la charité.

Une autre œuvre que les Oblats établissent toujours dans leurs chapelles publiques, est l'*Œuvre des Servantes et des Ouvrières*. A Nancy, elle prit vite une extension considérable. Pendant une retraite qu'on leur donna, et qui dura une semaine entière, plus de cinq cents assistèrent aux exercices, le matin et le soir, avec une ponctualité et une attention des plus édifiantes. Dieu seul connaît tout le bien produit dans ces âmes, pour la plupart simples et ignorantes, mais souvent exposées, vu leur situation, à tant de dangers pour leur foi et leur vertu.



Nancy. — Extérieur de la chapelle des Oblats.

CHAPITRE XVIII

La Révolution de 1848

§ 1

Cause générale de la sédition.

Les 23 et 24 février 1848 furent des journées sanglantes pour la capitale de la France. Une fois de plus, on constata l'instabilité des grandeurs humaines.

Issue d'une émeute, la monarchie de juillet était condamnée à périr par un soulèvement populaire. Pendant les dix-huit années de sa durée, on compta une douzaine d'attentats dirigés contre le roi et ses proches.

Quoi d'étonnant ? Les crimes les plus abominables paraissent légitimes à ceux que ne retient plus le frein salutaire de la religion.

Le gouvernement de Louis-Philippe ne s'était nullement préoccupé de moraliser les masses. Il avait permis aux sectaires de tout acabit de semer largement les germes d'incrédulité. Son hostilité contre l'Église n'allait pas jusqu'à lui déclarer ouvertement la guerre ; mais, dans la crainte qu'elle n'acquît trop d'influence, il montrait une sympathie indulgente à ceux qui, par leurs paroles ou par leurs écrits, ne cessaient de battre en brèche l'autorité spirituelle.

Aveugle, il ne s'apercevait pas qu'il préparait sa propre déchéance, car, à mesure que la foi s'éteint dans les âmes, les forfaits se multiplient, la paix disparaît dans les familles, et la sécurité dans l'État.

Une commotion violente avait donc éclaté soudain, ébranlant la société jusque dans ses bases et renversant le trône.

§ 2

A Marseille.

Quoique la classe ouvrière de cette ville si importante soit composée des éléments les plus hétérogènes, il n'y eut aucun désordre, dans le principe. Quelques vauriens ayant essayé de faire du vacarme, et de se précipiter au pillage, en se prévalant des libertés républicaines, furent vite mis à la raison par les honnêtes gens.

Les élections pour l'Assemblée nationale, chargée d'élaborer une Constitution, eurent lieu, le 23 avril, jour de la fête de Pâques. Grâce à l'influence de Mgr de Mazenod, de ses Oblats et de ses prêtres, la liste conservatrice, en tête de laquelle figurait le nom du P. Lacordaire, triompha, avec une imposante majorité.

Furieux de ce résultat, quelques mauvais sujets jurèrent d'incendier le palais épiscopal et les couvents ; puis, à la faveur de la confusion, de piller les maisons de commerce, et, s'ils en avaient la possibilité, la cité entière. Pour accomplir leurs sinistres projets, ils étaient prêts à ne pas reculer même devant l'assassinat.

Heureusement la police découvrit le complot, peu d'instants avant son exécution. Les meneurs furent arrêtés. On les surprit dans leur repaire, armés jusqu'aux dents, et munis des torches avec lesquelles ils se proposaient de répandre de toutes parts les flammes dévastatrices.

Mais les émeutes se succédaient, à Paris, presque sans interruption. Pendant quatre jours surtout, du 23 au 26 juin, la capitale se transforma en champ de bataille. La plèbe tenait tête à l'armée. Le sang coulait à flots.

Ces déplorables événements eurent un douloureux retentissement à Marseille. Le jour même de la Fête-Dieu, un combat terrible s'engageait. Aussitôt l'évêque voulut se présenter comme médiateur entre les belligérants. Ses conseillers eurent beaucoup de peine à l'en dissuader, lui assurant qu'il marchait à une mort certaine et absolument inutile. Le sacrifice de sa vie n'aurait aucun résultat. Les émeutiers, gens de la pire espèce, tireraient sur lui, dès qu'ils l'apercevraient, et ne consentiraient pas à l'écouter, un seul instant. Le saint prélat, contraint d'abandonner son héroïque projet, se plongea dans la prière.

La bataille se prolongea jusqu'au lendemain.

Pendant ces deux jours d'angoisses, les Oblats du Calvaire et du séminaire rivalisèrent de zèle, pour porter aux blessés les secours de la religion. Ils gravissaient les barricades, et traversaient les rangs des soldats, ou des insurgés, sans se soucier des balles qui sifflaient à leurs oreilles.

Ces luttes fratricides rendirent impossibles la procession de la Fête-Dieu et celle du Sacré-Cœur. Un mois après, le calme paraissant rétabli, Mgr de Mazenod profita de la solennité du 15 août, pour prescrire, à travers la ville entière, une double procession générale : celle du Très Saint Sacrement et de la Sainte Vierge.

A ses yeux, c'était une réparation nécessaire envers Notre-Seigneur, et un dédommagement pour la piété des fidèles.

Cette nouvelle combla de joie la population chrétienne. Mais le préfet, M. Beauger, inspiré par un officier franc-maçon, désapprouva cette mesure. N'osant pas, toutefois, s'y opposer directement, il déclara qu'il n'y coopérerait en rien, et refuserait même l'escorte traditionnelle.

— Ne m'enverrait-on aucun soldat, répondit l'évêque, la procession se fera !

L'entourage du pontife n'était pas très rassuré. Des bruits circulaient en ville, annonçant des troubles. Plusieurs ecclésiastiques des plus hauts placés essayèrent d'ébranler le prélat.

Il demeura inflexible.

Ayant mis sa confiance en Dieu, et convaincu du bon esprit de la population marseillaise dans son ensemble, il ne doutait pas du succès. Les résultats prouvèrent avec évidence qu'il avait eu raison.

Malgré les sombres pronostics des pusillanimes, les fidèles considérèrent comme un devoir de répondre en masse à l'appel de leur premier pasteur. Confréries, congrégations de dames et de demoiselles, marguilliers, pénitents, membres des diverses Œuvres de bienfaisance, assistèrent, au complet, à cette procession, la plus magnifique, la plus touchante, la plus suivie qu'on eût vue depuis des années.

— Maintenant que tout s'est passé admirablement, chacun me félicite, disait, le lendemain, Mgr de Mazenod, rayonnant de joie. Je goûte un vrai bonheur, en songeant avec quelle dévotion cette fête a été célébrée.

Ce jour même, il écrivait au préfet des Bouches-du-Rhône :

— Je respecte le sentiment qui a motivé votre décision ; mais permettez-moi de vous faire remarquer combien s'est montrée radieuse, hier, toute la ville de Marseille, pendant l'accomplissement de la pieuse cérémonie. Une douce satisfaction se peignait sur tous les visages. Plusieurs circonstances, néanmoins, et surtout la brièveté du temps, ne m'avaient pas laissé la liberté de donner à la solennité cet éclat et cette pompe que j'aurais pu, en y invitant un plus grand nombre de fidèles. Je me suis contenté d'y convoquer les associations des paroisses environnant la cathédrale. Cependant, le défilé a été beau, bien beau ! J'étais certain de ces consolants résultats, quand je vous ai demandé d'y faire contribuer la garde nationale. Elle-même se serait réjouie, croyez-le, de recevoir vos ordres à cet égard. Plusieurs faits, indépendamment des dispositions que je connais à la majorité de ses membres, attestent combien elle eût désiré prendre une part plus considérable à la procession. Pour y assister officiellement, il lui fallait un mot de vous. J'ai respecté en silence vos scrupules administratifs ; mais, aujourd'hui, je puis vous dire qu'on eût été heureux que votre arrivée

récente parmi nous fût signalée par ce témoignage de votre sympathie en faveur des sentiments religieux de la presque totalité des habitants.

Pour être finement donnée, la leçon n'en était pas moins claire.

§ 3

Les patriotes à Notre-Dame de l'Osier.

Au mois de mars, les exaltés de Vinay formèrent le courageux complot de se rendre, la nuit, chez les Pères de l'Osier, sous le prétexte de leur imposer un drapeau aux couleurs nationales.

A dix heures du soir, les peu aimables visiteurs devaient se présenter. Ils l'avaient dit ; on le savait, au couvent.

Le supérieur, le P. Vincens, était assez perplexe.

— A quel parti s'arrêter ? demanda-t-il au P. Burfin. Convient-il d'ouvrir la porte à ces braillards ? ou vaut-il mieux la tenir fermée, au risque de la voir enfoncée par eux ?

— Laissez-moi faire, répondit le P. Burfin. Envoyez la communauté se coucher comme de coutume, et, vous-même, retirez-vous dans votre cellule. Je me charge de les recevoir.

Vers neuf heures et demie, retentirent, sur la route, des cris, des chants, des vociférations. La troupe s'approchait. Bientôt elle déboucha sur l'esplanade, et se massa devant la porte.

Monté dans les mansardes, le P. Burfin surveillait, de l'embrasure d'une lucarne, les mouvements des envahisseurs.

Un silence relatif avait succédé aux clameurs précédentes. On parlait à demi-voix ; on chuchotait ; on discutait.

Les uns voulaient enlever la place d'assaut. D'autres observaient prudemment que le gouvernement, en somme, n'était pas hostile aux curés. Cela résultait, en toute évidence, des nouvelles reçues de la capitale. Donc, si l'on commettait quelques graves dégâts dans les propriétés, ou si l'on attaquait les personnes, ne serait-on pas désavoué en haut lieu ? On jouait gros jeu dans cette aventure nocturne. Peut-être aurait-elle bientôt son épilogue devant la cour d'assises.

— Partons ! proposaient les uns.

— Restons ! répliquaient les autres. Pourquoi être venus ici, avec tant de fracas, si c'est pour repartir penauds, comme des renards qu'une poule aurait pris ? On va se moquer de nous !

La discussion s'envenimait. On s'échauffait, de part et d'autre.

Enfin, les plus déterminés s'emparent du cordon de la sonnette, et l'agitent violemment pendant plusieurs minutes.

C'est un carillon furieux, à ébranler la maison, de la cave au grenier.

Épouvanté, le Frère portier se précipite vers le P. Burfin, qui descendait tranquillement de son poste d'observation.

— *Ils* sont là ! *Ils* sonnent !...

— Certes ! j'entends bien.

— Faut-il ouvrir ?

— Assurément.

Pendant que le portier s'exécute, quoique à regret (l'obéissance est parfois très difficile), le P. Burfin s'avance sur le seuil.

— Que faites-vous là, mes amis ? dit-il avec bonhomie aux perturbateurs. Comment ? ici ? à cette heure !... En plein air, avec cette température glaciale !... les pieds dans la neige, dans la boue !... exposés au vent et au froid !... Vous allez prendre mal ! Entrez ! entrez donc !

Stupéfaits de cet accueil, auquel ils ne s'attendaient pas, ces hommes entrent machinalement.

Ils s'engagent dans le vestibule, et pénètrent dans le large cloître, aux grandes baies vitrées, aux voûtes sévères, d'un aspect si monacal.

Leur présence dans ce lieu les étonne eux-mêmes. Ils sont embarrassés, et demeurent silencieux.

Le P. Burfin, imperturbable, les regarde avec son sourire moitié bienveillant, moitié gouailleur.

Après quelques instants, l'un d'eux, le plus audacieux sans doute, et probablement aussi le plus éloquent, se fait l'interprète de ses compagnons.

— Nous sommes venus ici, dit-il en balbutiant, pour vous offrir un drapeau, et proclamer la Rrrrépublique !

— Très bien, mes amis !... Comment donc !... mais, c'est une excellente idée que vous avez eue là !... Nous allons trinquer ensemble à la République, une et indivisible.

L'ironie était trop subtile pour être saisie, ou, du moins, pour être prise en mauvaise part.

Des verres sont apportés, et des bouteilles les suivent. On fraternise.

Complètement apprivoisés par des procédés aussi généreux, ces farouches révolutionnaires donnent force poignées de mains au Révérend Père et aux Frères convers qui les servent, de la meilleure grâce du monde.

Tout en savourant le vin du couvent, ils protestent de la droiture de leurs intentions. A les croire, le ciel n'est pas plus pur que le fond de leur cœur.

— Nous ne sommes pas méchants, allez !

— Je ne l'ai jamais pensé, mes amis !

— Seulement, nous sommes républicains.

— Eh bien ! Vive la République !

Devenu ainsi maître de la situation, le P. Burfin profite d'un moment d'accalmie, pour élever la voix et s'adresser à tous :

— Voyons ! demande-t-il, la République n'est-elle pas le régime de la liberté ?

— Oui, oui ! répondent en chœur les buveurs. Vive la liberté !... Vive la liberté !...

— Eh bien ! au nom de cette liberté, qui vous est si chère et que je n'apprécie pas moins, je vous prie de laisser à cinquante jeunes gens, qui sont là-haut, dans les dortoirs, la liberté de dormir !

Un éclat de rire universel accueille ces paroles. Il n'y avait rien à objecter à cet argument *ad hominem*, lancé avec un à-propos charmant, et tant de jovialité.

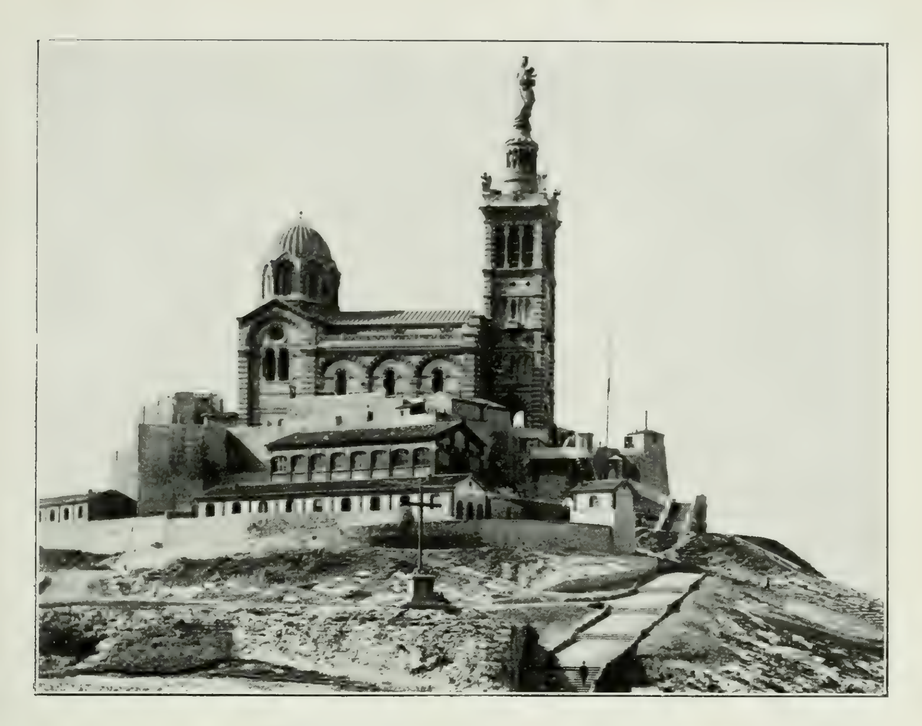
En moins d'une minute, la maison fut vide.

On était quitte à bon compte.

Depuis lors, le P. Burfin eut, à Vinay, la réputation d'un homme digne de tous les égards. Il ne pouvait traverser les rues, ou paraître sur les places, sans recevoir, de droite et de gauche, de grands coups de chapeau.

Les autres maisons de la Congrégation n'eurent pas à souffrir davantage. Quelques troubles partiels qui se produisirent en certains endroits, à Nancy, par exemple, n'entraînèrent pas de conséquences fâcheuses.





Marseille. — Notre-Dame de la Garde.

CHAPITRE XIX

Notre-Dame de la Garde

1850-1853

§ 1

Le Sanctuaire de la « Bonne Mère ».

Au sud du bassin de la Joliette et du Vieux-Port de Marseille, est une colline de cent soixante mètres d'altitude, au sommet dénudé et couronné par un fort. Dans l'enceinte de celui-ci, se dresse actuellement une magnifique basilique de style néo-byzantin, resplendissante de marbres et de mosaïques, avec une belle coupole et un clocher monumental, surmonté d'une colossale statue de la Reine du ciel, en métal doré.

Ce superbe édifice a coûté plusieurs millions. Le gigantesque bourdon vaut, à lui seul, cent mille francs. Sa voix majestueuse et grave s'entend, non seulement de toute la cité, mais au loin dans la campagne et sur la vaste mer.

La crypte possède une *Mater Dolorosa*, sculptée par Carpeaux. Dans l'église supérieure, sur le riche maître-autel du chœur et sous un baldaquin en bronze doré, est exposée une statue de la Sainte Vierge en argent, travaillée au repoussé, par le marteau, suivant le procédé de Benvenuto Cellini.

Après avoir gravi le flanc très escarpé de la colline à partir du cours Pierre Puget, par le boulevard Gazzino, on se trouve en face d'un large escalier. Courage ! Cent quarante marches vous séparent encore de la porte de la crypte, et cent soixante-quatorze de l'église principale !

Du perron, la vue est splendide. On domine la grande ville, entrepôt du commerce de l'univers entier, et le regard s'étend indéfiniment sur l'immensité des eaux, d'un bleu intense, comme l'azur du ciel ensoleillé qu'elles reflètent parfaitement.

L'origine de ce pèlerinage remonte au commencement du XIII[e] siècle. Il est contemporain de celui de Notre-Dame de la Portioncule, en Italie. Tandis que saint François illustrait Assise, un prêtre de Marseille, Pierre, chapelain de Notre-Dame des Accoules, entreprenait de consacrer à Marie une cime profanée, avant l'ère chrétienne, par d'horribles sacrifices humains, en l'honneur des fausses divinités.

C'était en 1214.

A cette époque, la colline de la Garde appartenait à la puissante abbaye de Saint-Victor, bâtie par saint Cassien, au V[e] siècle, et dont il subsiste encore, sur l'éminence voisine, quelques curieuses tours carrées, reliées par des remparts à créneaux. Au-dessous, l'on vénère des cryptes datant des premiers âges du christianisme, et la grotte dite de Saint-Lazare, qu'aurait autrefois habitée le disciple ressuscité par Jésus.

On ignorait, jusqu'en ces dernières années, que le fondateur du sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, le prêtre Pierre, fût un chapelain de Notre-Dame des Accoules ; mais un document récemment découvert dans les Archives départementales, ne laisse aucun doute. Pierre y est appelé, en toutes lettres, *capellanus ecclesiæ de Accuis* (1).

(1) Cf. *Archives préfectorales des Bouches-du-Rhône, Petit Cartulaire de Saint-Victor,* fol. 180. Sur les Accoules, voir ce que nous avons dit précédemment, p. 152.

Ce détail historique ne manque pas d'un certain intérêt, à notre point de vue spécial, puisque ce sont les Oblats, successeurs des chapelains des Accoules, que la Providence choisit, six cents ans plus tard, pour relever, restaurer et agrandir merveilleusement l'antique sanctuaire de la Garde.

Quelques rares auteurs ont prétendu que l'oratoire primitif n'était pas dédié à la Sainte Vierge, ou que, du moins, on n'avait aucune preuve à ce sujet (1). Toutefois, quatre ans seulement après son érection, il était désigné déjà sous le vocable de Notre-Dame de la Garde, par la bulle du 17 juin 1218, dans laquelle le pape Honorius III énumère les possessions de l'abbaye de Saint-Victor (2).

Depuis cette époque, les documents abondent.

En 1385, une tour fut construite, à côté, aux frais de la ville. Dans les diverses pièces des Archives communales qui en parlent, elle est constamment nommée *Turris Beatæ Mariæ de Gardia,* ou *Turris Gardiæ.*

Dans la première moitié du XVIe siècle, en 1524, François Ier, en prévision du siège dont Charles-Quint menaçait la ville, transforma en forteresse l'amas de rochers qui termine la colline. Le connétable de Bourbon vint, en effet, mais échoua complètement dans ses tentatives.

La chapelle, désormais englobée dans ce fort, subit des modifications, et à diverses reprises fut remaniée.

Comme la plupart des édifices du culte, elle souffrit des outrages de la Révolution de 1789. Elle ne fut pas, cependant, complètement détruite.

§ 2

Restauration et développement du pèlerinage. Le P. Bernard.

Lorsqu'il eut pris possession du siège épiscopal de Marseille, en 1823, Mgr Fortuné de Mazenod constata douloureusement que la chapelle de Notre-Dame de la Garde était presque désertée. A peine y disait-on la messe, le dimanche et le samedi. En dehors de ces jours et de l'heure du Saint Sacrifice, la porte restait obstinément close. Si quelque pèlerin se décidait à cette ascension pénible, il n'avait d'autre consolation, au bout de sa course, que de s'agenouiller devant une grille en fer. De là, il adressait des supplications à la Mère de Dieu et des hommes.

(1) Cf. Régis de la Colombière, *Notice sur la chapelle et le fort de Notre-Dame de la Garde,* in-8°, Marseille, 1855, p. 7.

(2) Cf. *Petit Cartulaire de Saint-Victor,* fol. 48.

Sous l'inspiration de son neveu, l'évêque chargea un prêtre de célébrer quotidiennement la messe au sanctuaire, qui fut, dès lors, un peu plus fréquenté. Les marins surtout y venaient au retour des longs et périlleux voyages, pour accomplir la promesse faite à la « Bonne Mère », au milieu des tempêtes qui avaient mis leur vie en danger.

Néanmoins, la messe finie, la chapelle demeurait fermée jusqu'au lendemain.

Cet état de choses dura une dizaine d'années.

Afin d'assurer un service plus régulier et plus propre à favoriser la dévotion, Mgr Fortuné de Mazenod, vers 1833, en confia le soin aux Oblats.

Un seul d'entre eux remplit, d'abord, les fonctions de chapelain. Comme il ne se contentait pas de célébrer la messe, mais qu'il passait une grande partie de la matinée à entendre les confessions, et se prêtait aux diverses cérémonies réclamées par la piété des visiteurs, les concours furent de plus en plus nombreux, et le culte de Marie plus florissant de jour en jour.

Parmi ces chapelains de la première heure, citons le P. Bernard, qui occupa ce poste de 1837 à 1861. Nous avons raconté, plus haut, les succès de son ministère, en Suisse. Par ses talents, sa facilité d'élocution, ses manières affables, il s'acquit à Marseille une étonnante popularité. Il réussissait prodigieusement auprès des malades. Quand des pécheurs invétérés refusaient de se convertir sur leur lit d'agonie, on recourait à lui. Très peu lui résistèrent jusqu'à la fin.

Il fut le restaurateur et comme le second fondateur du pèlerinage de Notre-Dame de la Garde. Chaque matin, il partait du Calvaire et se rendait au sanctuaire pour y dire sa messe à heure fixe. Son exactitude et la confiance qu'il inspirait ranimèrent l'ardeur des fidèles (1).

Bientôt presque tous les Marseillais le connurent. Ils l'appelaient « le Prêtre de la Bonne Mère ».

C'est à lui que l'on doit le magnifique bourdon du clocher de la basilique et la statue en argent de la Très Sainte Vierge. Son activité, son zèle et l'influence qu'il exerçait, le mirent à même de réunir les ressources nécessaires pour une telle dépense.

Les jours de procession solennelle à travers la ville, chacun, après avoir jeté un regard sur la statue aimée, cherchait des yeux le P. Bernard. Les soldats de l'escorte, les mousses, les pénitents, les marins, obéissaient au moindre de ses signes. Il était, parmi eux, comme un général d'armée à la tête de ses hommes. Nul ne contestait son auto-

(1) Cf. Daspres, vicaire général de Marseille, *L'Église collégiale des Accoules et la chapelle du Calvaire,* in-8°, Marseille, 1879.

rité, et n'aurait osé, en recevant ses ordres, articuler la plus petite observation.

Sa présence produisit rapidement des fruits très appréciables. Ce n'étaient plus des pèlerins isolés qui s'acheminaient vers le sanctuaire, mais des groupes toujours croissants, et parfois de véritables foules.

De toute nécessité, on dut lui adjoindre deux ou trois de ses confrères pour l'aider.

Cette mesure fut le principe d'un épanouissement extraordinaire de l'œuvre. Très souvent des multitudes envahissaient, à flots pressés, le modeste oratoire.

Le bien accompli remplissait de consolation le cœur des Oblats, mais quelle fatigue pour eux ! Il leur fallait, chaque jour, de grand matin, venir de leur maison du Calvaire. Or, la distance est considérable. Ils descendaient la pente des Accoules, traversaient le port sur un bateau-mouche, pour éviter un très long détour à pied, puis gravissaient la colline de la Garde, par le boulevard Gazzino, ou les rudes sentiers qui serpentent sur ses flancs.

Leur zèle ne se laissa point décourager par les obstacles, ni par les difficultés de la route. Chaque jour, à l'aurore, ils étaient à leur poste d'honneur, heureux d'être les chapelains de Marie et les ministres de ses miséricordes. La Reine du ciel récompensa la ferveur des pèlerins par des faveurs signalées, comme le prouvèrent les ex-voto suspendus aux murs, en témoignage de reconnaissance.

De plus en plus important, le service du sanctuaire réclama l'établissement d'une communauté à demeure. La Congrégation acheta donc, à ses frais, un terrain situé à mi-côte, parmi les pins et les oliviers, sur le versant occidental. Elle y bâtit une maison inaugurée le jour de Pâques de l'année 1850, et dont le P. Bernard fut le premier supérieur.

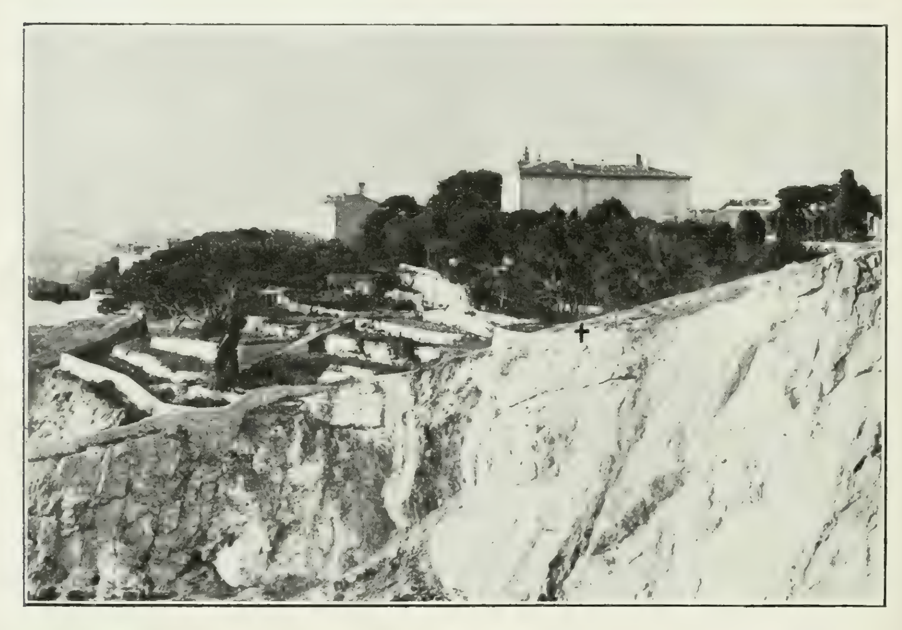
Dès lors, la chapelle resta constamment ouverte, à la grande satisfaction non seulement des habitants de la ville, mais de tous les diocésains, et même des étrangers.

Les paroisses, les communautés religieuses, les tiers-ordres, les séminaires et collèges, les associations de dames et de demoiselles, les cercles catholiques d'hommes et de jeunes gens, les sociétés de commerçants, ouvriers, marins, etc., y paraissaient tour à tour. Les innombrables voyageurs, laïques, prêtres ou prélats, qui s'embarquaient, à Marseille, pour se rendre dans toutes les parties du monde, ne manquaient pas de monter au sanctuaire, pour implorer la protection de l'Étoile de la mer. De même, à leur retour, pour lui exprimer leur gratitude.

Par ce concours de circonstances, le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde tendait à devenir le pèlerinage de France le plus fréquenté. Les Marseillais se le disaient avec joie et en étaient légitimement fiers.

§ 3
Construction de la basilique.

Unanimement on regrettait l'étroitesse de la chapelle. Mais comment lui donner des proportions plus larges, quand elle était invinciblement resserrée entre des fortifications archaïques que l'État s'obstinait à conserver ?



Résidence des Pères chapelains.
(Elle est indiquée par une petite croix au-dessous.)

L'administration de la Guerre avait, en outre, adossé au modeste édifice divers bâtiments parasites, destinés à loger le personnel commandant la garnison de la citadelle.

D'abord, Mgr de Mazenod s'adressa aux officiers du génie militaire résidant à Marseille. Il voulait savoir d'eux, si l'abandon d'un fort, désormais presque sans utilité, pouvait être obtenu. La réponse fut négative. Selon eux, non seulement cela était absolument impossible, mais même tout projet d'agrandissement de la chapelle était irréalisable. Jamais l'espace nécessaire ne serait accordé.

Sans se rebuter d'un refus aussi péremptoire, Mgr de Mazenod

écrivit au général d'Hautpoul, ministre de la Guerre. Celui-ci, désireux de favoriser le projet, conseilla, néanmoins, de ne pas demander le déclassement du fort.

Une correspondance très active s'engagea, dès lors, entre l'évêque et le ministre. Enfin, une solution conciliant les intérêts de la chapelle et ceux de l'administration militaire, semblait imminente, quand M. d'Hautpoul laissa le portefeuille ministériel et fut envoyé en Algérie, comme gouverneur général. Après tant de négociations laborieuses, le succès paraissait plus incertain que jamais.

A son retour d'Angleterre, où il était allé, en 1850, visiter les diverses résidences de la Congrégation, le vénéré Fondateur s'arrêta à Paris, dans la première semaine du mois d'août, pour traiter cette affaire avec le général Niel, plus tard maréchal de France, et, alors, directeur du génie au ministère de la Guerre. Cet officier supérieur étudia, de concert avec Mgr de Mazenod, la question sous toutes ses faces. Quelques mois après, il soumit à la signature du président de la République, depuis Napoléon III, un décret concédant les terrains nécessaires à la reconstruction et à l'agrandissement de la chapelle, dans les dimensions les plus étendues, tout en se renfermant dans l'enceinte du fort.

La seule condition imposée était que la commission nommée par l'évêque pour l'administration du temporel de la basilique, construirait un bastion, au sud de la citadelle, sous le contrôle des officiers du génie, et d'après un plan approuvé par le ministère. Elle devrait également rétablir, un peu plus loin, le rempart situé à l'entrée du fort, et le pont-levis qu'elle était autorisée à démolir pour trouver l'emplacement dont elle avait besoin.

On abattit l'ancien édifice, et on érigea une chapelle provisoire, afin que le service du pèlerinage ne souffrît pas d'interruption, pendant les travaux qui dureraient plusieurs années. Le bastion s'éleva au sud du fort. Ces frais préliminaires dépassèrent la somme de cinquante mille francs.

Les plans de la basilique furent dessinés par M. Espérandieu, l'architecte distingué qui dirigeait, alors, avec tant d'intelligence, la construction de la grandiose et somptueuse cathédrale de Marseille.

Par un Mandement de 1er novembre 1852, Mgr de Mazenod annonçait officiellement à ses diocésains la reconstruction de la chapelle, et ouvrait une souscription à cet effet.

— Que ce monument, disait-il, soit, par sa magnificence, digne de la capitale du Midi, reine des cités commerciales de la Méditerranée.

Marseille doit offrir une *Maison d'or* à la Mère de Dieu que l'Église, dans les litanies en son honneur, se plaît à invoquer sous ce titre : *Domus aurea !*

En tête de la liste, l'évêque s'inscrivit pour la somme de cinq mille francs. Cet exemple fut suivi par tous les membres du clergé, en proportion de leurs ressources. Les habitants de Marseille montrèrent, une fois de plus, à cette occasion, combien généreux est leur amour filial pour celle qu'ils appellent si justement « la Bonne Mère ».

La pose solennelle de la première pierre eut lieu, le dimanche, 11 septembre 1853, fête du Saint Nom de Marie. Cette cérémonie fut très imposante.

Le temps était magnifique. Le vent qui, les jours précédents, avait soufflé avec une extrême violence, cessa subitement, quand le cortège s'ébranla. Ce calme se produisait à ce moment, comme pour attester la puissance de la Souveraine des cieux.

On partit en procession de l'église Saint-Joseph, et, par le cours Bonaparte, on se dirigea vers la colline. Toutes les paroisses étaient représentées, avec leurs diverses associations, chacune ayant sa bannière spéciale. Le maire et les membres du conseil municipal y assistaient.

Une foule immense, accourue de tous les quartiers de la ville, s'étageait sur les flancs de la montagne.

— Elle était si compacte, écrivait Mgr de Mazenod à sa sœur, la marquise de Boisgelin, qu'on aurait eu de la peine à placer une épingle de plus. Quel spectacle que celui de cette colline, tapissée d'êtres humains, la joie peinte sur les figures, tous chantant avec enthousiasme des hymnes et des cantiques, se courbant profondément et s'agenouillant au passage de l'évêque !... Mais comment dire ce qu'était le coup d'œil du haut du fort, que dominait la statue de la Sainte Vierge, de manière qu'elle fût aperçue de tous ?

Arrivée au sommet, la procession se massa au pied du mur d'enceinte. Sur la plate-forme, où devait être posée la première pierre, furent admis seulement le nombreux clergé, les membres de l'administration du temporel de la basilique, le maire, les conseillers municipaux et les officiers de la garnison.

Quand, revêtu de la chape et mitre en tête, le pontife s'approcha du bord, et leva les mains au ciel pour bénir son peuple, on vit soudain cette multitude de plus de cent mille personnes, s'étendant du sommet de la montagne jusqu'au bas vers la ville, se prosterner dans le recueillement le plus absolu.

— *Sit nomen Domini benedictum !* chantait le ministre de Dieu.

Et cent mille poitrines répondaient en chœur, d'une voix retentissante comme le mugissement des grandes eaux :

— *Ex hoc nunc, et usque in sæculum !*

— *Adjutorium nostrum in nomine Domini,* reprenait le prélat.

Et la foule continuait :

— *Qui fecit cœlum et terram !*

— *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus !*

— *Amen !*

Le spectacle était d'un sublime saisissant.

Heure inoubliable !... C'était le soir, au moment du coucher du soleil. Ses derniers rayons effleuraient la surface des eaux tranquilles, tandis que, sur les remparts, des feux de Bengale s'allumaient, devançant les étoiles qui allaient apparaître bientôt.

Le grondement des canons de la citadelle, auxquels faisaient écho ceux des forts de la ville ; le roulement des tambours, les sonneries des clairons, le chant impressionnant de cent mille voix humaines, unies dans les mêmes transports de joie et de piété, communiquaient à cette scène un caractère de majesté impossible à décrire. Ceux qui en furent les heureux témoins, n'en perdirent jamais le souvenir.

La bénédiction du Saint Sacrement, donnée en plein air, termina cette incomparable cérémonie.

Il avait fallu beaucoup de temps, de peine et de dépenses pour creuser la vaste crypte dans le rocher. Mais aussi l'édifice fut construit dans des conditions d'exceptionnelle solidité. Les travaux furent poussés, dès lors, activement. On y employa les meilleurs matériaux et les marbres les plus précieux.

Le P. Bernard se multipliait, pour trouver les ressources nécessaires à cette entreprise gigantesque. Chaque jour, il expédiait des quantités de lettres, et se condamnait à d'innombrables visites. Son immense popularité lui ouvrait toutes les demeures et toutes les bourses. Il fut réellement le principal instrument dont se servit le vénéré Fondateur, pour bâtir à la gloire de Marie ce monument digne de Marseille et l'un de ses plus riches ornements.



CHAPITRE XX

Notre-Dame de Sion

1850-1853

§ 1

Un sanctuaire vénéré depuis près de mille ans.

Si l'on prend, à Nancy, la voie ferrée qui tourne vers le sud, on arrive, après une trentaine de kilomètres, à la petite ville de Vézelise, aujourd'hui simple chef-lieu de canton du département de Meurthe-et-Moselle, et autrefois capitale des puissants comtes de Vaudémont. Quoiqu'elle n'ait plus l'importance de jadis, elle est encore remarquable par sa belle église gothique du xve siècle.

En quelques minutes, on parvient ensuite à la station de Praye, dominée à droite par une colline de quatre à cinq cents mètres d'altitude, qui s'élève en pentes très rapides. Un plateau triangulaire en constitue le sommet : belvédère magnifique, d'où le regard embrasse une plaine étendue parsemée de villages fortunés et de villes prospères.

Dans ce vaste panorama, le voyageur ravi compte jusqu'à cent clochers, tandis qu'il aperçoit, au loin, comme cadre de ce merveilleux tableau, les crêtes arrondies de la chaîne des Vosges.

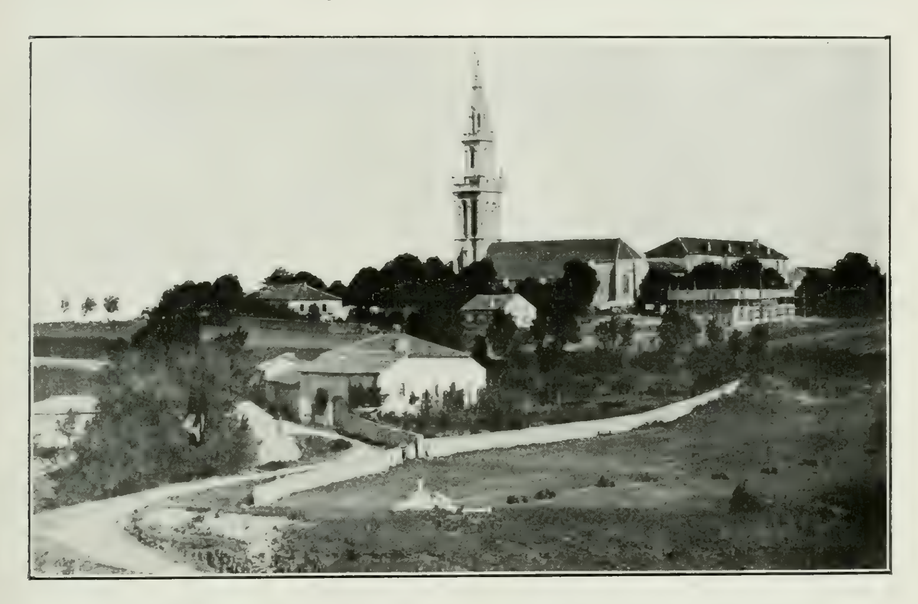
Cette éminence est la sainte montagne de Sion. Les Croisés, dit-on, l'appelèrent ainsi à leur retour de Palestine, à cause d'une certaine ressemblance avec celle qui, en Orient, porte la cité de David.

Un siècle avant que les seigneurs de Vaudémont, plus tard ducs de Lorraine, y eussent assis leur château-fort, dont on admire encore les tours croulantes, saint Gérard, évêque de Toul, y construisit, vers 980, un sanctuaire à la gloire de la Reine du ciel. Selon la tradition, Marie lui apparut pour lui manifester son désir d'être honorée, en ce lieu, à la place des idoles qu'on y avait adorées, au temps où les Romains le transformèrent en camp retranché, comme le démontrent des médailles, des flèches, des lances, des javelots découverts, çà et là (1).

(1) Cf. R. P. Vincent, Tiercelin, *Histoire de l'ancienne image miraculeuse de Notre-Dame de Sion, révérée depuis sept cents ans et plus*, in-8, Nancy, 1698, p. 26-29; 35 sq. — R. P. Ange Trouillot, prédicateur du roi, *Histoire de l'image miraculeuse de Notre-Dame de Sion*, in-8°, Nancy, 1757, p. 6 sq. Deux exemplaires de ces ouvrages, actuellement presque introuvables, sont conservés à la Bibliothèque nationale de Paris, dans ce qu'on nomme « la Réserve ». C'est là que nous avons pu les lire et les étudier.

La statue en pierre que saint Gérard y exposa, ne tarda pas à être célèbre par d'innombrables miracles (1).

Peuple et nobles accoururent en foule. Les redoutables comtes de Vaudémont se placèrent, eux et leurs sujets, sous le patronage de Notre-Dame de Sion. Afin de glorifier davantage la Sainte Vierge sous ce titre, le comte Ferry établit, le 26 décembre 1336, un Ordre de



Sommet de la colline de Sion, avec le clocher bâti par les Oblats
et la chapelle agrandie par eux.
A droite, le couvent qu'ils ont restauré.

chevaliers dans lequel entrèrent les plus hauts seigneurs. Pour y être admis, il fallait être « gentilhomme juré » (2).

Les multitudes de pèlerins augmentant sans cesse, on dut agrandir la chapelle primitive, et en confier le service à une communauté. Les Tertiaires de saint François, ou Tiercelins, en prirent possession, le 18 septembre 1627.

Ce pèlerinage fut incontestablement le plus illustre de toute la Lorraine.

(1) Cf. R. P. Vincent, *op. cit.*, p. 39 sq, 59 sq, 93-113, 170-215. — R. P. Ange Trouillot, *op. cit.*, p. 95-122.

(2) Cf. R. P. Vincent, *op. cit.*, p. 88 sq.

§ 2

L'hérésie de Vintras sur la sainte colline.

Là, comme ailleurs, la révolution de 1789 marqua son passage par le pillage et la destruction. Elle chassa, d'abord, les religieux ; puis, s'acharna contre l'édifice, brisant en mille pièces la statue miraculeuse, et, des ex-voto qui ornaient ses murs, alluma un feu de joie, autour duquel s'organisa une ronde infernale.

De l'église il ne resta que les murs. Une vingtaine d'acheteurs obtinrent, à vil prix, le couvent et les terres qui lui appartenaient.

Lorsque cet orage dévastateur eut passé, et que les temples se rouvrirent, des fidèles recommencèrent à gravir les pentes de Sion. Comme il n'y avait pas, hélas ! les affluences des siècles précédents, un seul ecclésiastique suffisait à assurer les secours spirituels aux visiteurs.

Quelques années plus tard, trois prêtres de la même famille, les abbés Baillard, furent constitués gardiens du sanctuaire. Autorisés à quêter dans ce but, ils rachetèrent le couvent, en 1836, et entreprirent de le restaurer ; mais ils employèrent, à leur gré, les sommes recueillies. Invités, plusieurs fois, à rendre leurs comptes à l'autorité diocésaine, ils s'y refusèrent absolument.

Persévérant obstinément dans cette révolte, ils finirent par proclamer qu'ils ne se croyaient nullement obligés de se soumettre à l'évêque ; mais qu'ils ne dépendaient que de leur conscience.

Pour tenir un langage aussi étrange, ils s'appuyaient sur les prétendues révélations faites à Michel Vintras, qui, simple ouvrier, de naissance illégitime, ressuscitait, dans un coin du diocèse de Bayeux, l'hérésie de Montan. Il annonçait une loi nouvelle : celle de l'Esprit-Saint, loi d'amour et de miséricorde, qui supplanterait la loi de grâce et d'espérance promulguée par le Christ, comme celle-ci avait succédé à la loi de crainte de l'Ancien Testament.

Vintras était le Messie de cette troisième alliance de l'Éternel avec l'humanité déchue.

Consacré par son union intime avec la divinité, il conférait l'ordination à quelques-uns de ses disciples. Ses apôtres se recrutaient non seulement parmi les laïques, mais aussi parmi les femmes. Quant à lui, il se vantait d'avoir des colloques fréquents avec le Ciel.

Nous ne disons rien des turpitudes innommables qui se commettaient sous ce couvert de mysticisme. Des adeptes de la secte firent à ce propos des aveux sensationnels qui attirèrent l'attention du parquet.

Le faux prophète avait, d'ailleurs, été déjà condamné à la prison, à Rennes, pour escroquerie (1).

Ces inepties s'étaient assez répandues pour que Grégoire XVI crût nécessaire de les anathématiser, le 8 novembre 1843. Prédicants et prédicantes de l'*Œuvre de la Miséricorde* n'en continuèrent pas moins leur ridicule propagande, que plusieurs conciles provinciaux de France, entre autres ceux d'Avignon, de Tours et de Paris, durent, en 1849, réprouver encore (2). Vintras, alors, vint à Notre-Dame de Sion, étaler son charlatanisme impie. Il sacra les trois frères Baillard, pontifes de la religion de l'Esprit-Saint, et déclara leur conférer tous les pouvoirs épiscopaux.

L'aîné, Léopold, profita de la fête patronale du 8 septembre 1850, pour publier, du haut de la chaire, son affiliation à l'Œuvre de la Miséricorde. Il n'aspirait à rien moins qu'à réformer l'Église d'après les rêveries de l'illuminé qui l'avait séduit.

En entendant ces extravagances, les auditeurs stupéfaits n'en croyaient pas leurs oreilles.

Impuissant à réprimer son indignation, l'instituteur, M. Morizot, interpella l'orateur, et s'écria :

— Êtes-vous donc devenu fou ?...

Au milieu du tumulte, les trois pseudo-pontifes protestèrent n'avoir plus rien de commun avec l'évêque diocésain.

Ainsi tombés dans le schisme, non seulement ils ne s'en cachaient pas, mais ils travaillèrent à recruter des prosélytes. Par des cérémonies sacrilèges et d'infâmes profanations, ils essayaient d'entraîner à leur suite les habitants du village de Saxon, situé vers le bas de la montagne, et ceux des pays environnants.

Cités devant l'officialité, ils soutinrent leurs erreurs, et furent frappés d'interdit, le 27 octobre. Dès le lendemain, Mgr Menjaud prémunissait ses ouailles contre ces loups ravisseurs, recouverts de la peau de brebis.

Les trois rebelles répondirent rageusement par un factum contre le prélat :

— Vous avez été sourd à nos avertissements, disaient-ils ; vous avez repoussé la lumière que nous vous apportions... Vous nous avez condamnés... Votre chaire de vérité est devenue la chaire du mensonge

(1) Cf. Gozzoli, *Le prophète Vintras et les Saints de Tilly-sur-Seulles*, in-8°, Caen, 1846, 1851. C'est à Tilly-sur-Seulles, chef-lieu de canton du département du Calvados, que Vintras avait commencé à dogmatiser.

(2) Cf. *Collectio Lacensis, Acta et decreta S. Conciliorum recentiorum*, 7 in-fol., Fribourg, 1870-1890, t. IV, p. 17, 281, 322. Voir aussi Bonin, *L'Œuvre de la Miséricorde de la nouvelle secte dévoilée*, in-8°, Paris, 1849.

et de l'imposture. Mais, prenez garde! Le Ciel prendra notre défense!... Celui que vous avez flétri en nos personnes se lèvera, pour vous demander un compte terrible de vos brutales sentences... La mort plane sur vous ! Des tortures se préparent pour prix de vos aveugles et hypocrites anathèmes. Vous subirez, mais avec d'autres caractères, ce que vous avez juré de faire subir aux victimes de votre orgueil et de votre despotisme (1).

La défection de ces malheureux prêtres était un affreux scandale. N'entraînerait-elle pas des conséquences désastreuses pour la foi des populations ? Il importait d'arrêter radicalement, et au plus tôt, leurs menées dangereuses. La contagion de l'hérésie avait infecté déjà presque la moitié des habitants de la commune. Le curé de la paroisse voisine n'avait pas assez de prestige pour enrayer le mal.

Pour cette mission ardue, Mgr Menjaud s'adressa aux Oblats et les pria d'aller attaquer sur leur propre terrain les révoltés qui s'y croyaient dans une position inexpugnable.

En religieux prêts à tous les sacrifices, ils acceptèrent.

§ 3

La lutte contre les sectaires. — Le P. Soullier et le P. Conrard.

L'expédition était des plus difficiles, non pas précisément à cause des erreurs à réfuter, mais vu le manque de droiture de leurs fauteurs.

Dans une lettre du 29 octobre 1850, Mgr de Mazenod le faisait remarquer au P. Dassy :

— Je n'aurais jamais pensé que des extravagances du genre de celles de Vintras eussent trouvé des adeptes parmi des hommes raisonnables. Aussi suis-je convaincu qu'il y a une insigne mauvaise foi dans ces messieurs Baillard, et qu'ils n'ont embrassé cette folle doctrine que pour lever l'étendard de la rébellion contre leur évêque. Vous avez consenti à envoyer l'un des nôtres pour résister à ces sectaires et maintenir les peuples dans la vérité... C'est une grande tâche que vous avez assumée, mon cher ami.

Pour obvier aux inconvénients d'un isolement prolongé sur un terrain si épineux, le supérieur de la maison de Nancy régla que deux de ses sujets passeraient, à Sion, alternativement un mois chacun, jusqu'à ce qu'il fût possible d'y établir une communauté.

Plein de confiance en Dieu, le P. Soullier partit le premier.

(1) *Appendice à la Lettre circulaire de Mgr l'Évêque de Nancy et de Toul, du 28 octobre 1850.* N° 87 *bis.*

Les Baillard occupaient, par eux ou par leurs adhérents, le couvent et toutes les maisons de Sion qu'ils avaient acquises en leur nom personnel, avec les ressources quêtées pour le sanctuaire : vol manifeste, aux yeux de la conscience ; mais légalement ils étaient propriétaires. L'église seule appartenait au diocèse. Avant de s'en dessaisir, ils la dépouillèrent complètement de ses tableaux, chandeliers, candélabres, ornements, linges d'autel, chemin de croix, etc., etc. ; ils ne laissèrent que les murs.

Comme la Sainte Famille à Bethléem, le Missionnaire fut éconduit de toutes les demeures, dont les portes se fermaient obstinément devant lui. Il ne trouva un asile que dans le village de Saxon, bâti au pied de la montagne. Et encore, quel asile ! Une misérable chambre, dans une ferme, à un kilomètre de l'église.

Chaque matin, il montait au sanctuaire. Il ne célébrait la messe que vers dix heures, pour la commodité des rares pèlerins qui s'y rendaient, malgré les troubles dont ces lieux étaient le théâtre. Il faisait ensuite le catéchisme, jusqu'à midi, et redescendait à la ferme, où une bonne vieille lui apportait son modeste repas.

Peu de temps après son arrivée à Sion, il fut, un jour, abordé sur le chemin par l'aîné des frères Baillard, Léopold. Celui-ci, qui, par ses qualités naturelles, avait exercé une véritable fascination sur beaucoup, s'approcha de lui, espérant le gagner, le salua aimablement, le chapeau à la main, et lui dit d'un ton doucereux :

— Je suis heureux d'avoir l'occasion de vous présenter mes hommages et mes félicitations sincères, car j'ai appris, par quelques-uns de vos auditeurs, que vous avez fort bien débuté ici.

— *Vade retro, Satana !* Retire-toi, Satan ! lui répondit le jeune prêtre, en lui lançant un regard justement indigné.

— Vraiment ! répliqua ironiquement le tentateur. C'est donc là cet esprit de charité dont vous parliez si éloquemment dans votre prône de dimanche dernier ?

— C'est l'ordre du divin Maître, repartit le Missionnaire, sans se déconcerter. Il nous l'a commandé lui-même : Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, regardez-le comme un païen et un publicain (1).

Ce Léopold Baillard, homme réellement intelligent, habitait Sion depuis une quinzaine d'années. Quand rien en lui ne présageait encore sa défection future, il avait été nommé supérieur général des Frères de la Doctrine chrétienne de Nancy, Congrégation fondée par un moine bénédictin, d'abord florissante et autorisée par ordonnance royale

(1) Matth., XVIII, 17.

de 1822, mais dispersée par la révolution de 1830. Léopold Baillard, ayant acheté, vers 1836, les terres et le couvent de Sion, répara les anciens bâtiments, les éleva d'un étage, y joignit des constructions nouvelles, et, dans ce local ainsi agrandi, transporta le noviciat de sa Congrégation.

Il ne s'en tint pas là. Audacieux « lanceur d'affaires », il ajouta successivement à son œuvre une école primaire supérieure, une école normale d'instituteurs, une école professionnelle avec des ateliers de menuiserie, d'ébénisterie, de charronnerie, de peinture, de sculpture ; des forges, des métiers à tisser, etc., etc.

Cela n'était pas encore assez pour son esprit entreprenant. Il créa une Association de Frères agriculteurs, et les installa sur de vastes terrains, près du village de Saxon, pour y constituer une ferme modèle.

Enfin, il compléta le tout par une maison de retraite pour les vieux prêtres, et une nombreuse communauté religieuse de femmes, chargées de la cuisine, de la lingerie, de l'infirmerie, etc., de cette espèce de caravansérail.

Seulement, pour tant de monde, il fallait des ressources considérables. Ces œuvres multiples n'avaient pu s'établir que grâce aux libéralités des fidèles. Mgr de Forbin-Janson avait donné de sa fortune personnelle une dizaine de mille francs, simple goutte d'eau pour tant de besoins. Il autorisa des collectes en Alsace et en Lorraine. Elles ne suffirent pas. Les Baillard, alors, s'adressèrent à l'univers entier. L'aîné, Léopold, quêta en France et en Autriche ; son frère, Francis, en Belgique et en Hollande ; le troisième, Quirin, en Angleterre, en Suisse, au Canada et aux États-Unis.

Quelques années de prospérité suivirent cet effort ; mais l'apostasie des Baillard leur enleva la confiance des fidèles, et les quêtes furent, dès lors, improductives.

Un autre nuage s'amoncelait sur eux. On chuchotait de toutes parts que leurs communautés diverses, depuis leur affiliation à l'Œuvre d'amour et de miséricorde de Vintras, ne marchaient pas mieux au point de vue moral qu'au point de vue financier.

La supérieure de leurs religieuses, sacrée prêtresse par Vintras, reçut de lui le privilège de confesser ses sœurs et ses filles, avec faculté de les absoudre des cas réservés. Elle se faisait appeler pompeusement Madame Léopold-Marie-Thérèse du Saint-Esprit de Jésus.

L'Ordre de femmes dont elle devenait la co-fondatrice et la supérieure générale, le seul qui existerait dans la Nouvelle Alliance dont Vintras était le Messie, se nommait : *Congrégation des Dames libres et très pieuses du miséricordieux amour du Cœur divin de Jésus.*

Hélas ! la sublime prêtresse dut disparaître, quelques mois après, pour cacher à tous les yeux les conséquences honteuses de son inconduite. Elle n'avait que trop pris à la lettre le titre de *Dame libre.*

Si le Saint-Esprit avait donné à Vintras le pouvoir de conférer le sacerdoce, même aux femmes, il ne lui avait malheureusement pas accordé celui de payer les dettes, et d'empêcher les réclamations toujours plus pressantes des créanciers.

Pour s'éviter des poursuites en justice, les trois frères vendirent, d'abord, une partie du mobilier, puis la ferme et tout l'attirail de culture. Cet expédient leur procura un moment de répit.

Très versés dans la chicane et souverainement habiles en subterfuges, ils prolongeaient la lutte le plus possible, sauvegardant les apparences de légalité, pour se mettre à l'abri de toute sanction pénale, mais peu scrupuleux sur le reste. Pontifes de l'Œuvre de miséricorde, n'avaient-ils pas le droit de compter sans limites sur l'indulgence du Ciel ?

Ils officiaient, prêchaient et accomplissaient les fonctions de leurs rites sacrilèges, dans une chapelle du couvent resté leur propriété.

Ainsi, à quelques pas de distance, ils avaient dressé chaire contre chaire et autel contre autel. Par un raffinement d'astuce satanique et pour tromper plus facilement les bonnes gens, ils assistaient aux exercices de l'église catholique. Ils ne détournaient pas ouvertement les fidèles qu'ils voyaient profondément attachés aux prêtres en communion avec l'évêque diocésain ; mais ils gémissaient hypocritement sur l'aveuglement de la tribu lévitique, privée de l'accroissement de lumière surnaturelle, qu'ils possédaient, eux, si abondamment, depuis leur adhésion à Vintras.

De leur couvent usurpé, ils communiquaient avec le sanctuaire par un corridor intérieur. Après bien des démarches, le P. Soullier obtint du conseil municipal l'autorisation de murer le passage.

Quand les maçons se présentèrent pour accomplir cette opération, ils trouvèrent devant eux, rangés en lignes de combat, les pontifes de la Miséricorde encadrés de leurs pseudo-religieuses.

Etendue de tout son long sur le seuil de la porte, l'illustre dame Léopold-Marie-Thérèse criait, rageuse :

— Il faudra que l'on construise sur mon corps ce mur de malheur ! mais l'Esprit-Saint viendra à mon secours et le passage restera libre !...

Devant ce spectacle répugnant, les braves ouvriers reculèrent ; mais ils retournèrent, le lendemain, accompagnés de quelques conseillers municipaux.

La même scène se renouvela. Fière de ses succès de la veille, la prêtresse se coucha encore sur le sol pour empêcher tout travail. Alors, par-dessus son corps, une bataille homérique s'engagea entre les maçons et les nonnes furieuses, qui s'efforçaient de maintenir en place leur mère et maîtresse. Malgré leur acharnement, elles perdirent peu à peu du terrain, et l'obstacle vivant fut assez écarté pour qu'il devînt possible aux maçons de commencer à bâtir.

Cette première défaite exaspéra ces amazones. Mais leur génie stratégique était fertile en expédients. A mesure que les ouvriers posaient les pierres destinées à former la clôture, les sœurs de la Miséricorde et de l'Amour les arrachaient avec colère et les rejetaient dans l'église, adressant aux ouvriers des injures et des qualificatifs qu'elles n'avaient certainement pas appris dans les livres de spiritualité.

Une d'elles, institutrice, obligée, sur ces entrefaites, de comparaître devant le conseil académique, s'y montra d'un tel cynisme qu'on en fut écœuré.

— Il serait difficile, même à une femme publique, disait-on, d'être plus effrontée que cette mégère.

Plusieurs semaines ne suffirent pas à achever le mur de clôture qui eût exigé, au plus, quelques journées. Comme la toile de Pénélope, il grandissait durant le jour, et diminuait durant la nuit. Chaque matin, on constatait qu'il était moins élevé que le soir précédent.

— C'est un miracle, disaient les religieuses qui habitaient le couvent. Nous avons prié pendant que vous dormiez, et l'Esprit est venu à notre aide.

— Hum ! Les miracles de cette catégorie peuvent s'opérer sans le secours d'en haut, murmuraient beaucoup de gens en hochant la tête.

Malgré les protestations du maire, beau-frère des Baillard et leur complice, le préfet eut l'indiscrète curiosité de vouloir se rendre compte du prodige, et posta des gendarmes. L'Esprit dont Vintras était l'organe, fût-il gêné par la présence des valeureux Pandores ? Nous ne savons ; mais il ne daigna plus agir, ni le jour ni la nuit, et le mur fut, enfin, terminé, le 25 février 1851, après plus d'un mois d'inénarrables péripéties.

Dans sa lettre de condamnation, Mgr Menjaud avait dit à son clergé :

— Souvenez-vous que cette secte, semblable, en cela, à tant d'autres, s'attache surtout à séduire les femmes. Les nouveaux Montans sont déjà environnés, secondés et peut-être fascinés eux-mêmes par de nouvelles Priscilles.

L'histoire du fameux mur est une preuve, entre plusieurs autres, de la vérité de cette assertion.

Le corridor de communication fermé, les Baillard n'en restèrent pas moins libres d'entrer dans le sanctuaire, quand ils le voudraient. Ayant gardé une des clefs de la porte extérieure de l'église, ils l'ouvraient à leur gré. Ils arrivaient les premiers, le matin, et sonnaient eux-mêmes l'*Angelus*.

Sommé par l'autorité supérieure, le maire, déclaré responsable, fut contraint de rendre cette clef avec celles des divers troncs que les révoltés avaient indûment conservées aussi. Il s'exécuta, non sans vomir un torrent d'injures contre ceux qui le forçaient à lâcher sa proie.

Dans ces difficiles conjonctures, les Pères Soullier et Conrard montrèrent beaucoup de tact, de prévoyance, d'habileté, une charité inlassable et un héroïque dévouement.

Leur sage influence ne demeura point sans résultat. On admira leur courage, leur esprit de foi et leur persévérance. Rien ne les rebuta. Ils travaillèrent sans cesse à combattre le schisme et à raffermir les fidèles.

Le bien s'opéra, lentement, d'abord ; puis, avec plus d'éclat. Ils avaient préféré marcher moins vite, mais pour s'avancer plus sûrement.

De plus en plus leurs offices étaient fréquentés. Pendant le Carême surtout, leur église se remplit tous les soirs. Le nombre des communions pascales fut considérable.

Durant le mois de Marie, nouveaux progrès. Les exercices en furent suivis avec un empressement extraordinaire. Le jour de la clôture, une des principales pseudo-religieuses abjura publiquement ses erreurs. Son exemple en entraîna d'autres.

Témoins impuissants du désarroi qui se glissait dans leur troupeau, les pontifes de la Miséricorde tentèrent de vains efforts pour ramener au bercail les brebis fugitives. Un cercle d'horreur et d'exécration générales les enserrait de plus en plus. L'excommunication qui pesait sur eux, produisait maintenant ses terribles effets, comme elle les eût produits en plein moyen âge. On ne voulait plus avoir le moindre rapport avec ces apostats, et on les évitait comme des lépreux.

Néanmoins, ils se maintinrent au poste quelque temps encore. Un orgueil incorrigible les y enchaînait ; mais la justice de Dieu tomba sur les coupables. Traqués par leurs créanciers, ils durent quitter la Lorraine. L'aîné, Léopold, s'enfuit en Angleterre ; Francis fut mis en

prison ; et le troisième, Quirin, alla se cacher en Bourgogne, au fond de la campagne, où, pour vivre, il se loua comme garçon de ferme.

§ 4

Le calme rétabli. Développement du pèlerinage.

Grâce au zèle si intelligent des Oblats, le schisme disparut presque entièrement, et la population recouvra sa tranquillité (1). Les esprits ainsi revenus à de meilleurs sentiments, l'autorité diocésaine ne



Notre-Dame de Sion. — Couvent restauré par les Oblats.

s'opposa plus à la rentrée des Pères à Nancy, selon le désir exprimé plusieurs fois par leurs supérieurs. Cette mission, à leur avis, ne devait être que temporaire.

Après quelques mois, cependant, le retour des Oblats parut nécessaire à l'évêque, pour l'accroissement du bien qu'ils avaient si heureusement opéré, et, le 26 septembre 1853, ils s'installèrent définitivement à Sion. Leur nombre augmenta peu à peu. Ainsi se forma une nouvelle communauté.

La présence de plusieurs chapelains à demeure était indispensable

(1) C'est ce que se plaît à constater l'auteur de l'ouvrage si important, *L'Épiscopat français depuis le Concordat jusqu'à la Séparation,* publié sous la direction de la Société Bibliographique, in-4°, Paris, 1907, p. 389.

pour une restauration convenable du pèlerinage le plus ancien et le plus célèbre de toute la Lorraine. Il avait tant souffert ! Là, comme à Parménie, le démon avait essayé de supplanter la Mère de Dieu.

Le Ciel n'avait pas permis que l'abomination de la désolation persistât dans ce lieu, autrefois si vénéré. Par le ministère des Oblats, la Vierge Immaculée avait délivré son sanctuaire de ceux qui le souillaient par leurs sacrilèges profanations. A ses Oblats aussi elle réservait le soin d'y faire refleurir son culte, en attirant les multitudes vers cette colline qu'elle avait elle-même choisie depuis près de mille ans.

Des jours meilleurs se levaient sur la montagne de Sion.

Le courant de confiance qui avait porté autrefois les foules vers le sanctuaire béni, se réveilla. Bientôt les pèlerins se comptèrent par milliers, surtout à certaines fêtes, telles que celles de Notre-Dame du Mont-Carmel, de la Portioncule et de la Nativité. On accourait de tous les points du diocèse.

L'usage s'introduisit d'amener les enfants au lendemain de leur première Communion. Ils y venaient de plusieurs lieues à la ronde, sous la conduite de leurs parents et de leurs pasteurs.

Chaque fois qu'un fléau, ou une épidémie, menaçait la contrée, tous les regards et les cœurs s'orientaient, comme instinctivement, vers la sainte montagne, d'où descendaient toujours l'espérance et la consolation. Lorsque, en 1854, le choléra désola une partie de la France, et sévit spécialement en Lorraine, on vit plus de trente paroisses en gravir les sentiers, avec croix et bannières, pour implorer préservation et délivrance.

A la suite de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, les Oblats conçurent le dessein de bâtir à Sion un monument commémoratif de ce grand acte. La première pierre en fut solennellement posée par l'évêque de Nancy, au milieu d'un nombreux clergé et d'un concours immense. Au procès-verbal écrit sur parchemin et scellé dans l'intérieur de cette pierre, signèrent Mgr Menjaud, les membres du comité d'exécution, le P. Guinet, supérieur des Oblats, et les Pères Conrard, Bonnefoy, Chalmet, ses confrères.

Ce monument serait une élégante tour de cinquante mètres de hauteur. Elle compléterait l'ancienne église, allongée en même temps d'une travée, et servirait de piédestal gigantesque à une colossale statue de la Sainte Vierge, de sept mètres et demi, en fonte argentée, du poids de huit mille kilogrammes.

La réussite de ce projet audacieux est due principalement au P. Michaux, d'une des meilleures familles de Metz, qui se consacra à cette entreprise dispendieuse, mais si consolante pour la piété.

Maintenant ce chef-d'œuvre d'architecture se dresse entre le ciel et la terre.

De ce trône aérien, l'Immaculée incline maternellement la tête, et tend ses mains remplies de bénédictions sur les plaines de la Lorraine, dont les ondulations verdoyantes se déroulent à ses pieds, semblables aux flots légèrement agités d'un vaste océan.

Elle est là, comme un phare lumineux :... comme un paratonnerre divin !



Notre-Dame de Sion. — Statue en fonte argentée de sept mètres et demi de haut, sur la tour de cinquante mètres.

CHAPITRE XXI

Additions aux Règles nécessitées par l'extension providentielle de la Congrégation. — Solennelle Approbation par Pie IX.

1850-1853

§ 1

Le huitième Chapitre général.

Le 19 mars 1850, Mgr de Mazenod envoyait à toutes les maisons une circulaire annonçant la convocation du Chapitre général pour le 26 août de la même année. Cet intervalle de plus de cinq mois n'était pas de trop pour que la notification parvînt en temps utile aux communautés des missions étrangères, situées à des distances énormes.

Dans sa pensée, ce Chapitre général aurait une grande importance. Le besoin se faisait sentir d'ajouter aux Règles de la Congrégation les articles rendus nécessaires par son extension si rapide, non seulement en France et en Angleterre, mais en dehors de l'Europe, jusqu'aux rives de l'Océan Glacial dans l'Amérique septentrionale, et aux régions tropicales de l'Afrique et de l'Asie.

Surtout, il convenait de fixer d'une manière précise le mode des relations fréquentes entre l'Administration centrale et les points les plus reculés. Ces mesures étaient indispensables pour sauvegarder l'unité dans un Institut déjà fort nombreux, et répandu en tant de contrées si éloignées les unes des autres.

Pour la prospérité des œuvres locales, il fallait aussi, entre le chef suprême et les ouvriers disséminés un peu partout, des intermédiaires intelligents et dévoués, appelés à partager son autorité et sa responsabilité, et dont on avait à délimiter les attributions.

Au jour indiqué, le Chapitre s'ouvrit. Y assistaient : Mgr Guibert, évêque de Viviers ; Mgr Guigues, évêque de Bytown (Ottawa), future capitale du Canada ; le P. Casimir Aubert, visiteur de l'Angleterre, et, en outre, une vingtaine de délégués, arrivés de toutes les parties de l'univers.

Une commission spéciale fut chargée de préparer le projet des modifications à introduire, et d'étudier la question de la division en

provinces et en vicariats. Le schéma qu'elle présenta, deux jours plus tard, forma, dans une série de séances plénières, l'objet d'une discussion approfondie, embrassant l'ensemble et les moindres détails. L'entente la plus cordiale régna, cependant, et, finalement, les modifications furent arrêtées, d'un accord unanime.

§ 2

Voyage du vénéré Fondateur à Rome.

Restait à obtenir l'approbation du Souverain Pontife.

Le concile provincial d'Aix et les perpétuelles occupations causées par le gouvernement d'un diocèse aussi populeux que celui de Marseille, ne permirent à Mgr de Mazenod de partir pour la Ville Éternelle que le 21 janvier 1851.

Songeant aux difficultés rencontrées en 1826, il n'était pas sans inquiétude.

— Le rôle de solliciteur sied mal à mon âge et à mon caractère, avouait-il à un de ses confidents. C'est un sacrifice que la nature aurait voulu s'épargner, mais qu'il faut accomplir pour la Congrégation. Autrefois, je connaissais à Rome beaucoup de personnages qui m'honoraient de leur amitié. On se rappelait les services que j'avais rendus, à Paris, aux cardinaux noirs et à plusieurs autres prélats. Tout cela est maintenant de l'Ancien Testament... Le voyage même me pèse. On devient paresseux pour se déplacer, quand on est vieux comme je le suis...

Le vénéré Fondateur avait, alors, près de soixante-neuf ans ; mais il possédait encore une santé corporelle et une vigueur d'esprit remarquables.

En lui exprimant ses souhaits de bonne année, Mgr Guibert y avait fait délicatement allusion :

— Je supplie sans cesse le Ciel de vous conserver pour vos enfants, et pour moi surtout qui, sans vous, serais une branche séparée de l'arbre. Ma vie est tellement entée sur la vôtre que, si elle en était détachée, elle sécherait, et ne pourrait que languir... Dernièrement, le P. Tempier m'écrivait que vous êtes plus fort que jamais, et que vous rajeunissez comme l'aigle. Je le remercie de me dire de si agréables et si douces choses... Que Dieu soit béni ! Qu'Il daigne vous garder longtemps ces précieux dons pour l'Église, pour votre diocèse, pour votre famille religieuse, et pour moi qui en ai besoin plus que les autres... Mais, ajoutait-il avec une finesse charmante, vous êtes plus jeune que moi, car le Créateur vous a départi une santé à braver

le temps. Je lui ai toujours demandé la grâce de mourir avant vous. Que ferai-je dans ce monde, quand vous n'y serez plus ?...

Les craintes de Mgr de Mazenod ne se réalisèrent pas. Quoique beaucoup de ses amis et protecteurs fussent morts, il n'était pas un inconnu à Rome. Ses vertus épiscopales et ses œuvres le plaçaient, aux yeux de tous, parmi les évêques les plus méritants, non seulement de la France, mais de la catholicité entière. Il obtint du Pape et des cardinaux absolument tout ce qu'il voulut ; plus encore... et (circonstance qui doublait le prix de ces faveurs) avec une promptitude qui n'est pas dans les usages.

— Ma présence à Rome, écrivait-il au P. Séméria, nous a valu, au grand étonnement de chacun, l'expédition en une semaine de l'affaire conclue dans notre dernier Chapitre général, tandis qu'elle aurait dû traîner au moins six mois. J'ai vu le Pape, deux fois déjà. Il m'a retenu, chaque fois, plus d'une heure. Je le verrai encore. C'est par discrétion que je ne profite pas de la permission qu'il m'a donnée si gracieusement d'aller le voir, quand je voudrais. Je vous confie encore que notre Congrégation est en très bonne odeur en Propagande. On l'admire tellement qu'il n'est rien qu'on ne soit disposé à lui accorder.

Au P. Baudrand, supérieur de la maison de Montréal, il écrivait encore :

— En approuvant tout ce qui fut décrété dans notre dernier Chapitre, le Pape nous a octroyé un Bref très honorable, qui sera un puissant encouragement pour les nôtres, établis aujourd'hui sous toutes les latitudes. En Propagande, on ne se lasse pas de combler d'éloges notre Congrégation qui enfante à l'Église de tels ouvriers.

Ces éloges n'étaient pas de vains mots. Le Cardinal Préfet offrit au Supérieur général d'autres vicariats apostoliques. Mgr de Mazenod les refusa, pour le moment, afin de consolider et d'élargir le bien dans ceux dont ses Oblats étaient déjà chargés.

§ 3

Bref de Pie IX.

Le document par lequel Pie IX approuva solennellement les additions aux Règles, est daté du 28 mars 1851. Très flatteur, en effet, il présente la Congrégation des Oblats comme providentiellement suscitée dans l'Église pour répondre aux difficultés du temps : *Divinæ Providentiæ consilio evenisse...* Elle est répandue dans le monde entier, dit le Pontife, et il n'est aucun genre d'hommes qu'elle ne tâche

de ramener au Christ. Ses fils vont partout, pressés par ce feu de la charité qui les embrase : aucun obstacle ne peut les effrayer : ni les difficultés de la route, ni l'aspérité des climats ; *quippe nulla itineris difficultate atque asperitate deterriti, ad remotas Asiæ, Americæ, Africæ regiones convolarunt.* Ainsi, non sans fatigues, mais avec succès, ils éclairent de la lumière de la foi les nations plongées dans les ténèbres de l'erreur.

Pie IX déclare donc que la Congrégation a bien mérité de l'Église. A l'instar de ses prédécesseurs, Léon XII et Grégoire XVI, il n'hésite pas à lui décerner les plus magnifiques éloges, comme un hommage qui lui est dû, et affirme, enfin, que, sur l'avis favorable des cardinaux de la S. C. des Évêques et Réguliers qui ont examiné les additions du Chapitre général, il les approuve et les corrobore de sa suprême autorité.

§ 4

Promulgation des nouvelles Règles.

Ces additions et modifications, sanctionnées par le Souverain Pontife, nécessitèrent une réédition des Règles et Constitutions. La réimpression prit du temps, car on voulut y apporter tous les soins désirables. Quand elle fut achevée, le Supérieur général la promulgua officiellement, ainsi que la délimitation des provinces et vicariats, par une Circulaire, en latin, du 17 février 1853, vingt-septième anniversaire de la première approbation par Léon XII.

A Marseille, la cérémonie fut particulièrement imposante. Plus de soixante Oblats, de résidence dans cette ville, s'y rendirent.

C'était le jour même du 17 février, date toujours chère, et toujours fêtée pieusement.

Avant de célébrer la messe de rénovation des vœux, le vénéré Fondateur adressa à ses nombreux enfants groupés autour de lui, une allocution paternelle, dans laquelle son cœur s'épancha avec une tendresse ineffable.

En termes émus, il dépeignit les consolations du passé, les joies du présent, les espérances de l'avenir.

Puis, il rappela le souvenir touchant de ceux qui, déjà tombés sur le champ de bataille, les armes à la main, parlaient, cependant, encore, par le parfum de sainteté qui subsistait après eux. Consacrer sa vie à la Vierge Immaculée et mourir sous son regard maternel, n'est-ce pas un signe de prédestination ? Ce signe, ils l'ont eu, au moment de leur entrée dans l'éternité. Tous ceux qui, à leur exemple, seront fidèles à ces Règles, expression incontestable de la volonté de Dieu, auront

également, à leur sortie de ce monde, le gage le plus assuré de salut.

Embrasés par ces paroles ardentes, tous renouvelèrent leurs vœux, avec une indicible ferveur.

A l'autel, Mgr de Mazenod était assisté par le P. Tempier, son premier compagnon. En les voyant rapprochés, on ne pouvait s'empêcher de penser à la date inoubliable du 25 janvier 1816.

Depuis lors, que de chemin parcouru !

Avec quels accents on chanta le *Te Deum !*

Comme on le sait, le vénéré Fondateur avait le don des larmes. Quand il dut réciter l'oraison liturgique pour la bénédiction du Très Saint Sacrement, son émotion était si vive, qu'il lui fut à peine possible d'articuler la formule sacrée.

L'assemblée entière partageait ces sentiments. Les yeux de tous étaient humides de douces larmes ; les cœurs battaient du même amour de Dieu ; les âmes tressaillaient de la même allégresse surnaturelle, inénarrable, transfigurante.

A midi, une table unique réunit tous les Oblats aux côtés de leur Père. Jamais réunion aussi nombreuse n'avait eu lieu encore. L'esprit du vénéré Fondateur s'y manifesta dans son humilité si édifiante, dans sa délicatesse exquise, dans sa si prévenante charité.

Le soir de cette journée qui était plus du ciel que de la terre, au moment de se séparer, chacun faisait siennes ces paroles tombées des lèvres du vénéré Fondateur :

— C'est bien, aujourd'hui, l'un des plus beaux jours de ma vie !

§ 5

Mgr Guibert, toujours Oblat.

Au retour d'une de ses visites pastorales, Mgr Guibert trouva sur son bureau la Circulaire de Mgr de Mazenod à la Congrégation. Il s'empressa de l'en remercier, lui demandant, en même temps, un exemplaire des Règles ainsi modifiées et augmentées.

— Je veux prendre de ce code sacré, disait-il, tout ce que ma situation actuelle me permet d'en observer, en attendant qu'il plaise à la divine Providence de me permettre d'aller le pratiquer, sans restriction aucune, au fond de quelqu'une de nos maisons, seul bonheur auquel j'aspire dans ce monde.

Par cette lettre, dont nous ne citons qu'un court extrait, le prélat montre bien qu'il était toujours resté Oblat, et voulait mourir tel. Les dignités ne l'avaient pas ébloui.

Quand il traçait ces lignes si pleines d'humilité et d'esprit reli-

gieux, Mgr Guibert, évêque depuis une dizaine d'années, occupait déjà une place des plus en vue dans l'épiscopat. Son clergé, témoin des œuvres multiples et florissantes par lesquelles il avait ressuscité le diocèse de Viviers, était fier de lui. Le gouvernement français l'écoutait volontiers. Ses avis empreints, à la fois, de sagesse, de douceur et de fermeté, produisaient toujours une profonde impression dans les milieux dirigeants. Rien de surprenant qu'on eût, plus d'une fois déjà, songé à lui pour des promotions qui humainement étaient séduisantes, mais qui le laissaient dans l'indifférence la plus complète.

Successivement il avait refusé l'évêché de Grenoble, plus important que celui de Viviers, l'archevêché d'Avignon et celui d'Aix. Lorsque, trois ans plus tard, on le contraignit d'accepter l'archevêché de Tours, on avait pensé à le transférer directement de Viviers à Paris. C'est le cardinal Bourret, alors son secrétaire particulier, qui nous révèle ce dernier fait, généralement peu connu (1).

Pourtant, quoique si estimé et si admiré des grands de la terre, disposant des faveurs officielles, Mgr Guibert restait, à l'égard de Mgr de Mazenod, comme un novice confiant, un enfant affectueux, demandant souvent conseil à son père, et n'ayant d'autre désir que celui de lui ressembler le plus possible.

— Rien ne m'excite davantage, lui écrivait-il, que la pensée de tout ce que vous avez fait, et continuez à faire pour l'Église. Mais il me faudrait m'approcher de vous plus souvent. J'en retourne plus fort, plus saint, plus apte à tous mes devoirs... Que deviendrait le pauvre roseau, s'il n'était soutenu par vous ? Cette conviction de ma propre faiblesse me fait espérer que Dieu ne vous retirera de ce monde, que lorsque je n'y serai plus. J'ai souvent formé ce vœu, et je le renouvelle plus souvent encore, depuis que je suis dans une position qui me rend plus nécessaire votre présence ici-bas.

Chez lui, comme chez son Père bien-aimé, les vertus religieuses ne s'étaient pas éclipsées sous la dignité épiscopale. Au contraire, elles avaient grandi, par la méditation des lourdes responsabilités de sa charge. Le contact des hommes, le maniement des affaires, les luttes soutenues pour la gloire de Dieu dans l'abnégation et le désintéressement, les avaient développées et mûries. Aussi s'efforçait-il de garder les pratiques de son premier état compatibles avec ses obligations d'évêque.

Ces sentiments si purs n'étonnaient pas Mgr de Mazenod qui

(1) Cf. *Souvenirs sur le Cardinal Guibert, par un de ses anciens familiers*, in-12, Tours, 1886, p. 51.

connaissait si parfaitement l'âme et le cœur de son disciple ; mais il en était délicieusement heureux.

En marge de la lettre, par laquelle Mgr Guibert lui disait que son ambition suprême était de se retirer dans quelqu'une des maisons de la Congrégation, pour y observer complètement la Règle, le vénéré Fondateur jeta ces mots si expressifs, dans leur laconisme :

— Admirable !... à lire pour s'édifier !

Et, sur l'exemplaire des Constitutions demandé, il apposa cette dédicace :

— Au modèle des évêques... au modèle de l'amour et du dévouement filial...

— Je suis sensible, répondait Mgr Guibert, aux paroles si indulgentes que vous avez écrites de votre main, ou plutôt, avec votre cœur sur la première page. Néanmoins, je ne prends pas tout aveuglément. Modèle des évêques ! Cela ne me convient guère. S'il y a quelque peu de bien en moi, c'est que je tâche de reproduire, autant que je puis, les traits d'un autre modèle que j'ai toujours sous les yeux, et que Dieu, dans sa bonté, m'a donné pour me servir de règle. Je n'ai, sous ce rapport, que le mérite d'une faible copie. Mais, *modèle de l'amour et du dévouement filial*, oh ! oui, je l'accepte, car telles sont les aspirations de mon âme, et je veux être ainsi toute ma vie. Je ne comprends pas même que l'on puisse être autrement. C'est en cela, après ce que je dois à Dieu, que je fais consister le bonheur de mon existence. Il n'est rien, parmi les peines que je rencontre sur mon chemin, dont je ne me console facilement par le souvenir de votre affection paternelle.

Une autre fois, il lui disait :

— Indépendamment du soin que je dois à mon salut, je voudrais mourir, plutôt que de vous occasionner la moindre tristesse, en ne mettant pas en pratique des avis dictés par un tel amour. Seulement, je ne les reçois pas *comme votre testament*, car j'espère que Dieu vous conservera longtemps encore, afin que vous puissiez me les continuer.

L'année suivante, il lui écrivait avec le même tendre et filial abandon :

— Je vous remercie de tant de considérations si douces, si bonnes, si sublimes !... Quand on lit cela, on éprouve dans l'âme quelque chose qu'on ne sait exprimer. Aussi ceux qui recueilleront vos lettres, après ma mort, les trouveront usées comme des volumes que l'on a constamment entre les mains.



CHAPITRE XXII

Fréjus. Grand Séminaire

1851-1853

§ 1

Offres nombreuses d'établissements.

L'auréole de sainteté qui entourait la tête vénérable de Mgr de Mazenod, et les succès apostoliques qui accompagnaient les travaux de ses enfants, attiraient à la Congrégation des témoignages réitérés de précieuse sympathie. On ne cessait de lui proposer, de divers côtés, des fondations nouvelles.

Citons quelques exemples, entre beaucoup d'autres.

Peu avant la révolution de 1848, Mgr Doney, évêque de Montauban, offrit une résidence dans son diocèse. La réalisation de ce projet, agréé en principe, fut différée, à cause de l'incertitude de l'horizon politique.

Mgr Féron, évêque de Clermont-Ferrand, manifesta ensuite combien il serait heureux d'avoir une communauté d'Oblats. Presque en même temps, Mgr Pie, évêque de Poitiers, émit le même vœu.

Il fut question aussi de les appeler à Domremy-sous-Bois, dans le diocèse de Verdun.

De son côté, Mgr Gignoux, évêque de Beauvais, les demandait, et, trois années durant, envoya épître sur épître, pour les obtenir.

L'évêque de Grenoble, outre les sanctuaires de Notre-Dame de l'Osier et de Parménie, songeait à leur céder celui de Saint-Antoine.

En termes très flatteurs, le cardinal Du Pont, archevêque de Bourges, les invitait à diriger le beau petit séminaire qu'il venait de construire. Le vénéré Fondateur refusa cet important établissement, car il avait décidé de ne jamais s'écarter de la fin première de son Institut. Cette résolution lui dicta sa réponse à Mgr de la Bouillerie, évêque de Carcassonne, qui lui adressa la même requête pour le petit séminaire de Narbonne, un des plus florissants du Midi.

Simultanément, Mgr Foulquier, évêque de Mende, le suppliait de prendre la direction du collège de Langogne, qui comptait près de cent cinquante élèves.

— L'excellent esprit qui anime votre pieuse Congrégation, lui disait le prélat, m'inspire un vif désir de la posséder dans mon diocèse, et j'espère bien qu'elle n'aura pas à regretter de l'avoir adopté.

Le développement des missions étrangères et la consolidation des œuvres de France, qui, en raison même de leur succès, exigeaient une augmentation de personnel, ne permirent pas d'accepter d'autres propositions aussi avantageuses.

Au dehors, même empressement.

L'archevêque de New-York, Mgr Hughes, voulait fixer les Oblats dans cette immense ville. Mgr Purcell, archevêque de Cincinnati, les souhaitait aussi pour son séminaire ; l'évêque de Détroit, Mgr Lefèvre, les réclamait pour son vaste diocèse ; de même Mgr Cretin, évêque de Saint-Paul, et celui de Louisville, Mgr Spalding.

Dans le Bengale, les îles Seychelles, la Nouvelle-Grenade, au diocèse de Santa-Fé-de-Bogota, et jusqu'en Australie, toutes les portes s'ouvraient. Les évêques, les délégués apostoliques, la Propagande insistaient vivement.

Plein de ces pensées, le vénéré Fondateur disait, un jour, à ses jeunes scolastiques groupés autour de lui :

— Si j'avais cent prêtres de plus, je ne serais pas embarrassé pour les placer immédiatement. J'ai des demandes de la France, de l'Angleterre, de l'Amérique, de l'Asie... du bout du monde. Uniquement pour les États-Unis, il me faudrait cent sujets disponibles. Quel bien nous accomplirions, alors, dans ces contrées !

Les novices, cependant, étaient nombreux, pieux, animés d'un très bon esprit, et généralement les évêques se montraient favorables à l'entrée de leurs diocésains chez les Oblats.

On en jugera par ce passage d'une lettre de Mgr Bouvier, évêque du Mans, à la date du 8 juin 1851 :

— Comme votre vaillante Congrégation a rendu de grands services à l'Église, et est destinée à lui en rendre de plus signalés encore, loin de détourner ceux de mes ecclésiastiques qui veulent s'y agréger, je leur accorde très volontiers mon autorisation. Je m'estime heureux de contribuer à son développement, en lui fournissant des sujets, *quoique souvent on me prenne les meilleurs...*

Ainsi Dieu prodiguait ses bénédictions à cette Société religieuse, l'une des plus récentes dans l'Église. Dès sa jeunesse, il lui communiquait une fécondité prodigieuse, multipliait partout ses fils, et lui donnait une force d'expansion qui les poussa, en si peu de temps, jusqu'aux extrémités de la terre.

On voyait déjà les Oblats en vingt diocèses de France, où ils prêchaient plus de cent missions par an, et autant de retraites, sans compter une foule d'autres travaux.

En Angleterre, plus de cinquante mille catholiques étaient confiés à leurs soins. Chaque année, ils ramenaient des centaines de protestants à la vraie foi.

Leur ministère n'était pas moins actif, ni moins fructueux, au Canada, au Texas, dans l'Orégon, à Ceylan, à Natal, au milieu des peuplades sauvages qu'ils arrachaient aux ténèbres du paganisme.

§ 2

L'antique « Forum Julii ».

Si le Supérieur général n'acceptait pas tout, il ne refusait pas tout, non plus. L'abondance (on pourrait presque dire la multitude) des offres lui permettait de choisir.

Parmi les évêques qui se distinguaient par leur vénération envers lui et leur sympathie pour sa Congrégation, nous devons signaler Mgr Wicart, originaire du diocèse de Cambrai, et évêque de Fréjus, depuis 1845.

Il profita de ses relations de voisinage pour plaider éloquemment la cause de son grand séminaire, qu'il voulait remettre aux mains des Oblats. Ses lettres réitérées n'ayant pas eu le résultat désiré avec tant d'ardeur, il fit exprès le voyage de Marseille pour traiter de vive voix et conclure, au plus tôt, cette affaire.

L'établissement n'avait pas moins, alors, d'une centaine d'élèves.

De nos jours, Fréjus n'est qu'une petite ville de quatre mille habitants, bien déchue, il est vrai, de son ancienne splendeur, mais remplie de souvenirs. C'était le *Forum Julii* des Romains, dont la population dépassait cent mille âmes.

Sa fondation remonte à la plus haute antiquité. Jules César, en l'an 44 avant l'ère chrétienne, y créa un arsenal maritime très considérable, le Toulon de l'époque, port militaire dans lequel Auguste, qui l'avait élargi, expédia, treize ans plus tard, l'élite de ses marins, avec trois cents vaisseaux, capturés sur son rival Antoine, dans la mémorable bataille d'Actium (1).

(1) Cf. Honoré Bouche, *Histoire de Provence*, 2 in-fol., Aix, 1664, t. I, p. 247, sq. Achard, *Description historique et géographique de la Provence*, in-4°, Aix, 1787, p. 557. Garcin, *Dictionnaire historique et topographique de la Provence ancienne et moderne*, 2 in-8°, Draguignan, 1835, t. I, p. 445-463. Texier, *Mémoires sur la ville et le port de Fréjus*, in-4°, Paris, 1847. Aubenas, *Histoire de Fréjus*, in-8°, Fréjus, 1881. Jullian, *Fréjus romain*, in-8°, Paris, 1886. Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, 19 in-4°, Paris, 1876-1894, t. II, p. 317.

Ce port militaire, autrefois défendu par un mur d'enceinte savamment construit par les ingénieurs officiels, et dans lequel s'abritaient des flottes entières, est maintenant ensablé, car la mer s'est retirée de deux kilomètres environ.

Fréjus est la patrie du poète latin Cornelius Gallus, ami de Virgile, et que la faveur d'Octave éleva à une riche situation dans la politique et dans l'armée. Là aussi, naquit le général romain Agricola, beau-père de Tacite.

Dans les temps modernes, Fréjus a produit le fameux abbé Sieyès (1748-1836). Habile publiciste et député de Paris aux États généraux, il rédigea, en 1789, le serment du Jeu de paume. Dans les comités de l'Assemblée Constituante et de la Convention nationale, il eut un rôle capital. Il devint président du Conseil des Cinq Cents ; puis, l'un des trois consuls, avec Napoléon Bonaparte, en 1799 ; enfin, membre de l'Institut de France, sénateur et comte de l'Empire.

Ce qui frappe le voyageur, à Fréjus, c'est l'aspect encore majestueux des ruines romaines, dont une partie est assez bien conservée : les arènes, ellipse de pierre, dont l'axe a plus de cent mètres de longueur ; les remparts aux belles proportions ; de vastes celliers ; le môle du vieux port et son phare ; des thermes ; un aqueduc qui amenait de quarante kilomètres les eaux de la Siagnole, et dont certaines arcades, encore debout, ont jusqu'à dix-huit mètres de hauteur.

La position admirable de Fréjus, sa population, son importance stratégique et son port militaire lui valurent d'être l'une des premières églises de la province gallo-romaine.

L'évêché de Fréjus existait déjà au commencement du IVe siècle. L'île de Lérins, si rapprochée, et son monastère si fameux, pépinière d'évêques pendant tout le moyen âge, le mirent, de très bonne heure, en relief, aux yeux du monde chrétien. Plusieurs de ses pontifes sont canonisés. L'un d'eux, même, s'assit sur la chaire de saint Pierre : Jean XXII. Il eut l'honneur de placer sur les autels le roi saint Louis et l'angélique Docteur, saint Thomas d'Aquin (1).

Au milieu du XIXe siècle, le diocèse de Fréjus embrassait tout le département du Var, tel qu'il était avant que l'arrondissement de

(1) Cf. d'Anthelmi, *De initiis Ecclesiæ Forojuliensis, dissertatio, historica, chronologica, critica*, in-4°, Aix, 1680. — Denis de Sainte-Marthe, *Gallia christiana*, 13 in-fol., Paris, 1715-1785, t. I, p. 418-445. — Martène et Durand, *Thesaurus novus anecdotorum*, 5 in-fol., Paris, 1717, t. IV, col. 57 sq. — Félix Girardin, *Histoire de l'église et de la ville de Fréjus*, 2 in-8°, Paris, 1729. — Expilly, *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, 6 in-fol., Paris, 1762-1769, t. III, p. 517 sq. — Gams, *Series episcoporum ecclesiæ catholicæ*, 2 in-fol., Ratisbonne 1873-1886, t. I, p. 551 sq. — X..., *L'Episcopat français depuis le Concordat jusqu'à la Séparation*, in-4°, Paris, 1907, p. 242 sq.

Grasse en fût détaché, en 1860, pour constituer avec le comté de Nice le département des Alpes-Maritimes. Celui du Var occupait, alors, en France, le quinzième rang, au point de vue de la superficie. Sous le rapport de la juridiction ecclésiastique, l'arrondissement de Grasse resta, jusqu'en 1886, uni au diocèse de Fréjus qui possédait, avec la ville de Toulon, premier port militaire de la France, les principales stations hivernales de la Côte d'Azur : Hyères, Cannes, Antibes, etc.

Ces détails rétrospectifs indiquent quelle importance avait le grand séminaire de Fréjus à l'époque où les Oblats y arrivèrent.

Le contrat qui leur en confiait la direction à perpétuité, fut signé par Mgr de Mazenod et Mgr Wicart, en triple exemplaire, le 15 août 1851.

— L'évêque de Fréjus a été parfait à tous égards, disait le vénéré Fondateur.

Mgr Wicart ne cessa de s'applaudir du choix des Oblats pour la formation des lévites de son vaste diocèse. En les voyant à l'œuvre, en constatant le bien qu'ils y opérèrent, aussitôt après leur installation, et qui alla toujours croissant, le prélat qui a, pourtant, laissé à Fréjus une réputation de sévérité, témoigna, chaque fois que l'occasion s'en présenta, son extrême satisfaction de vive voix ou par écrit.

Le clergé les accueillit cordialement. Ce sentiment s'étendit à mesure que les nouveaux directeurs furent de plus en plus connus. Beaucoup de prêtres leur montraient une entière confiance, et venaient s'éclairer de leurs lumières, en leur demandant fréquemment conseil.

Pendant la première année scolaire, 1851-1852, les Pères renvoyèrent six élèves. L'année suivante, 1852-1853, ils durent encore en rendre quatre à leurs familles. Ces mesures, loin de leur aliéner les esprits, comme on aurait pu humainement le craindre, obtinrent un effet opposé. On les en estima davantage.

Après ces retranchements d'éléments peu utiles, ou même nuisibles, une amélioration notable s'accusa dans la maison. Les études se fortifièrent, la discipline fut plus vigoureuse, et la piété se développa. L'union des cœurs se cimentait dans la paix et la charité.

Outre leurs classes, les directeurs donnaient, à tour de rôle, trois ou quatre fois la semaine, le sujet d'oraison.

Par leurs vertus et leur régularité ils édifiaient les séminaristes, en même temps que par leurs manières affables ils gagnaient leurs cœurs. Ce commerce aimable rendait plus facile et plus efficace leur mission auprès de ceux qu'ils devaient préparer au service des autels.

En 1852, le P. Vincens prêcha la retraite pastorale au clergé du diocèse, dans les bâtiments du grand séminaire, durant le mois de

septembre. Le résultat fut tel, que les nombreux retraitants avouaient n'avoir jamais entendu une parole qui les eût autant remués.

L'évêque exprima publiquement, en termes non équivoques, sa joie et sa gratitude.

Dans un grand séminaire, la vie n'est pas comme dans le ministère extérieur, fertile en événements variés. C'est toujours la même succession d'exercices de piété, de classes, d'études, dont rien, ou à peu près rien de bien saillant, ne rompt la constante uniformité.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Or, les séminaristes, en général, sont des êtres heureux.

§ 3

Le Père Lagier.

Le supérieur, le P. Lagier, avait contribué puissamment à la création du juniorat de Lumières, dont il s'occupa, quelque temps, avec intelligence et succès. Littérateur et théologien, il possédait de remarquables aptitudes pour conduire les jeunes gens dont l'esprit s'ouvre aux spéculations métaphysiques et qui réfléchissent sérieusement à leur avenir éternel.

Aîné du P. Lagier Lucien, l'un des premiers Oblats partis pour le Canada, il eut, dans les maisons d'éducation, une existence aussi calme que celle de son frère fut mouvementée et remplie d'incidents. Quoique marchant dans des voies si différentes, tous deux se ressemblèrent par leur fidélité à répondre à leur vocation spéciale, et par le dévouement apporté au service de Dieu.

Successivement professeur de dogme et de morale aux grands séminaires de Marseille et d'Ajaccio, le P. Jean Lagier se trouvait, dans ce milieu destiné aux études sacrées et à la pratique des vertus sacerdotales, comme dans sa sphère propre. Il y manifesta dans leur plénitude les qualités précieuses dont Dieu l'avait orné.

Homme d'intérieur et de tendances ascétiques, il fut un excellent guide pour ceux et celles qui aspirent à la perfection. Les âmes d'élite qui se rencontrent dans les communautés religieuses, et, parfois, dans le monde, s'adressaient volontiers à lui. Elles profitaient de ses conseils et goûtaient sa direction, à la fois douce et ferme.

Appelé à être le premier supérieur du grand séminaire de Fréjus, et entouré de collaborateurs dignes de le seconder, il introduisit dans cet établissement ces traditions de piété, de régularité et de travail qui causèrent sa force et assurèrent sa fécondité.

CHAPITRE XXIII

Notre-Dame de Talence

1851-1854

§ 1

Une oasis consacrée à Marie.

Les principales villes de France ont, la plupart, un sanctuaire de Marie, considérée par les habitants comme la protectrice de leur cité.

A Marseille, il est sur la colline de la Garde ; à Lyon, sur celle de Fourvière. A Bordeaux, que nulle montagne ne domine de près, il s'élève dans la plaine, mais dans une charmante oasis : Talence.

Oasis, en effet, à trois kilomètres au sud-ouest de Bordeaux, et à la lisière des Landes. Par-delà, les pins maritimes succèdent aux vignes. Ils annoncent le voisinage de ce vaste désert qui, avant les améliorations produites par les plantations d'arbres résineux, était si sec en été, et si marécageux en hiver. Dans cette immensité de plus de six cent mille hectares, ne poussaient que des bruyères, des fougères ou des ajoncs, maigres et clairsemés.

En 1851, on arrivait de Bordeaux à Talence par des avenues gracieuses, se déroulant entre des bosquets fleuris, où se cachaient des chalets, des villas, de coquettes maisons pour les familles à l'aise, qui cherchaient, là, pendant la canicule, un peu de verdure et de fraîcheur.

A cette époque, Talence, à la fois but de promenade très agréable et sanctuaire cher à la piété bordelaise, ne comptait que quinze cents habitants, l'hiver, et trois mille pendant la saison chaude. Il y en a, maintenant, douze mille. La population, plus que triplée, se compose d'éléments hétérogènes, presque cosmopolites.

En augmentant ses proportions, Talence s'est sensiblement rapprochée de Bordeaux : et Bordeaux, grandissant de son côté, s'est rapproché de Talence Actuellement, les deux villes n'en font qu'une. A la place des chemins ombragés qui les mettaient en communication, s'étend une large route poussiéreuse, en ligne droite, que des tramways électriques parcourent bruyamment, et sur les bords de

laquelle s'échelonnent des magasins, des restaurants, des hôtels.

Talence est donc maintenant une importante paroisse, et son église, jadis en pleine campagne, est comme enclavée au milieu des constructions qui ont poussé autour et se serrent auprès d'elle.

Si l'on en croit les étymologistes de l'endroit, le nom de Talence dériverait du mot gascon *tal*, ou *tala*, coupe, taille. D'après les uns, il rappellerait les coupes sanglantes opérées dans ce pays par les guerres qui le désolèrent, durant tant de siècles. Romains, Vandales, Visigoths, Francs, Sarrasins, Normands, Anglais, Pastoureaux, Routiers, Grandes Compagnies de Du Guesclin, etc., etc., l'ont, tour à tour, ravagé.

Mais cela ne fut pas exclusif à Talence. Pour cette unique raison, l'étymologie ne paraîtrait pas justifiée. D'autres préfèrent donc y voir une allusion aux fréquentes coupes de bois qui avaient lieu dans cette contrée primitivement couverte de forêts. Cette supposition est corroborée par le fait que Notre-Dame de Talence s'appelait également Notre-Dame de la Rame, de *rama*, ramure. Quoi qu'il en soit de ces opinions diverses, le pèlerinage de Notre-Dame de Talence existait certainement au commencement du XIIe siècle.

Suivant la tradition, la Sainte Vierge y aurait apparu, vers cette époque, avec, sur ses genoux, le corps inanimé de son divin Fils. En souvenir, on construisit une chapelle sous le vocable de Notre-Dame des Sept Douleurs, ou de Notre-Dame de Rama (1). Elle appartenait aux religieuses de l'abbaye de Fontevrault.

Durant les invasions anglaises, l'église fut saccagée. Longtemps, il ne resta d'elle que des ruines ; mais, le 29 décembre 1729, des enfants ayant trouvé l'ancienne statue sous les décombres, les fidèles en conçurent une vive joie. Il leur sembla que la Sainte Vierge demandait la reconstruction de son oratoire. L'église se releva donc ; mais, hélas ! soixante ans plus tard, elle était de nouveau renversée par les révolutionnaires, qui précipitèrent la statue dans un fossé profond, et, par-dessus, amoncelèrent de la terre et des cailloux. L'image vénérée en fut, cependant, retirée bientôt par trois courageux chrétiens. Ils la cachèrent dans un caveau du presbytère servant de mairie, où elle demeura jusqu'au rétablissement du culte. Alors, on la plaça dans la chapelle de la confrérie de Saint-Pierre, transformée, pendant la Terreur, en temple de la Raison. Plusieurs miracles excitèrent la piété

(1) Ne pourrait-on pas inférer de cette circonstance que le nom de Rama lui fut donné plutôt par application du texte biblique, racontant les douleurs de Rachel, figure de celles de la Mère du Rédempteur ? *Vox in Rama audita est*, etc. Matth., II, 18.

des fidèles, et les engagèrent à bâtir une nouvelle église à Talence. Le 12 mars 1821, la première pierre en fut solennellement posée (1).

Les murs montèrent assez rapidement, mais on s'aperçut trop tard que les fondations n'étaient pas suffisamment fortes. Pour éviter une catastrophe, il fallut tout démolir. D'autres se seraient découragés. Les Bordelais, généreux et tenaces, ne faiblirent point. Ils se remirent vigoureusement à l'œuvre, et jetèrent dans ce sol trop peu consistant de larges et puissantes assises. Leurs efforts ne furent pas vains. Depuis, l'église est toujours là, élégante et solide.

§ 2

Les Oblats à Talence.

La retraite pastorale du diocèse de Bordeaux fut prêchée, en 1851, par le P. Vincens, avec un grand succès. Son éloquence apostolique, son expérience consommée et son zèle ardent lui acquirent la confiance générale et enthousiasmèrent tous les auditeurs.

En traitant des moyens de réveiller la foi au sein des populations endormies dans l'indifférence, l'orateur signala le plus efficace : les missions. Dans ses conférences, très écoutées, il ne laissa passer aucune occasion de les recommander, et réfuta les objections les plus répandues.

— Les missions, disait-on, ne produisent qu'un résultat éphémère. Un instant secoués, les paroissiens retombent vite dans leurs anciens errements. Il est donc inutile de se donner tant de tracas pour un profit spirituel problématique.

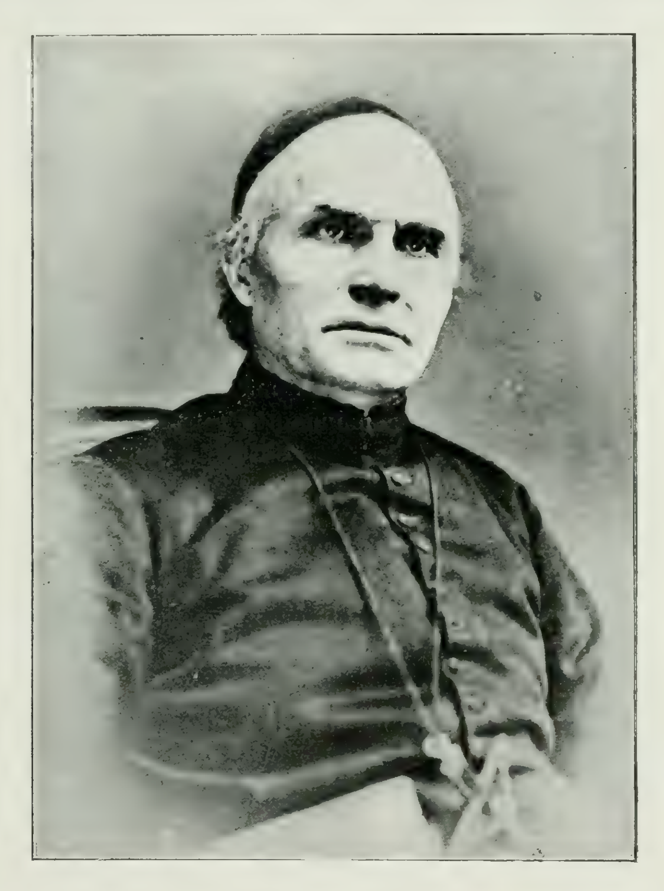
— Vous prétendez que c'est un feu de paille, répondait le prédicateur ; mais ce feu réchauffe les âmes. Ces flammes salutaires, une fois allumées, doivent être entretenues, si l'on veut qu'elles persistent. Il faut donc en prendre la peine. Mais, quand on s'en occupe sérieusement, que de résultats consolants et durables ! Si fécondes, ailleurs, pourquoi les missions seront-elles stériles, ici ?... Sauf quelques différences accidentelles, les hommes se ressemblent partout. Aux mêmes maux apportons les mêmes remèdes. La crainte du travail, messieurs, ne serait-elle pas pour quelque chose dans vos répugnances ? Essayez et vous verrez. Un jour, peut-être, vous n'aurez qu'un regret : celui d'avoir commencé trop tard.

(1) Cf. X. *Notice sur Notre-Dame de Talence,* in-8°, Bordeaux, 1831, p. 5, sq. Les documents authentiques concernant l'histoire primitive du sanctuaire de Talence, ayant fait partie des papiers de l'abbaye de Fontevrault, sont déposés aux Archives départementales de Maine-et-Loire, *Liasses* de la Rame.

Malgré leur ton un peu vif, ces exhortations furent bien accueillies.

Présent à ces conférences, l'archevêque de Bordeaux, Mgr Donnet, applaudissait.

Par Mgr de Forbin-Janson, dont il fut le coadjuteur à Nancy, de 1835 à 1837, et par lui-même il connaissait beaucoup Mgr de Mazenod. Plein d'admiration pour lui, il voulait des Oblats dans son diocèse.



Le P. Vincens.

A l'issue de la retraite, il entama des négociations avec le vénéré Fondateur, et, selon son habitude, mena l'affaire rondement.

Dès qu'il eut reçu la réponse affirmative, il se hâta de le remercier :

— Depuis longtemps, Monseigneur, lui écrivait-il, le 20 septembre 1851, je désirais que des liens plus particuliers m'unissent à vous. Les voilà formés. Merci donc, et mille fois merci... J'irai installer moi-même vos Pères dans leur jolie maison.

Son intention était de leur confier le sanctuaire de Talence.

N'ayant pas encore, cependant, un poste convenable à offrir à M. l'abbé Caros qui le desservait et avait coopéré d'une façon méritoire à la reconstruction de l'église, il les logea provisoirement à Saint-Delphin du Pont-de-la-Maye, dans le voisinage immédiat de Bordeaux, sur la route de Toulouse. Le diocèse y possédait une maison de retraite pour les prêtres âgés ou infirmes, mais qui n'avait jamais été affectée à cette destination. Entourée d'un petit jardin et d'une vigne, elle était suffisamment spacieuse pour une communauté.

Ce provisoire dura quinze mois, jusqu'au 13 février 1853.

Une dette d'une vingtaine de mille francs restait encore à payer sur les sommes employées à la bâtisse de l'église de Talence. Les Oblats s'engagèrent à solder au plus tôt cet arriéré.

Les débuts furent laborieux ; mais, peu à peu, les difficultés s'aplanirent et la population sortit de son apathie.

Le mois de Marie acheva le triomphe.

Célébré avec éclat, et très suivi, il mit les nouveaux chapelains en rapport avec le clergé, les communautés religieuses et les habitants de Bordeaux.

Depuis lors, le nombre des visiteurs ne cessa de s'accroître. Les Oblats instituèrent une garde d'honneur autour de Notre-Dame de Talence. Les diverses associations : séminaires, collèges, confréries, pensionnats, communautés des paroisses de Bordeaux et des alentours s'y succédaient. Leur chiffre alla grandissant d'année en année. Presque chaque jour, une série de pèlerinages amenaient des flots ininterrompus de fidèles de tout âge et de toutes conditions.

Ce n'étaient plus de simples touristes, promeneurs ou curieux, mais des chrétiens avides d'entendre les prédications fréquentes et d'en profiter. Les confessionnaux, quoique nombreux, étaient presque toujours insuffisants. Les Pères y passaient de longues heures ; parfois même, des journées entières.

Pendant toute la belle saison, c'était comme une mission perpétuelle.

En outre, les Oblats évangélisaient l'importante colonie qui se fixait, près de Talence, pour demander à ses ombrages la fraîcheur et la tranquillité. Les riches familles de Bordeaux y avaient leur cottage. Leur attitude à l'égard des Pères fut des plus sympathiques, et ceux-ci eurent ainsi l'occasion d'établir avec les personnes influentes de la classe dirigeante les meilleures relations. Le dimanche, la messe de neuf heures était spécialement pour elles. On y venait de toutes

les villas environnantes. Les assistants composaient une élite autant par la vivacité de leur foi que par leur fortune. A leur tête, on voyait régulièrement le général de Tartas, commandant la division militaire.



Notre-Dame de Talence. — Intérieur de la Chapelle.

§ 3

Le P. Merlin.

Originaire de Cambrai, le P. Merlin, supérieur, avait toutes les qualités pour réussir dans ce milieu. Son grand air, sa belle taille, la distinction de ses manières, sa bonté, son irréprochable dignité lui gagnèrent tous les cœurs.

Homme d'expérience et très éclairé, il était presque constamment au confessionnal. Pèlerins et paroissiens, riches et pauvres, enfants, jeunes gens et vieillards, religieuses de tout costume, prêtres même s'y succédaient, dans un défilé ininterrompu.

Dieu seul connaît le bien immense accompli dans le silence par ce ministre de ses miséricordes, auquel tant d'âmes si différentes de caractère, d'aptitudes, de vocation et de position sociale, ouvrirent leur conscience, et confièrent leurs peines ou leurs préoccupations.

Il n'était pas moins habile pour l'administration matérielle.

Après avoir éteint complètement les dettes, il ne cessa d'embellir l'église avec beaucoup de goût. A chaque visite, les pèlerins étaient agréablement surpris.

Les autels cédèrent la place à d'autres plus magnifiques. Un superbe chemin de croix, de cinq à six mille francs, fut apposé aux murs ; des lustres, suspendus à la voûte ; des candélabres, mis sur les gradins ; tout le chœur, pavé en marbre. La tribune aux fines sculptures reçut un orgue puissant.

Simultanément les sacristies étaient abondamment fournies de vases sacrés et d'ornements précieux.

Le sanctuaire et le pèlerinage ne bénéficièrent pas seuls de cet inlassable dévouement ; la paroisse elle-même en goûta largement les heureux résultats.

Une association de Dames de charité fut créée pour subvenir aux besoins de la classe indigente. Des congrégations, des œuvres de persévérance, des retraites, des visites, des prédications multipliées, une vigilance continue, et toutes les saintes industries inspirées par un zèle ingénieux, assurèrent la fréquentation des sacrements et un progrès très sensible dans les pratiques de piété.

§ 4

Le P. de l'Hermite.

Dans cette régénération, le supérieur fut aidé par le P. de l'Hermite, jeune, mais déjà remarquable par ses vertus, sa noble distinction, et une maturité rare, devançant chez lui les années.

Par ses qualités naturelles et surnaturelles, le P. de l'Hermite méritait, dans toute l'acception du mot, le titre de fils des croisés. Son père, parfait gentilhomme, était un chrétien de race ; sa mère, née de Maleplane, une femme exemplaire, plus riche encore des dons de la grâce que de ceux de la fortune. Deux de ses sœurs se consacrèrent à Dieu, dans le monastère des Ursulines de Clermont.

Sa première enfance s'écoula non loin de Limoges, dans le manoir familial, aux murs épais, aux voûtes sonores, aux vastes salles peuplées d'antiques souvenirs. De vieux tableaux retraçaient l'histoire de ses aïeux. Dès que ses yeux s'ouvrirent, il la contempla et se pénétra de leur esprit chevaleresque.

Sous des apparences frêles, il cachait une âme virile. Des études soignées en firent un littérateur de talent, au goût sûr et délicat.

Après avoir conquis avec succès le diplôme du baccalauréat, il manifesta à ses parents le désir de renoncer au monde, et entra au grand séminaire. Là, son âme, s'élevant de vertu en vertu, aspira plus haut. Il lui fallait le sacrifice total.

A Limoges, il rencontra, chez ses cousins de Maleplane, le R. P. Charles Baret, Oblat de Marie, religieux éminent, âme d'artiste, d'orateur et de poète. Il subit le charme qui se dégageait de cette nature exquise. On parlait, d'ailleurs, beaucoup, en ville, des campagnes apostoliques entreprises par les membres de la Congrégation.

Le jeune héritier de si glorieux ancêtres avait trouvé l'idéal vers lequel il soupirait.

— Moi aussi, s'écria-t-il, je serai Missionnaire des pauvres ! Oblat de Marie Immaculée !

Trop chrétien pour s'opposer à la vocation de son fils, M. de l'Hermite l'éprouva, du moins, par de longs retards. L'abbé continua donc ses études au grand séminaire. Vers la fin de son cours de théologie, il obtint la permission de suivre sa voie.

Tandis qu'il se rendait à Notre-Dame de l'Osier, l'aînée de ses sœurs, Marie, se dirigeait vers le noviciat des Ursulines. Ensemble ils partirent de la maison paternelle. Lui-même l'accompagna au couvent. Il y revint, Oblat, pour présider la cérémonie de sa profession ; puis, quelques années plus tard, pour la prise d'habit de sa jeune sœur, Henriette, qui fut supérieure du monastère d'Évreux.

Très fervent et assoiffé d'immolation, il demanda d'être inscrit sur la liste des candidats aux missions lointaines, spécialement les plus pénibles : celles des solitudes glacées de l'Athabaska et du Mackenzie.

Cependant, ses forces physiques ne répondaient pas aux ardeurs de son zèle. En attendant que sa santé s'améliorât, le Supérieur général l'envoya à Talence.

Sincèrement attaché à sa vocation, il se félicitait d'appartenir à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, dont il admirait les œuvres. En songeant au bien incalculable opéré sous tous les climats par sa famille religieuse, pourtant si jeune encore, il murmurait :

— Nous ne sommes plus des enfants : nous sommes anciens, déjà !

Cette même réflexion, il la répétait encore, dans les derniers jours de sa vie, si pleine de mérites. Dans les réunions en usage à l'occasion de certains anniversaires, et quand il voyait un plus grand nombre d'Oblats groupés autour de lui, il aimait à redire :

— La belle Congrégation !... la belle Congrégation !...

Malgré la faiblesse de son tempérament, il fut vraiment un apôtre.

Dans le monde, il aurait eu facilement une situation brillante. Le nom qu'il portait, ses relations sociales, la finesse de son esprit, sa culture littéraire, auraient pu, du moins, lui acquérir un rang des plus distingués parmi les prédicateurs les plus goûtés par l'aristocratie. A l'exemple du vénéré Fondateur, il renonça volontairement à tous ces avantages, et préféra être simplement le Missionnaire des pauvres. C'était suivre, de plus près aussi, l'Homme-Dieu qui eut toujours une prédilection pour les déshérités d'ici-bas.

Témoin de son dévouement et de son influence sur les âmes, le P. Merlin affirmait de lui :

— Le P. de l'Hermite est un ange. Il a pour sa part considérablement contribué à l'amélioration de la paroisse et au développement du pèlerinage. Son confessionnal est très entouré.

De son côté, le P. de l'Hermite disait :

— Le sanctuaire prend un cachet de piété qui fait plaisir, et Bordeaux le chérit chaque jour davantage.

On y distribuait, dans le courant de l'année, jusqu'à vingt mille communions.

§ 5

Les missions dans le Bordelais.

La première mission prêchée par les Oblats, dans le département de la Gironde, eut lieu au mois de novembre 1851, à Saint-Estèphe, ville de trois mille habitants, située à cinquante kilomètres au nord de Bordeaux, sur la rive gauche du fleuve, au milieu des vignobles les plus renommés du Médoc. Elle dura six semaines, et eut un succès complet. Toutes les femmes, sauf de très rares exceptions, s'approchèrent de la sainte Table. Mgr Donnet vint clôturer les exercices. Il eut la consolation de communier plus de sept cents hommes, et de confirmer de cinq à six cents personnes, parmi lesquelles beaucoup de vieillards de l'un et de l'autre sexe.

On ne pouvait, sans émotion, voir les pères et mères de famille s'agenouiller avec leurs enfants pour recevoir, eux aussi, le sacrement

qui fait du chrétien un soldat de Dieu. Certains de ces convertis ne s'étaient pas confessés depuis vingt, trente et même quarante ans.

Ce n'est pas sans peine qu'un pareil résultat fut atteint. Enrichis des biens d'ici-bas, grâce aux célèbres produits de leur sol, les habitants se montrèrent, d'abord, très insouciants des biens célestes. La parole éloquente des Missionnaires secoua leur torpeur, et les amena à flots pressés au pied de la chaire, puis au confessionnal.

L'auditoire ne cessa d'augmenter. On accourait même de localités très distantes. L'église était archipleine : les tribunes, les chapelles latérales, le sanctuaire regorgeaient d'hommes. Des ouvriers, le travail de la journée terminé, cheminaient plus d'une lieue, sans avoir pris leur repas du soir. Le pain spirituel avait pour eux plus d'attrait. Leur persévérance fut parfois mise à l'épreuve. La pluie tombait fréquemment. N'importe ! Hommes et femmes arrivaient avec armes et bagages : parapluies et lanternes, pour retourner ensuite à travers les ténèbres de la nuit. La plupart se rendaient aux exercices, une heure à l'avance, pour être sûrs d'avoir une place.

Ces braves gens de la campagne avaient une manière à eux pour exprimer leur joie après leur confession :

— Maintenant, nous nous sentons *l'estomac débarrassé*. Notre sommeil est plus tranquille !

Un homme âgé et dans la misère, disait, après avoir reçu l'absolution :

— Ah ! mon Père, je suis bien pauvre ! Mais, m'eussiez-vous donné cent francs au sortir de ma confession, je n'aurais pas été plus heureux !

Cent francs !... A ses yeux, tout l'or du Pérou !

Ces conversions si nombreuses et si éclatantes étaient loin de réjouir autant le démon. Prévoyant le mal que les Missionnaires causeraient à son funeste empire sur les âmes, il dépêcha un prédicant socialiste de Bordeaux, pour paralyser leurs efforts.

L'individu avait installé une espèce de club, et y pérorait en vomissant des torrents d'injures contre la religion et ses ministres.

— Ces Missionnaires, vociférait-il, ne sont que des jésuites chassés de tous les pays civilisés, et qui, manquant de ressources, cherchent à exploiter la simplicité des habitants du Médoc.

La calomnie n'eut pas d'écho. Le faux apôtre dut s'enfuir, après quelques jours, poursuivi par les huées de la foule.

En même temps, à vingt kilomètres de là, le P. De Petro évangélisait une population de deux mille âmes, celle de Vendays, sur les

bords de l'Océan. Plusieurs des auditeurs venaient des Landes environnantes, montés sur leurs grandes échasses. Ils les déposaient à la porte de l'église, et chacun, en sortant, reconnaissait les siennes. Étrange spectacle que celui de ces gens, revêtus de peaux de mouton, juchés sur des perches de plus de deux mètres de hauteur, arpentant ces steppes à la végétation rabougrie, avec la vitesse d'un cheval au galop, grâce à leurs gigantesques enjambées.

C'est avec cette rapidité que ces curieux auditeurs accouraient aux sermons du P. De Petro qui les enthousiasmait et les captivait.

Précédemment, ce Père, jeune encore, avait appartenu à la communauté de Nancy. En l'annonçant au supérieur de cette maison, Mgr de Mazenod traçait de lui ce portrait :

— Ah ! si vous saviez quel excellent sujet je vous réserve ! On me le demande, ailleurs ; mais il est pour vous. Toutefois, ne l'oubliez pas, il faudra bien me ménager ce cher enfant, surtout ne pas le faire trop chanter, quoiqu'il ait une voix ravissante. Il compose très facilement en français, parle bien le latin, sait l'italien parfaitement, sait aussi l'anglais. Il vous sera très utile pour les novices qui abondent de toutes parts. Eh ! ne sait-il pas aussi l'espagnol ! Il est gracieux, riant, mais très pieux et grave, quand c'est nécessaire : un sujet charmant, pour tout dire en un mot, car non seulement il a beaucoup de talent, mais aussi un très bon caractère pour recevoir avec reconnaissance les observations qu'on lui adresse. En vous le cédant, je vous fais un vrai cadeau.

Le climat de Nancy était, cependant, trop rude pour le P. De Petro accoutumé aux chaudes températures du Midi. Il fut donc envoyé à Talence.

Il y réussit complètement. Sa voix était merveilleuse : il la maniait avec une extrême souplesse, interprétant ainsi tous les sentiments de l'âme. Les chœurs qu'il formait, durant les missions, avaient un succès sans pareil. De tous côtés, on se précipitait pour l'entendre ; mais, après avoir goûté ce musicien d'une perfection rare, on acceptait avec sympathie ses exhortations.

A Vendays, le succès fut total. Jamais les bergers des Landes n'avaient couru avec une vitesse aussi vertigineuse sur leurs longues échasses.

Pressés autour de la chaire, ils ne le furent pas moins autour du confessionnal.

Même succès à Soussans, dans le Médoc ; à Landiras, etc.

Simultanément, ses confrères évangélisaient Saint-Pierre-de-Mons, Labarde, Saint-Ciers-la-Lande et Saint-Médard-d'Eyrans, non loin de Martillac.

Deux mois après leur arrivée, les Oblats avaient déjà donné cinq missions.

Ensuite ils prêchèrent le Carême à Libourne, seconde ville du diocèse ; puis les missions de Gauriac, Grignols, Saint-Denis-de-Piles, Cadillac, Blasimont, Cazaugitat, Sornac, Pellegrine, Hourbin, Bazas, sous-préfecture et ancien évêché ; Générac, Langon, Cubzac, Saint-Fermé, Saint-Christoly, etc.

Partout, malgré l'indifférence et même l'hostilité du public, à la fin l'enthousiasme était général, et l'on ne se séparait qu'avec larmes des Missionnaires si froidement accueillis d'abord.

Les gens du peuple manifestaient en termes naïfs, mais sentis, leur bonheur et leur reconnaissance.

— Un prédicateur venu chez nous, il y a quatorze ans, *allait* bien, disait un vieillard ; mais, vous, c'est bien autre chose ! Vous nous avez tout montré, depuis Adam jusqu'au jugement dernier !

— Vos instructions m'ont *transpiré* la foi, s'écriait, ailleurs, une bonne femme.

— Vos prônes, mon Père, *ont porté mon âme en triomphe !* assurait une autre.

Une grande part du succès de cette campagne est due au P. Delpeuch. Condisciple du P. de l'Hermite sur les bancs du collège, il l'avait suivi au noviciat de l'Osier, puis à Talence. Doué d'une voix forte et d'une santé robuste, il avait un talent spécial pour les conférences dialoguées qui ont toujours tant d'attrait sur les populations.

Répondant aux objections présentées par son confrère, il pulvérisait, d'une manière originale et victorieuse, les préjugés de l'endroit. Son air résolu en imposait. S'exprimant avec la vigueur d'un Combalot ou d'un Bridaine, il parlait avec l'autorité d'un apôtre et la puissance d'un tribun. Les rudes paysans en étaient ébahis, et, dans les villes de la Gironde, on ne l'admirait pas moins. Impossible de résister à un orateur à l'élocution si nette et au raisonnement si serré.

— Le P. Delpeuch, disait-on, *c'est l'homme des hommes !*

Dans une de ces localités remuées par son éloquence, à la tête des nouveaux convertis se trouvait le maire, qui, selon ce qu'il révéla lui-même, ne s'était pas confessé depuis vingt-quatre ans. Il ne manqua pas un seul sermon. Puis, pour bien affirmer qu'il foulait aux pieds le respect humain, et pour donner le bon exemple à ses administrés, au sortir de l'église, après sa première confession, il se promena ostensiblement sur la place, avec le P. Delpeuch, son confesseur.

En tournée dans l'arrondissement pour le tirage au sort, le sous-

préfet de La Réole s'arrêta deux jours à Saint-Fermé, vers la fin de la mission. Il assista, le soir, aux exercices, et, durant la journée, prit des renseignements circonstanciés.

Stupéfait d'une si extraordinaire transformation chez les habitants, il voulut remercier les Missionnaires :

— Cette commune qui est du ressort de ma sous-préfecture, leur dit-il, était considérée comme la plus mauvaise du département, et la plus démoralisée par les idées socialistes. Elle n'est plus reconnaissable. Vous avez accompli un vrai miracle. Je sais, maintenant, mes Pères, que vous avez la puissance de soulever les montagnes.

— *Soli Deo honor et gloria !* A Dieu seul honneur et gloire, répondirent-ils humblement. Le Seigneur a daigné se servir de nous ; mais, si miracle il y a, c'est lui qui l'a fait.

Heureux temps, où les préfets, en France, pouvaient impunément féliciter les Missionnaires ! L'imprudent qui, de nos jours, aurait cette coupable audace, verrait son avancement irrémédiablement compromis. Problablement même, il serait aussitôt débarrassé des soucis de l'administration, et rendu aux douceurs de la vie privée, par un immédiat retrait d'emploi.

Ce crime, en effet, est si atroce, qu'on ne saurait le pardonner. Il y va directement du salut de l'État ! Les anarchistes, malgré leurs bombes homicides, sont, de beaucoup, moins dangereux que les prédicateurs de l'Évangile !

Dans plusieurs de ces localités, l'archevêque venait, le jour de la clôture, conférer le sacrement de Confirmation à des centaines d'adultes déjà avancés en âge, et convertis par les Pères.

— Je constate avec plaisir, écrivait Mgr de Mazenod à ses fils de Talence, que le cardinal de Bordeaux adopte ma méthode d'aller clôturer les missions que l'on donne dans son diocèse. Je le regarde comme un devoir. Mais, quelle joie aussi pour le pasteur d'être entouré de tant d'âmes régénérées, et d'administrer le sacrement des forts à tant d'adultes qui ne le recevraient jamais sans cela. Je n'ai pas pu faire comprendre, ailleurs, une chose si claire et si évidente !

Les succès apostoliques des Oblats établis au sanctuaire de Talence, amenèrent l'autorité diocésaine à leur confier aussi, quelques années plus tard, celui non moins important de Notre-Dame d'Arcachon, charmante cité, à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de Bordeaux, ville de bains de mer et station hivernale, annuellement fréquentée par plus de deux cent mille personnes.

Nous en reparlerons plus loin.

CHAPITRE XXIV

Romans

1853-1856

§ 1

Le grand séminaire du diocèse de Valence.

En 1840, le 21 novembre, Mgr de Mazenod assistait au sacre de Mgr Chatrousse, évêque de Valence, ancien vicaire général de Grenoble, qu'il avait lui-même proposé au ministre des Cultes.

A son tour, le nouvel élu devenait, en 1842, un des prélats consécrateurs de Mgr Guibert. Ses relations avec le vénéré Fondateur restèrent des plus cordiales. Il recourait à ses lumières dans les affaires difficiles, le considérant comme son père dans l'épiscopat.

Son grand séminaire étant dirigé par des prêtres séculiers, il jugea préférable d'y appeler une Congrégation, à l'exemple de ce qui se pratiquait dans beaucoup de diocèses. Des hommes appartenant à un Ordre régulier lui paraissaient offrir plus de garanties de science, de vertu, de discipline, d'aptitudes et de stabilité.

A cet effet, il jeta les yeux sur les Oblats.

Avant, néanmoins, de prendre une décision définitive dans une affaire de cette importance, et de crainte que sa reconnaissante affection pour Mgr de Mazenod ne fût pour lui un mobile trop déterminant, il demanda à Mgr Wicart des renseignements confidentiels sur la manière dont les Oblats dirigeaient le séminaire de Fréjus.

La réponse fut des plus encourageantes.

Avec preuves à l'appui, Mgr Wicart se déclarait pleinement satisfait. L'estime qu'il avait déjà pour la Congrégation s'était accrue encore, à la suite de l'expérience personnelle qu'il avait faite.

Après ce témoignage si catégorique, Mgr Chatrousse n'hésita plus.

Le grand séminaire du diocèse de Valence n'est pas dans cette ville, mais dans celle de Romans, vingt kilomètres plus loin. L'édifice se trouve sur une petite colline, à l'ouest de cette cité de dix-sept

mille âmes, assise sur la rive droite de l'Isère. Il est à côté d'un Calvaire, précédé lui-même d'un chemin de Croix. Les Oblats y furent installés, le dimanche, 2 octobre 1853, solennité du Saint Rosaire et fête des Saints Anges.

§ 2

Le P. Charles Bellon.

Porté par ses goûts au recueillement et à la prière, le P. Charles Bellon, nommé supérieur, joignait à une science solide une piété douce et éclairée. Familiarisé avec l'hébreu, il en tirait de sérieux avantages pour l'explication de l'Écriture-Sainte.

Homme de doctrine et théologien consommé, il fut le conseiller de plusieurs évêques, et, à ce titre, invité au concile provincial d'Agen.

Successivement professeur au séminaire d'Ajaccio et à celui de Marseille, il laissa un souvenir ineffaçable dans l'esprit et le cœur des jeunes prêtres qu'il instruisit dans les sciences ecclésiastiques et forma à la sainteté de leur état. Lors de son départ de la Corse, Mgr Casanelli d'Istria manifesta de vifs regrets.

A sa connaissance approfondie de la littérature française, il ajoutait celle de plusieurs langues étrangères. Il parlait l'anglais et l'allemand, l'italien et l'espagnol. Aussi, après cinq ans de séjour à Marseille, fut-il envoyé comme maître des novices, puis visiteur en Angleterre, pour y consolider le bien déjà commencé, et en préparer un plus grand encore. Sa mission fut couronnée de succès. Par sa parole et par ses exemples, il fortifia l'esprit religieux à l'intérieur des communautés. Sa correction extrême, son affabilité, son mérite vite connu malgré sa modestie, lui gagnèrent au dehors des sympathies précieuses. La province britannique lui doit plusieurs de ses établissements.

A Romans, par son vaste savoir et sa vie des plus édifiantes, il eut promptement acquis l'affection des élèves et l'estime du clergé.

Ses collaborateurs le secondèrent avec intelligence. Parmi eux, citons : pour la morale, le P. Chauvet ; pour le dogme, le P. Rambert, brillant sujet et excellent professeur ; le P. Berne, d'un réel talent ; puis, vraiment dignes de leur être associés, les Pères Fayette, Roque, Nicolas, Martinet, etc.

Pour les études, la discipline et la piété, le séminaire devint bientôt une maison modèle.

A la fin de la première année scolaire, le P. Rambert écrivait :

— Notre supérieur vous aura dit, je pense, combien tout le diocèse

est satisfait de la nouvelle direction. Les éloges les plus flatteurs et les plus sincères ne cessent de nous venir de toutes parts et de nous prouver qu'elle est fécondée par les bénédictions de Dieu.

§ 3

Le P. Cumin.

Outre les professeurs, l'évêque de Valence avait obtenu de Mgr de Mazenod plusieurs Pères pour ses missions diocésaines. Une maison fut achetée dans ce but. Elle touchait au Calvaire de Romans, dont l'église lui servait de chapelle, et son enclos était contigu au grand séminaire.

Persuadé que, dans les missions, la parole évangélique opère des prodiges, Mgr Chatrousse avait souhaité procurer ce bienfait à ses ouailles. Annonçant la conclusion de cette importante affaire, il disait dans une Circulaire à ses prêtres :

— Ces Missionnaires sont arrivés. Ils sont tels que notre sollicitude le désire. Déjà revêtus de notre confiance, ils auront bientôt la vôtre, quand vous aurez été témoins de leurs travaux et de leur zèle.

Pendant quelques mois, le P. Burfin fut à leur tête ; mais, la maladie l'ayant forcé à laisser ce poste, il fut remplacé par le P. Cumin.

Né à Châtenay, dans l'Isère, patrie de Combalot, le P. Cumin fut, comme celui-ci, remarquable par son talent de parole et l'ardeur de son apostolat.

De fortes études au petit séminaire de la Côte-Saint-André développèrent ses aptitudes naturelles. Helléniste distingué, il savait Homère de mémoire, et il n'avait pas vingt ans, quand il prit l'habitude de lire quotidiennement l'Écriture-Sainte dans le texte grec.

Au grand séminaire de Grenoble, il eut pour professeur l'abbé Rousselot, connu par l'édition très appréciée qu'il donna de la *Théologie morale* de Sættler, enrichie par lui de nombreuses annotations très savantes, et d'aperçus judicieux sur les prescriptions du droit civil français.

Le disciple se montra digne d'un tel maître.

Malgré son désir de vie religieuse, il dut remettre à plus tard son entrée au noviciat. Pendant une quinzaine d'années, on le vit, séduisant professeur de littérature, d'abord à la Côte-Saint-André, puis à Pont-de-Beauvoisin, ensuite au célèbre collège de Juilly, près Paris, où il enseigna la rhétorique. Plusieurs familles aristocratiques, entre autres celle du comte de Laroque, lui confièrent, à Auch et à Toulouse, l'éducation de leurs enfants.

Quand, au lendemain de son Oblation, à l'âge de quarante et un ans, il fit ses débuts de missionnaire dans la chaire de Notre-Dame de l'Osier, il charma tous les assistants. On ne se lassait pas d'entendre cette parole émue, vibrante, à la forme originale, mais toujours élégante et châtiée. Ses qualités éminentes d'esprit et de cœur lui permettaient de produire de puissants effets d'éloquence. Que de fois il triompha ainsi des auditoires les plus insensibles ou les plus obstinés, et les jeta repentants au pied de la croix rédemptrice.

Avant d'être envoyé à Romans, il fut, pendant trois années, supérieur de la maison de Limoges. Son nom y est resté en vénération. Il évangélisa, avec succès, dans ce diocèse et les pays environnants, un grand nombre de paroisses importantes, parmi lesquelles : Guéret, chef-lieu du département de la Creuse ; Rochechouart, chef-lieu d'arrondissement de la Haute-Vienne ; Aubusson ; Boussac, sous-préfecture de la Creuse ; Saint-Sulpice-les-Feuilles ; Nexon, etc.

Une mission à l'hôpital militaire de Limoges attira surtout les regards sur lui, et lui valut de chaudes amitiés. On admira l'ascendant irrésistible qu'il prit, dès les premiers jours, sur les soldats et les officiers. Ceux mêmes qui avaient juré de ne jamais aller à confesse, furent vaincus, et, non contents de renoncer à leurs égarements, s'enrôlèrent dans les œuvres de charité : conférences de Saint-Vincent de Paul, adoration nocturne du Très Saint Sacrement, etc. Quelle consolation, le jour de la clôture, de contempler de vrais bataillons, officiers en tête, marchant à la sainte Table !

L'adoration nocturne était établie dans la chapelle des Oblats. L'élite des chrétiens de la ville s'y réunissait. Les officiers et les soldats convertis y vinrent fréquemment. Ils s'y groupaient autour du futur général de Sonis, alors capitaine, et que tous déjà regardaient comme un saint.

Depuis, le P. Cumin fut en relations suivies avec ce que Limoges comptait de plus distingué. Lorsqu'on l'avait connu et que l'on avait goûté les charmes de sa conversation, ou les attraits de son éloquence, on éprouvait le désir pressant de le revoir.

Il était donc en possession de l'estime universelle dans le diocèse de Limoges et les départements limitrophes, quand l'obéissance le plaça dans la Drôme.

Sur ce nouveau théâtre, ses facultés se déployèrent à l'aise.

Presque sans interruption il parcourut les villes et les campagnes de ce département, les communautés religieuses et les maisons d'éducation.

Il y récolta les mêmes succès. Après l'avoir entendu, on voulait

l'entendre encore. Dans certains couvents ou pensionnats, par exemple à la Visitation de Romans et à Valence, on le redemanda jusqu'à six ou sept fois de suite. Il ne savait pas refuser. A l'encontre de l'adage *assueta vilescunt,* ses auditeurs ou auditrices l'écoutaient toujours avec un nouveau plaisir, et toujours aussi avec profit. Jamais il ne se répétait.

Cette variété suppose une rare facilité de composition. Esprit très fin, il observait les moindres choses, tirant parti de tout avec un à-propos merveilleux.

§ 4

Les missions de la Drôme.

Les confrères du P. Cumin, les Pères Chavart, Eymère, etc., étaient, comme lui, constamment sur la brèche.

Parmi les paroisses évangélisées, citons : Bourg-lès-Valence, Saint-Jean-de-Valence, Bourg-du-Péage, Grâne, Montmeyran, Dieulefit, Anneyron, Andancette, Peyrins, Livron, Saint-Jean-en-Royans, Montélimart, Clérieux, Rochegude, Marsanne, Rochefort-Samson, Clavaison, Valaury, etc., etc.

Beaucoup de ces paroisses sont importantes. Plusieurs avaient une population mixte comprenant le tiers, parfois même la moitié de protestants. D'autres étaient profondément indifférentes, quelquefois même hostiles à la religion, et s'étaient signalées par des scènes de graves désordres, pendant la révolution de 1848.

Partout, néanmoins, les conversions furent nombreuses. Dans la plupart, l'élan fut admirable. Quatre et cinq confesseurs ne suffisaient pas au travail du jour et de la nuit, commençant à cinq heures du matin et continuant jusqu'à onze heures du soir. Les communions générales d'hommes et de femmes dépassèrent tout ce qu'on aurait pu espérer.

— Mgr l'évêque de Valence est très satisfait, écrivait le P. Cumin. De tout que Dieu soit mille et mille fois béni !



CHAPITRE XXV

Notre-Dame de Cléry

1854-1858

§ 1

Un vœu du roi Louis XI.

A treize kilomètres d'Orléans, sur la route de Beaugency et de Blois, à peu de distance de la rive gauche de la Loire, se trouve la petite ville de Cléry, actuellement chef-lieu de canton du département du Loiret. Autour d'elle, le paysage est riant. D'un côté, des vignes et des prairies qui s'étendent au loin ; de l'autre, des bosquets arrosés par des eaux abondantes. Sur le territoire même de la commune, la butte dite de Mézières, haute de quinze mètres, sorte de tumulus gallo-romain, dont la tradition a fait la tombe d'Attila.

En tous sens, des chemins larges et d'un accès facile. Çà et là, de jolis châteaux, la plupart dans le style de la Renaissance, et semblant converger vers une superbe basilique qui les domine tous de sa taille majestueuse.

C'est un des plus luxueux sanctuaires de France, consacrés à la Sainte Vierge, magnifique église gothique du XVe siècle, classée comme monument historique, et placée spécialement sous la sauvegarde du ministre des Beaux-Arts.

Le porche est surmonté d'un campanile plein de grâce et de légèreté. Une grosse tour carrée s'élève à côté de l'entrée latérale du nord. Elle était couronnée d'une flèche élancée dont la Révolution la priva. Sur le centre du transept surgit également un élégant clocher pyramidal.

L'intérieur est à trois nefs avec déambulatoire et abside. Des sculptures d'un travail merveilleux ornent les portes de la sacristie et du chapitre. Celles des stalles du chœur ne charment pas moins les yeux par leur variété et le fini de l'exécution (1).

Ce bijou d'architecture est un ex-voto royal.

Le sanctuaire de Cléry était déjà célèbre au VIe siècle (2). Bien des

(1) Voir p. 496. — (2) Cf. Bollandistes, *Acta sanctorum julii*, t. I, p. 301.

rois et des chevaliers s'y prosternèrent, depuis Childebert, Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe le Bel, etc.

Au commencement de la guerre de Cent ans, Philippe VI de Valois rebâtit sur un plus vaste plan l'ancienne église que ses prédécesseurs avaient richement dotée, et pour le service de laquelle ils avaient fondé une collégiale de douze chanoines ; mais, en 1428, elle fut saccagée par les Anglais.



Notre-Dame de Cléry. — Portail de la Basilique.

Pour attirer la protection de la Reine du ciel sur ses armes, Louis XI fit vœu de construire à Cléry une basilique plus somptueuse que la précédente. Exaucé dans sa prière, il tint royalement sa parole, vint souvent à Cléry, en pèlerinage, et y séjourna même. Sa dévotion, il est vrai, l'inclinait à solliciter plutôt les biens de la terre que les autres dont il se souciait moins. De là cette épigramme écrite sur un de ses portraits, où on peut la lire encore, au musée d'Orléans :

Du corps seulement la santé
Je demandais à Notre-Dame :
Trop l'importuner c'eust été
De la prier aussi pour l'âme.

Converti, à la fin de ses jours, par saint François de Paule, il voulut, après sa mort, reposer dans la basilique de Cléry. Son tom-

beau en marbre blanc est là, entouré de ceux du fidèle compagnon de Jeanne d'Arc, le brave Dunois ; de François d'Orléans, d'Agnès de Savoie, etc.

En vertu d'un bref du pape Sixte IV, les rois de France, depuis Louis XI, sont chanoines de Cléry, avec le droit de porter le surplis, l'aumusse, la chape et les autres ornements sacerdotaux.

Cela paraîtrait bien étrange à nos contemporains si déshabitués des pratiques pieuses. Nos aïeux, loin d'en sourire, en étaient fort édifiés.

Parmi les nombreux miracles opérés à Cléry, l'un surtout a laissé un souvenir ineffaçable. Un jour de grand concours, une foule immense vit, pendant plusieurs heures, la statue de la Sainte Vierge verser des larmes. Les pièces originales du procès canonique instruit à cette occasion, furent retrouvées, il y a une vingtaine d'années, et publiées alors. Les dépositions juridiquement reçues d'une multitude de témoins oculaires ne permettent pas de douter de l'authenticité du fait (1).

§ 2

Mgr Dupanloup confie aux Oblats la garde de la basilique.

L'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, avait en haute estime Mgr de Mazenod. Quoique déjà célèbre lui-même, il lui écrivit plusieurs fois pour recourir à ses lumières et à son expérience. Le 17 août 1851, il le pria de lui communiquer officieusement quelques-unes des mesures administratives prises à Marseille, pour que son propre diocèse en bénéficiât. A la suite de ce service rendu, il y eut entre les deux prélats un échange de lettres assez considérable, empreintes de mutuelle confiance. A cette époque, Mgr Dupanloup se montrait le zélé défenseur des droits de l'Église et du Saint-Siège. Ses récentes publications sur la souveraineté temporelle du Pape et sur la liberté d'enseignement avaient fixé sur lui l'attention et la reconnaissance de tous les catholiques.

Le 22 novembre 1852, il écrivait au vénéré Fondateur :

— Permettez-vous maintenant, Monseigneur, que je vous manifeste un de mes désirs ? Je mettrais le plus grand prix à posséder dans mon diocèse quelques religieux de votre sainte Congrégation. J'ai vu vos bons Pères, et je les admire. Je pourrais les établir dans une cure assez

(1) Cf. *Miracle des larmes arrivé à l'image de Notre-Dame de Cléry, le lundy de la Pentecoste, 26 may 1670*, in-8°, Orléans, 1893. — On lira aussi avec intérêt le récit de beaucoup d'autres prodiges, dans un travail très littéraire du R. P. de l'Hermite, O. M. I., *Un pèlerinage à Notre-Dame de Cléry*, ch. x, in-12, Orléans, 1858.

importante où se trouve une église magnifique et un pèlerinage de la Sainte Vierge fort abandonné ; mais leur zèle y ranimerait la ferveur et y ramènerait le concours des peuples... Mon diocèse a le plus pressant besoin de missions continuelles. Il serait digne de votre charité de nous secourir : *Transiens in Macedoniam, adjuva nos !*

Une première fois, Mgr de Mazenod écarta cette proposition. Il avait d'autres fondations en vue, et il ne lui restait pas assez de sujets disponibles pour celle-ci. Mais en 1853, Mgr Dupanloup ayant renouvelé ses instances, Mgr de Mazenod accepta pour l'année suivante.

La prise de possession eut lieu le 12 février 1854.

Dès le lendemain, Mgr Dupanloup en exprimait sa joie au Supérieur général :

— J'espère les meilleurs fruits de l'installation de vos religieux à Cléry, et je ne saurais assez vous témoigner ma gratitude. J'ai voulu, du moins, ne pas tarder.

Quelques jours auparavant, il lui avait dit :

— Avec quel intérêt je viens de lire dans *l'Ami de la Religion* tous ces précieux détails sur votre sainte Congrégation ! Quelle bonne et sainte œuvre vous avez accomplie, là !

Ces paroles faisaient allusion à un article par lequel un des rédacteurs avait analysé une Notice sur la Congrégation. L'impression de cette Notice avait paru nécessaire pour satisfaire aux demandes d'une multitude d'évêques, de prélats et de prêtres, qui écrivaient sans cesse pour avoir des renseignements sur les origines, l'esprit, les œuvres et l'état actuel de cette famille religieuse.

A la fin du mois de janvier 1854, un exemplaire en fut envoyé à Pie IX qui se hâta de répondre, le 29 mars, par un bref des plus élogieux.

L'évêque d'Orléans ne l'avait pas encore lu, quand il écrivait : « Quelle bonne et sainte œuvre vous avez accomplie, là ! »

Dans leur estime pour les Oblats de Marie, Mgr Dupanloup et Pie IX étaient d'accord.

Que n'en fut-il ainsi, quelques années plus tard, au concile du Vatican, pour l'infaillibilité pontificale !...

§ 3

Résurrection du pèlerinage. Le P. Brun.

Les habitants de Cléry étaient non seulement très indifférents aux pratiques de la religion, mais notoirement hostiles aux moines et aux missionnaires. Il serait donc très difficile de réveiller, au sein de cette génération plus qu'attiédie, l'enthousiasme des siècles passés.

A leur arrivée, les Pères reçurent de la population un accueil peu encourageant. Personne ne leur manifesta la moindre sympathie. On les examinait d'un œil soupçonneux, avec une curiosité malveillante.

Dans le centre de la France, ils se seraient crus en pays de missions étrangères, sans la proximité de cette basilique superbe qu'ils avaient à desservir. Ce magnifique édifice leur sembla d'autant plus vaste qu'il était presque toujours vide.

— L'état des âmes, écrivait l'un d'eux, est loin de flatter le regard de Dieu, autant que ce grandiose monument flatte le regard du touriste.

Malgré cet accueil glacial, les Pères, néanmoins, se mirent aussitôt à l'œuvre. Voulant, d'abord, régénérer cette paroisse perdue, ils en commencèrent la visite générale. Ce premier contact dissipa des préjugés. En face de tant de prévenances, on résolut de se montrer, du moins, poli. Peu à peu la défiance s'atténua, et il s'établit même un certain courant de sympathie naturelle.

— En somme, se disait-on, ces moines ne sont pas tels qu'on nous les avait dépeints ; ce sont des hommes de bonne société. On a du plaisir à causer avec eux.

Pour les voir plus fréquemment et les entendre davantage, quelques-uns s'acheminèrent vers l'église. Ce fut le petit nombre ; mais ce noyau augmenta ; puis, un ébranlement se dessina dans la masse.

Le culte revêtait dans la basilique toute la pompe que leur pauvreté actuelle permettait aux chapelains. Le chant exécuté par un chœur de jeunes filles qu'ils réussirent à former, en rehaussait l'éclat. Cette association fut le germe d'une Congrégation, plus tard très prospère, en l'honneur de la Sainte Vierge.

Après cette tentative, les Pères s'adressèrent aux jeunes gens et aux hommes. Leur appel ne fut pas sans écho, cette fois. Un nouveau chœur de voix mâles et fortes se constitua. Dès lors, les assistants devinrent plus nombreux, à la messe et aux vêpres des dimanches et fêtes. Les prédications du Carême et les exercices du mois de Marie furent fréquentés avec un empressement qu'on était loin, naguère, de croire possible.

On en parlait avec stupéfaction dans les communes voisines :

— Cléry n'est plus le même ! Il se transforme ! Bientôt on ne le reconnaîtra plus !

Ce qui plaisait surtout, c'étaient les processions solennelles, le soir, durant la belle saison, à la lueur des flambeaux. L'antique statue parcourait, au chant des cantiques, les principales rues brillamment illuminées, et recevait les hommages de la foule.

Ces honneurs rendus, grâce aux Oblats, à la Vierge de Cléry, achevèrent de leur gagner le cœur non seulement des paroissiens, mais des habitants de la contrée, à plusieurs lieues à la ronde. Ceux-ci également reprirent le chemin de la basilique. La curiosité, d'abord, les attira ; puis, la piété. Ils contemplèrent d'imposantes cérémonies,



Notre-Dame de Cléry. — Intérieur de la basilique.

entendirent des cantiques enlevants, mais écoutèrent aussi les prédicateurs. Les yeux étaient ravis, les oreilles charmées, les cœurs s'ouvraient aux plus douces émotions, et les âmes au repentir.

Six mois après, le pèlerinage de Cléry redevenait populaire.

La première fête patronale du sanctuaire depuis l'arrivée des Oblats, celle du 8 septembre 1854, dépassa en magnificence tout ce que,

de mémoire d'homme, on avait vu dans ce lieu, visité autrefois par tant d'augustes personnages : chevaliers, seigneurs de fier lignage, chefs d'armée et souverains puissants.

Dès l'aurore, les routes étaient noires de pèlerins. Orléans en envoya des phalanges. Cléry, d'ordinaire si calme, s'étonnait de voir dans ses murs des foules, à chaque instant grossissantes. Le bruit, le mouvement, une vie exubérante remplaçaient le morne silence de la solitude.

Le clergé du diocèse était largement représenté, et entourait son évêque, accouru, lui aussi. Les messes se succédèrent sans interruption, et de nombreux fidèles s'approchèrent de la sainte Table.

De riches ornements paraient la basilique, et, du haut de son trône splendidement décoré, la Vierge souriante bénissait ses enfants prosternés devant elle.

Mgr Dupanloup ne se possédait pas de joie, devant ce merveilleux spectacle d'une multitude unie dans les mêmes sentiments de foi et d'amour envers la Mère de Dieu. A l'office de l'après-midi, il monta en chaire. Sa parole ardente traduisit en termes éloquents les impressions de son âme, et fit vibrer tous les cœurs à l'unisson du sien.

La procession qui suivit fut une marche triomphale pour la statue vénérée. La piété, la confiance, un bonheur qui n'était plus de la terre, se lisaient sur tous les visages. L'éclat de cette fête fut tel, que les journaux d'Orléans et de Paris en donnèrent des comptes rendus enthousiastes.

Cléry retrouvait la splendeur des anciens jours.

Le pèlerinage, dès lors, s'accrut, chaque année. Sans lui, à quoi aurait servi cette magnifique église ? A ces vastes nefs il fallait des foules.

Deux ans plus tard, le 8 septembre 1856, on compta vingt mille fidèles.

Ces manifestations si grandioses et si touchantes ne suffisaient pas au zèle des chapelains. Leur désir était de déterminer un courant continu de pèlerinages paroissiaux. Ils y réussirent.

Pour étendre ce mouvement, on usa des ressources multiples de la publicité : brochures, notices, tracts, articles de journaux, etc. On fonda aussi les *Annales de Notre-Dame de Cléry*. Elles constituèrent un recueil de documents concernant l'histoire contemporaine du sanctuaire, et formèrent un trait d'union entre tous ceux qui l'aimaient.

Le premier supérieur de la communauté fut le P. Brun, homme de savoir et d'expérience.

Prêtre vertueux, il fournit une longue carrière dans l'enseignement, avant d'embrasser la vie religieuse. Muni des diplômes universitaires, il avait dirigé, pendant six ans, comme principal, le collège de Castellane, sous-préfecture des Basses-Alpes ; puis, avec le même titre, celui de La Ciotat, dans le diocèse de Marseille.

Dans ces postes et autres semblables il fit beaucoup de bien à la jeunesse, en combattant avec succès l'action funeste de l'enseignement officiel, à une époque, où, si l'on excepte les petits séminaires, la direction des collèges était presque entièrement dans les mains de l'Université gouvernementale, imbue de l'esprit voltairien.

A quarante et un ans, il entra au noviciat. Malgré son âge, et sans se prévaloir des charges exercées dans le monde, il se plia parfaitement, avec une sainte joie, à toutes les exigences de sa nouvelle situation.

Pendant plusieurs années à Limoges, aux côtés du P. Cumin, avec lequel il avait plus d'un trait de ressemblance, il prit une large part à l'évangélisation de la Haute-Vienne.

Sa figure avenante, sa taille bien proportionnée, son caractère expansif, ses aptitudes diverses, prévenaient en sa faveur. Les sympathies de tous lui étaient vite acquises. Ses connaissances littéraires, la culture de son esprit, sa facilité d'élocution, et, par-dessus tout, une extrême bonté de cœur rendaient son commerce très agréable.

§ 4

Les missions dans l'Orléanais.

Plus encore que le pèlerinage, les missions rencontrèrent, au début, des obstacles énormes.

Le clergé, d'abord, contestait leur efficacité. A son avis, les gens étaient trop sceptiques et trop froids, pour être accessibles aux émotions qu'elles suscitent souvent.

Mgr Dupanloup fut d'une opinion contraire, et il imposa sa volonté.

Mais ce dissentiment entre l'évêque et son clergé gênait les Missionnaires. Ils devaient commencer par conquérir les bonnes grâces du pasteur, qui les accueillait uniquement pour ne pas s'insurger ostensiblement contre les règlements diocésains. A force de cordialité, la glace était rompue et des relations plus aimables s'établissaient.

Restait le plus difficile : ramener les ouailles au bercail. *Hic opus ! hic labor.*

— Quel triste pays que l'Orléanais, au point de vue religieux, écrivait l'un des Pères. Le sol y produit toujours de riches moissons,

mais là se borne sa fertilité. La foi n'est point dans les âmes, et les cœurs n'ont point d'amour. Toutes les espérances tombent à terre. C'est un oubli général de Dieu, et une adoration universelle de la matière. Imaginez qu'on trouve, là, nombre de paroisses, où le curé seul fait ses Pâques. C'est affreux !

Envoyé à Cléry vers la fin de 1855, le P. de l'Hermite, écrivait :

— En certaines localités, on se croirait en plein paganisme !... Aussi les moyens ordinaires sont absolument inutiles, en face de telles résistances. Si vous me demandiez quelle méthode nous suivons dans ces joutes évangéliques, vous m'embarrasseriez beaucoup. Le plan de bataille s'élabore, ou plutôt s'improvise en présence de l'ennemi. La stratégie se modifie sans cesse, et même plusieurs fois dans une journée.

Au milieu de ces populations réfractaires, les pensées surnaturelles ne pénétraient que peu à peu. La goutte d'eau ne creuse pas plus lentement le dur rocher.

Les premiers jours, les gens semblaient fuir les Missionnaires comme des oiseaux de mauvais augure. Si, après les visites à domicile, quelques-uns consentaient à former un petit auditoire, leur physionomie défiante et leur attitude altière semblaient reprocher à l'orateur d'oser, par ses exhortations importunes et ses jérémiades désagréables, troubler la douce quiétude dans laquelle ils avaient jusque-là vécu.

Avec une constance inébranlable, les Missionnaires jetèrent la bonne semence dans ce terrain ingrat. Ils songeaient à la parole de nos Saints Livres : *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.*

Le diocèse bénéficia de tant de sacrifices. Ces pénibles missions ne furent pas sans résultat. Le respect humain, d'abord, était battu en brèche. On avait moins peur d'entrer dans une église. Beaucoup de préjugés s'évanouissaient. Sans doute, il n'y eut pas, là, de longtemps, cet entrain qu'on admirait ailleurs ; mais des âmes furent remuées, ébranlées et ramenées sérieusement à Dieu.

— Nous ne regardons pas vos paroissiens comme inconvertissables, disaient les Pères aux curés pessimistes.

— Avec le temps et la patience, écrivait le Supérieur, nous acclimaterons les missions dans le diocèse. Quoique modestes, ces commencements sont pleins de promesses.

Le bien s'accomplissait, parfois imperceptible, mais réel. La foi était comme créée de nouveau dans ces êtres qui revenaient de si loin aux pratiques chrétiennes. Pour assurer leur persévérance, on fondait, de toutes parts, de pieuses associations.

Malgré les difficultés de ce rude apostolat et la rareté des consola-

tions, ceux que l'obéissance envoyait travailler dans ce champ hérissé de ronces et d'épines, s'y attachaient. Pour les vrais soldats, le combat n'est pas un épouvantail, mais un attrait.

Un des plus méritants, le P. Bonnard, que Mgr Dupanloup appelait le « roi des Missionnaires » à cause de ses qualités remarquables, écrivait, trente ans plus tard, d'Aix, à l'un de ses confrères de résidence à Paris :

— Je vieillis, mais mon cœur ne vieillit pas ; il rajeunit plutôt sous l'influence du souvenir !... Comment pourrais-je oublier Cléry et ses missions si mouvementées, si typiques et si fructueuses? Nous y avons passé cinq ans ensemble, heureux, très heureux. Quelle joie quand, à notre parole, les hommes se convertissaient.

De fait, malgré les pronostics plus que sombres du clergé, les Pères ne regrettèrent pas de s'être lancés dans l'arène. Ils recueillirent dans la joie ce qu'ils avaient semé dans les larmes.

Ces missions si décriées, à l'origine, s'acclimatèrent dans le diocèse. Les demandes se multiplièrent, et, en 1858, le supérieur pouvait écrire à Mgr de Mazenod :

— Vos Missionnaires sont tous en campagne. Leur zèle et leur abnégation obtiennent des résultats inespérés.

Un peu plus tard, il écrivait encore :

— Jusque dans les pays les plus mauvais, il est inouï qu'une mission ait été infructueuse. D'année en année, nous constatons les améliorations. Tout présage une ère de prospérité achetée par le zèle et le sacrifice de ceux qui s'emploient à ces prédications apostoliques.

Dans l'espace de six à sept ans, les Oblats prêchèrent plus de cent cinquante missions dans l'Orléanais, sans compter une foule d'autres travaux, tels que retraites, carêmes, mois de Marie, etc. Parmi ceux qui se dépensèrent le plus, citons les Pères Marchal, Bonnard, Michaélis, Sigard, Bonnet, Bouniol, Rouzy, Bonnemaison, Pineau, Rouvière, Dufour, Jeanmaire, Duclos, Vivier, Séjalon, etc.



CHAPITRE XXVI

Montolivet

1854-1858

§ 1

Transfert du scolasticat dans une maison spécialement bâtie pour lui.

A leur retour de Billens, les scolastiques rentrèrent au grand séminaire de Marseille. Cette juxtaposition des deux communautés avait des avantages pour l'une et pour l'autre. Elle établissait entre les élèves une utile émulation. La ferveur des religieux aspirant à l'immolation complète et à l'apostolat dans les contrées lointaines, était un stimulant pour les ecclésiastiques se préparant au service des paroisses : elle les animait à la vertu et au zèle pour le salut des âmes.

Mais, depuis plusieurs années, la Congrégation se développait extraordinairement. Les noviciats étaient abondamment fournis, et, par suite, les scolastiques devenaient très nombreux. Il fallait à ceux-ci une autre demeure.

Au mois de septembre 1852, un terrain suffisant fut donc acheté près de Marseille, sur une petite colline verdoyante, nommée Montolivet, à cause des oliviers qui l'ombragent. L'emplacement ne pouvait être mieux choisi. Du plateau, on a une belle vue de la campagne, avec des échappées sur la ville et sur la vaste mer. L'air y est très pur.

La construction de l'édifice dura deux ans. C'est un carré avec cour intérieure en forme de cloître. Il est remarquable, non seulement par ses dimensions, mais aussi par sa solidité, et la distribution intelligente des pièces qui le composent. La chapelle, de style byzantin, ne contient pas moins de quatre-vingt-dix stalles. On dirait le chœur d'une cathédrale.

De larges terrasses longent le bâtiment, des quatre côtés. De frais ombrages et de riantes prairies l'environnent comme d'un riche tapis de verdure.

Le diocèse ne contribua en rien à cette dépense, supportée entièrement par la Congrégation. Le vénéré Fondateur y concourut, de sa

fortune personnelle, pour une somme de deux cent mille francs.

L'installation eut lieu le 20 octobre 1854.

Cette maison était destinée aussi à devenir, plus tard, la résidence du Supérieur général et des membres de son Administration.



Montolivet.

§ 2

Le Fr. Camper.

Parmi les scolastiques étudiant, alors, à Montolivet, il en est un qui mérite ici une mention spéciale, à cause de l'éminente vertu, qui, malgré son désir de rester caché, ne cessa de briller en lui jusqu'à sa mort. A lui s'appliquent vraiment ces paroles de l'Écriture : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

Son existence, si courte sur terre, ne présenta point cette série de faits extraordinaires que l'on trouve chez les élus appelés à un ministère actif, qui les met en évidence devant les hommes. Mais elle attira certainement les regards de la cour céleste par la perfection avec laquelle furent accomplis les moindres actes. Les heureux témoins de cette angélique vie en gardèrent un sentiment d'édification que les années, en s'écoulant, n'effacèrent pas. Ils admirèrent comment le pieux jeune homme sut, en si peu de temps, s'élever à des hauteurs

ascétiques où d'autres n'atteignent qu'après de longs et rudes combats.

Ce qui caractérisait le Fr. François-Marie Camper était un tendre amour pour Dieu, et, comme conséquence, une constante application à ses devoirs d'état. Écolier, séminariste, religieux, il ne négligea rien de ce qui pouvait plaire au Seigneur. Sous ce triple aspect, il est un modèle.

Détaché de tout et de lui-même pour se donner sans réserve, il correspondait avec une merveilleuse fidélité à toutes les inspirations de la grâce. Par son exactitude exemplaire dans l'observance de la Règle, il s'établit dans une union avec Dieu, telle qu'on la voit dans les saints consommés en perfection.

Extérieurement, rien ne le distinguait de ses confrères, tant il cherchait à passer inaperçu ; mais son cœur se dilatait sans cesse par les flammes de la divine charité.

Il n'avait pas dix ans que, pour se punir de l'estime dont on l'entourait au petit séminaire, comme si c'était une faute de sa part, il s'infligeait des mortifications corporelles bien au-dessus de son âge. Ayant lu le récit des austérités observées à La Trappe, il résolut de les imiter. Sous prétexte de manquer d'appétit, il cédait à ses voisins tout son déjeuner. A chaque repas, il s'imposait des privations que l'on finit par surprendre, malgré le soin extrême qu'il mettait à les dissimuler. Un domestique, en faisant son lit, découvrit une discipline sous le matelas.

Auprès de ses condisciples, il se fit apôtre. Profitant de la confiance qu'on avait en lui, il s'efforça de leur communiquer sa ferveur. Déjà la flamme de l'apostolat dévorait son âme.

Au grand séminaire, il fut encore plus étonnant. Sa sainteté, toujours grandissante, le trahissait malgré lui. Mais on n'a su que plus tard jusqu'à quel point il poussait la pratique de la mortification. Quelques pages de son journal intime retrouvées après son bienheureux trépas, révélèrent à quel héroïque renoncement de lui-même il était déjà parvenu. Il avait déclaré une telle guerre à la sensualité que l'usage des aliments constituait pour lui une pénitence permanente. La discipline, les orties, les ceintures piquantes étaient ses bijoux.

Maîtres et élèves le comparaient à saint Louis de Gonzague. Le supérieur exprima plusieurs fois cette pensée.

Par ces simples lignes, on devine ce que fut le Fr. Camper durant son noviciat. La vie religieuse lui apparaissait comme une nécessité pour son besoin d'immolation. Il arrivait pour être victime. Il le fut jusqu'à la mort.

Après un séjour d'un an à Montolivet, il tomba malade. Cloué, de

longs mois, sur un lit de souffrances, il ne cessa de donner à tous, par ses exemples, les plus sublimes leçons d'inaltérable patience.

On allait le voir, pour se réconforter, au spectacle de cette extraordinaire vertu. Il aimait à parler de la mort, et son union à Dieu croissait avec les douleurs qui purifiaient de plus en plus sa chair innocente. Au milieu des crises les plus terribles, toujours son visage fut empreint d'une céleste sérénité.

Le 19 janvier 1856, son âme se séparait sans secousse de son corps amaigri, s'exhalant dans un long soupir d'amour.

— Oh ! la sainte mort ! douce et enviable, se disaient entre eux les assistants, émus. *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia !*

La vie de ce prédestiné a été écrite. On la lit avec autant d'intérêt que de profit. Nous n'avons pu en tracer ici qu'une très légère esquisse (1).

§ 3

Le Fr. Ricard.

Deux mois après le Fr. Camper, mourait, le 14 mars 1856, son émule en sainteté, le Fr. Auguste Ricard.

Les dons de Dieu ne sont pas les mêmes, *alius sic, alius vero sic !* Autant le Fr. Camper était gracieux, aimable, avenant, autant le Fr. Ricard était dur, réservé et froid ; mais, sous cette écorce rugueuse, battait un cœur d'une extrême sensibilité. Sa piété était très tendre. Il avait reçu à un degré rare le don des larmes. Souvent elles coulaient en abondance, et sans qu'il lui fût possible de les retenir, pendant la méditation, les visites au Saint Sacrement, et même durant la psalmodie de l'office.

Était-ce de la sensiblerie ? Qu'on en juge.

Par un contraste qui serait inexplicable, si l'on supposait que ces larmes fussent l'effet de la constitution organique, à cette sensibilité exquise pour les choses de la piété s'alliait, chez ce rude jeune homme, une suprême indifférence pour la souffrance physique. A l'entendre, la douleur n'était qu'un mot, un effet de l'imagination, une abstraction de l'esprit.

S'il eût vécu au sein du paganisme, il eût appartenu à l'école des stoïciens : chrétien et religieux, il fut de ces âmes héroïques qui comptent les tourments pour rien, tant elles sont crucifiées au monde et à elles-mêmes.

(1) *Vie de François-Marie Camper, scolastique minoré de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée,* in-12, Paris, 1859.

Ne se plaignant jamais, il laissa la maladie faire dans son corps des ravages irréparables. Depuis plusieurs années, il avait des tumeurs à la jambe. Elle était littéralement couverte de plaies. Néanmoins, il suivait tous les exercices. Les supérieurs, malgré leur vigilance, ne s'aperçurent du mal que trop tard.

Après examen, le médecin fut effrayé. Une opération lui parut indispensable.

On demanda au malade s'il consentait à s'y soumettre.

— Comme vous voudrez, répondit-il.

— Elle sera douloureuse.

— La douleur n'est qu'un mot.

— N'importe ! On vous endormira.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Vous le regretterez.

— Oh ! non !

Le chirurgien commença, hésitant. L'attitude du patient l'encouragea à continuer.

D'un œil impassible, le Fr. Ricard regardait le praticien lui taillader la jambe à grands coups de bistouri. Le calme ne l'abandonna pas un instant.

Cette intervention énergique eut un succès relatif. Pendant huit à dix mois, on crut à une guérison.

La racine du mal n'avait pas été complètement extirpée. L'infection prit seulement une direction différente. Elle se porta vers la poitrine qui, peu à peu, fut envahie. Cette fois, c'était sans remède. Le Fr. Ricard le savait ; mais il y avait dans son âme une telle énergie qu'elle conservait un empire absolu sur le corps.

Fidèle à son principe sur le mépris de la douleur, il n'en continua pas moins à suivre les exercices de la maison. On le vit, à la chapelle, en étude, en classe, en récréation avec ses confrères, jusqu'au jeudi, 13 mars, veille de sa mort. On ne pouvait s'empêcher, cependant, de constater qu'il était très affaibli.

Pour se conformer à la règle, il demanda à aller en promenade, si ce n'est avec toute la communauté, du moins avec quelques-uns de ses confrères.

On le lui refusa, sous un prétexte spécieux.

Le lendemain, chose extraordinaire, il ne parut pas à la chapelle pour la prière du matin. On pensa, avec raison, qu'il avait besoin de repos.

Vers neuf heures, le P. Modérateur se rendit dans sa cellule. Il le trouva s'habillant.

— J'ai passé une très mauvaise nuit, dit le malade sous forme d'excuse.

— Je n'en suis pas étonné, répondit le P. Mouchette ; il suffit de vous regarder pour en être convaincu. Vous n'êtes vraiment pas bien, mon cher frère. Il ne faut pas vous faire illusion. Le bon Dieu vous appellera bientôt.

— Ah ! mon Père, répondit le malade en riant, vous êtes trop bon de vous effrayer pour si peu. Je suis un peu fatigué, c'est vrai ; mais, si voulez me permettre de me reposer une demi-heure, tout sera bientôt passé.

— Soit ! installez-vous dans ce fauteuil, près du feu. L'infirmier va bientôt monter. Quand vous serez mieux, puisque c'est aujourd'hui votre jour de direction, préparez-vous, et vous viendrez chez moi, dans l'après-midi.

— Très volontiers, mon bon Père !

A ce moment, l'infirmier entrait, et, d'une voix légèrement railleuse, il demanda :

— Eh bien ! frère Ricard, irez-vous en promenade, aujourd'hui ?

— Certainement ! dans une demi-heure, si le R. P. Modérateur m'y autorise.

Dans son fauteuil, le Fr. Ricard ne tarda pas à s'assoupir. Le P. Mouchette le considéra quelque temps avec attention. Le sommeil lui semblant très paisible, il sortit, mais en recommandant à l'infirmier de ne pas s'éloigner.

Celui-ci poussa une table près du malade, s'assit et se mit à lire.

Il était tellement rapproché de lui qu'il le touchait du coude.

Une heure s'écoula. Rien d'anormal ne se produisant, il continua sa lecture.

A onze heures et demie, la cloche sonna l'office. Après avoir jeté un coup d'œil sur le malade qui dormait toujours, l'infirmier prit le bréviaire, et, à ses côtés, récita sexte et none.

A la fin de la psalmodie, il leva les yeux. Très surpris, il constata que le malade ne respirait plus. Le Fr. Ricard avait rendu le dernier soupir, sans la moindre convulsion, et avec tant de tranquillité que l'infirmier, assis à côté de lui, ne s'en était même pas aperçu.

Ce récit, très exact dans ses moindres détails, montre quelle était la trempe d'esprit de ce jeune scolastique, quittant son lit, le sourire aux lèvres, le matin même de sa mort.

C'était un vendredi, le 14 mars, fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, pour laquelle il professait une dévotion particulière, et dont il méditait si souvent les angoisses au pied du crucifix.

— Pendant plus de deux ans que je l'ai dirigé, disait le P. Mouchette, j'ai toujours admiré l'action de la grâce dans son âme... Tous le regardaient comme un saint !...

§ 4

Physionomie de la communauté.

Dieu se plaisait à multiplier les âmes d'élite au scolasticat. Nous pourrions esquisser ici d'autres biographies de ces aspirants à la vie



Le P. Mouchette, Modérateur des Oblats.

parfaite et à l'apostolat dans les contrées lointaines, mais leur nom se retrouvera sous notre plume, quand nous aurons à exposer les œuvres qu'ils accomplirent, plus tard.

Tous, avec ardeur se préparaient à leur sublime ministère. A la Règle commune ils ajoutaient des mortifications personnelles que leur directeur était obligé de restreindre. Leur obéissance n'admettait pas de limites.

Cette vie austère, pénible à la nature, leur était douce, car l'amour diminue le poids de la croix, en augmentant le mérite. Ils apprenaient par une heureuse expérience combien sont divinement vraies ces paroles du Sauveur : Mon joug est suave et mon fardeau léger.

Les cœurs étaient contents. Les figures ouvertes et franches exprimaient la paix de la conscience et les espérances d'un avenir qu'on se promettait de consacrer sans réserve à la plus noble des causes : la gloire de Dieu et le salut des âmes les plus abandonnées.

Au sein de cette famille nombreuse, régnaient donc le bonheur et l'union la plus fraternelle.

Ayant visité Montolivet, l'évêque de Bayonne, accoutumé, comme ancien supérieur de séminaire, à juger de l'état réel d'une communauté, fut frappé de l'aspect du scolasticat. Son regard observateur ne s'arrêta pas, cependant, aux apparences, mais il scruta jusqu'aux profondeurs.

Satisfait de cet examen et charmé de ce qu'il voyait, le pontife ne put retenir un cri d'admiration :

— On lit sur tous les visages, dit-il, que l'esprit de Dieu habite vraiment ici.



Le Fr. Camper.

CHAPITRE XXVII

Définition du dogme de l'Immaculée Conception

1854

§ 1

Le Supérieur général, hôte du Pape, au Quirinal, pendant deux mois.

Peu de jours après l'installation du scolasticat à Montolivet, Mgr de Mazenod, spécialement invité par Pie IX aux réunions épiscopales qui devaient précéder la définition du dogme si cher à sa piété, s'embarquait, le 25 octobre, sur un navire de l'État, avec un grand vicaire et un domestique.

A peine le vaisseau avait-il jeté l'ancre dans la rade de Civita-Vecchia, qu'un officier se présentait à bord, de la part du délégué apostolique, pour saluer le prélat. Il le conduisit à terre sur son propre canot. Une chaise de poste attendait les trois voyageurs, qui, le soir même, arrivaient dans la Ville éternelle. A l'hôtel de la Minerve, où ils descendirent, ils furent vite rejoints par un dragon pontifical, porteur d'une lettre émanée du Vatican. Elle apprenait à Mgr de Mazenod, qu'avant toute demande d'audience, il serait reçu par le Saint-Père, dès le surlendemain, lundi. Cet empressement de Pie IX témoignait de sa haute considération pour le Supérieur général des Oblats.

Presque en même temps, survenait Mgr Barluzzi, envoyé par le cardinal Antonelli. Il annonçait que, par l'ordre du Pape, on avait préparé pour Mgr de Mazenod et sa suite des appartements dans le magnifique palais du Quirinal. C'étaient ceux mêmes qu'y occupe le cardinal secrétaire d'État, quand le Pape y réside.

Pie IX ne se contenta pas de loger si luxueusement Mgr de Mazenod et ses familiers. Il voulut pourvoir aussi à leur entretien. Pendant plus de deux mois, il leur donna une royale hospitalité, aussi généreuse que paternelle. Il mit également à leur disposition plusieurs laquais, avec mission de prévenir leurs moindres désirs.

L'audience, le 30 octobre, dura plus d'une heure et demie, et fut empreinte de la plus délicieuse cordialité.

§ 2

Sentiments de Mgr de Mazenod sur le rôle des évêques pour l'examen de la bulle « Ineffabilis ».

Attaché, depuis son enfance, aux doctrines ultramontaines les plus pures, et pressentant par sa foi les décrets du concile du Vatican, Mgr de Mazenod, en partant, avait dit à ses intimes :

— Nous nous rendons à Rome, pour entendre les oracles du Vicaire de Jésus-Christ, et non pour lui enseigner à faire des bulles.

Depuis longtemps, en effet, la bulle était préparée. Les théologiens romains y avaient travaillé deux années durant, suivant les indications très précises du Pape. La dernière rédaction allait être présentée à l'assemblée des cardinaux et des évêques, réunis en Congrégation générale, non pour un examen du fond, mais seulement pour celui de la forme. On discuterait sur l'exactitude des termes, et l'on verrait s'il n'y avait pas lieu de donner de plus nets éclaircissements pour l'avantage des fidèles.

Selon Mgr de Mazenod, il en serait de la bulle *Ineffabilis,* comme il en fut, quatorze siècles auparavant, de la célèbre Lettre dogmatique, *Lectis dilectionis tuæ*, de saint Léon le Grand. Elle fixait, par avance, la doctrine christologique anti-nestorienne et anti-eutychienne que le concile œcuménique de Chalcédoine (451) approuva et fit souscrire à tous ses membres.

Dès le premier jour, les Pères du concile, après avoir écouté la lecture de cet exposé si lucide, s'écrièrent d'une commune voix :

— Par la bouche de Léon, Pierre a parlé (1) !

Le Pape saint Célestin Ier avait agi d'une façon analogue, pour le concile d'Éphèse (431) (2).

Tous les conciles œcuméniques tenus dans la suite, quand les Papes ne les présidaient pas personnellement, reçurent toujours aussi des directions doctrinales indiquant les décisions à prendre.

A Pierre, en effet, et à ses successeurs, il a été dit : Confirme tes frères dans la foi.

Et encore : Pais mes agneaux ; pais mes brebis.

C'est donc au Pape à guider les évêques ; et non aux évêques à régenter le Pape.

On aurait tort, cependant, de conclure que les assemblées d'évê-

(1) Cf. Hardouin, *Acta conciliorum*, 12 in-fol., Paris, 1715, t. II, p. 290 sq ; 386 sq, 399, 402. — Mansi, *Sacrorum conciliorum,* 31 in-fol., Florence et Venise, 1759-1798 ; t. V, col. 1366 sq ; t. VI, col. 971 ; t. VII, col. 7-48 ; 113-116.

(2) Hardouin, t. I, col. 1347, 1422, 1471. — Mansi, t. IV, col. 556, 1211, 1290, 1295.

ques, réunis en concile ou autrement, sont absolument inutiles. Elles affirment, aux yeux du monde entier, d'une manière solennelle et plus frappante, la merveilleuse unité de croyances existant entre les pasteurs de toutes les nations et le chef de l'Église universelle.

La pensée de Mgr de Mazenod sur le rôle de l'épiscopat dans l'examen de la bulle *Ineffabilis*, était donc, on le voit, parfaitement conforme aux plus saines traditions en ces matières si importantes.

Certains évêques, cependant, parmi lesquels le cardinal Gousset, tout en croyant à l'Immaculée Conception, étaient d'avis que sa définition serait inopportune. Selon eux, il suffisait de décréter que cette doctrine « approchait de la foi », sans préciser qu'elle était de foi. Blessé dans son amour filial envers la Mère de Dieu, Mgr de Mazenod eut, avec l'archevêque de Besançon, une discussion, dont Mgr Jeancard nous a conservé les détails (1). Elle détermina le Supérieur général à adresser au Souverain Pontife, au sujet de cette opportunité, plusieurs lettres dont Pie IX fut extrêmement satisfait, et dont il le fit remercier par Mgr Barnabò, en l'engageant à continuer à lui transmettre ses vues.

La première réunion générale eut lieu, le 20 novembre, dans la salle ducale au Vatican.

Un exemplaire imprimé du projet de bulle fut remis à chacun des évêques. Ils eurent la faculté de l'étudier à loisir et de préparer leurs remarques.

Dans ces conférences, tout fut passé au crible de la plus sévère critique, et chaque mot pesé avec soin. A l'extrémité de la salle, siégeait la commission des théologiens chargés de soutenir et d'expliquer le texte.

Plusieurs évêques américains, anglais et irlandais, dont les diocèses se trouvaient en pays protestants, formulèrent quelques objections. Un autre ne voulait rien moins que remanier la bulle de fond en comble.

— C'est facile à dire, écrivait, le soir, Mgr de Mazenod. S'il a fallu plus de deux ans pour la composer telle qu'elle est, combien en faudrait-il encore pour la refaire ? C'est vraiment dérisoire.

Les théologiens, rompus aux joutes intellectuelles, eurent promptement raison de ces oppositions. Dès le 24 novembre, toute résistance cessa. La lumière brillait sans nuage, et l'accord était absolu.

Nous ne décrirons pas ici les magnifiques solennités qui accompagnèrent la définition dogmatique. Elles ont souvent été racontées, et ne rentrent pas directement dans le cadre de notre récit.

(1) *Mélanges historiques*, p. 282-287.

Mgr de Mazenod revint de Rome, comblé d'égards. Pie IX, par une faveur singulière, l'avait invité à officier pontificalement, dans la basilique de Saint-Pierre, à l'autel papal, pour les premières vêpres de la Dédicace, 18 novembre, devant plus de cent évêques. D'ordinaire, cet honneur est réservé aux cardinaux.

Déjà, Pie IX songeait à le décorer de la pourpre. Il aurait plus tôt réalisé ce dessein, si Mgr de Mazenod eût accepté un archevêché. Plusieurs lui furent offerts, qu'il repoussa. Il fut, en cela, victime de sa modestie ; car de plus jeunes, tels que les cardinaux Giraud, qui lui avait servi la première messe, et Gousset dont il était l'un des prélats consécrateurs, furent promus avant lui.

Nous verrons, plus tard, que, malgré la résolution du gouvernement français de ne proposer que des archevêques pour le cardinalat, l'empereur Napoléon III présenta Mgr de Mazenod, et Pie IX l'agréa.



Notre-Dame de l'Osier. — Tour de Bon-Rencontre
érigée en souvenir de la définition du dogme de l'Immaculée Conception.
(Voir le texte, p. 302.)

CHAPITRE XXVIII

Autun

1858-1860

§ 1

Mgr Guibert nommé à l'archevêché de Tours.

Le neuvième Chapitre général, assemblé à Montolivet, du 5 au 12 août 1856, apporta une nouvelle joie à Mgr de Mazenod, qui vit autour de lui l'élite de ses enfants, accourus de toutes les parties du monde. L'éloignement n'avait pas tari parmi eux les sentiments de l'affection fraternelle, mais les avait accrus. C'étaient toujours le *cor unum et anima una.*

Ici-bas, néanmoins, les joies ne sauraient être durables. Souvent l'épreuve les suit de près. Dieu le veut ainsi pour augmenter le mérite de ses élus.

Dans la première quinzaine du mois de mars 1857, mourait Mgr Chatrousse, évêque de Valence. En lui, la Congrégation perdait un ami. L'administration intérimaire des vicaires capitulaires lui fut moins bienveillante. L'un d'eux, ancien directeur du séminaire de Romans, lui était ouvertement hostile, car il ne pardonnait point aux Oblats de l'avoir remplacé dans la direction de cette maison. Il réussit à inculquer ses sentiments au nouvel évêque, Mgr Lyonnet.

Mis au courant de ces intrigues, Mgr de Mazenod retira les Oblats, le 10 octobre 1857.

Revenu de ses préventions premières, Mgr Lyonnet, assistant, plus tard, au couronnement de Notre-Dame d'Arcachon, et reçu très poliment par nos Pères, sembla regretter cette mesure sans laquelle, disait-il, les Oblats seraient encore à Romans. Si Mgr de Mazenod eût connu plus clairement les dispositions de l'évêque de Valence, il aurait, sans nul doute, différemment agi ; mais, dans l'incertitude où le laissèrent, alors, les déclarations équivoques du prélat, il crut cette résolution plus conforme à sa dignité et à celle de ses enfants.

De son côté, le P. Fayette écrivait quelques années après :

— Cette affaire n'a nullement nui à l'estime qu'on professait pour les Oblats. Le clergé de Valence et les élèves du grand séminaire nous

ont gardé le meilleur souvenir. Ils nous en ont donné des marques, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée.

Dieu compensait par ses consolations ce que cette épreuve renfermait de pénible. Mgr Guibert ayant refusé l'archevêché d'Aix, on songea sérieusement, en haut lieu, à le transférer à Paris.

— Peu s'en est fallu que je n'y fusse nommé, écrivait-il à Mgr de Mazenod. C'est effrayant ! Heureusement, je n'ai su le danger qu'après coup. Maintenant, je respire, et j'en suis quitte pour la peur.

Le péril n'était pas, cependant, définitivement conjuré. Peu après, Mgr Guibert recevait la notification officielle de sa promotion à l'archevêché de Tours. Le ministre des Cultes le lui annonçait d'une façon si nette, quoique extrêmement courtoise, que toute résistance devenait impossible.

— Cette fois, le coup est porté, écrivait-il à Mgr de Mazenod. Chacun pleure ici, et moi plus fort que les autres. C'est cruel de laisser ce diocèse ! Je me résigne à ce qui paraît la volonté de Dieu, car il me semble qu'en persévérant dans mes refus, je m'exposerais à contrarier les vues de la Providence... La lettre du ministre, entièrement de sa main, est on ne peut plus belle, touchante et beaucoup trop flatteuse pour moi. Il avait résolu de me faire archevêque, à tout prix... Dieu doit avoir des desseins cachés. Avec la confiance que les puissants de la terre me témoignent, je serai probablement à même de servir plus efficacement, sur un siège si rapproché de Paris, des intérêts qui nous sont chers, à vous et à moi, et qui sont les intérêts de Dieu.

En apprenant qu'il allait perdre son évêque, le clergé de l'Ardèche éprouva un vif chagrin, raconte le biographe de Mgr Guibert. A Viviers, on était fier de lui, de ses talents, de la majesté de son style, de la considération dont il jouissait dans le monde catholique, du rang élevé qu'il occupait dans l'épiscopat, et de la distinction de son caractère. On l'aimait sincèrement, comme le bienfaiteur, mieux encore, comme le fondateur du diocèse (1).

Le 5 mai 1857, il prenait solennellement possession de sa métropole, en présence de toutes les autorités civiles et militaires de la ville de Tours, et d'une foule immense. Cette intronisation fut des plus brillantes.

— Pendant la procession qui le conduisait à son église, écrit le cardinal Bourret, alors son secrétaire, tous étaient frappés de l'aspect noble, grave et si vénérable de sa personne. Sous ses habits pontificaux, Mgr Guibert avait le plus grand air. Ses traits allongés, maigres et

(1) Cf. Mgr Paguelle de Follenay, *Vie du Cardinal Guibert*, t. II, p. 217.

coupés de hachures austères lui donnaient la physionomie d'un de ces saints évêques peints sur les vitraux des cathédrales : quelque chose de saint Germain ou de saint Martin. Cette remarque a été souvent faite, et elle était pleinement justifiée (1).

C'est cet archevêque, déjà si illustre, qui, dans sa correspondance avec Mgr de Mazenod, se montrait si humble, si soumis, si reconnaissant!

— Mon existence, lui écrivait-il, le 21 décembre 1857, est liée à la vôtre, comme la plante au sol dont elle tire la sève. Je ne puis arrêter ma pensée à la supposition que vous quitteriez ce monde avant moi. Aussi j'espère qu'il n'en sera pas ainsi, et je le demande à Dieu. Je resterais comme une branche languissante, séparée du tronc vivifiant. Heureusement Dieu vous a départi une force qui n'est pas près de s'épuiser. Il aura égard à mes vœux et aux besoins d'une œuvre qui, formée par vous, doit être achevée par vous.

§ 2

La paroisse de Saint-Jean d'Autun et les missions dans la Saône-et-Loire.

Au mois de novembre 1857, Mgr de Marguerye, évêque d'Autun, voulant établir les missions dans son diocèse, d'une manière permanente, vint à Marseille, pour obtenir de Mgr de Mazenod quelques-uns de ses Oblats, dont il connaissait les succès apostoliques, en France et à l'étranger. Il était heureux de renouer, par ce moyen, les relations qui, depuis l'origine du christianisme, existaient entre son église et celle de la grande cité méditerranéenne. C'est dans la cathédrale d'Autun, en effet, que se conserve, comme un trésor des plus précieux, le corps de saint Lazare, premier évêque de Marseille, l'ami ressuscité de Jésus.

La proposition de Mgr de Marguerye fut acceptée, et, au mois de mai 1858, les Oblats étaient par lui installés à Autun, dans un bel immeuble, précédemment abbaye de chanoinesses, contigu à l'église paroissiale de Saint-Jean, qu'il leur confia aussi. La maison avait des dimensions plus que suffisantes. Non seulement la communauté s'y trouvait à l'aise, mais elle pouvait y recevoir les prêtres désireux de passer quelques jours dans la retraite. Un vaste parc avec jardin, transformé en verger fertile, l'entourait. Il rendait ce séjour des plus agréables, en l'isolant des bruits du monde et l'enveloppant d'une atmosphère de silence, si propice au recueillement et à la vie religieuse.

Sur ce nouveau théâtre, les Pères furent vite appréciés. Bientôt la sympathie générale se traduisit par de nombreuses demandes de

(1) Cardinal Bourret, *Souvenirs sur le Cardinal Guibert*, in-12, Tours, 1886, p. 54.

missions. Ils en prêchèrent dix-sept, durant le premier hiver. Le succès fut tel, que l'enthousiasme gagna de proche en proche. Pour assurer à leurs paroisses les bienfaits d'une mission, les curés les faisaient inscrire deux ou trois ans à l'avance. Dieu bénissait manifestement les travaux de ses apôtres.

Dans la petite ville d'Anost, par exemple, sur une population de trois à quatre mille âmes, douze cents hommes s'approchèrent



Autun. — Église de Saint-Jean-le-Grand et maison des Oblats attenant à l'église. (On ne voit de la maison que l'étage supérieur et les mansardes.)

de la Table sainte. Mgr de Marguerye qui leur distribua le pain céleste, en pleurait de bonheur.

Mêmes victoires dans les régions où l'incrédulité semblait fermer invinciblement les âmes aux influences de la grâce. Ailleurs, le protestantisme qui tâchait de s'implanter dans le diocèse, multipliait les tentatives de prosélytisme. Les missions dressèrent devant lui une barrière infranchissable. Si les Pères ne réussirent pas toujours à ramener au bercail les brebis égarées, ils démasquèrent, du moins, les secrètes machinations de l'erreur, déjouèrent ses ruses de tout genre, et fortifièrent la foi chancelante de ceux que les agents de l'hérésie considéraient comme leurs victimes.

Parmi les Oblats attachés à la maison d'Autun et qui poussèrent si vigoureusement le combat contre l'enfer, citons les Pères Fayette, Sacré, Zabel, Martignat, Caille, Bonnefoy, Desbrousses, Charraux, Lepers, Rivory, etc.

Durant l'été de 1858, Mgr de Maguerye écrivait au vénéré Fondateur :

— Je voulais vous exprimer plus tôt notre satisfaction de posséder vos chers enfants, et vous remercier... Le clergé goûte vos bons Missionnaires, et je ne doute pas que Dieu ne bénisse notre œuvre. Je dis *notre*, puisqu'elle est la vôtre et aussi la mienne. Je puis vous dire que les Oblats *prennent à merveille !...*

Le 3 juillet 1859, il écrivait encore :

— Vos chers fils ont produit partout des fruits abondants. Le clergé et le peuple les estiment et les aiment. De tous côtés, on me témoigne combien on est heureux de cette fondation dans mon diocèse.



Notre-Dame de Cléry. — Porte de la sacristie.
(Voir le texte, p. 470.)

CHAPITRE XXIX

Paris

1859-1861

§ 1

Le quartier d'Europe et l'établissement de la rue de Saint-Pétersbourg.

Successivement chevalier et officier de la Légion d'honneur, Mgr de Mazenod était sénateur depuis 1856. Napoléon III lui avait conféré cette dignité, pour rendre hommage à l'épiscopat, dont il était l'un des membres les plus en vue, par ses vertus, ses œuvres et sa distinction personnelle.

Très détaché des vanités de ce monde, Mgr de Mazenod n'avait pas cherché à attirer les regards de l'empereur. Il se tenait, au contraire, dans une réserve discrète, excessive même, au dire de ses amis.

Plus que tout autre, il fut donc surpris de sa nomination, et l'envisagea comme lui imposant de nouveaux devoirs ; mais elle ne changea rien, ni à ses habitudes d'austérité, ni à sa prédilection pour les humbles et les pauvres.

Deux mois au moins, chaque année, il avait à demeurer à Paris, durant la session législative.

Ce fut pour lui l'occasion d'implanter la Congrégation dans la capitale. Le cardinal Morlot y consentit, et l'affaire fut définitivement conclue, au mois de février 1859.

Les Pères se fixèrent, d'abord, provisoirement, dans une maison de la rue des Batignolles, portant, alors, le numéro 22. Au mois d'avril 1860, ils achetèrent un vaste terrain, dans le quartier d'Europe, en formation à cette époque, et constituant presque l'extrémité septentrionale de la ville, mais, aujourd'hui, l'un des plus beaux de Paris, et un des centres les plus actifs. Chaque rue a le nom d'une des capitales de l'Europe. Celle de Saint-Pétersbourg sur laquelle allait s'élever l'établissement des Oblats, qui fut, peu après, Maison générale, a quinze mètres de largeur et un demi-kilomètre de long. Elle va de la place d'Europe à celle de Clichy.

En choisissant cet endroit, le vénéré Fondateur n'oubliait pas le

but premier de son Institut : l'évangélisation des pauvres. Assurément l n'y avait pas là seulement des ouvriers et des gens du peuple. On y bâtissait de magnifiques hôtels et des habitations élégantes, d'aspect architectural. Ces riches de la terre, pourtant, étaient fort pauvres des biens du ciel. Ils pouvaient être rangés parmi les âmes abandonnées, car, dans ce Paris nouveau qui surgissait de toutes pièces, les communautés religieuses manquaient absolument, tandis qu'elles affluaient sur a rive gauche de la Seine, dans la partie méridionale de l'immense cité.

La construction de la maison demanda plus d'un an. On n'en prit possession que le 17 août 1861.

Achevée trois mois après, la chapelle, construite en style ogival sur un plan bien étudié et parfaitement réalisé, excita l'admiration des nombreux fidèles, qui ne tardèrent pas à la fréquenter. Le bien qui s'y accomplit, ne cessa de s'accroître. Plus de trois mille communions y étaient distribuées chaque mois, soit près de quarante mille par an.

On y accède par une sorte de portique, ou vestibule voûté, qui, l'éloignant de la rue, ne permet pas au bruit des voitures et des lourds véhicules de parvenir jusqu'à elle. Cette disposition favorise singulièrement le recueillement. Le jardin qui l'entoure, l'isole complètement par ailleurs.

— Comme il fait bon prier ici ! répétaient les habitués.

Longue d'une trentaine de mètres, large de onze, haute de quinze, elle comprend, outre les bas-côtés, une nef hardie, à cinq travées, avec voûtes en arêtes, agrémentées de nervures.

Au-dessus de l'entrée, deux tribunes superposées : l'une, pour l'orgue ; l'autre plus évasée et soutenant celle-ci, pour les exercices de la communauté. Cet ensemble, reposant sur trois arcades, est d'un bel effet.

Sur les murs, des stations du chemin de la croix, d'environ deux mètres, formant des motifs d'architecture. En haut, entre les colonnes et colonnettes sur lesquelles naissent les nervures qui s'élancent jusqu'au sommet, des verrières multicolores, avec des médaillons représentant des sujets empruntés aux invocations des Litanies de la Sainte Vierge.

Dans le sanctuaire, cinq magnifiques vitraux, dont trois résument la vie prophétique, historique et mystique de la Mère de Dieu. L'un d'eux rappelle la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Pie IX à genoux offre la bulle *Ineffabilis* à saint Pierre, qui, de sa main, y applique le sceau ; au-dessous, Mgr de Mazenod instituant les Oblats. A côté, ses armes et celles de la Congrégation.

Toute l'ornementation, de bon goût, plaisait aux yeux.

La maison, avec sous-sol pour les différents services, rez-de-chaussée, trois étages et mansardes, est dans le même style ogival. Son aspect extérieur est plutôt sévère ; mais la porte du vestibule richement sculptée révèle l'existence d'un temple, dans l'intérieur.



Paris. — Intérieur de la chapelle de la rue de Saint-Pétersbourg.

§ 2

Le P. Charles Baret.

Pendant cette période de constructions, les Pères, tout en surveillant les travaux, se livraient au saint ministère. En plus de nombreuses retraites, ils prêchaient des Avents, des Carêmes et des sermons de circonstance, dans plusieurs églises de Paris, entre autres

celles de Saint-Augustin, la Trinité, Saint-Louis d'Antin, Notre-Dame des Victoires, etc.

L'un des plus goûtés était le P. Charles Baret.

Économe de la maison, il fut un de ceux qui se donnèrent le plus de peine pour stimuler le zèle des ouvriers et assurer la bonne exécution de l'entreprise. Il s'acquitta de cette charge avec un dévouement à toute épreuve et une intelligence consommée.

Ame d'artiste, nature exquise et franche, poète, orateur, philosophe, pianiste habile et polyglotte étonnant : esprit supérieur autant que prêtre irréprochable et religieux d'éminente vertu, il avait aussi à un degré remarquable ce qu'on est convenu d'appeler le sens pratique. Cette alliance de qualités qui paraissent incompatibles, est rare chez un même individu. Des hauteurs de la spéculation, ou des sublimités de l'idéal, il descendait aux menus détails de la vie, et se mouvait à l'aise, l'œil à tout, dans une sphère si différente de celle qui semblait exclusivement la sienne.

Cet homme extraordinaire, dont la plume féconde écrivit des volumes dans tous les genres, fut réellement le fondateur de la future Maison générale, et bâtit cette gracieuse chapelle, dont les plus exigeants ne pouvaient s'empêcher de louer l'ordonnance. Il y plaça ces magnifiques orgues qui, sous ses doigts inspirés, faisaient tressaillir les nombreux auditeurs, quand, grâce à lui, elles chantaient avec tant d'harmonie et de majesté la gloire de Dieu et de son Immaculée Mère.

Né à l'ombre du palais des papes, à Avignon, il stupéfia ses contemporains par sa facilité prodigieuse d'assimilation et par l'universalité de ses aptitudes, se jouant aussi bien sur les ailes de la poésie que dans les aridités de la métaphysique. A seize ans, il savait déjà parfaitement l'anglais ; à vingt ans, il parlait presque toutes les langues de l'Europe, composait de superbes morceaux de musique et les interprétait magistralement sur l'orgue. Simple scolastique, il improvisa le touchant cantique d'oblation, vrai chef-d'œuvre par la beauté des vers, le charme du thème mélodique et la richesse des accords, que l'on répète dans toutes nos fêtes de famille, et qu'on ne se lasse pas d'admirer.

Et quelle perspicacité dans les arcanes de la philosophie ! Il fut un lecteur intrépide, fouillant en tous sens les bibliothèques et dévorant les in-folio, sans que la multitude de ses lectures causât la moindre confusion dans ses idées, ou alourdît son esprit sémillant, prime-sautier, aux saillies imprévues, aux reparties promptes et pénétrantes.

Sa conversation captivait ses amis ; mais si, en voyage, ou dans un salon, il rencontrait un incrédule moqueur, ses connaissances étendues

et solides, jointes à sa finesse instinctive, le transformaient en jouteur redoutable. Le bagage philosophique et les ironies du libre penseur ne tenaient pas longtemps devant l'érudition de celui qui avait tant lu, sans rien oublier. Son talent de polémiste se déployait comme sans effort. Théologien profond, maître en littérature et en histoire, ouvert à toutes les questions d'esthétique, mordant et satirique, lorsque la situa-



Le P. Charles Baret.

tion le commandait, il défendait triomphalement les vérités de la foi, et confondait vite la fausse science malveillante. Les rieurs se mettaient rapidement de son côté.

Il fut un de ces sujets brillants, capables de réussir dans tous les milieux, et qui ont souvent à se déplacer, pour porter leur influence en vingt endroits, partout où il y a une œuvre à créer ou à raffermir.

On le vit, en effet, tour à tour, à Limoges, Nancy, Talence, Paris, etc. De ces diverses résidences, il rayonnait dans les principales villes de France, prêchant des Avents, des Carêmes, des Mois de

Marie et d'innombrables sermons, dans les cathédrales ou les églises les plus importantes de Bordeaux, Poitiers, Angoulême, Aix, Marseille, Chambéry, Autun, Moulins, Nantes, Tours, Arras, etc., etc. Les auditoires les plus choisis se délectaient à cette diction si pure et si lumineuse, inculquant les pensées les plus élevées au plus intime de l'âme, exaltant la vertu, et suscitant les résolutions les plus énergiques pour l'accomplissement du devoir.

Dans la haute classe, parmi les lettrés, les savants, les artistes, les descendants de noble race, beaucoup, fascinés par son talent, se lièrent avec lui d'étroite amitié. Citons, entre une foule d'autres, M. Amédée de Margerie et Mgr Gay, si connu depuis.

Terminons ce court aperçu, par ces quelques lignes extraites d'un long article, paru à l'occasion de sa mort, dans la *Gazette du Midi*, le 2 novembre 1875 :

— Le P. Baret, dit l'auteur, était une intelligence hors ligne, enrichie des succès les plus enviables de l'étude la plus variée. On aurait difficilement indiqué un livre qu'il n'eût pas lu, et dont il ne pût rendre compte immédiatement, si ce livre était sérieux et digne de l'attention d'un prêtre. Aucune langue, morte ou vivante, ne lui était étrangère. Après avoir fait sa lecture spirituelle en grec ou en hébreu, il pouvait aller entendre la confession d'un Italien, d'un Espagnol, d'un Anglais ou d'un Allemand, sans craindre que ce pénitent ne le prît pas pour son compatriote. A cette prodigieuse facilité de mémoire s'ajoutait une facilité d'invention plus prodigieuse encore. L'improvisation d'une pièce de vers ou d'une splendide harmonie vocale ou instrumentale était pour lui un jeu plutôt qu'un travail.

On lut un jour, dans les premières colonnes du journal l'*Univers*, l'oraison funèbre de l'évêque de Bogota, décédé à Marseille, victime de la persécution. La France et l'Europe entière l'admirèrent comme un chef-d'œuvre de l'éloquence chrétienne : le P. Baret, âgé, alors, seulement de vingt-huit ans, l'avait composée dans une nuit, la veille même du jour où il la prononça de sa voix si sympathique, devant l'imposant convoi du défunt.

De tels hommes ne devraient pas mourir ! mais, hélas ! ils sont plutôt prêtés que donnés à la terre !



CHAPITRE XXX

Angers

1860-1861

§ 1

Le P. Lœvenbruck.

Parmi les Missionnaires de France, qui, de concert avec les Oblats, prêchèrent la mémorable mission de Marseille, en 1820, se trouvait le P. Lœvenbruck, originaire de Metz. Il se lia d'amitié avec ceux qui n'étaient encore que les Apôtres de la Provence, et dont le zèle l'enthousiasmait.

A regret, il se sépara d'eux. Pendant une quarantaine d'années, il poursuivit ses prédications, dans le centre et l'ouest de la France, sans cesser de leur garder un affectueux souvenir.

Parvenu au seuil de la vieillesse, il voulut, en 1860, assurer par eux la continuation de ses œuvres. Il leur offrit, pour la fondation d'une de leurs résidences, sa propriété, dite des Anges, sise à une vingtaine de kilomètres au nord de Segré, sous-préfecture du département de Maine-et-Loire, près de la frontière de celui de la Mayenne : ancien couvent de Cordeliers, avec un enclos de trois à quatre hectares de terres fertiles.

L'évêque d'Angers, Mgr Angebault, très heureux de posséder les Oblats dans son diocèse, les aurait vus, cependant, avec peine, éloignés d'une douzaine de lieues de sa ville épiscopale. Il proposa donc au P. Lœvenbruck de les recevoir plutôt dans sa maison d'Angers. Ce prêtre généreux, non seulement y consentit, mais accorda plus qu'on ne demandait, car il leur céda ses deux propriétés, au mois de juillet 1860, ne se réservant que l'usufruit d'un appartement. Il y resta, commensal des Oblats, jusqu'à sa mort.

Si cette maison présentait l'inconvénient d'être un peu trop à l'écart du centre de la cité, elle avait, en revanche, de précieux avantages : air pur, beau jardin, magnifique panorama.

§ 2

Les Oblats dans l'Anjou.

Au mois d'octobre 1860, la nouvelle communauté fut constituée. La Congrégation s'établissait ainsi dans une grande et belle ville de plus de quatre-vingt mille habitants. La foi y était vive comme dans tout le département formé de l'Anjou et d'une partie du Bocage vendéen.

Les Pères commencèrent à prêcher, dans une foule de paroisses, des retraites préparatoires à l'Adoration perpétuelle. Cette salutaire pratique, généralisée, équivalait presque à une mission ininterrompue.



Angers. — A gauche la maison Lœvenbruck. Les Oblats y ajoutèrent deux ailes dont l'une forme la chapelle qui se voit dans la gravure.

Le P. Audruger inaugura ce genre d'apostolat dans une paroisse de la ville : Sainte-Thérèse. Le succès fut brillant. Aussitôt les demandes se multiplièrent, et les Oblats furent constamment sur la brèche. En moins d'une année, ils prêchèrent soixante-dix de ces retraites : labeur écrasant, mais fructueux pour les âmes.

Tels furent, dans l'ouest de la France, les heureux débuts d'un

ministère, qui devint, dans la suite, si étendu et si fécond. Il attira aux Oblats la confiance des fidèles et l'estime du clergé.

L'année d'après, ils introduisirent dans le diocèse les vraies missions, peu en usage jusqu'alors. Ils montrèrent à ces populations chrétiennes le spectacle de ces imposantes cérémonies, qui ne sauraient prendre place dans une retraite de quelques jours. Ces peuples, si attachés à leurs croyances, en furent enthousiasmés. Les pécheurs, oublieux depuis longtemps de leurs devoirs religieux, retournèrent à Dieu sincèrement. Les notables donnaient l'exemple de l'assiduité aux réunions, et sollicitaient, à la clôture, l'honneur de porter la croix qu'on allait planter.

En peu de temps les Oblats furent très populaires dans l'Ouest. Leur nom était sur toutes les bouches. Les habitants, retrempés dans la ferveur, ne leur ménageaient pas les témoignages de leur reconnaissance, et les prêtres leur réitéraient fréquemment l'assurance de leur croissante sympathie. Les nombreuses demandes de travaux qu'on leur adressait dépassaient de beaucoup celles auxquelles ils pouvaient satisfaire, malgré leur zèle infatigable.

De là, aussi, ils rayonnèrent, en divers sens, jusqu'en Bretagne et en Vendée.





Notre-Dame de la Garde. — La basilique vue du jardin des Pères.
(Voir le texte, page 417 et suivantes.)

LIVRE QUATRIÈME

Dans les Iles Britanniques

1841-1861

CHAPITRE PREMIER

Situation religieuse de l'Angleterre à l'arrivée des Oblats

§ 1

Fin des mesures violentes contre les catholiques.

Avec le XIX[e] siècle, se dessina, dans l'Angleterre protestante, un mouvement de retour à la vraie foi. Les préventions séculaires contre l'Église romaine s'évanouirent peu à peu, et les décrets tyranniques qui avaient placé les catholiques hors la loi, en interdisant, sous les peines les plus sévères, l'exercice de leur culte, reçurent des adoucissements successifs, ou tombèrent insensiblement en désuétude.

La cause initiale de ce changement heureux fut la présence des prêtres français, chassés de leur patrie par la Révolution. Les proscrits devinrent apôtres. En récompense du généreux accueil dont ils furent l'objet de la part de la nation anglaise, ils jetèrent dans son sein des germes nombreux de résurrection sociale et religieuse.

Au contact de leur vertu, et à la vue de leurs épreuves si héroïquement supportées, bien des préjugés disparurent. Leur parole revêtait une singulière efficacité, quand elle exposait, devant leurs auditeurs saisis de respect et d'étonnement, les dogmes pour lesquels ils souffraient la persécution et l'exil.

Les catholiques, si longtemps traités en ilotes, obtinrent, d'abord, le droit de voter et d'être propriétaires fonciers, sans celui, néanmoins, d'être éligibles, ni d'avoir accès aux charges importantes. Ils ne pouvaient donc envoyer au Parlement que des hommes assez peu consciencieux pour ne pas reculer devant la prestation sacrilège du serment schismatique du *Test*, ou d'apostasie.

Ce serment, dit de suprématie, consistait à nier la primauté du Pape, pour affirmer, au contraire, la souveraineté absolue du roi, ou de la reine, en matière religieuse. Il impliquait également la négation de la transsubstantiation, du culte de la Sainte Vierge et des saints, etc. En somme, il n'était rien moins que l'abjuration totale du catholicisme.

Dans ces conditions, le droit de voter, octroyé aux catholiques, n'était-il pas illusoire ? Non, car il entraînait celui de se réunir, de se concerter, de pétitionner, d'exprimer des revendications et des plaintes. C'est sur cette base, en apparence si restreinte, que le grand Daniel O'Connell organisa la résistance. Orateur puissant et lutteur indomptable, il souleva les masses. En quelques années, l'agitation créée par lui acquit des proportions immenses. A certains de ses *meetings*, on compta jusqu'à plus de cent mille hommes.

Élu député, en 1826, il fut exclu de l'enceinte législative pour s'être refusé au serment du Test. Mais l'opinion publique était ébranlée jusque dans ses fondements. Il avait institué, pour la conquête de la liberté de conscience, une vaste Association, à laquelle parvinrent de toutes parts, non seulement de l'Irlande, mais aussi de l'Angleterre, de l'Europe et de l'Amérique, de nombreuses adhésions et des secours pécuniaires abondants.

Georges III et Georges IV, les ministres et la Chambre des Lords opposèrent longtemps un impitoyable veto à ces justes réclamations; mais ils comprirent, enfin, le danger de s'obstiner davantage dans la folle pensée de comprimer par la force l'essor de tout un peuple. Le bill d'émancipation des catholiques, présenté au Parlement en 1829, fut voté à une majorité de cent soixante-dix-huit voix dans la Chambre des Communes, et de deux cent cinq dans celle des Lords.

Le 15 mai de la même année, O'Connell siégeait au Parlement, sans prêter le serment de suprématie protestante. Plusieurs sommités catholiques, entre autres le duc de Norfolk, lord Clifford, lord Dormer, lord Stafford, etc., écartés précédemment de la haute Assemblée à cause de leurs convictions religieuses, y occupèrent la place héréditaire à laquelle ils avaient droit.

Pour tous les fidèles d'Angleterre et d'Irlande, commençait une ère de liberté : les catholiques n'étaient plus des parias. La magistrature, l'armée, et même le conseil privé de la Couronne s'ouvraient devant eux (1).

(1) Cf. *Annual Register of events, for the year 1829*. in-8°, Londres, 1830. — Ershine May, lord Farnborough, *Constitutional History of England since the accession of George III*, 1760-1860, 2 in-8°, Londres 1863, t. II. — Amherst, *History of catholic Emancipation, 1771-1829*, 2 in-8°, Londres, 1886. — De Madaune, *Histoire de la Renaissance du catholicisme en Angleterre, au XIXe siècle*, 3e édit., in-8°, Paris. 1896.

Effroyablement persécutés pendant trois siècles, ils avaient dû, jusqu'à cette époque, s'entourer des précautions les plus minutieuses, ne possédant que de rares chapelles, dissimulées avec soin. Dans les campagnes, elles n'avaient que les dehors d'une ferme vulgaire, le plus souvent isolée ; dans les villes, elles se cachaient au fond de quelque maison à façade modeste, de préférence dans les quartiers peu fréquentés, et l'on prenait, pour assister aux offices, des chemins détournés, comme, autrefois, les premiers chrétiens se rendant aux catacombes.

Désormais, il n'en serait plus ainsi. Les catholiques se montreraient à découvert, et marcheraient la tête haute (1).

§ 2

Multitude de sectes en Angleterre.

Fondée par l'impie Henri VIII, l'église officielle asservissait entièrement le spirituel au pouvoir civil. Le roi, ou la reine, réglaient sans appel ce qu'il fallait croire. Les évêques n'avaient aucune compétence pour résoudre les controverses relatives au dogme, à la morale, au culte, ou à la discipline ; mais ils jouissaient de traitements énormes, se chiffrant par centaines de mille francs. Cette opulence les consolait facilement de leur rôle effacé.

Les anglicans se divisaient alors en trois partis.

Le premier, dit de la haute Église, *high Church*, satisfait de ses riches prébendes, s'inquiétait peu du reste. Il s'en tenait volontiers à l'état de choses existant, et trouvait parfait cet asservissement du spirituel au pouvoir royal.

Un second, celui de la basse Église, *low Church*, parti des biblicistes et des puritains, était plus radical. Déduisant toutes les conséquences logiques renfermées dans le principe protestant, il n'agréait que la Bible, mais en laissant à chacun la faculté de l'interpréter à sa façon. L'établissement de l'église nationale lui semblait une usurpation sur les droits imprescriptibles de l'âme humaine, et une violation flagrante de la liberté de conscience. Néanmoins, il acceptait cet empiétement, comme un moindre mal, et dans la crainte d'un pire. Quant aux trente-neuf articles imposés par la papesse Élisabeth, on pouvait, à son avis, et sans scrupule aucun, jurer d'y adhérer pleinement, sans en croire le moindre mot (2).

(1) Cf. Newman, *The second Spring*, in-8°, Londres, 1838. — Thureau-Dangin, *La Renaissance catholique en Angleterre, au XIXᵉ siècle*, 3 in-8°, Paris, 1899-1906, t. I, Introduction, p. XIII sq.

(2) Cf. Lichtenberger, *Encyclopédie des sciences religieuses* (ouvrage protestant), 13 in-8°, Paris, 1877-1882, t. IV, p. 296 sq. — John Blunt, *Dictionary of sects*, in-4°, Londres, 1891, v° Puritans, p. 452-463.

Entre ces extrêmes, se constituait un parti moyen : celui des hommes qui, déplorant la division des églises, aspiraient à l'unité. Selon eux, une église nationale était un non-sens et une source inépuisable d'abus. Ne formait-elle pas une branche de l'administration politique ? n'était-elle pas un simple rouage gouvernemental, et rien de plus ?

Ils rêvaient donc d'une église indépendante du pouvoir temporel, comme on l'avait admirée, à l'époque glorieuse des Athanase, des Basile et des Ambroise.

Préoccupés de ces pensées, ils se mirent avec une louable ardeur à l'étude sérieuse et persévérante de l'antiquité chrétienne, se flattant d'infuser par là une vie nouvelle à leur église nationale, dont ils ne constataient que trop l'impuissance et la stérilité.

Tout différent s'annonçait le résultat de tant d'efforts. Les Pères des trois premiers siècles sont les témoins irrécusables des croyances de l'Église primitive. La connaissance approfondie de leurs œuvres ramenait à l'Église romaine ces infatigables chercheurs.

Depuis 1820, cette orientation des esprits les plus cultivés s'accentuait dans les célèbres universités d'Oxford et de Cambridge. Les professeurs enseignaient presque tous nos dogmes : la présence réelle et l'adoration du Très Saint Sacrement, la justification, la confession auriculaire, la dévotion à la Sainte Vierge, le culte des saints, la vénération de leurs reliques et de leurs images, les vœux de religion, le jeûne et les autres pratiques de pénitence, etc.

Désireux de réformer la réforme protestante, ces hommes dont l'influence ne cessait de s'étendre, propageaient leurs idées par une foule d'écrits alertes et vigoureux intitulés : *Traités pour le temps actuel* (1).

Ce troisième parti était celui des *Puséistes*, ainsi nommés de l'un des principaux d'entre eux, le docteur Pusey, chanoine et professeur d'hébreu à l'université d'Oxford. On les appelait aussi *Tractariens*, à cause des tracts, ou brochures, dont ils se servaient pour la diffusion de leurs doctrines ; ou encore *Ritualistes*, parce qu'ils admettaient la plupart des rites en usage dans l'Eglise romaine.

Mais, puisque sur tant de points ils imitaient les anciens Pères, pourquoi ne pas marcher jusqu'au bout sur leur traces ? Pourquoi ne pas accepter, comme eux, ce qui est essentiel pour l'unité dans la véritable Église de Jésus-Christ : la soumission au Pape, successeur légitime de saint Pierre, Prince des Apôtres ?

(1) *Tracts for the times by members of the university of Oxford*, 5 in-8°, Londres, 1833-1840. — Newman, *The Church of the Fathers*, in-8°, Oxford, 1841.

Pusey n'eut point ce courage ; mais plusieurs de ses amis, ou de ses disciples les plus illustres, ne s'arrêtèrent pas sur la voie. Newman se convertit au catholicisme, en 1844 ; Faber, en 1845 ; Manning, en 1851, etc. Par leur exemple et leur zèle, ils entraînèrent beaucoup de leurs concitoyens, surtout des hautes classes (1).

En outre des trois partis de l'église nationale, ou groupe *confessionnel*, il existait, à cette époque, une multitude de sectes, dites *non-conformistes* ou dissidentes.

Leur nombre était invraisemblable, et leurs noms des plus variés.

D'après les auteurs qui ont eu la patience de les compter, il y en avait cent quatre-vingts dans la seule ville de Londres, et plus de trois cents dans le reste du royaume : sociniens ou ariens modernes, unitariens, quakers, illuminés, visionnaires, prophètes, piétistes, presbytériens, baptistes et anabaptistes, méthodistes, chrétiens israélites, stéphéniens, chrétiens libres penseurs, nouveaux chrétiens, indépendants, congrégationalistes, antinoméens, niveleurs, érastiens, chrétiens de l'amour, prédestinériens, millénaires, pèlerins de l'évangile, saints des derniers temps, etc., etc. (2).

Comment s'étonner de cette excessive floraison d'erreurs ? Est-il idée si extravagante, ou système si étrange et si ridicule, qu'un protestant ne puisse embrasser en vertu du libre examen?

Ces diverses sectes se détestaient cordialement et se faisaient la guerre. Pourtant un sentiment commun les rapprochait : la haine du catholicisme.

Très souvent, les Oblats eurent à les combattre. Nous les retrouverons dans la suite de ce récit.

(1) Cf. Newman, *History of my religious opinions,* in-8°, Londres, 1865, analyse savante de quarante ans de vie intime. — Thureau-Dangin, *op. cit.*, t. I, p. 108, 280, 295. — Id. *Le Catholicisme en Angleterre, au XIXe siècle.* Conférences données à l'Institut catholique de Paris, en 1908, in-12, Paris, 1909.

(2) Cf. Delisle, *L'Anglicanisme et les sectes dissidentes*, in-8°, Paris, 1893. — De Madaune, *op. cit.*, p. 606. – Lichtenberger, t. II, p. 438. – W. Holden Hulton, *The english Church,* in-8°, Londres, 1903, p. 188 sq, 1203 sq.



CHAPITRE II

Préparation lointaine

1835-1841

§ 1

Heureuses rencontres.

De bonne heure, les regards du vénéré Fondateur s'étaient fixés sur l'Angleterre. Il eût voulu coopérer à sa régénération. Mais comment faire? La Providence lui en fournirait-elle, un jour, les moyens?

Il ne s'illusionnait pas sur les difficultés de l'entreprise.

En 1835, un prêtre irlandais, M. O'Reilly, retournant de Rome, s'arrêtait à Marseille. Informé de l'existence d'une Congrégation établie pour le salut des âmes abandonnées, il souhaita la connaître. Mgr d'Icosie l'accueillit avec sa délicatesse ordinaire, et lui communiqua son intention de s'adjoindre des sujets de langue anglaise.

Captivé par son éloquence si persuasive, le visiteur lui dit :

— Si j'étais libre, je n'hésiterais pas à solliciter mon admission dans votre pieux Institut ; mais je vous enverrai un autre moi-même : adolescent d'une vingtaine d'années, dont je dirige la conscience. Il appartient à une excellente famille. Son aïeul maternel, M. James Anderson, fut un avocat renommé de Glascow. Son père, M. Daly, habite, au sud-est de l'Irlande, la ville de Newtown Barry, dans le comté de Wexford. Là est né, en 1814, l'aimable William. Après de très bonnes études littéraires au collège, il a reçu des leçons particulières d'un professeur distingué, M. Nolan, très apprécié à Dublin. Ce jeune homme veut être prêtre et missionnaire. Votre Société répond complètement à ses aspirations. Je lui en parlerai. En apprenant que j'ai trouvé ici ce qu'il cherche vainement ailleurs, il sera au comble de la joie.

Quelques mois plus tard, William Daly arrivait à Marseille.

Le Supérieur général le confia au P. Casimir Aubert, qui, sachant l'anglais, fut son maître de novice, et lui enseigna le français.

Pendant cinq ans ensuite, le Frère William Daly resta, comme scolastique, au séminaire de Marseille.

A mesure qu'il progressait dans les sciences sacrées, il sentait son zèle s'enflammer de plus en plus, pour la conversion des hérétiques. Il écrivait, en Irlande, à ses amis, les engageant, dans les termes les plus pressants, à le rejoindre, pour se préparer avec lui à cet apostolat.

Bientôt il ne fut plus seul.

Un jeune Irlandais, allant à Rome compléter ses études théologiques, s'arrêta, un dimanche, à Marseille, pour assister à la messe et communier. Averti qu'à notre église du Calvaire un prêtre parlait anglais, il s'adressa à lui pour la confession.

Après la messe, le P. Aubert le retint à déjeuner et l'invita à passer la journée en sa compagnie. Ravi de pouvoir, si loin du sol natal, converser dans sa langue maternelle, l'abbé Naghten (c'était son nom) fit de plus amples confidences.

Originaire d'Ennis, capitale du comté de Clare, il se rendait à Rome, muni pour le supérieur du séminaire anglais, alors le futur cardinal Wiseman, de lettres de recommandation de Mgr Griffiths, vicaire apostolique du district de Londres (1).

Depuis longtemps, il pensait à être religieux, pour se dévouer au salut de ses compatriotes. Par quelle mystérieuse coïncidence se trouvait-il, en ce moment, dans une maison de Missionnaires ? Dieu l'y avait mené, comme par la main, sans qu'il s'en doutât !... Et le supérieur parlait anglais !... Et c'est à lui qu'il avait ouvert son âme !...

Le P. Aubert n'était pas moins surpris de ce concours de circonstances singulières.

Aussi, tout en écoutant son interlocuteur, l'examinait-il attentivement.

L'examen achevé, il lui dit :

— Croyez-vous que tout ceci soit l'effet d'un simple hasard ? Puisque la Providence vous a conduit chez nous, pourquoi n'y resteriez-vous pas ? Essayez du moins.

— Mais, j'ai déjà pris mon billet pour Civita-Vecchia ! Le bateau part demain.

— Ne vous inquiétez pas. Nous arrangerons la chose.

Deux ou trois jours après, l'abbé Naghten était parmi les novices.

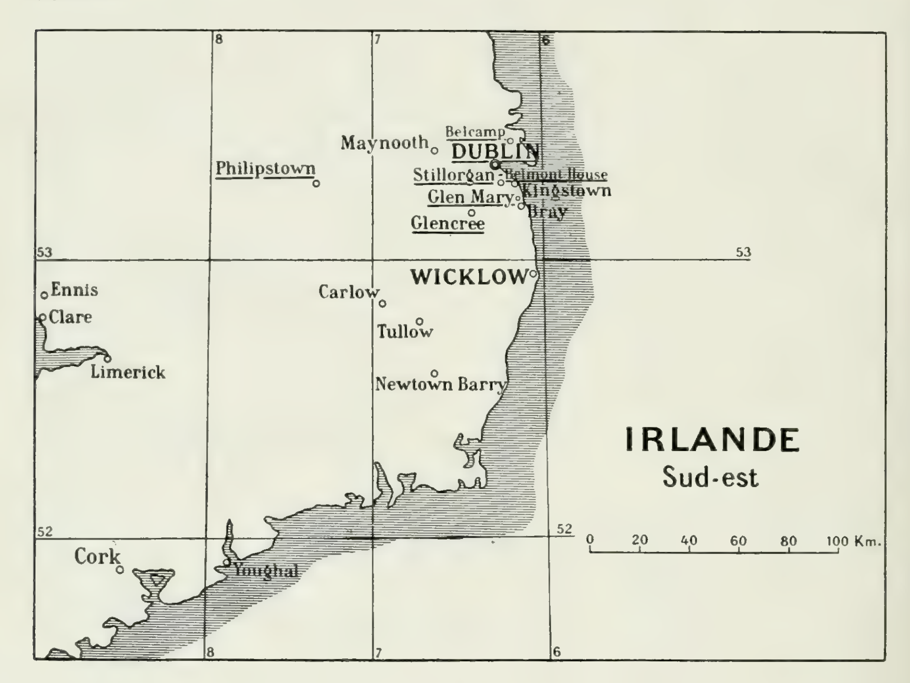
L'année de probation terminée, il franchissait le seuil du scolasticat.

Plusieurs de ses amis d'Irlande s'annonçaient, à leur tour.

(1) Depuis cent cinquante ans, vu le petit nombre de catholiques, l'Angleterre ne comprenait, en tout, que quatre districts ecclésiastiques : ceux de Londres, du Centre, du Nord et de l'Ouest, érigés par une bulle d'Innocent XI, le 30 janvier 1688.

Les autres scolastiques se familiarisèrent de plus en plus avec l'anglais qui, déjà, figurait dans leur programme.

Les éléments se préparaient. Avant peu, l'on pourrait élever l'édifice.



§ 2

A la recherche de sujets.

Ordonné prêtre, le P. Daly quitta Marseille, au moins de juin 1841, avec la charge spéciale de recruter, dans les Iles Britanniques, des sujets de langue anglaise.

A Londres, il prêcha dans diverses églises. Ses sermons furent goûtés et lui valurent de précieuses relations.

Il alla ensuite au séminaire de Sainte-Marie d'Oscott, situé dans les environs de l'importante ville de Birmingham. Cette maison de hautes études était, depuis quelques mois, sous la direction de Mgr Wiseman, qui en avait fait sa demeure, depuis que Grégoire XVI l'avait nommé coadjuteur de Mgr Walsh, vicaire apostolique du district du Centre (1).

(1) Le 30 juillet 1840, le Pape, dédoublant les quatre anciens districts, en avait constitué huit : ceux de Londres, du comté de Lancastre, du comté d'York, du pays de Galles, du Centre, du Nord, de l'Est et de l'Ouest. Chacun avait à sa tête un vicaire apostolique, aidé, parfois, d'un coadjuteur.

Très désireux de voir sa patrie retourner à la vraie foi, le futur cardinal prit connaissance de nos saintes Règles. Il eut vite la conviction que les missions, telles que les concevaient les Oblats, répondaient parfaitement aux besoins de l'Angleterre, et qu'elles y produiraient un bien considérable. Il promit de recommander la Congrégation aux évêques, et de la favoriser lui-même. L'avenir montra que ce n'était point, là, de vaines paroles.

Ainsi encouragé, le P. Daly se dirigea vers l'Irlande. Mgr Miler, vicaire général de Dublin, le reçut très cordialement, et l'introduisit auprès de Mgr Murray, archevêque de cette ville. Comme tous les évêques d'Irlande devaient se réunir, dans quelques semaines, au séminaire général de Maynooth, le P. Daly s'y rendit, à cette époque, et Mgr Murray le présenta à ses collègues dans l'épiscopat (1).

Longuement et avec une chaleur communicative, le jeune apôtre leur parla de la Société dont il était membre. L'accueil fut des plus sympathiques. Les évêques assurèrent que, loin de s'opposer à son recrutement dans leurs diocèses respectifs, ils le seconderaient, persuadés que leurs ouailles récolteraient, plus tard, les fruits de son bienfaisant ministère.

Fort de ces approbations, le P. Daly se remit en campagne, et non sans résultat.

Parmi ceux qu'il envoya au noviciat de Notre-Dame de l'Osier, indiquons Samuel Walsh et John Noble. Celui-ci, malgré l'apparence française de son nom, était irlandais, né à Dublin, d'une famille aisée et des plus respectables. Au collège de Castleknock, dirigé par les Lazaristes, ses succès, ses vertus, une piété solide et un cachet de distinction répandu sur toute sa personne, l'avaient signalé entre tous ses condisciples. Il fut pour notre province britannique une précieuse acquisition.

Mgr Wiseman ne tarda pas à offrir au P. Daly un terrain pour y bâtir une maison. Cette proposition était une première preuve de sa bienveillance.

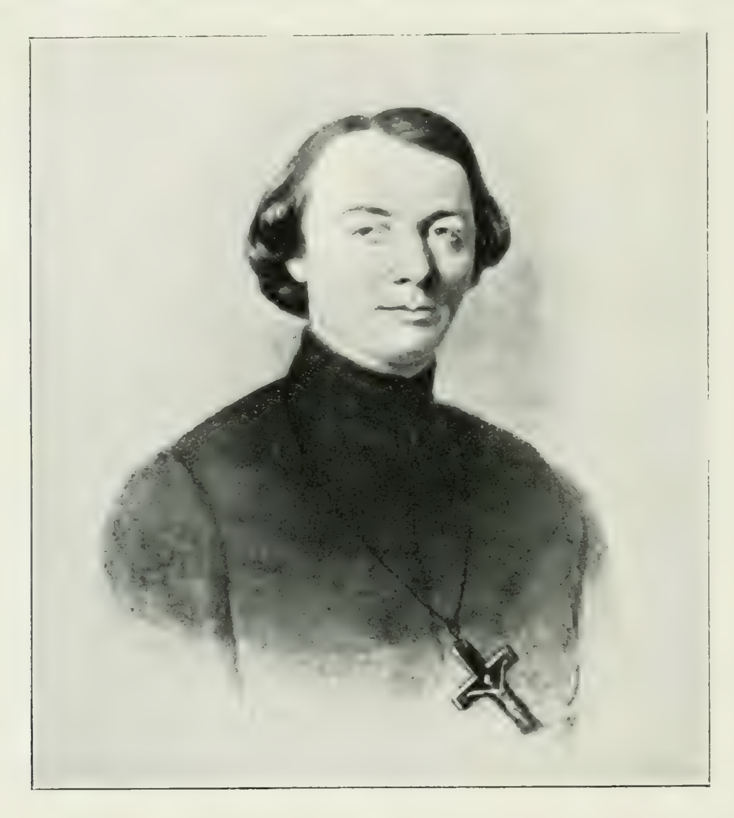
Cependant, on ne pouvait laisser seul, à une pareille distance, un jeune religieux à peine sorti du scolasticat. Malgré son zèle et son attachement à la Congrégation, il n'avait pas cette expérience que rien ne supplée.

Le départ du P. Casimir Aubert pour l'Angleterre fut donc résolu.

(1) Durant la persécution, l'Irlande garda toujours la hiérarchie ecclésiastique régulière. Elle se divisait, alors, en vingt-sept diocèses, dont quatre archevêchés.

C'était pour Mgr de Mazenod un réel sacrifice.

Docteur en théologie ; maître des novices pendant plusieurs années ; puis professeur de morale à Marseille et supérieur du Calvaire ; très mortifié, intelligent, prudent et judicieux ; demandé par Mgr Guibert comme vicaire général, le P. Casimir Aubert jouissait de la pleine



Le P. Casimir Aubert.

confiance du vénéré Fondateur. Très souvent il exerça auprès de lui les fonctions de secrétaire, et en reçut les témoignages d'une affection largement justifiée par un dévouement inaltérable et d'incomparables vertus.

Toujours Mgr de Mazenod avait pensé que Dieu lui avait donné un sujet si remarquable, pour qu'il fût la consolation de sa vie et le soutien de sa vieillesse.

Épanchant sa belle âme dans le sein de cet ami fidèle, il lui écrivait, peu de temps après son départ :

— Je suis tes pas avec douleur, à mesure que tu t'éloignes de moi.

J'ai consenti à ton voyage, mais je tremble en te sentant seul sur les grandes routes, et traversant les mers. C'est que mon cœur se repose sur ton existence... La vieillesse s'avance vers moi à pas redoublés. Nous touchons au jour qui complétera ma soixantaine ! Que reste-t-il de l'homme après cet âge ?.. Et Dieu exige de moi le sacrifice de celui de mes enfants qui ne s'est jamais démenti dans son affection envers moi, et qui me présente toutes les garanties pour continuer de mériter ma confiance et mon amour !... Dans quel Ordre, dans quelle Congrégation, est-il interdit au supérieur de s'entourer de ceux qui peuvent lui faciliter l'accomplissement de sa tâche ?... Ne fais donc pas de projets définitifs qui tendent à te séparer de moi, à tout jamais. Vois, examine, calcule ; mais réserve-toi toujours une porte de sortie.

Lettre charmante d'abandon, d'esprit de foi et de tendresse paternelle.

Le P. Casimir Aubert était digne d'entendre un tel langage. De Lyon, il répondit, le 24 juillet 1842, avec une admirable simplicité :

— J'espère que le Bon Dieu veillera sur moi, et que la Sainte Vierge aura soin de son enfant... Autant qu'il m'est possible, je m'efforce de me tenir recueilli, quoique la curiosité se mette, parfois, à la traverse. Jusqu'à présent, j'ai eu le bonheur de célébrer la sainte messe, chaque jour. Cette faveur m'est chère. En cela encore, je suis de votre école. J'ai dû me gêner pour la dire, hier et aujourd'hui ; mais, n'importe : j'irais jusqu'au bout du monde, et j'attendrais à jeun jusqu'au soir, si c'était nécessaire...

Cette persévérance confinait à l'héroïsme, au cours d'un voyage en bateau sur le Rhône, puis dans ces lentes et si incommodes diligences, en usage avant la construction des chemins de fer.



CHAPITRE III

Les projets du P. Aubert

1842-1844

§ 1

La question des séminaires en Irlande.

En partant de Marseille, le P. Aubert ne songeait à rien moins qu'à fonder, en Irlande, une maison d'éducation pour les aspirants au sacerdoce.

Les circonstances paraissaient propices.

Dans l'île entière, il n'y avait, à proprement parler, qu'un grand séminaire : celui de Maynooth, près de Dublin. C'était bien insuffisant.

Quelques diocèses possédaient un embryon de collège, mais d'une organisation en général défectueuse ; les autres étaient plus mal partagés encore , sans même une institution pour préparer les élèves à suivre les cours de Maynooth. Les prêtres n'étaient pas assez nombreux pour le ministère paroissial. Parmi eux, très peu, d'ailleurs, qui eussent le goût de l'enseignement.

Dès son arrivée à Dublin, le 8 août 1842, le P. Aubert fut assez habile pour gagner à sa cause l'archevêque et le lord-maire, l'illustre O'Connell.

Mgr Murray ne tarissait pas d'éloges sur l'épiscopat et le clergé français. La pensée que des religieux de France formeraient des lévites de son pays, lui souriait beaucoup. Ayant invité le P. Aubert à dîner, il le mit à côté de lui, quoiqu'il eût, ce jour-là , les ecclésiastiques les plus distingués de la ville, et l'évêque d'Halifax, en Canada, Mgr Fraser. Celui-ci apprit avec plaisir que le P. Aubert était de la même Congrégation que les Oblats de Montréal, dont il exalta le mérite dans les termes les plus flatteurs.

Le célèbre O'Connell ne fut pas moins prévenant.

Pour causer plus longuement avec le P. Aubert, il voulut l'avoir, lui aussi, à sa table, dans sa résidence de *Merrion square.* Il le pressa de revenir, le lendemain, célébrer la messe dans sa chapelle privée.

Touché de sa profonde piété, il lui dit :

— J'ai toujours eu une dévotion particulière à la Conception Immaculée de la Mère de Dieu. Vous lui êtes consacré. Ne pourrais-je pas, moi aussi, être affilié à votre Congrégation, que j'estime et vénère depuis que je la connais par vous ?

Heureux de ces ouvertures, le P. Aubert lui indiqua les privilèges de notre scapulaire bleu de l'Immaculée Conception.

— Oh ! je vous en supplie, reprit le libérateur de l'Irlande, accordez-moi la faveur de me l'imposer au plus tôt.

Quand le P. Aubert retourna, il trouva O'Connell à genoux dans son oratoire, se préparant par la prière à revêtir la livrée de Marie.

Jusqu'à sa mort, le puissant orateur resta l'ami des Oblats.

Cependant la place d'un nouveau séminaire n'était pas dans le voisinage immédiat de Dublin, vu l'existence de celui de Maynooth. Le P. Aubert tourna donc ses regards vers le sud de l'Irlande, sur la ville de Cork, qui en est comme la seconde capitale.

Afin de pouvoir, à loisir, juger hommes et choses, il se fixa non loin, à Youghal, où, depuis deux ans, avait commencé un collège destiné à fournir des sujets aux missions. Les cours y étaient extrêmement faibles, le personnel ne se composant que de deux prêtres pour une soixantaine d'élèves. Le P. Aubert se présenta donc au supérieur, M. Foley, pour lui offrir ses services. Entre eux, s'engagea ce curieux dialogue :

— Vous voulez être professeur, chez nous ? — Oui.

— Pouvez-vous enseigner le latin ? — Oui.

— Le grec ? — Oui.

— Les mathématiques ? — Oui.

— La philosophie ? — Oui.

— La théologie ? — Oui.

— Et pour tout cela que demandez-vous ? — Rien.

— Oh ! alors ! c'est parfait ! *All right !...*

Et, sur ces bases, le marché fut conclu.

Le P. Aubert se contentait d'accomplir une bonne œuvre. Par son impulsion, l'établissement prit une tout autre allure. Bientôt les études philosophiques et théologiques furent sérieusement organisées.

Dans les derniers jours d'octobre, il se rendit à Cork, pour s'entretenir avec l'évêque, Mgr Murphy.

Malgré une chaleureuse recommandation de l'archevêque de Dublin, l'accueil du prélat fut, d'abord, un peu froid. Mais, quand le P. Aubert, en lui exposant la question, lui eut démontré clairement le bien que l'établissement projeté opérerait dans son diocèse, il parut tout à fait changé. Il le retint chez lui, et, le lendemain, lui témoigna plus encore de bonté que la veille.

Deux prêtres de la ville, mis au courant de la démarche du P. Aubert, manifestèrent l'intention de s'adjoindre à lui. L'un d'eux surtout, M. O' Sullivan, fut entièrement gagné. Depuis longtemps, il désirait entrer dans une Congrégation religieuse en l'honneur de la Sainte Vierge. L'occasion se présentait d'elle-même. Pourquoi n'en profiterait-il pas ?

L'affaire semblait donc en bonne voie. Néanmoins, avant de se décider, l'évêque se réserva de consulter son clergé, qui allait se réunir en synode, quelques mois plus tard. Ce délai fut fatal. Peu à peu, par l'effet d'influences diverses, ses dispositions, si favorables au début, se modifièrent. Ne lui convenait-il pas de se précautionner contre une Congrégation étrangère ? Son autorité n'aurait-elle pas à en souffrir ? Ce serait assurément un immense avantage pour son diocèse d'avoir une communauté de prêtres qui, par leur vie régulière, seraient un modèle pour les autres. Il lui fallait aussi des hommes capables de prêcher des missions et de remplir d'autres fonctions que celles des paroisses. Ces auxiliaires ne pouvaient être que des religieux. Il le comprenait bien. C'était l'évidence même. Mais il les aurait voulus absolument sous sa juridiction. Il devait être, lui, leur unique supérieur.

Les négociations traînèrent donc en longueur, quoique le P. Aubert ne négligeât aucun moyen pour détruire ces préjugés. Il s'engagea à obtenir du vénéré Fondateur toutes les concessions qui ne seraient pas formellement opposées aux Règles. A la fin, Mgr Murphy lui soumit un formulaire de contrat qui entraînait la destruction radicale de la vie religieuse.

Les pourparlers, qui avaient duré plus d'un an, furent, dès lors, rompus.

En l'annonçant à Mgr de Mazenod, le P. Aubert lui disait :

— C'est triste d'en arriver là, après tant d'espérances qu'on nous avait données ; surtout après tant de sacrifices et de conditions si avantageuses consenties de notre part, jusqu'à nous charger, pour plusieurs années, de toutes les dépenses de cet établissement !... Mais, du moins, nous n'aurons pas à nous reprocher d'avoir reculé devant aucun obstacle, ni d'avoir rien omis pour la réussite d'un projet qui intéressait la gloire de Dieu et le bien de l'Église.

Mgr de Mazenod lui répondit :

— Que Dieu bénisse cet évêque qui s'est montré si exigeant ! Que Dieu nous tienne compte, à nous, du bien que nous voulions faire à ses ouailles !...

Inaccessible au découragement, le P. Aubert essaya de réaliser son œuvre à Limerick, ville presque aussi importante que celle de Cork. Il y rencontra les mêmes obstacles insurmontables, et ne put aboutir.

§ 2

Les Frères de Saint-Patrice.

Dans le diocèse de Carlow, entre Cork et Dublin, se trouvait la maison mère des Frères dits de Saint-Patrice, voués à l'enseignement. Ils possédaient trois maisons en Irlande, chacune ayant de huit à dix religieux.

Trop peu nombreux pour avoir pu être approuvés à Rome, ils cherchaient à s'agréger à une Congrégation qui le fût déjà canoniquement.

Ayant appris leurs dispositions, le P. Aubert écrivit au supérieur.

Par une coïncidence des plus heureuses, sans le savoir il n'était pas un inconnu à ce saint homme, qui s'était confessé à lui, à Marseille, quatre ans auparavant, lors de son voyage en Italie, pour l'approbation de son Institut, et avait gardé de lui le meilleur souvenir.

La proposition fut accueillie avec enthousiasme. On pressa le P. Aubert de venir tout voir par lui-même. Il le fit, au mois de décembre 1842. La maison mère, ou collège de Tullow, situé dans la ville de ce nom, était une construction vraiment belle, avec jardins, cours et dépendances.

Si cette union, désirée de côté et d'autre, s'était réalisée, les Oblats auraient eu, en Irlande, dès le commencement, deux ou trois communautés toutes formées.

Cet arrangement, cependant, ne pouvait avoir lieu sans l'assentiment de l'évêque diocésain, puisque cette Société, n'ayant pas été approuvée à Rome, ne jouissait pas d'une autonomie suffisante pour agir en pleine indépendance.

Dans les premiers jours de janvier 1843, le P. Aubert vint à Carlow, conférer avec Mgr Healy. La démarche était délicate, car il s'aventurait sur un terrain brûlant.

Bien à tort, l'évêque avait considéré comme une offense les tentatives des Frères de Saint-Patrice pour obtenir une approbation

du Saint-Siège. Leur but, selon lui, était de se soustraire à son autorité légitime. Son mécontentement avait crû à la suite de leur persistance à ne pas céder leurs propriétés au diocèse.

Diplomate à ses heures, le P. Aubert ne sollicita, d'abord, qu'une simple permission : celle de rassembler au collège de Tullow quelques jeunes gens désireux d'entrer chez les Oblats, afin de les éprouver et de les façonner aux vertus religieuses, avant de les envoyer en France.

S'apercevant que l'irascible prélat l'écoutait avec bienveillance, il laissa entendre que, dans l'avenir, on aurait peut-être à examiner l'hypothèse d'une fusion entre les deux Congrégations, si cela était de nature à contribuer à leur avantage réciproque et à celui du diocèse.

L'évêque demanda à réfléchir.

En attendant, il traita le P. Aubert avec beaucoup d'égards, le pria de loger dans son séminaire, et, le lendemain, l'invita à dîner chez lui, en compagnie des membres les plus marquants de son clergé.

Quelques jours après, il lui communiqua sa décision :

— Pour ce qui vous concerne personnellement, dit-il, ce me serait très agréable de vous donner satisfaction entière. Mais les Frères de Saint-Patrice ont voulu s'affranchir de ma juridiction. Par suite, vous le comprenez vous-même, je ne puis consentir à aucune combinaison favorisant un dessein ourdi contre moi.

Un théologien comme le P. Aubert n'eût pas été embarrassé pour démontrer, d'après les principes les plus incontestables, que demander une approbation au Saint-Siège n'était pas s'insurger contre l'épiscopat.

Mais à quoi bon discuter ? Il était trop perspicace pour s'illusionner sur les véritables intentions du prélat. Son refus, malgré les expressions de politesse qui en adoucissaient la forme, était trop catégorique. Tant que la conclusion de cette affaire dépendrait de Mgr Healy, inutile d'y songer.

C'était donc partie remise : on verrait, plus tard.

§ 3

Les résultats.

Ainsi, aucun de ces projets n'avait réussi, malgré les qualités supérieures déployées par le P. Aubert, et les espéranees sérieuses que les débuts avaient permis de concevoir.

L'heure n'avait pas sonné encore pour les Oblats de prendre pied dans la verte Érin ; mais, de préférence, Dieu les acheminait vers l'Angleterre, où un vaste champ d'action s'ouvrait devant eux.

Nous avons lu, dans les papiers intimes du P. Cooke, cette réflexion très juste :

— A la distance qui nous sépare de ces événements, je ne puis m'empêcher de considérer comme providentiel ce demi-échec du P. Aubert. Si nous nous étions, d'abord, implantés en Irlande, très probablement les missions de ce pays nous eussent tellement absorbés que, de longtemps, nous n'aurions pas tourné nos regards vers l'Angleterre. Dieu disposa autrement les choses, et toujours pour le mieux.

Ces efforts du P. Aubert, cependant, ne furent pas sans résultats. Grâce à lui les Oblats étaient avantageusement connus, en Irlande. Partout où il avait passé, on l'avait estimé grandement.

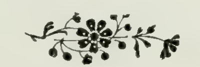
Son œuvre capitale, le recrutement des sujets, était en progrès réel. Non seulement il en avait trouvé lui-même un certain nombre, parmi lesquels plusieurs vraiment excellents ; mais il avait su intéresser à cette œuvre des collaborateurs précieux.

En premier lieu, le supérieur du collège Sainte-Marie, à Youghal. Plein de gratitude pour les services rendus, il promit de diriger vers les Oblats les meilleurs de ses élèves, dans lesquels il discernerait les signes de vocation.

Le supérieur du grand séminaire de Maynooth, doyen de l'Université catholique de Dublin, M. Gaffnay, était aussi un des amis les plus dévoués du P. Aubert. Il s'engagea également à lui adresser, chaque année, plusieurs sujets, après les avoir choisis avec soin.

En somme, le délégué de Mgr de Mazenod n'avait pas tort de lui écrire :

— Malgré les nuages qui le parcourent, notre horizon reste encore assez beau.



CHAPITRE IV

Penzance

1843-1846

§ 1

Circonstances qui amenèrent les Oblats à s'y établir.

Actuellement peuplée de treize mille habitants, la ville de Penzance, située au milieu d'un joli paysage, en comptait, alors, de cinq à six mille. C'est la plus occidentale de la Grande-Bretagne, à quinze kilomètres du promontoire *Land's End* (Finistère), et aujourd'hui point terminus d'un chemin de fer. Elle est bâtie sur le rivage de la *Mount's Bay*, au milieu de laquelle surgit l'île rocheuse de *Saint-Michael's Mount*, miniature du célèbre Mont Saint-Michel de Normandie. La douceur de son climat l'a fait surnommer le Montpellier de l'Angleterre.

C'est la patrie de l'illustre chimiste Humphry Davy (1778-1829), dont la mémoire y est perpétuée par une statue érigée au centre de la cité, en face du marché public, ou *Market house*.

Non loin, un lourd dolmen de treize mètres, appelé le Disque du Géant, témoigne des superstitions druidiques des races primitives.

Ses gisements de cuivre et d'étain, déjà fameux dans l'antiquité, étaient encore en exploitation. Ils donnaient une certaine importance à son port, dans lequel les navires de gros tonnage s'abritaient facilement.

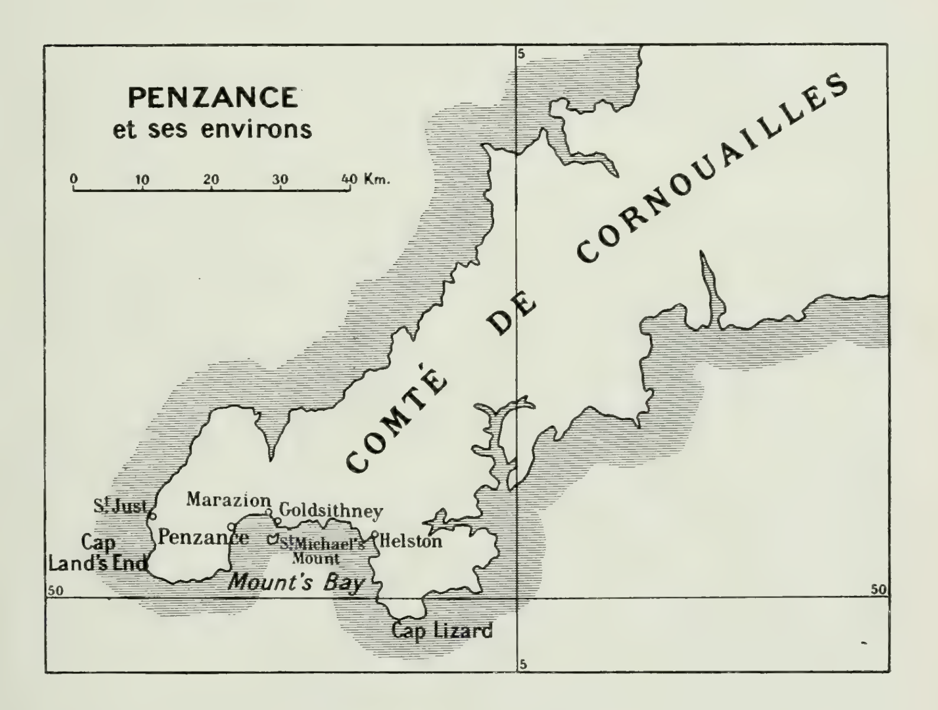
Vers 1840, il n'y avait qu'une douzaine de catholiques, indifférents à la foi de leurs ancêtres, par suite de la privation, trois fois séculaire, de tout secours spirituel.

On rencontrait bien quelques Irlandais, disséminés çà et là. Mais, n'ayant aucun moyen de pratiquer leurs devoirs religieux, et mariés pour la plupart à des femmes protestantes, ils avaient apostasié, si ce n'est par une abjuration positive, du moins en fait. Les enfants embrassaient la religion de leur mère. Le père mort, aucune trace de catholicisme ne subsistait plus dans la famille.

Les obstacles au retour de cette population aux vraies croyances, paraissaient d'autant plus insurmontables, que les méthodistes, plus hostiles même que les anglicans, régnaient à Penzance, et s'y fortifiaient, comme dans un camp retranché. De là ils envoyaient leurs émissaires dans toutes les directions.

Un prêtre irlandais, M. Young, ayant eu l'occasion de traverser ce pays, fut ému à ce triste spectacle.

Espérant en la Providence, il jeta, en 1842, les fondements d'une église aux larges proportions. La simple conception du plan fut taxée de folie. A quoi bon un tel édifice pour une poignée de catholiques non pratiquants ?



Péniblement il éleva les murs jusqu'à la naissance de la voûte. Mais, comment, seul, mener à fin cette double entreprise : le temple matériel et l'évangélisation ?

Soupirant après l'état religieux, il se mit en relation avec le P. Aubert, et lui demanda de l'aider, par le moyen de ses confrères, auxquels il souhaitait de s'adjoindre.

§ 2

Commencements d'apostolat.

Peu s'en fallut que ce projet ne s'évanouît en fumée comme les autres.

Le vicaire apostolique du district de l'Ouest, Mgr Baines, opposa, d'abord, un veto formel. Pour dissiper ses préventions, le P. Aubert résolut de traiter cette question, de vive voix, avec le prélat qui résidait à Prior Park, près de Bath, à quelques kilomètres de Bristol. Un écrit n'aurait pas suffi. Un voyage s'imposait,

Calmé par une lettre de recommandation extrêmement élogieuse de l'archevêque de Dublin, Mgr Baines découvrit poliment au visiteur les motifs de sa décision. Il avait eu à se plaindre de certaines Congrégations religieuses. Les Rosminiens, par exemple, après s'être fixés dans son district, l'avaient laissé pour entrer dans celui de Mgr Wiseman. Les Oblats ne lui causeraient-ils pas, plus tard, un désagrément de ce genre ? Puis, une fois introduits à Penzance, ne lui deviendraient-ils pas une charge, en réclamant des secours de la caisse vicariale ?...

Les autres raisons alléguées étaient aussi péremptoires !...

Par son éloquence, le P. Aubert triompha complètement, et Mgr Baines fut tellement conquis, que, non seulement il adhéra au projet, mais confia au négociateur habile tout le comté de Cornouailles, avec faculté d'étendre sa sphère d'action bien au delà de ses limites.

Dès la première quinzaine de janvier 1843, le P. Daly arrivait à Penzance pour surveiller les travaux de l'église et s'occuper des âmes, le P. Aubert étant retenu encore au collège d'Youghal, et M. Young devant quêter, en Irlande, auprès de ses amis.

La bâtisse, en effet, était loin d'être achevée. En attendant qu'elle le fût, les offices eurent lieu, les dimanches et fêtes, dans une salle, ou plutôt dans un magasin de bois, transformé, la veille, en chapelle avec autel provisoire, et rendu, le lendemain, à sa destination. Durant la semaine, un novice convers, le Fr. Kelly, groupait les enfants pour leur faire la classe et leur apprendre le catéchisme.

Malgré la pauvreté de cette installation, les exercices, entourés de tout l'éclat possible, furent fréquentés. On y vit, outre les catholiques, beaucoup de protestants, attirés, soit par la curiosité, soit par un vague désir de s'initier aux vérités surnaturelles. A chaque réunion, le P. Daly prêchait. On écoutait avec plaisir et respect sa parole, que la rosée céleste féconda. Au mois de mars 1843, il eut la consolation de recevoir plusieurs abjurations publiques.

Son zèle et son dévouement lui gagnèrent l'estime et la sympathie de cette population composée de tant d'éléments hétérogènes. On ne formulait qu'une seule réserve :

— Le P. Daly, disait-on, est un excellent homme, instruit, et d'aimable société : un *very gentleman !* Quel dommage qu'il ne soit pas marié, et surtout qu'il ne puisse pas l'être !

Ces pauvres égarés ne comprenaient pas la dignité du célibat ecclésiastique. D'aucuns y trouvaient un prétexte d'éviter le prêtre catholique. Accoutumés à voir les ministres de chaque secte inséparables de leurs femmes, ils méprisaient ceux qui ne les imitaient point. Même pour le sacerdoce, le mariage leur semblait une nécessité... une garantie de bonnes mœurs. Un *clergyman* qui ne se mettait pas en ménage, manquait, selon eux, du sérieux indispensable à la gravité de ses fonctions.

Quand ils connurent de plus près le P. Daly, ce préjugé disparut, comme tant d'autres. Ils aperçurent, dans le célibat ecclésiastique, un sublime idéal.

Grâce à la générosité de Mgr de Mazenod, les travaux furent poussés activement. Le résultat des quêtes de M. Young étant presque nul, le saint Fondateur vint au secours de ses enfants d'Angleterre. Une somme de dix mille francs, prise sur sa fortune personnelle, leur permit d'acheter le bois pour la charpente. Il leur procura d'autres subsides en France, et l'on eut ainsi le ferme espoir d'inaugurer prochainement le nouvel édifice. C'était d'autant plus urgent que, le nombre des fidèles augmentant sans cesse, l'insuffisance de la chapelle provisoire s'accusait de plus en plus.

L'ouverture de l'église fut fixée à Pâques de l'année 1843. Heureuse pensée de faire coïncider la restauration solennelle du culte catholique dans le comté de Cornouailles avec le glorieux anniversaire de la Résurrection du Sauveur. En cette mémorable circonstance, on chanterait, à Penzance, un double alléluia.

Délivré de ses engagements avec le supérieur du collège d'Youghal, le P. Aubert arriva le vendredi saint. L'intérieur de l'église n'étant pas encore terminé, les ouvriers y travaillaient encore pour l'arranger convenablement, en vue de la cérémonie. Le P. Aubert lui-même et les novices qu'il amenait, consacrèrent la majeure partie de la dernière nuit à ce labeur. Tout ce qu'on put découvrir de rideaux et de tentures chez les catholiques et chez des protestants charitables, y fut employé très artistement. Le sanctuaire avec un riche tapis, les murs entièrement revêtus de draperies aux couleurs variées, présentait un superbe coup d'œil.

L'honneur de la première grand'messe, célébrée avec diacre et sous-diacre, revint au P. Aubert. Après l'évangile, le P. Young donna le sermon. Un navire napolitain, depuis deux jours dans la rade, fournit une chorale puissante et bien exercée. Les marins, capitaine en tête, avaient offert spontanément le concours de leurs voix sonores. Ces bons Italiens savaient de mémoire les chants liturgiques. Il les exécutèrent avec ensemble, entrain et *maestria*, dans l'église absolument comble de catholiques ravis et d'hérétiques stupéfaits. Jamais rien de pareil ne s'était vu à Penzance.

Deux tiers des assistants, accourus de plusieurs lieues à la ronde, appartenaient au schisme. Leur attitude dénotait le respect. Ce spectacle, si extraordinaire pour eux, saisissait leur âme. La majesté des rites, la pompe du culte, l'exposé de nos dogmes sur lesquels on leur avait inculqué des idées si fausses et si bizarres, tout contribuait à les émouvoir.

Les instructions furent nombreuses et toujours écoutées avec recueillement. Au catéchisme, à trois heures, se pressèrent autant de personnes qu'à la grand'messe. Le soir, le P. Daly prêcha, à vêpres. Puis, le P. Aubert qui avait officié, adressa quelques paroles à la foule. L'église ne désemplissait pas. Désireux de ne rien perdre de ces consolants exercices, beauconp y eussent passé la nuit, si on les y eût laissés.

Durant le temps pascal, on acheva le clocher ; mais, pendant plusieurs jours, un obstacle invincible retarda la mise en place de la croix monumentale en granit qui devait le surmonter. Une tempête d'une violence inouïe rendait périlleuse l'ascension des échafaudages, surtout avec un poids si lourd. Subitement, le 3 mai, fête de l'Invention de la Sainte Croix, le vent cessa totalement, et la cérémonie eut lieu. Bientôt se dressa sur la tour gothique le signe auguste de notre Rédemption. De cette hauteur, il dominait la ville et les campagnes environnantes. On le distinguait de loin, comme le symbole immortel du catholicisme reprenant possession de cette terre infortunée.

Lorsque les ouvriers qui avaient travaillé à élever cette croix pesante, la virent définitivement posée, ils se groupèrent autour d'elle, quoique protestants pour la plupart, et la saluèrent de leurs acclamations. Ces hurrahs enthousiastes, jetés dans les airs et répercutés par les échos du rivage, hymne de triomphe à la Croix qui a sauvé le monde, ne présageaient-ils pas une victoire plus entière de l'éternelle vérité, dans ces contrées souillées jusque-là par tant d'erreurs ?

§ 3

A l'intérieur de la communauté.

Les Missionnaires avaient commencé par construire une habitation au Souverain Maître, ne reculant pour cela devant aucune dépense, ni aucun sacrifice. La leur n'existait encore qu'en projet. Quelle meilleure base pour un établissement que la pauvreté religieuse ?

S'ils s'oubliaient à ce point, Dieu ne les oublia pas. Pour un modique loyer annuel, ils obtinrent, près de l'église, un charmant cottage sur la *Vane Terrace*, avec jardin et vue magnifique sur la mer. On n'y était pas au large, mais il y avait un dortoir pour les novices, trois cellules pour les Pères, une salle des exercices, se changeant successivement en réfectoire et salle d'étude. En fallait-il davantage pour un début ? On s'en contenta, et l'on y fut même heureux.

— Quand je songe que nous avons une communauté en Angleterre, écrivait le P. Aubert à Mgr de Mazenod, le 28 avril 1843 ; quand je considère que je suis ici, maintenant, dans une vraie communauté, à nous, moi qui ai passé si longtemps en dehors de la famille, je tressaille de bonheur ! Plus de six mois, j'ai vécu avec des étrangers. Quelle pénitence, mon Dieu ! Seules la nécessité et l'assurance du bien qui en résulterait pour notre chère Congrégation, ont pu me persuader de m'y soumettre. Mais elle n'en constituait pas moins une rude mortification. Je ne me plains pas qu'elle soit finie !

Tout n'était pas rose, cependant.

L'étroitesse du logis n'empêchait point les meubles qui le garnissaient de s'y trouver à l'aise. Ce dénûment rappelait celui de la Congrégation à ses origines, en France. Quant au régime, il répondait à ce mobilier réduit au strict indispensable : *bacon and potatoes !* lard et pommes de terre ! On ne s'écartait guère de ce menu quotidien. Pardon ! quelquefois on variait. Alors c'était *potatoes and bacon*. La bonne humeur et une gaîté sans nuage suppléaient.

Sous cet humble toit, intensité de vie surnaturelle. Les promenades des novices, les jours de congé, revêtaient le caractère d'une mission. Le P. Aubert les conduisait de village en village à la recherche des familles irlandaises perdues au milieu des hérétiques.

— Avant le départ, racontait l'un d'eux, il bourrait nos poches de catéchismes et autres opuscules de propagande, afin de les distribuer aux protestants que nous rencontrerions sur notre chemin. Je garde un délicieux souvenir de ces excursions pieuses, et en même temps récréatives.

Ce pays, autrefois retraite préférée de nombreux anachorètes, conservait encore, çà et là, des ruines visibles de leurs cellules, vieux murs couverts de lierre touffu, à côté d'un autel, ou d'antiques croix de pierre de grandes dimensions. Ces débris proclamaient la foi de ceux qui avaient, alors, habité ces parages. Quand elle les apercevait, la petite troupe s'arrêtait, pour réciter une prière ou une partie de l'office divin à l'ombre de ces restes vénérables.



Le cap Land's End.

Convoqué au Chapitre général du mois d'août 1843, le P. Aubert partit pour Marseille. A son retour, au mois d'octobre, il fut très satisfait de l'état de la communauté, au point de vue de la régularité et des autres vertus religieuses. Le P. Daly, nonobstant ses occupations au dehors, avait suivi de très près les novices et leur avait inspiré d'excellentes dispositions. Ces jeunes gens s'attachaient fort à leur vocation, et ils en donnaient une preuve évidente, en demeurant, à Penzance, dans une situation qui, pour eux, était humainement peu agréable.

Leur chiffre avait heureusement augmenté ; mais il en résultait une gêne sensible, dans un local trop restreint. Au dortoir, leurs lits étaient si rapprochés que l'on circulait difficilement. Quand il pleuvait, (ce qui n'est pas rare dans le comté de Cornouailles), les novices demeuraient enfermés, comme des prisonniers, dans le réfectoire, successivement salle d'étude et de récréation.

Ce provisoire ne pouvait durer. Les santés en eussent souffert.

Les dettes contractées pour l'église ne permettraient pas de bâtir avant longtemps une maison de communauté aux proportions convenables. Impossible aussi d'en louer une plus grande.

D'autre part, le P. Daly, aidé par un jeune prêtre irlandais du collège d'Youghal, M. Power, qui l'avait rejoint, suffirait, pour un an ou deux, aux exigences du ministère auprès des catholiques et des protestants. Sa manière de prêcher plaisait à chacun. Il attirait beaucoup d'hérétiques à ses sermons, et ne craignait pas la controverse.

Considérant l'établissement de Penzance assez solidement assis pour qu'il n'eût rien à redouter de son éloignement, le P. Aubert, dans l'intérêt des œuvres ultérieures, résolut de reprendre le chemin de la France, en amenant avec lui les novices à Notre-Dame de l'Osier. Là, il les formerait lui-même, et, plus tard, il aurait de précieux auxiliaires pour les futures fondations.

Mis au courant de ce projet, Mgr de Mazenod y consentit, tout en regrettant que le P. Daly restât seul.

— Ce n'est guère dans l'ordre, écrivait-il, le 1er février 1844 ; il faudra viser à y pourvoir.

§ 4

Développement et multiplication des œuvres de zèle.

L'église de Penzance était complètement terminée au dedans, comme au dehors. De nombreuses et lourdes caisses envoyées de Marseille par le P. Tempier, l'avaient enrichie d'ornements sacerdotaux, linges d'autel, ostensoirs, calices, tableaux, etc. A certains jours, on s'y serait cru dans une cathédrale.

Les ministres ne prêchant pas, leurs temples se vidèrent, tandis que l'église se remplissait toutes les fois qu'une cérémonie avait lieu, même par les plus mauvais temps. Ceux qui cédaient à la curiosité, sortaient, du moins, toujours édifiés, mieux instruits des choses du salut, et contents.

La fête de la Noël de l'année 1843 avait été magnifique. Depuis trois siècles, la première fois, on célébrait la messe de minuit. Aussi le concours du peuple fut immense. Tout, cependant, se passa dans le plus grand calme. Les anglicans ne cachaient point leur admiration. La pompe du culte les impressionnait, et leur cœur s'ouvrait aux influences surnaturelles.

Bientôt, il fallut créer deux autres missions : l'une dans la ville de Saint-Just, à une douzaine de kilomètres à l'ouest de Penzance, sur les bords de l'Atlantique ; l'autre, à Goldsithney, à cinq ou six à l'est, près de Marazion.

Celle de Saint-Just date du 9 juillet 1844. Le P. Daly visita, le matin, les habitants, de rue en rue, leur annonçant pour le soir, à six heures, un sermon au domicile d'une famille catholique qu'il leur désigna. Pendant qu'il parcourait la ville, une troupe d'enfants, de plus en plus grossissante, l'accompagnait, le regardant avec étonnement, car jamais ils n'avaient vu de prêtre catholique.

Une heure avant le sermon, la maison indiquée était déjà comble. De tous côtés, on portait des chaises et des bancs ; mais l'espace manquait. Il fut décidé que le sermon serait donné en plein air. La foule se massa sur la place principale, et le P. Daly prêcha du haut d'une fenêtre, à un millier de personnes. Quand il eut fini, beaucoup vinrent lui dire qu'ils étaient catholiques de cœur. Une vieille femme de quatre-vingt-dix ans reçut le baptême, et, le dimanche suivant, deux familles firent leur abjuration.

Quelques semaines après, le P. Perron, puis les Pères Bradshaw et Naghten rejoignaient le P. Daly. Il fut alors possible, dès le commencement de l'année 1845, d'ouvrir une troisième mission à Helston, à une vingtaine de kilomètres, vers l'extrémité occidentale de la *Mount's Bay*; puis, une quatrième à Prussiacove. Celle de Helston, ville de plusieurs milliers d'âmes, progressa rapidement.

Les conversions ne cessant de se multiplier, les sectes dissidentes poussèrent des cris d'alarme. Leur colère se traduisit par des invectives et des calomnies contre les prêtres catholiques : la tenue irréprochable de ceux-ci fut la meilleure réponse à tant d'outrages.

Ils se préoccupèrent de fonder une école qui inspirât confiance même aux protestants. Dès le début, une soixantaine d'enfants y accoururent. Les élèves dépassèrent bientôt la centaine.

L'année suivante, une colonie de Sœurs Oblates de Notre-Dame de l'Osier prit la direction de l'école des filles.

Ainsi, en trois ans, la mission de Penzance était devenue l'une des plus florissantes de tout le district occidental de l'Angleterre : belle église bâtie, ornée et entièment payée ; écoles ; quatre centres d'évangélisation ; amélioration très sensible des anciens catholiques ; nombreuses conversions : tel était le bilan glorieux du travail poursuivi avec tant de zèle et de désintéressement. Maintenant que la petite armée d'apôtres élargissait ses cadres, que ne pouvait-on espérer ?

A son retour, le 6 août 1846, le P. Aubert, qui de loin, comme de près, avait tout conduit, s'écriait :

— Comment ne pas remercier Dieu du bien accompli !...


ANGLETERRE
Centre et Nord
0 10 20 30 40 50 Km.
ÉCOSSE
Leith
EDIMBOURG
Galashiels
Melrose
Tweed R.
Darlington
Ouse R.
Harrogate
Sicklinghall
YORK
Pocklington
Everingham
Wetherby
Market Weighton
Beverley
Leeds
Howden
Hull
Goole
Huddersfield
Liverpool
Manchester
Birkenhead
Rock Ferry
Mersey R.
CHESTER
LINCOLN
PAYS DE GALLES
Ashbourne
NOTTINGHAM
DERBY
SHROPSHIRE
STAFFORD
Ashby-de-la-Zouch
Loughborough
Grâce Dieu
Mount St Bernard
Aldenham
Shrewsbury
Maryvale
Oscott
Birmingham
LEICESTER
56
55
54
53
3
2
1

CHAPITRE V

Grace Dieu

1845-1848

§ 1

M. de Lisle-Phillipps.

Dans l'aristocratie, le mouvement vers le catholicisme s'accentuait chaque jour, et la flamme du zèle s'allumait. Un des néophytes les plus ardents à répandre la foi fut M. Ambroise de Lisle-Phillipps.

A cette œuvre il employa son temps, ses talents et ses ressources. On lui doit plusieurs livres de piété. Il contribua puissamment à la conversion de lord George Spencer, ministre anglican, qui, renonçant aux riches prébendes dont il jouissait dans la *high Church,* alla suivre les cours de théologie, à Rome, et entra dans les Ordres (1).

Le père de M. Ambroise de Lisle-Phillipps, encore schismatique, demeurait à Garendon Park, résidence princière, cinq kilomètres à l'ouest de Loughborough, ville d'un peu plus de vingt mille âmes, dans le comté de Leicester. Le fils, quoique non encore maître de toute sa fortune, avait bâti plusieurs chapelles, entre autres, celle de Grace Dieu, tout près de son manoir, et celle de Whitwick, à deux kilomètres de distance. Il voulait y établir des religieux missionnaires, qui, de là, rayonneraient dans tous les sens.

Pour avoir ces ouvriers évangéliques, il s'adressa à Mgr Wiseman, qui, très sympathique aux Oblats de Marie, leur offrit ce poste de combat.

Grace Dieu est un site des plus agréables, entouré de fraîches et verdoyantes campagnes, au pied du Mont Saint-Bernard (Bardon Hill), colline de trois cents mètres d'altitude, presque au centre de l'Angle-

(1) Cf. P. Pius a Spiritu Sancto, *Life of Father Ignatius of saint Paul, passionnist (hon. and rev. G. Spencer),* l. II, c. x, in-12, Dublin, 1866.

terre, et du sommet de laquelle on découvre un immense panorama. La maison mise à la disposition des Pères était très convenable.

Le premier supérieur de cette communauté fut le P. Perron. Il y arriva le 3 septembre 1845. Il eut, d'abord, comme collaborateurs, les Pères Robert Cooke, Tamburini et John Noble.

M. de Lisle-Phillipps se montra très heureux de ce choix. Plusieurs de ses lettres expriment sa reconnaissance et son bonheur de posséder ces hommes qu'il appelait « excellents religieux, très instruits et de bonne société ».

L'éloquence du P. Cooke surtout le charmait, comme elle captivait les auditeurs les plus difficiles. Il en écrivait en ces termes à Mgr de Mazenod :

— Ce jeune Père a totalement justifié les éloges de Votre Seigneurie. Il gagne tous les cœurs. C'est un prêtre des plus méritants. Il est si insinuant et si charitable qu'il touche nos frères séparés, pendant qu'il raffermit ceux qui ont embrassé notre sainte Foi. Sa prédication est séduisante, et sa manière d'agir envers tous, entièrement ce qu'elle doit être.

Né à Dungarvan, comté de Waterford, en Irlande, le P. Cooke appartenait à une famille distinguée, mais que la persécution priva d'une partie de ses biens. Néanmoins, son éducation fut soignée. Il étudia la médecine et le droit. Fin littérateur, il publia des articles remarqués dans les journaux de Dublin, avant de se diriger vers le noviciat de Notre-Dame de l'Osier. Esprit juste et délicat, caractère doux et sensible, d'une figure avenante et d'une taille avantageuse, il faisait concevoir, par ses talents et ses vertus, des espérances que l'avenir réalisa complètement.

Le P. Noble, dont nous avons déjà parlé, avait aussi des aptitudes signalées pour la chaire. Quant aux Pères Perron et Tamburini, quoique français d'origine, ils s'étaient assez familiarisés avec la langue anglaise pour qu'on les écoutât volontiers.

Bientôt les Oblats furent en relation non seulement avec le peuple, mais avec les plus hauts personnages. M. de Lisle-Phillipps en recevait beaucoup et fréquemment. Chaque fois qu'il avait sous son toit ces nobles visiteurs, il ne manquait pas de prier les Pères de venir au château. Ils y connurent ainsi les hommes les plus en vue du Royaume, entre autres lord Clifford qui les convoitait pour le comté de Lincoln ; l'illustre Newman, et plusieurs autres célèbres convertis de l'université d'Oxford.

§ 2

Courses apostoliques et discussions publiques avec les ministres de l'erreur.

A ces Missionnaires fervents il ne suffisait pas d'évangéliser les localités de Grace Dieu et de Whitwick. Revêtus de la soutane, et leur grande croix sur la poitrine, ils se rendaient dans les villages environnants : Osgathorpe, Thrinsgtone, Belton, et dans les villes plus populeuses : Coalville, Ashby de la Zouch, Castle Donnington, etc.

En ces endroits, pas d'églises. Il prêchaient en plein air. C'était une fatigue de plus : mais ils ne reculaient pas devant ce surcroît de travail.

Dans ces pays, où l'on ne rencontrait, alors, aucun catholique, ils employaient la matinée à parcourir toutes les maisons, pour inviter les gens à une conférence qui aurait lieu, l'après-midi, sur la place principale.

Ordinairement on répondait :

— Merci, Monsieur, nous irons.

Au moment indiqué, les habitants s'ébranlaient en masse ; les uns, graves, pensifs, préoccupés ; d'autres, hommes et femmes, portant des chaises sur leurs épaules, pour s'installer à l'aise. Quand chacun s'était arrangé le plus commodément possible, l'orateur montait sur une estrade, et développait sa thèse.

Le sujet était toujours l'une des vérités fondamentales : le salut, le jugement, la passion de Jésus-Christ, etc. On évitait, au début, ce qui, ayant l'apparence d'une controverse, aurait eu pour résultat immédiat de diviser les esprits. Avant tout, il fallait se faire accepter et écouter.

Aussi, à la fin du discours, plusieurs des assistants exprimaient leur satisfaction. Beaucoup même ne cachaient pas leur étonnement de voir des prêtres catholiques citer si à propos la Sainte-Écriture. On leur avait si souvent répété que les « papistes » abhorraient la Bible et ne la lisaient pas !

Un jour, le P. Noble, qui, chaque semaine, prêchait deux ou trois fois sur les places publiques, achevait un de ses sermons en plein air, à Osgathorpe, lorsque l'un des auditeurs, méthodiste à barbe blanche, éleva la voix pour lui poser des objections contre le dogme de l'intercession des saints.

Subtil dialecticien, et prompt à la repartie, le P. Noble eut vite, en quelques arguments serrés, poussé le contradicteur jusque dans ses derniers retranchements.

A cet instant critique survint, comme par hasard, le ministre anglican de la paroisse, M. Blend. Jugeant d'un coup d'œil la situation compromise, il descendit dans la lice, pour soutenir le drapeau vacillant. Mais, d'abord, il lança un torrent d'injures au pauvre malheureux réduit aux abois :

— Ignare! imbécile, triple sot! Vous n'entendez rien à cette question! De quoi vous mêlez-vous? Ne voyez-vous pas que votre stupide plaidoirie fait plus de mal que de bien à notre cause?...

Puis, se tournant poliment vers le P. Noble :

— Accepteriez-vous de discuter en public cette question avec moi ?

— Oui, certes! très volontiers.

— Quel jour?

— Dès maintenant, si vous le désirez.

— Non ! un peu plus tard ! La semaine prochaine.

— Va pour la semaine prochaine ! Je serai exact au rendez-vous.

Apparemment, le révérend ministre se réservait du temps, afin de préparer ses armes.

D'un commun accord, on fixe au 29 juin ce tournoi théologique.



Le P. John Noble.

La nouvelle se répand dans la contrée comme une traînée de poudre. Au jour marqué, une foule immense, avide de suivre les péripéties du combat, accourt à Osgathorpe, de plusieurs lieues à la ronde.

La multitude est si compacte qu'il est difficile au P. Noble et au P. Cooke, son compagnon, de se frayer un chemin jusqu'au centre de la place. Là, sur une estrade, ils trouvent le recteur anglican de la paroisse, flanqué de sept *clergymen* de l'église gouvernementale et d'une légion de ministres des sectes dissidentes.

N'étant pas très sûr de lui, le curé schismatique avait cherché à se ménager du secours, en cas de besoin.

A la vue de tant de prédicants de mensonge, le P. Noble ne

s'effraya pas, mais il sentit son courage redoubler, et, se penchant à l'oreille du P. Cooke, il murmura :

— Les voilà tout un régiment et nous ne sommes que deux ! N'importe ! En avant ! Pour Dieu et pour les âmes !

Afin d'être mieux entendu, il grimpe sur une voiture.

— D'abord, dit-il, j'énoncerai l'enseignement de l'Église catholique touchant l'intercession des saints. De son côté, votre ministre exposera celui de l'église anglicane. Le point du débat ainsi précisé, nous fournirons chacun nos preuves.

La foule applaudit à une proposition si sage.

Mais le ministre proteste :

— Je ne suis pas venu ici pour exposer l'enseignement de notre église : je suis venu pour discuter avec vous.

— Moi aussi ! réplique le P. Noble. Mais comment discuter, si nous ne savons pas sur quoi? Je vais donc, en deux mots, résumer ma doctrine. Si vous préférez commencer, libre à vous ! Dans ce cas, dites-nous ce que vous pensez sur la question.

— Non, non ! absolument pas.

— Pourquoi ?

— Je m'y refuse.

— Comment voulez-vous que nous discutions, alors ?

Ne pouvant amener le récalcitrant à une chose aussi simple, le P. Noble se tourne vers l'assemblée, en appelle à son bon sens, et lui demande si réellement une discussion est possible avec un homme qui se dérobe si obstinément à la lutte.

De tous côtés, des cris s'élèvent :

— Le prêtre catholique a raison ! Faites ce qu'il réclame. Sa méthode est la bonne.

Pris à son propre piège, M. Blend ne s'en apercevait que trop. Il avait convoqué de nombreux confrères. Mais, parmi ces *clergymen*, les uns appartenaient à la haute église, et les autres à la basse. Leurs idées étaient donc très différentes. Quelles que fussent ses expressions, elles irriteraient plusieurs d'entre eux. Toute concession pour ne pas froisser les uns, indisposerait certainement les autres.

Avant de répondre au P. Noble, il aurait voulu se concerter avec eux, et imaginer une formule d'accommodement qu'il pût présenter au public, sans crainte d'être désavoué, séance tenante, par un de ceux dont il s'était si imprudemment entouré. Une conversation s'engagea donc. Elle dégénéra bientôt en dispute, et dura près de deux heures. Impossible de tomber d'accord.

Les méthodistes jouissaient de l'embarras du recteur qui avait

naguère humilié si outrageusement un des leurs, en lui reprochant vertement son ignorance.

Cependant, la foule s'impatientait ; puis, elle devint houleuse. Cris, invectives, injures, se croisaient en tous sens, à l'adresse du malheureux vaincu.

Le P. Noble avait beau jeu. Mêlant le plaisant au sévère, il adjura le pasteur, au nom des ouailles en détresse :

— Fermerez-vous l'oreille à ces supplications ? Vos paroissiens désirent apprendre de vous ce qu'ils doivent croire au sujet de l'intercession des saints. De grâce ! instruisez-les.

Mais le révérend se gardait bien de s'aventurer sur ce terrain glissant. Son long colloque avec ses confrères lui démontrait, dans la clarté de l'évidence, que, quoi qu'il dît, plusieurs protesteraient et l'accuseraient publiquement d'erreur.

En arrivant sur le champ de bataille, le P. Noble avait merveilleusement compris le parti à tirer de la présence de tant de *clergymen* dont il connaissait la diversité d'opinions. Quelle occasion providentielle de dévoiler à ce pauvre peuple, plus aveugle que coupable, l'inanité de l'enseignement de cette église officielle, dont les ministres ne s'entendaient pas !... et, tandis que ces messieurs se disputaient, il expliquait aux assistants les motifs de cette surprenante hésitation de leur curé.

Les clameurs et les objurgations atteignirent au paroxysme. C'était une tempête.

— Répondez ! répondez ! Faites ce que demande le prêtre catholique ! C'est juste ! c'est nécessaire ! c'est indispensable.

Au lieu de répondre, M. Blend s'enfuit ; ses confrères l'imitèrent, et l'assemblée se dispersa, en proie à la plus vive émotion.

De ce jour, l'anglicanisme fut fortement ébranlé à Osgathorpe. A la suite de ce piteux échec de leur prédicant, nombre de ses paroissiens désertèrent son temple, vinrent, chaque dimanche, à la chapelle de Grace Dieu, et se convertirent.

Des résultats analogues se produisirent dans les autres localités.

Tous les mercredis, le P. Noble allait faire une conférence à la ville d'Ashby de la Zouch, dans une vaste salle louée par lui.

La foule était si grande que, très souvent, on devait laisser portes et fenêtres ouvertes, afin que ceux qui n'avaient pu entrer, ne fussent pas privés du plaisir de l'entendre. Les auditeurs restaient debout plus d'une heure, tant les charmait cet exposé de la doctrine catholique.

Son apostolat, cependant, ne s'exerçait point partout avec la même tranquillité. A Belton, où il prêchait tous les lundis, éclata, un jour, une

furieuse émeute avec vociférations et violences. Une grêle de pierres s'abattit contre la maison où la réunion se tenait. La plupart pesaient plus d'un kilo : de vrais boulets lancés avec une rage infernale. On dut, en toute hâte, fermer les ouvertures, et se barricader solidement.

Tandis que les assiégeants hurlaient au dehors, beaucoup s'inquiétaient à l'intérieur, surtout pour le Père, particulièrement visé, et contre lequel les énergumènes proféraient les plus terribles menaces.

Par commisération, plusieurs méthodistes lui offrirent de l'escorter jusqu'à Grace Dieu.

— Oh ! ne vous troublez pas, répondit le vaillant Missionnaire. S'il y a du danger, qu'importe ? Je donnerais volontiers ma vie pour sauver une de vos âmes.

Cette parole, si digne d'un messager du Christ, les jeta dans la stupéfaction.

— Assurément, dirent-ils, seule la religion divine peut inspirer une telle charité.

Et ils résolurent de se disposer au baptême.

Ces succès n'amusaient guère le faux pasteur de l'endroit. Afin de contre-balancer l'influence croissante des prêtres, il se livra au genre de prosélytisme conforme à son tempérament. Plus souvent que par le passé, on le vit dans les rues, sa femme au bras, distribuer de l'argent à ceux qui promettaient de ne jamais s'adjoindre aux « papistes ».

Citons encore un épisode très authentique, malgré son étrangeté.

Sur la route de Whitwick, le P. Noble rencontra, au milieu d'un groupe d'admirateurs, un individu qui se proclamait l'un des *Saints des derniers jours*, Latter day saints.

Ces hommes singuliers se vantaient d'être favorisés des apparitions de saint Michel. Le glorieux archange se manifestait à eux pour les éclairer et les charger de diverses missions de la part du Très-Haut : par exemple, celle de rebâtir Jérusalem, et autres, non moins urgentes et importantes.

L'occasion parut bonne au spirituel Oblat de montrer, d'une façon tangible, aux personnes présentes, le ridicule de cette secte qui, nonobstant son extravagance, ne manquait pas de faire des dupes.

Abordant l'illuminé, il lui demanda :

— Êtes-vous catholique ?

Indigné, comme s'il avait reçu une sanglante injure, l'extatique répondit :

— Catholique ! moi ! Pour qui me prenez-vous ? Sachez que je suis un véritable serviteur de Dieu.

— Alors, vous êtes catholique !

— Dieu m'en préserve !... Je suis un saint !

— Un saint ?

— Oui ! un saint des derniers jours !

— Que croyez-vous ?

— La Bible, et rien que la Bible. Ce n'est pas moi qui admettrai jamais les méprisables superstitions des *romanistes*.

— Ah ! vous croyez à la Bible ! Et si je voulais prendre rang parmi les saints des derniers jours, comment me prouveriez-vous que la Bible n'est pas un roman de Walter Scott ?

— Par des signes !

— Des signes !... Lesquels ?

— Le don des langues et la résurrection des morts.

— Peste! comme vous y allez... Commençons par le don des langues. Justement j'ai passé plusieurs années en France. Voulez-vous parler français avec moi ? Savez-vous le français ?

— L'Esprit-Saint me l'a appris !...

— Parfait !... Parlez-moi donc !... J'attends...

— Oui !... mais... je l'ai oublié !...

A ces mots, des rires homériques éclatent de toutes parts.

Quand l'hilarité générale est un peu calmée, le P. Noble reprend :

— Vous avez oublié le français que l'Esprit-Saint vous a appris ! C'est fâcheux ! Il semble qu'avec un tel Maître vous devriez profiter davantage. Moi, je n'ai pas été à si haute école, et, néanmoins, je me souviens un peu plus ! Mais, enfin ! peut-être serons-nous plus heureux avec une autre langue. *Parla italiano, Lei ?*

— Comment ?

— Je vous demande si vous parlez italien.

— Nô !...

Nouveaux éclats de rire. On se tordait !

Impitoyable, le P. Noble poursuit :

— *Deutsch ?*

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je vous demande si vous parlez allemand.

— Je l'ai su, mais... je l'ai oublié aussi.

— C'est éminemment regrettable !... Puisque vous oubliez les langues que l'Esprit-Saint vous apprend, comment voulez-vous me prouver la vérité de votre religion ?

— Par la résurrection des morts.

— Très bien ! Allons donc au cimetière qui n'est pas loin, et, si, à votre voix, un défunt sort du tombeau, je vous prie, à l'instant même, de m'agréger parmi les saints des derniers jours.

— Vous me tentez, comme Matthieu raconte que le démon tenta Jésus !

Toute la foule était en proie à une gaîté folle.

Pour en finir, le jeune religieux pose une dernière question :

— Êtes-vous dignitaire dans votre église ?

— Oui ! je suis évêque.

— Oh ! Monseigneur, ajoute le P. Noble, en ôtant son chapeau et saluant profondément, que Votre Grandeur me pardonne de ne m'être pas aperçu plus tôt du rang élevé occupé, dans la hiérarchie des derniers jours du monde, par le personnage avec lequel j'avais l'honneur de m'entretenir.

— Je pardonne ; mais vous n'irez pas au ciel !

Sur ce, le saint s'en va, fort mécontent... La foule, de plus en plus sympathique au P. Noble, l'accompagne, en commentant la scène comique dont elle vient d'être témoin.

Un fait d'un autre genre trouve ici naturellement sa place.

Le pasteur méthodiste de Whitwick se dirigeait, un dimanche matin, vers son temple, pour y prêcher à ses adeptes. Tandis que, tout en marchant, il ruminait son *speech*, le son argentin de la cloche de la chapelle de Grace Dieu retentit.

A ce moment, un sentiment bizarre l'envahit et s'empare violemment de son âme, comme une obsession invincible.

— Si j'allais voir ce qui se passe là-bas, et écouter le prêtre catholique !... Oui ! mais que diraient mes paroissiens qui m'attendent ?... Bah ! ils attendront ! Une fois n'est pas coutume. Puis, j'ai besoin de savoir comment s'y prennent ces papistes pour ensorceler tant de gens et les attirer à eux. Pour moi, il n'y a pas de danger ! je suis assez instruit pour ne pas me laisser prendre à leurs filets. Sachant mieux ce qu'ils disent, je serai plus en mesure de les combattre et de prémunir mes ouailles contre ces hypocrites séducteurs.

Pendant son monologue, il s'était engagé sur le chemin de Grace Dieu. Il entre dans la chapelle, un peu étonné de son audace. Il assiste à la messe et entend le sermon. La parole du prêtre le pénètre tellement qu'il tombe à genoux et promet à Dieu de devenir catholique.

Peu de semaines après, il abjurait solennellement ses erreurs. Le même jour, sa femme et ses cinq enfants recevaient le baptême, avec lui.

M. de Lisle-Phillipps était si enthousiasmé des merveilles de conversions opérées sous ses yeux, qu'il manifestait l'intention bien arrêtée de consacrer une somme de plus de cent mille francs à bâtir une maison destinée à servir de noviciat aux Oblats pour leurs missions d'Angleterre.

Des revers de fortune, survenus dans la suite, l'empêchèrent de réaliser ce projet. Mais, de divers côtés déjà, on réclamait les Pères.



CHAPITRE VI

Everingham

1847-1851

§ 1

M. Maxwell. (Lord Herries.)

Parmi les visiteurs illustres de M. de Lisle-Phillipps, il en est un dont nous devons ici dire quelques mots, car la Providence se servit de lui pour introduire les Oblats dans le comté d'York, et préparer les voies à l'un de leurs principaux établissements : celui de Leeds.

M. William Maxwell, anobli en 1848 par la reine d'Angleterre, et, depuis, connu surtout sous le nom de lord Herries, titre d'une ancienne famille de la pairie, avait son château d'Everingham à vingt kilomètres au sud-est de la ville d'York. Sept à huit cents personnes demeuraient près du manoir ; mais, dans le rayon d'une lieue, se trouvaient quatre localités dont l'une avait plus de trois mille habitants. Le tout constituait donc une agglomération considérable.

Extrêmement riche, M. Maxwell était un de ces catholiques dont le zèle ardent pour la conversion de leurs compatriotes ne reculait pas devant les plus fortes dépenses.

Il avait bâti, attenante à sa résidence, une vaste et belle église, qui lui avait coûté près de huit cent mille francs : vraie cathédrale par ses dimensions et sa magnificence. On y admirait vingt colonnes élancées, de nombreuses statues, un autel en marbre finement sculpté, une voûte à rosaces étincelante de dorures, un orgue à tuyaux très puissant, une sacristie abondamment fournie de vases sacrés et d'ornements du meilleur goût.

A son immense fortune, il joignait les plus rares qualités d'esprit et de cœur. Homme distingué dans ses manières et délicat dans ses procédés, il savait allier l'humilité du parfait chrétien à la dignité du grand seigneur. Chaque matin, on le voyait dans la tribune qu'il avait réservée à sa famille, et qui formait comme sa chapelle particulière dans

ce remarquable monument, dont il avait cédé généreusement la propriété au diocèse. Là, il récitait la prière, à laquelle tous ses domestiques devaient être présents. Ensuite, il s'adonnait à l'oraison mentale et assistait à la messe. Quotidiennement, il disait le rosaire, faisait sa visite au Saint Sacrement et à la Sainte Vierge. Le soir, il présidait encore la prière en commun, et lisait à ses gens réunis quelques pages d'un livre de piété. Il communiait plusieurs fois la semaine, observait rigoureusement les jeûnes de l'Église, et ne négligeait pas ces pratiques de mortification que certains chrétiens relâchés croient impossibles dans le monde. Enfin, chaque année, il s'enfermait dans une maison religieuse, pour y faire, dans le plus profond recueillement, une retraite de huit jours.

Près du château, il avait aménagé un charmant cottage pour les Missionnaires qui seraient chargés d'évangéliser la contrée avoisinante. Il l'avait meublé avec soin, et, suivant le confortable anglais, avait garni d'épais tapis tous les appartements sans excepter les corridors et l'escalier. Une des portes s'ouvrait sur le jardin que continuait un parc aux allées bordées d'arbres séculaires.

Cette jolie résidence s'appelait le Prieuré, *Park Priory*.

Témoin des merveilles accomplies à Grace Dieu, M. Maxwell écrivit à Mgr de Mazenod pour le supplier de lui envoyer quelques-uns de ses Oblats.

— Ne négligez rien pour les obtenir, lui avait recommandé Mgr Briggs, vicaire apostolique du comté d'York. Puissé-je bientôt les compter au nombre de mes collaborateurs, les embrasser et les bénir.

Le vénéré Fondateur accueillit favorablement la requête. Au mois de novembre 1847, plusieurs Pères et un Frère convers arrivèrent à Everingham, sous la conduite de leur Supérieur, le P. Perron, que les habitants de Grace Dieu, de Whitwick et de Thringstone accompagnèrent de leurs regrets et de leurs larmes. Au souvenir de la scène des adieux extrêmement attendrissante, le saint Missionnaire répétait :

— Ah ! les Anglais ne sont pas sans cœur, quoi qu'on en dise en France.

Une de ses lettres nous raconte la réception à Everingham :

— Exquises furent les prévenances de M. et de Mme Maxwell. Comme ils avaient de nombreux visiteurs, le soir de notre arrivée, il leur fut impossible de venir à notre rencontre ; mais ils envoyèrent huit domestiques pour prendre nos bagages, nous introduire et préparer notre repas. Avant leur coucher, ils nous dépêchèrent encore le premier *butler*, ou majordome, pour voir si rien ne nous manquait. La maison est fort agréable, large et très bien meublée. Il y a même au salon un

gracieux piano, sur lequel je m'amuse parfois, pour chasser mes ennuis, si tant est que nous ayons le temps de nous ennuyer. Dimanche soir, nous dînâmes au château en grande compagnie. On semble très enchanté de nous avoir. Le matin, à la messe, j'avais prêché le sermon d'ouverture. On m'a exprimé à plusieurs reprises combien on en avait été satisfait. L'église est très belle, magnifique même. Mme Maxwell, musicienne de talent, tient l'orgue qui est superbe. Le chœur est bien exercé et on n'exécute que des morceaux choisis, de sorte que nous sommes dans une vraie basilique. Un millier de personnes assistèrent à l'office. Il y avait près de trois cents hommes, parmi lesquels plusieurs protestants.

Ce commencement était de bon augure.

— On nous traite ici avec les égards dus à des prêtres, ajoute le narrateur. Un cheval et une voiture restent sans cesse à notre disposition, afin que nous puissions aller plus rapidement, à toute heure du jour et de la nuit, porter aux infirmes les secours de notre ministère. Nous sommes, en outre, bien plus encore qu'à Grace Dieu, en contact avec les familles de la plus haute noblesse de l'Angleterre. Nous sommes invités à prendre nos repas au château, tous les dimanches et fêtes, et souvent aussi dans la semaine, quand il y a grande compagnie. On voudrait nous y voir constamment. Mais nous n'oublions pas que nous sommes Missionnaires des pauvres : à eux notre prédilection.

§ 2

Médecin piétiste qui refusait de soigner ses malades, le dimanche.

Si les Pères étaient si cordialement accueillis par les habitants du manoir seigneurial, ils ne l'étaient pas moins par les gens de condition inférieure. La population paraissait, en général, meilleure que celle du comté de Leicester.

Plein de sollicitude pour le salut de ce nombreux troupeau qui lui était confié, le P. Perron se mit à visiter toutes les familles, tant à la ville qu'à la campagne, sans aucune distinction entre catholiques et protestants. A cette œuvre importante, il consacrait toutes ses journées, sortant régulièrement chaque matin, sans s'inquiéter si le temps était beau ou mauvais, et sans tenir compte de la fatigue qui résultait pour lui de ces courses perpétuelles à travers champs. En route, on le voyait toujours récitant le chapelet. Entré dans une maison, il ne parlait que des vérités de la religion, et on l'écoutait avec respect. Le soir, beaucoup venaient chez lui, pour continuer à s'instruire. Aussi s'accordait-il à peine quelques minutes pour ses repas.

Avec un tel genre de vie, la santé la plus robuste aurait vite été

ébranlée. Celle du P. Perron n'y résista pas. Devant l'immensité du bien à accomplir, il ne calculait pas avec ses forces. Le corps n'avait qu'à obéir. Il le mena rudement; et, dans cet oubli de soi, il contracta une maladie qui l'achemina hâtivement vers le tombeau.

L'évangélisation ne va pas sans le sacrifice. Pour tant d'âmes à sauver, le Ciel réclamait une victime. Dieu la choisit en la personne du premier supérieur de cet établissement, dont les débuts promettaient tant pour l'avenir.

Malgré l'état de faiblesse extrême auquel l'avait réduit le rude labeur d'un ministère de tous les instants, le P. Perron ne s'arrêta que lorsqu'il fut réellement exténué.

Il consentit, alors, à prendre un peu de répit; mais il ne se coucha que pour ne plus se relever. Héroïques et saintes imprudences qu'on ne saurait conseiller en pratique, mais que Dieu récompense, quand il les inspire à ses serviteurs. Ainsi était mort le vénérable P. Albini! Ainsi, à la fleur de l'âge, mourut le P. Perron, d'une de ces morts qui, suivant l'Écriture, sont précieuses devant le Seigneur.

Dans la souffrance, il fut extraordinairement édifiant, par son calme surhumain, son esprit de recueillement ininterrompu et sa parfaite conformité à l'adorable volonté de Dieu. Il priait constamment. Le Frère convers, chargé de lui donner ses soins, ne se rappelait pas être jamais être entré dans sa chambre, sans l'avoir trouvé le chapelet à la main. Ses douleurs, la dernière semaine surtout, étaient très aiguës. On ne s'en apercevait que trop à l'altération de ses traits. Jamais, cependant, la plus légère plainte ne s'échappa de ses lèvres.

— Vous souffrez beaucoup, lui disait-on.

— Beaucoup moins que je ne mérite, répondait-il.

Dès les premières atteintes, on était allé chercher un médecin. C'était un dimanche. Le médecin ne vint pas. Il arriva, le lendemain seulement. Pendant ce retard, le mal avait considérablement empiré.

Quand l'homme de l'art se décida, enfin, à paraître, le P. Walsh ne put s'empêcher de lui en faire la remarque.

— Que voulez-vous ? répondit le moderne Esculape : je le regrette; mais, moi, j'observe le précepte du Seigneur : je ne travaille pas, le dimanche.

— Mais, lui objecta le P. Walsh, puisque vous vous en tenez à la Bible, vous avez bien dû y lire que notre divin Sauveur guérissait les malades, même le jour du sabbat. Ne réprimanda-t-il pas très sévèrement un chef de la synagogue, qui le lui reprochait comme une violation de la loi ?

— Oui ! mais le dimanche est plus saint que le sabbat. Moi, je ne travaille pas, le dimanche.

— Ainsi donc, si votre cheval tombait dans la rivière, le dimanche, vous le laisseriez se noyer ?

— Moi ! je suis trop bon chrétien, pour travailler le dimanche !

De cet hérétique doublé d'un piétiste outré, impossible de tirer autre chose. A chaque raison qu'on lui alléguait, il opposait son éternel refrain :

— Moi, je ne travaille pas, le dimanche .

Le P. Walsh renonça donc à discuter davantage avec lui. A quoi bon, d'ailleurs? Ses arguments n'auraient abouti qu'à vexer de plus en plus son contradicteur, qui, dans son pharisaïsme, se serait peut-être vengé sur le malade, de la violence qu'on semblait vouloir lui faire. Débarrasser le monde de l'un de ces maudits papistes, émissaires de l'Antéchrist qui siège à Rome, n'était-ce pas, à ses yeux, une œuvre méritoire ?

Sa conduite ultérieure ne confirma que trop ces soupçons.

— Ce n'était pas la peine de me déranger, déclara-t-il, après un examen sommaire. Ce n'est rien ! Mais, enfin, pour vous montrer mon bon vouloir, je reviendrai encore.

Le lendemain, à son retour, les symptômes les plus graves et les plus alarmants s'accentuaient.

— Non ! non ! il va mieux ! beaucoup mieux !

Cette scène se renouvela, chaque jour. Plus le malade baissait, plus le médecin se montrait optimiste.

A la fin, le P. Perron n'avait plus qu'un souffle de vie, et présentait tous les signes avant-coureurs d'une mort prochaine.

— Oh ! soyez sans crainte. Il faut nécessairement que le patient descende à cet état. Alors, se produira une crise favorable : réaction heureuse qui ramènera la santé.

On n'en crut rien. Le P. Cooke, accouru de Grace Dieu, administra à l'agonisant le Saint Viatique et l'Extrême-Onction.

La cérémonie terminée, et resté seul avec le Frère Vernet qui le servait, le P. Perron lui dit :

— Approchez-vous, et parlez-moi très franchement. A votre avis, qu'y a-t-il de meilleur pour mon bien spirituel : mourir ou vivre ?

Avec une grande simplicité, le bon frère lui répondit :

— Votre maladie a été longue, et vous a fait cruellement souffrir, sans que vous ayez ouvert la bouche pour vous plaindre. Vous avez reçu tous les Sacrements et l'indulgence plénière. Je vous ai entendu avouer, il n'y a pas un quart d'heure, que vous ne découvrez rien sur

votre conscience de nature à vous inquiéter. D'autre part, si le Seigneur vous concédait une prolongation de l'existence, vous ne savez pas quel genre de mort vous serait réservé. Vous pourriez être surpris, ou, du moins, perdre l'usage de vos sens, de sorte que vous n'auriez peut-être pas le moyen de vous préparer, aussi bien que vous l'avez fait, cette fois. Ainsi, tout considéré, au point de vue de vos intérêts spirituels, je crois qu'il vous est beaucoup plus avantageux de mourir...

— Vous avez raison, mon cher frère. Je suis très heureux que vous pensiez comme moi.

Puis, après quelques instants de silence :

— Je sens la mort qui s'avance rapidement. Je ne puis plus remuer les pieds ; ma poitrine est oppressée !... haletante... mon cœur bat à peine.

Par un suprême effort, il joignit ses mains défaillantes, et, les yeux levés au ciel, il murmura cette humble et touchante prière :

— Seigneur Jésus, mon Sauveur et mon Juge, ne me damnez pas ! Ne jetez pas dans l'enfer mon âme créée par vous, à votre image et ressemblance... mon âme rachetée par votre sang précieux !... Dans peu d'instants, je comparaîtrai devant vous ! Oh ! je vous en conjure, faites-moi miséricorde, avant de m'appeler à votre redoutable tribunal.

A ce moment, on entendit du bruit, dans l'escalier, et l'on reconnut le pas du médecin. Le Frère Vernet se précipita vers la porte, pour l'empêcher d'entrer.

— Je craignais, racontait-il plus tard naïvement, que la vue de cet homme qui, par son incurie, et peut-être par sa méchanceté, causait la mort du Père, ne fût pour celui-ci l'occasion d'une pensée de mécontentement, ou de légère rancune, qu'il aurait dû ensuite expier en Purgatoire. Je ne voulais pas que la présence de cet hérétique le troublât au dernier instant, et retardât son admission au ciel.

Mais le mourant s'était aperçu de la manœuvre.

— Faites-le entrer, commanda-t-il.

Aussitôt il tendit les bras vers le visiteur dont l'embarras était visible. Ayant saisi sa main, il la serra affectueusement, et, arrêtant sur lui un regard profond, il lui dit d'un ton pénétré :

— *Thank you!* Merci, cher docteur; merci!... Pardon, si je vous ai fait de la peine !... Adieu !... Au revoir !...

Interloqué, en proie à une émotion inexprimable, le médecin sortit immédiatement de la chambre, sans avoir pu prononcer un mot.

Au bas de l'escalier, il rencontra le P. Walsh et le P. Cooke. Il tremblait, et des larmes s'échappaient de ses yeux.

Quand son agitation lui permit d'articuler quelques paroles, il leur dit :

— Voilà près de vingt ans que j'exerce la médecine. Toutes les fois que je me suis rendu chez des moribonds, s'ils ont réussi à ouvrir la bouche, ce n'a été que pour me charger d'injures, m'accusant de les avoir mal soignés, d'être la cause de leurs souffrances et de leur mort. Votre bon Père, lui, m'a remercié !... Il m'a demandé pardon !... Pardon ?... mais de quoi ?... Il l'a fait d'une manière si attendrissante, que je n'ai pu maîtriser mon émotion... Oh ! comme l'expression de sa gratitude me bouleverse !... Quelle charité !... Non ! non ! jamais je n'ai rien vu de semblable ! Dans notre religion, nul ne pratique, à ce point, la vertu !

§ 3

Aux alentours d'Everingham.

La mort si édifiante du P. Perron, à la fin du mois de février 1848, attira une telle source de grâces sur la mission, qu'elle prit un essor toujours croissant. Il se forma, dans le gracieux *Park Priory*, une nombreuse et florissante communauté, dont la direction fut confiée au P. Cooke.

Au mois de décembre suivant, quinze Oblats y firent, sous la présidence du P. Aubert, leur retraite annuelle prêchée par le P. Bellon. Le jour de la clôture, 8 décembre, ils renouvelèrent leurs vœux dans l'église publique, devant le Saint Sacrement exposé, en présence d'une grande foule accourue à cette cérémonie si extraordinaire pour elle. M. Maxwell y assista avec ses enfants et plusieurs amis. Tous communièrent. Le noble lord considérait cette imposante réunion de religieux chez lui, comme une marque particulière de la bonté de Dieu pour sa maison, et une bénédiction précieuse pour sa famille.

Parmi les Oblats alors à Everingham, nommons les Pères Grey, Egan, Trudeau, Soulerin, Jolivet, Walsh, Rouisse, Lynch, etc. ; les novices scolastiques, Murphy, Mac Donald, Dalton Patrice, Kerby, etc. ; les frères convers Vernet, Bayeul, etc.

Les observances religieuses à l'intérieur ne nuisirent en rien au zèle le plus ardent pour la conversion des hérétiques. Non seulement on s'occupa activement de ceux du voisinage, mais on créa des centres d'évangélisation dans plusieurs villes populeuses assez éloignées, telles que Beverley, Howden, Pocklington, dans un rayon de quinze à vingt kilomètres de distance.

Ce n'est qu'au prix de fatigues immenses et d'un dévouement à toute épreuve qu'il fut possible de s'implanter dans ces places fortes de l'erreur, et d'y répandre abondamment la semence de la vérité, malgré toutes sortes d'obstacles.

La première fois, par exemple, que les Pères vinrent à Howden, ville de cinq mille habitants, celui qui leur avait loué la salle pour la réunion, leur signifia, au dernier instant, qu'il ne pouvait leur livrer son immeuble pour un pareil usage. Il fallut faire la conférence sur la place publique, en face du marché. Au milieu subsistaient quelques gradins du piédestal d'une croix antique, disparue depuis longtemps. La chaire était toute trouvée. Le P. Cooke y monta. Il parla en plein air à une foule de plusieurs milliers de personnes de la ville et des environs, car l'annonce qu'un prêtre catholique devait prendre la parole, avait attiré une multitude de curieux de toutes les sectes : protestants, anglicans, méthodistes, indépendants, puritains, etc., etc.

— Quelles étranges choses peut bien avoir à nous dire ce papiste ? s'étaient-ils demandé entre eux. Les croyances des *romanistes* sont si ridicules ! Allons-y !

Et, quoique ce fût un dimanche, les nombreuses chapelles hérétiques demeurèrent vides. On écouta le P. Cooke dans le plus grand silence.

A la fin, un murmure approbateur s'éleva de la foule, et les assistants échangèrent leurs réflexions :

— Tiens ! mais ce qu'il dit paraît fort raisonnable !

— Et selon la Bible !

— Rien à objecter !

— Et quelle clarté dans l'exposition !

— Si ce révérend, qui certainement est très instruit, revient, j'irai l'entendre encore.

— Moi aussi !

— On nous avait dépeint le catholicisme sous d'autres couleurs.

— Nous aurait-on trompés ?

— Il nous sera facile, maintenant, d'en avoir le cœur net.

Depuis lors, chaque dimanche, malgré la distance d'une vingtaine de kilomètres, un des Pères d'Everinghan retourna à Howden. L'auditoire fut de plus en plus sympathique. Des conversions eurent lieu et allèrent se multipliant. Il fut décidé que, sans plus tarder, on ouvrirait une chapelle provisoire, en attendant la possibilité d'en bâtir une autre qui, par ses proportions et sa beauté, répondît à l'importance de l'œuvre si pleine d'espérances.

Le chef des méthodistes ayant, un jour, par hasard, assisté à l'office dans cette chapelle, entendit le Missionnaire annoncer, pour le dimanche suivant, un sermon sur la Présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie.

— La Présence réelle ! se dit-il. Jamais je ne croirai cela ! Quelle

absurdité ! Le corps du Christ serait simultanément dans des milliers d'endroits ! Allons donc ! C'est contraire au simple bon sens !... Cependant, ce prêtre ne manque pas d'esprit !... Il n'est pas fou !... Loin de là !... Et il paraît convaincu !... Comment s'y prendra-t-il pour prouver ce qu'il affirme si catégoriquement ?... Et s'il avait raison !... Par exemple !... En voilà une affaire !...

Toute la semaine, le prédicant méthodiste rumina ces pensées. Le dimanche, il fut un des premiers à la chapelle catholique. On le trouva à genoux, priant Dieu de l'éclairer.

Il écouta le sermon avec une profonde attention, notant soigneusement les passages de l'Écriture-Sainte, que le Père alléguait à l'appui de son enseignement.

L'office terminé, il se retira tout ému.

Rentré chez lui, il prit sa Bible, et appela sa femme. Ensemble ils employèrent le reste du jour et la majeure partie de la nuit à examiner les textes cités.

Leurs âmes avaient trop de droiture, pour que la céleste lumière leur fût refusée. Peu à peu, les ténèbres de l'erreur se dissipèrent, et la vérité se révéla dans une radieuse clarté.

Le mari se tournant, alors, vers sa femme, lui dit :

— Ma pauvre amie, n'avons-nous pas été, jusqu'à cette heure, pire que les Juifs ?... du moins, nous ne valons pas mieux ! Comme eux, nous n'avons pas voulu croire aux paroles du Fils de Dieu, déclarant avec tant de netteté qu'il donnerait sa chair en nourriture et son sang en breuvage !

Tombant à genoux, l'un et l'autre, ils demandèrent pardon à Dieu de leur incrédulité.

Dès le lendemain matin, le chef des méthodistes courut chez le Missionnaire lui manifester sa ferme intention de devenir catholique.

Il se convertit, en effet, lui, sa femme et ses enfants.

Ses anciens coreligionnaires irrités lui infligèrent les plus mauvais traitements pour se venger de lui. Ni les privations, ni les menaces, ni les promesses ne l'ébranlèrent. Jusqu'à sa mort, il persévéra.

Le nombre des catholiques augmentant sensiblement à Howden, les Pères durent s'occuper de construire une église convenable. On acheta un terrain très bien situé, et la première pierre de l'édifice fut solennellement posée, durant l'été de 1850, par Mgr Briggs, vicaire apostolique du comté d'York. Une belle église gothique commença aussitôt à sortir de terre. Les largesses de M. Maxwell permirent de

pousser activement les travaux. L'année suivante, on l'inaugura, le jour de la fête du Sacré-Cœur de Jésus, auquel on l'avait dédiée.

Howden devint, à son tour, un centre important d'évangélisation. La nouvelle église, malgré sa grandeur, se remplissait chaque dimanche. On y arrivait en groupes nombreux, même de Goole, ville de plus de seize mille habitants, sur la rive opposée de l'Ouse, à la distance d'une dizaine de kilomètres (1).

(1) Voir la carte p. 533.



CHAPITRE VII

Aldenham

1848-1853

§ 1

Lord Acton et Lady Granville.

Vicaire apostolique du district occidental après le décès de Mgr Baggs (1845), Mgr Ullathorne avait, à Penzance, apprécié les Oblats. Transféré en 1848 dans le district central, il se hâta, pour les avoir comme collaborateurs, de leur offrir aussitôt un établissement à Aldenham, près de Shrewsbury, ville de vingt mille habitants, dans le Shropshire.

Par une coïncidence des plus heureuses et sans doute ménagée par la Providence, Aldenham était bâti à l'ombre du château seigneurial de la famille Acton que Mgr de Mazenod connut particulièrement en Sicile, et avec laquelle il gardait les meilleures relations. Dans le palais du cardinal de ce nom, à Rome, il bénit, le 7 août 1845, le mariage de sa nièce, Césarie de Boisgelin, avec le marquis de Damas.

Le baron Richard Acton, frère du cardinal, et mort à l'âge de trente-cinq ans, avait laissé comme héritier un fils unique, encore sous la tutelle de lord Granville, auquel la baronne Acton s'était remariée. Cette dame, excellente catholique et désireuse de propager la vraie foi sur les terres de son jeune fils, fut enchantée de voir les Oblats se fixer à Aldenham. Elle leur témoigna une bonté sans limite, et aurait voulu les avoir tous les jours à sa table, où elle réunissait souvent l'élite de l'aristocratie, même protestante, du royaume. Lord Granville, ministre du gouvernement, n'était pas converti ; mais, d'un esprit élevé et très large, il se montrait favorable au catholicisme.

Dans ce milieu, où ils rencontrèrent le fameux lord Canning, les parents de lord Palmerston et beaucoup d'autres, les Missionnaires des pauvres parurent en leur costume ordinaire : soutane et large croix sur la poitrine. La touche spéciale qu'avaient reçue de leur séjour en France les Pères de langue anglaise, fit la meilleure impression

dans cette société exigeante. Lady Granville et sa belle-sœur, lady Georgine, triomphaient, en prouvant ainsi à leurs amis protestants que les prêtres catholiques possédaient du savoir-vivre, et ne ressemblaient en rien au portrait fantaisiste qu'en traçaient leurs ennemis.

Quand la famille Granville et ses invités retournaient à Londres, où tous passaient la majeure partie de l'année, les Pères demeuraient à peu près seuls maîtres du château mis à leur disposition avec sa riche bibliothèque, ses beaux jardins, son parc immense. Ils habitaient, cependant, une charmante maison complètement indépendante, de manière à pouvoir y pratiquer parfaitement les exercices de la Règle. La chapelle était fort jolie et abondamment pourvue de ce qui contribue à la splendeur du culte. Enfin, une voiture et des chevaux restaient constamment à leur service pour les missions à entreprendre dans un rayon assez étendu.

Pas plus là qu'à Everingham et à Grace Dieu, en effet, le contact des grands de la terre ne faisait oublier aux Oblats de Marie le but premier de leur Congrégation.

Un vaste champ à défricher s'ouvrait devant eux.

§ 2

Puséiste pris dans ses propres filets.

Les Pères travaillèrent avec leur zèle accoutumé, et, là, comme ailleurs, Dieu bénit leurs efforts. Quelques mois à peine après leur arrivée, ils avaient déjà créé cinq centres d'évangélisation : Aldenham, Bridgenorth (6.000 habitants), Wenlock (15.860), Midleton et Broseley. En ces endroits, les catholiques s'améliorèrent et les protestants commencèrent à se convertir.

Ce résultat ne plaisait point aux prédicants de l'erreur. Ils suscitèrent tous les obstacles possibles. Leur audace les poussait à suivre les Pères pas à pas, afin de détruire, autant qu'il dépendait d'eux, les germes de vérité jetés dans les âmes.

Un jour, l'un d'eux, mal renseigné sur l'heure la plus propice à l'accomplissement de son œuvre néfaste, s'introduisit dans une maison avant que les Missionnaires n'en fussent partis. Excellente occasion pour ceux-ci d'entamer une discussion avec l'un de leurs plus ardents adversaires, et de lui fermer la bouche à jamais !

Devant les assistants, dont le nombre croissait à chaque minute, car les voisins avertis accouraient pour être témoins du combat, ils infligèrent au faux apôtre un interrogatoire de plus en plus pressé sur son enseignement. Ayant découvert en lui un puséiste, ils le contrai-

gnirent d'avouer. à la stupéfaction générale, la doctrine qu'il professait secrètement.

— La confession est-elle utile, ou digne de réprobation ? lui demandèrent-ils. Nous vient-elle de la primitive Église, ou, comme le prétendent les anglicans, est-elle d'institution humaine ?

— Le dogme de la confession, répondit-il, nous vient vraiment de Jésus-Christ. On ne peut nier qu'elle ait été en usage dès l'origine de l'Église.

— Est-ce donc avantageux de se confesser au prêtre ?

— Certainement.

— La confession remet-elle les péchés ?

— Oui !

— En dehors de la confession, peut-on obtenir le pardon de ses fautes ?

— Beaucoup plus difficilement, et encore avec le désir de se confesser.

Les assistants se regardaient ébahis. Ils n'en croyaient pas leurs oreilles. Était-ce bien leur ministre qui parlait de la sorte ? Pourtant, comment douter ?

La foule ne cessant de croître, car la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre, on dut sortir de la salle trop petite, et l'on se dirigea vers une des places de la cité.

En plein air, le tournoi recommença sur des proportions plus vastes.

Après avoir forcé le malheureux à répéter devant cette multitude ce qu'il avait déjà dit au sujet de la confession, les Pères, pendant plus d'une heure, s'attaquèrent à tous les points de sa doctrine, et l'amenèrent à déclarer qu'il admettait comme indubitables la plupart des dogmes de l'Église romaine.

L'étonnement de ses paroissiens augmentait avec l'embarras de leur pasteur, qui, obligé de se reconnaître presque catholique dans sa foi, tâchait, à chaque reculade, de justifier sa conduite, et d'expliquer pourquoi, catholique au fond, il enseignait néanmoins l'anglicanisme auquel il ne croyait plus.

— Pourquoi n'entrez-vous pas dans l'Église romaine qui est la seule vraie ? Et pourquoi n'y attirez-vous pas vos ouailles, au lieu de les enchaîner à l'erreur ?

A ces objurgations multipliées, il se flatta d'avoir, enfin, trouvé une réponse satisfaisante.

— Si j'étais né catholique, dit-il, je pécherais en entrant dans l'anglicanisme : de même, né anglican, je serais coupable de passer au catholicisme.

A cette piètre explication, un murmure désapprobateur éclata de tous côtés.

Dominant le brouhaha de la multitude houleuse, un des Pères s'écria :

— Henri VIII était né catholique, et il s'est fait anglican. Bien plus, il a cherché à entraîner tous ses sujets dans cette religion inventée par lui. D'après le principe même de votre ministre, jugez !

Un tonnerre d'applaudissements accueillit ces paroles.

Le prédicant ne répliqua rien. Sa défaite était trop évidente à tous les yeux. Il prêcha, le lendemain, dans son temple, un long sermon sur la nécessité et les avantages de la confession auriculaire. De leur côté, les Pères, dans leur église remplie par une foule compacte de catholiques et de protestants, résumèrent la discussion de la veille.

Nombreuses furent les conversions, et le ministre lui-même y coopéra.



CHAPITRE VIII

Maryvale

1849-1852

§ I

Saint Mary's Monastery de Market Weighton.

Vu l'affluence de postulants, le P. Aubert depuis longtemps se préoccupait de fonder, en Angleterre, une maison pour le noviciat. Jusqu'alors, on l'avait successivement transporté de Penzance à Grace Dieu et à Everingham, expédient essentiellement provisoire, l'exiguïté du local nuisant à la formation régulière des sujets.

Non loin d'Everingham, et près de la ville de Market Weighton, était une construction, élevée dans un but pieux, mais inutilisée. Le P. Aubert apprit qu'on la mettrait à la disposition d'une communauté religieuse, qui, à titre de location s'engagerait à l'entretenir.

Elle se dressait au milieu d'une plaine exposée à tous les vents. Au nord, une chaîne de coteaux assez bien cultivés ; à l'ouest, sur un mamelon, une église, autrefois catholique, mais actuellement protestante. Pas d'arbres, autour de ces murs aux fenêtres exiguës, ressemblant à des lucarnes ou à des meurtrières. L'architecte, visant au style gothique, n'avait réussi qu'à faire de l'étrange et du bizarre. A l'intérieur, le vide absolu ; absence même des objets de première nécessité.

Ce Saint Mary's Monastery, bâti plutôt pour des Trappistes que pour des Missionnaires, permettrait, cependant, d'attendre qu'une occasion meilleure se présentât. On en prit donc possession, dans les derniers jours de décembre 1848, comme d'un asile temporaire. On n'y demeura, en effet, que de cinq à six mois. Le P. Bellon fut maître des novices, avec le P. Soulerin pour *socius*.

§ 2

Le séminaire de Birmingham.

Toujours très dévoué, Mgr Ullathorne offrit, peu après, un immeuble très convenable et fort spacieux, situé à Maryvale, près de Birmingham. Il avait abrité le séminaire diocésain, avant que Mgr Wiseman ne l'eût transféré à Oscott, à trois quarts d'heure de distance.

Maryvale, ou Vallée de Marie ! Quel nom gracieux et de bon augure pour les Oblats de la Vierge Immaculée !

A cet édifice se rattachaient des souvenirs qui le rendaient cher à tous les enfants de l'Église.

Il fut, d'abord, le manoir d'une de ces familles héroïques, qui conservèrent la foi durant les siècles de persécution. Sur l'emplacement de la chapelle, expira, martyr, le dernier prêtre mis à mort pour avoir commis le crime, alors impardonnable, de célébrer la sainte Messe.

L'illustre Milner, vicaire apostolique de ce district durant les premières années du XIXe siècle, l'aménagea pour l'éducation de la jeunesse catholique. Peu à peu, ce collège obtint un réelle importance. Les élèves accoururent nombreux, non seulement de toute l'Angleterre, mais aussi des colonies.

A mesure que la population scolaire s'accrut, le niveau des études monta. Là, se formèrent à la science et à la vertu les ecclésiastiques les plus distingués de la Grande-Bretagne.

Puis, à la suite du futur cardinal Newman, les principaux convertis de l'université d'Oxford s'y essayèrent à la pratique de la Règle de saint Philippe de Néri. Ils ne le quittèrent qu'après l'achèvement de leur couvent de l'Oratoire, dans l'un des faubourgs de Birmingham, à Edgbaston, Hagley Road.

Aussitôt après leur départ, Mgr Ullathorne le proposa aux Oblats, persuadé que la Congrégation y continuerait ces traditions glorieuses.

Comment refuser ? Le P. Aubert accepta avec reconnaissance, et résolut d'en faire son quartier général. Au mois de mai 1849, il y installait le noviciat et le scolasticat. La maison était assez grande pour se prêter, sans inconvénient, à cette double destination : vastes salles, chapelle très bien ornée avec tribune, cours de récréation, jardins, prairies, etc.

— Aurions-nous eu le choix, et deux cent mille francs à dépenser, disait-il, impossible de trouver mieux, et cela au cœur de l'Angleterre, aux portes d'une ville de plus de trois cent mille habitants.

Devant tous les professeurs de son séminaire d'Oscott, l'évêque manifesta sa joie de voir les Oblats à Maryvale. Ces messieurs, ainsi que les Oratoriens, ne s'en montrèrent pas moins satisfaits, et prodiguèrent aux nouveaux venus les marques les moins équivoques de cordiale sympathie.

Mgr Ullathorne ne s'en tint pas là. Il témoigna publiquement aux Oblats son admiration dans une Lettre pastorale au clergé et aux fidèles de son diocèse :

— Il ne sera pas sans intérêt pour vous, leur disait-il, d'apprendre qu'une communauté des Oblats de Marie Immaculée, déjà connus par leurs travaux et leur zèle apostolique en divers pays, a été naguère établie à Maryvale, afin d'y préparer des Missionnaires pour l'Angleterre et ses colonies.

A cette occasion, Mgr de Mazenod mandait à ses fils :

— Cette sainte maison, j'en suis sûr, ne dégénérera pas entre vos mains. C'est un héritage délicat ! Succéder à tant d'hommes célèbres ! Les yeux de l'Angleterre sont fixés sur vous. On s'attend à de grandes choses de votre part.

Et au P. Bellon :

— Vous voilà à la tête d'un noviciat qui commence à compter. En si peu de temps, un tel nombre de sujets ! C'est ravissant ! Et encore, quand l'Irlande donnera, que sera-ce donc ? En attendant, je me réjouis de la qualité de ceux que vous avez. Que de merveilles opère en notre faveur la bonté de Dieu ! Je ne sais où s'arrêtera ce torrent de grâces... Prions le Seigneur de nous accorder de réaliser ses desseins et de correspondre à ses bienfaits.

Dès la première année, le personnel fut constitué sur un bon pied.

A l'ordination du mois de décembre, à Oscott, huit scolastiques reçurent les saints Ordres. Il y avait déjà, à Maryvale, vingt-cinq Oblats.

— La prospérité de nos établissements d'Angleterre est vraiment miraculeuse, écrivait Mgr de Mazenod à Mgr Guigues. D'après les évêques anglais que j'ai l'occasion de voir à leur passage à Marseille, notre Congrégation est une des plus estimées de toutes celles qui sont dans le Royaume-Uni. Ces prélats se disputent l'avantage de la posséder dans leurs diocèses.



CHAPITRE IX

Manchester

1849-1851

§ 1

Établissement et mission des Oblats.

Peuplée de trois cent mille habitants, et destinée à un développement beaucoup plus considérable encore, Manchester renfermait, alors, quatre-vingt mille catholiques, pour lesquels il n'y avait qu'une quinzaine de prêtres.

Désireux d'adjoindre à ce clergé trop restreint une communauté d'ouvriers apostoliques, l'évêque de ce district offrit au P. Aubert la chapelle de Saint-Patrice, dans la *Oldenham Road*, avec une maison attenante toute meublée et un revenu suffisant pour l'entretien de plusieurs Pères. Les Oblats en prirent possession dans la seconde quinzaine du mois d'août 1849, le dimanche dans l'octave de l'Assomption. Aussitôt ils y prêchèrent une retraite de deux semaines, pendant lesquelles ils conquirent complètement le cœur et la confiance de leurs nombreux auditeurs.

Mais, surtout, la grande mission à la paroisse Sainte-Anne, dans le centre de la ville, fut un véritable événement. C'était la première mission en règle prêchée en Angleterre par les Oblats, suivant leurs usages traditionnels. Le P. Aubert tint, pour ce motif, à la diriger lui-même. Son dessein était d'implanter dans les Iles Britanniques cette méthode qui, en France, produisait des fruits si merveilleux. Il suivrait donc à peu près la même marche, sauf, à l'extérieur, quelques modifications nécessitées par les exigences d'un pays où dominaient les protestants. Les prédications compenseraient ce qui manquerait de ce côté. Dans le programme figuraient trois sermons par jour, outre les gloses et les avis.

L'ouverture eut lieu le dimanche 6 octobre 1849.

Bientôt l'affluence fut immense et ne cessa d'augmenter. Quoique vaste, l'église Sainte-Anne se trouva trop petite. Pas le moindre coin

inoccupé, de la porte jusqu'au sanctuaire. Les sièges, les bancs, les passages, les intervalles, le chœur étaient envahis, une heure ou deux à l'avance, tant chacun redoutait de ne pouvoir ensuite franchir le seuil. L'attention de tous se soutenait, sans aucune marque de lassitude, pendant des exercices parfois fort longs.

— Impossible de loger quelques personnes de plus, écrivait le P. Aubert, le 11 octobre, les serrerait-on comme des anchois dans un baril. Nous-mêmes, nous réussissons difficilement à nous frayer un chemin, pour nous rendre de nos confessionnaux à la sacristie.

Un soir de la première semaine, le P. Cooke, après avoir terminé son sermon devant cette multitude, pria ceux qui voulaient se confesser, de ne pas quitter l'église. Nul ne bougea. A minuit, les pénitents entouraient encore les confessionnaux, en rangs pressés. Dès l'aurore, ils les assiégèrent de nouveau.

— Depuis quatre heures du matin jusqu'à onze heures et demie du soir, nous n'avons pas un moment libre, écrivait le P. Noble à Mgr de Mazenod. Quotidiennement, cinq ou six sermons ; puis, au confessionnal tout le jour et presque toute la nuit. La fatigue est considérable assurément, mais le bien qui en découlera est incalculable.

Pour les confessions devenues accablantes, on sollicita le concours des prêtres d'autres paroisses. Mais les pénitents s'adressaient de préférence aux Missionnaires. Les Pères furent donc tellement surchargés, qu'il leur restait à peine le temps de prendre à la hâte une frugale réfection et un court sommeil.

— Si, au lieu de n'être que trois, nous eussions été trente, écrivait le P. Cooke, nous n'aurions pas été encore assez nombreux pour confesser tous ceux qui se présentaient. Nous souffrions, en songeant à tant de pauvres gens, qui abandonnaient leur travail et attendaient du matin au soir, dans l'église, sans sortir, même pour leurs repas, dans la crainte de perdre leur place... Et, cependant, comment suffire, malgré un labeur excessif ?

Il fallait bien, pour ne pas être dans l'impossibilité absolue de continuer, le lendemain, se réserver quelques instants d'un sommeil indispensable.

Mais, quand, à deux, et quelquefois trois heures après minuit, les Pères épuisés se décidaient à partir, des gémissements retentissaient de tous côtés.

Pour obtenir un tour de faveur, plusieurs s'écriaient à haute voix et sans respect humain :

— Oh ! mon Père, je ne me suis pas confessé depuis de longues années. Ayez pitié de moi ! Ne me laissez pas périr !

Plus de cinq cents hommes s'enrôlèrent dans la Société de tempérance et prêtèrent solennellement serment, au pied de l'autel, de s'interdire, leur vie durant, toute boisson enivrante.

Les communions se comptèrent par milliers. Chaque jour, il y en avait plusieurs centaines, car on ne pouvait songer à garder tout ce monde pour un seul banquet eucharistique. Néanmoins, à la clôture, douze cents personnes s'agenouillèrent encore à la sainte Table.

Par l'enthousiasme de la multitude et la magnificence des cérémonies, ce jour de clôture rappela les plus beaux de ce genre qu'on eût jamais vus en France.

En bénissant aussi largement ce premier essai, en Angleterre, du ministère spécial qui est la fin principale de leur Institut, le Seigneur montrait aux Oblats que là, comme ailleurs, il les destinait à être les ministres de ses miséricordes.

Les demandes de missions se multiplièrent, dès lors. Que n'étaient-ils assez nombreux pour les accepter toutes !

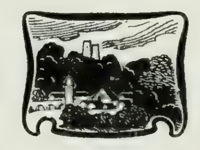
§ 2

Double fondation à Manchester.

Outre la chapelle de Saint-Patrice qu'ils desservaient à *Oldenham Road*, les Oblats créèrent un autre centre d'évangélisation, dans la même ville, à *Newton Heath*.

Un terrain fut acquis pour y bâtir une belle église, à la construction de laquelle les protestants eux-mêmes, pleins d'admiration pour les Missionnaires, voulurent contribuer. Leurs bonnes dispositions leur attirèrent les grâces de Dieu. Plusieurs se convertirent ; mais, surtout, beaucoup de catholiques qui ne l'étaient plus que par le baptême, ayant laissé depuis longtemps toute pratique de dévotion, revinrent sérieusement à l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

Les Pères Daly et Grey furent particulièrement attachés à cette œuvre.



CHAPITRE X

Liverpool

1850

§ 1

Sainte-Croix de Liverpool et le Calvaire de Marseille.

Regardée comme le port de Manchester, la ville de Liverpool est, après Londres, la plus considérable de la Grande-Bretagne. Par elle passent les quatre cinquièmes de tout le commerce anglais avec les États-Unis. Des quatre cent mille habitants qu'elle possédait en 1850, plus de cent mille se prétendaient catholiques ; mais le tiers de ceux-ci vivaient sans religion aucune, faute de clergé. Les enfants croupissaient dans l'ignorance, et trop souvent les malades mouraient sans sacrements.

Ayant appris les merveilles opérées par les Oblats à Manchester, Mgr Brown, évêque de Liverpool, pensa qu'une de leurs communautés serait une source de bénédictions pour son troupeau. Ce prélat leur offrit donc le service de la chapelle de Sainte-Croix, *Holy Cross*, située non loin des docks où travaillaient des milliers d'Irlandais, pauvres des biens de la terre, mais plus dénués encore des trésors spirituels. Jusqu'alors, en effet, il n'y avait eu, là, qu'un seul prêtre, pour plus de dix mille fidèles.

Les Oblats lui succédèrent, le 18 janvier 1850.

Cette maison nouvelle leur rappelait l'une des plus anciennes de la Congrégation : le Calvaire. N'était-ce pas le même nom ? *Holy Cross !* La Sainte Croix !

En signalant cette similitude à Mgr de Mazenod, le P. Aubert, qui se plaisait, parfois, aux rapprochements ingénieux, lui disait :

— Nous sommes ainsi au cœur de deux populeuses cités, dont l'une s'appelle la Marseille de l'Angleterre, et l'autre le Liverpool de la France.

Son premier soin fut de procurer le bienfait d'une mission en règle à tant d'âmes jusque-là si abandonnées.

Elle commença vers le milieu de février. La chapelle était plutôt une sorte de hangar qu'une église. Il faudrait se préoccuper, sans tarder, d'en bâtir une plus décente. Pendant la mission, elle fut constamment archicomble. Comme à Manchester, les Pères durent rester au Tribunal de la pénitence. tous les soirs jusqu'à minuit, et quelquefois jusqu'à deux ou trois heures du matin.

— Ici. remarquait le P. Aubert, on a autant de gens à confesser, dès le début, que la veille de la clôture, ailleurs !

Parmi ces Irlandais, néanmoins, beaucoup ne s'étaient pas approchés des sacrements depuis vingt ou trente ans.

La mission se continua jusqu'à Pâques. Elle fut comme une résurrection pour ce vaste district. La promulgation de la loi de Dieu et le renouvellement des promesses du baptême produisirent une impression profonde. Une trentaine d'hérétiques abjurèrent publiquement leurs erreurs. Les communions eurent lieu par milliers.

En termes très flatteurs, le journal anglais le *Tablet* rendit compte de cet événement.

§ 2

Dans les comtés d'York et de Lancastre.

Tandis que les Pères Aubert, Egan et Noble évangélisaient avec tant de succès Liverpool. le P. Cooke entreprenait un travail semblable à Huddersfield, l'une des villes manufacturières les plus importantes du comté d'York. Sa parole ardente remua la conscience des catholiques endormis. Elle décida aussi la conversion de plusieurs protestants et méthodistes, des plus notables.

Plein de reconnaissance, le curé écrivait au P. Aubert :

— Dieu a béni d'une manière extraordinaire les labeurs du R. P. Cooke, dont le zèle et la piété sont au-dessus de tout éloge... L'amour et la charité règnent maintenant dans cette paroisse si malheureusement divisée jusqu'à présent. Jamais un changement si radical ne s'était opéré, en si peu de temps. Quelle transformation !... C'est un sujet d'étonnement pour nos frères séparés !

Après Pâques, les Pères Cooke et Noble poursuivirent leurs courses apostoliques dans le comté de Lancastre.

Ainsi, dans leur province naissante d'Angleterre, les Oblats se livraient avec fruit à la prédication des missions populaires. Ce genre de ministère, outre le bien qui en résultait pour les âmes, contribuait à faire avantageusement connaître la Congrégation. Les prêtres l'appréciaient de plus en plus, et les évêques lui prodiguaient les marques d'une croissante sympathie.

CHAPITRE XI

Première visite de Mgr de Mazenod
1850

§ 1
Londres. — Aristocratie et paupérisme.

Depuis longtemps, et sur les instances du P. Aubert, Mgr de Mazenod se proposait d'aller en Angleterre. N'était-ce pas opportun qu'il connût par lui-même ces établissements, gage de tant d'espérances ? Et quelle consolation pour ses enfants d'au delà de la Manche, dont plusieurs n'avaient jamais eu le bonheur de le voir !

Des occupations incessantes retardèrent l'exécution de ce dessein, jusqu'au 27 mai 1850. A cette date, le Supérieur général, enfin, quitta Marseille. Il se dirigea, d'abord, vers la Belgique, pour y examiner sur place un projet de fondation. Le soir du 17 juin, il s'embarquait à Ostende ; le lendemain matin, il célébrait la messe à Douvres ; puis, continuait la route par mer, en côtoyant les rivages de l'Angleterre, jusqu'à l'embouchure de la Tamise, qu'il remonta aussi en bateau. Il jouissait du spectacle présenté par ces milliers de navires qui la parcourent en tous sens, ou demeurent à l'ancre, le long des immenses docks. Dans l'après-midi du 18 juin, il arrivait à Londres.

Le comte d'Arundel, depuis duc de Norfolk, voulut se constituer son cicerone. Avec une extrême courtoisie il le conduisit lui-même à travers le *West End,* ou partie occidentale. C'est le quartier le plus moderne : celui de la noblesse, des capitalistes et du *high life.* Là se trouvent la célèbre abbaye de Westminster, le Parlement, les ministères, le palais du roi, les musées nationaux, les magnifiques boulevards, les luxueux hôtels de l'aristocratie, des parcs de plus de cent hectares, comme *Hyde Park*, *Regent's Park*, *Saint-James's Park,* les *Kensington gardens*, d'autres vastes jardins publics, des squares, etc., etc.

Les Norfolk ont le pas sur toute la noblesse britannique. Mgr de Mazenod, invité plusieurs fois à leur table, fut fort édifié en cons-

tatant combien cette illustre et opulente famille était profondément attachée à l'Église romaine et fidèle à toutes les pratiques de la dévotion la plus éclairée.

Mais le vénéré Fondateur n'oubliait pas un autre Londres, bien différent du précédent.

Avec le P. Aubert, il se rendit au quartier de *Whitechapel*, à l'est de la Tour historique, centre de la cité, *Tower*, l'ancienne prison d'État où se sont déroulés tant de sombres drames ; ensemble sévère de constructions irrégulières sur une superficie de plus de cinq hectares, avec une double enceinte de murs à créneaux et un large fossé.



La Tour de Londres.

Entre la vieille Tour et les docks, entrepôts du commerce du monde entier, s'étendait, alors, le domicile de la misère la plus noire : labyrinthe de ruelles obscures et fangeuses ; cours, vrais cloaques d'immondices ; bouges hideux, où jamais ne pénétrait un rayon de soleil ; asile de la pauvreté et de la souffrance, du dénuement et de la faim !

Hélas ! c'était aussi le repaire de l'ignominie et l'école de la dépravation pour des légions d'enfants déguenillés. Les forfaits les plus

abominables s'y commettaient ouvertement : les plus dégoûtants, comme les plus cruels. De toutes les contrées de l'univers, les marins s'y réunissaient pour y dépenser en quelques heures, dans les plus honteuses débauches, l'argent durement gagné au prix de mille fatigues au milieu de l'océan. A leur suite accouraient les malandrins de tous les pays pour mettre en commun leurs instincts pervers.

Prostituées, souteneurs, voleurs, assassins, s'étaient donc, de temps immémorial, fixés en ce lieu.

A côté de ces malheureux descendus si bas, vivait, cependant, une population laborieuse, composée d'Irlandais. Les hommes travaillaient dans les docks, à charger et à décharger les innombrables navires qu'envoyaient toutes les nations du globe. A la maison, leurs femmes cousaient fébrilement de grands sacs de toile grossière, qu'on leur payait au prix dérisoire de quarante centimes la douzaine. Exploitation barbare de la misère !... véritable crime de lèse-humanité, de la part de riches commerçants sans entrailles ! Quelle tentation pour ces ouvrières si peu rétribuées, que la vue de ces créatures perdues de mœurs, qui, dans leur voisinage, gagnaient de l'or à pleines mains par leur infâme métier !

L'évêque de Marseille et son compagnon s'aventurèrent dans ce dédale de rues si étroites, que, parfois, deux personnes ne pouvaient y passer de front. On y respirait un air fétide... A droite et à gauche, des huttes où s'entassaient, dans une promiscuité malsaine sous tous les rapports, des milliers d'êtres humains de tout âge et de tout sexe. Sur leurs traits émaciés, on lisait la souffrance ; parfois, une sorte d'hébêtement produit par les suites de cette extrême misère qui les avait saisis dès le berceau et les tenaillait jusqu'à la tombe ; parfois aussi, hélas ! les rides précoces causées par l'habitude du vice.

Devant un si lamentable spectacle, Mgr de Mazenod ne put retenir ses larmes. Son cœur se serrait douloureusement ; une immense compassion l'envahissait, et ses lèvres murmuraient, comme autrefois celles du divin Maître :

— Oh ! que j'ai pitié de cette foule ! elle meurt de faim : *Misereor super turbam... non enim habent quod manducent !*

Mais sa pensée s'élevait plus haut que les horizons de ce monde :

— Pauvres gens ! qu'ils sont à plaindre !... Il leur manque le pain du corps ! combien plus le pain de l'âme !... Quel est le prêtre qui s'occupe de ces infortunés ?... Que connaissent-ils de Dieu et de Jésus-Christ, son Fils unique, leur Rédempteur ?... Savent-ils qu'ils sont créés pour le ciel ?... Sont-ils même simplement baptisés ?...

Et, se tournant vers le P. Aubert :

— Comme l'un de nos établissements serait bien placé ici !... Où donc les Oblats rencontreraient-ils des âmes plus abandonnées ?

Après quelques moments de silence :

— Oui ! continua-t-il. Ici ! ici même, il faudrait que nos Missionnaires vinssent dresser leur tente. Le bien qu'ils y accompliraient serait incalculable ! Des milliers d'âmes leur devraient le salut éternel !...

A partir de ce jour, le projet d'une maison de sa Congrégation dans les environs de la Tour de Londres fit l'objet de ses préoccupations constantes. Le besoin en était urgent pour cette population malheureuse. Mais aussi que de difficultés à vaincre ! Que d'obstacles à surmonter !

Ce projet devant lequel les plus audacieux auraient senti faiblir leur courage, ne put se réaliser que quatre ans après la mort de celui dont le cœur généreux l'avait conçu. Nous aurons à dire, plus tard, comment les Oblats, au prix d'efforts inouïs, bâtirent, là, une magnifique église et de très vastes écoles.

§ 2

A travers l'Angleterre.

De Londres, les deux voyageurs allèrent à Birmingham, et, de là, à Maryvale. Mgr de Mazenod eut la satifaction d'y contempler une communauté nombreuse et très régulière. Le noviciat et le scolasticat se mouvaient à l'aise, chacun de leur côté, dans ce splendide immeuble.

— Maryvale ! écrivait-il au P. Tempier. Quelle jolie maison ! Quel site agréable ! Quelle tranquillité ! Rien de plus convenable pour nos étudiants !

Pendant son séjour en Angleterre, il y établit son quartier général, et, de là, rayonna dans toutes les directions.

M. Maxwell à Everingham, M. et Mme de Lisle-Phillipps à Loughborough, lady Granville à Aldenham, lord Shrewsbury dans son splendide château gothique, estimèrent comme un honneur et une grâce céleste de le recevoir chez eux. Il fut successivement leur hôte, et tous le comblèrent des marques de la vénération la plus profonde pour sa double dignité d'évêque et de Fondateur d'une Congrégation religieuse dont ils appréciaient tant le mérite et le zèle apostolique.

Dans ces milieux aristocratiques, Mgr de Mazenod, par son grand air, ses nobles manières, sa distinction naturelle et ses éminentes vertus, produisit une vive impression. Depuis cette époque, dans sa correspondance se multiplient les preuves des liens de sincère affection

et de confiance réciproque qui l'attachèrent, désormais, à ceux qui portaient les noms les plus illustres de l'Angleterre, surtout lord Shrewsbury, lord Talbot, lord Fielding, dont les propriétés et le manoir étaient à quelques lieues, au sud de Liverpool, lord Campden, etc.

Quoique parfaitement à l'aise avec ces hauts personnages, il préférait, cependant, les humbles, les petits et les déshérités.

Aussi l'un des meilleurs souvenirs qu'il garda de son voyage fut celui de la réception inoubliable que lui firent, à Liverpool, les milliers d'Irlandais évangélisés par ses Oblats. Il venait d'assister à vêpres dans leur église-hangar qui se remplissait six fois, le dimanche, et y avait donné la bénédiction du Saint Sacrement. A la fin de la cérémonie, la foule l'attendit au passage. On se jeta sur lui pour lui baiser les mains, les habits et même les pieds. Une admirable foi inspirait ce respect, cet amour, cet enthousiasme. Il lui fallut plus d'une demi-heure pour traverser la chapelle, au milieu de cette multitude aux rangs pressés, car chacun cherchait à le toucher et à être béni par lui. Quand ces braves gens tenaient ses mains, ils les plaçaient sur leur tête, et les y gardaient le plus possible.

— Seule la dentelle de mon rochet en a souffert un peu, racontait Mgr de Mazenod ; mais mon cœur était bien attendri !

Non sans peine, il arriva au bas de l'escalier, sur la rue. Là, s'agitait une foule plus nombreuse encore, mais qui, étant en dehors du saint lieu, ne fut plus capable de réprimer son émotion.

De ces milliers de poitrines, jaillirent spontanément des hourras frénétiques, répercutés par les échos et qui retentirent au loin.

Cela ne suffisait pas encore. Tout ce peuple voulut l'escorter jusqu'à la demeure des Pères, à dix minutes de distance. On précédait l'évêque, on l'entourait, on le suivait. On faisait écarter quiconque se rencontrait sur son passage. Cette multitude était dans une jubilation extrême. Le long du parcours, les habitants se mettaient aux fenêtres, ou sur le seuil de leur porte, attirés par ce spectacle si nouveau. Mais, malheur à qui l'eût trouvé mauvais. Ces robustes ouvriers des docks n'auraient pas toléré que l'on se permît une plaisanterie ou la moindre réflexion désobligeante, sur l'expression un peu bruyante de leur vénération.

Avant d'entrer, Mgr de Mazenod se retourna pour saluer de la main et du regard. Alors, les hourras recommencèrent et se répétèrent avec plus d'entrain. C'était plus que de l'allégresse, c'était du délire.

Et cette scène avait lieu au centre d'une ville protestante, en l'honneur d'un étranger, dont aucun de ces nombreux manifestants

ne comprenait la langue ! Mais cet étranger était un évêque catholique et un insigne bienfaiteur, car il était le *Père de leurs Pères*. Dès le premier instant, les cœurs avaient vibré, et avec quelle ardeur !

Le 4 juillet, Mgr de Mazenod bénit, à Manchester, la première pierre de l'église dont les Oblats entreprenaient la construction, à *Newton Heath*. Cette cérémonie fut très solennelle et très touchante, au sein d'une population hérétique. Sans distinction de parti, les journaux en publièrent des récits très intéressants.

Il revint à Maryvale pour une ordination. Imposer les mains à ses scolastiques était toujours pour lui une joie bien douce.

Une consolation non moins sensible fut aussi celle de baptiser plusieurs adultes ramenés à la vraie foi. Il eut ce bonheur à Aldenham et dans la plupart des localités évangélisées par nos Pères.

Par ce voyage il raffermit les œuvres déjà existantes, et prépara de futures fondations. En outre, ses paroles et ses exemples allumèrent de plus en plus, chez ses fils, un zèle inextinguible pour leur sanctification, le salut des âmes et la gloire de Dieu.

Le 27 juillet 1850, il s'embarquait à Douvres et rentrait en France.



Londres. — Les docks.

CHAPITRE XII

Épreuve

1851

§ 1

La malheureuse affaire d'Ashbourne.

Malgré les tâtonnements inévitables au début, la Congrégation se développait merveilleusement en Angleterre. Elle avait déjà fondé sept établissements, presque un par année. Fortifiant ses positions, resserrant ses cadres, augmentant le nombre de ses ouvriers évangéliques, elle s'apprêtait à combattre plus vivement l'erreur et à répandre plus largement la lumière.

Les difficultés ne lui avaient pas manqué. Mais, destinée à accomplir le bien sur une plus vaste échelle, elle était réservée à une épreuve plus redoutable encore. C'est une loi générale : l'or s'épure dans le creuset, et les serviteurs de Dieu, dans la tribulation.

Jugeant pour quelque temps sa présence inutile dans les Iles Britanniques, le P. Aubert avait repris, à Marseille, en 1847 et en 1848, ses fonctions de secrétaire.

Pendant son absence, le P. Daly, le premier par l'ancienneté, se trouva, vu les circonstances, comme le supérieur de la province naissante, quoiqu'il n'en eût pas officiellement le titre. En correspondance suivie avec le P. Aubert et Mgr de Mazenod, il ne prenait aucune décision de quelque importance sans leur en référer et sans attendre leur avis, comme la Règle et ses vœux de religion lui en faisaient un devoir rigoureux.

Peu à peu, sous prétexte d'occupations absorbantes, ses lettres s'espacèrent, nonobstant les paternels reproches reçus à cet égard. Il s'habitua insensiblement à agir par lui-même, d'abord dans les petites choses, puis dans les grandes, interprétant trop facilement à sa guise la volonté présumée de ses supérieurs.

Après un silence de plusieurs mois, il écrivit à Mgr de Mazenod, le 17 avril 1848, ces lignes assez étranges :

— Je suis bien aise qu'une occasion me contraigne, en quelque sorte, à renouer notre correspondance trop longtemps interrompue. Depuis plusieurs jours, me voici lancé dans une affaire capitale pour la Congrégation. J'ai acheté, au centre de l'Angleterre, dans le diocèse de Mgr Walsh, une très belle maison, à Ashbourne, et je tâcherai par mes relations de m'en procurer le prix... J'aurai bientôt, je pense, cette somme relativement considérable... Comme je suis loin de vous, j'ai pris sur moi-même de conclure...

Quelle était cette somme ? Le P. Daly ne le disait pas d'une manière très explicite ; certains mots laissaient simplement entendre qu'elle irait à près de cent mille francs, et peut-être davantage.

Assumer une si lourde responsabilité, sans le consentement formel de ses supérieurs majeurs, était une imprudence grave. Comment s'exonérerait-il ? N'avait-il pas, en attendant, donné une caution au vendeur pour que celui-ci lui cédât un tel immeuble ? Ne serait-ce pas une hypothèque sur les propriétés de Penzance, que, pour répondre aux exigences de la loi, on avait dû mettre sur son nom personnel, parce qu'il était le seul sujet anglais de la Congrégation, à l'époque où on les acquit ? L'église, le presbytère, l'école, divers terrains, etc., lui appartenaient légalement, quoiqu'il n'eût contribué en rien à leur achat, par ses biens de famille.

Tout cela serait-il compromis ?

Arriverait-on à temps pour résilier un contrat aussi dangereux ? Mgr de Mazenod se le demandait avec anxiété. Sans retard, il envoya le P. Aubert en Angleterre.

— Coupe, tranche dans la racine cette malencontreuse affaire, si elle est aussi mal combinée que nous le craignons, lui recommandait-il. C'est une pure folie ! mais n'oublie pas, qu'en fait de folies, les plus courtes sont les meilleures.

Ashbourne est une ville de cinq mille âmes, dans le comté de Derby, agréablement bâtie sur la Dove, affluent de la Trent. Le site plut au P. Aubert, ainsi que l'habitation, espèce de vieux château seigneurial dont le possesseur s'était ruiné. Les créanciers l'avaient vendu avec perte à un individu sans conscience, qui, pour s'en débarrasser, avant même de les solder, le revendit très cher au P. Daly. Celui-ci, leurré par des jurisconsultes qui participaient au bénéfice, n'aperçut point le traquenard.

— Quelle acquisition ! disait le P. Aubert à son compagnon, le P. Trudeau. Maison et domaine semblent magnifiques, mais...

Il y avait un mais : c'était la dette qui s'élevait bien au delà de ce

qu'on avait supposé, à Marseille. Elle montait à deux cent vingt mille francs.

Pour garantir le paiement de cette somme, le P. Daly avait eu l'inconcevable légèreté d'engager toutes les propriétés de Penzance, sans en excepter l'église.

Par surcroît de malheur, cette maison, si belle en apparence, manquait de solidité. Un architecte déclara qu'on n'en tirerait aucun parti, à moins de la reconstruire de fond en comble.

Comment la Congrégation, surchargée déjà par ses multiples œuvres de France, d'Angleterre et d'Amérique, n'aurait-elle pas désavoué un contrat fait en dépit du bon sens, contrairement à toutes les prescriptions de ses Constitutions?

Cette pénible affaire parut, cependant, en voie d'arrangement. Le vendeur avec lequel le P. Daly avait traité, n'ayant pu, au temps fixé, se procurer l'argent dû aux créanciers, ceux-ci lui intentèrent un procès en revendication. S'ils l'eussent gagné, leur contrat avec le premier acquéreur étant rompu pour inexécution de clause essentielle, celui intervenu postérieurement entre lui et le P. Daly serait tombé de plein droit. C'eût été la meilleure solution.

Le procès dura deux ans. A mesure qu'il se prolongeait, l'espoir se rapprochait de la certitude. Tout était calme, lors de la visite canonique de Mgr de Mazenod, en Angleterre, marche triomphale sous un ciel sans nuage.

On croyait l'affaire d'Ashbourne à jamais enterrée.

Hélas !...

§ 2

Le dénouement.

Au mois d'octobre 1850, le procès se terminait, enfin. Le premier contrat ne fut pas annulé; mais, l'acquéreur, pour se mettre en mesure de remplir ses obligations, se retourna contre le P. Daly, menaçant, en cas de refus, de saisir aussitôt toutes les propriétés de Penzance et de les aliéner à son profit. Le démon se servait de la malice de cet homme pour torturer les apôtres qui lui arrachaient tant d'âmes. Pendant un an et demi, les Pères soutinrent la lutte. Ils ne quittèrent Penzance qu'au mois d'août 1852, abandonnant Manchester au P. Daly, forcé de rentrer dans les rangs du clergé séculier.

Assurément cette épreuve fut douloureuse, mais non sans dédommagement. Ailleurs, l'horizon s'éclaircissait de plus en plus pour la Congrégation, en Angleterre. On lui proposait d'autres fondations avantageuses : compensation de la Providence pour la souffrance religieusement supportée.

CHAPITRE XIII

Leeds

1851-1853

§ 1

Mission et choléra.

Par son importance croissante, Leeds a presque complètement éclipsé la ville d'York, capitale du comté de ce nom, dans lequel elle se trouve. Sa population comprenait déjà plus de deux cent mille âmes, quand, pendant l'automne de 1849, les Oblats y prêchèrent une mission restée célèbre. Un terrible auxiliaire, le choléra, s'unit à eux, pour en assurer le succès. Il y eut jusqu'à quatre cents morts par semaine. Aux exercices ordinaires les Pères durent ajouter la visite des malades et l'administration des derniers sacrements. Jour et nuit, une foule tremblante assiégeait les confessionnaux. Beaucoup de protestants abjurèrent leurs erreurs. Plusieurs centaines de catholiques, hommes et femmes, âgés de plus de cinquante ans, reçurent pour la première fois la sainte Eucharistie. Le nombre des autres communiants se chiffra par milliers. Cette vaste paroisse fut entièrement régénérée.

Mais aussi quel travail pour les Missionnaires! Ils ne quittaient la chaire ou le confessionnal que pour voler au chevet des mourants.

Quelques jours avant la clôture, le P. Noble fut appelé auprès d'une agonisante, dont le mari, jeune homme de trente ans, se vantait de ne croire ni à Dieu, ni à diable.

— Pas de comédie chez moi, s'écria-t-il, en tâchant d'arrêter le Père sur le seuil. A quoi cela sert-il ?... Il n'y a pas d'enfer !... L'enfer est une invention des prêtres romains !

— Puisque votre femme le veut, accordez-lui cette satisfaction... Vous ne pouvez pas la guérir, laissez-la, au moins, mourir en paix Elle souffre assez pour que vous ne lui refusiez pas cette consolation suprême.

Ce raisonnement et quelques autres présentés avec fermeté, finirent par convaincre le récalcitrant.

Son ministère achevé, le Père, au moment de sortir, se tourna vers le mari, et, le regardant fixement, lui dit :

— Vous agiriez sagement, en imitant votre femme, et en vous réconciliant, vous aussi, avec Dieu... Pas plus qu'un autre, vous n'êtes sûr de vivre encore, demain matin.

Un ricanement sardonique fut la seule réponse.

Ce même jour, à onze heures du soir, le P. Noble était encore au confessionnal, quand on vint le chercher en toute hâte, précisément pour cet homme qui l'avait si mal accueilli, peu auparavant, et se tordait en proie aux plus atroces douleurs. Les compagnons d'incrédulité de ce malheureux montaient la garde devant son lit, pour écarter le prêtre, à leur tour, comme il avait essayé, lui-même, de l'empêcher de confesser sa femme mourante.

— Que venez-vous tenter ici ? crièrent-ils au Missionnaire. John ne croit à rien.

— Mais il m'a fait appeler !

— Non ! non ! C'est une voisine, une bigote, une papiste ensorcelée par vous qui vous a averti ; mais lui ne veut pas de vos mômeries absurdes ;... il est trop intelligent !...

— J'entrerai, tout de même !

— Vous n'entrerez pas ! Il n'y a pas d'enfer ! Aucun de nous n'est assez sot pour le craindre ; ni lui, non plus.

Des hurlements de démoniaques en furie s'échappaient des lèvres de ces suppôts de Satan. Mais, par-dessus le tapage, dominaient les appels désespérés du malade, qui criait d'une voix exprimant la plus profonde terreur :

— *I am going into hell!...* Je tombe en enfer !... Père, Père, venez à mon secours, je vous en supplie. C'est moi qui vous ai demandé, et qui vous demande encore ! Venez ! venez vite me confesser. *It is a horrible thing to die !...* C'est horrible de mourir ainsi ! Ne les écoutez pas ! Je crois à l'enfer !... Je crois à tout ce qu'enseigne l'Église catholique ! Pour l'amour de Dieu, confessez-moi.

Jeune et vigoureux, le P. Noble redouble d'efforts. En jouant des coudes, il réussit, enfin, à s'ouvrir un passage jusqu'au moribond. Il le confesse et lui rend la paix de la conscience. Quelques instants après, il reçoit son dernier soupir, et reprend le chemin de l'église.

Quel n'est pas son étonnement, en constatant que les énergumènes, ses ennemis, le suivent dans les ténèbres ! Vont-ils, maintenant.

dans la rue sombre et solitaire, se venger de lui, et le punir d'avoir, malgré eux, arraché cette âme à l'abîme ?

Peu importe ! Son devoir est accompli. S'il faut mourir, quelle meilleure occasion que celle-là ?

Silencieux, ces hommes se rapprochent insensiblement de leur victime. Bientôt ils n'en sont plus qu'à quelques pas... Puis, ils l'entourent, et, sans proférer un seul mot, continuent à marcher avec lui.

On arrive ainsi jusqu'à l'église.

Dans la nef, personne.

Tous y pénètrent... Que va-t-il se produire ? Les bourreaux ont-ils choisi le lieu saint pour perpétrer leur crime ?

Après quelques moments d'hésitation, l'un d'eux se penche vers le Missionnaire :

— Père, dit-il à voix basse, je voudrais me confesser, et immédiatement, car j'ai peur de mourir sans l'absolution et de tomber en enfer... Moi aussi, j'y crois !...

Quand il eut terminé, un second se présenta ;... puis, un troisième;... puis, un quatrième... et tous, jusqu'au dernier sans exception, s'agenouillèrent successivement pour obtenir le pardon de leurs fautes.

Les loups étaient devenus agneaux.

§ 2

Conversion des ministres anglicans de la paroisse Saint-Sauveur. Établissement de la Congrégation à Leeds. Grandes constructions, entreprises et menées à bonne fin.

Désirant faire de Leeds un centre de l'anglicanisme auquel il prétendait infuser une nouvelle vigueur en le purifiant, le docteur Pusey y avait bâti à ses frais l'église Saint-Sauveur, dans le quartier le plus populeux, afin de démontrer, par des conversions nombreuses, la vitalité de la secte spéciale à laquelle il donnait son nom. Pour les fonctions de curé et de vicaires, il choisit avec soin, dans les universités d'Oxford et de Cambridge, les hommes les plus remarquables par leur science et leurs vertus.

En 1845, avait eu lieu l'ouverture, suivie d'une octave solennelle, pendant laquelle on entendit les docteurs Pusey, Keble et autres notabilités du parti des Tractariens. Un nuage, cependant, obscurcissait l'éclat de cette fête : l'absence de celui qui, par sa présence, en aurait

tant rehaussé la pompe : le docteur Newman, à la veille d'embrasser le catholicisme.

Toute la *high Church* d'Angleterre tenait les yeux sur ce point, dans l'attente de quelque grand résultat. Il fut grand, en effet, mais bien différent de ce qu'on prévoyait. L'étude approfondie des écrits des Pères des premiers siècles amena les ministres de Saint-Sauveur à admettre, les uns après les autres, les dogmes enseignés par Rome. Ils les prêchèrent avec courage et convainquirent leurs auditeurs.

Pour empêcher une défection en masse, qu'il regardait comme désastreuse, le docteur Pusey accourut, en 1851.

Trop tard !...

Le presbytère était vide et le temple désert. Il n'y rencontra que le sacristain, John Atkinson, contre lequel il tourna son zèle et bientôt sa colère.

— Toi, du moins, lui dit-il, tu resteras avec nous. Tu n'imiteras pas dans leur apostasie ceux en qui j'avais placé ma confiance, et qui en ont si outrageusement abusé.

— Ce ne sont pas des apostats, répondit Atkinson avec calme ; ce sont de vrais disciples de Jésus-Christ !

— Comment ! tu oses me parler ainsi, à moi !

— Assurément.

— Tu ne vois donc pas qu'ils sont dans une erreur déplorable !

Et Pusey, afin de prouver à son interlocuteur la vérité du puséisme, déploya les ressources variées de son éloquence et de sa dialectique.

Vains efforts !

L'un de ces ministres de Saint-Sauveur, le docteur Crawley, appartenant à une famille de l'aristocratie anglaise et ancien élève de l'université d'Oxford, s'enrôla dans la Congrégation des Oblats, qu'il édifia jusqu'à sa mort par la pratique des plus éminentes vertus. Atkinson l'y précéda, en qualité de frère convers, et persévéra également. Les autres furent tous très sympathiques à nos Pères, dont ils favorisèrent l'établissement à Leeds.

Une maison religieuse, dont les membres prêcheraient comme une mission permanente, était d'autant plus nécessaire, qu'il n'y avait, dans ce quartier si populeux, aucune église catholique, et que le docteur Pusey s'installait, en personne, dans son fief de Saint-Sauveur, pour tâcher de neutraliser, par son influence, l'effet produit dans l'esprit des habitants par l'abjuration si retentissante de ses ex-collaborateurs.

On loua un immeuble de dimensions suffisantes pour un début. La plus large de ses pièces, autrefois salle de danse, et, depuis, magasin, fut transformée en chapelle provisoire, sous le titre d'église Sainte-Marie, et inaugurée le 22 octobre 1851.

Ce modeste oratoire devint le théâtre de nombreuses conversions, non seulement parmi les protestants de toutes sectes, mais aussi parmi



Le Docteur Crawley, ministre anglican devenu Oblat de Marie.

les libres penseurs qui affectaient de ne professer aucune religion. Des faveurs surnaturelles et visibles montrèrent également combien cette œuvre était agréable à Dieu.

Relatons ici un de ces faits extraordinaires, dûment constatés.

Un soir, une femme catholique, se rendant à la prière, fut accostée par une vieille méthodiste, et, après une conversation de quelques instants, lui dit :

— Ne vous plairait-il pas d'entrer dans notre chapelle ?

— Oh ! très volontiers ; je ne serais pas fâchée de savoir ce qui s'y passe.

Côte à côte, elles assistèrent à la bénédiction du Saint Sacrement.

En sortant, la méthodiste qui jamais auparavant n'avait mis les pieds dans une église, et ne possédait pas la moindre connaissance de nos dogmes, dit à sa compagne en dialecte du comté d'York :

— *What a bonnie bairn was on that table to-night !* Quel joli petit enfant était sur la table, ce soir !

— Un petit enfant ! reprit la catholique très étonnée. Il n'y avait pas d'enfant sur l'autel, que vous appelez une table !

— *Oh yes ! there was !* Mais oui, il y en avait un, s'écria la méthodiste. N'avez-vous donc pas vu, quand ce *gentleman* revêtu d'un long manteau brillant sur les épaules, a ouvert la porte du buffet *(cupboard)* qui est sur cette table, comme un superbe enfant est apparu ? Il m'a souri ; je lui ai souri, moi aussi, et je lui ai dit, alors : « Oh ! charmant petit enfant ! délicieux enfant ! ta mère a bien raison d'être fière de toi ! » Longtemps je l'ai contemplé. Ensuite on a sonné la clochette ; tous ont subitement incliné la tête ; mais je n'ai pas voulu baisser la mienne, afin de continuer à regarder ce magnifique enfant. Après cela, le *gentleman* agenouillé au bas de la table, a gravi les degrés sur lesquels elle est posée, et a pris l'enfant pour le remettre dans le buffet. Alors, j'ai dit en moi-même : « Quel affreux courage ! Enfermer un si bel enfant dans cette étroite prison ! Il va sûrement étouffer là-dedans ! » J'étais colère, et je pensais qu'on aurait dû courir pour empêcher ce pauvre petit enfant d'être asphyxié, en l'arrachant au mains de ce méchant homme. Mais personne n'a bougé !

Très surprise d'un pareil langage, la bonne catholique dit à son amie :

— Voudriez-vous répéter cela au prêtre ?

— Oui ! bien volontiers.

Le P. Cooke arriva, et recueillit ce récit des lèvres mêmes de la vieille méthodiste. Absolument calme, elle ne semblait pas raconter quelque chose d'extraordinaire, certaine que chacun avait vu, comme elle, ce magnifique enfant.

Sans nulle idée du dogme de la Présence réelle, comment eût-elle été la victime de son imagination, échauffée, en cette circonstance, par un souvenir de ce qu'on lui aurait révélé, jadis, sur ce sublime mystère, puisqu'elle n'en avait jamais entendu parler ?

Une preuve incontestable de sa sincérité fut sa patience inaltérable et vraiment héroïque à souffrir tout ce qu'elle eut à endurer de la part de ses proches et de ses coreligionnaires, quand ils apprirent qu'elle

voulait se convertir au catholicisme. Ils ne lui épargnèrent aucun mauvais traitement, et tentèrent de l'entraîner à l'apostasie.

— Le sourire du merveilleux enfant a gagné mon cœur, répondait-elle invariablement.

Elle mourut saintement, moins d'un an après (1).

— Comme je goûte cet établissement de Leeds ! écrivait Mgr de Mazenod au P. Aubert. Tout ce qui s'accomplit par les nôtres en Angleterre est si consolant !

Bientôt la chapelle provisoire fut manifestement trop étroite. On dut se préoccuper de bâtir une grande église et des écoles spacieuses pour les jeunes gens des deux sexes.

Les Pères achetèrent donc, pour la somme de deux mille livres sterling, ou cinquante mille francs, un vaste terrain sur lequel ils se proposaient d'élever ces divers édifices. Le site ne pouvait être mieux choisi. C'était le plateau de *Richmond Hill*, colline dominant la ville entière. On avait de là un panorama superbe, non seulement sur la populeuse cité, mais sur plusieurs lieues à la ronde. Les Oblats la nommèrent montagne Sainte-Marie.

Au jour de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, 24 mai 1853, en présence d'une foule immense, l'évêque, Mgr Briggs, posa la première pierre. L'église, de style gothique, aurait deux cents pieds de long, soixante-quinze de large et quatre-vingt-dix de haut, avec un transept de cent pieds. Le fameux architecte Pugin se chargea d'en faire une des plus belles de l'Angleterre, par l'étendue des proportions, la hardiesse des voûtes, la pureté des lignes, l'harmonie de l'ensemble et la perfection des détails.

Richmond Hill devint ainsi pour Leeds ce qu'est pour Marseille Notre-Dame de la Garde, et ce que Notre-Dame de Fourvière est pour la ville de Lyon.

En même temps qu'on poussait activement les travaux de l'église, on construisait des écoles capables d'abriter chacune un millier d'enfants.

Réfugiées en France depuis leur départ de Penzance, les Sœurs Oblates furent rappelées de Notre-Dame de l'Osier. Pendant leur séjour en Dauphiné, elles avaient formé plus complètement à la vie religieuse les novices anglaises de bonnes familles qu'elles s'étaient agrégées. Grâce à ces éléments nouveaux, il leur fut possible de diriger

(1) Cf. R. P. Cooke, *Sketches*, t. II, p. 183 sq.

avec succès les écoles de jeunes filles auxquelles furent ajoutés successivement un orphelinat et un pensionnat, depuis très florissants. Elles instituèrent même des cours du soir pour les ouvrières employées dans les manufactures, durant la journée. Plus de cent cinquante les fréquentèrent, et y acquirent, avec une science plus profonde de leurs devoirs religieux, une foule de notions utiles. Les protestantes en profitèrent aussi. Beaucoup y trouvèrent la lumière qui, en les éclairant sur les vérités surnaturelles, prépara leur conversion, et assura leur salut.



Leeds. — Eglise Sainte-Marie bâtie par les Oblats.
(Voir aussi page 611.)

CHAPITRE XIV

Développement des œuvres de Liverpool

1851-1853.

§ I

Sanglantes séditions. Courage des Oblats.

Vers la fin de 1850, s'était produit en Angleterre un événement important, démontrant les progrès du catholicisme en ce pays. Pie IX, le 29 septembre, y avait rétabli la hiérarchie ecclésiastique. Les huit districts créés dix ans auparavant, cédaient la place à des diocèses plus nombreux et régulièrement organisés.

Cette mesure si légitime en soi, et dans laquelle les jurisconsultes de la Couronne ne découvrirent rien d'illégal, souleva, cependant, un orage formidable. Les évêques anglicans se crurent spécialement visés. Occupant encore les sièges érigés par saint Grégoire le Grand, ils pensaient volontiers, et tâchaient de persuader aux autres que le Pape les reconnaissait tacitement pour vrais successeurs des saints Augustin, Dunstan, Wilfrid, etc. A les entendre, ils n'avaient pas cessé de faire partie, eux et leurs ouailles, de l'Église catholique. Par cette confusion soigneusement entretenue, ils gardaient sous leur houlette bien des Puséistes que leurs études personnelles et la grâce de Dieu inclinaient au catholicisme.

En constituant la hiérarchie ecclésiastique, Pie IX n'avait mentionné aucunement les sièges antiques, et autrefois si célèbres, de Cantorbéry, York, Londres, possédés actuellement par les plus hauts fonctionnaires de l'église anglicane. Bien plus, il avait expressément affirmé supprimer entièrement tout ce qui avait été précédemment en vigueur. Cela signifiait nettement que l'église anglicane était formellement schismatique, et que le Souverain Pontife la tenait pour telle. Désormais, pour les âmes droites, plus d'illusion possible. Comment se flatteraient-elles d'être catholiques, si elles ne se soumettaient franchement à la juridiction du Vicaire de Jésus-Christ?

Pour obvier au danger dont ils se sentaient menacés, les évêques

anglicans voulurent prendre l'offensive. et empêcher par tous les moyens l'exécution du Bref apostolique. Cette pièce, disaient-ils, niait l'autorité religieuse de la reine d'Angleterre et de l'épiscopat anglais. Par elle le Pape prétendait à la suprématie spirituelle sur les sujets de Sa Majesté britannique. L'Angleterre serait-elle donc un fief dépendant de Rome ?...

Une vive campagne de presse s'engagea aussitôt. Les journaux les plus puissants et les plus répandus se mirent à la tête du mouvement. Le *Times*. le *Daily News*, le *Standard*, le *Morning-Post* rivalisèrent de violences et de ruses pour égarer l'opinion. Des libelles de tout genre furent semés à profusion dans le peuple, afin d'exciter sa haine. C'était un torrent d'injures les plus dégoûtantes contre la personne auguste de Pie IX et les évêques catholiques. Un lord promit publiquement une récompense à celui qui lancerait une pierre au visage du cardinal Wiseman, et s'engagea à prendre sur lui tous les frais du procès occasionné par cet abominable attentat.

Ainsi aiguillonnée, la populace ne tarda pas à se porter aux excès les plus regrettables. En divers endroits, on promena, au milieu de sauvages vociférations et de grossières insultes, des mannequins habillés en pape, en cardinaux, en évêques, en prêtres catholiques. On les traîna dans la boue ; puis on les brûla sur des bûchers ; ou on les jeta dans les ruisseaux et dans la mer, en présence de milliers de spectateurs poussant des cris furieux.

A Liverpool, les scènes de ce genre revêtirent un caractère d'acuité inouïe. Les Orangistes, ennemis séculaires des catholiques, considéraient comme une de leurs fêtes principales l'anniversaire de la victoire de la Boyne, par laquelle Guillaume III, de la maison d'Orange, consomma l'asservissement de l'Irlande (1er juillet 1690). En 1851, ils la solennisèrent par une ignoble mascarade. au cours de laquelle ils pendirent ostensiblement, sur une des places de la ville, une statue de la Sainte Vierge. Plus de cent mille hommes circulaient dans les rues. manifestant en sens divers, la plupart munis de sabres, de poignards et d'armes à feu.

Des altercations entre particuliers déterminèrent une bataille générale, qui cessa seulement, le soir, par la déroute des Orangistes. Constamment au milieu des combattants, les Oblats s'étaient efforcés de pacifier les esprits. Un grand nombre de mourants reçurent d'eux la dernière absolution, sur le théâtre même de la lutte.

Peu de jours après. le P. Noble écrivait à Mgr de Mazenod :

— J'ai vu le sang couler. et des hommes tomber autour de moi, blessés à coups de pistolet. Comme prêtres et ministres du Dieu

d'amour, nous avons tenté l'impossible pour dissuader nos paroissiens de sortir de leurs maisons, ce jour-là. Mais nous aurions plus facilement calmé une tempête de l'océan, que nous n'aurions réussi à les gouverner en cette circonstance, tant ils étaient exaspérés par les outrages sans nom proférés contre la Mère Immaculée de notre divin Sauveur.

L'énergique intervention des Pères eut, cependant, un résultat heureux : celui d'empêcher les Irlandais d'abuser de leur triomphe par des représailles. Le service qu'ils rendirent ainsi à la ville profondément agitée fut si évident, que le maire en exprima publiquement sa reconnaissance, et souscrivit une large somme en faveur des écoles que les catholiques songeaient à bâtir.

Quelques semaines plus tard, les scènes sauvages des premiers jours de juillet eurent une répercussion, à la suite d'un accident survenu dans cette sorte de hangar qu'était la chapelle provisoire de *Holy Cross*. Sous le poids de la foule, deux poutres de la tribune se brisèrent avec un horrible fracas. Craignant que toute cette misérable baraque ne s'effondrât, les assistants se précipitèrent dehors, se poussant les uns les autres, pour échapper au danger.

Les Orangistes jugèrent l'occasion favorable à une revanche. Sous prétexte de rétablir l'ordre dans la rue, les agents de police qui appartenaient tous à cette secte, tombèrent à bras raccourcis sur les catholiques, les frappèrent d'une manière brutale, et en blessèrent plusieurs.

Devant une agression aussi injuste, et malgré l'indignation qu'ils ressentaient, les Pères commandèrent aux Irlandais de rester froids ; mais ils portèrent l'affaire devant les tribunaux, et surent intéresser à la cause les magistrats les plus influents. L'inspecteur en chef de la police, gros personnage au traitement annuel de huit cents livres sterling (vingt mille francs), fut révoqué. Tous les agents de police coupables partagèrent sa disgrâce, et on les remplaça, en majeure partie, par des catholiques.

A ce propos, les Pères reçurent des lettres de félicitations de tous les points de l'Angleterre :

— C'est, disait-on unanimement, la plus grande victoire que les catholiques aient remportée à Liverpool, depuis longtemps.

Deux ans et demi plus tard, au mois de février 1854, le P. Noble s'étant mis à la tête des paroissiens de *Holy Cross*, marcha avec eux vers l'Hôtel de Ville, et obtint encore un succès de ce genre. Il empêcha, par son éloquence et sa fermeté, l'assemblée municipale de voter et de transmettre au Parlement un *bill* nuisible aux catholiques. Le récent historien de Liverpool constate que, dans cette circonstance également mémorable, le P. Noble montra autant de courage que de génie poli-

tique : *The political genius of the courageous Oblate Father saved Liverpool from that discredit* (1).

§ 2

Les Écoles.

Sans rechercher le bruit, mais simplement en faisant vaillamment leur devoir, les Oblats étaient devenus célèbres.

Le jour même du fameux jugement contre les *policemen*, un riche Irlandais aborda le P. Noble, et, lui glissant dans la main un chèque de cent livres (deux mille cinq cents francs), lui dit :

— Pour vos écoles... Mais je ne m'arrêterai pas là. Quand vous commencerez la construction de l'église, venez chez moi : je vous donnerai autant, et plus encore.

D'autres catholiques, favorisés des biens de la fortune, lui disaient :

— Puisque vous êtes l'instrument dont Dieu s'est servi pour renverser les policiers orangistes, comptez sur nous pour vous aider à bâtir non seulement les écoles, mais l'église et la maison de communauté pour les Pères qui doivent la desservir.

Quant aux pauvres Irlandais qui composaient la masse du peuple, ils étaient enthousiasmés, et promettaient, eux aussi, leur concours. Chacun d'eux, par suite de sa gêne, ne pourrait pas donner beaucoup ; mais ils donneraient avec persévérance, chaque mois, ou chaque semaine. De fait, ils versèrent fidèlement leur obole, et, vu leur nombre, la somme offerte par eux atteignit un chiffre considérable.

Ainsi de grandes œuvres purent être entreprises à Liverpool et menées à bonne fin.

On commença par celle des écoles, comme de beaucoup la plus urgente, malgré le déplorable état de la chapelle provisoire, véritable étable de Bethléem. Mais les âmes avant tout. Quelques années plus tard, le cardinal Manning loua chaudement les Oblats d'avoir si admirablement compris les besoins de cette population : *they had acted*, disait-il, *with their traditional good sense* (2).

Dans la paroisse de *Holy Cross*, en effet, il y avait deux mille cinq cents enfants de quatre à quatorze ans, exposés à se perdre. Les sectaires avaient ouvert, non loin de la chapelle provisoire, à *Hudson street*, une école de perversion, dans laquelle ils attiraient les enfants

(1) Th. Burke, *Catholic history of Liverpool*, in-8°, Liverpool, 1910, ch. v, p. 113-115.
(2) Cf. Burke, *Catholic history of Liverpool*, p. 107.

de pauvres familles, en leur distribuant gratuitement des habits et de la nourriture. Ceux qui succombaient à cette tentation si terrible pour des gens torturés par la faim, étaient endoctrinés par de faux sages, soucieux de les détacher promptement de ce qu'ils appelaient les erreurs de Rome.

La pose de la première pierre, à *Fontenoy street*, se fit avec une pompe extraordinaire, le 31 mai 1852. Suivant le *Catholic Standard*, journal de Londres qui en publia le récit, jamais rien d'aussi beau n'avait eu lieu à Liverpool. Plus de trente mille personnes se rendirent majestueusement en procession, à travers la cité, vers l'emplacement choisi. Des centaines d'enfants, revêtus du même uniforme et portant des oriflammes, marchaient en tête, précédés de la musique. Dans le cortège, d'autres fanfares. Le long du parcours, une foule avide de voir. Aux fenêtres et aux balcons, des grappes humaines.

C'est qu'il était vraiment merveilleux le spectacle de cet interminable défilé de près de deux heures. Les nombreuses confréries de la ville avec leurs croix et leurs bannières, les sociétés de tempérance et les divers corps de métiers y prirent part.

Avant l'accomplissement des rites sacrés, le P. Noble monta sur une haute estrade de vingt mètres. Une trentaine de prêtres et les notabilités catholiques l'entouraient. Son discours provoqua l'enthousiasme de la multitude. Les protestants eux-mêmes en furent si touchés, qu'ils envoyèrent, dans l'après-midi, leur musique jouer une aubade de plus d'une heure devant la maison des Pères.

Le soir, dans la salle du grand théâtre, un *meeting* présidé par le principal magistrat de la ville, *the high sheriff*, Sir Blundell, conquit à l'œuvre la bienveillance des classes dirigeantes.

Chargés spécialement de cette lourde entreprise, les Pères Noble et Egan ne négligèrent rien pour en assurer le succès. Sur leur initiative, les dames des premières familles de l'Angleterre organisèrent un brillant bazar de charité. Il se tint dans les salles de l'Hôtel de Ville, le *City hall*, et ne dura pas moins de huit jours. Pour en rehausser l'éclat, le colonel commandant de la place prêta ses musiciens. L'exposition des objets de valeur ravit les visiteurs, et le produit de la vente s'en ressentit.

Par les diverses industries de leur zèle actif et intelligent, les Pères recueillirent, en moins d'une année, plus de cent mille francs.

En quinze mois, l'édifice était complètement terminé et meublé. De l'avis unanime, les catholiques ne possédaient pas de plus belles écoles, ni en Angleterre, ni en Écosse, ni en Irlande. Une des salles avait jusqu'à vingt-cinq mètres de long, quinze de large et douze de

haut. Elle aurait pu, au besoin, servir d'église provisoire. Enfin, ce palais scolaire était doté d'un revenu annuel de douze mille francs pour le traitement des instituteurs et des institutrices, celles-ci appartenant à la communauté religieuse des *Sisters of Mercy*.

On l'inaugura avec bonheur, le 14 novembre 1853. Outre les classes ordinaires, on y fit des cours du soir pour les adultes obligés de gagner leur pain quotidien, en travaillant, le jour, dans les manufactures.

A *Holy Cross*, le ministère prenait de plus en plus d'extension, et équivalait à une mission permanente, aux fruits très abondants pour le salut des âmes. Des conférences dialoguées, chaque dimanche après vêpres, attiraient une multitude de protestants. Un orateur présentait les objections des hérétiques, et un autre les résolvait. Cette excellente pratique, en même temps qu'elle fortifiait les catholiques dans leur foi, ébranlait les hétérodoxes et détermina beaucoup de conversions.

Dès le mois de juillet 1851, les Oblats avaient aussi créé un journal hebdomadaire, *The catholic Citizen*, qui contribua puissamment à propager les idées saines dans la population (1).

Parmi les collaborateurs des Pères Egan et Noble, signalons les Pères Hickey, Bradshaw, Dutertre, Cooper, Jolivet, etc.

(1) Cf. Th. Burke, *Catholic history of Liverpool*, p. 110.



CHAPITRE XV

Sicklinghall (Lys Marie)

1852-1855

Les travaux évangéliques des fils de Mgr de Mazenod les mirent en rapport avec un riche catholique anglais, très pieux, M. Middleton, qui, les estimant davantage à mesure qu'il les connaissait mieux,



Sicklinghall. — Au fond, en face, l'église et la maison des Pères, attenante à celle-ci.

désira, dès 1848, les posséder sur ses terres. Les multiples fondations qu'on avait en vue, et le chiffre relativement restreint de sujets britanniques dont on disposait alors, ne rendirent ce projet réalisable que quatre ans plus tard.

Dans un des sites les plus pittoresques du comté d'York ; tout près de Wetherby, à une dizaine de kilomètres de la ville de Harrogate, si célèbre par ses sources d'eaux minérales qui en font une des

plus aristocratiques stations balnéaires de la Grande-Bretagne : à peu de distance de Leeds, se trouve Sicklinghall. Ce n'est pas une ville populeuse. On ne rencontrait, là, en 1850, que quelques centaines de catholiques disséminés sur une vaste étendue, et cinq mille protestants. M. Middleton y avait bâti une jolie église gothique, avec une maison de communauté attenante, entourée d'un agréable jardin. Il donna le tout à la Congrégation, en y ajoutant une rente annuelle pour le service de la chapelle et les missions dans la campagne.

Au mois d'avril 1852, les Pères prirent possession de cet endroit charmant, qu'ils appelèrent Lys-Marie, par amour pour la Vierge Immaculée. Comme on y goûtait une tranquillité complète, la pensée se présenta vite d'y transporter le noviciat et le scolasticat. Cette combinaison permettait de quitter Maryvale, dont l'entretien était trop dispendieux. On y établit également, un peu plus tard, un juniorat.

Rarement, dans les milieux de ce genre, se passent des événements assez remarquables pour entrer dans le cadre d'une Histoire. Le bien s'y accomplit sans bruit, et l'avenir s'y prépare sous le regard de Dieu.

Voici ce que le P. Aubert disait de Sicklinghall, dans son Acte de visite du mois d'août 1855 :

— Communauté nombreuse, régulière et fervente. La paix et une céleste joie y règnent. Malgré les éléments divers qui la composent, elle forme une famille, dont le supérieur est le père aimé, et dont les membres vivent en frères.

Le maître des novices, le P. Richard, arrivé au commencement de février 1853, était un saint, mais un de ceux que le Seigneur montre seulement à la terre. Nous aurons bientôt à parler de sa précieuse mort.



CHAPITRE XVI

Galashiels

1852-1860

§ 1

Situation religieuse de l'Écosse au milieu du XIXe siècle.

L'heure sonnait pour les Oblats de s'établir en Écosse.

Beaucoup moins avancée que l'Angleterre dans son mouvement de retour à la vérité, cette région demeurait encore sous l'administration des vicaires apostoliques. Le calvinisme, prêché trois cents ans auparavant avec une sorte de frénésie par l'infâme Jean Knox, prêtre apostat, marié et remarié, y devint bientôt cruellement persécuteur. En abolissant le culte catholique, au mois d'août 1560, le Parlement défendit d'assister à la messe sous peine de confiscation d'abord, de bannissement ensuite, et, enfin, de mort (1).

Plus connus sous le nom de puritains, ou de presbytériens, les hérétiques d'Écosse rejetaient l'épiscopat comme contraire à l'enseignement de la Bible. Quand Charles Ier d'Angleterre essaya de leur imposer l'épiscopalisme anglican plus favorable aux prérogatives royales, tous se soulevèrent et soutinrent obstinément la lutte. Cette guerre aboutit pour le monarque à la perte de la couronne et de la vie. Il fut décapité en 1649, ayant vu se révolter contre lui, dans ses propres États, les représentants des Communes, presbytériens pour la plupart.

Cette secte persista opiniâtre en Écosse. A l'époque dont nous écrivons l'histoire, ses membres se distinguaient trop souvent encore par le plus intolérant des fanatismes.

(1) Cf. Fleming, *The Reformation in Scotland*, in-8°, Londres 1910, p. 228, 440, 461.

§ 2
La famille de Walter Scott.

Que les voies de Dieu sont insondables !

C'est de l'héritier de l'illustre romancier Walter Scott que la Providence se servit pour introduire en Écosse les Oblats de Marie. Ainsi profiteraient à la conversion des âmes les revenus des terres ayant appartenu autrefois à l'Église, et dont l'hérésie l'avait injustement dépouillée.

Le 21 septembre 1832, à l'âge de soixante et un ans, après une existence de gloire, le célèbre écrivain auquel sa plume féconde rapporta des millions, s'éteignait dans son château d'Abbotsford, à une quarantaine de kilomètres au sud d'Édimbourg, entre les deux villes de Melrose et de Galashiels. Lorsqu'il l'acheta, en 1805, ce n'étaient que des murs lézardés, près des ruines d'une abbaye du XIIe siècle, fondée par le roi David Ier, fils de sainte Marguerite d'Écosse, dans le voisinage de l'endroit où la rivière la Tweed offre un gué commode. Voilà pourquoi cet ancien palais abbatial se nommait Abbot's ford : *Gué de l'Abbé*. Ces débris d'un passé si lointain paraissaient à l'ardente imagination de Walter Scott comme les témoins d'un monde évanoui, qu'il voulait ressusciter, avec ses légendes, ses coutumes, ses intrigues, ses crimes et ses combats.

En considérant la nature âpre et tourmentée qui encadre ce site poétique, l'âme rêveuse du littérateur conçut l'idée première de ces magnifiques descriptions dont ses récits sont émaillés. Il ne dépensa pas moins de soixante mille livres sterling (plus de quinze cent mille francs) pour restaurer le vieux manoir ; y ajouter des constructions moyenâgeuses, qui, par leur originalité, en faisaient, selon son expression, un roman de pierre et de mortier ; l'entourer de plantations superbes ; transformer ses galeries et ses salons en musée médiéval de porcelaines, armures, bibelots, meubles curieux, tapisseries, livres rares, etc.

A partir de 1811, il y résida. Pendant vingt années, jusqu'à sa mort, Abbotsford constitua un centre d'irrésistible attraction pour les touristes et les voyageurs, ses lecteurs enthousiastes.

Leurs pérégrinations multipliées vers ces montagnes et ces vallées profondes des *Lowlands* et des *Highlands* si largement peintes dans les écrits du maître, et au milieu desquelles se meuvent ses héros, ont largement contribué, a-t-on dit, au rapprochement politique et social des Anglais et des Ecossais ; mais elles n'eurent aucune influence, au

point de vue religieux. Sur le cercueil de Walter Scott, une prière presbytérienne fut prononcée.

Ses deux enfants étant décédés, le vaste domaine et l'opulent château devinrent la propriété de sa petite-fille, qui épousa un riche Écossais, M. James Hope. Celui-ci, récemment converti à la vraie Foi, résolut d'établir, tout près d'Abbotsford, à Galashiels, en y consacrant une partie des revenus de l'ancienne abbaye, une maison religieuse, dont les membres s'adonneraient au saint ministère auprès des catholiques et à l'évangélisation des protestants. De là, ces ouvriers de la bonne nouvelle rayonneraient jusque dans les régions septentrionales de l'île.

§ 3

Les Oblats en Écosse.

Dans ce but, M. Hope s'adressa à Mgr Gillis, vicaire apostolique du district d'Édimbourg. Ce prélat, non moins remarquable par son talent d'orateur et de controversiste que par la trempe de son caractère et ses vertus, connaissait et appréciait les Oblats.

Déjà, pendant le Carême de 1850, le P. Noble avait donné, à Édimbourg, une mission de cinq semaines, durant lesquelles il monta en chaire deux fois par jour, et confessa plus de trois mille personnes, passant pour cela quotidiennement quatorze heures au confessionnal.

Au mois de mars 1852, les PP. Cooke et Hickey avaient prêché, avec non moins de succès, le jubilé dans la ville épiscopale ; puis, dans les alentours, une série de retraites ou de missions, aux fruits très abondants. Le nombre des pécheurs et des retardataires qui s'approchèrent du Tribunal de la pénitence fut si considérable, que les Pères durent rester au confessionnal ordinairement de dix heures du matin jusqu'à minuit. Les curés des paroisses exprimèrent en termes non équivoques leur admiration et leur gratitude pour des résultats aussi merveilleux.

Tant d'éloges venus de divers points confirmèrent Mgr Gillis dans sa pensée de fixer les Oblats auprès de lui. Son dessein était, d'abord, de les appeler à Édimbourg même, ou plutôt à Leith qui en est le port de mer, et qui est relié à la cité par le superbe *Leith Walk*, boulevard de deux à trois kilomètres de long, bordé de beaux édifices. Leith, continuation de la capitale de l'Écosse, forme, à lui seul, une ville de quatre-vingt mille habitants.

Les circonstances ne permettant pas encore la réalisation de ce projet, Mgr Gillis accepta pour les Oblats les propositions de M. Hope.

Galashiels, sur la Gala, près de son confluent avec la Tweed, occupe

dans une charmante vallée un des sites les plus pittoresques de l'Europe. Cette ville qui ne comptait, alors, que de six à sept mille âmes, n'est distante d'Abbotsford que de deux à trois kilomètres. L'héritier de Walter Scott y avait acquis, au centre de la cité, un vaste terrain, et y faisait bâtir une église qui serait bientôt terminée. A côté



Le P. Charles Bellon.

s'élevait, entourée d'un grand jardin et toute meublée, la maison qu'il destinait aux Pères. Pour leur entretien et les frais des missions, il assurait une rente annuelle convenable. En outre, il construirait deux écoles, l'une pour les jeunes filles et l'autre pour les garçons.

En l'absence du P. Aubert, le P. Bellon, comme délégué du Supérieur général, signa, le 31 décembre 1852, le contrat par lequel M. Hope confiait cet établissement à la Congrégation.

— Chacun ici est très bon pour nous, écrivait le P. Dutertre. M. et Mme Hope ne peuvent contenir leur joie de nous posséder. On nous regarde comme les apôtres de l'Écosse, où il n'y a pas d'autres religieux encore. Nous tâcherons de nous rendre dignes de l'excellente opinion qu'on a de nous... Mais quel travail nous attend, et à quels obstacles de tout genre n'irons-nous pas nous heurter !... Comparée à l'Écosse, l'Angleterre est entièrement romaine ! Jugez par là !...

Il n'y avait, en effet, à Galashiels que trois cents catholiques, et à peine un millier dans les comtés environnants. La plupart étaient de pauvres Irlandais, chassés de leur pays par la misère, et dont la foi se trouvait exposée à beaucoup de périls, dans une région jusqu'à ce moment si hostile à l'Église.

Non seulement les Oblats se dévouèrent au salut de ces malheureux, trop souvent délaissés à cause de la pénurie de prêtres ; mais ils coururent après les brebis égarées, pour en ramener le plus possible au bercail. Leurs prédications attirèrent les protestants à leur chapelle, dissipèrent les préjugés et ouvrirent les cœurs aux inspirations d'en haut.

Une cinquantaine de conversions récompensèrent ces premiers labeurs.

Devant ces résultats qui en présageaient d'autres, les ministres presbytériens prirent l'alarme. Ils mirent tout en œuvre, même les moyens les plus violents, pour dissuader leurs adeptes d'écouter les « papistes » ; mais ces efforts de l'enfer n'empêchèrent pas le bien de s'opérer.

Parmi ceux qui se réjouirent le plus de l'arrivée des Oblats à Galashiels, nous devons un souvenir spécial à lord Henry Keer et à sa famille. Cet homme des plus respectables, d'abord archidiacre anglican, avait, en renonçant à l'église gouvernementale, perdu ses prébendes et sa fortune. M. Hope, son beau-frère, lui céda généreusement l'usufruit d'un cottage et d'une propriété suffisante pour le faire vivre modestement.

Quoique cette position fût si différente de celle qu'il avait eue auparavant, lord Henry Keer, ainsi que sa noble compagne, ne regrettait qu'une chose : être rentré si tard dans le sein de la véritable Église.

Très assidu aux offices, il communiait fréquemment, imité en cela, comme dans la pratique des autres vertus, par les membres de sa famille.

L'année ne s'était pas écoulée, que, pour répondre aux désirs de la

population, il fallut créer un autre centre de missions à Kelso, jolie petite ville de quatre à cinq mille habitants, distante d'une vingtaine de kilomètres. Près de là, également, se dressent les ruines majestueuses d'une abbaye, fondée, vers 1130, par le roi David Ier, et détruite par les calvinistes en 1545. Ces restes imposants attestaient l'ancienne vitalité du catholicisme dans ces contrées désolées par le schisme et l'hérésie.

Plusieurs autres stations aussi furent ajoutées, soit afin de procurer aux Irlandais, dispersés dans un rayon de cent kilomètres, plus de facilité pour accomplir leurs devoirs religieux ; soit afin de prendre plus directement contact avec les dissidents.

Deux ministères bien distincts sollicitaient donc le zèle des Pères : l'un, régulier auprès d'une population fixe ; l'autre, nécessitant des courses apostoliques très nombreuses et de longue haleine.

En même temps, le clergé ne cessait de les appeler dans les paroisses pour des retraites et des missions.

De plus, ils furent, là aussi, en relations avec beaucoup de personnages de l'aristocratie anglaise attirés à Galashiels par M. Hope et par Abbotsford.



CHAPITRE XVII

Dublin (Inchicore)

1856-1861

§ 1

Les Oblats en Irlande. Mission de Dublin.

Nos communautés d'Angleterre et d'Écosse s'étant raffermies, Mgr de Mazenod jugea le moment venu de tenter un nouvel effort, décisif cette fois, pour introduire la Congrégation en Irlande. Vers la fin de 1855, il chargea le P. Cooke d'aller poser les bases de l'établissement projeté.

La distraction d'un étranger fut le moyen dont Dieu se servit pour susciter une série d'événements qui amena la conclusion de l'affaire.

En débarquant à Dublin, le P. Cooke prit un fiacre, et désigna un hôtel situé dans la partie nord, ou ville neuve, sur la rive gauche de la Liffey, fleuve qui divise la cité en deux moitiés presque égales. Par une méprise inexplicable, le cocher se dirigea du côté opposé, vers un hôtel du quartier sud, en face duquel il s'arrêta. Le P. Cooke, trouvant cette maison à sa convenance, ne protesta point. Il s'y installa, et apprit avec plaisir que, dans une rue voisine, la *John's street,* s'élevait une chapelle : celle des Augustiniens.

Dès le lendemain, il y célébra la messe.

Après l'action de grâces, il conversa quelques minutes avec le Prieur de ces religieux, le docteur Crane, depuis évêque de Sandhurst. Celui-ci, charmé par les qualités de son visiteur, ne consentit pas à terminer ce colloque, sans avoir reçu la promesse que les Oblats donneraient une mission dans son église, durant le mois de mai.

Prêchée par les Pères Cooke, Gubbins (James), Fox et Arnoux, elle eut un succès extraordinaire. Leur parole puissante remua profondément la population de cette vaste paroisse, et Dieu se plut à répandre des bénédictions abondantes sur leurs travaux. Jour et nuit, les confessionnaux furent assiégés. Dès trois heures du matin, une foule compacte

se massait vers l'église, attendant l'ouverture. Aussitôt des flots humains s'y précipitaient, et l'envahissaient complètement. Beaucoup, par précaution, ne s'étaient pas couchés, restant, là, toute la nuit, afin d'avoir une bonne place. Quatre prêtres n'eussent pas suffi pour tous ces pénitents. Les Missionnaires débordés demandèrent du secours. Les Augustiniens s'unirent à eux, ainsi que plusieurs membres du clergé séculier.

De tous côtés, quand, après de longues heures, les gens s'apercevaient que leur tour n'arriverait peut-être pas, retentissaient des gémissements et des supplications :

— Père, je vous en prie, entendez-moi, aujourd'hui ! Il y a dix, quinze, vingt ans que je ne me suis pas confessé ! J'ai peur de mourir avec tant de péchés mortels !...

Un journal anglais publia, le 15 mai 1856, un article, dont nous traduisons quelques passages :

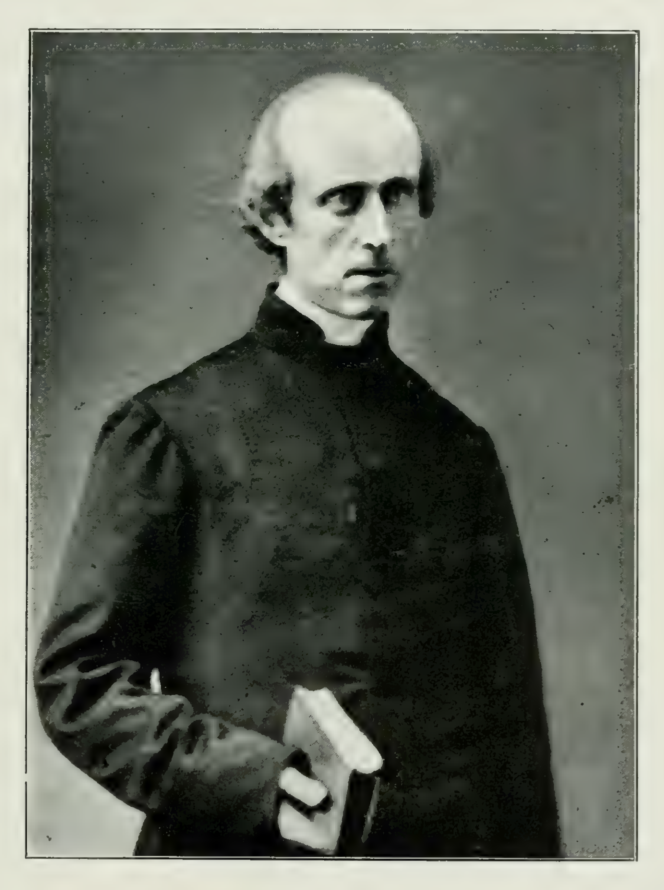
— Si l'on veut savoir ce qu'est une mission catholique, qu'on se rende à Saint-Augustin, à n'importe quel moment du jour et de la nuit ! Les cérémonies les plus émouvantes s'y succèdent. A trois heures, messe et instruction pour les ouvriers ; ensuite, de même pour les classes plus fortunées ; puis, catéchisme pour des légions d'enfants ; et, ainsi jusqu'au soir... Parallèlement, un ensemble de pieuses manœuvres, très intelligemment combinées, afin que nul n'échappe à leur bienfaisante influence... Et quelle onction ! quel zèle ! quel pathétique entraînant ! Les sermons de cette semaine sur le salut et les vérités éternelles ont produit un effet indescriptible ! *The powerful practical sermons during this week on salvation and on eternal truths cannot be described, and have already produced the most extraordinary results !* Dieu seul et ses anges en connaissent exactement les fruits ! Parfois aussi, quelles scènes charmantes et délicieusement touchantes, comme, hier soir, par exemple, la splendide procession des Enfants de Marie !... Ce que nous disons, loin d'être exagéré, n'est qu'une simple esquisse... Comment estimer au juste la valeur de ces exercices ? Milliers de catholiques raffermis dans la foi ! milliers de pécheurs régénérés dans les eaux de la pénitence ! milliers d'égarés rentrés au bercail ! Oh ! sainte Église de Jésus-Christ, de combien de grâces innombrables et d'ineffables consolations n'es-tu pas la dispensatrice, toi qui es guidée par l'Esprit de Dieu et soutenue par la présence de ton céleste Époux ! *Oh ! Holy Church of Christ ! of what unnumbered an inconceivable blessings and graces art thou not capable, guided and directed as thou art by the spirit of God and the presence of Jesus Christ !...*

§ 2

Une église pour douze cents personnes construite en quatre jours.

Très chaleureusement, l'archevêque de Dublin, Mgr Cullen, remercia les Oblats, le jour de la clôture ; puis, il leur dit :

— Dans quel faubourg de la ville désirez-vous vous établir ?



Le P. Cooke.

Le P. Cooke ne s'attendait pas à cette question, du moins ainsi formulée. Son projet était de fonder une maison, dans les environs de la capitale ; mais se fixer à Dublin lui avait paru impossible, vu le chiffre des communautés déjà existantes.

Dominant sa surprise, il répondit à tout hasard :

— Kilmainham !

C'était le faubourg confinant à Saint-Augustin.

En prononçant ce nom, le P. Cooke n'avait pas songé que Kilmainham comprenait Inchicore, quartier habité par une nombreuse population d'ouvriers, absolument dépourvue de secours religieux.

Aussi, à cette ouverture, le prélat ne put retenir un soupir de contentement :

— Oh ! oui ! très volontiers ! Je vous donne toute autorisation. Choisissez l'emplacement qui vous plaira !

Appelé à un notable développement, Inchicore allait bientôt faire partie intégrante de la capitale. La plus importante Compagnie des chemins de fer de l'Irlande, la *Great Southern and Western Railway Company*, y avait bâti des entrepôts considérables et des ateliers immenses pour la construction de ses wagons et de ses locomotives.

Un millier d'ouvriers s'occupaient constamment à ces travaux. La plupart, ainsi que les surveillants, contremaîtres, ingénieurs, inspecteurs, mécaniciens, demeuraient tout près, dans des *cottages* édifiés pour eux par la Compagnie. Les administrateurs les avaient choisis avec soin dans les principaux centres manufacturiers d'Angleterre et dans les plus renommées usines de métallurgie.

Habiles, intelligents, parfaitement dressés, irlandais en général, ces hommes avaient, presque tous, vécu de longues années dans l'oubli complet de leurs devoirs, au milieu de camarades pervertis et schismatiques, dont fourmillaient les cités industrielles. Inchicore se trouvant à deux ou trois kilomètres de l'église, le plus grand nombre n'assistaient jamais à la messe, et on ne savait même pas s'ils étaient baptisés.

Au sein de cette population abandonnée, Dieu plaça le premier établissement, en Irlande, des Oblats de Marie.

Pour cette fondation, le P. Cooke, après plusieurs semaines de recherches, jeta les yeux sur une maison d'assez bonne apparence, entourée d'un grand jardin, et dans un site agréable. Elle appartenait à un Juif !... Le propriétaire n'eût pas manqué d'exiger un prix exorbitant, s'il avait pu, avant la signature du contrat, se douter du but de l'acheteur. L'affaire fut menée rondement, et, grâce à Dieu, conclue à des conditions avantageuses, dans la dernière quinzaine du mois de juin 1856.

Dès le dimanche suivant, la messe fut célébrée dans une des salles de l'habitation transformée en oratoire.

Il fallait, cependant, un local plus vaste pour les assistants qu'on espérait voir se multiplier bientôt. Le P. Cooke se mit aussitôt en

relation avec quelques hommes entreprenants, pour leur demander quel était, selon eux, le meilleur moyen de résoudre la difficulté.

Un jeune charpentier, présent à l'entretien, s'écria :

— En moins d'une semaine, je me charge de construire une chapelle en bois capable de contenir plus de mille personnes !

— Allons donc ! c'est une plaisanterie !

— Non, non ! Laissez-moi faire, et vous verrez.

Comme il paraissait très entendu et réellement dévoué, on s'en remit à lui.

A l'instant, il se rendit auprès des ouvriers employés par la Compagnie des chemins de fer, et sollicita leur aide.

Dans tous les ateliers la nouvelle se répandit vite que les Pères se proposaient de procurer à la population une chapelle en rapport avec ses besoins. On l'accueillit avec sympathie, puis avec enthousiasme.

Le mardi, 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste, une énorme quantité de matériaux était déjà amoncelée dans le jardin. A six heures du soir, après leur journée régulière, *sept cents* ouvriers de la *Railway Company* se présentèrent pour offrir gratuitement leurs services. Ils vinrent quotidiennement, pendant trois heures consécutives, tailler les poutres, scier les planches, les raboter, les polir, les adapter, les mettre en place, les clouer. C'était un bruit assourdissant de marteaux et de haches, uni aux grincements de la scie et du rabot. Mais ce vacarme dut monter jusqu'au ciel comme une prière.

A dix heures du soir, le samedi, le dernier coup de marteau était donné.

Ainsi, en quatre jours, ou, plus exactement, en treize heures, ces braves gens avaient achevé une chapelle assez vaste pour contenir de mille à douze cents personnes, et très élégante d'aspect, avec son architecture gothique.

Le lendemain, dimanche, 29 juin, fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, une messe solennelle y fut chantée, en présence d'une foule compacte.

Il y avait quelque chose de plus étonnant encore que cette construction si rapide : c'était le merveilleux réveil de la foi endormie et de l'amour des pratiques religieuses dans ces phalanges d'ouvriers. Ils avaient concouru généreusement à l'érection d'un sanctuaire à Marie Immaculée. La Sainte Vierge les récompensait en les attirant dans la voie du ciel.

Étonnés eux-mêmes de se trouver là, ils ne l'étaient pas moins d'y rencontrer leurs compagnons.

L'un d'eux, absent pendant le peu de temps qu'avait duré le travail, fut, dès son retour, conduit au nouveau temple par sa femme, empressée à le lui faire admirer.

— Eh bien! n'es-tu pas surpris, lui dit-elle, que cette église ait pu être terminée en quatre jours!

— Oui! certes! je le suis! Mais ce qui me dépasse, ce qui me renverse, c'est d'y apercevoir John B... récitant des prières!

Ce John B... était un de ceux que tous s'accordaient naguère à considérer comme un mécréant, et non sans motif, à en juger par ses discours, non moins que par ses actes. Mais il n'avait pas refusé sa collaboration, et Dieu l'avait éclairé.

Dans ce monument sorti de terre comme par enchantement, s'engageaient, parfois, à voix basse, entre ces rudes ouvriers agenouillés, des dialogues dans le genre de celui-ci :

— Comment! tu es là, toi!

— Oui!

— Tu es donc catholique ?

— Eh! oui!

— Je ne m'en serais jamais douté! Il y a longtemps que je te connaissais, cependant!

— Que veux-tu? j'avais tort, je le confesse!...

Puis, après quelques regards furtifs jetés à droite et à gauche sur la nombreuse assistance :

— Et un tel, sur ce banc : il est donc catholique, lui aussi!...

— Eh! oui!

— Pas possible!

— C'est pourtant vrai. Regarde comme il prie.

— En effet! sans forfanterie aucune; mais sans respect humain, non plus! C'est à ne pas en croire nos yeux! Je vais d'étonnement en étonnement.

Ici, une pause...

Ensuite reprise de la petite conversation :

— Et ce sont les Pères qui ont accompli ce tour de force de rendre cet impie d'autrefois dévot comme un ange?...

— Oui!

— Si ce n'est pas, là, un miracle, que mon nom s'efface de ma mémoire!

— Je suis de ton avis : c'est prodigieux.

— Mon cher, sais-tu ce que je pense?... Saint Patrice nous a bien envoyé les prêtres dont nous avions besoin... Ce qu'il va falloir marcher droit, maintenant!...

— On s'en trouvera mieux.

— Je ne dis pas non, mais...

Nouveau silence ;... puis, sur un ton quelque peu inquiet :

— Est-ce qu'ils nous imposeront le *pledge ?*

— Je le crains !

— Diable ! ce ne sera pas gai, alors !

— Si tu ne veux pas, tu n'es pas forcé de leur obéir...

— Assurément ! mais, vois-tu, il n'est guère facile de leur résister : ils vous disent les choses, d'une façon !... et puis, sous peine d'être montré au doigt, on est bien obligé de suivre l'exemple des camarades. S'ils promettent, eux, de ne plus boire de whisky, que faire ?...

— Tu le promettras. Ta femme en sera très contente, et tes enfants aussi.

— Penses-tu donc que les Pères établissent bientôt la Société de tempérance ?...

— On chuchote que c'est leur intention.

— Alors ! nous ne sommes pas au bout de nos surprises ! nous en verrons d'autres !...

Peu de temps après, en effet, les Oblats prêchèrent une grande mission, pendant cinq semaines.

A chaque exercice, l'édifice se remplissait. Inspecteurs, mécaniciens, chauffeurs, conducteurs de trains étaient largement représentés. Les Pères prirent un soin spécial des intérêts spirituels de ces hommes, de qui dépendent constamment des milliers de vies. Du matin au soir, et une partie des nuits, les confessionnaux étaient assiégés.

Dieu se plut à bénir ces travaux apostoliques. La plupart de ces gens, si longtemps sans religion, devinrent de parfaits chrétiens. Le vice de l'ivrognerie, si commun parmi les ouvriers d'Angleterre et d'Irlande, fut combattu jusque dans ses derniers retranchements. Des victoires éclatantes couronnèrent ces persévérants efforts.

Pendant cette mission, l'archevêque de Dublin, Mgr Cullen, accompagné d'un de ses vicaires généraux, Mgr Yore, fit sa première visite à Inchicore. Les deux prélats ne pouvaient cacher leur stupéfaction, en admirant cette église, élevée de toutes pièces en quatre jours seulement. Leur cœur surtout débordait de reconnaissance, à la pensée que, malgré ses dimensions, elle ne suffisait pas. Il faudrait bientôt en élever une autre plus vaste, solidement bâtie en bonnes et belles pierres.

§ 3

Les écoles. Le Fr. Biggan.

Afin d'arracher la jeunesse au prosélytisme des maîtres protestants, on s'empressa d'inaugurer, en octobre, une école catholique sous la direction de Frères convers Oblats, préparés à ce ministère.

L'un surtout, le Fr. Biggan, irlandais, né à Cootehill, dans la province de l'Ulster, avait une véritable valeur. Après des études très sérieuses, adolescent, il remporta le prix de mathématiques dans un concours public. Ce triomphe lui ouvrait les portes de l'université de Dublin, et lui permettait d'aspirer aux honneurs lucratifs que cette Institution, si richement dotée, réserve à ses membres. Mais, pour cela, il aurait dû transiger avec sa conscience. Il préféra garder intacte la foi de son baptême et renonça à ces avantages temporels.

Pendant plusieurs années, il enseigna dans son pays natal. Il souffrait en songeant que les enfants de ses compatriotes fixés en Écosse, étaient exposés à se pervertir au milieu des presbytériens. Ayant appris qu'à l'École nationale d'Édimbourg, une place de professeur devait être donnée au concours, il se présenta pour subir l'épreuve. Malgré les préventions suscitées dans l'esprit des examinateurs par sa double qualité d'irlandais et de catholique, ceux-ci, contraints par l'évidence de son mérite hors de pair, lui attribuèrent le poste vacant.

Mgr Gillis conçut pour lui tant d'estime qu'il l'employa comme secrétaire, autant que les fonctions pédagogiques lui en laissaient le loisir.

Au palais épiscopal d'Édimbourg, M. Biggan connut les Oblats. Dès lors, il résolut de se consacrer entièrement à Dieu, sous la bannière de Marie Immaculée, dans l'humble, mais si méritoire condition de Frère convers.

Le principal obstacle à la réalisation de son projet vint de Mgr Gillis lui-même, qui ne pouvait se décider à se séparer d'un collaborateur aussi précieux. Il finit par céder, et le pieux instituteur alla faire un noviciat des plus fervents, à Sicklinghall, sous la sainte direction du P. Richard.

Aussitôt après ses premiers vœux, il fut envoyé à Inchicore et mis à la tête de l'école : il avait alors plus de quarante ans.

Sous un tel chef, elle ne pouvait que prospérer. Les enfants s'y comptèrent bientôt par centaines.

§ 4

Mort du P. Richard.

Les œuvres de Dieu sont marquées au coin de l'épreuve. C'est une règle ici-bas sans exception. Le bien ne s'opère que par le sacrifice. Au Seigneur il faut des victimes. Il les prend lui-même parmi les plus pures.

La communauté naissante d'Inchicore avait accompli déjà trop de bien, et était destinée à en faire trop dans l'avenir, pour que Dieu la privât de ce signe caractéristique de sa prédilection.

Une année ne s'était pas écoulée, que la mort lui ravissait son premier supérieur.

Encore à la fleur de l'âge, le P. Richard (Gustave) était un de ceux qui, en peu de temps, savent, par la pratique héroïque de la plus éminente perfection, acquérir pour le ciel des mérites immenses.

Arrivé en Angleterre, à l'automne de 1850, il professa, d'abord, la philosophie au scolasticat de Maryvale. Sa physionomie austère frappait par un harmonieux mélange de jeunesse et de maturité. Une taille avantageuse rehaussait cet extérieur qui inspirait, à la fois, la sympathie et la confiance.

Précédemment, il avait rempli, durant plusieurs années, à l'entière satisfaction du Supérieur général, et pour le plus grand profit des sujets qu'il eut à former, les fonctions si importantes de maître des novices à Notre-Dame de l'Osier. Sa régularité jusque dans les moindres détails, son amour pour sa vocation, un cachet de sainteté empreint sur toute sa personne l'avaient désigné au choix du vénéré Fondateur. Mais ses forces corporelles n'étaient pas en proportion de son zèle et de ses vertus. Les médecins jugèrent dangereux pour sa vie de rester plus longtemps chargé d'une communauté aussi nombreuse. Il fut alors envoyé en Angleterre, où le changement de climat lui ayant été favorable, de professeur il redevint maître des novices à Sicklinghall. Sa connaissance de l'anglais lui rendait cette tâche facile.

Nommé supérieur de la maison d'Inchicore, il contribua puissamment à lui infuser l'esprit de régularité. Malheureusement sa santé ne tarda pas à être ébranlée de nouveau, et des signes avant-coureurs d'une mort prochaine se manifestèrent.

Loin de s'en attrister, il en tressaillait de bonheur. Se promenant, un soir du mois d'avril 1857, dans le jardin avec le P. Cooke, il lui dit, le visage resplendissant d'un éclat inexprimable :

— Depuis plusieurs jours, j'éprouve un calme intérieur que je ne

saurais décrire. C'est une paix, un repos, une félicité qui ne sont plus de la terre !... Mon exil touche à son terme.

Tandis qu'il parlait de la sorte, son regard semblait entrevoir, à travers les voiles d'ici-bas, le séjour de l'indéfectible lumière.

Moins d'une semaine après ce céleste entretien, il entrait en agonie. Malgré ses douleurs, on l'eût cru dans une perpétuelle extase, et il répétait sans cesse l'aspiration de l'apôtre :

— *Cupio dissolvi et esse cum Christo !* Je désire tomber en poussière, pour vivre avec Jésus !

Après plusieurs jours de cet état, il demeura longuement absorbé dans une prière silencieuse. Son visage pâlissant et sa bouche ne remuant plus, on se demandait s'il n'avait pas expiré.

Soudain retentirent, dans la chapelle voisine, les voix fraîches d'enfants chantant de pieux cantiques.

Un rayon de joie illumina ses traits. Fixant un regard d'une douceur indéfinissable sur ceux qui entouraient sa couche, il murmura :

— Écoutez ces anges de la terre qui font écho à ceux du ciel ! Oh ! comme j'aime à entendre chanter les louanges du Seigneur !...

A ces mots, ses lèvres et ses yeux se fermèrent : il était mort.

— Jusqu'à présent, affirmait le P. Cooke, je le considérais comme un saint dans un corps périssable ; maintenant je suis convaincu que sa place est très haut dans l'éternelle Patrie.

Tous pensaient de même.

Les fidèles résolurent de lui élever un tombeau, en signe de leur vénération. Dans ce but, ils firent entre eux une collecte qui, en peu de jours, atteignit près de quatre mille francs. Cette somme dépassa de beaucoup les frais nécessités par le monument au style simple et sévère. Le reste servit à l'embellissement de l'autel.

Ce trépas fut, ce semble, une source de grâces. Chaque dimanche, la chapelle se remplissait plusieurs fois. Dans la semaine aussi, l'affluence était considérable. Des centaines de personnes assistaient à la prière qu'on y récitait, chaque soir, et à l'instruction, sous forme de méditation, qui la terminait. Un grand nombre communiaient fréquemment. On venait se confesser aux Oblats, même des quartiers les plus reculés de Dublin, tant leurs prédications les faisaient avantageusement connaître, et tant leur direction était universellement goûtée.

Pour développer ce bien si heureusement commencé, ils songèrent à bâtir une maison qui, tout en fournissant à la communauté un logement convenable, serait assez grande pour recevoir les prêtres et les laïques désireux de vivre quelques jours, ou une semaine, dans la retraite.

La première pierre en fut solennellement posée, le 8 décembre 1858, devant une assistance très nombreuse, parmi laquelle on voyait le lord-maire de Dublin entouré de sa famille, des personnages de distinction et les principaux membres du clergé de la capitale.

Les travaux durèrent près de deux ans. Cette *House of Retreat* est d'un aspect monumental. Elle a près de soixante mètres de long, sur dix-huit de large. Au rez-de-chaussée, traversé dans le sens de la longueur par un corridor large de quatre mètres, sont les salles de réception, la bibliothèque, les parloirs, les réfectoires, la cuisine, etc. ; aux étages supérieurs, les chambres, vastes et aérées. Il y a place pour quatre-vingts personnes. La façade est en pierres de couleur grisâtre, tandis que les montants des fenêtres cintrées, à deux ou trois panneaux, sont en pierres blanches. Cet ensemble donne à l'édifice un caractère de noble simplicité et de beauté grave.

Sur le terrain attenant, on planta plus de douze cents arbres, et l'on traça deux jardins : l'un pour la communauté et l'autre pour les retraitants.

D'Inchicore, les Oblats, surtout les Pères Cooke, Fox, Gubbins, Ryan et Nolan, rayonnèrent au loin. Leurs missions eurent un succès énorme. Elles leur attirèrent de plus en plus la confiance des populations et l'estime du clergé. Les évêques et archevêques les appelaient à l'envi dans leurs diocèses. Parmi les paroisses évangélisées, citons celles de la cathédrale de Thurles ; de Naas, ancienne ville royale dans le comté de Kildare ; de Cappoquin, de Dungarvan, de Newtown-Barry, etc., etc. Les foules qui bénéficiaient de leur ministère sacré, atteignaient d'ordinaire le chiffre de quinze à vingt mille personnes, car on accourait de plusieurs lieues à la ronde. Le bien accompli fut incalculable. Dieu seul en connaît l'étendue.



CHAPITRE XVIII

Deuxième visite de Mgr de Mazenod
1857

§ 1

A Liverpool et Dublin. Accueil enthousiaste.

Il tardait au Fondateur d'aller visiter, une fois encore, ses enfants d'outre-Manche, pour les encourager, imprimer un nouvel élan à leur zèle et les fortifier pour de futurs combats.

Accompagné du P. Aubert, il partit, le 28 juin 1857, et, après s'être arrêté quelques jours dans notre maison de Nancy, arriva à Londres, le 10 juillet. Le comte d'Arundel, devenu par la mort de son père duc de Norfolk et premier lord d'Angleterre, se constitua encore son cicerone à travers les merveilles de la capitale du Royaume-Uni. Plusieurs autres membres de l'aristocratie anglaise, lords Campden, Stafford, Devaux et le converti Monsell, député à la Chambre des Communes, ne s'empressèrent pas moins autour de lui. Il fut très édifié de la ferveur de ces catholiques et de leur esprit surnaturel qui les poussait, dès qu'ils voyaient un évêque, à s'agenouiller.

Les écoles de Liverpool, dues à ses Missionnaires, excitèrent son admiration. Comme en 1850, les Irlandais prodiguèrent les témoignages de vénération pour sa personne et l'expression de leur gratitude, car leur affection pour les Oblats dont il était le Père, avait augmenté avec les bienfaits reçus.

A Dublin, l'archevêque le retint à sa table. A cette occasion, il invita les principaux dignitaires de son clergé, les professeurs de l'Université et du séminaire provincial de Maynooth, les archevêques d'Armagh et de Cashel, assignant la place d'honneur au Supérieur général, qu'il pria, en outre, d'officier à la cathédrale. Il ne cessait de lui redire combien il était heureux de posséder les Oblats dans son diocèse et reconnaissant du bien incalculable que leur ministère y accomplissait.

Mais rien ne saurait dépeindre l'accueil des habitants d'Inchicore.

Une immense foule s'était massée devant la maison des Pères. Dès que parut Mgr de Mazenod, éclatèrent de formidables vivats ; puis, tous se prosternèrent. Quand le prélat, touché jusqu'au fond de l'âme, eut prononcé, de sa voix puissante, la formule de la bénédiction sur ces milliers de fronts courbés, la multitude se releva, et les hourras recommencèrent, plus nourris, plus vibrants, plus émotionnants : spectacle saisissant et indescriptible.



Monseigneur de Mazenod.

Le lendemain, dimanche, il célébra solennellement la messe dans la chapelle temporaire, mais pourtant si belle déjà. Ceux qui s'approchèrent de la sainte Table étaient si nombreux, qu'il lui fallut plus d'une heure pour leur distribuer la communion. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux, à l'aspect de ces lignes interminables, non seulement de femmes, mais d'hommes, ouvriers robustes, venant, graves et recueillis, recevoir de lui le pain eucharistique. Comme il remerciait Dieu de s'être servi des Oblats pour ramener tant d'âmes dans le sentier du ciel.

Ce n'était pas assez pour son cœur d'avoir vu ces braves gens à l'église ; il voulut, de plus, les visiter chez eux, dans les ateliers de la *Railway Company*.

Cette marque de paternelle bienveillance mit le comble à leur jubilation. Il parcourut les salles, les unes après les autres. Dès qu'il entrait, tous suspendaient leur travail et tombaient à genoux. Puis, c'étaient des vivats et des acclamations, à mesure qu'il passait dans leurs rangs, se faisant expliquer leur genre d'ouvrage, s'intéressant à leur famille et à leur prospérité. Il les considérait comme ses enfants. De leur côté, eux l'aimaient comme un père. De part et d'autre, cette visite laissa d'ineffaçables souvenirs.

§ 2

A Leeds.

Bien à regret, il quitta cette Irlande qu'il chérissait depuis si longtemps ! Il s'y était attaché davantage encore, pendant ces quelques jours. La magnifique baie de Dublin lui rappelait, en outre, les beautés du golfe de Naples, et il y fixa longuement ses regards, tandis que le navire voguait vers le pays de Galles.

On le réclamait à Leeds, pour présider une consolante cérémonie.

Après quatre ans de labeur incessant et de dévouement ininterrompu, les Oblats avaient achevé leur superbe église gothique, l'une des plus remarquables construites en Angleterre, au XIXe siècle. Quatre ans, c'est peu, si l'on songe à ses proportions ! Le moment était venu de la bénir et de l'ouvrir au culte.

Les habitants de ce quartier si populeux étaient justement fiers de leur magnifique « basilique ». Resplendissante de jeunesse et de fraîcheur, au sommet du Richmond Hill, elle dominait toute la cité et affirmait la vitalité du catholicisme. Aussi, l'allégresse était-elle universelle, le mercredi 29 juillet.

Quoique ce fût un jour de semaine, non seulement les manufactures catholiques fermèrent leurs portes, mais les ouvriers des usines protestantes exigèrent un congé. Plusieurs heures à l'avance, une multitude innombrable envahit le plateau de la colline et les rues avoisinantes, à tel point que, lorsque Mgr de Mazenod se rendit à l'église pour la cérémonie, la voiture à deux chevaux mise à sa disposition par M. Holdforth, l'un des principaux citoyens de la ville, ne put se frayer un chemin. Il lui était absolument impossible de se mouvoir. En vain, le cocher redoublait ses efforts. Des catholiques et des protestants, comprenant la difficulté, accoururent à son secours. Une trentaine

d'hommes entourèrent le carrosse, les uns écartant la foule, les autres le poussant à force de bras. On arriva ainsi près des murs de l'école.

Là s'organisait la procession, tandis que dans le sanctuaire attendaient le cardinal Wiseman et l'ancien archidiacre anglican converti, le docteur Manning, qui devait être son successeur sur le siège de Westminster et recevoir, comme lui, les honneurs de la pourpre romaine.

Mgr de Mazenod revêtit, en plein air, les ornements pontificaux,



Leeds. — Intérieur de l'église Sainte-Marie.

comme il l'aurait fait dans une ville entièrement catholique. Précédé de cent prêtres en surplis, il marchait sous un riche dais porté par six notables. En arrière, venaient Mgr Briggs, évêque du diocèse, et Mgr Brown, évêque de Newport, l'un et l'autre avec leurs chanoines.

Cet imposant cortège s'ébranla lentement, à travers les rangs serrés de la foule, et passa sous plusieurs arcs de triomphe dressés avec art. Quoique, parmi ces milliers d'hommes, beaucoup ne partageassent pas notre foi, il n'y eut pas un cri discordant. Un silence solennel planait sur l'assistance, témoignant de l'impression profonde dont chacun était pénétré. Au passage des évêques, tous sans exception ployaient les genoux.

Quel étranger, à ce spectacle, se serait cru dans une ville habitée par deux cent mille hérétiques?...

Dès que s'ouvrit la vaste église, la multitude s'y engouffra, désireuse de ne rien perdre de la cérémonie. Mais, là, encore, ni bruit, ni désordre. L'attitude de tous était si respectueuse, qu'on eût difficilement distingué les protestants des catholiques.

Mgr de Mazenod accomplit les rites de la bénédiction du temple et célébra la grand'messe, avec cette dignité majestueuse qu'il apportait aux fonctions liturgiques. Sa voix sonore remplissait les trois nefs. A l'Evangile, le cardinal Wiseman prononça un éloquent discours et déclara qu'il n'avait jamais vu, en Angleterre, un spectacle aussi beau.

Dans l'après-midi, aux vêpres pontificales, l'assistance ne fut pas moindre. Le docteur Manning prêcha, et, par sa parole captivante, charma son auditoire.

Le soir, M. Holdforth, vieillard de quatre-vingt-dix ans, chef d'une des familles les plus riches de la ville, et bienfaiteur insigne de la mission, s'approcha du Supérieur général :

— Monseigneur, lui dit-il, quand j'étais jeune, il n'y avait que dix catholiques à Leeds ; moi seul, je servais la messe au prêtre qui venait, de temps en temps, dans cette petite chrétienté. Maintenant, on en compte trente mille. Grâce à vos Oblats, ce chiffre s'accroîtra de plus en plus. Dieu probablement n'a prolongé mon existence si au delà des limites ordinaires, que pour me faire contempler aujourd'hui cette scène, gage de tant d'espérances ! Comme Siméon, je puis chanter mon *Nunc dimittis*, car mes yeux ont vu le salut d'Israël.

Combien pensaient aussi qu'une divine lumière brillait sur Leeds, et qu'elle irait s'épanouissant, pour diriger dans les voies de la paix éternelle ceux qui, jusque-là, étaient restés assis dans les ténèbres de l'erreur.

§ 3

En Écosse.

Après une halte à Sicklinghall, le Fondateur partit, le 4 août, pour Édimbourg. Mgr Gillis se trouvait à la gare pour l'accueillir. Il lui offrit aimablement l'hospitalité dans son palais. Ensemble, les deux évêques réglèrent la question de notre établissement à Leith. Mgr Gillis y tenait beaucoup.

Quelques jours après, Mgr de Mazenod prit la route de Galashiels. M. Hope Scott et lord Henry Keer le reçurent au château d'Abbotsford, avec les marques de la foi la plus vive, s'agenouillant pour lui demander sa bénédiction. Il admira les sentiments si religieux de ces nobles

convertis, lui faisant, avec tant de distinction et de délicatesse, les honneurs de cette princière résidence.

Le 8 août, il était à Everingham, chez le bon et toujours si dévoué M. Maxwell. Puis, il retourna à Leeds pour une ordination. Cette cérémonie attira dans la nouvelle église une foule immense de catholiques et de protestants. Les fonctions sacrées s'y déroulèrent avec la pompe d'une cathédrale, et la nombreuse assistance en fut extrêmement édifiée.

Lord Campden voulut posséder aussi le prélat dans son manoir seigneurial, où il le traita avec le plus profond respect, ne s'approchant jamais de lui, sans fléchir le genou pour lui baiser la main humblement. Il se réserva la faveur d'être son sacristain dans la chapelle du château.

Cette seconde visite à la province britannique accentua le bien que la première y avait produit, sept ans auparavant. La présence du vénéré Fondateur était une joie et une force. Elle resserrait les liens de la charité. Tous en conçurent une plus grande estime pour leur vocation, un désir plus intense de sainteté personnelle, et un zèle plus ardent pour le salut du prochain.



Sicklinghall. — Intérieur de la chapelle. (Voir le texte, p. 589.)

CHAPITRE XIX

Glencree (Irlande)

1859-1861

§ 1

Une caserne abandonnée.

Quand on quitte, au sud, la banlieue de Dublin, après avoir, sur une route gracieuse, suivi le rivage jusqu'à la petite ville de Bray, on pénètre dans le massif des montagnes du comté de Wicklow.

Le chemin s'engage, alors, dans des gorges ombragées par de beaux arbres, longe des parcs, et serpente sur le flanc des coteaux.

A mesure que l'on monte, la vue s'étend, et l'on jouit bientôt d'un merveilleux panorama.

En bas, les plis de terrain qui descendent, en pentes douces, jusqu'à la mer ; autour de soi, des collines verdoyantes ; puis, des cimes violemment déchiquetées, surplombant des ravins, au fond desquels des rochers se sont écroulés les uns sur les autres, en un pêle-mêle indescriptible.

Si l'on marche ainsi une quinzaine de kilomètres, on arrive à Glencree, vallée à cinq cents mètres d'altitude, dans le voisinage de lacs magnifiques, mais sous un climat fort rude en hiver, et où, trop souvent, se déchaînent de terribles tempêtes.

Durant les guerres de l'indépendance, les Irlandais, plus d'une fois, se cantonnèrent dans ces âpres solitudes, qui leur procuraient un abri sûr après le combat. Pour les en déloger, le gouvernement anglais dut non seulement y envoyer des troupes, mais les y maintenir. Dans ce but, il y construisit des casernes, quelques-unes assez vastes pour loger un régiment.

La pacification terminée, les unes furent vendues, les autres tombèrent en ruines.

Au sommet de la vallée de Glencree, il en restait une, de dimensions remarquables, mais presque entièrement délabrée.

§ 2

Premier Reformatory catholique en Irlande.

Depuis quelque temps, on songeait à utiliser cet immeuble, en le transformant en maison de correction, ou *Reformatory*, pour les jeunes délinquants, dont on aurait l'espoir d'améliorer les mœurs par l'éducation religieuse, le travail et l'instruction. L'autorité judiciaire



La haute vallée de Glencree.

s'était malheureusement contentée, jusqu'alors, de les renfermer indistinctement dans les prisons communes où ils achevaient de se corrompre, au contact de criminels plus âgés ou plus endurcis.

Le Parlement vota, en 1858, une loi reconnaissant aux catholiques d'Irlande le droit d'établir des pénitenciers subventionnés par l'État. Les coupables y seraient envoyés par les magistrats, pour une période de cinq années, que le supérieur de la maison pourrait réduire de moitié, en faveur de ceux qui, par leur conduite, auraient prouvé s'être amendés sérieusement.

Pour assurer le bénéfice de cette loi, regardée comme l'une des meilleures, depuis le bill d'émancipation de 1829, un comité se

constitua aussitôt à Dublin. Tout retard aurait fourni aux Orangistes des prétextes pour demander le retrait, ou, du moins, la modification d'une concession aussi avantageuse.

Une œuvre si importante n'atteindrait son but qu'à la condition d'être confiée à des religieux. Mais quelle Congrégation accepterait une mission d'un caractère si spécial?... Il ne suffirait pas, en effet, de confesser et de catéchiser ces adolescents vicieux ; il faudrait exercer sur eux une surveillance active et intelligente du jour et de la nuit, leur faire la classe, leur enseigner différents métiers, etc.

Au nom du comité, l'avocat général et l'inspecteur général des prisons, l'un et l'autre excellents catholiques, s'adressèrent aux Oblats :

— Si vous consentez, disaient-ils, votre Société aura rendu à l'Irlande un service inappréciable!

Mgr de Mazenod, consulté, approuva. Un tel ministère ne répondait-il pas entièrement à la fin de son Institut, qui est d'évangéliser les âmes les plus nécessiteuses ?

Nommé supérieur, le P. Lynch visita les principaux pénitenciers d'Angleterre, de France et de Belgique, afin de constater ce qui était bon ou défectueux dans leurs méthodes. Après cet examen approfondi, il rédigea un règlement qu'il fit imprimer. Les années, en se succédant, montrèrent combien il l'avait sagement conçu (1).

§ 3

Courage et pusillanimité.

Quand les Oblats prirent possession de l'ancienne caserne, elle était dans un tel délabrement que deux chambres à peine se trouvèrent habitables. On y mit donc les ouvriers pour la réparer ; mais ils refusèrent de passer la nuit dans ces ruines, qu'on disait hantées par des revenants. Autrefois, les soldats protestants y avaient manifesté leur impiété en brisant, piétinant ou brûlant les statues et les images de Notre-Seigneur, de la Vierge Immaculée et des saints. Les gens du peuple, mêlant facilement des croyances superstitieuses aux dogmes de la foi, répétaient que les âmes de ces hérétiques, punies justement par Dieu, revenaient souffrir et gémir, là même où ils avaient si gravement péché. Au milieu des ténèbres, prétendait-on, retentissaient des bruits étranges : cris, plaintes, fracas de chaînes, etc.

Comment, cependant, réussir jamais à réparer cette vaste masure,

(1) Cf. *Freeman's Journal* du 26 mai 1859.

si les ouvriers, chaque soir, repartaient pour la ville, distante de plusieurs lieues ?

A force de prières et de raisonnements, on finit par obtenir que quelques-uns des plus intrépides y coucheraient, au moins une fois. De la sorte ils se persuaderaient et convaincraient les autres qu'il n'y avait, là, ni fantômes, ni revenants.

Hélas ! il n'y en avait que trop, paraît-il, car, le lendemain, ces hommes se présentèrent pâles, défaits, tremblants d'épouvante, devant le P. Lynch.

— Non ! non ! s'écrièrent-ils, d'une voix haletante. Pour tout l'or de Dublin nous n'affronterons plus le danger que nous avons couru durant ces mortelles heures. Toute la nuit, nous avons entendu sur nos têtes des bruits effroyables. Impossible de fermer l'œil. C'étaient certainement des esprits mauvais : diables ou damnés de l'enfer !

— Mais, répondit le Père, je n'ai rien entendu, moi !

— Ils n'ont pas rôdé de votre côté probablement. Quant à nous, nos oreilles nous tintent encore. Non, non ! Jamais plus, après le coucher du soleil, on ne nous reverra dans cette maison maudite.

— Ah ! après le coucher du soleil !... Et, durant le jour, vous n'avez pas peur ?

— Non ! parce que nous ne craignons pas les vivants ! les morts ne reviennent que dans l'obscurité.

— Bien ! bien ! Guerroyons ensemble contre les vivants, et les morts nous laisseront tranquilles, ce soir !

Suivi de loin par ces hommes qui tremblaient encore, le P. Lynch s'avance vers l'endroit désigné comme celui où les bruits suspects avaient retenti avec plus de persistance. Résolu à continuer son enquête jusqu'à ce qu'il ait découvert l'auteur ou les auteurs de ce tapage, il perquisitionne, toute la matinée, de chambre en chambre, de réduit en réduit, furetant dans tous les coins et recoins.

Rien ! absolument rien !

— En plein soleil, le Père est courageux, murmuraient les poltrons qui l'accompagnaient ; mais, la nuit, sa bravoure serait moindre !

Dans l'après-midi, on reprit l'opération, et, comme la maison était vaste, plusieurs heures s'écoulèrent dans ces recherches infructueuses. Pendant ce temps, le jour baissait, et l'obscurité envahissait la terre.

A mesure que la lumière s'affaiblissait, les ouvriers se traînaient plus lentement, prêts à fuir à la première alerte. Tant pis pour le Père, s'il se trouvait seul au moment du péril. Pourquoi s'exposer aussi témérairement à se rencontrer face à face avec quelque échappé de l'enfer ?

Soudain, au-dessus d'un corridor sombre, on perçoit un bruit étrange... Qu'est-ce ?... On s'arrête... Silence... On reprend la marche... Le bruit recommence, plus accentué... et sans cesse grandissant.

— Père, s'écrient les ouvriers épouvantés, n'avancez pas ! c'est le même que nous avons entendu cette nuit... Il y va de votre vie : n'avancez pas !

Eux, s'enfuient à toutes jambes.

Quoique seul, le P. Lynch s'élance vers le mystérieux ennemi, jusqu'à l'étage supérieur d'où venait le bruit. Démarche inutile ! il ne voit rien. Cependant le vacarme est plus intense, et semble descendre de plus haut. Le Père monte jusqu'au galetas. Rien encore ; mais le bruit est de plus en plus fort.

— C'est donc sur le toit que se promènent ces intrus, pense-t-il. C'est de là qu'ils troublent le repos nocturne !.. Examinons le théâtre de leurs exploits.

La toiture lézardée avait de larges fentes. Il prend une échelle, se hisse et regarde par une brèche... Spectacle terrifiant : deux grosses chèvres broutaient avec délices l'herbe qui poussait abondante sur ces hauteurs depuis longtemps inexplorées. Elles gambadaient à qui mieux mieux, se disputant les touffes qui tentaient davantage leur convoitise.

Plus de mystère !

Avertis de la chose, les ouvriers reprennent courage. Ils se risquent, cette fois, à suivre le Père jusqu'au bout, pour voir de leurs yeux.

En présence des chèvres, leur vaillance se réveille. Ils se précipitent sur la toiture, leur donnent la chasse, s'en emparent, les tirent après eux, les forcent à descendre, et vont les attacher solidement dans une ancienne écurie.

Cette nuit-là, on put dormir.

De même, les autres nuits.

Et, depuis, les *revenants* ne sont plus *revenus*.

§ 4

L'œuvre de régénération pour les condamnés de la justice humaine.

La paix ainsi reconquise, les réparations allèrent bon train, et bientôt la maison fut complètement restaurée. Dès son ouverture, en avril 1859, elle eut une quarantaine d'enfants. Moins de deux ans après, elle en comptait trois cents déjà. Il fallut donc l'agrandir considérablement.

L'édifice a cent trente mètres de façade. En haut, un dortoir long de près de cent mètres, avec, à chaque extrémité, les chambres des surveillants. Au rez-de-chaussée, des salles de classe de trente mètres, les ateliers, la cuisine, le réfectoire, les dépendances : buanderie, boulangerie, boucherie, laiterie, basse-cour, greniers, etc. La construction coûta plus de deux cent cinquante mille francs.

Malgré son éloignement de la ville, l'établissement fut, dès l'origine,



Le *Reformatory* de Glencree.

entièrement éclairé au gaz, fourni par une usine créée de toutes pièces, et dont la direction était confiée à un membre de la communauté.

A ces trois cents détenus une douzaine de Frères convers Oblats, aussi remarquables par l'esprit religieux et le dévouement infatigable, que par des aptitudes diverses, enseignaient des métiers, dont la connaissance leur servirait à gagner honnêtement leur vie, quand ils seraient rendus à la liberté ! Les uns s'occupaient d'agriculture, d'autres étaient maçons, cordonniers, tailleurs, peintres, vitriers, plombiers, gaziers, menuisiers, ébénistes, etc. Ceux-ci arrivèrent à façonner des meubles de très bon goût et d'un travail extrêmement délicat. Aussi les commandes affluèrent-elles du dehors. Les salons des plus riches bourgeois et même des nobles d'Irlande s'ornaient de chaises artistiques, de fauteuils, de sofas confectionnés à Glencree.

Ces objets, ainsi que d'autres sortis des ateliers du *Reformatory*,

figurèrent avec honneur aux expositions de Dublin. On en expédia jusqu'à Londres et en Australie. Les journaux protestants eux-mêmes louèrent la perfection de l'instruction professionnelle dispensée dans ce premier pénitencier catholique de la verte Erin.

En outre, tous ces enfants apprenaient à lire et à écrire. Stimulés par des distributions de prix, renouvelées deux fois l'an, plusieurs progressèrent d'une manière notable, dans le calcul, les sciences et la musique.

Mais leur amélioration morale fut encore plus consolante. Des natures indociles ont été maîtrisées ; des habitudes vicieuses contractées dans la plus tendre jeunesse et fortifiées par une longue pratique du crime, furent déracinées et détruites.

A leur entrée dans la maison, ces égarés, dont quelques-uns avaient subi jusqu'à cent condamnations, n'avaient, pour la plupart, reçu encore d'autres sacrements que le Baptême. Ils appartenaient, cependant, à une nation où la religion est respectée, même dans les bas-fonds de la société. Aussi, malgré l'ignorance dans laquelle ils avaient vécu jusque-là, leur restait-il, en général, comme une inclination instinctive pour les vérités de la foi. Le soin qu'on prit de les en instruire, et de leur inculquer, en même temps, les vertus chrétiennes, ne tarda pas à produire des résultats heureux. Le samedi et la veille des principales fêtes, les détenus se présentaient d'eux-mêmes au Tribunal de la pénitence, sans qu'on eût besoin de les y contraindre. Chaque dimanche, il y avait de cent à deux cents communions.

La porte de la chapelle s'ouvre sur la cour. Quoique leurs récréations ne fussent pas très longues, ces pauvres enfants en sacrifiaient volontiers une partie, pour leur visite quotidienne au Saint Sacrement et à la Sainte Vierge. Ils avaient également une dévotion spéciale pour le chemin de la croix.

L'avenir prouva que ces conversions étaient solides et durables. En quelques années, deux cents de ces prisonniers offrirent assez de garanties de persévérance, pour que l'on pût, sans imprudence, les placer dans des situations honorables. On entretenait ensuite une correspondance régulière avec eux, pour les maintenir dans leurs bonnes dispositions. Plusieurs retournaient, de temps en temps, visiter leur cher asile, où ils étaient nés à une nouvelle vie.

Dieu seul connaît la grandeur du bien accompli dans l'âme de ces jeunes criminels retirés de l'abîme et transformés en fervents chrétiens, par le dévouement héroïque des Pères et des Frères que la Congrégation des Oblats, depuis plus de cinquante ans, envoie travailler et s'immoler au pénitencier de Glencree.

CHAPITRE XX

L'Église de Holy Cross

1859-1861

Quoique Français, le P. Jolivet, après quelques années de ministère dans les Iles Britanniques, en parlait si parfaitement la langue qu'on eût difficilement deviné en lui un étranger. Nommé supérieur de la communauté de Liverpool, en 1856, et voyant les écoles catholiques en pleine prospérité, il dirigea ses efforts vers la réalisation d'un projet conçu depuis longtemps : la construction d'une église monumentale.

Le célèbre Pugin traça les plans. Digne sœur de celle de Leeds, elle serait de style gothique à trois nefs et de vastes dimensions.

Mais comment trouver les ressources nécessaires pour cette colossale entreprise ?

Deux ans s'écoulèrent, en marches et démarches laborieuses. Enfin, arriva le moment où la chose parut faisable.

Dans un *meeting* organisé à la salle du *Concert Hall*, dans la *Nelson street*, le 1er février 1859, les orateurs, entre autres M. J.-B. Aspinall, après des éloges chaleureux décernés aux Oblats, plaidèrent en faveur de l'Œuvre. Leur appel éveilla dans les cœurs un écho sympathique. A l'heure même, une souscription s'ouvrit et, en tête de liste, la Société de tempérance voulut figurer par un don de cent livres sterling (2.500 francs) (1).

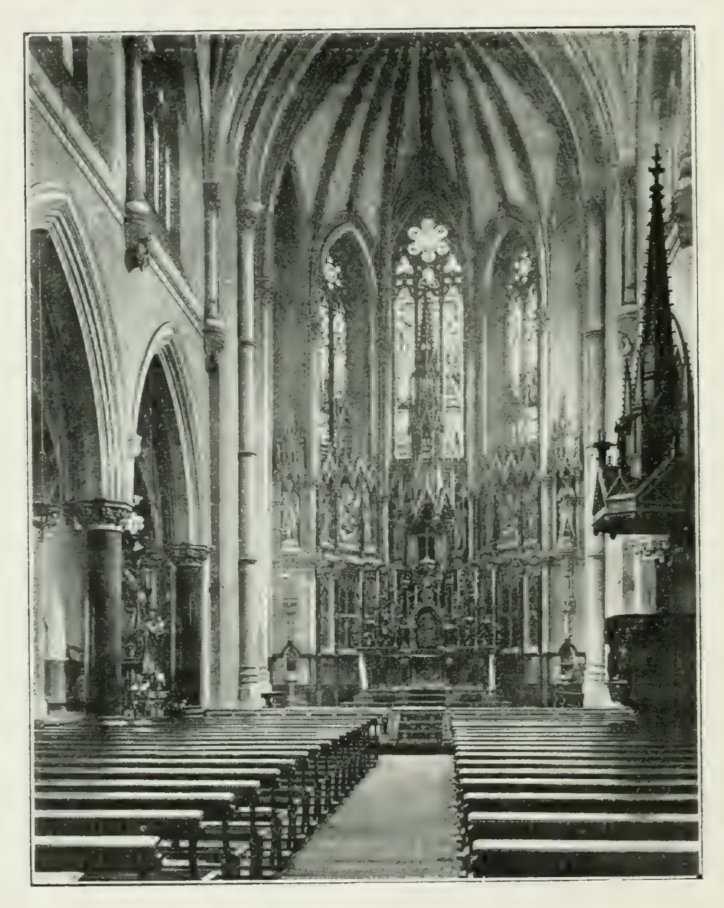
Le 13 juin, Mgr Goss, évêque du diocèse, entouré d'une trentaine de prêtres et d'une foule immense, posait la première pierre.

Au commencement de 1860, la nef principale était achevée déjà. Très élancée, et divisée en plusieurs travées par des arceaux appuyés sur des colonnes de marbre blanc, elle reçoit une abondante lumière par de larges baies très élégantes (2).

Quelques mois plus tard, le 14 octobre 1860, l'inauguration avait lieu devant une multitude enthousiasmée.

(1) Cf. Th. Burke, *Catholic history of Liverpool*, p. 139.
(2) Cf. *The Lamp*, du 11 février 1860.

Dans leurs comptes rendus, les journaux dépeignirent cette église comme l'un des meilleurs spécimens de l'architecture religieuse. De l'avis unanime, Liverpool avait le droit d'en être légitimement fier : *as decidedly the best specimen of ecclesiastical architecture of which*



Liverpool. — Intérieur de l'église de Holy Cross.

Liverpool could boast (1). Elle est, en effet, sans conteste, l'une des plus majestueuses que l'Angleterre ait bâtie au XIX[e] siècle. Les protestants eux-mêmes ne cachaient pas leur admiration. Le sanctuaire s'enrichit, dans la suite, d'un somptueux autel en serpentine et en albâtre, qui, à lui seul, ne coûta pas moins de quarante mille francs.

Afin qu'à l'érection de ce temple matériel si magnifique, correspondît un renouveau de vie surnaturelle dans la population, les

(1) Cf. *Liverpool Mercury*, du 14 octobre 1860.

Pères Gobert, Kerby, Fox et Arnoux y prêchèrent une grande mission de quatre semaines, depuis le premier dimanche de Carême. 17 février 1861, jusqu'au dimanche de la Passion. Ce fut, selon l'expression de l'analyste, « une pêche miraculeuse de gros poissons. dont beaucoup, âgés de trente à soixante ans, n'avaient jamais été saisis dans les saints filets ». Il y eut plus de quatre mille communiants.

La Société de tempérance étendit, depuis, son influence salutaire. Ses membres se réunissaient une fois par semaine dans l'église de Holy Cross, et, chaque fois, un Père adressait un discours de circonstance aux assistants de plus en plus nombreux. Des quartiers les plus lointains de la ville, hommes et femmes venaient prendre le *pledge*, c'est-à-dire l'engagement solennel de s'abstenir de toute boisson enivrante : scènes édifiantes et curieuses qui se sont continuées jusqu'à notre époque, et dont nous fûmes témoin encore, pendant notre séjour à Liverpool, au mois d'août 1913.



Glencree. — La Revue. (Cf. texte, p. 620.)

CHAPITRE XXI

Leith (Édimbourg)

1860-1861

§ 1

Les pharisiens d'Écosse.

Centralisant tout le commerce de l'Angleterre avec la Russie et les contrées septentrionales, Leith, port d'Édimbourg, peut être appelé le Liverpool du Nord. Déjà remarquables par leurs dimensions, en 1860, ses docks étaient sur le point d'acquérir des proportions plus considérables encore. D'après un projet à la veille d'être mis à exécution, ils couvriraient une superficie de cinquante hectares. Ces travaux amèneraient une foule d'Irlandais. Il était donc urgent de fonder une maison de Missionnaires, pour assurer à ces émigrants les secours religieux.

Sur une population qui s'élevait, alors, à quarante mille âmes, Leith ne comptait que de dix-neuf cents à deux mille catholiques, la plupart excessivement relâchés.

— Là, disait un des premiers Pères qui y furent envoyés, j'ai rencontré des gens, qui, pour l'ignorance des vérités surnaturelles et pour l'inconduite, ne le cédaient en rien aux sauvages de l'Océanie.

Privés de prêtres, les catholiques, au contact des presbytériens, oubliaient même la nécessité du Baptême, car ces hérétiques, dont ils ne subissaient que trop l'influence, n'attachaient aucune importance au plus indispensable des sacrements.

Quant aux préceptes de la morale, ils devenaient, pour la généralité, lettre morte.

Presbytériens et puritains poussaient les pratiques extérieures de respect pour la loi de Dieu, jusqu'au rigorisme le plus outré et le plus ridicule. Par exemple, oser, le dimanche, aller à la promenade, rendre une visite, ou jouer du piano, constituait un crime abominable.

rabaissant le coupable au-dessous des juifs, ou des pires mécréants. Au contraire, méconnaître la sainteté du mariage, se rouler dans la fange, se livrer aux désordres les plus révoltants... oh ! simples peccadilles ne méritant pas la moindre attention.

En eux survivait la race de ces pharisiens hypocrites que Jésus, malgré son infinie douceur, a maudits, en les comparant à ces sépulcres, ornés à l'extérieur, et ne renfermant, au dedans, que pourriture et corruption (1).

§ 2

Une ruse de presbytériens.

Ces artisans de mensonge ne virent pas, de bon œil, arriver les apôtres de la vérité.

Les Oblats de Marie étaient les premiers religieux reparaissant en Écosse, après trois siècles de bannissement. Pendant quelque temps, ils furent les seuls. Rien d'étonnant que la haine des hérétiques se soit tournée contre eux, comme avant-coureurs des conquérants évangéliques, qui, de l'Angleterre si profondément entamée déjà, se disposaient à monter vers le nord.

Il ne leur déplaisait que trop de les savoir établis à Galashiels, auprès du château d'Abbotsford, protégés par les héritiers mêmes de Walter Scott. Selon eux, par leur présence dans cet endroit sacré, les papistes profanaient la gloire du célèbre romancier, orgueil de la nation.

— Le Ciel nous châtiera, disaient les fanatiques disciples de John Knox, si nous ne nous opposons pas à cette invasion de moines.

Oui, mais comment ?

Un comité se forme, pour étudier la question. Après bien des tâtonnements, les adeptes élaborent de concert une longue protestation écrite sur parchemin et signée de tous. Ils y condamnent expressément l'outrecuidance du romanisme, cherchant à se fixer sur une terre qui leur appartient, à eux, exclusivement. S'ils ne peuvent l'empêcher par la force, ils veulent, du moins, que les siècles futurs sachent que c'est contre leur gré que l'on a construit, dans la capitale, la demeure de ces ennemis du libre examen.

La protestation rédigée et bravement signée, que va-t-on faire ? La publier dans les journaux ? Ce serait incontestablement le moyen le plus sûr d'atteindre le but et de saisir l'opinion. Mais ne s'exposerait-on pas à quelque fâcheuse aventure ? Ces diables d'Irlandais, robustes

(1) Matth., XXIII, 27.

gaillards employés aux docks, comment prendraient-ils la chose ?... Et s'ils songeaient à se venger ?... Si, quelque soir, armés de solides gourdins, ils guettaient, au coin d'une rue, les signataires de cette vigoureuse élucubration, pour leur donner, non moins vigoureusement, à la faveur des ombres de la nuit, une sérieuse leçon de tolérance et de charité ?

De la prudence !... De la prudence !...

Leur esprit fécond en ressources suggère à ces héros un expédient habile, qui leur permettra de rester courageux, sans qu'ils aient rien à craindre. Ils enfouissent le précieux parchemin dans une boîte en fer-blanc, en compagnie d'une bible protestante et de pamphlets virulents contre le catholicisme. Puis, à prix d'argent, ils gagnent un ouvrier qui se charge d'introduire le terrible paquet dans l'un des murs de la maison en construction, et de l'y dissimuler soigneusement.

Désormais, l'honneur est sauf. Quand, dans quelques siècles, cette maison tombera en ruines, la postérité apprendra avec une légitime fierté qu'il y avait, à l'époque de l'invasion monacale, des hommes intrépides à Édimbourg. Le nom de ces vaillants resplendira d'un immortel éclat sur les débris de cet antre de la superstition. Cet édifice qui devait être le triomphe du romanisme, sera leur triomphe, à eux. Il porte dans ses flancs un engin redoutable. Dans quelques siècles, l'on verra... Qu'on ait seulement un peu de patience !...

Les conspirateurs s'applaudissaient de leur si ingénieuse machination. Que voilà un tour bien joué !...

Mais l'Immaculée Mère de Dieu, qui écrase toutes les hérésies, laissera-t-elle subsister ces traces de fourberie satanique dans une maison destinée à ses enfants ?

Tandis que le toit seul manquait, l'architecte vint inspecter les travaux. Il trouve que l'un des murs latéraux n'est pas à sa place et que l'entrepreneur s'est trompé de près d'un mètre. Sans s'inquiéter du surplus de dépense qu'entraînera sa décision, il ordonne de renverser ce mur, et de le reconstruire suivant les indications du plan.

L'erreur de l'entrepreneur était probablement providentielle, comme celle du cocher de Dublin que nous avons racontée.

Au cours d'une visite à leur maison future, le jour même de l'Assomption de la Sainte Vierge, 15 août 1860 (la date est remarquable), les Pères déploraient le contretemps qui retardait l'achèvement de leur demeure, quand, tout à coup, entre les fentes d'un pan de mur que la pioche n'avait pas fini de démolir, ils aperçurent quelque chose qui luisait.

Ils s'approchent... ils écartent les pierres...

— Qu'est-ce que cela peut bien être ?

La mode n'était pas encore, comme de nos jours, aux bombes d'anarchistes. On ne connaissait pas, du moins à ce degré, ces dangereux explosifs qui, depuis quelques années, précipitent en un instant dans la mort tant d'innocentes victimes. Ils s'emparent donc sans précau-



Leith. — Intérieur de l'église.

tion de l'objet suspect, le tournent en tous sens, le pressent, le frappent, le brisent, pour en retirer le contenu.

Pas ne fut besoin de plusieurs siècles pour voir...

A l'étonnement succède vite une hilarité générale.

De proche en proche, le bruit de l'incident se répand dans la ville entière. Sans distinction de parti, on en rit à cœur joie, dans les salons aristocratiques, comme dans la plus humble des échoppes.

Les signataires, leur pasteur en tête, ne savaient plus où cacher leur honte et leur mécontentement.

Oui ! en vérité, leurs descendants auraient lieu d'être fiers !

§ 3

Premiers résultats.

En même temps que leur maison, large, spacieuse et adaptée aux besoins de la nombreuse communauté nécessaire pour ce quartier populeux, les Pères bâtissaient une église aux vastes proportions, dans le style gothique du XIVe siècle, et sur les dessins d'un des meilleurs architectes de l'époque, M. Hansome.

Ils se préoccupèrent aussi de procurer le bienfait de l'éducation religieuse aux enfants des deux sexes, pour les arracher à l'influence des maîtres protestants, comme ils l'avaient fait à Liverpool, à Leeds et à Inchicore. Malgré les difficultés énormes accumulées devant eux, ils menèrent à bonne fin cette œuvre capitale.

Leur dévouement ne tarda pas à porter ses fruits. Une amélioration sensible se manifesta chez les catholiques. Beaucoup d'hommes et de femmes qui précédemment n'assistaient jamais au Saint Sacrifice, non seulement entendirent la messe, chaque dimanche, mais fréquentèrent les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Les abjurations et les baptêmes d'adultes se multiplièrent.

De Leith, les Oblats rayonnèrent vers le nord de l'Ecosse. Entre autres missions prêchées par eux, notons celle de Dundee, l'une des plus grandes villes de cette région. Les saints exercices eurent un plein succès. De quatre heures du matin à onze heures du soir, les multitudes se serraient autour des confessionnaux. La plupart restaient, là, toute la journée, sans prendre de nourriture, ne consentant en aucune façon à s'éloigner. Cet empressement persista jusqu'à la clôture.

Grâce au zèle infatigable des fils de Mgr de Mazenod, la lumière de la foi brillait de plus en plus vive, dans ces contrées septentrionales que les brumes glaciales couvrent si souvent.



CHAPITRE XXII

Glen-Mary

1860-1861

Tout en remuant les multitudes, le zèle apostolique des Oblats suscitait des vocations nombreuses. Le retentissement de leurs missions attira dans leurs rangs beaucoup de jeunes ecclésiastiques, surtout de l'Irlande. Pour faciliter le recrutement, on jugea opportun de placer le noviciat dans le voisinage de Dublin, et, dans ce but, on acquit une propriété à une vingtaine de kilomètres au sud de cette capitale, entre Bray et Glencree, à une demi-heure d'une station de chemin de fer.

Cet endroit, des plus pittoresques, s'appelait Hoeyfield. En l'honneur de leur céleste patronne, les Oblats le nommèrent Glen-Mary, c'est-à-dire vallée de Marie, ou, plus littéralement, Marie de la vallée. Avec ses gorges profondes et les montagnes qui le dominent, ce paysage magnifique ressemblait un peu à celui de Notre-Dame de l'Osier. Une longue allée d'arbres touffus menait de la porte extérieure du parc à la maison d'habitation.

On s'y installa à la fin de l'année 1860.

Trois ans plus tard, vu le chiffre croissant des postulants, le noviciat dut être transporté dans un plus vaste immeuble, plus près encore de Dublin, à Belmont-House, ancien château, non loin du joli village de Stillorgan et du bord de la mer. Là, encore de nos jours, se forment les futurs Oblats de la province britannique.

Conclusion

Ainsi la Congrégation, inconnue peu auparavant dans la Grande-Bretagne, y avait rapidement, mais d'une façon solide et durable, affirmé sa vitalité par des œuvres variées et fécondes. Le bien accompli était déjà considérable. Celui qu'elle se proposait d'opérer serait plus remarquable encore.

Jouissant de la confiance des fidèles et de l'estime des évêques, elle possédait de florissantes communautés dans les cités les plus importantes de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande. Au mois d'août 1861, elle allait ouvrir, à Dublin même, un collège qui, après un an d'existence, compta plus de cent élèves. Elle ne tarderait pas à se fixer au cœur de Londres, tout près de la fameuse Tour historique, où elle élèverait une belle église à la mémoire des martyrs anglais, mis à mort par le roi persécuteur, Henri VIII.

D'autres établissements se préparaient aussi, réservés à un prospère avenir.

Le Tout-Puissant bénissait visiblement, dans le Royaume-Uni, l'humble Congrégation qui manifestement lui était chère.

Ces bénédictions, nous le verrons dans le second volume, ne furent pas moins abondantes, en Amérique, en Afrique et en Asie, où il plut à la Providence, du vivant même du vénéré Fondateur, de conduire et de multiplier, fort au delà des prévisions humaines, les Oblats de Marie Immaculée.



Table des Illustrations

A MARIE IMMACULÉE

Dédicace v
In matrem semper habebunt 201

PORTRAITS

Le Vénéré Fondateur,
enfant 13
adolescent 35
jeune homme 4
missionnaire 143
vicaire général 251
évêque 364
à l'âge de soixante-cinq ans 609
Léon XII 196
Mgr Guibert 376
Les PP. Tempier 232
Albini 329
Vincens 455
Mouchette 486
Charles Baret 501
Casimir Aubert 516
John Noble 537
Crawley 579
Charles Bellon 594
Cooke 599
Le Fr. Camper 487

VUES

Venise. Grand Canal, vu de la maison habitée par les Mazenod. 29
Aix. Extrémité du grand Cours et ancien Carmel 71
Église de la Mission. Façade extérieure 86
Église de la Mission. Intérieur. 103
N.-D. du Laus. Église et couvent .. 131
Intérieur de l'église 133
Vue du sud-est 281
La Ciotat. Le Bec de l'Aigle 177
Marseille. Le Calvaire. Intérieur de l'église 219
Chapelle de l'Œuvre des Italiens. 220
N.-D. de l'Osier. Vue d'ensemble... 300
Maison des Pères. Cloître et cour intérieure 305
La tour de Bon-Rencontre 491
Ajaccio. Grand séminaire 310
Id. et vue d'ensemble 319
Vico. La ville 325
Le couvent 327
N.-D. des Lumières. Vue d'ensemble. 355
Portes de l'église et du couvent. 356
Le juniorat 360
L'oratoire sous le rocher 388
La tour sur le versant de la colline 396
N.-D. de Bon-Secours 392
Limoges 399
Nancy. Maison des Pères 405
Chapelle. Intérieur 409
Extérieur 410
N.-D. de la Garde. La basilique 417
Résidence des Chapelains 420
La basilique vue du jardin des Pères 506
N.-D. de Sion. Sommet de la colline. 427
La tour et le couvent 436
La statue monumentale 438
N.-D. de Talence. Intérieur de la chapelle 457
N.-D. de Cléry. Portail de la basilique 471
Intérieur 475
Porte de la sacristie 496
Montolivet 481
Autun. Église et maison des Pères. 495
Paris. Chapelle de la rue de Saint-Pétersbourg 499
Angers. La maison agrandie 504
Le cap Land's End 530
Londres. La Tour historique 567
Les docks 571

Leeds. Église. Façade extérieure ... 582
Intérieur 611
Sicklinghall. Église et maison des Pères 588
Intérieur de la chapelle 613
Glencree. La vallée................. 615
Le *Reformatory* 619
La Revue 623
Liverpool. Église de Holy Cross ... 622
Leith (Édimbourg). Intérieur de l'église......................... 627

PLANS

Aix. Centre de la ville.......... 11
Venise. — — 26

CARTES

Premières missions....... 72
Provence et Dauphiné 186
Missions de Suisse....... 240
Missions de Corse.................. 333
Irlande............................. 514
Environs de Penzance 525
Angleterre et Ecosse............... 533



Table des Matières

A Monseigneur Dontenwill, Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur général. vii

Lettre de Mgr Dontenwill a l'auteur x

Préface xii

PREMIÈRE PÉRIODE. — DES ORIGINES A LA MORT DU VÉNÉRÉ FONDATEUR (1816-1861) 1

Avant-Propos 3

LIVRE PREMIER. — LE FONDATEUR (1782-1815).

Chapitre I. — Le Milieu familial (1782). — 1. Les Mazenod. — 2. Les Joannis 5

Chapitre II. — L'Enfance (1782-1791). — 1. Dons de la nature et de la grâce. — 2. Premières leçons 11

Chapitre III. — Le départ pour l'exil (1791). — 1. Menaces de mort contre le président Ch.-Antoine de Mazenod. — 2. La vie d'Eugène en danger 17

Chapitre IV. — Onze ans sur la terre étrangère (1791-1802). — 1. Nice. La première étape sur le chemin de l'exil (1791). — 2. Turin. Le collège des Nobles (1791-1794). — 3. Venise. L'appel de Dieu à la vie religieuse et à l'apostolat des pauvres (1794-1797). — 4. Naples. Au milieu de l'émeute (1798). — 5. Palerme. La fréquentation du grand monde (1799-1802) 20

Chapitre V. — De retour dans la patrie (1802-1808). — 1. Aix, après la Révolution. — 2. Les projets d'Eugène. — 3. Commencements d'apostolat. — 4. Offres brillantes du ministre de l'Intérieur 41

Chapitre VI. — Au grand séminaire de Saint-Sulpice (1808-1812). — 1. Estime et confiance témoignées à l'abbé de Mazenod par les élèves et les directeurs. — 2. Son ultramontanisme. — 3. Le sacerdoce. Nouvelles offres d'une situation brillante. Il refuse les dignités ecclésiastiques comme il avait refusé celles que lui proposait le pouvoir civil. — 4. Échanges de vues et discussions amicales avec l'abbé de Forbin-Janson sur le meilleur mode d'apostolat pour l'époque si troublée où l'on se trouvait alors. Le pape Pie VII donne raison au futur Fondateur des Oblats 46

Chapitre VII. — Le saint ministère au pays natal (1812-1815). — 1. Le missionnaire des pauvres. — 2. Œuvre de préservation pour la jeunesse. Soin des prisonniers. — 3. Dévouement héroïque pour les pestiférés. Aux portes du tombeau 62

LIVRE SECOND. — LA FONDATION (1816-1826).

Chapitre I. — L'entrée en communauté (25 janvier 1816). — 1. Besoin de collaborateurs pour les missions populaires. — 2. Propositions de l'abbé de Forbin-Janson. — 3. L'ancien Carmel d'Aix. — 4. Premiers compagnons. — 5. Le 25 janvier 1816 73

Chapitre II. — Les premiers coups de filet (1816-1817). — 1. Préparation immédiate à la vie apostolique. — 2. Missions de Grans, de Fuveau, de Marignane et de Mouriès. Succès merveilleux. — 3. La méthode employée. Saintes industries du zèle pour le salut des âmes. — 4. Éloquence du P. de Mazenod 87

Chapitre III. — La chapelle de la Mission a Aix (1816-1817). — 1. Le culte du Sacré-Cœur de Jésus. — 2. Dévotion au bienheureux Alphonse de Liguori. — 3. L'Œuvre de la jeunesse. — 4. Embellissement de la chapelle 105

Chapitre IV. — Premiers disciples (1816-1821). — 1-7. Les Pères Suzanne, Courtès, Moreau, Honorat, Marcou, Guibert, Arnoux Victor. — 8. Nombre croissant des novices. Esprit de la naissante communauté 113

Chapitre V. — Les vœux de religion (1816-1821). — 1. Vœux du P. de Mazenod et du P. Tempier (11 avril 1816). — 2. Émission par la communauté des trois vœux d'obéissance, de chasteté et de persévérance, à la suite du premier Chapitre général (1er novembre 1818). — 3. Le vœu de pauvreté imposé par le second Chapitre général (24 octobre 1821) 125

Chapitre VI. — Notre-Dame du Laus (1818-1822). — 1. La Bernadette du xviie siècle. — 2. Le Laus confié aux Missionnaires de Provence. Résurrection du pèlerinage. — 3. Dans les Hautes et les Basses-Alpes 130

Chapitre VII. — Marseille. Maison du Calvaire (1820-1822). — 1. Dans le Midi. — 2. La grande mission de Marseille (janvier-février 1820). — 3. Fondation de la maison du Calvaire (6 mai 1821). — 4. La grande mission d'Aix. — 5. A travers les Bouches-du-Rhône et le Var 140

Chapitre VIII. — Épreuves (1817-1824). — 1. Oppositions du dehors. Autel contre autel. — 2. La lutte sur le terrain de la légalité. — 3. Consolation entre deux combats. — 4. Nouvelles épreuves et déceptions. — 5. Les chanoines de la métropole. — 6. Crise intérieure. — 7. Les bénédictions de Dieu. Troisième Chapitre général 158

Chapitre IX. — Nîmes (1825). — 1. Le P. Mie, supérieur. — 2. La communauté. — 3. Missions dans les Cévennes. — 4. Les Missionnaires de Provence deviennent les Oblats de Saint-Charles 178

Chapitre X. — L'approbation pontificale (1826). — 1. Première audience du Pape. — 2. La Commission cardinalice. — 3. Opposition de plusieurs évêques. — 4. Hostilité du gouvernement français. — 5. La décision pontificale (17 février 1826). — 6. La personnalité du Fondateur à Rome. Léon XII veut le créer cardinal. — 7. Quatrième Chapitre général 187

LIVRE TROISIÈME. — L'EXTENSION EN FRANCE (1827-1861).

Chapitre I. — Le grand séminaire de Marseille (1827). — 1. Hésitations du P. de Mazenod à accepter pour les siens la direction des grands séminaires. Le cardinal Pacca et le pape Léon XII l'y engagent. — 2. Esprit de la communauté 202

CHAPITRE II. — TRAVAUX APOSTOLIQUES DURANT LES DERNIÈRES ANNÉES DE LA RESTAURATION (1826-1830). — 1. Dans le nord de la Provence. — 2. Dans le midi. — 3. Œuvre des Italiens à Marseille. — 4. Dans le Gard. — 5. Dans le Dauphiné. — 6. Construction de l'église du Calvaire 206

CHAPITRE III. — LES VISITES DE LA MORT (1826-1830). — 1-3. Mort des Pères Marcou, Arnoux, Suzanne. — 4. Maladie mortelle du Fondateur. Il reçoit l'Extrême-Onction et le Saint Viatique. Le P. Tempier et tous les Oblats présents renouvellent leurs vœux entre les mains du P. de Mazenod mourant 221

CHAPITRE IV. LA RÉVOLUTION DE 1830. — 1. A Marseille. — 2. A Aix. — 3. Au Laus. — 4. A Nîmes 231

CHAPITRE V. — BILLENS, SUISSE (1830-1832). — 1. Une charmante habitation. — 2. Transfert du scolasticat par delà la frontière. — 3. Travaux apostoliques en Suisse 241

CHAPITRE VI. — LES ERREURS LAMENNAISIENNES ET LA CONGRÉGATION (1830-1832). — 1. Sentiments du P. de Mazenod sur M. de Lamennais. — 2. Bien avant l'Encyclique de Grégoire XVI, il réprouve ces erreurs et les fait condamner par le cinquième Chapitre général de la Congrégation. — 3. Les pèlerins de la liberté à Marseille. — 4. Après la sentence du Souverain Pontife. — 5. Au plus fort de ces luttes ardentes, le Pape accorde de nouveaux éloges à la Congrégation, et, de son propre mouvement, élève le P. de Mazenod à l'épiscopat 246

CHAPITRE VII. — PERSÉCUTIONS ADMINISTRATIVES INSPIRÉES PAR LE RIGORISME JANSÉNISTE (1832-1834). — 1. Un foyer de jansénisme. — 2. Principes de Mgr Miollis en théologie morale. — 3. Le dédale des cas réservés. — 4. Plaidoyer du P. Guibert. — 5. Conversions dans le clergé. — 6. Mgr Arbaud et ses préjugés gallicans. — 7. Le P. Guibert lui tient tête et s'impose par sa supériorité intellectuelle 258

CHAPITRE VIII. — EN SUISSE ET DANS LE PAYS DE GEX (1833-1837). — 1. Situation religieuse de la Suisse à cette époque. — 2. Courses apostoliques dans le canton de Fribourg. — 3. Dans le canton de Vaud. Mission de Lausanne. — 4. Dans le canton de Genève et le Chablais. — 5. Dans le pays de Gex. Ferney-Voltaire 282

CHAPITRE IX. — NOTRE-DAME DE L'OSIER (1834-1840). — 1. Terreur causée à certains prélats par l'ultramontanisme. — 2. Le miracle de l'Osier sanglant. — 3. Arrivée des Oblats. — 4. Le P. Guigues. — 5. Le P. Vincens. — 6. Missions dans l'Isère et dans la Drôme 298

CHAPITRE X. — AJACCIO. GRAND SÉMINAIRE (1834-1840). — 1. Le premier projet d'établissement par delà la mer. — 2. Mgr Casanelli d'Istria à la recherche de collaborateurs. — 3. État du clergé dans son diocèse. — 4. Départ du P. Guibert pour la Corse. — 5. A travers le maquis. — 6. Les premiers jours à Ajaccio. — 7. Installation provisoire. — 8. La fondation définitive 310

CHAPITRE XI. — VICO (1836-1842). — 1. La ville et le couvent de Vico. — 2. Le P. Albini, nommé supérieur. Ses miracles. — 3. Missions de Corse, *Domino cooperante et sermonem confirmante, sequentibus signis.* — 4. Sainte mort du P. Albini, épuisé par les austérités et les labeurs apostoliques (1839). — 5. Continuation de l'évangélisation de la Corse. Les Pères Séméria, Gibelli, Luigi, De Véronico, etc 324

Chapitre XII. — Notre-Dame des Lumières (1837-1846). — 1. *Æterni luminis Mater.* — 2. Restauration du pèlerinage. — 3. Missions dans le Comtat-Venaissin. — 4. Juniorat 353

Chapitre XIII. — La Congrégation fortifie ses positions en France et envoie de nombreux rejetons en Angleterre et au Canada (1837-1846). — 1. Sixième Chapitre général et promotion de Monseigneur Ch.-Eugène de Mazenod à l'évêché de Marseille. — 2. Les affaires du Laus. — 3. Nomination du P. Guibert à l'évêché de Viviers. — 4. Merveilleux développement de la Congrégation. Septième Chapitre général. — 5. Nouvelle approbation pontificale par Grégoire XVI 363

Chapitre XIV. — Parménie (1842-1848). — 1. Le Mont Sainte-Marie. — 2. Notre-Dame de la Croix 384

Chapitre XV. Notre-Dame de Bon Secours (1846-1850). — 1. Miraculeuse protection. — 2. Les Oblats dans le Vivarais. — 3. Le P. Hermitte 388

Chapitre XVI. — Limoges (1847-1850).— 1. Une surprise de la Providence. — 2. Les Oblats dans la Haute-Vienne. — 3. Dans la Corrèze. Mgr Berteaud. 396

Chapitre XVII. — Nancy (1847-1850). — 1. Affluence des novices dans la Congrégation. — 2. Érection d'un second noviciat à Nancy. — 3. Les Oblats en Lorraine. — 4. Le P. Dassy. — 5. Les œuvres dans la ville épiscopale 403

Chapitre XVIII. — La Révolution de 1848. — 1. Cause générale de la sédition. — 2. A Marseille. — 3. Les patriotes à Notre-Dame de l'Osier 411

Chapitre XIX. — Notre-Dame de la Garde (1850-1853). — 1. Le sanctuaire de la « Bonne Mère » à Marseille. — 2. Restauration et développement du pèlerinage par les Oblats. Le P. Bernard. — 3. Construction de la basilique 417

Chapitre XX. — Notre-Dame de Sion (1850-1853). — 1. Un sanctuaire vénéré depuis près de mille ans. — 2. Les hérésies de Vintras sur la sainte colline. — 3. La lutte contre les sectaires. — Le P. Soullier et le P. Conrard. — 4. Le calme rétabli. Développement du pèlerinage 426

Chapitre XXI. — Additions aux Règles nécessitées par l'extension providentielle de la Congrégation. Solennelle approbation par Pie IX (1850-1853). — 1. Huitième Chapitre général. — 2. Voyage du vénéré Fondateur à Rome pour solliciter du Saint-Siège l'approbation des additions aux Règles. — 3. Le Bref de Pie IX. — 4. Promulgation des nouvelles Règles. — 5. Mgr Guibert toujours Oblat 439

Chapitre XXII. — Fréjus. Grand Séminaire (1851-1853). — 1. Offres nombreuses d'établissements. — 2. L'antique *Forum Julii.* — 3. Le P. Lagier (Jean) 446

Chapitre XXIII — Notre-Dame de Talence (1851-1854). — 1. Une oasis consacrée à Marie. — 2. Les Oblats au sanctuaire de Talence. — 3. Le P. Merlin. — 4. Le P. de l'Hermitte. — 5. Missions dans le Bordelais. Les Pères De Petro, Delpeuch, etc 452

Chapitre XXIV. — Romans (1853-1856). — 1. Le grand séminaire du diocèse de Valence. — 2. Le P. Charles Bellon. — 3. Le P. Cumin. — 4. Missions dans la Drôme 465

Chapitre XXV. — Notre-Dame de Cléry (1854-1858). — 1. Un vœu du roi Louis XI. — 2. Mgr Dupanloup confie aux Oblats la garde de la basilique. — 3. Résurrection du pèlerinage. Le P. Brun. — 4. Missions dans l'Orléanais 470

CHAPITRE XXVI. — MONTOLIVET, MARSEILLE (1854-1858). 1. Transfert du scolasticat dans une maison spécialement bâtie pour lui. — 2. Le Fr. Camper. — 3. Le Fr. Ricard 480

CHAPITRE XXVII. — DÉFINITION DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION (1854). — 1. Le Supérieur général des Oblats, hôte du Pape au Quirinal pendant deux mois. — 2. Sentiments de Mgr de Mazenod sur le rôle des évêques dans l'examen de la bulle *Ineffabilis*. Perspective du cardinalat. 488

CHAPITRE XXVIII. — AUTUN (1858-1860). — 1. Neuvième Chapitre général. Mgr Guibert nommé à l'archevêché de Tours. — 2. L'église paroissiale de Saint-Jean-le-Grand et les missions dans la Saône-et-Loire 492

CHAPITRE XXIX. — PARIS (1859-1861). — 1. Le quartier d'Europe à Paris et l'établissement de la rue de Saint-Pétersbourg. — 2. Le P. Charles Baret 497

CHAPITRE XXX. — ANGERS (1860-1861). — 1. Le P. Lœvenbruck. — 2. Les Oblats dans l'Anjou 503

LIVRE QUATRIÈME. — DANS LES ILES BRITANNIQUES (1841-1861).

CHAPITRE I. — SITUATION RELIGIEUSE DE L'ANGLETERRE A L'ARRIVÉE DES OBLATS. — 1. Fin des mesures violentes contre les catholiques. — 2. Multitude de sectes 507

CHAPITRE II. — PRÉPARATION LOINTAINE (1838-1841). — 1. Heureuses rencontres. — 2. A la recherche de sujets 512

CHAPITRE III. — LES PROJETS DU P. CASIMIR AUBERT (1842). — 1. La question des séminaires en Irlande. — 2. Les Frères de Saint-Patrice. — 3. Résultat des premières tentatives 518

CHAPITRE IV. — PENZANCE (1843-1846). — 1. Circonstances qui déterminèrent les Oblats à s'y installer. — 2. Commencements d'apostolat. — 3. A l'intérieur de la communauté. — 4. Développement et multiplication des œuvres de zèle 524

CHAPITRE V. — GRACE DIEU (1845-1848). — 1. M. de Lisle-Phillipps. — 2. Courses apostoliques autour de Grace Dieu. Discussions publiques avec les méthodistes, les ministres anglicans et les saints des derniers jours 534

CHAPITRE VI. — EVERINGHAM (1847-1851). — 1. M. Maxwell, lord Herries. — 2. Médecin piétiste qui refusait de soigner ses malades, le dimanche. Mort du P. Perron — 3. Aux alentours d'Everingham 544

CHAPITRE VII. — ALDENHAM (1848-1852). — 1. Lord Acton et lady Granville. — 2. Ministre puséiste pris dans ses propres filets 554

CHAPITRE VIII. — MARYVALE (1849-1852). — 1. Saint Mary's Monastery de Market Weighton. — 2. Le séminaire de Birmingham 558

CHAPITRE IX. — MANCHESTER (1849-1851). — Établissement et mission des Oblats dans cette ville importante. — 2. Double fondation à Manchester 561

CHAPITRE X. — LIVERPOOL (1850). — 1. Sainte-Croix de Liverpool et le Calvaire de Marseille. — 2. Dans les comtés d'York et de Lancastre 564

CHAPITRE XI. — PREMIÈRE VISITE DE MGR DE MAZENOD (1850). — 1. Londres. Aristocratie et paupérisme. Projet de fondation dans cette immense capitale. — 2. A travers l'Angleterre 566

CHAPITRE XII. — ÉPREUVE (1851). — 1. Malheureuse affaire d'Ashbourne. — 2. Le dénouement 572

CHAPITRE XIII. — LEEDS (1851-1853). — 1. Mission et choléra. — 2. Conversion de tous les ministres de la paroisse anglicane de Saint-Sauveur. Établissement de la Congrégation à Leeds. Grandes constructions, entreprises et menées à bonne fin 575

CHAPITRE XIV. — DÉVELOPPEMENT DES ŒUVRES DE LIVERPOOL (1851-1853). — 1. Troubles à l'occasion du rétablissement par Pie IX de la hiérarchie ecclésiastique en Angleterre. Sanglantes séditions. Courage des Oblats. — 2. Les écoles 583

CHAPITRE XV. — SICKLINGHALL. LYS MARIE (1852-1855) 589

CHAPITRE XVI. — GALASHIELS (1852-1860). — 1. Situation religieuse de l'Écosse au milieu du XIXe siècle. — 2. La famille de Walter Scott. — 3. Les Oblats en Écosse 591

CHAPITRE XVII. — DUBLIN. INCHICORE (1856-1861). — 1. Les Oblats en Irlande. Mission de Dublin. — 2. Une église pour douze cents personnes construite en quatre jours. — 3. Les écoles. Le Fr. Biggan. — 4. Sainte mort du P. Richard, premier supérieur d'Inchicore 596

CHAPITRE XVIII. — DEUXIÈME VISITE DE MGR DE MAZENOD (1857). — 1. A Liverpool et Dublin. Accueil enthousiaste. — 2. A Leeds. Bénédiction de la nouvelle église. Scènes inoubliables. — 3. En Écosse 608

CHAPITRE XIX. — GLENCREE (1859-1861). — 1. Une caserne abandonnée. — 2. Le premier *Reformatory* catholique établi en Irlande. — 3. Courage et pusillanimité. — 4. L'œuvre de régénération pour les condamnés de la justice humaine 614

CHAPITRE XX. — L'ÉGLISE DE HOLY CROSS A LIVERPOOL (1859-1861) 621

CHAPITRE XXI. — LEITH. ÉDIMBOURG (1860-1861). — 1. Les pharisiens d'Écosse. — 2. Une ruse de presbytériens. — 3. Premiers résultats 624

CHAPITRE XXII. — GLEN-MARY (1860-1861) 629

CONCLUSION 629

TABLE DES ILLUSTRATIONS 631

TABLE DES MATIÈRES 633



